OSCAR VIGNON

MYSTIFICATIONS

HISTORIQUES PHILOBOCHIQUES

HOCH! MOCH! BOCH

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

CHEZ L'AUTEUR 91, QUAL DU MARÉCHAL JOFFRE COURBEVOIE (SEINE) -- (GARE : ASNIÈRES)

TÉLÉPHONE : DÉFENSE 19-49

Hoch! Moch! Boch!

Je dédie cet ouvrage

à la chère mémoire

de la tendre,

fidèle et courageuse compagne

de toute ma vie,

de mes travaux,

de mes succès,

de mes chagrins,

une sainte et une fée,

lui portant ce suprême témoignage :

« Transiit benefaciendo »

Elle est passée en faisant le bien.

Oscar VIGNON.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Sténographie Hermétique, avec l'Origine des Alphabets. 5^e mille.

EN PREPARATION:

La Mer Intérieure Algéro-Tunisienne.

La Bertillonnade, ou le Grand Secret funambulesque du Bordereau Dreyfus-Henry-Esterhazy.

Du Ministère au Cabanon ou l'Affaire Steinheil.

La Résurrection de la Mer Morte.



OSCAR VIGNON

OSCAR VIGNON

FONDATEUR DE LA LIGUE PANCELTIQUE RÉNOVATEUR DE L'ACADÉMIE CELTIQUE

MYSTIFICATIONS

HISTORIQUES
PHILOBOCHIQUES

Hoch! Moch! Boch!



DANS TOUTES LES LIBRAIRIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

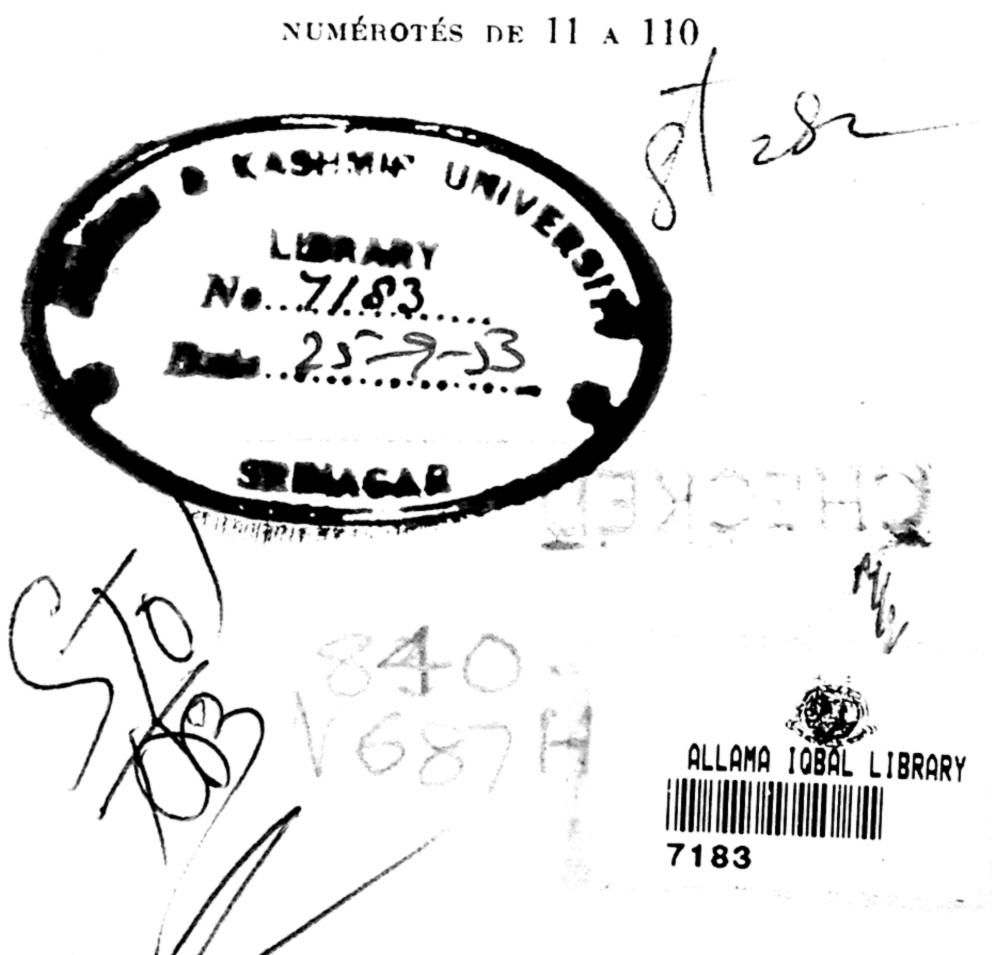
CHEZ L'AUTEUR

91, Quai du Maréchal-Joffre, COURBEVOIE
(SEINE)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL DE LAFUMA NUMÉROTÉS DE 1 A 10

ET

100 exemplaires sur papier alfax de navarre



PRÉFACE

— Cher ami Varron, tu ne te trompes point ; je suis très embêté.

— C'est ta préface qui ne veut pas sortir ? Qu'à cela ne tienne ; je vais te la faire.

Mon idée serait d'aller trouver les bonzes et pontifes récalcitrants de la République des Lettres, voire de l'autre, celle des Illettrés, et de les accoucher socratiquement de leurs erreurs capitales.

Voilà qui formerait une jolie introduction à ton ouvrage, une fameuse ouverture à ton chambarde-

ment général.

Si je commençais par Anatole?

— Excellent! Vas-y, pendant qu'il est encore là, ce qui ne saurait durer.

VARRON CHEZ DE MONZIE

— Illustre Varron, mon cher collègue, sois le bienvenu.

Ta visite est très opportune et tes conseils peuvent m'être précieux.

Que ferais-tu à ma place ?

- De tes primates en rébellion, veux-tu dire?

— Hélas!

— Le remède est simple ; applique-leur le « double décime ».

-- ?.....

— Oui. Tu en prends deux sur dix : un pour la Caponnière, l'autre pour Biribi.

-- Et les huit autres ?

— Tu les refiles à ton ami Queuille; l'Agriculture manque de bras.

- Et l'école ?
- Mieux vaut cent fois pas d'école que cette école de pestilence contre l'Etat, contre la Patrie, contre la famille, contre l'enfance. Mais tu ne serais pas embarrassé de remplacer avantageusement ces m'as-tu-vu de la primaire, qui ne forment plus du reste que des élèves ignares, à qui les centurions, au régiment, sont obligés d'apprendre à lire et qui prennent Jeanne d'Arc pour un officier d'ordonnance de Napoléon.

SUPPRIMONS LES PRIMAIRES!

Les « primaires », je les supprime net.

- C'est ce que je suis en train de faire, cher Varron...
- Je sais; tu veux sélectionner et permettre à tout élève capable de se pousser dans l'instruction secondaire.

Mais il y a la manière.

-- Explique-moi; il n'est que temps.

— Fais-moi le recensement, dans toute la France, des titulaires d'un grade universitaire, bacheliers, licenciés, docteurs ès-lettres, et prends un décret en vertu duquel ces grades comportent et confèrent le jus docendi, sans limite d'âge; je les classe selon leur valeur éducatrice et je les nomme hic et nunc non plus maîtres d'école mais professeurs, dans les villages et dans les villes.

Il n'y a plus de primaires.

Les maîtres d'école, fidèles à leur haute mission, et ils sont, si tu les soutiens, l'immense majorité, apprendront le *latin* en quelques mois, et puis le grec.

Leur culture les prédispose à merveille à cette étude : leur orthographe, en général, est impeccable.

Ils seront bientôt les égaux des professeurs de lycées.

Et ces braves, très braves gens qui se démettent du beau titre de maîtres d'école pour s'affubler de celui d'instituteurs seront au comble de leurs vœux :

Ils seront professeurs!

JE SUPPRIME LES ÉCOLES NORMALES

— A quoi bon ces écoles normales qui ne te forment plus guère que des anormaux?

As-tu donc trop d'argent dans tes coffres ?

- C'est la purée, mon cher Varron.
- Eh bien, qu'attends-tu pour arrêter cette saignée dans le budget de la Nation qui succombe sous le faix des impôts, et ne peut plus nourrir d'enfants, mais seulement des budgétivores ?

Au lieu d'encombrer les lycées de petits campagnards « sélectionnés » envoie donc dans les campagnes des *professeurs*, qui ne demanderont pas mieux, certes, que d'y faire le travail qui plaît, dans un cadre ravissant.

Comment! Tu as plus de deux cent mille gradés des lycées et des grandes écoles, des avocats, des ingénieurs qui ne trouvent pas d'emplois, et tu gaves une armée de primaires, de primates dévoyés, indignes de leur fonction, en révolte ouverte, insolente contre l'Etat, que dis-je, contre la sûreté de l'Etat?

Les deux cent mille bons Français instruits, patriotes, dont je parle, avec leurs familles, ne vont-ils pas s'unir, se syndiquer à leur tour, pour réclamer le droit à la vie?

Et surtout LE DROIT DE SERVIR LA PATRIE ?

J'espère que ces idées tomberont dans des oreilles attentives et que quelqu'un prendra la tête d'un mouvement formidable, irrésistible, dont les incidences seront immédiatement salutaires.

— Tu chambardes tout, cher Varron.

— Que non pas; je remets en place les choses que des gouvernements imbéciles, depuis des siècles, ont chambardées.

Et puis, préfères-tu être toi-même chambardé, et laisser chambarder l'Etat, la Nation ? Continuer à mettre le budget à sec, en entretenant des écoles parfaitement inutiles de galvaudeux anti-français pendant que les plus brillants élèves de l'Université claquent du bec, crèvent de faim ?

Les élèves des lycées qui se destineront à l'enseignement suivront des cours de préparation militaire et s'engageront dès leur sortie, dans l'arme de leur choix, avec le grade d'adjudant-professeur, libérés avec l'épaulette après deux années de service, et versés aussitôt dans l'enseignement.

S'il n'y a pas de place, ils serviront un an de plus, s'ils le désirent, avec un galon de plus, en attendant des vacances.

Et ils feront leurs « périodes » — à cheval, Messeigneurs ! — comme officiers montés.

Les classes dans les lycées commenceront à la 4°, pour se terminer en cinq ans par la philosophie.

Le professeur de village qui ne pourrait conduire ses élèves jusqu'en 5^e de l'âge de huit à douze ou treize ans serait une bien fichue bête, à moins de n'avoir que des crétins dans son école.

Quant à la gratuité des lycées, quelle aberration!

Que ceux qui peuvent payer paient; et ils ne demandent pas mieux. Les autres seront aidés par des bourses, comme par le passé.

- Ecoute, mon cher Varron, tu as raison; mais

... vidéo méliora probo-qué ; détériora séquor.

Je n'ai pas envie de me faire arracher les yeux...

LA RESPONSABILITÉ D'EN HAUT

Somptueux humaniste, souviens-toi que dans « gentilhomme » il y a « homme ».

Et songe à ta propre responsabilité dans l'état de choses que tu déplores.

L'enseignement frelaté de désintégration nationale de ton Université, soi-disant française, n'est-il pour rien dans cette mentalité de pauvres d'esprit que tu trompes sur leur propre nationalité, qui renient leurs ancêtres, ignorant les luttes millénaires qu'ils ont dû soutenir pour nous donner, pour nous conserver un nom, des frontières, une patrie?

Coupables ils le sont.

Mais toi ?

De quel droit leur enseignes-tu, enseignes-tu à la Nation que les Francs, les terribles, les glorieux fondateurs de la patrie française étaient des Germains?

Et les Bourguignons?

Et les Goths de l'Ouest, les Wisi-Goths?

Si tu enseignes à la Nation, et surtout à ces pauvres gars que moitié, au moins, de la France est Germanique, comment t'étonnes-tu de la perversion du sens national dans les cœurs, dans les esprits, vis-à-vis du peuple-loup qui guette sans cesse le troupeau français, et dans lequel tu leur montres, toi, un peuple frère?

Entre ces malheureux et toi mon choix est fait : le coupable c'est toi.

Tu les as pervertis.

Je veux les convertir.

Et les pires, qui sait, redeviendront les meilleurs.

FUSTEL DE COULANGES ET LES FUSTELLISTES LA PAIX FOIREUSE

- Je suis touché, cher Varron, de voir combien tu prends à cœur le triste état des choses de la Gaule, de notre France.
- Les choses de la Gaule sont nôtres aussi; car notre frontière est sur le Rhin.

Jules César te l'avait donnée.

Joffre, son égal, te l'avait rendue.

Qu'en as-tu fait?

— Nous avons fait la paix foireuse, je le reconnais, mais je n'y suis pour rien.

— Vous y êtes tous en plein, dans cette foirade,

jusqu'au cou.

Vous autres politiciens n'avez que ce que vous méritez.

Mais le peuple, ce pauvre peuple de France, le mérite-t-il ?

Le mérite-t-il, ce brave, cet héroïque peuple de France que vous avez saigné à blanc, pendant quarante-quatre ans de paix, pour nourrir vos hordes de budgétivores, au lieu de préparer la défense de la frontière, et de ses flots de sang pendant quatre ans de la plus terrible des guerres ?

- Fustel et les fustellistes, fort opportunément, vont nous guérir de ce germanisme rampant...
- Détrompe-toi une fois de plus, mon cher collègue; avec les meilleures intentions du monde, Fustel et ses dévots ne font qu'aggraver le mal, et rendre le poison plus nocif en pensant l'édulcorer.

La Brinvilliers, c'est de ton Université que je parle, ne fait qu'en rire.

— Alors qu'y faire?

— Fais venir céans le grand chef du Fustellisme. Carolus Maurrassius, que j'opère sa conversion. — Maurras est à Rome, en train de convertir le pape; mais il y a son alter ego, le gros Léon, qui est un fin et terrible jouteur.

Quom flueret truculentus, erat quod tollere velles.

Quand il roule truculent Y a bon dans le torrent.

Du bon; du meilleur; du pire, — comme chez nous.

VARRON ET DAUDET CHEZ DE MONZIE

- As-tu lu l'Aleu, Léon ?

— Amiral si c'est un « bateau », je l'ai déjà monté à Poincaré...

- Bis repetita placent.

As-tu seulement lu le titre de cet ouvrage de Fustel?

- Cest donc sérieux cerre « celle .. ?

Est-ce à Varron consul, amiral, général, archéologue, philologue ou agronome que j'ai affaire?

- A Varron un, et indivisible.

Comment écris-tu Aleu?

- A, l, l, e, u, Alleu, que diantre!

Voilà qui ne « colle » déjà pas.

Fustel ne savait pas ce qu'était l'aleu : al, od; de al, gaulois, munificence, beneficium; et od re-gaulois, propre, en propre.

D'où le mot latinisé al-od-ium; alodium.

Le franc-aleu.

Fustel est parti de ce funeste et stupide postulat d'une stupide Université que les Francs sont des Germains; et il a cherché dans le germanique ce qui ne se trouve que dans le gaulois.

Fustel écrivant de l'Invasion Germanique en Gaule, ne savait pas un traître mot de germanique

ni de gaulois.

Tu aurais pu t'en apercevoir toi qui sais l'allemand, ce dit-on, jusque dans les racines de Fichte fiche-ton-camp...

Tu admires donc de confiance et L'Aleu et L'In-

vasion germanique?

C'est ton droit propre de te tromper, mais ton droit d'écrivain ne va pas jusque-là, et moins encore ton droit de propagandiste, de chef d'école, de chef de parti.

As-tu lu Rabelais?

- Ah, pour le coup, savant Varron...

— Je te sais aussi fougueux rabelaisien que fervent fustelliste; et j'ai goûté avec délices tes pastiches du formidable « géant de la littérature française », qui ont dû ravir d'aise Ristide Ichtus luimême, dans son aquarium du Quai d'Orsay.

Mais je te le redemande :

As-tu lu Rabelais?

Tu n'en as lu que ce qui t'as le plus plu, et ce qu'il a dit des Francs, ne l'as-tu pas vu :

« Les Francs, ces Celtes des bords du Rhin, les pères et sondateurs de la noble et glorieuse nation française ».

Est-ce donc là ton fameux « nationalisme inté-

gral? »

Si le grand Rabelais t'enseigne que les *Francs* sont des *Gaulois* tu veux l'ignorer.

Si le minable petit Fustel veut que les Francs soient des *Boches*, te voilà fustelliste à tous crins...

Tu remplis jusqu'au bord la coupe du poison, dont l'Université, cette aveugle Locuste, assassine l'âme de la Nation depuis des siècles et des siècles.

Et tu fais de même, avec ton Fustel, des Bourgui-

gnons et des Goths de l'Ouest...

- Illustre Varron, ô le plus savant des Romains,

crois-tu vraiment que l'autorité de Rabelais en cette matière...

- En cette manière comme en toute autre, mon cher Daudet.

Et jurerais-tu que Fustel ne fût un faussaire délibéré ?

- Tout de même...

- As-tu lu Tacite ?

— Fais comme si je ne l'avais pas lu; mais j'ai lu son De Germanorum Moribus et n'y ai rien trouvé sur la question...

- C'est que tu as lu Tacite comme tu as lu

Rabelais.

Fustel ose écrire de Tacite qu'il classe les Gothins de Germanie comme Germains.

Or, Tacite écrit formellement :

« Les Gothins ne sont pas Germains; ils parlent la langue gauloise ».

Fustel est-il, n'est-il pas un faussaire?

- J'ai peine à croire qu'il ait commis délibéré-

ment une pareille falsification de textes?

— Et moi de même, cher Daudet. Mais il n'en est pas moins vrai que Fustel base son histoire sur un faux, et que tu le propages, toi, sans l'avoir étudié, vérifié, de toute ta puissance de diffusion.

Voilà les membres de ton cercle Fustel bien mal

lotis...

- Mais comment M. Camille Jullian, érudit si méticuleux, qui a édité Fustel, avec un soin filial, et pris des réserves sur plusieurs points importants où son maître avait erré, n'a-t-il rien dit de cette histoire de Gothins?
- Fustel en a fait de bien plus jolies encore avec le Juramentum in haraho.

Le Juramentum ad staflum regis;

Le Mundebur des rois Francs Saliens;

Et, à la fin de sa Cité Antique, - in caudâ

vénénom — avec le Talassio du « Chant Nuptial » des vieux Romains, qu'il écrit Thalassio et auquel

il ne comprend rien.

Je confesse que je n'y comprenais pas davantage, ni Cicéron, ni Caton, ni personne de notre temps, et qu'il nous a fallu rencontrer ce vieux druide chambardeur, l'auteur de ce livre-ci, pour en connaître le sens, après deux millénaires révolus.

Lis donc et agis ; et, en bon réactionnaire, réagis furieusement, pour le bien de la Nation et de cette

lamentable Université.

Ias est ab hosté docéri.

JULES CÉSAR

- Anatole, je voudrais m'en aller.

— Impossible, mon cher Léon; voici le neveu de Marius, ton compatriote, qui veut te dire un mot : Léon, Jules César!

-- Nec pluribus impar! Je verrai bien.

Âvé, Caésar, te saluto,

Moriturus subito.

— Bravo, Léo! Mais je ne médite point de t'occire. Bien au contraire.

Je viens de lire un tien écrit que j'approuve fort ; intuitif, propre à assurer la défense du Rhin, cette frontière que j'ai donnée à la Gaule, et que les sacrés pedzouilles de pedzouillots de cette foutue foutrie de IIIº Pétasse cartelliste prétendûment fran. çaise ont abandonnée.

-- Voilà qui est parler; je bois du lolo.

— Recommence! Tape sur le clou, jusqu'à ce qu'il entre dans ces caboches de bois.

L'invasion motorisée, voilà ce qui se prépare, ce qui est prêt, ce qu'il faut empêcher.

Crois-tu être le seul à signaler ce péril imminent ?

Que non pas!

Voici plus d'un an que j'ai moi-même fait tenir à ces illustres nullités, par un personnage éminent du régime, une masse de renseignements sur cette question; mais tu es le seul à en saisir le public.

Et, malheureusement, cette question qui devrait se traiter entre les quatre murs du Conseil supérieur (oh! là! là!) de la Guerre ne fera pas un pas tant que l'opinion n'en sera pas saisie.

Ce qui est profondément déplorable.

Et j'ai non seulement signalé le danger, dans tous ses détails, mais encore j'ai fourni un plan dressé de ma main susceptible d'y parer, et de rendre la Gaule, la Belgique, l'Helvétie impénétrables, absolument inaccessibles.

Je ne serais point surpris que Daladius, ce centurion ministre de la Guerre, ait été tenu dans l'ignorance de cette communication par les minus habentes de son entourage, qui auront étouffé, ou déformé, ou saboté mes avertissements.

— Que Daladier, dont l'insigne est le cep de vigne, qui a combattu sub vité, en fustige donc ces croquants.

Attends un peu!

Et tu vas m'en dire des nouvelles.

-Bon, Léon.

Parlons maintenant de ton Fustel...

- Aïe !
- Qui n'a lu ni mes Commentaires de la Guerre Gauloise, ni Tacite, ni Ammien Marcellin, ni Julien l'Apostat, ni Saint Jérôme, ni l'Abbé de Trittenheim, ni Léo von Hallé, ni Dom Pezron, ni La Tour d'Auvergne, ni...
 - ...Ni rien, quoi, à ce que je vois.
- Tu en trouveras la preuve au cours de cet ouvrage ; il ne sait rien des Gaulois, ni des Germains.

- Faut-il donc rejeter son œuvre en bloc?
- Ce serait une injustice, et une grande perte.

Cet universitaire a avalé chauds comme braise les pires bobards de Sorbonne, mais il en a rejeté certains.

Il ne faut donc rien accepter de lui, pas une phrase, pas une ligne, pas un mot, sans un contrôle sévère ; et, après avoir éliminé le faux et mis en observation le douteux, on se trouve encore en face de la très riche moisson d'un moissonneur aussi sympathique que courageux.

En un mot, la cuscute de latinerie et de bocherie s'est mise dans la plantureuse luzerne fustellienne, et c'est un rude travail de décuscutation qu'il faut s'imposer, en pleine campagne historique et linguistique.

Le plan de Fustel est visible.

Il a voulu détruire la légende universitaire des Germains, — Francs, Bourguignons, Wisi-Goths — envahisseurs de la Gaule, se la partageant et réduisant les Gaulois à la servitude ; et il y a réussi, ce qui a fait un plaisir singulier aux Français d'outre-Loire, et notamment aux bons fils de Provence, pour qui Fustel fut un libérateur.

Mais, beaucoup mieux, nos ancêtres Gaulois des bords du Rhin et d'outre-Rhin, Francs, Bourguignons et Wisi-Goths n'ont pas envahi et asservi la Gaule :

Ils y sont rentrés.

Fustel, ignorant tout de la question, tant ethnique que linguistique, ne pouvant, ne songeant même pas à rétablir les Gaulois revenus en Gaule dans leur qualité de Gaulois, et les prenant toujours pour des Germains, s'est attaché à minimiser leur rôle, à le réduire, même, à zéro.

Ne dit-il pas, finalement, que les Francs ne sont

pour rien dans la création de la France, qu'il faut rapporter au seul Clovis ?

On ferait un bien savoureux alexandrin pour ré-

sumer le jugement de « nousté Fustel » :

Les Francs n'y sont pour rien : c'est la faute à Clovis...

C'est Clovis, et Clovis seul, qui battit Syagrius à Soissons ; et les Alamans à Tolbiac.

C'est Charles Martel, et lui seul, qui écrasa Abdé-

rame et l'invasion arabe à Poitiers.

C'est Charlemagne, et lui tout seul, qui créa l'Empire des Francs.

Laissons-là ces monumentales niaiseries ; rendons à Fustel l'hommage mérité qui lui est dû, mais avec cet hommage un signalé service :

Fichons-lui la paix.

BÉCASSINE A L'INSTITUT

- Que nous veut cette belle enfant?
- Mon cher Anatole, c'est la gouvernante du vieux druide qui veut te parler, de la part de son patron.
 - Oui, Monsieur, y m'a dit comme ça:
 - Bécassine, en breton, hen, qu'est-ce que c'est?
 - Ça, c'est un vieux.
 - Et dèn, dyn?
 - Ça, un homme.
 - Et hen-dyn?
 - Un vieux homme, donc!
 - Parfait, Bécassine; tu iras à l'Institut.
 - Merci bien, Monsieur.
 - Oui, tu en sais plus long que Fustel.

— Fustel, c'est mal dit. Fust, c'est un manche, èd frél, èd fléau; faut dire Fuster, un qui tape fort. Y sait pas écrire son nom.

L'Institut, Monsieur, c'est cent vingt francs.

- Prends; vas-y. Vas voir Anatole de ma part. Alors, monsieur, je m' v'là. Si vous voulez m' faire m' indéfrisabe.
- Anatole, cette enfant te prend pour Paul Boncour.
 - Ou pour Anatole, de l'Institut de Beauté.

Ce vieux druide barbu en a de bonnes.

- N'empêche, cher Anatole, que cette petite bretonne illettrée en sait plus long que Fustel, et que tous les membres de l'Institut, de l'Académie, du Collège de France, de la Sorbonne, de l'Université de France et de toutes les Universités de la Terre, qui ont lu Ammien Marcellin, Ammianus Marcellinus, et n'ont rien compris à cette simple phrase du général romain, historien des Bourguignons:
 - « Ils ont des rois qu'ils nomment HENDINOS,
- « quos HENDINOS vocant, soumis à l'autorité d'un « GRAND PRETRE, portant le titre de SINIS-

« TUS ».

- Qu'en dis-tu, Anatole?
- Je pense que mes forts en thème, à commencer par ceux de mon Conseil Supérieur de l'Education Nationale qui liront ce livre seront beaucoup plus forts, sinon moins bêtes, après qu'avant.

M. T. VARRON Oscar VIGNON Cos.

AVERTISSEMENT

J'ai jugé utile d'accentuer les langues étrangères pour la commodité et l'instruction des lecteurs qui ne peuvent les connaître toutes.

Par exemple, le Tévéré, le Tibre, que les Italiens

écrivent Tevere.

Pour le latin, um final doit se prononcer om, et us final üs, à la française.

Il faut donc dire dominüs vobiscom et non point dominous vobiscoum, grotesque jargon d'importation récente, qui ne peut que disparaître sous le ridicoule.

Les anciens Romains, dans leurs inscriptions, écrivaient *Templom*, que quelques plats-pieds de sacristie veulent prononcer *Temploum*.

Les vieilles inscriptions portent loupus, loup, prouvant péremptoirement que les vieux Romains

ne prononçaient pas loupous.

Il en sera reparlé au cours de cet ouvrage. Le célèbre épigraphiste Jean-Baptiste Spotorno, qui est, avec son savant ouvrage *Dell' Arte Epigrafica*, l'introducteur à la Science des vieilles inscriptions, penchait, naturellement, pour la prononciation française de l'u dans le latin.

J'ai représenté la lettre grecque X que l'on nous fait prononcer ki, dans les écoles, et qu'il faut prononcer comme le c'h breton, dans Pen-Marc'h, par exemple, au moyen du c'h breton, tout bonnement.

INTRODUCTION

Le Latin est venu; Le Gaulois est resté. Ampère.

LE DARON DU GOSSE LA DARONNE DE LA MIDINETTE

Lorsque Littré nous dit que le daron, vieux mot français, désignant un personnage d'importance, est d'origine inconnue, et ne s'est conservé que dans l'argot, il donne un exemple entre mille de l'aveuglement des philologues, ossifiés dans leur latinerie et leur bocherie, prenant pour des mots d'argot de création populaire et fantaisiste les mots gaulois les plus évidents, les plus beaux, les plus expressifs.

Commençons par le daron et sa daronne.

Owen Pughe (prononcé Piou), le grand lexicographe du Pays de Galles, pays gaulois par excellence, ou le gallois est en honneur, enseigné, parlé, ayant ses journaux et revues, va nous montrer que le daron n'est point tombé de la lune dans le parler de notre peuple, et que ce mot comporte, dans la langue des Gaulois, nos ancêtres, la signification la plus haute :

DARON, de la racine dâr, « supérieur », épithète de la Divinité; le Tonnant, chez les anciens Bretons; aussi nom de famille.

Daronouy, le Maître du Tonnerre et de la Pluie.

Le daron est donc le grand chef, et quand la gosseline des faubourgs parle tendrement de sa daronne, elle parle le langage plusieurs fois millénaire de nos aïeux, de ses grand-mères.

Ce n'est point du patois, de l'argot : c'est une perle fine de la couronne ancestrale, que les cuistres ont écartée du Trésor français, ne l'ayant trouvée dans le latin ni dans le boche.

Le chef de famille, le père, en est le *daron* pour plusieurs raisons encore.

En effet, $d\hat{a}r$, « supérieur », suivi de « $\hat{o}n$ », $d\hat{a}r$ - $\hat{o}n$, est le « supérieur-suprême; le maître absolu.

De même que *Man*, jolie, suivie de *ôn* a créé *Manon*, « parangon de beauté », nous dit Owen Pughe; la Belle-des-Belles.

LE GOSSE. LA GOSSELINE

Le gosse est tout aussi gaulois que son daron.

Goaz est le « garçon », le jeune « valet », en Bretagne et en Galles.

Gosse est le nom classique du jeune garçon chez les Goths de Scandinavie, de Goth-land, qui sont, on le verra en bonne place, de purs Gaulois.

La gosseline est un terme de la rue, gentille création parigote.

LE GNAF

Cet utile industriel, à qui la vie chère a conféré ses quartiers de noblesse n'est pourtant qu'un vilain, en Galles, que rien n'apparente, dans le langage actuel, à sa profession de savetier, de « cobbler » chez les Anglais; s'écrit Cnaf, en gallois.

LE BOUIF

Le bouif, par contre nous prouve son droit à se nommer bouif, à faire le bouif, depuis les temps gaulois les plus reculés :

Du gallois bau, « sabot », et hif « cuir ».

Le bau est aujourd'hui le « sabot » des solipèdes, en gallois; the hoof, en anglais.

Le bau-hif, bouif applique la semelle de cuir au sabot, dès la plus haute antiquité gauloise.

LE SABOT

Ca, « ce qui tient », « retient », « contient », précédant le bau, le pied, est visiblement ce qui le « chausse », le « tient ».

Ca permuté en Cha a finalement donné chabot, puis notre sabot.

Les Francs-Picards, Auvergnats et autres provinciaux continuent à prononcer CHABOT.

HÈN. HENRY. HENRICUS. HEINRICH

Reprenons l'un des deux mots de la petite Bretonne, hèn, vieux.

Tout le monde comprendra, en scindant *Henry* en ses deux parties, *hèn*, *ry*, que ce nom signifie *vieux-roi*.

Ri, ric, righ, « roi » en gaulois.

Le latin *Henricus*, *Hèn-ric* avec la finale us ne saurait renier la paternité gauloise.

Le Boche Heinrich, Hein-rich, camousle en pure perte son larcin de racines gauloises. Des douzaines de noms se sont formés du nom de cette base.

Hèn a fourni des douzaines de dérivés :

Hénet, Hennion, Hennequin, Héna, — le plus vieux, — etc., etc...

LE LATIN EST UNE LANGUE GAULOISE

Il sera démontré au cours de cet ouvrage que le latin est une langue gauloise.

La mystification de l'Allemand langue-mère sera

étalée dans toute sa pauvreté.

Ne prenons qu'un seul exemple, pour nous mettre en goût : le verbe *manger*, que l'on tire du latin *mandere*.

Mais aucun latiniste ne saurait nous dire comment s'est formé le latin *mandere*.

On se rabat sur mandibulum, « mandibule », « mâchoire », — mais on ne sait pas davantage d'où provient ce mot, qui n'est donc pas une explication, mais une complication.

Il faut en venir au gaulois, mân, « ce qui tient », « une main », qui a formé mant, mand, « ce qui se referme », les mâchoires.

Nous y voilà.

Mandere est là pour mand-iré, « aller-mâchant »; manger.

Mand a donné au latin son mandibulum, ses mandibules.

L'autre verbe latin *manducare*, mastiquer, manger, s'est formé tout autrement, quoiqu'on en puisse dire.

Mân-ducare est fait de mân-ducere, « main-con-duire ».

Car il est un fait qui devrait frapper tout d'abord l'étymologiste, en regardant l'homme manger ; et

c'est que l'homme porte la nourriture à sa bouche avec la main.

Le lecteur comprend déjà l'importance primordiale du Gaulois, qui est la véritable source des langues de l'Europe et de l'Inde.

« OTEZ LE GAULOIS, IL N'Y A RIEN ».

L'IMPUDENCE DES MÉTÈQUES DE LA RIVE BOCHE

Si quelqu'un est tenté de me reprocher quelque vivacité, qu'il se procure un livre classique, les Commentaires de la Guerre des Gaules, de Jules César, édité par une fameuse librairie classique, avec la traduction française par « UN COMITE DE PROFESSEURS ».

En toute occasion, ce « Comité de Professeurs » traduit LES GAULOIS par LES BARBARES, et cette ignominieuse énormité n'a jamais frappé les membres du Conseil Supérieur de l'Education « soidisant » Nationale, ni aucun des Grands Maîtres de l'Université qui font la fine jambe rue de Grenelle.

Ni, ce qui me surprend le plus, aucun des professeurs de cette sanglante Université, ni aucun des

élèves qui ingurgitent ce poison.

Quels sont les cochons malades que la Grande Maison française à recrutés pour baver, dans nos écoles, sur nos ancêtres ?

Pas des Français sûrement.

Un tel scandale va-t-il durer?

Après tout, cet affreux Ernest Lavisse, « maître de Conférences à l'Ecole Normale Supérieure », d'où sortent tant d'esprits supérieurement anormaux, n'est pas en reste avec ces ignobles cuistres, puisque dans la même Maison, il signale les Gothins comme Germains dans un Atlas Historique parfait, quant au reste, en tous points.

Et il ne voit, lui aussi, dans les Gaulois, que des

« barbares » tapis dans des huttes, au fond des forêts.

JULES CÉSAR ET LES GAULOIS

« Jules César avait PLUS DE GAULOIS que de ROMAINS dans ses armées ».

Qui parle ainsi?

Mais « nousté Fustel » en personne, à qui je rends hommage en connaissance de cause quand il le mérite; et il le mérite souvent.

Jules César, gouverneur de la Gaule d'Italie, dénommée Gaule Gisalpine, notre Gaule étant, pour les Romains, la Gaule tout court, y levait des légions avec la plus grande facilité; et c'est avec ces légions de Gaulois qu'il réussit, après huit ans de dures campagnes, à soumettre nos ancêtres.

Ou, plus exactement, à rétablir l'unité italo-celtique de la Gaule et de l'Italie.

Jules César avait une légion de Gaulois qui lui appartenait en propre, al-od, dont on a fait alauda, « alouette », qui composait sa garde, et dont tous les légionnaires étaient citoyens romains.

La guerre terminée, César introduisit des chefs gaulois au Sénat de Rome, et c'est de cela que les Romains lui gardèrent une rancune inexpiable.

César avait aussi donné, après sa victoire sur l'Italie soulevée pour arracher à Rome le droit de cité romaine, ce fameux droit qui lui avait toujours été refusé.

Il avait reforgé l'unité gallo-romaine;

Il avait donné à la Gaule la frontière du Rhin;

Il avait donné à l'Italie la Liberté, la délivrance de la tyrannie et des concussions de Rome.

Et voilà de quoi il est mort : non pas d'avoir étranglé la Liberté à Rome, mais de l'avoir donnée à l'Italie.

Les Gaulois étaient hautement civilisés.

Bourges, l'une de leurs capitales, était la plus belle ville du monde; pulcherrimam urbem, ville superbe, en écrit César.

Virgile, poète immortel, Gaulois de Mantoue, était adolescent quand César tomba.

Et César, Cicéron, Varron, et toutes les illustrations de Rome, étaient les élèves du Gaulois Gniphon, grammarien et maître d'éloquence de Rome.

O. V.

« TEUFEL »

LE DIABLE DES BOCHES DONNE SA DÉMISSION ET REND SON TABLIER AU « VIEUX DIEU »

Le latin est venu ; Le gaulois est resté. AMPÈRE.

Le cheval de bataille des autonomistes d'Alsace, comme des activistes Flamands, est la question de la langue, dont les uns et les autres font remonter l'origine à la souche germanique.

Ils croient dur comme fer que la langue allemande est leur langue-mère, la mutter-sprache du dialecte alsacien, du flamand et de toutes les lan-

gues du Nord.

Quelques démonstrations suffiront pour mettre à mal cette humiliante prétention, et pour prouver que non seulement le germanique n'est point la langue-mère de ces deux provinces, non plus que du néderlandais, ni des trois langues scandinaves, ni de l'anglais, mais encore n'est point au moindre degré « langue-mère » parmi les autres langues « indoeuropéennes », langues de l'Europe et de l'Inde, dont la parenté a été établie de longue date.

Le savant Bopp, venu à Paris étudier la vieille langue des Indes que nous nommons le « sanscrit », auprès de notre Emile Burnouf, a produit une œuvre remarquable, la Grammaire comparée des langues « Indo-Européennes », dans lesquelles, pour la première fois, les langues celtiques ont re-

pris leur place et leur rang.

Mais, depuis, la philologie allemande étant devenue carrément annexionniste et fourrière de l'invasion des pays qu'elle déclare d'origine germanique, les philologues d'outre-Rhin ont hardiment biffé d'un trait de plume et d'audace les langues « EURO-PÉENNES » et ont imposé aux universitaires passifs de tous pays la Grammaire des Langues Indo-Germaniques.

Le tour était joué; IL N'Y AVAIT PLUS D'EUROPE...

Bopp était obligé, lui, de placer les langues celtiques au rang des autres langues, dont le germanique est une variété, à la suite des travaux considérables des savants bretons, gallois, écossais, irlandais, dont les dictionnaires et les grammaires prouvèrent l'originalité, la vitalité des langues celtiques, toujours vivantes dans leurs pays respectifs, et pour un peu la priorité, car plus d'un, dont je suis, a réclamé pour le celte, pour le gaulois, le titre de langue-mère des langues indo-européennes.

On nous dira qu'ils ont erré, que leur patriotisme les a entraînés trop loin...

Dans ce cas, ils seraient à critiquer, mais dans la même mesure que MM. les Philologues allemands, qui tentent la même entreprise en faveur de la branche germanique des langues.

Dans la même mesure aussi que les introducteurs du sanscrit, pris d'une belle ardeur pour tirer les langues de cette prétendue mère des langues, qui a fini par se contenter d'être leur sœur.

Le même sort est arrivé, à tour de rôle, au cours des siècles, au latin, au grec, à l'hébreu, et nous allons le faire subir maintenant à ce fameux idiome germanique, qui a toutes les prétentions, et qui n'est capable d'en soutenir aucune.

Commençons par en haut.

Je prends aux Allemands leur TEUFEL, leur HIMMEL, leur vieux GOTT, que nos petits autonomistes, — et pas eux seulement, — prennent pour des mots germaniques, et je vais les décortiquer, et

arriver jusqu'au germe celtique de ces trois vocables typiques.

Beaucoup de ces autonomistes, ou tautonomistes, — les totos de l'Alsace, — ayant l'honneur du sacerdoce, vont se trouver passablement embarrassés, s'ils n'ont plus ni Dieu, ni Diable, ni Paradis...

La TERRE, leur ERDE, suivra!

Après quoi, je leur enlèverai leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, etc...

Commençons par le Prince des Ténèbres, le Malin, le Mauvais, et disons que le germanique ne contient aucune des racines de TEUFEL, ancien saxon Düvel, hollandais Düivel, anglais Devil, ni de toutes ces autres formes supposées germaniques : Deofl, Deofol, Deoful, Dioful, Diobul, Diubhal, Diavel, Djefvul, Diöful, Difill, Diufal, Tiufal, qui ne pourraient signifier que le Noir-Menteur ou le Dieu-Menteur, en celtique.

Les racines de TEUFEL sont apparentes, TEU

et FEL, qui sont celtiques.

DU, noir, et FEL, subtil, malin, rusé; félin; félon.

En somme le NOIR-MALIN, TROMPEUR, MEN-TEUR.

Ou TEU, DEU, DIEU et FEL:

Le DIEU-MENTEUR.

C'est le vieux saxon $D\ddot{u}$ -vel qui serre de plus près l'origine celtique.

Le hollandais Düi-vel se décompose autrement : Dü-y-vel, NOIR-le-MALIN ;

Le De-vil est très bien conservé, pour son âge.

Le haut-allemand TEU-FEL doit se décomposer en trois racines, comme le hollandais :

TE-Y-FEL, déformé de TU, mutation de DU, avec l'article intercalé : NOIR-le-MALIN.

Toujours NOIR, le Diable.

Il se présente pour TEUFEL une seconde forma-

tion savamment celtique, TA-Y-FEL, GRAND-LE-MALIN, TROMPEUR.

Wilhelm Obermüller, dans son grand KEL-TISCH-DEUTSCHES WOERTERBUCH, Dictionnaire Celto-Allemand, établit également l'origine celtique de ce pauvre TEUFEL, obligé d'emprunter ses racines au celtique, au gaulois, et qui, tout « grand malin » qu'il soit, se croit Boche, à l'instar de nos précieux autonomistes, et qui ne l'est pas plus qu'eux.

Obermüller signale que les Slaves donnent au Seigneur Teufel, le Noir-Malin, le Nom de Dieu-Noir.

Les Du-Sü, Sii, permutation de Dii, en composition gauloise, étaient (voir le Quicherat) les Noirs-Dieux des Gaulois :

« Dusii, mot gaulois, démons de la nuit, incubes, etc... » écrit notre auteur.

Cette permutation gauloise du D et du T en S se trouve dans une quantité de verbes et de mots latins : lud-ere, jouer : lusus ; quattio, je secoue je casse : quassus ; vid-ere, voir : visus ; plaud-ere, applaudir : plausus, etc.., etc...

Cette permutation dans la langue latine ne s'y explique que par la grammaire gauloise, et elle constitue l'une des preuves certaines de l'origine gauloise du latin, comme le prouvera la suite, l'enchaînement de nos arguments.

Le germanique présente une racine plausible, FEHL, que Grimm traduit en latin ERROR, MEN-DA, erreur, faute, et que, loin de l'étouffer, je mets volontiers en évidence, quitte à la discuter à la française ; car elle n'est pas germanique...

Mais le germanique ne donne rien qui puisse jeter un rayon de lumière sur la première partie du mot TEUFEL, décomposé en deux ou en trois racines. Et il ne donne rien non plus à la forme DÜVEL, ni à la forme hollandaise DU-I-VEL.

Le Gallois offre encore dai, divinité.

La racine fel a donné le grec phélos, traître.

Félon, félonie, en sont issus.

Où voit-on maintenant que l'allemand soit langue-mère?

Il n'est même pas son propre père...

Et sans le celtique il ne serait pas.

Le celtique DU, noir, est resté dans le Français et a sans doute donné des dérivés en Germanie sous la

forme de noms d'hommes et de lieux.

Les Bé-du, les Du-bé, sont deux familles témoins du celtique que l'on croit disparu du Français... Cela signifie Vilain-Noir et Noir-Vilain. Nombre de patronymes français qui sont du pur gaulois sont à citer.

Le grand Ampère avait raison, quand il a jugé la question sous cette forme lapidaire :

« Le Latin est venu ; le Gaulois est resté ».

« GOTT »

LE VIEUX DIEU DES BOCHES EST « DÉ-GOTTÉ »
A SON TOUR ET SE RETIRE EN FRANCE
AVEC SATANAS, DANS LE PARADIS GAULOIS

Avant d'aborder le nommé GOTT, le Bon Dieu des Boches, retournons encore un peu « Le Mauvais », Messire Satanas, sur le gril de la philologie celtique, gauloise, française.

Nous avons donné les noms variés de ce diable-là, simples déformations du gaulois, dans toutes les langues du Nord, que les savants et savantasses

d'outre-Rhin, et même d'ailleurs, prennent ou font

passer pour germaniques.

Les formes suivantes sont les plus curieuses: DE-VIL, DY-VIL, elles se rattachent à EVIL, anglais, MAL, MAUVAIS; anglo-saxon, E-FELL, Y-FEL, E-VEL, frison; EU-VEL, E-VEL, hollandais; U-BILS, permutation gauloise de U-FILS, gothique; U-BEL, vieux saxon, vieux haut-allemand; Ü-BEL, permutation gauloise de U-FEL, haut-allemand, qui portent la marque gauloise indiscutable, indélébile, sous leurs déformations.

L'anglais E-VIL, mauvais, se compose de E., venu de Y, l'article gaulois, et de FIL, VIL, « that is ejected, or thrown out », nous dit Owen Pughe, qui est « éjecté, ou chassé dehors ».

Il s'agit donc de l'ange dé-chu, chu, tombé, chassé, et voilà qui explique clairement la variante, avec les noms du diable formés avec FEL, trompeur, malin, etc...

FIL, VIL, a donné le français tel quel, le latin VIL-is, et tous les dérivés.

HU est encore, en gaulois, « an epithet of the Deity, in the Bardic theology », une épithète de la Divinité, dans la théologie bardique, et ceci rend compte une seconde fois de la forme HY-FEL, le DIEU TROMPEUR.

HY signifie également « téméraire », donc le Téméraire Déchu, et ainsi tout rattache les diverses formes du prétendu « germanique » dans toutes les langues du Nord au plus authentique GAULOIS.

Autre curiosité, que nous prodigue le supposé vieux haut-allemand, avec ses formes DIU-FAL et TIU-FAL, DIEU FAUX, alors que le haut-allemand présente son TEU-FEL, de la même signification, et qui s'écrirait, ou se prononce aussi bien DEU-FEL:

Le latin DE-US s'est écrit primitivement DI-US, et les deux formes montrent que le TEU-FEL ou

DEU-FEL, le DIU-FAL ou TIU-FAL, ne peuvent

pas être allemands.

Nous avons indiqué, dans l'allemand, une racine plausible, FEHL, error, culpa, autrefois FEIL, qui pourrait expliquer la moitié du mot ; mais il est démontré que FEHL et FEIL sont dérivés du gaulois FEL, a failing, a fault, soit : faillite, faille, le latin FALLO, FE-FELLI, FALLAX, FALSUS, l'anglais FALL, tomber, I FALL, je tombe, I FELL, je tombai; l'allemand FALLAN, FALLEN, et toutes les formes des langues du Nord.

Fall et Fell en somme sont un même mot ; I fall, je tombe ; I fell, je tombai ; I fell a tree, je « tombe », — je coupe — un arbre, en anglais.

Passons maintenant, au vrai, au Bon DIEU, que les Anglais nomment GOD et les Allemands GOTT.

Nous disons que GOD et GOTT n'ont aucune racine dans le germanique, aucune des deux racines qui composent ce nom.

GODD est un mot gaulois qui signifie l'Entrevu, le Caché, le Voilé, que l'on ne peut qu'entre-voir.

Voici la définition du gaulois actuel, le gallois qui s'en rapproche le plus :

GODD, pluriel GODAU, ce qui éclate au dehors,

ou apparaît partiellement.

N'est-ce pas la définition même de l'idée de DIEU, conçue par la philosophie druidique :

Celui qui de nos yeux et de nos cœurs se cache, Nous remettant toujours le bandeau qu'il arrache Sans cesse en se jouant derrière l'horizon, De l'Homme chaque jour renouvellant la tâche, Et le narguant dans sa prison!

Celui qui dans son sein contient l'immense espace, Où l'astre monstrueux tous les trois siècles passe, Où le puissant penseur perd ses regards sans fin, D'où la Raison revient triste, meurtrie et lasse, Rechausser le même escarpin!

L'escarpin d'Empédocle, la seule relique vomie par l'Etna, du philosophe sacrifiant sa vie à l'exploration du mystère.

Le voile du Temple voilait Jehovah, que les Juiss dénomment Yaweh, et dont il était interdit de prononcer le nom au commun des enfants du Peuple Elu:

« On n'est jamais élu si bien que par soi-même »...

Seul le Grand Prêtre avait le droit de le prononcer à voix basse, une fois l'an.

Nous pourrions terminer ici cette étude, mais nous allons montrer que GOTT, GOD, qui n'a aucune racine ni raison d'être en langue allemande, cette soi-disant Mutter-Sprache... généralisée, petite Cendrillon de Tochter-Sprache dégradée du gaulois, du celtique, possède maintes raisons d'être fier de ce nom vénérable et vénéré, dans la langue des Gaulois, nos pères.

Owen Pughe nous donne un singulier « Ersatz » de Dieu qui n'aurait droit qu'à un strapontin dans le Paradis gaulois HIMM-EL, HEM-EL.

Comme GO signifie en gallois, ou gaulois cimbrique, ALLANT, APPROCHANT, d'où PRESQUE par extension, et que cette préposition affecte des centaines de mots, dans cette langue celtique, le gallois, il nous donne un GODDUW, DEMI-DIEU, qui serait bien après tout, assez bon pour les Boches, nation folle d'orgueil, qui s'est fait un Dieu à son image.

Ce gaulois GO est la racine du verbe anglais to GO, aller, déformé en GEHEN par l'allemand, et n'a aucune attache avec le germanique, à qui on l'attribue mordicus dans toutes les Universités de la Terre.

Ce gaulois GO a donné au latin ses verbes plango, clango, pango, pleurant je vais; sonnant je vais; enfonçant je vais; et autres.

Par la permutation du G en V, nous avons obtenu les formes du verbe ALLER : je VAIS, tu VAS, il VA.

Littré, avec tous les autres, renonce à trouver l'étymologie du verbe aller et espère vaguement qu'on la découvrira quelque jour.

En attendant, il le conjugue avec le verbe *latin* ire, aller, et un autre verbe *latin*, vadere, passer à gué, aller.

Or ces deux verbes ne sont *pas latins* : ils sont *gaulois...*

Le GOD-DUNED est un VŒU fait à DIEU, de DUNED, DWNED, expression, parole: la PAROLE que l'on donne à DIEU.

GODDE, gaulois, est encore le DESSEIN, le PRO-JET, la VOLONTE, la RESOLUTION, et le CON-SEIL; le CONSEILLER, se dit GODD-WR, de WR, homme, l'HOMME QUI CONSEILLE; le SAGE.

Il y a des douzaines de ces développements qu'il serait trop long de reproduire ici, qui prouvent que GOD, GOTT est bien d'une nombreuse famille gauloise, et ne sort point d'une racine de circonstance, imaginée par les philologues d'outre-Rhin pour les besoins de la cause, comme le leur reproche Wilhelm Obermüller.

Citons seulement quelques-unes de ces preuves : GOD-id, EXTRAORDINAIRE ; adjectif de GOD, Trésor, Bien ; le Bien.

GOD-idog, EXCELLENT ;

GODDEFUS, PATIENT, plein de COMMISERA-TION;

Passons maintenant aux radicelles qui peuvent nous expliquer le fin du fin de GOD et de GOTT.

Disons tout d'abord qu'il n'existe pas, — que je sache, — de mot OD et OT en langue allemande.

Les mots allemands terminés en OD, OT, sont obligatoirement gaulois, comme GOTT et l'anglais

GOD; comme KLEINOD, KLEINOT, joyau; comme encore l'un des plus connus, BROT, pain, ce dernier signifiant, en gaulois, « aliment par excellence », BRO-OD, BRO-OT et rien, absolument rien, en allemand.

L'allemand ne possède pas, non plus, la racine GO, GAU, celle-ci, la même que la première, et dont Wilhelm Obermüller fait la forme germanisée du gaulois gal.

Le GOTT « allemand » est donc parfaitement « dé-gotté » en tant qu'allemand.

Et nous pouvons, dès à présent, affirmer qu'il n'est pas « BOCHE », ce qui ne surprendra plus personne.

GOD-O-GWALD, la FORTUNE, le TRESOR de la NATION, montre encore un attribut de DIEU, la Divinité prenant le nom de la FORTUNE, du SORT, du DESTIN.

GO représente l'ABONDANCE, et Pughe le traduit en anglais ABUNDANCE, PLENTY, soit ABONDANCE, BEAUCOUP, PLENITUDE.

GO répété dans GO-GO, explique l'expression française « à GO-GO », que les philologues, dont Littré, ne comprenaient pas, faute de savoir UN MOT de Gaulois, rien qu'un...

Présentement, en Galles, GO-GO s'abrège en GO-G, d'où il est facile de reconstituer le vieux gaulois.

Et notre expression française, à GOGO.

Nous avons dit que le mot OD, racine ou simple suffixe, est inexistant en allemand, ainsi que l'autre forme OT. On ne le trouve que dans KLEIN-OD ou KLEIN-OT joyau, bijou, — qui est un mot gaulois, donné par Pughe sous cette combinaison : GLAIN-NOD, a pure jewel, un pur joyau.

Obermüller analyse OT comme évidemment gaulois avec le féminin et, ette. Ainsi : Mon-od, Monette; Bern-ot, Bern-ette; Pern-od, Pern-ette; Henri-ot, Henri-ette, et autres.

GOD, GOTT ne peut donc pas être germanique,

le voulût-il..., mais il n'y tient plus du tout...

Le curieux, c'est que le mot allemand KLEIN, KLIN, comme l'anglais CLEAN, prononcé clin, est gaulois, par sa signification autre que « petit » ; car KLEIN, et sa vieille forme KLIN veut dire également pur, propre, comme en anglais.

Voici, du coup, tous les *Klein* d'Alsace et autres lieux ramenés dans le giron de la patrie gauloise.

KLEIN-OD est donc parfaitement, totalement gaulois, et ne peut pas ne pas l'être ; et ne peut pas être germanique. C'est le mot gaulois tel quel : glain-nod.

Les étymologistes anglais, pourtant férus de germanisme, rattachent formellement leur CLEAN et l'allemand KLEIN au gaulois glain, et glan PUR, SAINT, PROPRE, INTEGRE.

Le mot racine OD, qui forme la seconde moitié de GOD, GOTT, nous donne une idée merveilleuse de la Divinité :

« Ce qui est clair, brillant ; la neige ; notable ; excellent ; unique ; singulier ».

GO-OD, GO-OTT, abrégés en GOD et en GOTT, c'est donc la FORTUNE-UNIQUE, le DESTIN-EXCELLENT : DIEU.

Si nous comparons le gaulois au sanscrit, comme l'a fait le savant Adolphe Pictet, dans sa grande étude sur les Analogies du Celte et du Sanscrit, nous allons faire une trouvaille qui viendra à l'appui de nos démonstrations.

« GO, dans le Véda, écrit notre Burnouf, tout ce qui est bon : CIEL, LUMIERE, LUNE, SOLEIL, FOUDRE ; la TERRE, la NUÉE, le SACRIFICE, la PAROLE SAINTE. BŒUF ; VACHE.

« GO-DA, celui qui donne des vaches ».

∢ DA, à la fin des mots, indique un DON ou DONNEUR ».

Bienfaisant, généreux, bon.

GO, la TERRE, est le même mot que le GAU, le GO des Gaulois.

N'est-il pas apparent que le Sanscrit GO, avec ses diverses acceptions, qui vont de la PAROLE SAIN-TE à la VACHE, sacrée aux Indes, est dérivé du celte, du gaulois, GO, abondance, terre nourricière, fertile?

La VACHE, est le DON D'ABONDANCE, GO-DA, que je ne voudrais pas substituer au sens donné par Burnouf, devant qui il faut s'incliner; mais, cependant, c'est là que se trouve le sens, et le « donneur de vaches » ne me dit rien.

La CHEVRE, en anglais GOAT, prononcé GOT, est une autre source d'ABONDANCE, GO, et OTH, suprême. L'allemand geiz est une pauvre déformation de notre GO-OTH, que l'on peut également former avec OD, excellent.

L'allemand n'offre absolument rien pour GEISZ ni pour sa vache, KUH, déformation, débris du mot sanscrit GO, rattaché au gaulois GO, abondance.

Il en est de même des autres déformations du nom de la vache dans les langues du Nord, CU, KU, CHUO, KUO, KOE, prononcé KOU, GO et GAUS, celui-ci du gothique.

L'anglais COW (caou) est avec le gothique, le moins déformé.

Les étymologistes allemands et autres n'ont pas vu ou voulu voir, certains ont nié, la parfaite analogie de GOOD, GUDH, GUT, (prononcés GOUD, GOUT) avec le nom de DIEU, GOD et GOTT.

Ils l'ont rattaché au persan KHODA, DIEU, et à l'Hindi où Hindoustani KHUDA, prince.

En effet, le persan KHODA signifie DIEU sans conteste, et na-KHODA sans-Dieu, athée. Mais les

racines du mot persan sont celles que nous avons analysées, et qui, seules peuvent expliquer le mot persan.

Un savant linguiste, M. H.-A. le PILEUR, a démontré que, dans presque toutes les langues, l'idée

de DIEU se confond avec celle de BON.

Dans le persan même, nous trouvons encore GHUDA, CHOD, DIEU, à côté de CHOSCH, BON, et CHOSCHI, BONTE.

Faisons, en passant, un plaisir sans mélange aux philologues d'autre-Rhin, et donnons-leur l'étymo-

logie de GOETHE.

De GO- le CANTON et de ETH, progressif, avancé, ETH-el, élu, choisi, nous possédons le sens du nom du grand homme, qui est GAULOIS, ET N'A AUCUN SENS DANS L'ALLEMAND.

De là ce nom à jamais pitoyable de la martyre

du soudard boche:

Miss ETHEL.

« HIMMEL »

LE PARADIS DU « VIEUX DIEU » EST GAULOIS

Au point où nous voici parvenus, les Boches n'ont plus ni DIEU ni DIABLE.

Ni BIJOUX, ni une croûte de PAIN.

Et nous allons leur prendre, ou mieux reprendre leur PARADIS, qu'ils ont usurpé, qui n'est pas BOCHE et ne peut être que GAULOIS.

Car leur PARADIS, qu'ils appellent «HIMMEL» n'a aucun sens dans aucune des langues qualifiées

« germaniques ».

Nous laissons le temps de la réflexion aux chercheurs et aux curieux, en face du diable Teufel, qui

ne sait plus, au juste s'il est boche ou gaulois, privé qu'il est de toute racine germanique, et ne sachant sur quel pied — fourchu — danser.

Nous allons, cette fois, demander sévèrement au Vieux-Dieu, « Gott », s'il est bien chez lui dans le Paradis, « Himmel » ; après quoi, nous le prierons de nous faire connaître la signification de ce nom germanique, ou censément tel, et d'avouer comment il l'a... dé-gotté.

Disons tout de suite, que *Himmel* n'est pas, ne peut pas être germanique ; autrement, ça se saurait, car Jacob Grimm, le « père de la philologie germanique » n'eût pas manqué de l'exposer clairement.

Or, Grimm hésite, tâtonne, hasarde que *Himmel* est le « Toit de la Terre » : triste pauvreté.

Et il tente de comparer *Himmel* avec l'anglais heaven (prononcez hevn), avec lequel il n'a aucun rapport.

Donnons, avec Grimm, les diverses formes de ce vocable, et tâchons de découvrir, par comparaison et élimination, la forme vraie, la forme étymologique :

Himmel, haut allemand;

Himins, gothique;

Himinn, islandais;

Himil, vieux-saxon;

Himul, frison;

Hemel, hollandais;

Himmel, suédois, danois, norvégien;

Himel, moyen haut-allemand;

Himil, vieux haut-allemand.

Si Grimm, et la pléïade de savants qui se sont attachés à son char, avaient la moindre connaissance du celtique et de l'hébreu, l'origine de Himmel leur serait venue à l'esprit au premier coup d'œil.

Car EL, en celtique, gallois, cimbrique, gaulois,

comme en hébreu, c'est DIEU.

Et Himm-El signifie Maison-Dieu, Domicilium Dei.

Du reste, il n'est aucun lecteur qui ne sache, s'il se remémore l'Evangile, que EL signifie DIEU, car on aura toujours dans les oreilles et dans le cœur l'écho du cri suprême de Jésus, du Rédempteur agonisant :

Eli, Eli, lamma sabachtani!

El-i, El-i : Dieu-mien ! Dieu-mien, pourquoi m'astu abandonné !

Entre l'hébreu et le gaulois la rencontre n'est pas fortuite, bien que nous nous défendions d'apparenter les langues sémitiques aux langues celtiques.

En gaulois, AL est un esprit, dont le pluriel est

EL-OD.

Al et El sont deux formes du même mot.

Or, saint Jérôme, que j'appellerais sans crainte le Père des Pères de l'Eglise, dont la *Vulgate*, traduction de la Bible en latin, fait foi et fait loi, nous enseigne que les Juifs se servaient — et ils continuent — des mots de presque toutes les nations :

« Omnium pene gentium verbis utuntur ».

D'où vient semblable étourderie des savants d'outre-Rhin, en présence d'un problème aussi simple ?

Simplement de ceci, qui est un cas REDHIBI-TOIRE, qu'ils veulent tirer du germanique les racines du germanique, — qui ne s'y trouvent pas.

- « Per fas et nefas, leur disait Wilhelm Obermül-
- « ler, leur bête noire, vous arrivez à tout dériver
- « du germanique, du vieux, du bas, du moyen, du

« haut...

- « Ne trouvez-vous pas encore ?
- « Qu'à cela ne tienne :
- « Vous retombez sur le slave !
- « Ce n'est pas cela?
- « Reste le bon vieux slave, et vous finissez par y

« trouver une racine, que vous tirez vigoureusement « par les cheveux :

« Elle ne signifie rien ; mais vous lui faites signi-

« fier ce que vous désirez qu'elle signifie :

« C'EST DE L'ENFANTILLAGE.

« CES RACINES-LA SONT CELTIQUES.

— Bon, répondront les tenants de la vieille *Muttersprache*, de l'allemand langue-mère des idiômes actuellement qualifiés — ou disqualifiés ? — de germaniques.

Mais HEIM est un mot germanique, si EL est un mot celtique, et nous pouvons, dès lors, faire bon ménage dans un *Paradis-Himmel* franco-boche?

- Avant de faire bon ménage dans le Paradis,

mon ami, il faut commencer par y entrer...

Et je ne suis pas sûr d'y pénétrer, ni vous non plus, par le temps qui court.

Mais HEIM n'est, hélas, pas un mot germanique ;

mais pas du tout.

Remontons à Tacite, le vieux Romain qui a décrit les Germains et leurs mœurs, sous l'angle le plus flatteur.

Tacite nous montre, outre les GOTHINS, qu'il déclare GAULOIS, les BOIENS, BOI, GAULOIS habitant la BOHEME; et cette Bohème, comment en écrit-il le nom?

Boi - Hem - um : L'Habitat des Boïens.

Le haut-allemand *Heim* comme tous les autres dialectes prétendument germaniques de la liste donne une forme délabrée de l'origine primitive, qui est HEM, parfaitement reproduite par Tacite.

Seul, le hollandais donne la forme correcte du

Paradis, HEM-EL, avec le vieux suédois.

Voici, pour le lecteur, un moyen qui ne manque pas d'imprévu ni d'agrément de se documenter luimême : Prenez le Bottin et lisez les noms des localités

françaises :

Vous serez surpris de la quantité de HEM-EL, MAISON-DIEU qu'offre la France; et vous verrez aussi que la forme gauloise HAM, HAM-EL, HAM-ELET, tant pour les noms de famille que pour les beaux sites, est toujours vivace en France.

HAMEAU est le pluriel de HAM: HAM-AU.

Ampère l'a dit:

« Le Latin est venu ; le Gaulois est resté. » La racine EL se trouve plus de vingt fois dans le celtique.

Elle n'existe pas dans le germanique.

Elb et Alb en sont des dérivés.

Et ALBIS, nom latin, latin de l'ELBE : la DI-VINE.

Ceci dit, ne nous hâtons pas d'expulser le Vieux Dieu de notre Himmel, car nous verrons bientôt que le cher vieux Gott n'est pas plus « boche » que ce pauvre diable de Teufel, et qu'il a droit au Paradis des Gaulois.

« SU' L' TOË D' LA TIAULE »

HORRIBLES ET SAVANTES DIVAGATIONS DE LATINERIE SUR LE CIEL

- Savez-vous de quoi nos savants latinistes de latinerie dérivent le CIEL ?
 - Du mot latin COELUM, écrit aussi CAELUM.

- Optime!

Et de quoi tirent-ils COELUM? Ou CAELUM?

— Je ne vois pas ; d'autant plus que les Romains eux-mêmes n'en savaient rien, ne sachant comment écrire le mot.

Je vois dans le Quicherat que COELUM est préférable.

Et je vois dans Littré, à l'étymologie de CIEL, que le latin COELUM provient du grec koilos, creux, qui donne kolia, les intestins.

Ce qui n'est pas très angélique pour définir le CIEL, « voûte des cieux », et « séjour des Dieux,

de Dieu ».

La hideuse « colique », ce tord-boyaux, procède de cette même racine que le SEJOUR DES DIEUX ET DES BIENHEUREUX, et il est à espérer qu'ils

n'en souffrent pas.

Quant à moi, de voir pareilles âneries respectueusement admises par l'Université, et officiellement enseignées dans les chaires les plus réputées de France, par des Académiciens notoires et de sourcilleux Agrégés, je sens quelque chose qui remue dans mon petit kolidion; ce sont eux qui « font » dans l'étymologie, et c'est moi qui attrape la colique!

_ Aïe, aïe, aïe! Moi de même!

— Ami, ami, nous allons faire passer ça avec une petite infusion de racines... gauloises, à la minute :

L'idée qui a créé l'HIMMEL des langues du Nord, l'idée philosophique, l'idée religieuse de nos savants druides et bardes, l'idée gauloise, en un mot, a créé le mot français, latin, italien, espagnol, et les dérivés de nos provinces, jusqu'au pluriel franc-picard ciu, les cieux.

— Je saisis déjà la moitié du mot, dans le français, EL, le DIEU, seconde partie de l'HIMM-EL

des langues du Nord.

Mais la première partie, CAE ou COE?

— Vous la connaissez très bien, sans le savoir... Mais il faut que je vous mette sur le chemin. Que signifie TI, TY, en gaulois?

— Je n'y suis pas.

- Connaissez-vous pas ce mot si expressif, une TIAULE, une TIAULEE d'enfants?

OLL, vous l'avez sûrement noté : TOUT, TOUS,

PLEIN, de là le grec OLOS.

- Et alors TI, TY signifie MAISON???

— Bravissimo! Vous y êtes! Ce que l'on prend pour des mots argotiques est souvent du pur, du très pur gaulois.

- Mais TI-EL ne fait pas CI-EL?

— Le T gaulois se permute en sa douce D et en sa légère TH, prononcé comme le TH anglais comme le thê-ta grec (T grand, en gaulois), comme le Z espagnol, breton classique, ce qui nous donne mathématiquement CI-EL.

Et l'italien CIELO se prononce parfaitement

TCHIÈLO, conservant le T gaulois.

Notre CI-EL est donné DIRECTEMENT au français par le gaulois.

— Et le latin COELUM ?

— C'est la forme que d'aucuns veulent écarter, et qui est aussi bonne, et cette fois vous allez trouver dans votre mémoire le *mot gaulois* qui a créé ce mot latin ?

— Je suis à quià...

- Ce qui couvre la maison, votre TI, TY, qu'est-ce que c'est?

- Un TOIT!

-- Nous y sommes.

TO est le *toit*, et TO-AD la toiture, la « to-ade » et encore le TO-ET, TOED, TOIT-LE, par l'article suffixe ED, ET, neutre.

C'est pourquoi nos gens disent aussi indifféremment le TOA que le TOE, — le toë.

Lorsque, sans façon, le Français dit su l' toë, il reste parfaitement correct, et c'est celui qui en sou-rit qui ne l'est point...

Par la même permutation de TO en SO, nous

arrivons tranquillement à la création du SO-EL-UM, COELUM des Romains, qui n'ont jamais su, depuis la mort de l'Archidruide Gaulois NUMA, fondateur de ROME, ce que c'était que le latin.

Au temps de Cicéron, les Romains avaient oublié depuis cinq cents ans le sens du nom même de Rome, Roma, qui est resté un mystère jusqu'à l'apparition de cet ouvrage, et le serait resté s'il n'avait point paru... — comme tant d'autres problèmes dont je présente les solutions, grâce à l'étude de la langue gauloise.

LES OMBRES MISES EN PLEINE LUMIÈRE

LE TAUREAU SUR LE TOIT ?
MOMMSEN, LE CIMBRE VIRGILE
AVEC LE

TAUREAU DANS LA PHARMACIE DOMUS ET DOMOS, LES BRAVES, LE BRAS, LA BRANCHE

- Vous voici à la tête d'une quantité suffisante

de mots gaulois, de leurs racines.

Que diriez-vous de l'étymologie du nom TAU-REAU, TAURUS en latin ; TAUROS en grec ; TAROU en gallois ; TARO et TARV en breton ; TARB, TARV en irlandais ?

— Voilà qui coule de source, puisque TA est le grand, le suprême, et OUR, UR, le mot GOUR, GUR, viril, mâle, dont le G est éliminé en compo-

sition:

Le TA-OUR et TA-UR est le GRAND-MALE, le MALE SUPREME, que les JUIFS avec leurs voisins et ennemis, « sectateurs de Baal », divinisaient,

malgré les objurgations, les malédictions de leurs prophètes.

- Vous voyez que l'étude du GAULOIS n'est ni

impossible, ni trop ennuyeuse?

Vous avez trouvé dans votre Quicherat le résultat des recherches anciennes sur un mot signalé comme gaulois, TAU, qui serait l'abréviation dont se seraient servis les Gaulois pour TAUREAU:

C'est encore une étymologie enfantine que nous ont présentée les Anciens, et d'autant moins pardonnable que les ROMAINS se servaient de ce mot gaulois avec une tout autre signification.

Que nous disent les « écrivains agronomes » de ROME, Columelle, Caton, Virgile, dans les Géorgiques, Traité des Travaux de la Terre?

« TAU », résume Forcellini, VOX GALLICA, CASA RUSTICA, apud scriptores rei agrariae ».

Soit : « TAU, mot gaulois, case, cabane des champs, chez les écrivains de la chose agronomique ».

Le TAU était non pas un TAUREAU, dans la langue des GAULOIS qui peuplaient l'ITALIE : c'était d'abord un simple TOIT, un ABRI rustique, puis une case, un « mas », une « bastide », un « bastidon »...

Le TAUREAU n'était pas loin, il est vrai, mais il avait nom TAUR, et la TAURE est encore l'un des noms de la... du taureau femelle.

Prenons un autre oracle de la « science allemande » MOMMSEN, connu pour ses travaux sur les antiquités romaines, et révéré, en France et ailleurs, dans le monde universitaire, à l'égal de Cujas, de Pithou, de Beaufort, de Lévesque, d'Ampère.

Le voilà en face d'un propos énigmatique de VIRGILE :

Le CIMBRE qui disait ALTOMIN.

L'illustrissime Mommsen, avec d'autres savants philologues, voit dans AL, TO, MIN d'abord de l'ALUN; ensuite un... TAUREAU; enfin du MI-NIUM: il s'agissait donc d'une préparation pharmaceutique et d'un TAUREAU ROUGE...

Qu'ils sont tous loin de compte, pour avoir voulu trouver dans le latin le sens d'un propos tenu habituellement par un CIMBRE, un GAULOIS!

Mais ceci était pour eux contraire à leur postulat, que les CIMBRES étaient des GERMAINS, et il fallait, à toute force, mettre sous le boisseau la langue gauloise.

Or, AL est ici l'article LE; TO est le TOIT, la CASE, la MAISON, quand on dit « sous mon

TOIT » pour « chez moi ».

MIN, TIN, SIN est encore en Scandinavie, en Picardie, MON, TON, SON; MIEN, TIEN, SIEN; passés dans l'anglais et l'allemand.

Et le CIMBRE de Virgile disait AL TO MIN,

alors que les Romains disaient DOMUS MEA.

« Je vais à ma maison », en latin eo domum ; et le CIMBRE disait MA MAISON, la maison mienne, AL TO MIN.

Le grec possède deux mots pour « maison » : domos et dôma, avec deux verbes, démô et dômaô, je construis, qui peuvent rendre compte du latin domus.

Mais les Romains n'avaient-ils pas d'autres maisons que le TAU, la CASA, avant d'importer le mot

grec?

DO est le TO permuté, comme on le voit dans cet exemple: COUVERTURE sur COUVERTURE: TO ar DO, la préposition AR, sur, ordonnant la permutation.

TO-MAON, en gallois, est un TOIT HABITÉ, une maison, et non plus une CABANE champêtre, et on aperçoit le DO-MUM latin à travers le mot gaulois.

MAON est un pluriel de MAN, homme, personne. MAN-ON, notre Manon, personne d'une beauté idéale.

Je ne conteste pas au grec, aujourd'hui, ses deux racines ; je les tiens en réserve pour ma prochaine récolte.

Le latin DOMUS nous revient encore par une autre direction, avec OM, cet autre mot pour HOMME, qui est archi-connu.

— Dans le nom des OMBRIENS, des OMBRES, qui sont de nos jours les habitants de l'OMBRIA, ou UMBRIA d'Italie ?

Le mot latin est donc un « TOIT D'HOMME » : To-m-us, Do-om-us.

- Parfait.

Les auteurs tirent le nom de ces GAULOIS de deux mots celtiques, gaulois, OM, homme, et BRA, puissant.

BRA a donné brave, au moyen du superlatif formé, avec AF, AV : BRA-AV, BRAV, BRAVE, qui embarrasse tant Littré.

BRA a donné au latin BRACHIUM, le bras, par son comparatif BRA-ACH, plus fort, BRACH-ium.

BRA a formé le BRAS français tel quel, l'S étant muette.

BRA a créé notre mot BRANCHE, le bras d'un arbre.

- Décidément, je vois qu'Ampère avait vu juste, et que Le Brigant, dont certains grimauds ont fait des risées, était dans le vrai, quand il conclusit :
 - « OTEZ LE GAULOIS, IL N'Y A RIEN ».
- C'est pourquoi je suis, et chacun doit être reconnaissant à notre maître à tous, M. Camille JULLIAN, d'avoir rendu justice aux précurseurs des études celtiques, qui ont pu se tromper dans le dé-

tail — et qui ne se trompe pas en cette matière si ardue ? — mais qui se sont trompés magnifiquement, se sachant sujets à révision, avec le progrès de la science dont ils étaient les courageux et avisés pionniers, et, malgré cela, allant de l'avant, envers et contre tous les cuistres de la Terre entière...

« Gens irritabile... cuistrûm »!

Les Espagnols, Celtibères, Gaulois d'Ibérie, s'interpellent toujours du vieux nom de nos communs ancêtres :

Pero, ombré : « Pourtant, homme ».

Et ce bré énigmatique compose le sens le plus clair :

Bré, excellent, suprême.

Bré-en, suprématie;

Bré-èn-in, chef, roi;

Brennus.

Ombré ne dérive donc pas du « latin » homo, qui est, du reste, un mot gaulois...

Il signifie: homme excellent.

APPRENONS TOUS LE GAULOIS

Le latin est venu, Le gaulois est resté.

AMPÈRE.

— Apprendre la langue gauloise, me dira-t-on, voilà qui est facile à proposer, mais d'exécution plutôt malaisée, puisque l'on s'accorde à déclarer la chose impossible, depuis des siècles.

Les forts en thème spécialisés dans les études celtiques ou gauloises, nous enseignent eux-mêmes que le gaulois ne nous a pas laissé dans le français plus

d'une demi-douzaine de mots gaulois.

— Ceci, mon ami, démontre que ces forts en thème ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre.

- Oui-da?
- Vous venez de parler gaulois, et sans le savoir, ce qui n'est pas mal, pour un débutant...
 - -???
 - Eh, oui!

Dâ signifiait et signifie bon, bien, biens, en gaulois, et c'est le mot le plus courant en Galles comme en Bretagne, où « oui-da » se dit Ia dâ, soit oui bien, oui bon.

— Mais, alors, si j'apprends le gaulois, le breton, le gallois, j'apprends en même temps le boche ??

Car, dans *Ia dâ*, il y a l'affirmation bochique, *Ia*, oui ?

- Bravo! Vous avez fait coup double, et vous voyez que ce n'est pas la mer à boire, d'apprendre le gaulois!
- Et que c'est joliment amusant, pour commencer, du moins.
 - Instruire en amusant.

C'est ma méthode.

Elle est commode.

Et pour s'esbaudir à fond, il faut lire dans Littré et ses émules, l'étymologie de da, dans oui-da.

Ils tirent da de diva, dea, divine, déesse, le tout malaxé en da, se basant sur les vieux textes du français naissant, textes qui prouvent simplement que nos ancêtres, à cette époque où le gaulois s'était habillé en latin, et où le latin tombait dans l'oubli, faisaient tous leurs efforts pour rattacher notre langue balbutiante au latin décadent.

Mais, finalement, le mot gaulois est remonté à la surface, sous sa forme primitive, et la diva dea s'est effacée devant le dâ, qui émaille vingt fois, cent fois par jour, nos conversations.

Le Ia des Allemands est gaulois ; leur Ia wohl a le même sens que notre Ia dâ : Oui bien !

Le Rév. Pelloutier, pasteur de l'Eglise Réformée de Berlin et membre de l'Académie berlinoise, auteur de savants ouvrages sur les Gaulois, opine que le germanique est un débris du gaulois, — et je ne m'avance guère en offrant de le prouver dans le développement du travail que j'offre aujourd'hui au jugement du public.

Le Sanscrit, dont Adolphe Pictet a démontré les concordances avec le gaulois, possède sous diverses formes la racine $d\hat{a}$; dan, les biens ; $d\hat{a}$, celui qui

possède; Brahmâ.

Aussi celui qui donne.

De là le latin da-re, donner ; de da-ire : aller-donnant.

— Mais, est-ce que le latin lui même serait... gaulois ?

- Nous verrons bien.

LE MYSTÈRE DU HARO

ET DU HARAHUM

HARO SUR LE BAUDET!

Qui ne connaît ce rappel de l'antique coutume judiciaire, la *clameur de haro*, par le bon La Fontaine ?

On sait que si quelqu'un criait « haro » sur un autre, tous ceux qui entendaient la clameur étaient tenus de la pousser et d'aider à l'arrestation du supposé délinquant.

Celui qui se dérobait à ce devoir impératif était poursuivi de la même clameur et arrêté également.

L'accusé était aussitôt conduit devant le Juge de l'endroit et, sur le témoignage de trois témoins de son méfait, était condamné; à moins qu'il ne pût, lui aussi, produire trois témoignages, en criant « haro » sur son accusateur.

Depuis des siècles, les historiens, les légistes, les philologues se demandent ce que pouvait signifier cette expression et personne n'a réussi à en donner le sens.

Le dernier en date, Fustel de Coulanges, estime qu'on ignorera toujours ce que signifiait le « harahum », autre mot plus déconcertant encore.

Attendu qu'il n'a *jamais existé...* de « harahum ».

Rudolph Sohm, le savantissime philologue allemand, si fort en Loi Salique et en Loi Ripuaire, estime que c'était un tribunal ; Fustel déclare que non ; et c'est Fustel qui a raison.

- Comment donc, si le « harahum » n'a point existé, ces deux savants, et tous ceux qui les ont précédés, ont-ils pu en discuter ?
- Le « harahum » est une création des « savants » en us et en um.

La Loi Ripuaire, loi des Francs Ripuaires, cite sept fois le terme haraho, mais pas une seule le harahum.

Alors, tous nos latinistes de latinerie se sont figuré que haraho était l'ablatif de harahum, et ils n'ont pas hésité un seul instant à forger le harahum demandé...

En bon français, le harahum est un FAUX.

- Fustel faussaire?
- Loin de moi pareille pensée, car Fustel était l'honnêteté même ; il s'est parfois trompé, ou mieux laissé tromper. Ce n'est pas lui qui a inventé ce harahum de malheur et de rigolade ; il l'a trouvé tout fait ; mais il ne l'a pas décortiqué, il n'en a pas cherché le noyau, les racines, qui sont purement gauloises.

Et Fustel, de par sa formation, ou mieux, sa déformation universitaire de l'époque, qui n'a pas, hélas! varié depuis, ne pouvait songer à trouver dans le gaulois l'explication des Lois des Francs, nos pères.

Car, pour lui, les Francs étaient des *Germains*, et il fallait donc chercher dans le *germanique* et dans le *latin*, le sens des articles de leurs lois.

Pourtant, bien avant Fustel, un véritable savant allemand, Léo von Hallé, avait démontré, par les Gloses de Malberg, ce que je démontre sans gloses, que les Lois des Francs ne se peuvent comprendre que par le gaulois.

Et quel tintamarre outre-Rhin!

Fustel l'a donc ignoré?

- Avez-vous un texte, aimait à demander Fustel ?
 - J'ai le texte même de la Loi Ripuaire :
- « Si quis juraverit in haraho cum tribus testibus » :
- « Si quelqu'un aura juré en *haraho* avec trois tém**oins** ».

Est-ce que ceci ne montre pas, clair comme le jour, que le « serment in haraho », le « juramentum in haraho » n'est ni plus ni moins que le serment (en procédure) de haro?

- Mais, haro, quel en est le sens?
- Voilà encore de quoi rire et s'amuser.

Prenez le grave Littré à l'étymologie de haro, et vous le verrez fort embarrassé, rapportant finalement, mais sans paraître y attacher créance, la vieille sornette de l'appel à la justice de Rollon, le grand justicier de Normandie : Ah! Raoul!.

Quel pur commérage!

Haro signifie tout uniment:

« Arrêtez-le ».

De har, gallois, arrêter, maîtriser, assommer, entraver, recouvrir.

Et de o, le, lui.

Arrêtez-les se fût dit : HAR-EU, « arrêtez EUX ».

EUX, que Littré, Diez et toute la séquelle tirent du latin ILLOS...

— Je commence à comprendre que l'enseignement de l'Histoire et de la philologie est faussé, en France, au détriment de la France et des Français.

Mais, je serais curieux de voir comment har-o s'est mué en haraho?

— Allez en Bretagne, et, si quelqu'un, dans une assemblée, dans une auberge, ou même dans une conversation entre amis donne lieu à des protestations, à un désavœu, chacun pousse une clameur désapprobatrice, méprisante, et cette clameur, c'est haraô...

C'est le HARAHO demandé.

La juridiction de *haro* ayant disparu, l'expression ne possède plus la même truculence, et elle correspond au familier : « Ferme-ça ! »...

Halte au falot! La barbe, et la jambe!

Dans le Pays de Galles, l'exclamation haro a conservé exactement le même sens qu'en Bretagne.

En Ecosse, autre pays gaulois, où le corsaire Rollon n'a jamais débarqué, le sens primitif s'est maintenu à côté du sens modernisé, amenuisé chez les Gallois et les Bretons, et harro signific toujours « an encouragement to pursuit », « un encouragement à poursuivre », nous disent nos auteurs : « Arrêtez-le! »

Le sens le plus ancien de HAR est celui de tuer.

Il n'y a pas si longtemps que nos paysans criaient HAR-LOU: tuez le loup; et ce cri subsiste peutêtre encore dans quelque province?

Dans les langues celtiques, gauloises, AR, AER, signifie bataille, massacre.

De là le latin ARA, autel, la table des sacrifices.

Que nos savantasses dérivent de area, l'aire à battre le blé.

Avec le temps, l'acception des mots s'atténue et s'altère, en bien ou en mal.

Ainsi, qui nous dira ce que peut signifier HIP! HIP! HOURRA!

Personne n'y comprend plus goutte.

Voici que vous possédez déjà trois mots gaulois, bien conservés dans le français ; ce qui fait quinze avec les douze alignés par les « as » du celtisme moderne, expression chère au regretté M. Dottin, dont nous aurons lieu de reparler.

Le cercle fatidique est rompu ; nous en trouverons d'autres, de nos mots gaulois, à foison, par centaines, par milliers, vérifiant la formule lapidaire du génial Ampère : « Le latin est venu ; le gaulois est resté ».

HIP!HIP!HOURRAH! DU « RING » AU SÉNAT DE ROME

Voici une exclamation, une acclamation que tout le monde pousse, marins en tête, et que personne ne comprend plus, même pas les Anglais, même pas nos bons Mathurins de Bretagne.

Nos auteurs les plus infaillibles nous disent, en Angleterre et ailleurs, que HOURRAH est a cry of joy and exultation...

Un cri de joie et d'exultation...

Voire!

- Il me souvient, à propos du cheval, HIP-POS, que HIP signifie COUP SOUDAIN ?
 - Bon.
- Par conséquent, HIP! HIP! doit signifier TAPE! TAPE!

- O lecteur attentif et avisé!

C'est cela même; et le reste se conçoit, se devine. avant d'explorer le gaulois, — car c'est du pur gaulois.

- Cela doit faire, au total : TAPE ! TAPE ! FORT ! ou PLUS FORT ?
 - C'est la logique ; et c'est le vrai.

Nous voici loin du « cri de joie et d'exultation », surtout poussé par celui qui « encaisse » les coups...

HOURRAH est reconnaissable au premier coup d'œil comme le comparatif de GOUR, vir, viril, fort, déjà étudié, et dont l'initiale G est tombée.

HOUR-ACH, ACH étant la marque du comparatif, PLUS.

HIP! HIP! HOURRAH!: TAPE! TAPE! PLUS FORT!

GOUR-AF, GOUR-AV est le superlatif de GOUR: très fort, le plus fort.

C'est de là qu'est issu le titre « allemand » G'RAF, ainsi que Léo von Hallé l'a découvert avant moi, à la fureur intense des « intellectuels » de toute la Bocherie bochifiante de Bochie...

Le breton, lui, forme son comparatif en OCH, et son superlatif en A.

Ainsi, de KAER, beau; KAER-OCH, plus beau; AR C'HAER-A, le plus beau; ceci par permutation grammaticale de G en C'H après AR.

Faisons un petit tour du côté de l'ancienne ROME, avec notre antique langue BRETONNE pour guide :

HEN, ancien; HENA, HEN-A, le plus ou les plus anciens;

L'aîné vient de là, et les Hénet, Hennet, Hennion, Hennique : des centaines en France.

HENA-OUR, le plus ancien homme, par chute du G de GOUR, vir, homme de marque ;

C'est le SENA-T-EUR, en latin SENA-T-OR, avec le T de liaison.

- Et le SENAT ?
- Mais vous le savez à merveille, TUS, TUD, étant le pluriel gaulois de HOMME, « les gens », devenu en Galles « la contrée », le SENAT doit se dire, et se dit en effet, SENA-TUS, les PLUS AN-CIENS HOMMES.

Ou, si l'on s'en tient au sens gallois, les PLUS ANCIENS DU PAYS, la contrée étant confondue avec ses habitants.

Et c'est ce que les ROMAINS n'ont jamais plus compris, après la mort de NUMA, le GAULOIS NUMA, fondateur et législateur de ROME.

APPRENONS TOUS LE LATIN!

- Du moment que le latin, c'est du gaulois ; et que le gaulois, c'est du français, comment se fait-il que nous ne sachions pas tous le latin ?
 - Je sais le latin.

Du moins, j'ai cru le savoir, jusqu'ici.

Mais je me demande où vous allez m'aiguiller.

- Bien.

Moi, qui ne sais pas le latin, je vous demanderai donc, puisque à propos de haro et de harahum, nous avons parlé de nominatif et d'ablatif, de m'expliquer ce que c'est ?

- Sans blague ?
- Sans blague.
- C'est bon ; je marche ; je vais vous décliner rosa, la rose, en latin, rosa.
- D'abord, ami, rosa n'est pas latin ; je vous montrerai cela plus tard.

Mais, déclinez tout de même.

- Je fais le plongeon ; je décline :

Rosa, la rose;
nominatif; nominativum;
Rosae, de la rose;
génitif; genitivum;
datif; dativum;
Rosam, la rose;
accusatif; accusativum;
Rosa, la rose;
ablatif; ablativum;
vocatif; vocativum.

— Ce n'est pas sorcier, le latin, à ce que je vois. Mais, décliner, c'est verser d'un sens dans un cas oblique, une chute, casus, — de cad-ere, pour cad-ire, massacre-aller, de cad, gaulois ; qui a fait cae-dès, massacre, donné au latin, comme Lladd lui a donné cladès, dont le sens est le même.

Comment expliquez-vous ces chutes du sens, ces variations?

- Ce sont les suffixes qui changent le sens ?
- Quelle mystification !

Si vous placez une désinence après un mot pour en altérer la modalité, cette désinence doit avoir en soi une signification ?

- On ne m'en a rien dit jusqu'ici ; à l'école, sur ce sujet, la bouche du professeur est immobile...
 - Et son souffle est muet...

Si nous essayions d'y voir clair ?

Rosa, pour commencer, n'a aucun sens en latin.

C'est le gaulois ro, présent, sa : bon, riche, permutation de da : le gentil présent, le riche cadeau.

Le grec rodon, rose, est ainsi créé:

Ro; don, doniau, donias, gracieux: le don gracieux.

Ou mieux encore:

Ro, présent ; déon, des dieux.

Déon, gallois, Dieu.

Et donnez-moi une étymologie qui réponde mieux à son magnifique objet ?

La langue gauloise s'est surpassée dans la création de la *rose*, la reine des fleurs.

Vous savez que la désinence os, du gaulois, donne

au nom le sens de la plus tendre affection.

De plant, enfants, le gaulois fait plant-os, enfan-

telets, chers petits enfants.

De là le latin *planta* et tous les mots de cette famille dans toutes les langues, y compris l'allemand, qui l'a massacré en *pflanze*.

Eh bien, de ro, don, présent, cadeau, la désinence os fait ro-os, ros, le présent aimé, le don d'amour,

le don de la rose.

Voyez comme les langues du Midi et du Nord, les « latines » et les « germaniques » ont accepté la rose gauloise, tout en faisant crédit de l'origine au latin et au grec.

Le hollandais reproduit les racines gauloises tel-

les quelles : roos.

L' « anglo-saxon », le danois, l'allemand, l'anglais font rose.

Le « vieil allemand », rosa.

L'islandais, le suédois, rôs.

L'irlandais, le gallique, rôs.

Le gallois, rhos; présent; et roses; rhos cochion, roses rouges.

Le breton, roz, rose; roz-èn, rose-une, une rose,

« ène rose ».

Or, aucune de ces formes dans aucune de ces langues ne saurait exister sans les racines gauloises, — et on en attribue effrontément la paternité au « latin » et au « grec » rosa et rodon... qui sont du gaulois.

Aux dernières nouvelles, cependant, deux éminents latinistes, MM. Ernout et Meillet, refusent à rosa l'origine latine, et à rodon l'origine grecque.

Ils déclarent les deux mots d'origine inconnue.

Et, en effet, c'était le cas ; ce ne l'est plus.

Si nous passions à cette « déclinaison » de rosa? Je prends le radical gaulois ros, de roso, et je vous demande ce que signifie rosa, du latin?

- Mais, la rose?

— Mais non! Rosa signifie rose-la!

Et aussi rose-une, une rose, premier signe de l'imprécision du latin.

A est l'article gaulois, dont les bretons ont fait an, ar, al, par euphonie, selon le mot qui suit l'article.

Cet article défini est resté, en anglais, l'article indéfini, invariable, a man, a woman, a girl, a boy; un homme, une femme, une fille, un garçon, sans lequel il serait impossible de prononcer une phrase d'anglais.

L'anglais est une mine celtique, gauloise.

Continuons.

Et rosae, de la rose?

- Rose de la, à votre compte ; mais comment ?

— Bien simple:

Le latin déclinait, autrefois, non point rosae, mais rosai, hi étant le féminin elle, en gaulois, gallois. Ros-a-hi, c'est donc rose-à-elle, — à la rose, donc d'elle.

- J'en reste baba. Alors, c'est sérieux ?...
- Quant au datif, qui se dit encore *rosae*, en latin, je suis fondé à dire que c'est la même chose que le génitif ?

Mais, comme le pronom féminin a deux formes, hi et hé, nous avons, sans aucunement chercher à forcer le sens, en prenant tout honnêtement ce que les dictionnaires nous offrent :

Ros-a-hé, rose-à-elle, — à la rose.

C'est du... Le Brigandage...

- Et rosam, accusatif?
- Article gallique, am, an, 'n selon. Ros-am, c'est encore rose-la, la rose.

- Rosa, l'ablatif va-t-il suivre sans accident ?

C'est rosâ, qu'il faut écrire, malgré les sottes orthographes introduites ces temps derniers dans le latin.

Le mot primitif est rosab, ros-ab, qui répond au terme ablatif, ab-latif, ab-lation.

Ab est le mot gaulois dont l'autre forme est heb,

sans ; ab passé tel quel au latin.

La suppression du b était indiquée par le flexe sur l'â.

Ros-ab, devenu ros-â, est la rose modifiée du sens radical.

Rosâ se lit « par la rose », « pris à la rose ».

In rosâ, dans la rose.

Sub rosâ, sous la rose.

Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous offrir.

Pour la déclinaison masculine, c'est tout aussi simple.

C'est toujours par le gaulois qu'on s'y retrouve, et qu'on n'enseigne pas le latin comme un perroquet

à des perroquets.

Déclinons maintenant le fameux HARAHUM du savantissime Rudolph Sohm et de Fustel, déclinaison du neutre, — ni masculin, ni féminin :

Harahum, nominatif;

O harahum! vocatif;

Harahi, génitif;

Haraho, datif;

Harahum, accusatif;

Haraho, ablatif.

Dans le harahum, si harahum il y avait, se dirait donc, en latin, in haraho.

Et c'est pourquoi ces deux savants professeurs, comme tous ceux qui les ont précédés, depuis une douzaine de siècles, apercevant ce haraho n'ont pas hésité à forger le nominatif, harahum.

Quand on sait que l'étude de la Loi Salique de ce Sohm, a été traduite dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, au Collège de France, comment se montrer surpris du silence fait par les pontifes sur les travaux des bons Français qui veulent réagir contre une semblable mystification, véritable attentat contre la conscience nationale, épouvantable étalage de l'infatuation, de l'ignorance universitaires, tout cela mis ensemble tourné contre les intérêts vitaux de notre Nation?

Bien entendu, dans la grande publication des Monumenta Germaniae, la Loi Salique, La Loi Ripuaire, La Loi des Lombards, la Loi des Bourguignons, la Loi des Saxons, la Loi des Wisi-Goths d'Espagne, la Loi des Frisons sont insérées comme germaniques, — Monumenta Germaniae!

Et voilà ce à quoi *l'Université de France* prête sa toute puissante force d'obscurantisme anti-français.

Il ne se trouvera donc pas une autorité ministérielle, à défaut de l'universitaire, pour réformer un pareil état de choses, et créer, pour commencer, des chaires d'où montera l'enseignement français de la pure celticité des lois de nos ancêtres ?

Au lieu de traduire l'enseignement d'un Boche qui savait parfaitement ce dont il retournait, après les révélations de Léo von Hallé, mais qui se serait bien gardé de s'y conformer!

Il travaillait, lui, pour sa patrie!

Eh mais ! Est-ce que l'Université de France persistera plus longtemps à ignorer obstinément Léo von Hallé et les gloses de Malberg ?

J'espère qu'il me suffira d'avoir attiré l'attention publique sur ce scandale séculaire, succédant à une ignorance millénaire, pour qu'il cesse aussitôt.

Aucune des Lois citées n'est germanique; toutes ont été codifiées à l'instigation des rois Francs.

La question intéresse d'autres peuples, et notam-

ment l'Italie, quant à la Loi des Lombards, dont les « masnadieri », « masnadiers », sont les mêmes que nos « manadiers » de Provence, pour ne citer qu'un seul détail très important.

Les masnadieri étaient les « féodaux » lombards.

Take and the

LE MYSTÈRE DU « STAFLUM REGIS »

Rudolph Sohm, l'augure allemand de la Loi Salique se trouve encore a quià devant le STAFLUM REGIS.

« Si quis juraverit ad STAFLUM REGIS cum duodecim testibus ».

« Si quelqu'un aura juré devant le STAFLUM REGIS avec douze témoins ».

En matière de justice et de serment, et devant le staflum regis, le « staflum du roi » il est à présumer, cette fois, qu'il s'agit bien d'un tribunal ; et Fustel penche à le croire, comme Rudolph l'affirme.

Mais ni l'un ni l'autre, ni PERSONNE n'a pu dire ce que c'était que ce mystérieux « staflum »...

Et Fustel soupire qu'on ne le saura jamais.

Pourtant, le ROI, DOUZE témoins, ce n'était pas rien, alors surtout qu'il suffisait de six témoins pour jurer dans une église : « si quis juraverit in Ecclesiâ cum sex testibus »...

Le bon Dieu se contentait de six ; le Roi en exigeait le double ; le juge de paix, le Gobret, in haraho, en avait assez de trois.

— Je crois être sur la voie.

Nous avons déjà étudié à fond le mot TA, grand, suprême?

— Allez-y!

— Je scinde donc staflum en séparant TA du reste :

S-TA-FLUM, puis j'ôte la désinence latine, UM;

il me reste S-TA-FL ?

— Vous brûlez.

- Oui, bien! Mais je suis bloqué.

— Pas pour longtemps.

Quel est le superlatif de TA?

— Ta-af, qui fait t'af, taf, très grand.

Ah! Voici une racine dont nous n'avons pas encore parlé : ELL, le plus haut, précellent.

Voilà déjà de quoi qualifier le tribunal du Roi. Le lexique gallois nous présente taf-al, balance.

Ne serait-ce point la balance de la Justice?

Tafell, tablette, ce qui s'apparente assez bien à un banc : le banc du Roi, the King's bench, chez les Britanniques.

Tafel, d'où table, tabula, tavola, et le boche tafel,

tel quel.

Il faut chercher, explorer, tout voir ; après quoi, si l'on revient bredouille de la récolte aux racines aujourd'hui, on repart demain en campagne, et on finit par les « dégotter » ; on crie, à l'anglaise : I got 'em ! Je les ai « dégottées » !

Voyons plus loin:

Tafl, balance;

Taflan, balance;

Taflod, la plus haute chambre d'une maison ; et avec cet OD, la plus belle.

- Mais, c'est donc la CHAMBRE DU ROI!
- C'est fait ; le tour est joué.
- Mais, c'est l'S initial maintenant qui reste à définir ?
- Cet S est l'abréviation de l'YDD, IZ, que vous connaîtrez fort bien, notamment dans la formation de SIN-IZ-TUS.

C'est encore le sens augmenté de supériorité.

Et nous allons, en cherchant, dans les mots commençant par Ys, probablement trouver notre STA-FLUM, STAFL, à l'alignement, au commandement.

Et en effet, nous retrouvons tous les mots précédents, munis de cet YS,

YSTAF, étendu;

YSTAFELL, upper room, chambre haute, haute chambre;

'STAFELL-um REGIS, 'STAF'Lum REGIS : la très haute chambre du Roi.

— Cela conviendrait aussi bien à la balance, la Justice suprême du Roi?

— Abondance de biens ne nuit pas.

Si vous tenez à cette balance, elle est à vous ; prenez-la...

LE DIABLE CONFIRME LE NOM DU BON DIEU VIRGILE ET LA VIERGE

Nous savons que *chaque* peuple gaulois avait son *ver-go-bret*, et nous trouvons le mot écrit aussi *ver-go-breit*, qui est le pluriel.

Da-go-bert, le Bon-Juge-du-Gau, a formé le BON

roi-Dagobert.

De même, meirch est le pluriel de merch, vierge, dont l'm permutée en v a donné au français, directement, la VIERGE, et a formé le latin VIRGO.

Jamais personne n'a pu montrer la racine de ces deux formes du mot VIRGO, VEIRCH, VIERGE dans le latin ; ce qui n'empêche point nos braves philologues de latinerie de tirer VIERGE de VIRGO.

- C'est donc sérieusement que vous faites du

latin une langue gauloise, celtique?

— Et de Virgile, un Gaulois authentique, dont le nom correct est Vergile, choses qui ne souffrent plus, aujourd'hui, la moindre contradiction.

VERCH-HIL, HIL, progéniture, nous donne singulièrement ce nom qui répond si bien au plus grand, au plus tendre, au plus touchant, au plus timide des poètes de Rome, Gaulois de la Gaule d'Italie, c'est-à-dire de presque toute l'Italie :

FILS de la VIERGE.

A Naples, on le surnommait *Parthénias*, la Vierge. Ceci nous ramène au Bon *Dieu*, dont le nom latin ne peut s'expliquer que par des racines gauloises, que voici :

Dé, ce qui divise, sépare, et ou, qui ne divise pas, ce que Pughe traduit : the cause of arrangement, l'ORDONNATEUR, la DIVINITE.

Les heureux mortels qui se souviennent quelque peu de leurs classes de grec savent que *ou* est la particule négative, ne serait-ce que par la fable du Renard et du Masque de comédie :

Oia képhalê, kai enképhalon *ouk* éc'hei!

Quelle (belle) tête ; et elle n'a pas de cervelle!

On place un k après ou par euphonie devant une voyelle, et cette négation se met devant ; en gaulois, l'ou se fixe après le mot auquel il donne le sens négatif.

Ainsi, UL, humide, et UL-OU, sec.

Curieuse analogie entre le grec et le gaulois, dont un autre Pictet pourrait faire la base d'un travail semblable à ses *Analogies du Celte et du Sanscrit*.

Arrivons maintenant à la preuve de l'exactitude du nom de DIEU par celui du DIABLE...

Prenons l'adjectif DU, noir, sale, et ajoutons-lui notre OU négatif : nous avons aussitôt la démonstration cherchée :

DU, OU, DUOU, « ce qui n'est pas noir, ce qui est BRILLANT, PUR : DIEU.

Quand nous avons montré l'étymologie de TEU-FEL, DEU-FEL, le Diable des Boches, nous avons tout dit, mais avons réservé jusqu'ici l'explication

de DEW, DEOU, le DIEU; et l'on se peut convaincre que la formation de TEUFEL par l'allemand et celle de DEUS par le latin est totalement impossible.

DIEU ET LA LUMIÈRE

Aucun nom ne mérite de retenir l'attention autant que celui du Créateur, et l'examen de toutes les formes de ce nom les ramène toutes à l'idée de lumière, de bonté, de pureté, de l'Etre par excellence.

De l'Islande jusqu'aux Indes du Sanscrit, notons

ces variations, pour le JOUR, la LUMIERE:

Doeg, vieil anglais;

Dag, vieux saxon, danois, suédois, hollandais;

Dagr, islandais, où l'on trouve l'article gaulois suffixe, après le mot : dag'r;

Dags, gothique;

Tag, allemand;

Dia, vieil irlandais;

Dyz, dyw, gallois;

Déiz, déz, breton ; aussi dé, déio, déieu ;

Dies, latin;

Div, briller, sanscrit;

Dyu, jour;

Dyu, Paradis.

Voici à côté les formes directes du nom de Dieu :

Zeus, grec ; et Dios ; et Théos ;

Deùs, grec éolien;

Dius et Deus, latin; Ju, dans Jupiter;

Dju, franc-picard;

Déi, bourguignon;

Déu, franc-comtois;

Déus, diéus, provençal;

Déu, catalan;

Dios, espagnol;

Déos, portugais;

Dio et Id-dio, italien;

Dius, du vieux gaulois.

Les dusii, du-sii, noirs-dieux, les démons de nuit des Gaulois, nous prouvent que le latin Dius, Dii, Dieu, Dieux, est un mot gaulois ; car la permutation grammaticale gauloise Du-sii provient de Du-dii, Du-dius.

La comparaison même superficielle de tous ces mots les ramène tous à une même idée, à une commune origine.

Et cette origine est gauloise.

En effet, le mot gallois dyz, se décompose en deux racines, DY, superlativement, et YZ, visible, remarquable, précédant tous et toutes choses : SUPER-LATIVEMENT remarquable, SPLENDIDE.

Les anciens, tous résumés par Jean Voss, Johannis Vossius, l'auteur d'un savant lexique des origines des mots latins, n'arrivent à aucune conclusion.

Le gaulois offre une seconde étymologie, partant d'un autre point de vue, profondément philosophique, montrant en DIEU, DY-YOU, abrégé en DYOU l'ETRE SUPREME.

De DY, qui, préfixé à un mot, lui donne le sens superlatif, suprême, et YOU, ce qui est, l'ETRE.

Et encore, DY préfixé à ITH, prononcé IZ, continu, soit : suprêmement continu, — l'ETERNEL.

Cette idée de pérennité a donné le nom de l'YEUSE, chêne vert ; le nom gallois est YOU, dont le pluriel est YOUIZ, notre mot français yeuse, qu'on ne peut dériver sans rire du mot latin ILEX, dont la racine est inconnue des latinistes.

YOU-IZ se lit également par YOU, et IZ, remarquable, être remarquable, par sa beauté, par sa durée.

— Quelle est donc l'origine du mot latin, ILEX, dont on voudrait dériver yeuse ?

— Vous en savez assurément assez, ami, pour la

trouver, en rappelant vos souvenirs?

Avez-vous donc oublié la pierre des bardes, le CROM-LECH, de CROM, voûté, et de LECH, pierre, posée à plat sur deux autres, et constituant un AUTEL et un ABRI ?

Et bien en gaulois, *IL* signifie ce qui recouvre, et LECH complète le sens.

L'IL-LEX latin, ILEX, est un ARBRE offrant un abri idéal, en gallois, clyd you.

Au pluriel, clyd youiz, les yeuses abris.

- Mais, l'ilex latin est un chêne:

Pluit ilice glando : le gland pleut de l'yeuse ; et l'anglais yew, prononcé you, c'est notre if !

— Juste. Mais comme il est impossible de tirer du latin ou de n'importe quelle autre langue du groupe indo-européen, sinon du gaulois, *lech*, ABRI, REFUGE, les Romains ont donné au chêne vert, à l'YEUSE, le nom de l'IF, ABRI, REFUGE IDEAL.

Tellement idéal qu'il faut se mettre à quatre pattes, sinon à plat ventre, pour pénétrer dessous.

Et quelle belle idée religieuse, philosophique encore ne voit-on pas dans cette définition de DIEU par DY-YOU, L'ETRE SUPREME, l'idée du DIEU CONSOLATEUR, l'ABRI, le REFUGE SUPREME, sous les branches, dans les bras, à l'ombre duquel le cœur brisé trouve encore un dernier abri!

Si je ne craignais de faire un prêche, je signalerais encore dans le gaulois une autre racine du nom de DIEU que nous avons vu rattaché à l'idée de BONTE, et qui les explique tous dans les diverses langues citées :

GOD, gaulois, AMOUR EXTREME, JOIE SU-PREME, dont le sens est devenu, dans le gallois, de nos jours, EXCESSIF, c'est-à-dire, péjoratif.

Je ne puis me dispenser, cependant, de donner cette étymologie, chacun comprenant que les mots

du vieux gaulois ne peuvent pas tous et toujours avoir conservé rigidement le sens primitif.

Les Anglais disent God is love : Dieu est amour. Serait-ce une réminiscence du vieux langage bri-

tannique?

De GOD, est venu le latin GAUD-IUM, dont on tire, ensuite le français JOIE, et le verbe GAUD-ERE, pour GAUD-IRE, ALLER-GAIEMENT, revenu dans le français JOUIR, se REJOUIR.

GOD a donné son nom à de nombreuses familles,

en France et ailleurs:

GOD, GODDE, GOD-ARD, et autres.

Dans GODARD, la finale ARD, comme la finale ART est connue comme superlatif gaulois, de AR, sur, supérieur, et DA, que nous connaissons, BON; ART est venu de AR et de TA, grand, suprême.

Le GOTHART est le DIEU SUPREME de la

montagne.

Le RIGHI en est le ROI, du vieux gaulois des Helvètes, RIGH.

Notre ami GODARD est ce gai compagnon, ce boute-en-train que chacun connaît, jusqu'au-boutiste du plaisir, et, s'il faut le dire, parfois... outreboutiste.

Ils en ont aussi en Angleterre, orthographiés GODDARD.

Ampère n'avait-il pas raison de conclure à la conservation du gaulois, nonosbstant l'arrivée du latin dans les Gaules?

Et m'avancè-je trop en affirmant que ce latin luimême nous *revenait* de Rome, où nous l'avions *créé*, tiré de notre gaulois ?

Le Français est donc non pas simplement gaulois,

il l'est deux fois.

Le latin ne l'a pas altéré dans ses fibres : il l'a doublé, fortifié du sang qu'il en avait lui-même reçu, et qui a fait la grandeur de Rome.

Allons voir ça!

BOUGRES D'ANES!

ROME

CICÉRON, CATON, VARRON et tutti quanti DANS L'EMBARRAS

Les ROMAINS ignorent encore le sens du nom de leur ville : ROMA.

Cicéron, Caton, Varron, « le plus savant homme de la République », n'en savaient pas davantage.

Les travaux de Lévesque, de Beaufort, d'Ampère, celui-ci le plus sagace, de Niebuhr, de Mommsen et de nos philologues dernier cri ont simplement prouvé qu'on ne savait rien de cette question pourtant primordiale, essentielle, sinon que l'Histoire de Rome, et de Romulus est une énorme mystification.

Comme on a découvert que le TIBRE s'appelait primitivement RUMEN, RUMIN, on en a déduit que le fleuve qui arrose la Ville éternelle, lui avait

donné son nom.

— Mais cela ne fait que déplacer la question, car il faudrait nous donner, maintenant, le sens du nom de ce fleuve ?

— Bien parlé.

Mais nos braves archéologues et philologues sont à quià et aussi mal lotis avec le fleuve qu'avec la ville.

Nous allons éclairer la ténèbre épaisse de leur intellect au moyen des rayons les plus puissants de notre lanterne gauloise, grâce à laquelle tout finira par se savoir...

ROMA

J'écris, pour être compris, et c'est pourquoi je vais de ci de là, à bâtons rompus, semble-t-il, mon dessein étant de mener le lecteur par la main, du connu à l'inconnu, et de le mettre lui-même en état, dès qu'il possèdera deux ou trois règles et une vingtaine de mots gaulois d'usage général, de faire ses propres recherches, et de tirer ses propres conclusions.

Et je dis que tout Français peut et doit, et ce, d'après les racines de RO et de MA qui sont si visibles dans le français, trouver le sens du nom de ROMA.

Que sait-on exactement de ROMA?

On sait que le SITE de cette ville fut DONNE par le roi d'ALBE, ALBA-LONGA, du nom de CA-PETUS, — c'était donc déjà un « capétien » qu'il ne faut pas cependant confondre avec Hugues CA-PET... — pour y fonder une colonie.

On sait aussi que, lorsqu'on fonde une colonie, on y appelle tous les sans ASILE et on leur DONNE un lopin pour s'y caser, s'y établir :

C'est ce qu'a fait le fondateur de ROMA, mandaté par CAPETUS, roi d'ALBA-LONGA, — Albela-Gaie, en gaulois ; ce qui ne l'empêchait pas d'être longue...

- Y êtes-vous ?
- Pas encore ; je ne vois pas très clair ; je suis comme « l'autre », du bon La Fontaine :

Je vois bien quelque chose Mais je ne sais pour quelle cause Je ne distingue pas très bien...

- Ne pouvez-vous citer quelques mots de français et de latin, dans lesquels RO se trouve inséré?
 - Si fait: ROGARE, demander; ROGATON.
- Vous y êtes en plein : RO, c'est un DON, en gaulois, et voilà déjà la moitié de RO-MA définie par le gaulois strictement sur les données véridiques de la fondation de cette colonie d'ALBA-LONGA.

Le maquereau, maque-ro, est le « bouffe-cadeau ».

Picard, maquer, bouffer.

Le RO-GATON est un DON, un CADEAU, et le SITE de RO-MA avait été deux fois donné, par le roi d'ALBE d'abord, et par le fondateur de la colonie ensuite, aux colons qu'il recherchait pour la peupler.

— Et MA, voilà ce que je ne vois pas du tout!

— Eh mais, par déduction, ce doit être un SITE, un ENDROIT, un EMPLACEMENT, pour répondre exactement à l'idée de SITE-DONNE ?

Et en effet, il suffit d'ouvrir les dictionnaires breton et gallois pour s'en assurer : MA, MAN, signifie SITE, PLACE, EMPLACEMENT, LIEU.

Et ce MA se trouve dans le nom de MA-CON, qui signifie LIEU-BEAU, soit BEAU-LIEU.

Rester dans un ENDROIT, en latin MANERE, pour MAN-IRE, provient des deux racines gauloises MAN et IRE, aller.

Le ROGATON se tire du latin ROGATUM, de ROGARE, « ce qui est demandé » ; et dans RO-GARE, « aller demandant ». RO-G-ARE pour RO-G-IRE, nous avons à la base notre racine gauloise indispensable.

Vous retrouvez votre MA, MAN, dans Le MANS, très probablement; dans MAISON, provincial MA-SON, provençal MAS, ON étant un superlatif connu, passé dans le latin et les langues gallo-romanes.

Une MAIS-ON est une belle construction; le MAS est une construction rustique hors de la ville où l'on prend ses plaisirs dominicaux.

En anglais: MANSION; notre MAN-OIR.

- Dans la confection de MAN-ERE, demeurer en place, je ne vois pas bien le verbe aller, IR, IRE ?
- D'accord ; mais ce verbe d'un emploi général, indispensable, comme auxiliaire, et dont on n'a

pas encore mesuré l'importance dans l'étude du latin, s'est appliqué d'autorité, même lorsque le mouvement n'est pas en jeu.

Dans ROGARE, le G est inséré pour l'euphonie,

car pouvait-on fabriquer RO-ARE, RO-IRE?

En anglais, pourtant, le ROGUE est un mendiant, insolent, tenant du trimardeur ; notre adjectif ROGUE est de même origine.

Il me paraît fort possible que rog fût le gaulois primitif, comme brog a précédé notre bro actuel.

Cicéron, à propos des Allobroges, cite brog

comme signifiant pays: notre bro.

Si le lecteur veut s'astreindre à noter dans un annuaire des noms et des villes les noms préfixés par RO, il fera des découvertes qui le paieront de sa peine : RO-ANNE ; RO-MOR-AN-TIN ; RO-BECK ; RO-BERT et combien d'autres, dont il cherchera l'explication totale à loisir.

En tout cas, tous les lecteurs de cet ouvrage peuvent déjà se dire, avec certitude, qu'ils en savent beaucoup plus long que les plus savants hommes du monde entier, depuis les temps les plus reculés

jusqu'à nos jours...

— Je me sens déjà beaucoup mieux, quant à moi...

ROMULUS ET « REMUS »

Romulus, prétendu fondateur de Rome, n'a jamais existé, ni son frère Remus, bien entendu, qui, en tout état de cause, n'eût pu être que sa sœur...

ROMULUS est un nom imagine après coup pour trouver l'étymologie de ROMA; comme AVENTI-NUS pour expliquer le nom du Mont AVENTIN; comme LATINUS pour arriver à LATIN; comme certain prince Sabin pour arriver à déchiffrer le refrain de l'hymne nuptial des Romains, auquel

Cicéron et ses contemporains n' « entravaient déjà plus que pouic »...

Et que nous expliquerons, mais sans la musique.

Cicéron, comme Jules César et tant d'autres Romains célèbres, ne connaissait pas le sens de son propre nom.

Nous le leur dirons.

Le fondateur de ROME, ce fut NUMA POMPI-LIUS.

Si l'on tentait encore d'attribuer la fondation de ROMA à ROMULUS, en raison du nom forgé à cet effet, il n'en resterait pas moins à expliquer le nom de ROMULUS:

Déplacer la question n'est point la résoudre.

Faisons un effort pour justifier la thèse que nous combattons, et donnons des armes à nos vaillants adversaires, aux tenants de ROMULUS et de RE-MUS allaités par une LOUVE, LUPA, à laquelle les anciens Romains ne croyaient même pas, sachant que LUPA signifie ce que nous appelons présentement de divers noms d'oiseaux et volatiles, allant de la poule de tout repos, jusqu'à la grue migratrice, et tenant que c'était une bonne fille compatissante qui avait recueilli les deux marmots flottant dans leur berceuse, au bord du Rumen, premier nom du Tibre.

Lupa, louve; nar, mignonne, et petite guenon;

voilà encore à noter.

Voici donc les deux abandonnés sauvés, puis éle-

vés par un berger du roi d'ALBA-LONGA.

Mais qui songera un seul instant à cette énormité, que les deux jeunes hommes aient pu s'emparer d'un terroir du roi Capétus et en former une colonie sans son consentement; pire, sans un mandat formel donné suivant les rites religieux usités en si grave et solennelle circonstance?

Il faut donc écarter cette histoire de brigands,

l'abandon des enfants, la louve à quatre pattes et la jolie fille hospitalière...

Et c'est bien dommage!

Supposons donc que CAPETUS ait mandaté RO-MULUS en son nom, pour la fondation de cette colonie, et arrivons au moment où il s'agit de donner un nom à la nouvelle ville :

Comment supposer que ROMULUS ait reçu permission de lui donner son propre nom, et de tirer ROMA de ROMULUS ?

C'est le nom de ROMA qui a suggéré celui de ROMULUS.

Et que signifie donc ce nom, ROMULUS ? En latin, rien.

En gaulois, RO, don, cadeau, nous le savons ;

MUL, doux, timide, modeste, simple, d'où le latin MULIER, la FEMME ;

Et aussi MUL, un âne, qui possède, lui, toutes les qualités requises par son étymologie ; et MULE ; MULET.

Or, le ROMULUS qui nous est présenté n'était pas un ANE, un MULET, un DOUX, un TIMIDE, un MODESTE.

C'était, tout du long, l'antithèse de cette description; c'était, oui bien, c'était un « as », et même « l'as des as »; et non un ASS, nom du baudet, en Angleterre...

Si nous faisons un effort de plus en faveur des tenants de la thèse que nous mettons à mal, nous dirons que RO de ROMA peut être notre mot BRO, pays, patrie, et que MULUS peut se rattacher au verbe MOLIRI, construire, fortifier, le tout répondant parfaitement à ce que l'histoire légendaire fait de RO-MULUS, le FONDATEUR de la PATRIE.

A noter que les Italiens écrivent ROMOLO. Cette chute du B trouve une lointaine comparaison, mais à rebours, chez Sapho, qui, dans son dialecte, faisait BRODON de l'antique RODON, la ROSE.

Prenons garde encore que MOLI, en gaulois, signifie LOUANGER, ADORER, qui conduirait à faire de ROMULUS la divinité protectrice du BRO, de la patrie.

Et aussi MOLL, qui agrandit, qui arrondit, qui encercle, d'où ce verbe MOLIRI, fortifier, construire; et, en effet, c'est bien à ROMULUS qu'est attribué la délimitation CIRCULAIRE de ROME par le soc de la charrue, formalité sacramentelle de la fondation officielle d'une cité.

C'était un ORBE, d'où le nom d'URBS ROMA,

qui est là pour URBIS, ORBIS.

J'ai tout tenté pour donner raison à mes contradicteurs futurs et à mes devanciers ; mais il reste deux points de repère au bout de cette étude minutieuse, que j'ai voulu orner de quelques attraits.

De toute manière, la thèse traditionnelle de la fondation de Rome ne peut se soutenir que par l'origine gauloise de tous ses mots, de tous ses noms.

Assurément, ce n'est point Faustulus, chef des bergers du roi d'Albe, ni sa femme Acca Laurentia, qui songea à nommer ROMULUS, l'un des deux enfants emportés par le Tibre.

Faustulus ignorait totalement que ce marmot fon-

derait une ville fameuse entre toutes.

Il ne serait pas surprenant que ROMULUS ne fût une des inspirations de NUMA, fondateur de ROME, à qui il donna toutes ses institutions religieuses, pour inspirer aux Romains le CULTE de leur supposé fondateur, divinisé.

Les VESTALES, les FECIAUX, les PONTIFES, le dieu TERME, JANUS et tout le reste, sont des importations du SABIN Numa, et tout porte à croire que ROMULUS est sorti de la même idée

que la nymphe EGERIE, à laquelle NUMA demandait ses conseils, dans un bois consacré, afin que son

peuple les suivît.

Tite-Live, le plus véridique, avec Ammien Marcellin, des grands historiens romains, nous apprend un fait d'une importance capitale, que nous allons raconter, à propos de NUMA.

NUMA

LE MONT AVENTIN

Le Mont Aventin, que l'on confond si drôlement avec le Mont Sacré, où les plébéiens se retirèrent en 260, de Rome, à une lieue et demie de distance, était le domaine des Sabins, dont TATIUS, père de NUMA, était roi.

Tatius qui fut roi de Rome avec Romulus, dit l'Histoire.

Et dont le nom gaulois, Ta-diou, Ta-dio, permuté en Ta-zio, Tatius, signifie le Grand-Ingénu, le

Grand-Juste, le Suprême-Juge.

Le Mont Sacré était et est une colline dominant la rive droite de l'Anio, affluent du Tibre alors nommé Rumen, et cette rivière, le Tévéron, a donné ce nom au fleuve principal, au TIBRE, que les Italiens nomment toujours le Tévéré.

Anio, Rumen, Tévéron sont des noms clairement

gaulois, dont nous reparlerons à l'occasion.

Prenons seulement dans ce chapitre, le personnage essentiel de Rome et la plus fameuse de ses collines, dont la plus haute mesurait 90 mètres de haut. L'Aventin en avait 44.

Mais, l'AVENTIN avait un avantage capital sur

ses voisines et voisins, il était inabordable.

Le Tibre, descendant vers la mer, après avoir reçu l'Anio, laissait l'AVENTIN sur sa gauche, et assurait son isolement de ce côté. Un fort ruisseau, l'AQUA CRABRA, — pour crabera, Rû des Ecrevisses — arrivait derrière l'AVENTIN, et là, se divisait en deux branches, qui entouraient la colline sur ses autres faces. Ces deux branches elles-mêmes s'épanouissaient en deux marécages qui faisaient de l'Aventin une île inaccessible.

Ceci dit, le lecteur doit trouver le sens du nom de l'AVENTIN.

— J'aperçois déjà l'AVEN, l'Aqua Crabra, et mieux encore le Tibre.

Chacun sait ce qu'est un AVEN, un AVON ; c'est, en gaulois, une rivière.

— Et TIN ?

— Si c'était TUN, DUN, que de noms de villes gauloises me suggère ce mot, latinisé en DUNUM; mais c'est TIN; et la précision n'y est point.

— Parce que j'ai négligé de vous dire que DUN, TUN étant la COLLINE, — d'où DUNE, — DIN,

TIN est la COLLINE FORTIFIEE.

DIN, avec AS, de AES, bouclier, prononcé AS, a formé plusieurs noms de villes en Galles; DINAS est une CITE, une FORTERESSE.

Les Romains ont fait, au moyen de DUN, DIN, leurs noms en DUNUM, DINUM, DINIUM, et les Anglais ont pris DUNE, DON, TON, TOWN : LONDON, en anglais, LONDINIUM, en latin.

LONDON, la « gaie colline », le « Mont-Plai-

sant » : de lon, gai.

Alba-Longa était l'Alpe-Gaie, Plaisante, Riante.

— Et comment les Romains comprenaient-ils le nom de l'AVENTIN ?

— Ils n'y comprenaient RIEN.

Pas plus qu'à ROMA, ROMULUS, RUMEN, TE-VERON, pas plus qu'au nom d'aucune des neuf collines...

Ni à NUMA.

Varron s'est attaqué à ce problème, et les propositions de ce réel savant font sourire.

D'abord, le fait qu'il ait dû chercher prouve que

ses contemporains s'y perdaient ; c'est un aveu.

Voici quelques-unes des aberrations que les Romains nous ont léguées :

AVENTIN, de AVIS, oiseau, parce qu'il y... avait

des oiseaux...

AVENTIN, parce que pour y aborder, il fallait un bateau, et les visiteurs « ad-vehebantur », « s'y

faisaient transporter »...

Si, après celle-là, quelqu'un prend encore au sérieux les étymologistes romains et nos latinistes de latinerie, butés, cabochés à tirer le latin du latin, il faudra lui faire suivre un cours spécial... d'hydrothérapie.

Arrivons à notre NUMA.

Que de mal on s'est donné depuis Numa pour connaître l'étymologie, le sens de son nom!

On a essayé NUMEN, divinité; mais ceci ne fait que changer le problème de face, car personne n'a non plus expliqué comment *numen* peut signifier divinité.

Il faut arriver encore au gaulois le plus incontesté pour expliquer ce mot du latin.

NY, gallois, gaulois de Galles, gaulois cimbrique, signifie, nous dit Owen Pughe, CONTINU, UNI-VERSEL, et

MEN, CHAR, — d'où notre MENER —, ce qui conduit, dirige, et la preuve de cette antique acception, la voici dans les dérivés :

MENU, faire impression; effectuer; nom de famille français;

MENOU, le siège de l'intelligence ; l'âme ; nom de famille français ;

MENOUAD, intelligence; qui rend heureux; qui bénit;

MENOUUL, même sens;

MENOUI, rendre intelligent;

MENOUIN, de nature heureuse, bénie;

Et d'autres encore, tous prouvant la solidité de notre démonstration.

Le numen du latin, ny-men, est donc l'intelligence universelle, bénie, heureuse.

L'automédon de notre modeste char se dit...

- MEN-OUR, de MEN et de OUR, homme, par chûte du G?
 - Je ne vous l'ai pas fait dire...

Dans le SANSCRIT, MAN est la racine de toute une famille de mots relatifs à l'INTELLIGENCE, et nous y retrouvons notre MENOU, le sage législateur des Indes.

Voici quelques-uns de ces mots:

MAN, savoir, connaître ; MANANA, pensée ; MANAS, intelligence ; MANOU, homme en général ;

MANOU, fils de BRAHMA, père du genre humain;

MANTRA, penseur, devin à comparer avec le grec MANTIS.

- Et comment les étymologistes romains et nos modernes comprennent-ils ce NUMEN, cette volonté directrice, cette puissance divine qui avait, à ROME, une telle importance que son nom ne devrait pas être un mystère?
 - Toujours l'explication la plus puérile.

Ils INVENTENT un mot, NUIMEN, qu'ils tirent de NUO, je fais un signe de tête, je consens, par conséquent...

- A moins que ce ne soit le contraire...
- Que ceci soit encore une leçon pour les « celtistes modernes » et autres philologues qui regardent avec pitié ceux qui cherchent le GAULOIS là où il est, dans les langues celtiques vivantes, Breton,

Gallois, Ecossais, Irlandais, et dans toutes les langues qui en sont issues.

- Et le mystérieux NUMA?

— Il faut lire ce nom de droite à gauche:

AMUN, soit le GRAND-PROTECTEUR, de a, intensitif, et MUN, protection, — en gaulois.

L'écriture de droite à gauche persiste chez les Orientaux ; les Grecs ont écrit dans les deux sens, une ligne de gauche à droite et l'autre en sens inverse, à la façon des bœufs de labour creusant leur sillon. Ce pourquoi cette écriture était dénommée « boustrophède ».

En désespoir de cause, les Romains ont imaginé qu'un certain roi AVENTINUS avait son tombeau sur la célèbre colline, et lui avait donné son nom.

C'est du pur enfantillage; et puis, il resterait à donner l'étymologie de cet AVENTINUS expliquant l'AVENTIN; comme celle de LATINUS expliquant le LATIUM; comme celle du « prince sabin THA-LASSIO » expliquant le refrain nuptial des anciens Romains.

Et l'on se trouverait encore dans cette situation piteuse, d'être obligé de recourir à la langue gauloise pour expliquer les noms, afin de n'y point faire appel pour expliquer les choses qu'on a la sotte prétention d'expliquer par ces noms...

Un roi de Rome avait son tombeau sur l'AVEN-TIN, mais c'était NUMA, au milieu de son peuple d'origine, les Sabins.

Les Sabins, Samnites, Sabelliens, étaient trois fractions du peuple gaulois des Ombriens.

NUMA était dans ce tombeau depuis deux siècles et demi, nous apprend Tite-Live, lorsque le nouveau propriétaire de cette partie de la colline, creusant à flanc de côteau, évidemment pour aménager, pour étayer une grotte, y découvrit le tombeau de NUMA et, dans ce tombeau, des DOCUMENTS d'une na-

ture telle qu'il en avisa le Sénat.

Les sénateurs ayant étudié ces vénérables, mais TROP VERIDIQUES ECRITS, décidèrent de les faire disparaître!

Et pourquoi ? Oh, simplement parce que, depuis la mort de NUMA, cela faisait deux cent cinquante ans que l'HISTOIRE de ROME MENTAIT.

Et il ne fallait pas que la VERITE sortît de son

puits.

Et voici que, la prenant par la main, nous la faisons apparaître au grand, au glorieux soleil de la

lumière gauloise.

Les ROMAINS, qui étaient des GAULOIS, étaient devenus, en deux siècles et demi, des GAU-LOIS HONTEUX, persuadés qu'ils étaient issus de la cuisse de Jupiter, — qui, par une singulière et sacrée malchance, porte lui aussi un nom... Gau-lois!

En voilà assez pour montrer jusqu'où les historiens ont poussé la mystification dans l'étude des antiquités.

Nous reprendrons ces démonstrations en temps et

lieu.

Et, pour nous reposer les esprits, faisons une première croisière en Grèce, en Palestine, en Galilée et chez les Amazones ; plus loin, peut-être.

EN GRÈCE!

SOCRATE ET PLATON DANS L'EMBARRAS AVEC LEUR AMI CRATULOS

— Je ne suis pas très fort en étymologies, déclare SOCRATE à son maître et ami, le savant CRATULOS, dans le dialogue dont PLATON a fait l'un de ses ouvrages les plus vivants : le CRATYLE.

Il est vrai que, en raison de la vie chère, je n'ai suivi que les leçons à vingt sous chez le philologue à la mode, alors que grand jeu coûte cinquante drachmes...

— Le bon marché est toujours cher, ô daôn, me suis-je insinué dans la conversation!

— Qui donc es-tu, ô vénérable étranger ?

— Je suis du pays des Gaulois de Gaule, que vous appeler Celtes, ou Galates.

Je navigue, je commerce, comme Solon ; je m'ins-

truis. Mon navire est au Pirée.

A qui pourrais-je demander le secours de la science et de la raison, sinon à toi tout d'abord ?

Je t'ai vu aux leçons du philologue à vingt sous, que je fréquente également et je me hasarde à mettre mon grain de sel gaulois dans cette discussion, à côté de Cratyle et de Platon.

— Que désires-tu savoir, d'abord ?

ATHÊNÊ

— Pour commencer, le sens du nom de la glorieuse ATHENE que d'autres, les Barbares de ROME, nomment MINERVA ; et nous MINERVE.

— Athéné est, en effet, le nom essentiel, puisque la déesse ainsi nommée, l'a donné à la ville d'Athè-

nes, et qu'il s'applique à toute l'Attique.

J'ai supposé « a-thanatos », immortel à l'origine de ce nom célèbre entre tous ; puis « anthos », fleur ; mais ceci ne me satisfait point.

Je n'en ai pas eu pour mes vingt sous.

— Ne pourrais-tu, ô très bon, dresser la liste des attributs de la déesse, et puis voir quels sont les mots qui peuvent y répondre ?

- Certes. Athéné est le symbole de la pureté,

avant toutes choses, et de la sagesse.

Elle n'est point née de la femme, mais du cerveau de Zeus, de Jupiter, dont Prométhée fendit le front d'un coup de hache.

Ma sainte mère, qui est sage-femme, n'y croit pas une miette, ni ma charmante femme Xantippe.

Mais cela est.

Les fondateurs d'Athènes ont placé notre patrie sous l'égide de la PURETE et de la SAGESSE.

— Chez nous autres, Scythes, Gaulois, Galates, Celtes, comme tu voudras, une fille sage est une

fille pure.

Eh bien, ô très bon ! si je te mettais sur la voie, toi qui accouches tes interlocuteurs avec le forceps de ta dialectique grecque ?

Veux-tu essayer de mon tire-bouchon celtique?

De ma dialectique gauloise obstétricale?

- J'y consens, ô étranger, et si tu me dévoiles ce mystère qui m'intrigue, comme beaucoup d'autres, depuis si longtemps, tu seras l'hôte idéal envoyé par le Dieu, par ZEUS, dont *Athêné* est une divine émanation!
- Je vais donc extraire les racines d'ATHENE; il me faut donner trois tours de mon instrument : car le nom de cette divinité est composé de trois parties, et non point d'une seule :

A, THA, NAI.

Et, ces trois racines, ô très bon, très sage, tu les connais à merveille ?

— Chacun connaît la valeur de A, « alpha », qui est à la fois *intensitif*, négatif, admiratif, — et, en numération représente une unité : un.

Mais, pour THA, je ne vois pas du tout.

— Comment formes-tu le superlatif en grec?

— Je mets tatos après le mot : presbus, âgé ; presbutéros, plus âgé ; presbutatos, le plus âgé. Je mets aussi istos, comme pour mégistos, superlatif de mégas, grand, que tu trouves dans Hermès Trismégiste, Hermès trois fois très grand.

— Eh bien, sage des sages, ne vois-tu pas que tu connais parfaitement la valeur de TA en grec, et

que ce TA signifie grand, suprême?

Ne vois-tu pas que dans presbu-ta-tos, le TA est redoublé, TA-TA, suivi de l'article suffixé OS, avec élision de l'A dans le TA répété :

- TA-T'-OS ?
- De sorte que nous avons déjà le commencement du nom d'Athêné, dont les différentes formes sont Athana, Athanaa, Athêna, Athênaa, Athênaia, Athênai, Athêné?
 - Tu l'as dit; tu vois bien que tu le savais.

- Pour le reste, je crois voir clair dans ton ar-

gument.

Tu vas dire que la troisième partie d'Athêné, Athêna, provient de la même source que celui de la nymphe chargée de veiller à la pureté des eaux, la naïs, et nêïs ?

Qu'en dis-tu, Cratyle?

— Je dis que cela se tient merveilleusement, et que ce CELTE, qu'on appelle aussi GAULOIS, mérite quelque attention.

Je dis que Solon serait content, s'il était présent.

Car, tout comme nous, il était convaincu que les Barbares, les non-Grecs, remontent beaucoup plus haut que nous dans l'antiquité, et je vois que notre visiteur ne nous a pas tout dit.

En tout cas, l'explication du nom d'Athêné qui nous est offerte s'applique exactement à son objet, pour faire de notre Déesse Tutélaire la

TRES HAUTE VIERGE D'IMMACULEE CON-CEPTION.

DE CONCEPTION IMMACULEE.

IMMACULATA EXCELCISSIMA.

- Peut-être, ô très bon, très sage, te demandestu comment le TA a pu devenir THA ?
 - Je ne le vois point, ô Gaulois artificieux!
- C'est que le T, en composition, dans la langue... gauloise, ou celtique, se permute en TH, c'est-

à-dire que le TAU, ou petit T grec, se permute en T-IA, T grand : Thêta, Thê-ta, comme dans le gaulois.

— Mais, nous autres, Grecs, cette racine TA, nous ne la possédons pas ; et il t'a fallu disséquer notre ta-t'os du superlatif pour la mettre au jour.

— C'est que nous sommes, en effet, beaucoup plus anciens que les Grecs, et avons conservé plus pures les racines de notre langue, dont le grec est une dérivation manifeste.

Tu ne trouveras pas dans le grec la racine de ta Naïas, la petite naïade qui t'a aidé à résoudre le mystère d'ATHENE, la DEESSE SUPREME.

Et tu vas voir, Cratyle va voir, Platon va voir de nouveaux horizons s'ouvrir devant vos regards surpris.

En gaulois, naïs, nith, signifie fidèle, pure, can-

dide.

De là notre naïf, naïve.

De là votre naïade, gardienne des sources et des cours d'eau, dont l'invisible présence oblige les hommes à les respecter.

A ne les point souiller, comme la dryasde les obli-

geât à ne point détruire les chênes, les forêts.

De là encore le nom de la Déesse de TYR, de SIDON, de CARTHAGE :

TANIT, TA-NIT: SUPREME - PURE.

Les doux noms de nos filles, de nos femmes gauloises ont la même charmante origine :

Anaïs, A-naïs, très pure; Naïs, pure.

NITA, chez les Italiens.

Athêné, sous des noms manifestement identiques, règne sur toute la Grande Salée, — Thalassa! — des rivages d'Asie jusqu'aux colonnes d'Hercule...

Thalassa, ce nom, ce cri éperdu des DIX MILLE, c'est aux Gaulois que vous le devez.

— O très cher hôte! Ma maison n'est point

grande, mais tu vas nous y suivre.

Nous avons appris bien des choses ; tu nous en diras d'autres encore.

Et tu me prêteras ton... tire-bouchon.

— O très bon, très sage! C'est à moi d'apprendre quelque peu de ton enseignement inappréciable; les modestes petites choses que j'ai découvertes sont un bien piteux bagage auprès de ton savoir, de ta divination.

Allons!

- Chemin faisant, notre hôte bienvenu ne pourrait-il aussi expliquer l'autre forme de superlatif grec, qui m'a toujours intrigué ?
 - Volontiers, ô Cratyle.

C'est un mot gaulois qui est employé dans le grec, mais qui, n'y ayant pas sa racine, ne vous est pas connu, pas plus que la racine TA; l'explication se rattache à la première forme, « ta-t'-os ».

- Et quel est ce mot ?
- C'est un mot qui signifie « ce qui va devant, ce qui précède, ce qui a la prééminence, IZ, et c'est aussi l'article, de sorte que MEGISTOS, le plus grand, de MEGAS, grand, suivi de IZ signifie GRAND-PRECELLENT.
- Nous y sommes : avec TOS, de TA-OS, T'OS, de ce TA que tu nous as dévoilé, MEG-IS-T'OS signifie exactement GRAND-LE-TRES, ou GRAND-TRES-SUPREME.

Que n'ouvres-tu, toi aussi, une école de philologie ?

- O Cratyle, je ne le puis, car mon navire n'attendra pas.
 - Es-tu donc si pressé?
- J'imite Solon, t'ai-je dit, qui naviguait pour refaire sa fortune, et Ulysse, qui bourlinguait bien malgré lui, d'après ce qu'il raconte, du moins...

J'ai refait le périple d'Ulysse, et je n'ai pas mis

vingt ans.

Il est vrai que je n'ai pas, à son instar, eu l'agrément d'en passer deux chez Calypso, et sept chez Circé, pendant que sa pauvre Pénélope croquait le marmot...

Car j'ai ma femme à mon bord.

— Ceci explique tout.

— O très bon, très sage! On ne peut rien te cacher.

Mais ma TATIA est autre chose que la gardienne de ma vertu : c'est la brave Gauloise, compagne de mes travaux, de mes dangers, de mes succès, de mes études aussi.

— Que dirais-tu, ô Cratyle, d'une vie si agréable,

avec une épouse idéale à ton bord?

- O très bon, très sage, ce n'est plus de mon âge. Mais, si notre hôte nous disait ce qu'il pense des noms d'ULYSSE, de PENELOPE, de CIRCE, de NAUSICAA, de son père ALCINOUS, de TIRE-SIAS, et de cette autre ATHENE, que les Barbares nomment MINERVE ?
- O Cratyle, je devais lever l'ancre demain, à l'aurore, par bon vent, mais je suis à vous, mes amis, pour tout le temps que vous jugerez utile et agréable.

CHEZ SOCRATE

LE CHEVAL, LE CHIEN ET L'ANE L'EAU ET LE FEU L'A. B. C. DU GREC ET DU GAULOIS

- Un détail m'a frappé hier, à propos de la lettre « thêta » de l'alphabet grec.
 - Voudrais-tu nous dire le fond de ta pensée ?
 - O très sage! C'est qu'il ne faut pas aller trop

vite, je ne suis pas venu enseigner, mais apprendre...

- Jusqu'ici, ma foi, c'est pourtant l'inverse.

Nous t'écoutons.

— Eh bien la lette T du grec, le TAU, est le petit T, que vous diriez justement T micron ou T psilon, comme vous dites upsilon, u-psilon, u-simple, pour u petit; é-psilon, petit é.

Et le thêta, T-tha est le T-grand, selon les deux racines gauloises, qui sont d'abord le TAU, signifiant TOIT, et THA, permutation de TA, grand, en composition.

— C'est clair, ô Cratyle!

— Et c'est grammatical, ô très sage!

— Continue, continue, ô sage Scolotès, Scythe, Celte, Gaulois, comme il te plaira le mieux!

Continue, et montre-nous d'autres lettres de l'alphabet grec soumises à ces mêmes influences, car une hirondelle ne fait pas le printemps, et il faut des exemples répétés pour permettre d'établir une règle.

— Vidons la question du TAU et du THETA, en vérifiant la racine gauloise du TAU.

TO, TAU, est le mot gaulois pour TOIT, et les Romains le reconnaissent :

« TAU, disent les lexicographes romains, VOX GALLICA, casa rustica apud scriptores rei agrariae ».

« TAU, mot gaulois, chez les écrivains de la chose agricole ».

En effet, c'était une cabane, une case champêtre, et je vois très bien que la forme du « tau », T, est prise de celle du TO, toit.

— Prenons la lettre I, iôta.

Nous la scindons en i, ô et ta, savoir, I-le-GRAND, l'u-psilon étant l'i simple, ou petit.

L'ô intercalé répond à votre article os, le, abrégé en ô, d'où I-ô-TA pour I-os-TA. Eh mais, laisse-moi travailler à mon tour sur ces données :

Je vois é-psilon, E simple, et ê-ta, ETA, ê-grand, ouvert.

J'aperçois encore bêta; mais je ne lui trouve pas sa contre-partie, b-psilon ou b-micron?

- O sage entre les hommes, cherche encore!
- Serait-ce pas notre PI, P tout court ?
- Juste. Le P et le B sont du même ordre, et interchangeables, et notre F, également, qui est le digamma des Eoliens.

PI, en gaulois, signifie *petit*, le B-TA, *bêta*, est le grand P, le grand PI.

Une analyse de toutes les lettres de l'alphabet grec arriverait à expliquer le nom de chaque lettre par le celtique, par le gaulois, alors que le grec n'explique rien.

A propos du TAU, les Hébreux ont cette lettre, et aussi le TETH, qui paraîtraient répondre aux deux lettres grecques ; mais, dans l'hébreu, c'est le TETH qui est le « petit T », et c'est le TAU qui est le grand.

Le thêta grec se prononce comme le th des Anglais, qui est purement gaulois, comme le Z espagnol, Celtibère : zézayé.

Les Grecs se servent donc des lettres gauloises.

Les Romains ignorant leur propre histoire, écrivent que ce sont les Gaulois qui emploient l'alphabet grec... César s'y est trompé.

- O très sage, j'ai lu que certains mots de la langue grecque ne sont point grecs, à ton sentiment, par exemple l'EAU, udôr, et le FEU, pur ; le CHIEN, kuôn.
- Et, certes, tu es doué d'une intuition sans pareille, car ces mots sont gaulois.

KIKI

Voici d'abord pour le CHIEN.

Le CHIEN se dit KI, en gaulois, et son pluriel est KUON, et ce KUON est abrégé de KOUN, forme qui a créé chez les Barbares du Septentrion les formes HOUND et HUND.

Mais, es-tu bien certain de ne point connaître le mot racine, le mot gaulois?

- Certes, oui!

— Cherche, cherche encore, et tu vas trouver! Je vais te le faire trouver, à la mode... socratique:

Répète douze fois le mot gaulois : K1 :

— KI-KI-KI-KI... Ah! M'y voilà, avec cinq KI-KI seulement: c'est ainsi que ma Xantippe, et les autres, rappellent leur chien, qui répond parfaitement à ce nom.

Je fais des progrès sensibles, grâce à ton fameux tire-bouchon gaulois !!!

L'EAU ET LE FEU

— Pour l'EAU et le FEU, c'est de grande importance, car si les Grecs n'ont pas de nom pour ces deux éléments, que va-t-il leur rester ?

Udôr, au génitif hydros, d'où tant de dérivés, est constitué par le mot gaulois DOUR, eau courante, rivière, auquel est resté accolé l'article u, permutation de y, le ou la.

Les noms latinisés de villes gauloises terminés en durum, dourum, sont très nombreux : ces villes sont toutes situées sur un cours d'eau.

- Ta démonstration est convaincante, ô Gaulois de Gaule ; et je songe qu'il existe des fleuves de ce nom : l'ADOUR, le DOURO.
 - La DURANCE aussi, que les Romains défor-

ment en DRUENTIA, quoique les deux noms conviennent également à cette rivière torrentielle, DRUD signifiant rapide, furieux; et l'on sait que la DURANCE roule plus d'eau, en temps de grande crue, que tous les fleuves de la Gaule mis ensemble.

Le spectacle en est terrifiant.

Mais il faudrait écrire DRUDENTIA, dont la finale entia ne se comprend pas.

Les Romains ont déformé ce mot gaulois, comme

tant d'autres.

Dour étant acquis, rivière, reste à fixer le sens de rance, qui forme le nom de plusieurs rivières de France, la Rance bretonne et l'auvergnate.

Rhaint signifie, en gallois, qui court à travers.

Mais, à côté, il se trouve gran ; qui se précipite, parsemé de rochers, de bas-fonds.

Nous avons, pour la Durance, trouvé les racines

les plus exactes.

Le G de gran tombe en composition, et Dur-gran s'écrit Duran, avec la ta, très grand, permuté en th, soit za : Dur-ran-za, notre Durance.

-- Ce n'est pas l'eau qui lui manque, comme à

nous.

LE FEU

Et notre FEU, PUR?

— Je t'approuve d'avoir vu dans ce mot une origine d'Asie Mineure, de Phrygie, as-tu dit, contrée qui est une petite Gaule, dénommée, du reste, dans l'Histoire, Gallia Minor.

Sa capitale, Gordion, est la plus riche ville de

Galatie.

C'est là que se trouve le fameux nœud Gordien.

PUR, en gaulois, signifie *PUR*, élémentaire, et PURAD, purification.

C'est le FEU qui est par excellence l'élément purificateur. Aucune autre langue ne possède ce

mot racine, explicatif, qu'on a voulu rattacher à la langue sacrée des Indes, qui possède PUN, PUNA-MI, être, devenir PUR, d'une racine hypothétique, PU.

Il faut toujours se méfier des philologues qui allèguent des racines controuvées, se figurant que

personne ne les vérifiera.

C'est ainsi qu'on trouve, dans la langue sacrée des Indes, la racine MU, « ENCHAINER » et que nos philologues les plus huppés nous donnent ce mot comme la racine de MUN, « PROTEGER »!

Ce sont des FAUSSAIRES; ce sont des FAUX.

O sage Socrate, nous allons aussi étudier ton CHEVAL et ton ANE.

LE CHEVAL ET L'ANE

D'aucuns, présentement, prétendent n'attacher que peu de poids à tes étymologies.

C'est qu'ils ne savent point apprécier les recherches des précurseurs, qui leur ont ouvert la voie.

Tes racines seraient-elles toutes erronées, que le fait capital subsiste à ton honneur impérissable, que tu as établi que chaque mot doit avoir sa raison d'être.

Tu as placé la raison à la base de la Philologie.

Pourquoi, as-tu demandé dans le temps à Cratyle, ce quadrupède-ci se nomme-t-il HIPPOS, cheval, et cet autre ONOS, âne?

Pourquoi pas l'inverse?

Mais, ô sage conducteur des esprits, tu ne pouvais guère savoir le pourquoi, et c'est en le cherchant à ta suite que je crois l'avoir trouvé.

- Et comment arrives-tu à ta solution ?

- Je constate les diverses qualités, facultés, façons d'être d'un animal, et je vois notre cheval, HIPPOS, doué d'une faculté singulière, unique, parmi tous les animaux : il FRAPPE du PIED.

Il frappe du pied d'impatience; la nuit, il frappe du pied pour se tenir éveillé, et parce que son poids debout le fatigue, tantôt d'un pied, tantôt de l'autre, pour les dégourdir tour à tour.

Il frappe du pied quand la colère le prend, quand l'impatience l'excite, quand la trompette l'appelle à

la parade ou aux combats.

Le grec peut fort bien expliquer le second terme de son nom ; POUS, PODOS, pied.

- Mais, et HIP?

- HIP signifie, en gaulois, un COUP SOUDAIN.
- Et voilà bien, dis-moi, Cratyle, voilà bien notre HIP-POS, HIPPOS!

- Sans aucune supercherie, ô très sage.

-- Voilà pourquoi, ô très bon, très sage, l'âne ne peut s'appeler HIPPOS.

- Et l'âne, pourquoi le nommons-nous ONOS ?

- Je suggère que ce mot est composé de deux mots grecs, OU, particule négative, signifiant NON, SANS, en l'espèce, et NOOS, esprit, raison : donc, SANS-ESPRIT.
- C'est possible, mais notre particule privative serait l'A, l'ALPHA, et on devrait dire A-NOS et non O-NOS ?
- TIS étant QUELQU'UN, vous mettez OU-TIS pour dire PERSONNE.

L'OU est aussi particule négative en gaulois, placée après le mot affecté.

Vos anciens ont donc pu dire OU-NOSS, et ONOS, SANS-ESPRIT.

Au reste, le NOOS grec se retrouve dans diverses langues, NOSCERE, en latin, et to KNOW, chez les Britanniques, savoir, prononcé NO.

Quant à POUS, PODOS, pied, il y a le latin PES; PEDIS, autre forme de la racine vraie qui est gau-

loise; PAD, ce qui supporte, ce qui permet de continuer, dont l'A s'est permuté en é dans une quantité de composés, PEDAOL, pédestre, pédale; PE-

DEST, motion des pieds, et autres.

— Vraiment, cette antique langue des Scythes, Celtes, Gaulois me paraît être la langue originelle, et, en tout cas, je juge que toutes les recherches étymologiques sont vaines sans le secours de cette mère des langues, sinon leur grand'mère.

— Singulièrement, ô très sage, ce sont certains Gaulois qui affectent de dénigrer l'idiome de leurs

pères,

Ça leur est plus facile que de l'apprendre.

LE PIED QUI REMUE

Ainsi, pour en rester à ce mot racine, PAD, pied, les plus célèbres de nos philologues, gagnés par cette contagion parricide, vont chercher dans le Sanscrit, la langue des Sages de l'Inde, le même mot PAD, et dans le persan PADHA, dont la signification, donnée par eux-mêmes, est... TOMBER!

— Ils sont, ma foi, dignes de marcher à quatre...

PADES, PATTES.

— Et ils vont chercher la racine de patte dans un « germanique » supposé, patshe, qui n'est sûrement pas « germanique ».

Mais voici venir Xantippe, ta tendre épouse, moitié de ta vie et de ton âme, qui nous montre la

clepsydre, et nous invite au repos.

LA BAGUENAUDE BAGUENAUDONS!

-- Eh bien, mon jeune maître, avez-vous étudié

l'art et la manière de baguenauder?

Avant de répondre à notre bon ami Socrate, à Platon et à Cratyle, sur l'artificieux Ulysse, sa fidèle

Pénélope, et ses deux poules de voyage, Calypso et Circé, si l'on faisait un petit tour à travers champs, pour retrouver, dans les épis oubliés du gaulois, de quoi nouer une belle gerbe du parler de nos ancêtres ?

— J'ai potassé cette « baguenaude », et j'en ai la migraine ; car je n'ai fait que la moitié du chemin.

Mais, je m'en console, car le grand Littré est, lui aussi, resté dans les choux, avec tous ses devanciers.

- Que dit Littré?
- « Origine inconnue ; mais on pourrait décomposer en bague et naude, par assimilation à chique-naude, dont l'origine est également inconnue ».
- « On ne sait même pas si c'est la *baguenaude*, chose insignifiante, qui a donné son nom à la niaiserie, à la *baguenauderie*, ou si c'est le contraire. »
- Avez-vous examiné la baguenaude sur son baguenaudier ?
- C'est une gousse, une cosse qui pend, et, si on on la presse, elle éclate avec bruit ; elle n'est pleine que de vent, et de ses petites graines.

C'est donc ce fruit qui a donné son nom à la baguenauderie.

J'ai bien pensé au gaulois nod, de glain-nod, pur joyau, mais je ne vois pas la connexion entre un bijou et ce petit sac à vent...

C'est même le contraire.

— C'est donc que, à la suite de Littré, vous avez décomposé le mot en deux parties, et qu'il en comporte trois :

Il faut lire bag-an-nod, et non bague-naude.

Retenez, pour cette fois, que an est une particule négative, et vous voilà remis en train : allez de l'avant!

— Nod est donc chose précieuse, un gage, que je vois dans le glain-nod déjà étudié, et an-nod signifierait sans valeur.

Quant à bag, je trouve bagadau, qui a des pendentifs : ce serait donc le baguenaudier en personne?

« L'arbre qui a des cosses sans valeur ».

Le jeu de la baguenaude était fait d'anneaux suspendus, — de pendentifs...

- Bien raisonné; mais le gaulois est une langue

si riche qu'il y a peut-être encore autre chose.

D'autant plus que je trouve, dans la série des mots affectés de la particule négative an qu'elle commande la permutation de d en n, et que je vois même annod, an-nod, tout fait, et indiqué comme construit de an, notre négation, et de daod; puis, courant à daod, donner, je trouve sa racine dans aod, bienfait; et donc, au total, avec notre da, bon, biens, richesse, nous reconstituons da-aod, d'aod, daod dans toutes les règles.

Et notre nod est sans doute la forme permutée

de daod.

11

An-nod est revenu de la même source, et d'une autre source avec le même sens : sans valeur.

— Oh, ma tête!

Et c'est cela, patron, que vous appelez « baguenauder »!

— Il ne faut pas s'en rapporter toujours aux étymologies, aux décompositions et aux compositions de mots fournies par le dictionnaire des langues celtiques, gauloises, contemporaines.

Il faut s'en aider, et tout vérifier, et surtout pren-

dre garde à la permutation.

Malgré tout, le plus prudent commet des erreurs, et je demande instamment à tous et à chacun de me signaler celles que je n'aurais pu éventer.

Nous donnerons ensuite une « chiquenaude » sérieuse sur le nez des philologues qui prétendent

que les Gaulois n'en ont pas...

ET VOICI NOTRE CHIQUENAUDE

— La chiquenaude n'a rien de commun avec la baguenaude, et ne peut mettre les philologues em-

barrassés sur la piste vraie.

Littré a fait le rapprochement, qui ne lui a rien donné, et il avoue son impuissance quant à l'explication des deux mots, tout en récusant les opinions de ses devanciers, dont un, pourtant, a frôlé la solution, — Génin, qui voit dans chique-naude, « coup porté sur le nez », un « chicot » et un « naseau ».

Littré ne veut pas de ce « naseau », et il a tort.

La « chiquenaude », explique-t-il, est un coup porté sur le nez, par le doigt du milieu, ou médius, pressé fortement contre le pouce, et détendu subitement.

La simple raison commande donc de rechercher dans le mot et le coup et le nez?

Qu'en pensez-vous, jeune homme?

— J'ai puissamment réflechi, patron, à la question, et j'ai parfaitement dégotté le coup, dans le gallois, cic, (par c dur), coup de pied, ruade; mais nib de nez, comme on dit au faubourg, au lieu de nib de nasic.

J'ai relevé le mot nez dans toutes les langues, et justement le gaulois est le seul qui n'en ait pas la

moindre forme.

- En êtes-vous bien sûr?
- Hélas!
- Voyons attentivement la kyrielle de ces noms de notre nez:

Nose, anglais;

Nosu, nasa, nase, näs, « anglo-saxon », qui est le vieil anglais ;

Nose, vieux frison;

Néus, hollandais;

Nös, islandais; Näsa, suédois ; Näse, danois ; Nasa, « vieux haut allemand » ou prétendu tel ; Nase, « moyen haut allemand »; Nase, allemand; Nâsâ, sanscrit; Nos, slave; Naso, italien; Nas, naz, provençal; Néas, vieil irlandais; Nosis, lithuanien; Nase, wallon; Nâz, namurois; Nez, français; Naso est un surnom romain; Ovide le portait. Nez se dit froën, fron, frouën, fri, fren, en breton.

-- C'est ce que je disais.

- -- Alors, vous ne voyez rien?
- → Du tout.

mots énumérés.

- Le naseau, qu'est-ce?
- Les latinistes le tirent d'un mot latin qu'ils déclarent eux-mêmes fictif, nasellus, diminutif supposé de nasus; mais le franc-picard dit nazieu, nazieu.

gallois, irlandais, et cela ne ressemble guère aux

C'est donc que naseau doit être mis sur la liste d'où la langue gauloise est exclue.

Mais il y a mieux, et c'est le gaulois qui, seul, possède la racine de tous les mots énumérés.

- Je ne l'ai pu trouver.
- Qu'est-ce que c'est, un nez?
- C'est l'appareil olfactif.
- -- Voilà qui n'est pas sorcier. Mais, quel est l'accessoire obligé du ness?

- Un mouchoir de poche, d'abord ; à moins que...
- ...le mouchoir du père Adam ne soit encore en usage, comme chez les Boches, et même ailleurs.

Et pourquoi faut-il un mouchoir?

- Pour se moucher, ça!
- Que vous êtes dur d'oreille aujourd'hui, mon jeune ami.

Et pourquoi faut-il se moucher?

- -- Non, tout de même!
- Répondez, et vous trouverez!
- Il faut se moucher parce que le nez laisse filtrer un certain... liquide, — la roupie de sansonnet...

- Vous y êtes, enfin, arrivé.

Cherchez donc filtrer, « percoler », dans Pughe, et vous allez être récompensé.

— M'y voilà:

Naouz, naoz, that is pervasive or oozing: qui est travasant ou filtrant.

Ooze, en anglais, signifie filtrer comme un liquide, à travers les pores ou par de petits orifices.

La radicelle de naouz, naoz, est nou, travasant.

Seul le gaulois a créé tous les mots qui signifient nez dans toutes les langues.

- Et c'est LUI SEUL QUI EN EST EXCLU!
- En vérité, dans le cas présent, la trouvaille était assez inattendue pour qui ne sait pas regarder en face l'objet dénommé.
 - La chiquenaude, la voici, la voilà :

Un coup sur le nez.

Cic, coup, ciciau, ruer, ont subi la permutation du c en sa douce c'h.

En anglais, venu du gallois, le kick est un coup de pied, une ruade.

Le temps a édulcoré le sens, comme celui de haro, de hurrah, et le cic, (c dur), qui fut d'abord

le coup de ribouis sur le blair, sur le naouz, naoz, nez, naze, — et dans les « dominos ».

— Je vous décerne un bon point.

Maintenant que vous savez fabriquer du gaulois rien qu'en usant de termes argotiques, ou patoisants, ou enfantins, avez-vous bien écouté la maman bretonne énumérant tous les charmes de son bébé ?

— Oui, mon ami ; il faut écouter les mamans, les enfants, parler, balbutier, chanter, pour pénétrer intimement la langue, l'âme d'une nation.

La jeune mère adore les « nonottes », les « que-

nottes », embrasse le petit « nasic »...

— Ah! j'y suis: le vieux mot breton se retrouve: le diminutif de naz, nas-ic.

— Et, comme vous l'avez hasardé tantôt, nib de blair, c'est du pur gaulois, de nid, dont notre peuple à fait nib, et de blair, permutation de flair, que l'on veut tirer d'un sanscrit inexistant, et que Littré met en doute, tout en le présentant comme tiré du verbe « latin » fragrare.

Exhaler une odeur bonne, ou mauvaise.

Flair a donné au latin flare, souffler, rendre le vent, recevoir le vent; mais ce latin-là vient directement du gaulois, dans ses deux sens, sentir, percevoir l'odeur, et... sentir mauvais.

La radicelle est fla, — lâchure, lâchage.

Le breton montre fléar, fléria, puanteur, puer;

flériuz, puant.

Le gallois nous donne flair, tel quel, pluriel fleiriau, racine fla, lâchage, avec le même sens que le breton, et spécifiant qu'il s'agit du péditus ventri siné crépitu..., qui a formé le « bas latin » vissio, vissium et ces diverses formes dans les autres langues : anglais, to feist, foist, fizz, fizzle, signifiant

aussi un raté; et le bruit discret d'une mouche qui vole; l'islandais fisa, venter, ventiler; l'allemand féisten.

Fuser, sans éclater : tel un « pét-ard » raté.

Le grec phusa est un souffle, un vent, un soufflet, --- à feu.

Et, curieux rapprochement, l'anglais to blow, signifie souffler et frapper.

LE BLÉ, LE BLAIREAU

- Et le blaireau?

- Que de mal se donnent ces grands enfants pour ne pas voir dans le gaulois ce qui s'y trouve, et

chercher dans le latin ce qui n'y est pas.

Littré et Diez sont à la torture dans l'étymologie de blé, parce qu'ils le voudraient tirer d'un prétendu bas latin, bladum, blavum, blava, blavium, qui permet ensuite de créer le bladarellus, le voleur de blé, le blaireau, finalement.

Ils ne comprennent pas que c'est le gaulois bled, blad, blét, blat, qui a été latinificoté, tout au contraire...

Au reste, les étymologistes anglais reconnaissent que ces mots du « bas latin » sont d'origine celtique, gauloise.

Notre blé, assez récemment encore écrit bléd et blét, est le mot gaulois ble, tout bonnement, signi-

fiant en Galles de nos jours champ, sans plus.

Autrefois, on peut le présumer, blé était un

champ de blé.

On dit couramment un blé, une avoine, une luzerne, pour un champ de blé, d'avoine, de luzerne.

Mais il y a encore autre chose, et cette autre chose est le nom du blé en gaulois, éd, de façon que blé-ed est redevenu notre champ de blé au complet, blé-éd, bléd.

Le blé, éd, est l'aliment par excellence, correspondant au sanscrit ad, manger, adana, aliment.

Le latin édéré, éd-éré, pour éd-iré, soit aller-man-

ger, est une création gauloise.

L'épi, le sommet de la tige du blé, a été obligé de se nommer bléd, en gaulois :

Bal, sommet, et éd, blé, a fait bal-éd, puis b'léd,

bl'ed.

- En somme, le blaireau s'est appelé blaireau parce qu'il pue comme un putois :

— Fléria a râ ével eur broc'h : il pue comme un

· blaireau.

Lequel pue comme un.... putois, — pudask.

Le blaireau, blair-hoch, puant cochon, possède, on vient de le noter, un autre nom, broc, qui s'écrit broc'h en breton; broch en gallois; broc en irlandais; broc en gallique d'Ecosse; brock en anglais.

Rhoc signifie grogner, ce qui va fort bien à cet animal, plantigrade, proche parent de l'ours, mais plus petit, ce pourquoi on lui a préfixé le diminutif by, qui en a fait by-roch, b'roch, broch : le petit grognard.

De rhoc provient rauque, le latin raucus.

— C'est bizarre...

- Bravo pour bizarre!

— Qu'est-ce donc encore, patron ?

BIZARRE

— Byddar, prononcé bizarre, c'est le sourd, l'étonné, l'étourdi...

Mais, qu'est-ce qui est bizarre '?

- C'est que votre chique-nose ne fait chiquenaude que par approximation; et on pourrait nous chicaner.
 - Eh bien, mais prenez notre noud, muté en

nod, en composition, qui vous donne une chiquenod à ravir d'aise.

Noud, nod, c'est un objet pointu, et donc le nez de l'homme sans conteste, si remarquable au milieu du visage, et ce qualificatif rejoint le nod de glainnod, dont c'est le sens précis.

Et si on nous *chicane*, nous demanderons à connaître le sens de ce terme, et on sera franchement

embarrassé pour nous le dire.

LA CHICANE

L'origine du mot est la même que celle de chiquenaude, c'est toujours le cic, chic, coup de pied, suivi de anach, empêchement.

Et encore, chic-annog, ou chic-annoc, avec annog,

annoc, provoquer;

Le chicanous est en vue.

Et toujours plus loin, chic-anoès, avec anoès, action difficile, aventure, question incompréhensible.

En terme militaire, une chicane.

Faire quelque chose « de chic », c'est l'expédier comme d'un coup de pied, cic, chic, la « saboter »,

d'un coup de sabot.

Littré, Diez, Ménage et autres ont recours au persan, tchaugan, jeu de mail, de ce que la balle de mail se dit *chicane...* qu'on veut tirer de l'espagnol *chico*, petit...

Littré repousse ces enfantillages, mais sa conclu-

sion n'en est pas plus probante.

LE CHIC

Avoir « du chic », se rapporte à la grande facilité de travail, dont le sens s'est étendu à celui d'élégant. Voici comme on sort du domaine de l'aberration

philologique, du dédale de la linguistique en étudiant minutieusement les racines et radicelles de chaque mot, par la langue gauloise, mère des langues.

Abordons, maintenant, mon jeune maître, que vous connaissez assez de mots gaulois pour vous y retrouver, l'examen des règles de la permutation.

La pilule est amère, mais salutaire...

Et je vous raconterai ensuite l'histoire de Penthésilée, reine des Amazones, et de jolies choses sur Pénélope, Circé, que sais-je encore.

En attendant, voyez l'importance de cette question par quelques exemples tous combinés avec *môr*,

la mer.

De môr, mer, et marc'h ferons-nous notre cheval marin, notre hippopotame, en môr-marc'h?

Impossible.

La permutation de l'm en v s'impose, et il faut dire $m\hat{o}r$ -varc'h.

De $m\hat{o}r$, mer, et kaz, chat, vous ferez $m\hat{o}r$ -gaz, chat de mer ;

De môr et ki, chien, sortira le môr-gi, (g dur), le chien de mer.

Le corbeau de mer, le cormoran, se construira non point en môr-bran, mais en mor-vran.

Toit sur toit, couverture sur couverture, se forme

en to ar do.

Et donc, permutons gaiement!

PERMUTONS!

D'ISOCRATE A JOHANNIS VOSSIUS
TABLEAUX DE PERMUTATIONS CELTIQUES
DACRU, DACRUMA, LACRYMA

— Je vous entends souvent parler de formes permutées, de permutation, et il me tarde de savoir ce que cela signifie. — Cela signifie, mon jeune maître, que les sons ont une influence réciproque ; que le mot qui en suit un autre influence le précédent et vice versa ; que la quantité de souffle émise par la parole n'est point illimitée, et que le langage se plie aux nécessités vocales d'abord, et à l'élégance de l'expression, ensuite.

Vous faites de la permutation toute la journée sans vous en apercevoir.

— Par exemple?

— Par exemple, quand vous dites flamber, au lieu de flammer, verbe que la flamme devrait former, vous faites de la permutation :

Le second m se permute en b.

De mécan-ique le « mécano » fait une bécane.

— Mais on dit aussi flammer?

— En céramique, oui ; car le grés flammé n'est point flambé.

Il ne manquerait plus que ça!

EMBERLIFICOTÉ

Quand vous êtes emberlificoté, c'est en vertu d'une fameuse permutation de même nature ; c'est le second m, que vous n'apercevez pas, qui vous met dans cet état...

- Alors, cela provient de l'emmerlificotage?

-- Impossible d'être plus perspicace.

— Et alors, à part cette autre lettre l, qui s'oppose à l'étymologie transparente, c'est emmerdifi-

coté que je suis?

— Et vous l'êtes en bonne compagnie, avec Littré tout en tête, qui voit dans cette expression éminemment française et gauloise, un mot fantaisiste sans explication possible.

Si Littré avait connu l'importance de la permutation, et une centaine de mots gaulois, la partie étymologique de son Dictionnaire de la Langue Française, qui reste un monument impérissable, eût été à l'abri de toute critique, et il ne nous aurait pas donné comme étant d'origine inconnue des masses de mots clairement gaulois.

— Et ficoter?

— C'est un fort joli, très expressif fréquentatif de faire, de création populaire spontanée.

- Je me demande si ce changement de l en d est

grammatical?

— Il est de convenance et d'usage.

Quem pénès arbitrium est et jus et norma loquendi :

Tel est le pouvoir de l'usage, La loi, la norme du langage,

nous a fait connaître dès longtemps le bon Horace. Prenez ce nom si connu de toute antiquité : ULYSSE.

Ce sont les Romains qui ont transformé l'ODUS. SEUS des Grecs en ULYSSES, par permutation du . d en l : OLYSSES, ULYSSES, et même ULYXES.

Un autre mot grec que vous connaissez : DA-CRUMA, DACRYMA, *larme*, a été muté par les Romains en LACRYMA, par ce même changement du d en l.

Et le « grec » DACRUMA, DACRYMA, est notre DAGR, DACR gaulois...

DAGRU, fondre en larmes ; DACREMOC, LA-

CRYMOGENE.

LES CIMBRES

Voici une permutation à double détente, pourrait-on dire :

Si je veux créer cette expression: ROI DE LA MER, de CYN, chef, roi, et de MER, mer, je suis tenu de muer, muter, permuter l'm en b, ce qui me donne CYN-BER, premier avatar;

Et, comme devant un p ou un b, l'n se permute en m, couramment, nous avons finalement notre CYM-BER, CIMBER, le CIMBRE, roi de la mer.

Le vi-cyn, viking.

La connaissance de la permutation est la clé de la linguistique, — et tout le monde l'ignore et veut

l'ignorer.

Les CIMBRES de la Péninsule Cimbrique, la Crimée de nos jours, étaient les célèbres CIMME-RIENS, dans le nom desquels la seule permutation est celle de CYN en CYM:

C'est que, selon les temps et les lieux, les peuples gaulois n'ont pas toujours et partout fait la permutation grammaticale, tout en obéissant aux

permutations d'usage et d'euphonie.

C'est donc avec une extrême prudence qu'il faut aborder cette partie de la linguistique, qui a été explorée par M. Camille Jullian dans son travail De la Permutation de la consonne initiale dans quelques langues celtiques modernes.

Il est important aussi de noter que, à une certaine époque, en Bretagne, la permutation ne s'indiquait pas dans le texte ; le lecteur la faisait ins-

tinctivement.

- Vous faites vous-même de la permutation dans bien des cas, sans y songer, toute la journée...
 - Comment cela?
- Quand doit-on boire un pot de bière fraîche, comme Ahasvérus ?

— Quand on a soif, ça!

— Pas « quand-d-on » ; le d s'est mué en t, du même ordre.

Et, de plus je vous y prends encore une fois à parler gaulois sans le savoir!

— Voilà qui ne me surprend plus ; mais com-

ment ? — En disant : « ça » ! Cette exclamation est la permutation de votre « da » de « oui-dâ », et signifie « bien, certes ».

Et quand vous chantez la Marseillaise, vous ne prononcez pas « sangue impur », le sang impur des Boches, mais « sank impur », le g et le c étant permutables.

G et k étaient déjà permutables aux premiers temps de Rome, dans le vieux latin, le plus puissant rameau du chêne gaulois, — après le français.

Caïus, Caïa, sont devenus Gaïus, Gaïa ; Gallus,

Galla ; Gaulois, Gauloise, de nos pères.

Les vieilles inscription romaines donnent leçio pour légio, légion.

Le c se plaçait dans les vieilles inscriptions romaines à la fin des lignes en guise de s, ce qui prouve encore que le c n'avait pas toujours le son dur de k, comme le veulent Quintillien et les Boches, qui affublent Cicéron d'un grotesque Kikéro.

Voici une étude très consciencieuse de la permutation des lettres, tirée par la Société Armoricaine de la Confrérie de la Foi, Breurièz ar Féiz, de la Grammaire bretonne de Le Gonidec et de celle de Troude, que l'on peut trouver encore chez L. Prud'homme, à Saint-Brieuc, et chez Le Fournier, à Brest.

PERMUTATION DES LETTRES

Les lettres muables ou sujettes à permutation sont : b, k, d, g, m, p, s, t, gw. Elles se changent ainsi, savoir : b en v et en p; k en g et en c'h; d en s et en t; g en c'h et en k; m en v; p en b et en f; s en s; t en d et en s; gw en s et en t en t; t en t et en t; t en t et en t en t et en t et en t en t et en t en t en t et en t e

Lettres muables	В	K	D	G	GW	M	P	T	S
Lettres douces	V	G	Z	C'H	W	V	В	D	
Lettres fortes	Р	C'H	T	K	K W		F	Z	

Ces changements ont lieu dans les cas et selon les règles qui suivent :

§ I. APRÈS LES ARTICLES

Après les articles ar, eur, on observera, pour les noms au singulier, les changements suivants :

1° B se change en v dans les substantifs et les adjectifs féminins bretons. Ex. : $b\hat{a}z$, bâton ; ar $v\hat{a}z$, le bâton ; eur

vâz, un bâton. Brâz, grand ; ar vrasa, la plus grande.

2° K en c'h, dans les substantifs et les adjectifs masculins. Ex. : kéré, cordonnier ; ar c'héré, le cordonnier. Kalet, dur ; ar c'haléta, le plus dur.

2º K en c'h, dans les substantifs et les adjectifs masculins. kazek, jument ; ar gazek, la jument. Kalet. dur ; ar galéta,

la plus dure. Il y a quelques exceptions.

4° G en c'h, dans les substantifs et les adjectifs féminins. Ex. : gad, lièvre ; ar c'had, eur c'had. Garô, dur ; ar c'harva, la plus dure.

5° Gw en w, dans les substantifs et les adjectifs féminins. Ex. : gwarek, arc ; ar warek, eur warek. Gwella, meilleur ; ar

wella, la meilleure.

6° M en v, dans les substantifs féminins. Ex. : mamm, mère;

ar vamm, eur vamm.

7° P en b, dans les substantifs et les adjectifs féminins. Ex. : péden, prière ; ar béden, eur béden. Paour, pauvre ; ar baoura, la plus pauvre. — Quelques noms font exception à cette règle ; ainsi, plac'h, fille ; ar plac'h eur plac'h.

8° T, après ann, eunn, se change en d, dans les substantifs et adjectifs féminins. Ex. : turzunel tourterelle ; ann durzunel, la tourterelle ; eunn durzunel, une tourterelle. Téner, ten-

dre; ann dénéra, la plus tendre.

9° Les substantifs masculins, à peu d'exceptions près, changent la lettre forte du singulier en faible, au pluriel, après les articles ar, ann. Ex. : ar bélek, le prêtre ; pl. ar véléien, les prêtres. Ann tavarner, le cabaretier ; ann davarnérien, les cabaretiers.

10° Les substantifs féminins, au contraire, à quelques exceptions près, changent la lettre faible du singulier en forte au pluriel. Ex. : ar béden, la prière ; ar pédennou, les prières.

11° S, suivi d'une voyelle, se change en z, dans les substantifs masculins et féminins. Ex. : sae, robe ; ar zaé, eur zaé. — Il y a quelques exceptions que l'usage apprendra.

§ II. APRÈS LES PARTICULES

Il y a quelques particules après lesquelles les lettres initiales se changent de fortes en faibles; savoir: b en v, k en g, d en en z, g en c'h, gw en w, m en v, p en b; s suivi d'une voyelle, en z; t en d. — Ces particules sont: a, aba, ar ré, da, dam, dem, di diwar, dré, eil, endra, en em, en eur, gwall, gour, hanter, na, né, pa, pé, peûr, peûz, ra, ré, seûl war. Exemples: a zéou, à droite pour a déou; hén a c'halvaz, il l'appela, pour hén a galvaz; ar ré vrâz, les grands, pour ar ré brâz; damzellout, voir à demi, pour dam-sellout; dem-zû, noirâtre, presque noir, pour dem-dû; didruez, cruel pour ditruez; eil-zimi-

zi, se remarier pour eil-dimizi; gwall baotr, mauvais garçon, pour gwall paotr; gwall zrouk, très-méchant, pour gwall-drouk; gour-glézé, poignard, courte-épée, pour gour-klézé; hanter-zall, à demi-aveugle, pour hanter-dall; peûr drouc'ha, couper entièrement pour peur-trouc'ha; peuz-boaz, presque cuit, pour peûz-poaz; ré déô, trop gros, pour ré téô; en em zavétei, se sauver, pour en em savétei, etc...

§ III. APRÈS LES PRONOMS POSSESSIFS

1° Après ma, va, mon, ma, mes, les consonnes k, p, t, se changent en c'h, f, z. Ex. : va c'haloun, mon cœur ; va fenn, ma tête ; va zreid, mes pieds ; pour va kaloun, va penn, va treid.

2° Après da, ta, ton ta, tes, soutes les lettres muables se changent de fortes en faibles. Ex. : da vara, ton pain ; da wélé, ton

lit, pour da bara da gwélé, etc...

3° Après hé, son, sa ses, parlant d'un mâle ou d'un sujet masculin, toutes les lettres muables se changent de fortes en faibles. Ex.: hé benn, sa tête; hé zaé, sa robe, pour hé penn, hé saé, etc...

4° Après hé, son, sa ses, parlant d'une femelle ou d'un sujet féminin, k, p, t se changent en c'h, f, z. Ex. : hé c'hein, son

dos ; hé fenn, sa tête, pour hé kein, hé penn, etc...

5° Après hor, notre, nos, k se change en c'h et s en z. Ex. : hor c'hî, notre chien, pour hor kî; hor zaout, nos vaches, pour hor saout.

- 6° Après hô, votre, vos, b, d. g se changent en p, t, k. Ex.: hô preûr. votre frère; hô tourn, votre main, pour hô breûr, hô dourn, etc...
- 7° Après $h\hat{o}$, leur, leurs, k, p, t se changent en c'h, f, z. Ex. : $h\hat{o}$ fennou, leurs têtes ; $h\hat{o}$ zâl, leur front, pour $h\hat{o}$ pennou, $h\hat{o}$ tâl, etc...

§ IV. APRÈS LES PRONOMS PERSONNELS

Les permutations des lettres après les pronoms personnels,

lorsqu'ils sont régimes, ont lieu ainsi qu'il suit :

1° Après ma, va, me, les consonnes k, p, t se changent en c'h, f, z. Ex. : évit va c'harout, pour m'aimer, au lieu de évit va karout, etc...

2º Après am, me, on change k en c'h, p en f et t en z.. Ex. ; c'houi am c'harô, vous m'aimerez, au lieu de c'houi am karô ; c'houi am fédô, vous me prierez, pour c'houi am pédô, etc...

3° Après da, te, toutes les lettres muables se changent de fortes en faibles. Ex. : évit da wélcut, pour te voir, au lieu de évit da gwélout, etc...

4° Après az, te, b, d, g se changent en p, t, k. Ex. : $m\acute{e}$ az $p\acute{e}v\^{o}$, je te nourrirai ; $m\acute{e}$ az kwel, je te vois, au lieu de $m\acute{e}$ az $b\acute{e}v\^{o}$. $m\acute{e}$ az gwel, etc...

5° Après hé, le, toutes les lettres muables se changent de for-

tes en faibles, comme après da.

6° Après hé, la, k, p, t se changent en c'h, f, z. Ex. : évit hé c'harout, pour l'aimer, au lieu de évit hé karout, etc...

7° Après hors, nous, le k seul se change en c'h. Ex. : évit hor

c'harout, pour nous aimer, au lieu de évit hor karout.

8° Après hô, vous, b, d, g se changent en p, t, k. Ex. : $m\acute{e}$ hô pév, je vous nourris ; mé hô kwél, je vous vois, au lieu de mé hô bév, mé hô gwél, etc...

9° Après hô, les, observez les mêmes changements qu'après

hé, la.

§ V. APRÈS CERTAINS MOTS ET LES NOMS DE NOMBRE

1° Après ô, en, les consonnes b, d, g, gw, m, se changent, savoir : b en v, d en t, g en c'h, gw en w, m en v. Ex. : ô voéta, en nourrissant ; ô terc'hel, en tenant ; ô walc'hi, en lavant pour ô boéta, ô derc'hel, ô gwalc'hi, etc...

2° Après é, que, observez les mêmes changements qu'après ô. Ex. : mé a oar é werzô, je sais qu'il vendra, pour mé a oar é

gwerzô, etc...

- 3° Après é, particule qui se joint aux verbes dans certains cas, b, d, g, gw, m se changent en v, t, c'h, w, v. Ex. : béz'é vévann, je vis ; hiriô é teuinn, je viendrai aujourd'hui ; béz'é c'hortozann, j'attends, au lieu de bévann, deuinn, gortozann, etc...
- 4° Après ma, que, et ma, où, observez es mêmes changements qu'aux articles précédents. Ex. : grit ma vévinn, faites que je vive ; enn amzer ma teu ar glujiri, à la saison où viennent les perdrix, au lieu de ma bévinn, ma deu, etc...

5° Après daou, diou, deux, toutes les lettres muables se changent de fortes en faibles. Ex. : daou vara, deux pains ; diou verc'h, deux filles ; diou zaé, deux robes, pour bara, merc'h,

saé, etc...

6° Après trî teir, trois, k, p, t, s se changent en c'h, f, z, z. Ex.: trî c'hî, trois chiens; teir flac'h, trois filles; trî zî, trois maisons; teir zilien, trois anguilles, au lieu de kî, plac'h, tî, silien.

7° Après pévar, péder, quatre, observez les mêmes change-

ments qu'après trî, teir.

8° Après pemp, cinq, b, g se changent quelquesois en p, k. Ex.: pemp pioc'h, cinq vaches; pemp kwennek, cinq sous, au lieu de bioc'h, gwennek.

9° Après naô, neuf, observez les mêmes changements qu'a-

près trî, teir.

10° Après dék, dix et ses composés, b se change en v, et g en k. Ex. : dék vloaz, dix ans ; pévarzék vloaz, quatorze ans ; dék kwélé, dix lits, pemzék kwélé, quinze lits, au lieu de bloaz, gwélé.

§ VI. APRÈS LES SUBSTANTIFS SUIVIS D'ADJECTIFS

1° Quand un substantif féminin singulier est suivi d'un adjectif, l'adjectif change son initiale de forte en faible. Ex. : ar verc'h vihan, la petite fille, au lieu de ar verc'h bihan. Au

pluriel, la lettre forte revient : ar merc'hed bihan, les petites filles.

- 2º Quand un substantif masculin pluriel est suivi d'un adjectif, ce dernier change son initiale de forte en faible. Ex. : ar véléien vâd, les bons prêtres, au lieu de ar véléien mâd.
- 3º Quand un nom d'homme est suivi d'un surnom ce dernier change son initiale de forte en faible. Ex. : lann-Vrâz, Jean-le-Grand.

RÈGLES DE SIMPLE EUPHONIE

- change quelquesois en d, par euphonie seulement. On pense assez généralement que ce changement ne doit pas avoir lieu dans les verbes. Ex. : évid éva, pour boire ; gand hé dâd, avec son père, au lieu de évit éva, gant hé dâd. Quelques bons écrivains changent quelquesois aussi, par euphonie, de fortes en saibles les lettres k et p devant les voyelles. Ex : droug am euz, j'ai mal; a-énéb ann dûd, contre les hommes, au lieu de drouk ameuz, a-énép ann dûd. Mais ces permutations sont de pure élégance.
- 2° Dans les phrases interrogatives, lorsque les pronoms personnels hén, hu, hi, hé suivent le verbe, la lettre faible de ce dernier se change par euphonie, en forte. Ex. : kanet en deûshén ? a-t-1 chanté ? lennet hoc'h eus-hu ? avez-vous lu ? au lieu de en deûz-hén ? hoc'h euz-hu ?

Ce travail, fait par Owen Pughe pour le Gallois, déborderait le cadre de cet ouvrage ; je n'en donnerai donc que le tableau des permutations, dont le fonds est le même que celui du breton.

Pughe n'a pas indiqué comme permutation la chute si fréquente du g initial en composition, ni celle de l'm en b, qui sont d'usage et très fréquentes dans son lexique même; il permute l'm en f et le breton le permute en v, ces deux lettres étant du même ordre, avec b, ce qui explique la permutation d'usage de l'm en b.

Du reste, le gallois ff se prononce f; et l'f se prononce v.

Il faut observer également que ce changement s'opère parfois sans égard aux règles établies, et uniquement sur l'initiale radicale.

BAGAUDES

LES BAGAUDES

On dit, en breton, BAGAD, multitude, foule désordonnée, et on donne également MAGAD à sa

place alphabétique.

Les BAGAUDES, qui ont pourtant assez fait parler d'eux, tiennent leur nom de BAGAD, dont on a voulu tirer l'origine d'un « bas-latin » bagaudae, bacaudae.

Littré n'y croit guère, et renonce à trouver le sens, — qui crève les yeux.

Voici le tableau de permutation du gallois :

Radicale		_					RH r
Aspirée			m	n	ng		

La permutation dans l'irlandais sera quelque jour l'objet d'une étude plus étendue.

Quelques exemples de la chute du g initial en

composition:

AES, cible, écu, bouclier, combiné avec GOUR, guerrier, se forme en AES-OUR, (Pughe écrit aesaour), et non AES-GOUR. Aes se prononce volontiers as, donnant la prononciation de l'AS, monnaie romaine.

AROGAN, de AR et GOGAN, prophétie, s'écrit

AROGAN ; le g est tombé.

De là arogan : arrogant, menaçant, de mauvais

augure.

Isocrate, le plus grand orateur de la Grèce, à qui la nature avait refusé le physique de l'emploi, il ne lui manquait que la parole, — a laissé un Traité de la Permutation, les lettres grecques étant

en perpétuelle métamorphose.

Jean Voss, parfaitement étudié par La Tour d'Auvergne, a compilé un traité De Permutatione Litterarum, De la Permutation des Lettres, fort utile à consulter.

Mais il est regrettable que, dans les classes de latin, rien ne soit expliqué aux élèves de cette importante question. Les meilleurs professeurs sont au courant de l'essentiel, je présume ; mais ils gardent, dans ce cas, leur savoir pour eux-mêmes.

Amusons-nous à fabriquer du latin, grâce à la permutation, et commençons par le commencement,

le verbe aimer.

LE VERBE AIMER

AMARE, aimer, AM, autour, et IRE, aller: tourner autour.

IRE s'est permuté en ARE, l'i est devenu a.

Dans AMBIRE, amb-itionner, l'i s'est maintenu, grâce à la permutation euphonique de AM en AMB; un autre verbe a été ainsi formé des mêmes racines, avec un sens un peu différent.

ITIO est l'action d'ALLER.

Si nous prenons FACERE, faire, nous avons un mot type de la permutation, car les dérivés en sont multiples :

Faire, défaire, refaire, parfaire, surfaire, suffire. Dans chaque dérivé de facere, en latin, l'a se per-

mute en i:

Facere, deficere, reficere, perficere, sufficere, efficere, interficere, et autres, à l'exception de deux.

La permutation est au langage ce que la circula-

tion est au sang.

C'est pourquoi les langages artificiels que d'excellents esprits, et bien intentionnés, tentent de lancer périodiquement ne sont pas viæbles; ils dépérissent par dessication dès que, comme la rose de Jéricho, ils cessent de recevoir la rosée — d'or — de leurs promoteurs.

Passons à un sujet moins aride, et traitons de la noble origine de Maître Aliboron.

MAITRE ALIBORON ET LES BOUGRES D'ANES ASINUS ASINOS INVOCAT

Les forts en thème de moyenne et première grandeur, daubant les bons ouvriers de la renaissance gauloise, leur ont reproché de dériver ASNE, ANE du gaulois, breton AZEN, gallois ASYN, âne, ASEN, ânesse, irlandais, ASAL.

Ils veulent que notre âne dérive du latin ASINUS. Nous allons voir si ces pédants vont nous l'enlever, notre âne!

Vite, ouvrons notre VOSSIUS, et vérifions l'étymologie de l'ASINUS latin.

Ciel! En voilà bien d'une autre!

— Que se passe-t-il, patron?

— Il se passe qu'ASINUS n'est pas latin, — à moins de le tirer d'assedo, assesseur, situation conforme, du reste, à sa dignité, et à celle de son Président.

Ce qui prouve que le plus célèbre champion du latin ne sait ni le gaulois, ni le latin !

L'ASINUS, c'est LUI!

Vossius énumère toutes les étymologies d'ASINUS et monte malicieusement en épingle celle de Saint-Isidore de Séville, qui découvre que l'âne s'est appelé ASINUS, quià assedus... parce qu'on peut s'asseoir dessus, prétend-il.

En ce cas, que d'ânes, que d'ânes, et de bougres

d'ânes, s'il suffit de s'asseoir dessus!

Mazzocchi, célèbre prêtre de Naples, qui refusa

la mître et eût refusé la tiare pour ne pas délaisser ses étymologies, qu'il trouvait toutes dans l'hébreu.

— il en est mort après avoir perdu la raison, — voulait dériver ASINUS d'ATHON, un des noms de l'âne en hébreu.

J'ai consulté des Juifs espagnols et des Juifs de Salonique pour étayer ma conclusion négative, et

tous m'ont approuvé.

ASINUS, latin, provient tout uniment de A, privatif, gaulois, et SYN, sens, gaulois de Galles, soit :

SANS INTELLIGENCE.

C'est, on le voit une fois de plus, la manifestation d'une ignorance crasse, doublée d'un acharnement parricide contre les origines de la langue, de la Nation française.

Le lecteur va encore mieux saisir pourquoi nos propres — plus ou moins... — cuistres, trouvent des alliés au dehors, en lisant cette liste des formes du

nom dans les autres langues.

Asinus, latin;

Asellus, diminutif, anon;

Asse, vieil anglais;

Assa, « anglo-saxon » ; et éosal, ésol, asal, ceci étant exactement le mot irlandais, gallique, déguisé en anglo-saxon ;

Ase, asen, asne, vieux français;

Ane, français;

Aze, asne, provençal;

Asen, danois;

Asna, suédois;

Asni, esne, islandais;

Ase, azen, asan, asal, asyn, celtique, gaulois ;

Asilus, gothique;

Asel, danois;

Esil, « vieux haut allemand »;

Esel, haut allemand, classique;

Ezel, hollandais;
Asilas, letton;
Osel, en Bohême;
Osiel, polonais, par s dur;
Osiol, russe, par s dur;
Osilu, slave en général;
Asno, asino, espagnol, italien.

Nous voici parvenus à notre destination :

Si l'on attribue au celtique, au gaulois, les racines du nom de l'âne dans toutes ces langues, notamment dans celles que l'on qualifie si naïvement germaniques, voilà que tous les peuples revendiqués par la Bochie, Flamands, Hollandais, Anglais, Suédois, Danois, Norvégiens, Islandais ne peuvent plus dériver leur âne de l'allemand, et sont obligés de le tirer du gaulois.

Ils sont trahis par leur âne.

Ce qu'il faut empêcher à tout prix...

Ce que j'explique tout au long pour notre âne se répète à satiété à travers tout le dictionnaire allemand, et tous les dictionnaires des peuples cités, dont j'espère, grâce à mon âne, stimuler les réflexions...

Nous avons expliqué à Socrate en personne le sens d'onos, en grec, o-nos, de noos, sans esprit, et cette étymologie montre que partout c'est la stupidité de l'âne, apparente ou plutôt simulée — car plus d'un fait l'âne pour avoir du son — qui lui a donné son nom.

J'éprouve une réelle sympathie pour cet animal auquel on n'a rien à reprocher que sa trop grande bonté, sa douceur, sa sobriété, son courage : est-ce pour tout cela qu'on le traite... d'âne ?

C'est probable.

En tout temps et en tous pays, le proverbe francpicard trouve avec l'âne son explication trop exacte: « Trop bon, trop bête ».

-- C'est si bien le cas du Français!

— Pas tant du Français que des « bougres d'ânes » qui conduisent sa charrette dans le fossé.

Les Français sont pris entre les deux mâchoires d'un étau, la mâchoire de *latinerie*, et la mâchoire de *bocherie*.

En retirant au domaine « germanique » ce qu'il a usurpé sur le gaulois, nous ne faisons que la moitié de notre travail de rénovation nationale.

Nous complétons notre tâche en montrant que le latin, et par conséquent, les prétendues langues latines à qui nous reprenons d'abord notre baudet, sont purement celtiques, gauloises.

De plus, est-il si difficile de montrer qu'il n'y a

pas, qu'il n'y a jamais eu de « race latine »?

Nous allons nous en occuper.

— Et Maître ALIBORON ?

PORSENNA

LE COCHON

Voilà un personnage dont le nom est resté mystérieux, et, sans notre La Fontaine, qui donc s'occuperait de découvrir la signification de son nom ?

Littré écarte toutes les propositions d'étymologie de ses confrères, « Aliboron, dit-il, signifiant à l'origine un personnage d'importance ».

Et Littré cite ces vers du Miracle de Sainte Gene-

viève :

Si je fusse roi ou régent, Ou un grand maistre Aliboron, Chascun ostât son chaperon.

Que de divagations se fussent épargnées les étymologistes férus de latin et d'allemand, au sujet de ce nom si simple, si facile à comprendre par le gaulois : AL, excellent; Y, le; BOR, permutation de

POR, prince, seigneur; ON, supérieur.

AL-Y-BOR-ON: ALIBORON était L'EXCEL-LENTISSIME SEIGNEUR, « excellent-le-seigneur-

magnifique ».

Nous retrouverons cette racine dans *Porsena*, *Porsena*, roi des Etrusques, et dans celle de l'Ami de Saint Antoine, ce qui ravira d'aise les mânes de Monselet.

ALIBORON était une Excellence, ce qui, par le

temps qui court, n'est pas fait pour surprendre.

Surtout si l'on se souvient d'une de ces Excellences proclamant à la tribune de la Chambre française, que le breton, le provençal, le basque, l'alsacien, sont des « patois ».

Et ceci en sa qualité de Grand Maître de l'Univer-

sité, Ministre de l'Instruction publique....

Et d'une très rare culture classique.

Ce sont probablement des pataquès de ce calibre, perpétrés par quelques grands personnages d'autrefois, qui ont rabaissé le très noble nom d'Aliboron jusqu'à profaner celui du bourricot.

LE « LYS CELTIQUE »

GETORIX, ORGETORIX, VERCINGETORIX

LE MYSTÈRE DE VERCINGÉTORIX

ET LES AUVERGNATS

QUELQUES ERREURS DE NOS GRANDS HOMMES

FATAL POSTULAT!

C'est en vain qu'on a cherché à comprendre le nom du plus célèbre des GAULOIS, et celui du peuple dont il était le chef suprême, les ARVER. NES, les AUVERGNATS.

Pourtant, si on y réfléchit, si l'on sait qu'il exista des rois nommés GETORIX, ORGETORIX, on est

amené à scinder le nom étudié en VERCIN-GETO-RIX, et à dissocier de nouveau VERCIN en VER-CIN, et GETORIX en GETO-RIX, puis encore en GET-O-RIX.

Le nom étant ainsi démonté, il ne reste plus qu'à l'examiner pièce à pièce.

Et l'on voit à l'instant que VER-CIN signifie le le SUPER-CHEF, de FER, super, sur, et CIN, du gaulois CYN, chef, dans le gallois par C dur.

Ce CYN a donné le KING anglais, le KOENIG

allemand.

CUN, CON, élu, a donné leur KONG aux scandinaves.

CET, permuté en GET, secourable, généreux, munificent, en gaulois nous donne un GETORIX répondant à ce que fut le chef suprême des Gaulois, combattant pour leur salut, et finalement offrant sa vie en sacrifice pour sauver ses compagnons de la cruelle et lâche vengeance de César.

Sur le plus noble des vaincus.

Les Boches n'ont pas fait mieux.

OR-GET-O-RIX confirme cette traduction, par son addition de l'OR, AUR, à son nom :

OR-GET-O-RIX, OR-GENEREUX-LE-ROI.

Généreux de son or, AUR, d'où le latin AURUM.

Ou : Supérieurement-généreux-le-roi.

Le patronyme de VERCINGETORIX, celui de son père, le roi CELTILIS, signifie le LYS-CELTI-QUE.

- Et le nom des ARVERNES ?

— TRES-PUISSANTS-PURS.

Il répond fidèlement à celui de son roi CELTILIS. OR, AR, supérieurement ; FER, VER, solide, puissant ; NIZ, pur.

M. Dottin, le regretté doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, traduit autrement VERCINGE-

TORIX.

Il trouve dans le gallique d'Irlande CING, guer-

rier, qui fait CINGED au génitif, et il traduit DES. GUERRIERS-ROI.

Mais, que devient la première partie du nom, VER ?

Plus avant, M. Dottin traduit ORGETORIX par RO1 DES TUEURS, d'un mot, ORGIAT, tueur, qu'il prend au « vieux breton »; mais ceci paraît très dur à accommoder, et ne me satisfait pas.

D'autant plus que l'auteur passe sous silence le nom le plus simple à traduire, GETORIX, qu'il est impossible de raccorder à CING ni à son génitif CINGED, du gallique, ni à ORGIAT, du vieux breton.

Il faut donc scinder ces trois noms frères comme je le fais, et noter que le VER-CIN, le CHEF SU-PREME, ne s'applique QU'A LUI, VER-CIN-GET-O-RIX, le « COMMANDANT-EN-CHEF-GENE-REUX-LE-ROI ».

Tel est le sens du nom de VERCINGETORIX, et de celui des ARVERNES, qui seront d'autant plus flattés de l'apprendre qu'ils attendent après depuis plus longtemps, réduits par la peuplade moqueuse des Parisiens à la qualité d'AUVERPINS:

> Ayant ravi la cire aux mouches de l'Hymette, Pour en venir frotter les parquets à Paris...

DOTTIN

LA TOUR D'AUVERGNE ET M. DOTTIN

M. Dottin, dont M. Camille Jullian a préfacé et c'est tout dire — le dernier ouvrage sur La Langue Gauloise, n'a point pris le plus court chemin pour parvenir à traduire les textes nouveaux mis au jour depuis peu d'années.

M. Dottin peut se tromper parfois, comme tous les pionniers, sans perdre pour cela de son prestige, mais il doit concéder le même privilège à ses

devanciers.

M. Dottin croit tirer du latin quantité de mots que nos précurseurs, et les siens, ont dérivés du gaulois.

Il dresse une liste de ces mots que La Tour d'Auvergne, dans ses Origines Gauloises, a pris au bre-

ton, et il en attribue la paternité au latin.

Il écrit que ce savant homme de guerre et prudent linguiste, ne savait que le breton, ce qui est une grave erreur de fait ; et qu'il ne pouvait, par ainsi, procéder par la comparaison des langues entre elles, véritable méthode de toute philologie.

Or, La Tour d'Auvergne savait toutes les langues, comme l'écrit le Grand Carnot dans la magnifique

lettre qu'on va lire.

M. Dottin a-t-il voulu dire que La Tour d'Auvergne ne connaissait, des quatre langues celtiques vi-

vantes, que l'une d'elles, le breton?

En ce cas, il s'est encore gravement mépris, car tout le long des Origines Gauloises le savant linguiste COMPARE souvent le breton et le gallois entre eux, et aux autres langues.

Dont il connaissait quarante-six.

La Tour d'Auvergne, craignant les excès d'enthousiasme de ses admirateurs, recommandait aussi la prudence dans ses conclusions...

M. Dottin a-t-il lu avec soin les Origines Gau-

loises?

Je réponds NON ; et c'est l'excuse du savant et charmant Doyen, — si ce peut être une excuse.

Voici cette lettre du Grand Carnot à La Tour d'Auvergne:

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU CITOYEN LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET

Paris, 5 floréal, an VIII.

En fixant mes regards sur les hommes dont l'armée s'honore, je vous ai vu, citoyen, et j'ai dit

au premier consul:

- « La Tour d'Auvergne-Corret, né dans la famille de Turenne, a hérité de sa bravoure et de ses vertus.
- « C'est l'un des plus anciens officiers de l'armée ; c'est celui qui compte le plus d'actions d'éclat ; partout les braves l'ont nommé le plus brave.
- « Modeste autant qu'intrépide, il ne s'est montré avide que de gloire et a refusé tous les grades.
- « Aux Pyrénées-Occidentales, le général commandant l'armée, rassembla toutes les compagnies de grenadiers, et pendant le reste de la guerre ne leur donna point de chef. Le plus ancien capitaine devait commander, c'était La Tour d'Auvergne. Il obéit, et bientôt ce corps fut nommé par les ennemis, la colonne infernale.
- « Un de ses amis n'avait qu'un fils, dont les bras étaient nécessaires à sa subsistance ; la conscription l'appelle.
- « La Tour d'Auvergne, brisé de fatigues, ne peut travailler, mais il peut encore se battre.
- « Il vole à l'armée du Rhin, remplacer le fils de son ami : et pendant deux campagnes, le sac sur le dos, toujours au premier rang, il est de toutes les affaires et anime les grenadiers par ses discours et son exemple.
- « Pauvre, mais fier, il vient de refuser le don d'une terre que lui offrait le chef de sa famille.
- « Ses mœurs sont simples, sa vie est sobre ; il ne jouit que du modique traitement de capitaine à la suite et ne se plaint pas.
- « Plein d'érudition, parlant toutes les langues, sa science égale sa bravoure ; et on lui doit l'ouvrage intéressant intitulé : les Origines Gauloises.
 - « Tant de vertus et de talents appartiennent à

l'histoire ; mais il appartient au premier consul de la devancer ».

Le premier consul, citoyen, a entendu ce précis avec l'émotion que j'éprouvais moi-même : il vous a nommé sur-le-champ premier grenadier des armées de la République, et vous a décerné un sabre d'honneur.

> Salut et fraternité, Carnot.

Lorsque La Tour d'Auvergne tint cette lettre, qui était un ordre, ses vaillantes mains pour la première fois tremblèrent ; et ses yeux se remplirent de larmes.

Son ombrageuse modestie et l'amour de ses compagnons d'armes lui firent décliner cet honneur unique, imaginé par Carnot et Bonaparte pour obliger le héros à accepter, à défaut des grades qu'il s'obstinait à repousser, cette arme, ce titre « et la solde convenable qu'il comportait... »

Et comme ses amis insistaient pour faire fléchir sa décision, La Tour d'Auvergne réitéra son refus motivé :

A l'égard du titre éclatant, leur écrit-il, de premier grenadier de l'armée, comme cette palme du courage doit rester toujours flottante sur tous les guerriers français, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, sous aucun rapport, ne peut m'appartenir.

Salut républicain.

LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET.

Mais il intervint alors un facteur qui fit plier la résolution de La Tour d'Auvergne, et ce fut l'explosion d'enthousiasme de ses camarades, de toute l'armée, de toute la Nation, et surtout de ses grenadiers qui trouvaient dans la magnifique élévation de leur chef, de leur ami, et dans les paroles inoubliables de Carnot, une intense satisfaction.

La Tour d'Auvergne s'inclina donc ; et il ceignit le sabre d'honneur.

Mais lorsqu'on lui présenta la feuille d'émargement et sa nouvelle solde, ce fut bien une autre affaire, et une affaire qui ne traîna pas :

La Tour d'Auvergne « pria qu'on lui épargnât cet affront... »

Carnot et Bonaparte durent être fiers eux-mêmes de tant de fierté.

Un autre, déjà, avait connu pareille mésaventure; et c'était Charles III, roi d'Espagne.

Au temps de sa jeunesse, La Tour d'Auvergne, brillant et studieux lieutenant de mousquetaires, guerroyait et étudiait aux Iles Baléares et le récit des faits d'armes audacieux du valeureux Breton fut porté au souverain par le général commandant les troupes espagnoles, où les actes de bravoure, pourtant, ne sont point chose rare.

Charles III émerveillé, fit parvenir à La Tour d'Auvergne un brevet de ses ordres, auquel il se plut à ajouter une pension de trois cents pistoles...

La Tour d'Auvergne, courtois, répondit qu'il y avait place, sur son habit d'officier français, pour l'insigne de l'honneur, mais pas dans ses basques pour les écus.

Et l'Académie de Madrid, enthousiasmée de ses recherches sur les Origines celtiques, gauloises, de l'Espagne, le reçut dans son sein par acclamation.

Lorsque La Tour d'Auvergne courut à la frontière pour la dernière fois, il travaillait à un Dictionnaire comparatif des langues de l'Europe et de l'Inde, dont il avait étudié, nous le répétons, quarante-six, et dont il parlait couramment une demi-douzaine.

QUELQUES TROUBLANTES ABERRATIONS

M. Dottin, grand universitaire, d'une courtoisie qui appelle tous les égards, a cru, en couvrant de fleurs le vaillant capitaine, pouvoir rejeter son œuvre dans l'oubli.

Mais, son erreur de fait se double d'un postulat rédhibitoire, et qui met au cran d'arrêt toute étude de philologie comparative ; et ce postulat consiste à refuser aux langues de l'Europe et de l'Inde la filiation gauloise.

Si je dis que ces langues sont gauloises, à commencer par le latin, je pose un postulat, — qu'il

s'agit de prouver :

Mais, en attendant, je suis fondé à prétendre que La Tour d'Auvergne, les connaissant, ne connaissait pas que le... breton.

M. Dottin, et les autres « celtistes modernes », dont il est l'exposant le plus récent, ne veulent point, par exemple, que le breton CHADEN, chaîne, soit la racine du mot français.

Ils imposent le latin CATENA.

Or, les étymologistes latins se sont tous cassé le nez sur cette chaîne, et les plus amusants tirent catena de canem teneo, je tiens le chien!

CA-NEM TEN-EO...

Est-ce assez réjouissant?

Or, catena est un mot GAULOIS, composé de :

CAD, CAT, effort pour tenir, garder; et

TEN, tiré, serré, d'où

CAD-TEN, CAT-TEN, qui a donné au latin CAT-TEN-A, CATENA.

CADOU est le verbe GARDER.

Notre CADO, en franc-picard, est la chaise de l'enfant, dans laquelle il est enfermé, gardé : Breton : CADOR.

Une contre-preuve:

Notre CADENAS, est-ce que c'est aussi du latin? Il faut lire ces étymologies dans Littré et ses devanciers, pour se faire une pinte de bon sang, lorsqu'ils attribuent l'origine d'un mot français à un mot latin qui n'est pas latin; mais il était, lui, excusable, et les « celtistes modernes » ne le sont point, à notre époque.

CADENAS, mais c'est notre CAD, et NAZ, ainsi

décrit par Owen Pughe :

« That is complete or whole, wronght, or worked »:

Qui est complet, ou entier, forgé ou travaillé.

De NAZ, notre NASSE, donnée au latin NASSA, dont on veut... la tirer.

Le cadenas est donc la chaîne complète, munic d'un fermoir en fer forgé, travaillé.

Autre étymologie:

Notre même CAD, avec AIN, « qui peut se dé-

ployer », constitue:

Une « garde », une « attache » qui peut retenir à distance, et c'est bien là ce qu'est une CHAINE, une « LAISSE » :

C'HAD-AIN, chaîne.

Dans le breton, la permutation de C en C'H a opéré, et a donné le mot CHADEN, chaîne, comme

le veut La Tour d'Auvergne.

Si nous passons au mot chaîne dans les dialectes français, que cite toujours Littré, et c'est là l'un des grands mérites de son œuvre impérissable, (étymologies de bocherie, de latinerie et de basse latinerie à part), nous trouvons dans le berrichon la forme bretonne, chadèn, et la forme galloise avec l'orthographe textuelle : chadaine, dont nous avons reforgé le mot : CAD, C'HAD, C'HAD-AIN.

Dans le berrichon, chadaine est un cordon, une

chaîne de vigne.

En gallois: chad-wyn, cad-wyn, que Pughe donne

avec le sens général de chaîne, lien, est bien le cordon, la chaîne de vigne du Berrichon.

Le plus cocasse, dans cette affaire de chaîne, c'est encore un prétendu « bas-latin » catenacium qui nous est offert pour expliquer l'italien catenaccio.

En italien comme en français, la terminaison accia, accio est péjorative, et correspond à la française asse, que l'on trouve partout : vin-asse, savant-asse, god-asse, lav-asse, et cent autres ; la finale ache est la même : brav-ache, et autres.

Par conséquent, catenaccio, en italien, ayant le sens indubitable de mauvaise chaîne, « chain-asse », qui est tout le contraire du CADENAS, est la traduction, et non l'origine, du mot français.

Et en avant pour les autres « langues latines », le provençal cadenat, et l'espagnol candado, abrégé de cadénado, tirés du « latin » catenatum !

Nous prenons ici en pleine action la farce multiséculaire des « langues latines », « néo-latines », la bouffonnerie du « bas-latin », comme nous prendrons à chaque pas sur le fait la forgerie du « groupe des langues germaniques », et surtout, dans cette forgerie, la forgerie du prétendu « ancien haut allemand ».

La finale péjorative, méprisante accio, accia, asse, ache provient du gaulois ACH, et aussi de AS, chose insignifiante, racine de ASOU:

ASOU, nous dit Owen Pughe, left, sinister, awkward, clumsy, soit GAUCHE, SINISTRE, MALA-DROIT, EMPRUNTE, qui répond franchement à la finale italienne et française.

ASOUY, left, sinister or shield side : gauche, sinistre, senestre, côté du bouclier.

L'italien est né cinq générations après le français, et si Dante, Pétrarque et Boccace, les trois géants de la Renaissance italienne, n'avaient abandonné le français, l'italien actuel n'existerait pas.

Dante avait commencé sa Divine Comédie en vers français : que n'a-t-il continué !

Mais, quel regret malvenu!

Car l'Humanité serait privée de l'un des idiomes les plus splendides qui aient jamais résonné sous les cieux.

Et puis, Littré ne nous a-t-il pas donné la traduction de Dante, en vers français de la même époque ?

Ce qui est un tour de force inégalable.

A propos de Dante, que d'aucuns persistent de temps en temps, pour mon amusement, à nommer « le Dante », sait-on qu'il s'appelait prosaïquement Durand, Durante, comme vous et moi ?

Il avait abrégé son nom en Dante, sans doute en raison de sa nature terriblement mordante, sachant

que dant signifie dent en gaulois.

Quant à son patronyme, l'ALIGHIERI, ses ancêtres le tenaient des Gaulois qui peuplaient toute l'Italie depuis les Alpes jusqu'au delà du Rubicon.

AL-Y-GHIERI signifie le MAGNANIME, MA-GNIFIQUE-LE-GUERRIER, et jamais nom n'a si bien caractérisé un homme et son œuvre, terrifiante et magnifique, et si douce, si touchante, quand on se récite à soi-même les vers de son immortelle Francesca da Rimini.

De tous les mots que M. Dottin retire au breton de La Tour d'Auvergne pour les attribuer au latin, il n'en est pas un seul qui soit latin.

M. Dottin revendique ainsi pour le latin le mot DENT, qu'il tire de DENS, DENTEM, latin.

Or, DENS n'est aucunement latin, car il fait arriver à conjuguer le verbe edere, manger, et mutiler le participe présent é-dens pour y trouver ce moignon de mot.

DANT, breton, singulier ; DENT pluriel ; gallois DANT, racine DAIN, fin, délicat, plaisant, et encore DAINT, les DENTS. Littré signale le sanscrit adanta, mangeant, qui aurait pu donner DANT à cette langue, en mutilant de même son participe présent, A-DANTA, alors que le sanscrit possède dan, danta, tel quel.

Il ne faut pas s'arrêter à ces amusettes, qui, du

reste, n'ôteraient rien au gaulois.

En effet, AD, sanscrit, nourriture, est notre ED, blé, aliment par excellence, et le verbe *edere*, latin. *manger*, en est dérivé :

ED-ERE pour ED-IRE, aller-s'alimentant, man-

geant.

Le même travail d'analyse fait ailleurs sur ASI-NUS est du même ordre ; il prouve que nos universitaires les plus justement réputés dérivent, envers et contre toute raison, les mots français d'un latin qui est du gaulois.

Conjuguer edere pour découper dens du participe edens est aussi grotesque que le serait la conjugaison de partir, « nous partirons », pour y trou-

ver un « potiron ».

VAINS SCRUPULES BRETONS LA TERRE, LE DIEU TERME

Le Gonidec, dont Hersart de la Villemarqué a édité les beaux dictionnaires bretons, était d'un purisme rare et il avait signalé comme tirés du français ou du latin, quantités de mots bretons.

Hersart, non moins méticuleux pourtant, a dû rétablir la plupart de ces mots dans leur origine

bretonne.

Les Gallois ne sont pas moins exigeants, et ils ne laissent introduire dans leur lexique aucun mot qui ne soit pas authentiquement gallois, celtique.

Hersart a quand même abandonné quantité de mots gaulois comme étant latins.

Il doute même que TERMEN, terme, limite, fin,

soit un mot breton incontestable.

Mais s'il avait scindé le mot, en TER et MEN, il aurait compris que MEN c'est le MAEN, MEN, pierre, même forme en Gallois, et tenté de scinder encore le premier mot, TER, en deux racines gauloises:

TA, grande; IR, ER, fertile, la GRANDE-FER-TILE, TERRE en français; TIR en gallois; TIERRA en espagnol; TERRA en latin et en italien.

En somme, en cette occasion, Hersart a rendu les armes à la latinerie par crainte de passer pour un « celtomane »...

Laissez donc aux Boches, ô Bretons, le souci de dénationaliser votre antique langage!

TER-MEN est parfaitement breton, gaulois, gallois, c'est une BORNE, une PIERRE de TERRE, que les gallois écrivent TERVEN, faisant la permutation de MEN en VEN, ce qui prouve bien que TERMEN. TERVEN, se compose de DEUX MOTS, TER et MEN.

Numa, lui toujours, lui partout, a institué LE BORNAGE des CHAMPS, des TERRES, et pour empêcher les voisins — déjà! — de déplacer les bornes, il a fait de la BORNE un DIEU, le DIEU TERME, dont la représentation était tout uniment une PIERRE, sur laquelle, chaque année, les propriétaires célébraient les TERMINALIA, les fêtes du DIEU, lui apportant les plus belles offrandes champêtres, des fleurs, des fruits, plus un agneau et une truie, — qui devait chanter l'hymne du sacrifice à sa façon.

Je l'entends d'ici.

TERM est si bien gaulois qu'il se trouve dans les

quatre langues celtiques vivantes.

Les ROMAINS ignoraient, naturellement, la signification du nom du dieu TERME; ils en ont tiré TERMINUS, dont ils ne connaissaient pas davantage le sens, se bornant à penser que TERMINUS est le TERMEN avec un bienheureux « suffixe » en us.

Eh bien, TERMINUS est le gaulois TERFIN, TER-FIN, FIN permutation de MIN, bordure, limite, « limite de terre » ; et l'M de terminus est la permutation en retour de FIN, fin.

Le mot « latin » FINIS est sorti de là.

Les mots des « langues latines » termo, termine, termino, et le français terme, tel quel, les vollà bien ramenés au bercail du vieux GAULOIS.

Le Gallois nous présente encore son fERF, mutation de TERM, avec le même sens de LIMITE.

Le grec TERMA, TERMON, limite, est tiré du gaulois ; il ne possede aucune racine en grec.

On a fait dire à Littré que la racine primitive est PERCER, ALLER AU-DELA :

Mais, tout au contraire, il s'agit de n'y PAS AL-LER, au-delà!

Quelle aberration continue, cette manie d'ignorer, de nier, les lumières les plus éclatantes de la langue gauloise pour recourir aux obscurités du sanscrit, du latin, du grec, du germanique!

Mais, en cette occurrence, quelle humiliation pour « ces messieurs »! Quelle « tape »! Car :

TAR est encore du gaulois, le mot gaulois PER-CER, qui a donné le sanscrit TARA, percer, chemin, tout ce qui passe.

TARADR est la TARIERE.

TARADU, percer avec une tarière;

TARADRIAD, « taradriade », percement avec la tarière ;

TARADRYZ, celui qui perce avec la tarière...

TARAN, le tonnerre, est celui qui transperce, qui

foudroie, qui frappe, qui brise.

— La TERRE est donc « la grande fertile », la « magna parens frugum » de Virgile, et nous voici en face d'une étymologie empreinte de la noblesse qui convient à la grande nourricière de l'humanité.

- Mais, dans les langues du Nord, dites « ger-

maniques »?

— L'idée créatrice a été la même.

De même que nous avons repris au latin TERRA et aux langues si hardiment qualifiées « latines », terra, tierra, nous allons la reprendre aux langues prétendument « germaniques » : ERDE, EARTH, ERTHA, IRTHE, AIRTHA, ERADA, ERDA, AARDE, JÖRD, JORD, ERO, et nous emparer de notre bien dans le grec HERA et le sanscrit IRA.

Dans toutes ces formes du mot, il ne manque même pas notre qualificatif TA, THA, grande, suffixé, qui fait son charme et correspond à la magna

parens du divin poète gaulois de Rome.

Nous venons de citer tous les noms de la TERRE dans les langues du NORD, et nous allons les ramener aux racines gauloises.

— Je vois très bien, je crois, où vous me conduisez, d'après les racines mêmes de TERRE, soit ER,

IR, fertile, et DA, bonne?

— Vous voyez où vous conduit la connaissance de quelques mots gaulois, et si j'ai ironisé en demandant à tous les Français d'apprendre le gaulois?

Ils le savent... sans le savoir.

Le mot allemand ER-DE a servi d'appeau aux philologues annexionistes d'outre-Rhin pour faire croire aux innocents Anglais, Flamands, Hollandais, Scandinaves qu'ils sont d'origine germanique, tout comme on le voit dans la liste complète des mots qui sont issus du gaulois AZEN, AZYN, âne, qui démolit à la fois les prétentions des latinistes de latinerie et des Boches de toute la bocherie.

Le linguiste prudent et sage Du plus petit baudet sait tirer quelque usage

et Maître ALIBORON mérite la réparation d'hon-

neur que je lui consacre spécialement.

ER-THA nous fait retrouver notre TA, grande, dont THA est la permutation : la grande fertile, et, ici, nous prenons encore sur le fait, nous rattrapons au tournant les faussaires qui ont falsifié le texte de Tacite, disant, à propos des ANGLI, des LOMBARDI, LONGOBARDI et autres qu'ils ADORENT NERTHUS, — dont nous démontrons la parfaite gallicité.

Afin de pouvoir rattacher cette déesse à une origine germanique, et prenant ERDE pour un mot « allemand », ils ont remplacé NERTHUS par HERTHA..., ayant soin d'interpoler, comme étant de Tacite, HERTHAM, TERRAM MATREM, HERTHA, LA TERRE MERE.

Ce qui est un DOUBLE FAUX.

— Mais, si par hasard, le texte de Tacite n'a pas été tripatouillé, il est encore aussi curieux avec HERTHA qu'avec NERTHUS, car, HERTHA est elle aussi déesse au nom gaulois ; et Tacite aurait même respecté l'orthographe gauloise, car son TH est bien la permutation du T de TA.

- Je n'ai plus rien à vous apprendre, jeune

homme, en vérité.

Le lecteur peut voir qu'ERA-DA, IR-THE, AIR-THA, EAR-TH, sont à peine des modifications de la forme rigide grammaticale ER-THA.

Le Grec possède ERA, pour la TERRE, mais seulement chez les grammairiens, et dans le composé « héra-dzé », tomber « par terre ».

Le grec ne peut montrer aucune racine du mot, qui n'est donc pas grec, et qui est gaulois.

Le sanscrit nous présente IRA, dont voici les diverses acceptions : eau, boisson chaude, liqueur spiritueuse, TERRE, parole, divinité de la parole, mais les racines d'IRA ne sont pas dans le sanscrit ; Emile Burnouf, le grand maître, ne les indique pas, et ma très modeste expérience ne les y a pas trouvées, malgré mes recherches répétées.

Il faut donc, sauf intervention d'un plus perspicace, conclure que le mot est gaulois, celtique, n'ayant ses racines que dans le gaulois.

Un autre mot sanscrit nous met sur la voie, IRA-NA, sol stérile, que je prends la liberté de scinder en IRA et NA, considérant ce NA comme particule négative, NA dans le gaulois : donc FERTILE-NON, IN-FERTILE, ce qui prouve que IRA a le sens gaulois de fertile, qui n'est pas indiqué, ni suggéré dans le sanscrit.

J'irais bien chercher HERA, la Junon des Grecs, reine des Dieux, déesse des mariages, de la fécondité, et des amoureuses ; mais son nom signifie la Maîtresse, la Patronne, comme HERA, en latin, HERUS étant le maître, le tout par chute du G de GOUR, GER (par G dur), le VIR gaulois, qui a donné HERR au « germanique ».

— En voilà suffisamment pour prouver au-delà de toute discussion que notre « terre » est bien à nous, et nous ne manquerons pas de la célébrer, avec la Chanson du Vin.

JE RENCONTRE CICERON

HORACE ET VARRON VIRGILE ET CÉSAR

JE LEUR PRENDS LEUR TOGE POUR COMMENCER
JE REPRENDS AUX ROMAINS LE VIN, LA VIGNE,
LA GRAPPE ET JUSQU'AUX PÉPINS

JE CONFISQUE TOUS LES « CHARS » ROMAINS, QUI SONT « GAULOIS » ET JUSQU'A LA BROUETTE LES ARBRES FORESTIERS, FRUITIERS

CICÉRON, TULLIUS

- Est-ce bien toi, ô Tullius, ici?

— Tout chemin mène à Paris ; et comme je m'embêtais à Rome, j'ai mis le cap sur Lutèce, et du diable si je la quitte jamais.

On y est si tranquille, si libre de ses mouvements, de ses actions, de ses opinions ; et puis c'est une

merveilleuse cité.

A chaque pas, des formes d'art vous éclatent aux yeux.

Des hommes braves, pondérés.

Et des femmes!

Idéales, élégantes, intelligentes, réservées.

Et industrieuses!

Vos prétoires, vos tribunes retentissent de discours remarquables ; et jamais mon maître Hortensius n'a dépassé votre éloquence judiciaire.

— Permets-moi donc, ô Tullius, de fêter ton heureuse arrivée dans les Gaules, en France, autrement

que sur le boulevard.

- Ce boulevard, mais c'est tout un monde étonnant!
- Nous avons des Champs Elyséens qui ne le cèdent en rien, tu vas en juger, à ceux que les poètes

ont imaginée, et il s'y trouve des tavernes comme nulle capitale n'en peut offrir.

— Je ne l'ignore pas :

Horace, qui m'a précédé en avant-garde, les a explorées hic et nunc et m'en a fait connaître quelques-unes déjà :

Il n'en démarre pas ; son bonheur est sans égal.

— Si nous allions le retrouver, cher Tullius?

Nous causerons chemin faisant.

Allons! Comment as-tu fait, dis-moi, pour te rendre maître de la langue française en si peu de temps?

— Il y a des âges que je connais le français ; j'ai fréquenté beaucoup de vos grands hommes par làbas ; et puis, le français, n'est-ce point un latin?

Plus clair, plus vif, plus précis?

— De nombreux savants sont de ton avis.

A la vérité, le latin a influencé, a nuancé le vocabulaire gaulois dans sa métamorphose, qui, peu à peu, à travers quinze siècles, en a fait la langue française; mais il faut convenir aussitôt d'une autre vérité, et c'est que la langue latine est la fille aînée de la gauloise.

Et encore que la charpente du langage, la grammaire française, ne doit rien au latin qui lui soit propre.

— Voilà qui serait inattendu, le gaulois père du

latin.

Mais nullement impossible ; car nos étymologistes, à commencer par le plus célèbre, mon grand ami Varron, ont tous perdu leur latin à en chercher les racines dedans...

Et l'Italie tout entière a été peuplée par les Gau-

lois.

— La langue latine ne possède en soi aucune des racines et radicelles de ses mots.

C'est dans le gaulois qu'il les faut trouver.

Ainsi, toi-même, ô Tullius, Prince des Orateurs,

si je te demandais la signification de ton glorieux surnom, Cicéron?

- Ah! La bonne blague du pois chiche, cicer, qu'un de mes ancêtres aurait arboré sur le bout de son nez!

J'en ai assez, depuis deux mille ans qu'on me la sert!

Me ferais-tu le plaisir de me tirer de là?

Connaîtrais-tu quelque signification plus idoine à Cicéron, mon illustre surnom ?

- Je ne te ferai pas languir davantage:

Cicéron signifie, tiens-toi bien :

Prince des Orateurs!

— Non ?

— Je te découpe en trois morceaux, — pas toi, ton surnom —, comme ceci :

SIS, HER, ON, — et le tour est joué.

SIS, babillard; SISIAL, parleur infatigable; ce qui est bien l'orateur?

- J'y suis, ô vieux druide!

SIS, parleur; HER, maître, dominus, HER-US en latin; et ON, superlatif: au total *Prince des orateurs!*

— Dans le gaulois actuel, SIS-IAL signifie encore une « vieille commère »...

Et ON comporte un sens encore plus flatteur que dans le latin : $id\acute{e}al$.

Ainsi, notre MANON, MAN-ON, un de nos plus gentils noms de femme, signifie parangon de beauté.

HER, qui a formé le latin HER-US, HER-A, DO-MINUS, DOMINA, signifie encore champion, héraut, qui porte les défis ; de serte que SIS, HER, ON signifie très clairement l'Orateur-champion-inégalé, inégalable.

Le PRINCE DES ORATEURS.

Le patronyme Hériot ne signifie pas autre chose que Champion.

— Mais, ô le plus agréable — quant à moi — des philologues! tu écris mon surnom par des s?

— As-tu donc oublié ton Corpus Vétérum Inscriptionum, le Recueil des Antiques Inscriptions romaines?

- En quoi?

— A la fin des lignes de ces Inscriptions le graveur remplaçait fréquemment la finale s par un c.

- Oncques n'y avais réfléchi.

— L'étranger qui étudie une langue en aperçoit aisément les singularités, que l'aborigène, habitué dès l'enfance à trouver toutes choses naturelles, ne

saurait remarquer.

Quintilien, Gaulois d'Espagne, pays aux sons très rauques, qui porta longtemps le nom de Gaule, enseigna, apparemment, aux Romains, dans son cours officiel, — le premier qui fut créé à Rome pour un grammarien, — que le c doit conserver toujours le son dur; mais ce passage est d'une obscurité remarquable, et doit être interpolé par quelque copiste ignare, comme tant d'autres que notre Victor Cousin a dû éclaircir.

Plutarque a écrit ton surnom, en grec, par c dur,

soit la kappa de l'alphabet grec : Kikéro...

Et il n'est pas certain que le Kappa grec fût dur devant i et é, non plus que le gamma, qui ne l'est

point dans le grec moderne.

Il ne pouvait, ni ne savait qu'il fallait employer le son de c doux, dans le latin, devant é et i, et il n'eût eu pour le faire qu'à recourir à l'emploi du sigma, de la lettre s, — dont je viens de me servir pour reconstituer ton nom : Siséron.

— Je t'écoute avec délices; car il m'est doux, après avoir été traité de Pois-Chiche, Pois-Chichen, Gros-Pois-Chiche, ou, en mettant tout au mieux, La Fleur des Pois, de me trouver rétabli dans tout

l'honneur de mon surnom ancestral...

Et puis, sé non è véro, è bèn trovato...

Et dire que, à cause de ce sacré « cicer » de « pois chiche », mes amis voulaient me faire renoncer à m'appeler Cicéron!

J'ai refusé, heureusement!

Je suis incontestablement le super-champion.

C'est véridique, il n'y a qu'un Paris ; et il faut venir à Paris pour entendre celle-là!

- Tu n'y crois pas ?

ROME GAULOISE

LE PLAN DU GAULOIS GNIPHON PRÉCEPTEUR DE CÉSAR ET MAITRE D'ÉLOQUENCE DE CICÉRON

— Que le *latin* soit issu du *gaulois*, cela ne fait plus doute pour moi.

De mon temps, la péninsule italienne était aux

trois-quarts gauloise ; le Sud était gallo-grec.

Virgile était un Gaulois ; Horace en était un autre ; fils d'affranchi, il n'était pas Romain.

Mais il ne fallait pas le dire.

Les Romains souffraient d'une très dangereuse maladie, dont le microbe vient de reprendre sa virulence en Italie : ils avaient la tête enflée.

Mon maître d'éloquence était le Gaulois Gniphon, que la mère de César avait supplié de guider l'édu-

cation de son fils.

- Il l'a bien mal élevé!

- C'était un vrai scélérat...

— Il n'a pas changé!

— Et dame Aurélia n'en pouvait rien faire.

Gniphon le faisait fesser par un gigantesque esclave gaulois...

C'est alors que le jeune César, déployant son précoce esprit politique, recourut à un stratagème : il persuada sa très noble mère d'affranchir ce terrible père fouettard, qui, dès lors, n'était plus qualifié pour lui tirer les oreilles... - châtiment interdit, mais salutaire.

Et, tout au contraire, le Gaulois affranchi devait toujours à César allégeance et protection!

Il était obligé de rosser, au besoin, l'autre Gau-

lois son successeur.

— Dis-moi, Tullius, que signifiait en gaulois ce nom, Gniphon?

- Disputator éméritus, a-t-il daigné nous expli-

quer:

Rhéteur émérite, de CNIF, GNIF, disputeur, querelleur, et ON, émérite.

Ses conférences étaient des événements.

Il parlait d'abondance, avec précision, élégance, et, à la mode druidique, n'écrivait jamais.

Ses élèves, ou mieux, ses auditeurs, qui comptaient autant de matrones que de citoyens, et des plus illustres, — Varron et moi, parvenus aux dignités consulaires, étions encore ses assidus —, prenaient des notes, et les jeunes Romains dont la bourse était pauvrette, les copiaient et les mettaient en vente chez les bibliopoles...

Il en riait, débonnaire.

Non seulement on ne payait rien aux cours de Gniphon, mais comme à votre célèbre Académie Française, dont j'espère faire partie, on était nourri.

Par le temps qui court, c'est à considérer.

— C'était donc un autre Crésus, ce brave Gniphon ?

- Que non pas.

Il avait du bien au soleil, et vivait de peu.

Certains le forçaient à accepter quelque pécune, sous une forme délicate et discrète.

Il déclinait les invitations, à part les miennes et celles d'Aurélia, mère de César.

Mais j'ai su qu'il avait son plan.

-- Son plan?

— Il voulait, comme beaucoup de grands Gaulois, refaire l'unité gauloise, de la Gaule Cisalpine et de la Gaule Transalpine, et comme à cette époque il n'y avait aucun espoir de refaire cette unité par la force gauloise, disséminée, anarchique, il la voulut refaire par la force romaine.

Gniphon était venu à Rome chercher un instrument susceptible d'exécuter son grand dessein, et il le trouva en Jules César, qu'il dressa à la dure, qu'il guida dans sa carrière, à qui il donna des lettres pour le druide Divitiac, son guide dans la conduite

politique de la Guerre des Gaules.

La suite de l'histoire, on la connaît.

Du reste, nous rencontrerons certainement Jules César et Gniphon ces jours-ci, et tu sauras ce que tu peux ne pas savoir.

Et voilà, cher vieux Gaulois, comment les Gaulois enseignaient le latin aux Romains, à Rome.

- Hé! Notre hôte bienvenu, voici une grandiose taverne où il est possible que se prélasse notre ami Flaccus, Horatius, devant quelques fioles intéressantes.
 - Entrons!

HORACE

LE VIN DE FRANCE. LE « CHEF »

— Quel est ce tintamarre?

— Garçons! Garçons! Holà! Tous les garçons!

- Mais c'est notre bon Horace en personne!

Et quel raffût!

— Honneur à toi, Tullius, et à ce vieux Gaulois qui t'accompagne!

Trois hanaps en vitesse, garçons! Je sens que je vais avoir soif!

Et pleins jusqu'au bord, de ce nectar burgondin couleur d'or, parsemé de soleil en paillettes!

- A ta santé, gloire des Muses !

- Garçon, bis repetita placent!
- -- Remettez ça!
- Bien parlé, cher vieux Gaulois!

Non, chers amis, non, je ne regrette pas d'avoir envisagé la vie sous l'angle de la sage gaieté, et de l'avoir passée tranquille à l'ombre de ma vigne!

Je suis ainsi assuré de boire frais pendant toute l'éternité, tandis que les buveurs d'eau sont, à juste titre, condamnés, sans rémission, au sirop de grenouilles.

C'est seulement dans les Gaules que j'ai su ce qu'est le liquide digne vraiment du nom de vin!

Quand je pense à la bibine que j'ai absorbée, — et chantée! — de mon vivant, que je regrette le temps perdu, et le divin pinard que j'aurais pu, que j'aurais dû boire, si les Muses m'avaient inspiré plus tôt de visiter Paris, ce Paradis.

Ils ont non seulement le sol propice, et le ciel favorable, les Gaulois :

Ils possèdent aussi l'art de cultiver, de fabriquer le vin, de le soigner, et, qui plus est, de le boire congrûment, le fin du fin de la science de vivre.

Nous avons des cuiseurs ; des « coquins » de « coquina ».

Eux seuls ont des cuisiniers, qu'ils nomment avec raison des chefs, habillés de blanc de la tête aux pieds, comme des papes, et coiffés d'une majestueuse mitre blanche cylindrique, qui est l'insigne de leur dignité, la consécration de leur incomparable talent.

— Quel enthousiasme!

— Qui donc, ô Tullius, ailleurs qu'en Gaule, sait confectionner de tels plats, et faire l'accompagnement de chaque mets par le cru qui convient, à tel point qu'on ne sait si tel vin est fait pour tel service, ou si c'est celui-ci qui appelle le vin qu'il dérire?

- Qui donc sait boire, si ce n'est le Gaulois, le Français?

11

Les autres s'empiffrent, avalent, — ingurgitent — aussi vulgairement le boire que le manger.

Les autres goûtent un vin, une liqueur : seul le Français déguste, et le mot déguster ne doit même pas exister dans les autres langues, hormis le latin où il n'a pas, cependant, le même sens raffiné.

Pour moi, c'est un plaisir de boire ce doux nectar des Gaules, mais un autre encore plus vif, si possible, de voir autour de moi, comment boivent le vin ceux qui l'ont si bien ravi à la terre et capté dans les rayons du Soleil.

Regarde, ô Cicéron, ce couple charmant non loin de notre table : on vient de servir un cristal dans lequel brille la liqueur du pays d'Armagnac, moins glorieuse que celle des Charentes, mais plus étoffée et plus familiale, dirai-je :

Le jeune homme réchausse le verre dans sa main, contemple le liquide d'un air d'intimité, d'amitié inimitable :

De temps en temps, il l'approche lentement et respire l'odeur qui s'échappe plus vivante à mesure que la chaleur fait son office.

Alors, quand tout est à point, sa compagne — tu vois, Tullius, le morceau de sucre qu'elle tient tout prêt dans sa menotte ?

- Ma parole, ô Flaccus, il lui tend son verre en souriant, et elle fait trempette dedans...
- C'est ce qu'on appelle, en famille, ici, faire un petit canard...

Et lui, le voilà qui humecte ses lèvres, boit quelques gouttes qu'il n'avale point avant d'avoir laissé au palais le temps de juger, de se délecter, de se réjouir.

Et cette savante lenteur continuera jusqu'à la dernière goutte. Boire, dans ce pays charmant, mais, ô Cicéron, c'est un rite!

LA MESSE

Je ne fréquente pas que les tavernes ; je vais dans ces musées d'une splendeur inouïe ; et aussi dans ces églises superbes, toujours, aux fêtes, remplies de ce bon peuple que l'on dit incroyant, et qui déborde au dehors, faute de place.

Le prêtre de sa religion officie en ornements d'un luxe oriental éblouissant ; et, au moment le plus

solennel, que voyons-nous?

Le Dieu du Ciel se transforme en soi-même, sous la plus noble matière tangible, pour se rapprocher de ceux qui l'aiment, et surtout, dit-on, de ceux qui le moquent et qu'il veut cependant, lui, aimer et attirer à soi, coûte que coûte.

Et lorsque le prêtre élève vers les Cieux la coupe étincelante du divin sacrifice, sais-tu ce que contient ce précieux calice ?

- Du vin!
- Oui!

Le Dieu voulant se transformer en chose terrestre se change en vin, et il veut que les pitoyables humains se l'incorporent, pour les pénétrer un peu de sa divinité, de son immense bonté.

— Si j'avais à écrire maintenant mon De Naturâ Deorum, je répéterais mot pour mot ce que tu viens

de dire, ô Flaccus!

En vérité, tu parles aussi noblement que tu écris. Faisons donc comme ton curé, et buvons à sa santé!

Je me rallie, tu vois, à ta religion nouvelle, qui est, au fond, la même que l'ancienne : celle du bon vin, et du meilleur! Véritablement divin.

- Vive le vin!

LA VIGNE

-Sais-tu bien, ô Flaccus, que tout ce qui concerne la vigne, même en Italie, est d'origine gauloise ?

- Cela ne m'étonnerait pas, ô mon cher co-co-

potator Gallus.

- Le vin, la vigne, la grappe, le pépin du grain et la branche du cep répondent à des noms gaulois.
 - J'en suis convaincu à présent.

Mais pour en juger sans appel, il nous faudrait notre savant ami, Varron.

Qu'en dis-tu, Tullius?

— Assurément, Varron y verrait plus clair que toi... et que moi-même.

VARRON ET OSCAR

- On a parlé de moi par ici.

Ah! c'est vous, chers amis! Je vois que vous ne vous ennuyez guère!

— On n'est pas à Paris pour ça.

Et toi ?

Prends place, ô Varron, et fais savamment honneur à ce nectar.

Garçons!

— Mon cher Flaccus, serait-ce toi qui as donné son nom à la dive bouteille, au flacon?

- J'étais prédestiné, ô mon très savant ami,

l'homme le plus savant de Rome.

Mais, toi-même, si calé en étymologies, sais-tu que

signifie ton propre nom de Varron?

Tullius vient de m'expliquer que ce vieux druide gaulois... lui a donné l'étymologie de son surnom, de Cicéron.

- Oh! Oh! Présente-moi à ce vieux druide!

- Je me présente moi-même, mais mon nom

ne te dira rien, car tu ne sais rien de moi, tandis que j'ai tout admiré de tes œuvres...

Je me prénomme gauloisement Oscar, qui répond au latin primitif Caros, et m'occupe d'étymologies, comme tu le fis dans le temps.

UVA - ACINUS - RACEMUS

- Notre hôte m'a conté des choses étonnantes, et convaincu, ou peu s'en faut, que le latin est issu du gaulois.
 - Voilà qui reste à démontrer.
- Eh bien, je vais y tâcher, en prenant les vocables les plus caractérisques du latin.

Aucun des noms des célèbres chars « romains » ne porte un nom « latin » :

* Tous sont des chars... gaulois.

Tu le verras.

Les noms du chêne, quercus et ilex, ne sont pas latins, mais gaulois.

La vigne, le vin, la grappe, le grain de raisin, la branche, ramus, uva, racemus, acinus, vinea, vinum, sont des mots gaulois, qu'il est impossible d'expliquer par le latin.

Si l'on tire UVA, raisin, comme le suggèrent avec réticence les étymologistes latins les plus prudents, d'un « verbe inusité », UVEO, je suis humide... on n'en est pas plus avancé ; car, en quoi une grappe de raisin est-elle plus particulièrement humide qu'un autre fruit, fraise, framboise, groseille, cassis, cerise, merise ou bigarreau ?

Et puis, d'où tirer UVEO, qui a donné, bien qu'il

n'existât point, UVENS, humide, moite?

Il faut encore recourir au gaulois, OUV, liquide, pour expliquer l'UVEO, verbe disparu, et l'UVENS, qui existe bien.

Mais, ce n'est que la moitié de l'ouvrage!

Co n'est point le liquide qui répond à ce qu'est

la vigne, le raisin.

C'est la nature, la qualité distinctive de ce liquide, qui est sa chaleur, sa vertu, qui lui a fait donner le nom de soleil en bouteilles, d'eau de feu.

Et, justement, nous tombons à pic sur cet autre

mot gaulois, UV, qui se diffuse, feu.

Ces deux mots combinés ont créé l'UVA, le fruit qui distille le liquide réchauffant.

Le seul mot UV eût suffi : le vin, c'est du feu.

- C'est la vérité même.
- Garçons! Ça donne chaud, l'étymologie, et notre bon amphitryon, qui parle tout le temps, doit avoir la pépie!

Nunc est iterum bibendum!

- J'avoue que mon étymologie d'UVA par UVENS n'était pas très riche ; car le raisin n'a point l'exclusivité de l'humidité ; n'est-ce pas, ô Flaccus?
- Si quelqu'un périt de siccité, ce ne sera certes pas moi!

Mais, que font donc tous ces famuli famulorum?

Garçons, tous les garçons!

Ecoute, Tullius, je commence à me trouver rotundum atque beatum, comme le Père Eternel de ton De Naturâ Deorum !

- Beatum atque rotundum, heureux et rond, aije écrit, ô mon bon Flaccus.
- C'est rond et heureux qu'il fallait dire, ô Tullius!

Crois-en ma vieille expérience!

- Je crois m'en apercevoir, en effet...
- Voyons maintenant ce pépin?

LE PÉPIN

- L'ACINUS, c'est le pépin, comme tu l'as si bien écrit toi-même, alors que d'autres voulaient que ce fût le grain : c'est le pépin du grain.

Et ce mot provient du gaulois A-CYN, tout-premier, origine, source, en gaulois, première de toute chose, c'est-à-dire, la graine, le germe, le pépin.

ACH étant le germe, l'origine, la source, nous avons en CYN-ACH un rejeton produit directement par la graine, par le NOYAU, par le PEPIN et NON par BOUTURE ou GREFFON, spécifie avec soin

Owen Pughe.

ACH a formé, simultanément avec A-CYN, le « latin » ACINUS, A-CIN-US, par l'addition du suffixe US, — qui est l'article suffixe gaulois IZ, retrouvé dans IS, EA, ID, lui, elle, ce, masculin, féminin, neutre, du latin.

- Voilà du nouveau, et que Gniphon a gardé

pour lui.

LA GRAPPE

-- La grappe, racemus, est tout aussi gauloise, et

plus belle encore dans sa description.

GRADD, prononcé GRAZ, valeur, noblesse, d'où gratia, dont le sens est secours, force, valeur, à l'origine, avant les autres acceptions connues de grâce, de beauté, de bonté.

EM, GEM, est une perle, qui a donné gemma au latin ; on a créé GRAZ-EM, pour GRAZ-GEM, la

perle de force, de grâce, de beauté.

Est-il perle plus belle qu'un grain de raisin?

Le G initial de GRAZ est tombé.

Et le gaulois a donné au latin son RAZ-EM-US,

RACEMUS.

— O ami Tullius! Voilà qui me plaît infiniment, mais renverse toutes les notions de notre science étymologique; et je commence à comprendre tout le mal que je me suis donné, si j'ai cherché dans le latin ce qui se trouvait dans le gaulois!

— Je vais te remettre, ami Varron, les épreuves de la première partie d'un livre que je fais impri-

mer sur les Mystifications Historiques et Philologiques, et tu me donneras ton avis.

Tu y trouveras quantité de choses, Roma, l'Aven-

tin, Numa et cent autres qui t'ont fort empêché.

Pas un mot de la langue latine n'est issu du latin,

qui est une langue dérivée du gaulois.

Il en est de même de la langue grecque, et tu le verras, j'en ai presque convaincu Socrate, Platon et Cratyle.

- Alors, que de temps j'ai perdu à ces recherches!
 - Erreur, ô très savant homme.

CONSOLATION A VARRON

Même si tous tes étymons étaient faux, ton œuvre philologique n'en resterait pas moins précieuse.

— Comment cela?

— Parce que tu ne t'es pas borné à chercher le sens intime des mots dans leurs racines, tu en as donné les acceptions aux diverses époques de la vie romaine, et ceci est un trésor que les linguistes et les historiens n'ont garde de laisser perdre.

Et il y a une seconde raison:

Cette raison est que ceux qui sont venus après toi, et dont je suis le plus modeste, se servent de tes étymologies pour faire la contre-épreuve des leurs.

Dans ce domaine, il faut tout explorer, même les côtés qui sembleraient les plus négligeables, les idées, les comparaisons les plus risquées, les plus ridicules.

Si nos prédécesseurs ont déjà fait cette exploration, leurs conclusions erronées nous dispensent de recommencer leurs recherches, stériles, ardues, courageuses.

Et il en est de toi comme de chacun de nous:

Nous tirons dans les lourds brancards avec ardeur, par tous les temps, et si nous tombons avant l'étape,

un autre, et puis un autre, et un autre encore reprendra le collier et conduira la charrette à bon port.

Du moment que le but est atteint, ceci console un vrai savant de n'avoir pas remporté le prix.

LA CHANSON DU VIN

- Assez causé! Chantons!

Ne nous as-tu pas promis La Chanson du Vin?

— C'est que, cher Horace, il y a du monde céans, et cette chanson française n'a peut-être qu'un lointain rapport avec la philologie ?

— Ceci me surprendrait de toi ; mais, pour l'instant, foin de la linguistique, et tes lecteurs ne s'en

plaindront point...

Ni toute cette Parisienne et Elyséenne assistance.

Vive le vin!

— Demeure assis, ô Flaccus...

— Flapi, moi, dis-tu?

Oui, je suis Flaccus de naissance, et ceci, en latin, à moins que ce ne soit encore du gaulois, veut dire flapi; mais je ne le suis pas encore tout à fait à cette heure, ni si flasque.

Assis? Le vin se chante debout!

Je gravis, j'escalade cette estrade de l'orchestre;

je suis le coryphée.

Holà! Qu'on me passe ce tambour de basque, que je batte la mesure en deux temps, ou trois, quatre s'il le faut!

Je suis homme de mesure ; l'univers entier le

proclame.

Hé mais! Je ne m'abuse point! Quelle est cette Andalouse là-bas? Par Bacchus! c'est celle de mon cher Alfred, la seule Andalouse qui adornât Barcelone et que le charmant Musset trouva le moyen de s'approprier...

- Je ne pouvais pourtant pas, très cher ami,

faire rimer Séville avec ma lionne...

- C'est juste!

Veux-tu me la prêter, ton Andalouse, pour ce numéro sensationnel ?

- Je ne te la prête pas : je te la donne, si tu le désires.
- Eh bien, marquise du marquisat d'Amaëgui, saisissez-moi vos doubles crotales, et me faites vis-à-vis, pour cette danse que les profanes nomment si improprement du ventre, attendu que c'est la danse totale et que le devant n'y entre que pour la plus faible partie.

Commençons! Attaquons!

Et que se dérident notre Virgile et son inséparable Musset!

Et le vieux Caton lui-même, qui me regarde de travers.

— Encore un moment, que je dise un mot à cette charmante société:

Mesdames, Messieurs,

Je reconnais dans votre honorable et gentille assistance des chanteurs et des chanteuses incomparables, artistes et amateurs, ténors, très forts, de Tolosa, basses et barytons.

Ne craignez pas de nous accompagner de vos or-

ganes puissants et mélodieux.

Je vous ferai les recommandations qui sont d'usage en Burgondie pour chanter dignement et mimer convenablement la *Chanson du Vin*.

Du mouvement! De la couleur!

Et toi, marquise adorable, chante, danse, tourne et vire et virevolte autour de ton Horatio.

Je commence:

Chantons la vigne!
La voilà, la jolie vigne!
Vigni, vignons, vignons le vin!
La voilà, la jolie vigne au vin!
La voilà, la jolie vigne!

De vigne en branche, La voilà, la jolie branche! Branchi, branchons, branchons le vin! La voilà, la jolie branche au vin! La voilà, la jolie branche!

De branche en feuille, La voilà, la jolie feuille! Feuilli, feuillons, feuillons le vin! La voilà, la jolie feuille au vin! La voilà, la jolie feuille!

De feuille en pousse, La voilà, la jolie pousse!

(Ici les Burgondins et les Burgondines poussent et ramènent les deux bras, dans l'horizontale, en mesure ; mon Andalouse et son Horatio, à distance respectueuse, — à cause de Caton, en gaulois Chaton, qui les regarde —, se poussent du ventre en deux temps, avec un savant effet rétroactif, ainsi jugé par Cicéron).

Poussi, poussons, poussons le vin! La voilà, la jolie pousse au vin! La voilà, la jolie pousse!

De pousse en grappe, La voilà, la jolie grappe! Grappi, grappons, grappons le vin! La voilà, la jolie grappe au vin! La voilà, la jolie grappe!

De grappe en hotte, La voilà, la jolie hotte!

(Tout le monde les coudes au corps! Les poings serrés! Bon! Et levez les épaules en mesure, secouant cette hotte invisible! C'est du plus gracieux effet!)

Hotti, hottons, hottons le vin! La voilà, la jolie hotte au vin! La voilà, la jolie hotte!

De hotte en cuve, La voilà, la jolie cuve! Cuvi, cuvons, cuvons le vin! La voilà, la jolie cuve au vin! La voilà, la jolie cuve!

De cuve en presse, La voilà, la jolie presse!

(Pressez dur, Mesdames, Messieurs, en levant et baissant les avants-bras dans la verticale).

Pressi, pressons, pressons le vin! La voilà, la jolie presse au vin! La voilà, la jolie presse!

De presse en cruche,

(Chaque Burgondin désigne de l'index son meilleur ami, en mesure).

La voilà, la jolie cruche!
Cruchi, cruchons, cruchons le vin!
La voilà, la jolie cruche au vin!
La voilà, la jolie cruche!

De cruche en verre, Le voilà, le joli verre! Verri, verrons, verrons le vin! Le voilà, le joli verre au vin! Le voilà, le joli verre!

De verre en bouche,

(Le galant Burgondin désigne la bouche de sa Burgondine).

La voilà, la jolie bouche!

(Ici, c'est plus compliqué, mais plus scientifique : c'est un des numéros jadis enseigné en Sorbonne par le célèbre Panurge, matché par Rabelais avec un philosophe Anglois, venu d'Albion soutenir, par gestes, sa thèse philosophico-scolastique. — Attention! Fermez poings et menottes gauches, en ménageant un petit orifice; dans cet orifice, vous introduisez l'index de la dextre; vous le retirez; de la dextre à plat, vous frappez sur le poing hermétiquement fermé: l'effet produit est ravissant; on entend le bruit harmonieux et prometteur du bouchon. — En avant! Vous battez la mesure en deux temps: un pour l'index, deux pour la paume!).

Bouchi, bouchons, bouchons le vin! La voilà, la jolie bouche au vin! La voilà, la jolie bouche!

De bouche en ven-trrre! Le voilà, le joli ven-trrre!

(Ne manquez pas cet effet frappant : tapez-vous sur le ventre des deux mains à plat, en cadence, à moins que vous ne préfériez vous le brosser...)

> Ven-trri, ven-trrrons, ven-trrrons le vin ! Le voilà, le joli ven-trrre au vin ! Le voilà, le joli ven-trrre !

De ventre en p....,

(Ici toutes les dames, qui rient aux larmes, s'éclipsent et le reste du couplet se perd dans un brouhaha de rires olympiques).

De p.... en terre, La voilà, la jolie terre! Terri, terrons, terrons le vin! La voilà, la jolie terre au vin! La voilà, la jolie terre! - Plaudite, cives!

De ma vie, ô cher vieux druide, je n'ai passé de si bons instants.

Je m'en suis payé une bosse!

Tu as réjoui jusqu'à notre bien aimé Virgile, et le grave Cicéron.

- Ron, Ron!

- Et nous tous, ô Flaccus, et jusqu'au terrible Caton.
 - Je l'avoue, ô Tullius.

Je voudrais bien me mettre en colère, mais je ne sais pas ce qui me prend, — ce capiteux pinard, peut-être bien — je ne le puis, et j'éprouve une forte envie de rigoler, — ce qui ne m'est jamais arrivé...

- Sais-tu bien, ô notre Caton, que je préfèrerais avoir rimé cette allègre chansonnette que d'avoir versifié l'*Ars Poética*?
 - Et moi que d'avoir écrit l'Enéide.

CHAGRIN DE VIRGILE

Faire chanter le peuple, ce bon peuple de France, quand tout conspire à le faire pleurer, voilà quelle serait mon ambition !

J'ai chanté le peuple romain, bourreau de ma patrie gauloise, car, Gaulois, je le suis. Gaulois du cœur à l'âme et de la tête aux pieds.

Je t'emprunte, pour le proclamer, ton vers le plus

pur, ô Musset.

Plus ma renommée grandit, plus je me repens de cette défection, dont j'avais ordonné, en mourant, de brûler l'œuvre.

Et pourtant, que pouvais-je changer, là où notre très noble Vercin, Gétorix, n'a pu que trouver, après tant de victoires, une mort cruelle après six années d'un supplice infernal, dans la nuit d'un silo romain, dans l'affreuse prison Mamertine!

J'ai fui jusqu'à Naples, où repose ma dépouille mortelle, la cour impériale qui me sollicitait ; Octave m'aimait, et je l'aimais, lui, comme tu l'aimais, mon cher Horace, sincèrement.

Mais le chagrin hantait mon âme, et, toi-même, tu ne répondais que par des vers à ses invitations

les plus pressantes.

J'ai chanté!

Ah! Sait-on tout ce qui pleure, parfois, dans un cœur qui chante!

- Mais, ô Virgile! Que serait, sans toi la gloire

de Rome?

- Il y avait toi ; il y avait Lucrèce !

J'ai chanté!

Et peut-être n'ai-je pas été inutile à ma grande patrie gauloise!

Octave Auguste a été plus doux ; il a été plus

juste...

- Après m'avoir préalablement fait couper la tête, le fourbe, par procuration ; et il m'appelait son « père » !
- Quel temps cruel, ô Tullius! Mais, s'il ne l'avait fait, n'aurais-tu pas coupé la sienne?

En jurerais-tu?

Catilina et ses amis en ont su quelque chose...

Et César n'a dû son salut qu'à ton indulgence!

— A ma faiblesse, aux prières de Gniphon!

— Octave a arrêté les spoliations des terres de la Gaule Cisalpine ; il a empêché les effroyables concussions des proconsuls de Rome dans toutes les provinces de l'Empire.

Ses conseillers, Pollion, Mécène, d'inoubliable et chère mémoire, étaient Gaulois, comme leur nom le

prouve.

Et toi, ô Varron! Sais-tu ce que signifie le nom que j'ai donné à mon œuvre, célébrant la gloire du Peuple Romain?

- Tu l'as tiré d'Aénéas, fils de Vénus et d'Anchise, et gendre de Priam?

— Je pouvais choisir tout autre Troyen.

J'ai pris Aénéas parce que ce nom, dont j'ai fait l'Enéide, Aénéis, Aénéidis, signifie, en gaulois, l'Antiquité.

Enée, Aénéas, était, de son nom gaulois, l'Ancêtre, celui que je nomme toujours le « père » : pater Aénéas.

C'est un ancêtre gaulois que j'ai donné au peuple romain.

- Tu sais donc le gaulois ?

— Je ne l'ignore point.

Je l'ai sucé avec le lait, et mon père le parlait et le chantait.

- O Virgile, ne pourrais-tu nous parler de ton père ?
- Rien ne me sera plus doux ; mais il faut d'abord que notre ami, ce barde à l'accueil si fraternel, nous explique les mots essentiels qui composent cette superbe Chanson du Vin.

Car, je soupçonne véhémentement qu'il y a de la

philologie là-dedans :

Trahit sua quem que voluptas!

LA VIGNE AU VIN CHANTONS! CANO! JE CHANTE

— Sans le gaulois, ô grand poète, nous ne pourrions pas chanter la vigne, et tu n'aurais pu chanter les malheurs de Troie et du père Enée.

— Je ne l'ignore nullement ; mais, après avoir lu tes épreuves, je te demanderai d'entrer dans le détail, car si je connais les mots, je n'en ai pas étudié les racines et moins encore les radicelles.

- Prenons le début de ton Enéide :

Arma virum que cano, Trojae qui primus ab oris

Italiam, fato profugus, Lavinia que venit Littora :

Je chante les armes et le héros...

Cano, est là pour « can-éo », « chant - (je) - vais » : « je vais chantant ».

Can, en gaulois, est un chant, et ce mot racine n'existe pas dans le latin, ni dans le grec.

Can-éré, canéré, chanter, est là pour can-iré, allerchantant, et la racine de ce verbe iré, aller, n'est pas dans le latin.

C'est le gaulois ér, et ir, même mot, qui a créé ce verbe essentiel.

Voici le sens actuel encore de ces mots :

Er, mouvement, impulsion, progrès, course;

Ir, ce qui monte, croît, pousse, frais, vert, la sève.

Le sanscrit possède la racine i, aller, très nette, mais n'a pu créer le latin iré.

Îr a donné *irad*, colère, passée au latin sous la forme *ira*, avec tous ses dérivés.

- Comment expliques-tu, ô Gaulois gallissime, l'intensitif cantaré ?
- Savant Varron, impossible au latin de former aucun verbe intensitif sans employer le gaulois ta, « grand », que tu as vu dans le superlatif grec en tatos, ta-t'-os.

Cantaré est composé de can, ta, iré, can-t'-are : chant - grandement - aller, aller - chantant - grandement.

- Et cantor, cantator?
- Ceci fera partie d'une *rafle générale* que je vais faire dans le latin et dans toutes les langues dites « latines » et prétendument « germaniques ».

Canta-t-or, comme can-t-or, présente un t de liaison entre le verbe et or, en gaulois homme, vir :

L'homme qui chante.

ARMA, LES ARMES JE LES CONFISQUE!

- Voyons arma, les armes.

— Je te les confisque, savant Varron.

Arma, qui n'a pas de singulier en latin, n'a pas non plus de racine latine.

Le mot racine est le gaulois arf, pluriel eirf; arv,

eirv.

Au tableau des permutations tu verras celle de m en f ou v, qui a opéré dans ce mot si ancien, et incontestablement gaulois.

Arf, arv, est une arme, un outil, les deux sens donnés au latin arma.

Arf, arv, conduit directement à l'invention, le dessein, l'intelligence.

Ars, l'art, n'est autre chose qu'une déformation d'arf, arv.

Nul philologue n'en a donné l'origine, même de loin.

Et Minerve elle-même...

MINERVE

- Quoi, Minerve aussi?
- Nous voilà obligés de donner à cette célèbre divinité, la plus célèbre de l'univers, et surtout de Rome, le sens de son nom.
 - Gaulois, naturellement?

- Prince des orateurs! Tu l'as dit!

Si tu ne veux pas que Minerve soit une Gauloise, dis-nous donc ce qu'elle est ?

- Ma foi, je vois que tu as trouvé l'étymologie d'*Athênê*, dont *Minerve* est le nom romain...
 - Du tout : gaulois !
 - Explique-toi donc!

Mais c'est vexant pour l'auteur du De Naturâ Deorum, de ne pas savoir ce qu'est Minerve!

- As-tu fait attention à l'étymon d'arma? Qu'était Minerva, Minerve?

— Comme Athênê, la déesse de la sagesse, de l'éloquence, des arts, des armes!

— Parfait : tu y es arrivé, à son étymon !

- Je ne vois pas encore?

— Il n'est donc pas surprenant que jamais personne ne s'y soit retrouvé, puisqu'on est allé chercher l'étymologie de Minerve, la plus claire, la plus pure, la plus belle, jusque dans cette mensualité qui regarde plutôt la sage-femme, mens, mois.

Il y a des pages, des volumes de semblables divagations dans toutes les encyclopédies du monde entier sur notre Minerve, dont le nom doit se dire Minerv, Minerve, à la française, et non Minerva, qui est le nom *latinisé*, pris au gaulois, et non pas donné

au français.

Min, gaulois, c'est la bouche, ce sont les lèvres, au pluriel minion, les « mignonnes »;

Et eirf, eirv, ce sont les armes, les outils, les arts,

les inventions:

Arvaès, réfléchi, dessein;

Arvaezus, inventif;

Arvaèzu, inventer;

Arvaèz-our, pour arvaèz-gour, par chute du g initial, inventeur.

Arvèz, décider, combiner;

Et toute la série des autres dérivés.

Min-erv est donc la bouche-inventive de la sagesse, de l'éloquence, des armes, des arts, des métiers...

- Nous voici bien loin de l'abject étymon des

cloportes de philologie.

- En effet, chef vieux Gaulois, à Rome, nous célébrions deux fêtes de cette grande déesse, à six mois de distance:

La première était celle des orateurs, des professeurs, des artistes;

La seconde était la fête des artisans.

— O Varron, notre ami est bien capable de te prendre aussi Junon...

- Et le reste, ô Tullius, au train dont il est

lancé...

- Et ma toge avec!

BRAS ET JAMBES

— Je me vois contraint de vous prendre, en passant, les os et la peau, les bras, en attendant les autres membres, que je vous dévisserai les uns après les autres.

Votre armus, bras, n'est autre que ce que nous venons d'étudier.

Arm, avec l'article suffixe us.

Toutes les langues du Nord, dites « germaniques », ont reçu le mot du gaulois :

Anglais, arm; allemand, suédois, hollandais, arm; gothique, arms; « vieil allemand », aram;

Le slave donne ramo, qui se trouve dans le serbe.

Une seconde racine rejoint la première : celle qui ferait de arme une inversion de rame, arm-us pour ram-us.

LA RAME, LE RAMEAU LES CORNICHONS

— Ramus, rame, rameau, est le gaulois rha-am, « qui s'étend et forme voûte ».

Sans le gaulois, pas de ramier, pas de pigeon ra-

mier, pas de ramure, pas de ramage.

La rame du rameur, rémus, provient du gaulois rhé, motion rapide, course, puis rhem, capable de vitesse extrême.

Le latin rém-us en est sorti sans mal ni douleur. Les Rèmes, Rémois, Rémi et Rhémi, étaient des rameurs émérites.

Maintenant, ils ont la réputation de ne pas s'éloigner de leur jardin, si beau que cela se comprend ; et c'est pourquoi les jaloux les traitent de « cornichons »...

Le rémigium, l'action de ramer, est composé de rèm-agium, permutation de a en i déjà étudiée.

Rémigius, Saint Rémi, était Rèm-igius, pour

agius : un rameur.

Agere, ag-éré, agir ; ag, aig, gaulois, actif, productif ; iré, aller ; voilà votre latin tout trouvé.

N'oublions pas que les bras sont non seulement des armes, mais qu'ils sont aussi des branches.

Et de tous les outils les plus fameux.

— Et maintenant, fais-nous admirer cette jolie terre au vin.

LA JOLIE TERRE AU VIN

EN GOHELLE, LES BRAVES, LA ROUE, LA NOEL

- Puisque notre cher Horatio le désire, voyons sans tarder la *jolie terre au vin*.
- Tu nous as déjà repris notre *terra* ; passons à jolie.
- Ceci est justement le plus *joli* de l'histoire, ô Varron, mais le plus difficile.
 - L'a-t-on tiré du latin?

— Pas moyen ; alors les étymologistes n'ont pas

manqué de farfouiller dans le germanique.

Or, joli est un terme employé mille et mille fois par jour avec le sens de gai, et de gentiment beau, en anglais jolly, avec les deux sens.

En français, le sens de gai s'est perdu générale-

ment.

Dans aucune des langues dites « germaniques » les termes dont on veut tirer joli n'en ont la signification.

Il faudrait des pages pour exposer en long et en large cette mystification, dont le but, comme toujours, est d'enlever au gaulois ce qui lui revient dans la création des langues et notamment de l'anglais et du français, pour en faire don aux autres langues...

Joli n'a rien à voir avec tous les mots des langues du Nord qui signifient la « fête de Noël », ni la « fête du solstice d'hiver » du paganisme, que l'on rapporte à la « roue », qui ramène le nouvel an, fête où l'on sacrifiait un... innocent cochon à Freya...

Joli est le mot gaulois joli, tout bonnement, ioliz en breton, du verbe ioli, le même en gallois, ioli, louer, révérer.

Il y a aussi, dans le breton, ioul, désirable, qui rend fort bien le sens de joli.

— *Iulus*, *ioul-us*, dont *César* avait reçu le prénom : de quoi, si « joli », il se disait « fils de Vénus ».

Le breton préfère le mot brav, brave, si joli, à ioliz, du même sens.

Le gallois offre également brav ; et ioli, louable. Dans le Midi, quand on veut qualifier un bon, gentil garçon, on dit de lui : « qu'il est brave ! »

La façon de *penser* gauloise persiste partout en France.

BRAVE

Au mot brave, voilà encore Littré à la remorque de l'inévitable Diez, perdu dans les feux de file, depuis le « bas-latin » bravus... jusque dans les impossibles étymologies germaniques.

— Il me semble avoir ouï dire que le mot bra se trouve dans le nom des Ombriens, les Umbri, qui se nommaient dans leur gaulois, om.bra, hommes-forts.

- C'est exact, cher Varron.
- Et dès lors, avec le superlatif gaulois af, av, que tu nous a enseigné, nous trouvons bra-af, bra-av, brave?
 - Bravo, bravo, brave Varron!

Si, à ton vaste savoir, tu avais appliqué les rayons de la lumière celtique, il y a deux mille ans, la face du monde eût changé.

- A propos, mon bon ami, je voudrais bien, moi aussi, connaître l'origine de mon surnom ; car je m'appelle Horace sans savoir pourquoi, ni ce que cela veut dire.
 - Tu le sauras tout-à-l'heure.
- Si mon étymon est aussi... joli que celui de Cicéron...

Car je ne voudrais pas que tu me fasses des bla-

C'est déjà assez embêtant d'être Flaccus.

- Rassure-toi: ton nom est merveilleux.

Pour en terminer avec la mystification germanique, disons que l'on veut tirer la noël, fête chrétienne ou payenne, d'un mot que l'on croit germanique, et dont l'anglais wheel, prononcé ouil, est le plus à la mode.

Or. le gallois, le breton, le gallique ont tous le

mot gouél, goél, gwyl, signifiant fête.

Gohelle est le nom de régions gauloises très riches.

Et puis, wheel est composé de deux parties gauloises : ffy, qui pousse en avant, et il, faculté de locomotion, d'où, en composition fy-il, vy-il, vyl,

racine de l'anglais wheel, ouil.

Toutes les langues du Nord ont reçu ce mot du gaulois; seul le haut allemand ne l'a pas : nous lui avons donné rad, de notre rod, rot, qui a fait le latin rota; et rota, ruota, roda, ruéda, roue, dans les langues dites « latines »...

Littré signale le sanscrit ratha, d'un radical ri, mais ri signifie aller, et ne comporte pas le sens de rond, de tourner, comme le gaulois rhod, rhot.

LE RED-AN-DRO

DES PRÊTRES SALIENS A ROME

- En effet, ce radical gaulois nous est bien connu ; car les prêtres Saliens dansaient le red-an-dro, la course en rond...
- Dont les figures étaient LES MEMES QUE TU PEUX ENCORE CONSTATER DANS NOTRE BRETAGNE.

Nous avons toutes les formes de cette danse sacrée, amptruo, amdruo et antroare, ceci chez Festus, qui le donne comme « rendre grâces » : c'était donc une danse d'actions de grâces, une danse sacrée.

Am, tro, ire : aller en rond autour.

Tro, dro, est le gaulois pour tour.

— Ce qui, combiné avec am, amp, autour nous donne autour du cercle, tourner en rond ; j'y suis parfaitement.

Nos prêtres Saliens étaient des Gaulois, et Numa, du reste, n'a institué à Rome que les Prêtres et les rites des Gaulois, étant lui-même Sabin, c'est-à-dire Gaulois de sang immaculé.

CICÉRON ET MARIUS GAULOIS

— Notre Cicéron, né à Arpinum, est un Gaulois Sabin, comme son voisin de village, Marius, vainqueur des Cimbres, des Ambrons, des Tigurins, des Teutons, tous grands Gaulois Transrhénans, Galli Transrhénani, ainsi que leurs noms le prouvent.

Ce sont les Volsques qui ont fondé Arpin-um,

Ar-pin-um, La Pointe.

- Raccrochons-nous à notre branche.

BRANCHI, BRANCHONS

O surprise! Diez et Littré renoncent à couper cette branche de l'arbre latin, et, qui plus est, ils la détachent du gaulois!

Et ils ne tentent pas de rattacher le mot au grec brac'hiôn, bras.

Cette hardiesse n'a pas été au-dessus de la témérité des deux illustres auteurs du Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine, récemment paru, MM. A. Ernout, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, Directeur d'Etudes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, et A. Meillet, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, Président de la Section Historique de l'Ecole des Hautes Etudes.

Je me suis procuré ce savant ouvrage chez C. Klincksieck, l'aimable libraire au nom si rébarbatif, 11, rue de Lille, in Lutétiâ Parisiorum, qui me l'a cédé au prix de faveur de deux cent cinquante francs, et que je ne vendrais pas pour le double.

Une nouvelle édition va paraître, et aucun latiniste digne de ce nom ne voudra s'en trouver démuni.

Voyons ce que disent ces messieurs de notre bras puissant, qui est une branche, comme une branche est un bras.

« Les *branches* d'un arbre sont ses *bras* », spécifient Diez et Littré.

Brac(c) hium, bras, membre de devant, patte, pince, etc... d'un animal.

Se dit également des branches d'un arbre, par rapport au tronc, d'un bras de mer, etc...

Dans la langue de l'Eglise, symbole de force, d'où le surnom du Christ, Brachium Domini.

L'emprunt au grec a été vu par Festus.

Brachium nos ; Graeci dicunt, brac'hiôn, quod

deducitur a brac'hu, id est brévé, éo quod ab humé. ris ad manus bréviores sunt quam a coxis plantaé.

Ce qui signifie, on l'a deviné:

Bras, brachium, disons-nous, et que les Grecs disent brac'hiôn, de brac'hu, court, de ce que le membre qui va de l'épaule à la main est plus court que la jambe, qui va de la hanche jusqu'aux pieds.

— Qu'en dis-tu, notre Varron ?

- J'en suis suffoqué.
- Et toi, Horatio?
- J'en suis baba, comme Cicéron, qui se tord de rire avec Caton...
 - Et toi, Vossius?
- —Je dis que ce sont là des blagues sonores, nugae canorae, comme je l'ai écrit dans mon Etymologicon Linguae Latinae, il y a environ deux cents ans.

Car, s'il suffit à un membre d'être plus court que

la jambe pour se dire brachium...

Saint Isidore de Séville n'a pas été plus heureux, et je l'ai mis dans le même sac, avec Festus.

— Et si tu avais tort, toi aussi?

— Tout arrive ; je me suis souvent trompé.

- Isidore, primat de toutes les Espagnes, s'est déjà blousé dans l'étymologie de notre âne, auteur de l'asinus latin.
 - J'en ai bien ri...
- Mais il a mis dans le mille avec l'étymon de brac'hium, dont tu dis qu'elle ne mérite pas l'examen : audiri plané non meretur...

Prends garde qu'il ne te décoche quelque excommunication soignée, secundum artem episcopi ; car tu la mérites.

Brachia, nous enseigne Isidore, à fortitudine nominata : Baru enim graécé grave et forte significat ; in brachiis enim tori lacertorum sunt, et insigne

musculorum robur existit.

« Les bras, brachia, ainsi nommés du grec baru, à raison de leur puissance; car dans les bras se trouvent les cordes des muscles, des biceps, d'où résulte une force extrême ».

— J'aime mieux ce raisonnement du grand Evêque que le tien, ô savant Vossius, gloire de la Hol-

lande, pour cette fois.

— Ét je me rallie à ton opinion, ô Varron, qui as été mon guide le plus admiré dans mes recherches les plus ardues.

Nul plus que moi ne t'a rendu justice.

— Et maintenant, l'opinion de notre vieux Gaulois ?

— Je suis avec Saint Isidore, qui pourra m'être utile si son confrère Saint Pierre me ferme au nez la porte du Paradis...

Et je vais lui faire un additif.

— Que la racine de barus, baru, est gauloise, je gage ?

— Tu as gagné, et tu ne risquais rien.

Le grec barus est le gaulois bar, qui lui en a donné toutes ses acceptions, grave, terrible, puissant, et qui possède encore celles de barre, manche, soutien; et barre de sûreté, verrou.

Du reste, Littré, en veine de sagesse, dérive barre. français, de bar, celtique, gallois, gallique, gaulois.

Naturellement, l'inévitable « bas-latin » barra est rappelé, mais débouté.

De là barra en provençal, italien, espagnol; l'an-

glais bar, tel quel.

Avec la « bar-maid »: The lady in the bar.

La barre.

Le barreau.

- Mais c'est donc par inversion que bar a fait bra?
- Cette version est très commune, et l'auteur du dictionnaire cimbrique, gallois le plus réputé, Owen Pughe, donne précisément au mot brac, la racine en question, bar.

Nous avons ber-loque et bre-loque, ber-telle et bre-telle; derrière et drière et bert pour bret, juge, (Ver-go-bret), dans tous les noms des rois des Francs, ces Celtes des bords du Rhin, les pères et fondateurs de la noble et glorieuse nation Française, comme les appelle notre admirable érudit Rabelais, et comme je prouve qu'ils l'étaient.

La même inversion se retrouve dans les noms des rois « saxons » d'Angleterre.

Tous ceux qui ont dit le contraire sont des ânes bâtés, tous, *tré*-tous, comme dit Rabelais, et *ter-tous* dit-on chez les Francs-Picards.

Des ânes en dix-sept langues.

Le grec barus, bar-us, se trouve tel quel dans le gallois, barus, avec le sens de malfaisant, mis-chievous, dit Owen Pughe, du vieux français mès-chef, mauvaise-tête; mès-cap pour nos Provençaux.

A mis-chievous boy, bachgen barus.

Bra a fait brac, donné au français sous la forme braque.

Racines *bra*, fort et *ag*, *ac*, *og*, *oc*, agile, ag-ile, ag-ilis, donné au latin.

Pughe donne à brac les acception flatteuses que voici : lavish, open, free : généreux, ouvert, franc.

Dyn brac, an open hearted man: un homme au cœur ouvert, franc, braque.

Le chien à qui nous avons donné le nom de braque est un chien courant, agile, libre, franc.

Quand nous disons d'un homme qu'il est braque, c'est qu'il est quelque peu brusque; et brysc, brysg, dans le cimbrique et le gallique rend bien le sens d'alerte, vif, donné tel quel à l'anglais brisk, même sens, absolument.

Brisk, anglais: alerte, vif, en est issu.

LA BRISQUE ET LES BRISCARDS LE FLINGOT

Et vous, glorieux briscards, savez-vous que l'Académie, Littré, Richelet et tutti quanti déclarent forfait, et ne citent même pas votre illustre nom ?

Ni celui de votre flingot... qui, pourtant, est du

gaulois de derrière les fagots!

— Patron! Il y a la brisque, aux cartes, l'as et le dix; ça me connaït; mais Littré, qui cite le cae, constate la carence de l'Académie et Richelet n'en souffle mot:

Et lui ne sait pas ce que c'est, une brisque.

Qu'est-ce?

— Mais, mon jeune maître, faites comme moi ! Ouvrez le Dictionnaire gallois, cimbrique, gaulois...

PRÉTER, C'EST DONNER!

- Peux pus, patron ; l'ai prêté à Horace, qui ne veut pas me le rendre...
- Je te le rendrai quand j'aurai approfondi le système des permutations dans la langue gauloise; c'est très, très amusant...

Et puis, prêter, ne l'oublie jamais, jeune homme, en matière livresque, c'est donner.

- Et en matière tout autre aussi, ô Varron.
- J'en sais quelque chose, Tullius!
- Tiens, Crassus! Je te croyais empaillé chez les Parthes?
- Oui, j'occupais une situation élevée, suspendu à la voûte de leur temple.

Ceci a permis à Jules César, mon collègue, de ne pas me rembourser...

CHANTONS ENCORE! LE BRIGANT CRÈVE LE TAMBOUR

— Paulo majora canamus!

— La question de la branche est vidée...

- Telle ma bouteille, ô Tullius!

A quoi pensez-vous donc, amis?

Garçons! Tous les famulos! Par ici! Que je vous mobilise!

Servez frais! Rien ne donne soif comme ce sacré système de permutations! Et comme je préfère muer, muter et permuter le divin liquide du père Bacchus!

— Le Brigant, dont les présomptueux imbéciles se sont tant gaussés, a traduit ton Enéide en vers... bretons.

Ton « Italiam fato profugus... » ô doux Virgile, lui a permis de trouver son « bro fugus », fugitif du Bro, de la patrie...

- Il a peut-être exagéré...

— Je l'ai fait à dessein, chers amis.

Je me suis trouvé devant des philologues tellement stupides, tellement incrustés de latinerie et de bocherie, que j'ai battu le rappel des bons Gaulois avec fureur, avec rage.

J'ai « crevé le tambour » : il le fallait.

Sans moi, à quoi eût servi l'érudition extraordinaire de Dom Pezron, du savant Pasteur Pelloutier, dont les merveilleux travaux restaient ignorés sous la poussière universitaire ?

C'est à coups de trique que j'ai réveillé la bourrique sorbonnarde, et fini par attirer l'attention de bons esprits, mais surtout celle de mon glorieux ami, La Tour d'Auvergne.

- Je te dois tout, mon vieux camarade!
- Non pas.

Tu es « le maître ».

Tu es la gloire de notre Bretagne, où les gloires sont pourtant innombrables, et couronnent celles de

notre grande patrie, la France!

Des savantasses, et même de vrais savants, qui n'ont pas mis leurs lunettes pour te lire, critiquent quelques unes de tes étymologies, et rapportent au latin ce que tu as donné au gaulois :

Et ce vieux barde ici présent démontre qu'aucun des mots « latins » ainsi mis en possession de notre

bien n'est latin...

J'ai vu ses épreuves:

Ah! Quel raffût dans le Landerneau de la Rive boche, aussi dénommée Quartier Latin, notre ami ne va-t-il pas déchaîner!

Je m'en délecte d'avance...

— Dis-nous, cher Le Brigant, qu'entends-tu dire avec ton « raffût » ?

LE RAFFUT

- Si vous me laissez la parole, chers amis, cela va donner rudement soif à ce cher Horatio ; car j'en ai long à dévider, et ceci nous éloigne de La Chanson du Vin.
 - Va toujours.

- Eh mais, ne voyez-vous pas, quai de la Mégis-

serie, ce que c'est que le raffût?

— C'est un quartier tranquille, où l'on vend des graines aux maraîchers et aux agriculteurs de tous pays ; on y trouve des perroquets, des oiseaux de Vénus gros comme des gallines, et de celles-ci quantités innombrables, les belles Houdan à la houpette orgueilleuse, les énormes Faverolles, les...

Et ça, là, qui pend, ces longues attaches dont

ce jardinier ligature ses vignes...

Le raphia?

— Tout juste.

Le rhaphia est un arbre dont les feuilles textiles atteignent jusqu'à soixante pieds de long, notamment dans notre grande île de Madagascar, et on en fabrique des cordages aussi bons que de chanvre.

Voici la famille de tout ce raffût :

Breton, rav, cordage.

Gallois, rha, ce qui chasse en avant, qui force à avancer; rhaff, corde, cordage, formé par l'addition de af, superlatif: qui force le mouvement irrésistiblement; rhaffaiz, en forme de corde; rhaffan, cordelette; rhaffiad (rafiade), attacher avec une corde; rhaffour, de rhaff et de gour, homme, par chute du g, cordier, Cordier; rhaffiau, fabriquer des cordes; rhaffun, qui s'étend comme une corde.

« Rafiot », bateau ; « rafistolé », raf-fistolé : qui ne tient plus qu'avec des cordages ; reficelé.

On écrit aussi rafiau.

- D'accord ; mais quel rapport avec le raffût, le tintamarre, la dispute, le tumulte ?...
- O Varron! Le rapport est évident, pour moi, du moins:

Littré, à l'article *tirage*, ne manque pas de citer le sens de *scène un peu vive*, ce qui est proprement le *raffût* demandé...

L'expression « il y a du tirage » est courante.

- Je me rallie à ton sentiment, mon camarade.
- Nous tous de même, ô savant capitaine !
- N'est-il pas étonnant, chers amis, que ce mot ait pu pendant des siècles conserver son sens premier et le sens figuré dans la masse du peuple dans les Gaules, sans altération, et, plus surprenant encore, n'ait point trouvé place dans le dictionnaire?
- On continue à prendre pour patois et mots de création populaire, fantaisiste, des vocables parfaitement celtiques, gaulois.

— J'ai noté au passage ton rhafſun, rhaf‐ſun, ô cher Le Brigant, et ceci m'incite à te demander si notre « latin » funis, fun-is, corde, qui m'a fort intrigué dans le temps, n'en serait point dérivé ?

— Tu es un véritable adepte, ô savant Romain, et tu vois comme quelques conversations De Re Gallicâ ouvrent les yeux et les esprits des hommes avertis, que le parti-pris n'aveugle pas, avec la sotte prétention de ne se jamais tromper.

Oui, funis est le mot gaulois tel quel, fun, avec

l'article suffixe iz, is.

FUNIS. FUNÉRAILLES

LA CORDE. LE « BRÊLE »

- Voici la famille de funis, corde.

Gallois, ffun, des radicelles ffy, apte à pousser, préfixe dénotant l'action, et un, un-us en latin ; sens complet bien spécifié : ce qui est réuni, combiné, tressé ; aussi un fardeau, lié.

Ffunel, (funelle), petit paquet; ffunên, bande, bandelette, lacet, ligne du pêcheur; bandeau de tête; ffuniad (funiade), emballage; ffunéniad,

entourer d'un lacet, d'un ruban.

Dans notre breton, fun est le grand cordage, le « brêle » de nos campagnards, qui se jette par dessus le chariot comblé de gerbes, et « brêle » fortement toute la charge.

Parfois on jette deux « brêles » et on les entre-

croise.

Dans toute la région du Nord, le mot est de tous les jours.

Littré donne le verbe « breller » avec une croix, +, indiquant le mot comme douteux...; et il ne l'applique qu'au brêlage des bois flottés.

On dit aussi couramment brêloir, brêlois.

Fun, est donc bien la corde, et le rhaffun, rhaff-

ffun est à l'origine le gros cordage que nos marins nomment haussière.

- Voilà qui ne laisse place à aucun doute.

Mais les funérailles, qui m'ont si fort préoccupé, et dont personne ne s'est tiré clairement ?

— C'est ici, ô Varron, que tu es dans ton domaine ; car tu sais mieux que nous ce que furent les funérailles dans la suite des temps, et selon les classes des citoyens ?

Si nous étions en Egypte, notre ffun, et ses dérivés expliqueraient l'enveloppement du corps au moyen de bandelettes, mais nous sommes à Rome.

Et j'estime qu'il s'agit du cortège funèbre, de la longue procession qui se déroule pour la cérémonie, ce qui correspond parfaitement au sens premier de rhaffun, un déploiement.

On peut encore penser au « bandeau de tête » dont ce fut en tous temps la coutume de serrer la tête et le visage des défunts.

Et aussi à cette coutume : per manus reste datâ, virgines...

Les jeunes filles tenant la corde, — à la danse :

Et : restim ductare : tenir la corde, conduire la danse.

Aux « funérailles » le cortège ne tenait-il pas une corde, funis ?

Restis, est-ce encore du latin?

C'est du gaulois tout du long, redd, prononcé rèz, et tid, tis, chaîne de trait. Rèz, jonction : soit, une chaîne d'anneaux joints.

De là, rété, rétis, latin : rêt, de mailles entrelacées.

— Tu me forces à réfléchir, ami de la vieille Bretagne, et c'est déjà beaucoup.

LA JOLIE FEUILLE AU VIN

LE VENTRE, LE BOL, LE SOUFFLET LA CIME

LE TROGNON DE CHOU LE SUPERLATIF LATIN

Pour percer les ténèbres de « la nuit des temps » en matière de linguistique, rien à faire sans le puissant projecteur de la langue celtique, gauloise.

Qu'il s'agisse de la *cime* du Mont Blanc, ou de la feuille qui s'agite dans la brise, la bise, la tempête,

éternellement.

Ou d'une feuille de chou!

— Patron! Une bien bonne et à point : un petit tendron! Un cœur de chou!

- Voyons le petit cœur de ce petit chou!

— C'est la cime du Mont Blanc, de l'Himalaya, et autres géants des montagnes!

Littré, Diez et autres pontifes tirent cime de

cuma, cyma, tendron, cœur de chou!

— Par ce que ça pousse?

— Oui ; et ils ajoutent avec finesse que dans les « langues romanes », ce petit cœur s'est étendu au sens de tige...

Le petit tendron est devenu un petit trognon...

Qu'en dites-vous?

_ Je dis qu'elle est ravissante, en effet, cette éty.

mologie.

— Et qu'il n'était pas utile de sortir de Polytechnique, comme l'illustre Littré, pour se laisser imposer pareilles bourdes par le Boche Diez.

Mais je n'aperçois pas non plus la racine dans le

celtique.

— Si on demandait à Varron?

— J'y consens, chers amis, d'autant plus qu'il est inutile de sortir du latin pour envisager une solution moins inepte. Nous disons cacumen, cacumen montis, sommet de la montagne, et culmen, et columen, sommet, et acumen, aigu, sommet du cône.

Si je scinde, à ta façon, cacumen en ca-cumen, et

le génitif, cacuminis, j'entrevois une solution :

Ca, qui signifie je ne sais quoi, et cumen, qui fait cymen sans difficulté, d'où la cime, en français?

Il n'est besoin de cœur, ni de trognon de chou...

— Le ca qui t'embarrasse, ami Varron, est un cas très spécial...

Et bien fait pour em...berlificoter le philologue...

- Je ne m'en suis pas tiré, dans mon Etymologicon...
- Je le sais, cher Vossius, mais tu as signalé un latiniste des plus drôles, qui trouve pars cibi, quasi diceres « un festin », dans le mot héroïque...

Ca, en gaulois, signifie aussi bien mauvais que fort, très, ce qui donne à l'étymologie de Varron tout son sens :

Le plus haut sommet.

LE CIMETIERE

On tire cimetière du latin coémétérium, venant du grec coimêtérion, de coimaô et têrion, lieu où l'on dort.

Le sens primitif est celui de dortoir, dont la langue d'église a fait cimetière.

Mais le gaulois n'avait pas besoin de cet apport, car sym, sym-as, « aise », « repos », et « têr », « tîr », celtibère « tierra » lui donnaient directement son cimetière.

A noter que têrion, si fréquent en grec, n'est pas grec, mais gaulois.

COLUMELLE EN CHAPITEAU

N'es-tu pas frappé, cher Varron, de ces terminaisons toutes en men, acumen, columen, d'où culmen, cacumen?

— Patron, cela doit provenir de men, pierre, mot que vous nous avez enseigné à propos de termen?

— Il n'y a pas le moindre doute.

Dans le gaulois, col est any projecting body, sharp

hillock, or peak; a promontory; un dard.

Soit : tout corps qui se projette, colline escarpée, pic, promontoire, et le mot columen est le plus facile à fabriquer :

— Col, y, men, col-y-men, escarpée-la-pierre?

Le chapiteau.

Notre Columelle, mon émule de *re rusticâ*, Colon. nette, porte donc un nom gaulois.

— Optimè, ô Varron!

Il était, comme toi, Celte-Ibère.

-Mais tu nous reprends d'une main ce que tu nous accordes de l'autre ?

LA LANGUE LATINE FILLE DU GAULOIS

— La vénérable langue latine ne dissère du gaulois qu'en ceci, qu'elle possède les mots, mais n'en a point les racines et radicelles.

Elle est la fille du gaulois, et c'est ce qui explique

sa grâce, sa force et sa gloire!

En l'adoptant dans le sein de la vieille Gaule, nous ne la faisons pas déchoir : nous l'exaltons, tout au contraire.

Et c'est ce que je veux inculquer au monde entier, et tout d'abord à certains Romains à la tête enflée de l'Italie d'aujourd'hui, que nous avons créée dans l'antiquité, et que nous avons recréée de notre sang, sur les champs de bataille dans notre temps. Et eux, ils complotent notre ruine, alliés aux Boches assassins, oubliant que la France et l'Italie sont deux Etats, mais, depuis plus de trente siècles, une seule Nation, d'un seul esprit, d'une seule âme, d'un même sang.

- Patron, je ne suis pas tout à fait satisfait de votre cime!

Va pour cacumen, ca-cumen, mais il doit y avoir une autre anguille sous roche?

— Et toi, Varron, tu vas me dire ce que tu en penses!

Ton superlatif en issimus, issimu, issimum, d'où le tires-tu?

LA CIME SUPERBISSIME

— Je ne le tire pas ; je renonce à tirer ; tire-le toi-même ; je t'écoute.

— Dans le gaulois, im signifie that is extreme, or

ultimate : Ce qui est extrême, ou ultime.

— Cela fait déjà la seconde moitié de ce superlatif.

- Savantissime romain, en voici la première :

IZ, qui possède la prééminence, la précellence, remarquable avant tous, — ce qui, avec IM, te monte solidement les éléments de ton superlatif :

Savant-iz-im, grand-iz-im, bell-iz-im, et tutti quanti : il ne te reste plus qu'à y mettre ton us final, — qui nous appartient également...

Et le tour est joué.

La cime se voit clairement dans is-im, par abandon de l'initiale i de is, déjà noté dans ys-tafel.

— Qu'en dis-tu, Tulli, mon ami?

— Que je vois comment s'est formé cet autre superlatif en im, dans optimus, maximus, pulcherrimus et autres.

Opt-im-us; max-im-us; pulcherr-im-us...

— Et opime, spolia opima : les dépouilles opimes : op-im !

Notre latin, cher Varron, c'est du gaulois, en plein, en long et en large!

Pas plus de superlatif en latin ni en grec, sans le

gaulois!

Plus de « savantissime ».

LA JOLIE HOTTE AU VIN

- Hotti, hottons!

- Patron, voici ce que dit Littré:

« Hotte, génevois lotte, pour l'otte, du suisse hütte, allemand provincial hotzé.

Et puis, un long et impayable article sur à ôter,

dont vous rattachez le sens à hotte.

— La hotte est ce qui sert à transporter, à ôter. Le gallois donne clairement le sens d'ôter, d'enlever :

Hout, permutant en hot, enlever.

Houtiad, (houtiade), enlèvement.

Hod est « ce qui recouvre, enserre », mais ne s'applique de nos jours qu'au capuchon, d'où hat, anglais ; hut, allemand ; hatte, normand, chapeau.

La hotte a précédé la brouette, la plus utile des inventions en son temps, et encore de nos jours ; car, sans la brouette, la bi-rouette, que deviendrionsnous ?

Le « train-brouette » même ne pourrait la sup-

pléer.

Littré, Wagener, Schéler, Diez se sont morfondus devant cette *hotte*... et devant le verbe *ôter*, qu'ils ont pensé, sans conviction, rattacher au latin *haustare*...

— Qui n'est pas latin...

— Certes, Varron ; ils l'imaginent comme ayant pu descendre d'haurire, épuiser...

- Patron! J'aperçois un rapport étroit entre ce

hod, hot, chapeau, et la hotte.

— Allez-y, mon jeune maître!

— Et non seulement un rapport d'assimilation, tel que nous le voyons dans les expressions populaires relatives au chapeau; le tube, le boisseau.

N'était-ce point dans leur casque que les militai-

res puisaient de l'eau?

- Ils continuent à l'occasion.
- Dans l'anglais, un casque se dit... casque et cask.

Et un tonneau ne se dit pas autrement : cask.

Une cassette se dit de même, casket.

Il n'y a donc pas de cloison étanche entre les acceptions de hod, hot, chapeau et hotte, vaisseau en bois plein ou en osier tressé, pour tout transport à dos d'homme.

Littré, comme ses devanciers, veut tirer caisse du latin capsa.

Mais, pour MM. Ernout et Miellet, l'étymologie de capsa est obscure, et ces savants soupçonnent une déformation de cassidilis, dérivé de cassis, casque, auquel nous voici donc revenus par un détour inévitable.

Le cassidilis, ou cassidilé, dérivé de cassis, casque, n'est plus un casque, mais le sac, le havre-sac du soldat.

D'où l'on voit qu'il n'est point de mot ne comportant qu'une seule acception. L'assimilation en peut donner jusqu'à plus de soixante, et Littré en indique trente-trois pour notre table.

Et, autre surprise, cassis, cassida, casila, casque,

serait non du latin, mais de l'étrusque...

Ce qui revient à dire du gaulois.

LE CASQUE

LA TÊTE CASSÉE

Diez, et avec lui Littré, tirent casque de l' «espagnol » casco, tête et crâne, et, plus avant, du verbe espagnol cascar, briser, « de sorte, ajoutent-ils, que casco aurait signifié primitivement quelque chose de brisé... »

— Voilà qui ne ressemble guère à un casque! Oh, ma pauvre tête! C'est elle qui va cascar, casser, pour un peu que cela dure! — Je conclus, patron, que casco, casque, est un mot gaulois d'Espagne, c'est-à-dire celt-ibère.

— Comme le « Conil », le « lapin » : cuniculus... C'est un lapin que nous a posé le grave Littré, avec son inséparable Diez.

LA CAQUE ET LE HARENG

- Comment différenciez-vous, mon jeune maître,

la caque du cask, ou tonneau, anglais?

— Je ne fais aucune différence, considérant la caque comme une déformation de cask. On veut dériver caque du mot hollandais kaak, kaaken, ouies de poisson, que l'on ôte, avec la tête, pour mettre en caque, d'où ce sens final, ce caque.

L'idée est ingénieuse, mais, à part le hollandais, nulle langue ne possède le mot signalé, et donc il faut bien le rattacher au cask, et dire que l'on a tiré kaak de « mettre en cask », à l'inverse de ce qu'on

propose et impose.

C'est risqué, mais pas plus ridicule. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

Mais il arrive que deux étymologies soient bonnes, et se rejoignent en tournant en sens inverse.

LA CAQUE DE HOLLANDE

Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix !

Nous sommes en pleine déraison, ô sage Boileau! Et je me demande si je ne ferais pas bien de laisser les pontifes déraisonner à tire-larigot au lieu de m'échiner à leur apprendre à penser, — avant d'écrire...

Car il est un sage proverbe chez les Anglais : Where ignorance is bliss, 't were folly to be wise :

Il est sou d'être sage au paradis des sots.

- Qu'est-ce qui vous arrive, patron?

Ceci, que je suis chagrin d'être obligé de contrarier des hommes pour qui je professe la plus grande révérence, et de mettre en évidence les erreurs sans nombre de celui dont, plus que tout autre, j'honore la mémoire, notre grand et savant Littré.

Un peu de réflexion nous invite à regarder du côté de nos amis de Hollande, et à leur demander le nom de ce qui leur sert de *caque*.

Car, si caque vient du hollandais, comment se fait-il que dans cette langue la caque s'appelle... tonneau?

- C'est peut-être le libre-échange, entre bons amis ?
- La caque aux harengs se dit tonnetje, haringtonnetje, tonneau-aux-harengs.

Etre serrés « comme harengs en caque » : als haring in ééné ton.

Nous avons dans le gallois une racine qui vient soutenir notre cause :

Casgl, collection, ramassis, provision, qui montre parfaitement la quantité de harengs empilés, comme des harengs qu'ils sont.

— Mais, patron, d'après votre principe, casgl ne saurait être qu'un mot composé, de cas, et je n'ai pas trouvé comment ce gl final a pu s'ajouter à cas, vase, casse, casserole, pour former casgl.

Et puis, le lexique donne bien cas comme racine de casgl, mais je vois que cas n'a aucun rapport avec un récipient quelconque.

— En effet, pas très apparent, mais il faut pas se figurer qu'il suffit d'ouvrir les dictionnaires pour trouver la solution de problèmes qui se posent depuis des siècles; ni croire non plus que les langues celtiques, gauloises vivantes vont vous livrer tous leurs secrets sans résistance, d'autant plus qu'elles en ont publié une quantité, et qu'il nous faut réta-

blir ce qui fut avec les éléments épars de ce qui subsiste.

Ca est à la racine de cas, ce qui renferme, ce qui contient, et da, bon, bien, permuté en za, dans la composition, nous donne ca-za, d'où le mot gallois cas.

Et toute la famille des casses et casseroles.

LE CELLIER

Quant à gl, c'est l'abréviation de cel, celer, d'où le latin cel-are, cachant-aller, pour cel-ire.

De là notre cellier, où l'on garde les provisions, et

tant de mots prétendument latins.

Dans la composition, cas-cél se permute en cas-

gél, et nous arrivons ainsi à casgl.

Il ne faut pas tout demander au lexicographe ; if faut mettre en œuvre les éléments qu'il nous a prodigués, et ne pas le suivre à l'aveuglette.

D'OWEN PUGHE A MM. C. JULLIAN ET J. LOTH

Il y a 101 ans que Pughe a imprimé la 2º édition de son grand ouvrage, profitant des travaux de ses prédécesseurs; et c'est seulement maintenant qu'un célèbre celtisant, M. Joseph Loth, directeur, avec M. Camille Jullian de la Revue Celtique, succédant à d'Arbois de Jubainville et à Gaidoz, va publier, — du moins, on nous le fait espérer, — un Dictionnaire comparatif des langues celtiques, que le monde savant saluera avec enthousiasme.

D'autant plus que M. J. Loth, l'une des gloires de l'Institut, est comme son confrère, un philologue minutieux, inaccessible à cette faiblesse qui induit tout homme à attribuer le plus possible au patrimoine de sa propre nation.

Il est même sujet, tout au contraire, à faire preuve

d'excessive sévérité...

C'est la marque du vrai savant, et surtout du savant français.

Ah, ces racines celtiques, gauloises! Ce qu'il les houspille! Voilà sa recette:

D'abord les vanner énergiquement, pour en éliminer les douteuses, ou les mettre en observation ; puis agiter l'impitoyable crible de son émule, M. Camille Jullian ; puis le tamis, puis le blutoir des deux sévères moissonneurs, qui n'hésitent pas, s'ils trouvent dans notre héritage quelque perle rare, quelque précieuse racine, qui n'en soit point partie légitime, à la restituer à son propriétaire...

Fût-ce le dernier des Boches.

LA « CASTROLE »

LA CASSE

LE CASTRUM « ROMAIN »

LE CHATEAU

DE LA « SALADE » DU SOLDAT ROMAIN À CELLE DU BOURGUIGNON « SALÉ » RETOURNONS A NOTRE « CAS »

— Vous avez lu négligemment, jeune homme, votre cas dans le gallois :

Cas : divergent, séparé, isolé, château-fort, d'où fortification.

Et ne savez-vous pas que deux des « as » de la philologie latine, MM. Meillet et Ernout, sont arrivés à en deviner le sens, par intuition et déduction, sans le secours du gaulois, à propos de castrum, le « camp romain », qui était gaulois, naturellement.

Les Romains, arrivant à l'étape préfixée, se mettaient aussitôt au terrassement, et se retranchaient dans toutes les règles, creusant un fossé en carré, rejetant la terre pour former un parapet, et garnissant le fossé de chevaux de frise et autres surprises agréables.

Ce retranchement était le castrum.

Les deux auteurs précités écrivent que le castrum « paraît avoir éte d'abord une propriété gardée ou RETRANCHÉE. »

« Le sens ancien est peut-être séparation ».

- Mais, patron, c'est le texte même de notre cas ?

divergent, séparé, isolé, château!

— Ce qui prouve que l'intuition, guidée par l'érudition et sauvegardée par le bon sens, arrive à la vérité sans le secours extérieur des textes.

Pourtant, ces deux érudits ont collationné castrum avec l'osque, et avec l'ombrien, sources gauloises principales du latin, et les mots castrous, kastruvu, castruvuf, castrou les ont mis sur la voie.

« Otez le gaulois, il n'y a rien ».

A chaque instant se vérifie cette conclusion du savant Le Brigant, que j'ai tant de plaisir à venger des sarcasmes des grimauds.

CASTRUM

— Donc, cas est la racine de castrum, mais d'où sort le trum?

- Voilà patron:

Trum, a ridge ; a back, soit : un parapet ; un « adossement », un parapet élevé.

Le cas-trum est donc bien l'emplacement isolé,

fortifié.

Du reste, tout ce qui se rapporte à l'art militaire ne trouve aucune racine dans le latin : tout y est

gaulois.

MM. Ernout et Meillet opinent que baltéus, baudrier, ceinturon ; clupéa, clypéa, bouclier ; putéus, puits, de mine ou autre ; plutéus, parapet, doivent être des mots étrusques, de même que cassis, casque.

Dans ce cas, notre affaire est bonne, car, tous ces mots étant parfaitement gaulois, aussi gaulois que le castrum, cela reviendrait à dire — et c'est ce que je prétends — que les Etrusques sont des Gaulois, et non un peuple énigmatique perdu parmi les peuples gaulois d'Italie.

LE VERITABLE « CASSIS »

ECCE ITERUM CASSIDAM

LES ETRUSQUES

LE DÉSARMEMENT DES ROMAINS

ET DES JUIFS

PORSENA

ET LE COCHON

Empressons-nous tout d'abord, de rendre sa nationalité gauloise à un Etrusque de marque : le roi

des Etrusques en personne, Porséna.

Porséna, écrit aussi Porsenna, graphie erronée, était roi de Clusium, en Etrurie, et il déclara la guerre aux Romains pour les obliger à réinstaller les Tarquins, dynastie étrusque qu'ils avaient expulsée.

Le plus fier bobard de l'Histoire de Rome, qui est fertile en mystifications, nous représenta *Porséna* se retirant effrayé des menaces d'un certain Mucius Scévola, avec toutefois des otages, dont Clélia, ce qui n'était pas déjà si mal, pour un froussard.

Mais la vérité, reconnue du reste par la critique historique, est que Porséna prit Rome, reçut du Sénat romain un trône d'or, en signe de soumission, et obligea les Romains au désarmement, l'histoire se recommence! — leur interdisant l'usage du fer autrement que pour leurs instruments agricoles.

De même, les Palestiniens, qu'on nomme si sottement Philistins, avaient obligé les Juifs à leur livrer leurs enclumes et leurs outils de forge, ce qui fit tenir tranquilles ces voisins turbulents pendant cent

cinquante ans.

Avec l'imposition d'un tribut substantiel.

Eh bien! Si Porséna était Etrusque, étranger aux races gauloises d'Italie, et non « latin », bien en-

tendu, que signifie son nom, en quelque langue que ce soit ?

-- Voulez-vous me laisser dire, patron?

— Chaque pas que vous faites dans la bonne voie me comble d'aise, et j'espère que chaque lecteur suit vos progrès ?

— Vous nous avez enseigné ce que signifie le mot séna, séna-tûs, les plus anciens, les plus anciens du peuple :

Et pour faire un Porséna complet, il ne nous

manque que le premier membre du nom : por.

Et je vois que por, en gaulois, signifie prince, princeps:

Porséna était donc le Prince du Sénat, titre que

les Césars ont toujours conservé.

C'est également ce *por* qui a fait le cochon ; on en reparlera.

ET LES FAMEUX TAROUINS ?

ET TANAQUIL LA REINE ETRUSQUE ET LE LUCUMON DES ETRUSQUES ET TARCHON, COMPAGNON DU PÈRE ÉNÉE ?

LES « LUCUMONS »

LA BELLE-MÈRE ET LA « PANTHÈRE »

Il me faudrait un long chapitre pour ramener toute l'Etrurie dans le giron de la grande Patrie Gauloise.

Mais, après ce qui vient d'être démontré de *Porséna*, quelques lignes suffiront à ébranler les convictions de ceux qui ne voudront pas me suivre d'emblée.

LES TAROUINS LES DHÉRY

Plusieurs Etrusques de ce nom ont été rois de Rome.

- Que signifie Tarquin, en latin?
- Rien du tout.
- Et en « étrusque »?
- On n'en a jamais rien su.
- C'est donc du gaulois; à moins que ce ne soit du chinois?
 - Patron, venez à mon aide.
- Je vois bien quin, de cyn, chef, expliqué dans notre Ver-cin, Gétorix; mais pas de Tar convenable à lui souder, clouer, visser.
 - Si vous essayiez dar, chêne mâle?

Déri est le pluriel, les Dhéry de Saint-Quentin en ont reçu leur nom.

La permutation initiale n'est pas rare, nous l'avons montré, par exemple pour mên, char, qui se trouve aussi dans les b, à bên.

— Alors, Tarquin, qui était à la fois roi et grand prêtre, serait un druide, le roi des chênes, les druides étant les hommes des chênes?

— Les haruspices, haru-spices dont nous avons démontré l'étymologie gauloise, ont été apportés à Rome par les « lucumons » étrusques, chefs civils et religieux, avec les autres pratiques religieuses.

Tar-quin se dérive, si l'on exige une étymologie stricte, après tant de siècles d'obscurité et d'obscurantisme, de ta, suprême, et ar, supérieur, élidé en 'r : Ta-'r-quin, Tarquin : Suprême-le-chef.

Mais le *chêne druidique* nous donne singulièrement le *prêtre-roi*, ce qu'était Tarquin en réalité.

Les « LUCUMONS ET LE LUCUMON » ?

Les lucumons d'Etrurie étaient des chefs nobles qui seuls connaissaient les rites religieux, la science augurale, en un mot les seuls à posséder toute la lumière.

Nul ne songera plus à attribuer au latin la racine luc de lux, lumière.

La lumière est gauloise.

Lug, foyer de lumière, source de lumière, a fait naturellement luc; on possède encore luch, luchèd,

éclair fulgurant ; luchèdèn, un éclair.

Le lucu-mon, de lucu, lumière, et mon, isolé, seul, — qui a fait le grec monos, mon-os, seul, (mono-plan, mono-lithe)..., — est parfaitement le seul détenteur de la lumière.

C'est du gaulois, du pur gaulois, et personne ne propose, du reste, quoi que ce soit à base de « latin » ou d' « étrusque »...

LE GRAND TARCHON

TAD-CU

Le premier des lucumons se nommait *Tarchon*, — et était un compagnon du père Enée, ce Troyen fondateur de la grandeur romaine, d'après la tradition.

Tarchon avait reçu lui-même la lumière d'un dieu nommé Tagès.

— Ta, grand, suprême, et gès, (g dur), Terre, forme de gau, de gè en grec : le Maître de la Terre?

— Parfait, mon brillant jeune homme.

Et Tarchon?

— Tar, nous venons de l'étudier, et chon, permutation de con en composition, roi, chef: le grand-chef, le grand-roi?

Le titre de cyn, chef, roi, s'est mué en con.

L'o étant une inflexion d'y; o s'infléchit en y et w, ou; et le w, ou, s'infléchit en y et en o.

Cyn est le premier, le chef, le roi, d'où king, koenig en anglais, allemand ; kong en scandinave.

Cun, chef, et rassembleur d'amitiés, aimable, attirant, est formé de cu, gentil, mignon.

Quand je dis : tad-cu...

-- Merci pour eux, patron!

- C'est un compliment, mon jeune ami, que les plantos, enfantelets, font à grand papa : pèregentil, mon gentil pèpère : tad-cu.

A sa grand'maman, il fait la permutation de cu

en gu, et l'appelle mam-gu, maman-jolie.

Les Gaulois sont les seuls à donner de ces noms d'amité à leurs parents et alliés.

La BELLE-MÈRE et la « PANTHÈRE »

L'anglais appelle sa belle-maman « mother-inlaw », « mère-en-loi », et ainsi de suite, father-inlaw, brother-in-law, sister-in-law, père, frère, sœur en loi.

Le Français a trouvé tout fait dans le gaulois le nom de sa belle-maman : man wèn, qui signifie directement belle-maman.

Maman-belle.

Gwèn est la mutation de gwèn, une beauté, blanche, souriante, aimable, à tel point que Gwènèr est le nom de Vénus, Vénus, Vénéris, en latin.

On a les belles-mères que l'on mérite, et, quant à moi j'ai dû être méritant au possible, car j'en ai éprouvé toutes les bénédictions.

Et, j'en ai fait la remarque autour de moi, la belle-mère est ce qu'il y a de plus précieux dans une famille bien ordonnée, et qui sait être heureuse.

Gwèn est le féminin de gwyn ; y ddyn wèn, la belle jeune fille ; tad gwyn, beau-père, ici masculin sans perte du g.

Les Grecs appellent leur belle-mère *pénthéra*, alors que celle des Batignolles s'écrit avec un *alpha* : panthêra, panthère.

Et Xantippe, femme de Socrate, qui adorait sa belle-maman, ne manquait pas de poser cette « colle » à son mari, quand il lui faisait de l'étymologie... Ni Socrate, ni Platon, ni Cratyle, ni personne n'a jamais trouvé l'étymologie de la panthère à quatre pattes, ni celle de la pénthéra à deux pieds qui restera sans doute encore longtemps sans solution.

Cette histoire doit faire partie du long martvrologe des belles-mères, qui seront les premières à en

rire.

LES DEUX PANTHÈRES

- Patron! J'ai trouvé vos deux panthères.
- Elles griffent?
- Pas la belle-mère.

J'ai pensé que du moment que le grec ne donne rien, ni le latin, c'est qu'il faut chercher, selon votre coutume, dans le gaulois.

- N'allez pas trop fort.

Il va vous arriver malheur.

— Je commence par la panthère à quatre pattes.

- C'est plus prudent.

— Thêr, en grec, phêr, en grec éolien et dorien, signifie bête de proie en général, et d'abord le lion.

Pan, en grec, signifie tout; le dieu Pan, (pan-

théisme, pan-orama, pan-acée et tous autres).

Il est donc impossible de former pan-thêr de ces deux mots grecs, cet animal ne constituant pas la totalité des bêtes de proie, et n'étant pas plus féroce que d'autres.

En gallois, pan est une fourrure; et dêr, dêra, une furie, faisant, en composition, pan-dhêr, soit pan-thêra, en grec, par thêta ou th doux, et pan

thêra, pour le latin.

Panthère serait donc la bête à la belle fourrure.

En grec panthêr est masculin.

— Voilà qui prouve que ma méthode, qui paraît décousue, a du bon, car vous voilà, avec quelques douzaines de mots et la manière de les agencer, cu mesure de fabriquer du grec et du latin, là où les

plus rupins de l'antiquité, notre ami Varron et les trois du Cratyle sont obligés d'amener leurs drapeaux.

Et notre belle-maman, la pénthéra, de quelles fleurs allez-vous la couvrir ?

— De tout ce que j'ai de plus suave et de plus ornemental.

Pen, chacun sait ça, est la tête, en gaulois, le chef, un chef.

- Et dêra, furie...
- Oh, patron!

Têr, clair, net, pur, fin, gentil: au total:

Patronne-aimable, ou si vous voulez, matrone, gentille, ce qui reconstitue en sa grave autorité maternelle la véritable belle-mère, si bien nommée.

Grâce au gaulois, elle cesse dès cet instant d'être une panthère.

Et son mari d'être un panthéros.

— En effet, mon jeune maître, nous savons que la nouvelle épousée, pénétrant dans la maison de son mari, était rituellement placée sous l'autorité de sa belle-mère, qui devenait sa mère.

NETTOYONS LE LATIN EN PASSANT

— Votre racine têr, clair, net, brillant, pur, a formé le latin têrgo, têr-go, purifiant, frottant, nettoyant-je-vais, dont le participe têr-sus a formé le vieux français tèrs, passé à l'anglais tel quel, terse, et tèrso pour l'italien et l'espagnol.

LA BELLE-MÈRE ROMAINE ETAIT GAULOISE

LE BEAU-PÈRE GAULOIS LE GENDRE PAS MOINSSE LE BEAU-FRÈRE AUSSI SUAVE

- C'est du fort tabac, patron.

Et nos Etrusques?

- Ils attendront bien cinq minutes.

La belle-mère se dit, en latin, socéra ; le beaupère socèr.

So-cèr, signifie bon, doux-ami, bon-parent, en gaulois.

Su est la racine gauloise de suave, en latin suavis; de su, doux, bon, et le superlatif af, av : su-af, su-ave, su-av-is, is étant un superlatif de renfort, ou bien l'article suffixé.

Su est attesté par le gaulois, le vieil irlandais, le vieux breton hu.

Sans aucun doute l'u s'est permuté en o, ou inversement, comme nous le voyons dans l'ancienne graphie latine, par exemple servos pour servus, templom devenu templum ; comme dans mille exemples de l'italien, où précisément suave se dit soave.

Câr, gaulois, signifie parent et ami, et cher.

Car signifie char, carrus, carros et autres que nous trouverons en chemin, au nombre de dix-sept, que nous enlèverons au latin, — dans un fauteuil.

Seul le gaulois a pu permuter câr en cèr ; le pluriel de câr est cèraint.

Et puis le breton donne directement cêr, kêr, câr, amour, amitié, parent.

De là le latin carus, cher : car-us.

Est-ce assez clair?

- Si tout va bien jusqu'au bout, vous allez annexer toute la famille!

LE BEAU-FRÈRE

LEVIR

LATUS - LA ! ET NA ! MARSEILLE-LES-MARTIGUES

— Le beau-frère de l'épouse se dit *lévir*, *lé-vir*, et vous savez ce qu'est le *vir*, l'époux.

Et vous connaissez parfaitement le sens de lé, en

gaulois?

— Cela veut dire *endroit : léth*, irlandais, à côté. Marseille-lê-Martigues, Marseille *près* les Martigues.

Le français lèz, à côté, se prononce lè.

Le lê-vir est l'homme-à-côté, le proche, le soutien.

C'est le beau-frère, le frère du mari ; parsois de la sœur.

Bien entendu, on veut tirer *lêz*, *lê*, du latin *latus*, côté...

C'est puissamment déraisonné.

D'autant plus que « latin » latus n'a rien de latin; ses deux racines, la et tus sort gauloises : la qui si-

gnifie là, et tus qui signifie côté, de tu, côté.

MM. Meillet et Ernout voient dans *latus* un mot italo-celtique, sans autre explication, ce qui prouve péremptoirement qu'il est impossible de tirer du *latin* les racines de *latus*.

Faisons un peu de folk-lore, et, à côté du gallois yna, yno, dyna, signifiant là, regardons du côté franc-picard, qui est du gaulois un peu là.

En Picardie, là se dit ilà et ina ; et ilo et ino ; en

italien *là* se dit *là*, *colà*.

Et en français, n'entend-on point cent fois par jour nà pour là?

Nà dedans pour là dedans,

Allons plus avant.

En latin, là se dit illac, pour illa-cé, nous ensei-

gne-t-on.

Mais, en latin, cé est « une particule » signifiant ci dans telles expressions, celui-ci, et cette particule ne lui est nullement particulière, comme d'aucuns, et des plus minutieux savants, le disent encore présentement.

Dans le breton, nous avons l'emploi courant de cette particule sé et zé : èl léac'h sé, en ce lieu ci;

ar-ré-zé, ceux-ci.

Mille et mille fois par jour.

Cé est venu au latin de l'osque et de l'ombrien, c'est-à-dire du gaulois, comme le breton en est la contre-épreuve.

LE GENDRE ET LA SŒUR LE PÈRE ET LA MÈRE, LE FRÈRE

- Nous avons vu le pouvoir des finales dérivées de gour, gor, gur, passées du gaulois dans toutes les langues qui, sans elles, fermeraient boutique.

Et nous savons donc que patêr, matêr, fratêr, père, mère, frère, ne se peuvent former que sous

cette forme créatrice:

Pa-t-êr, ma-t-êr, fra-t-êr, avec le t de liaison intercalé.

Le gendre, génêr, est formé de gén et de êr.

Nous connaissons la finale; mais que signific

gén ?

Naturellement, les chercheurs sont tentés par le sens de générare, et ceci laisserait d'abord la primauté au gaulois, avec gan, géni, naissance, procréation, d'où génus, genre, et toute la série des dérivés, dans le latin et les langues gallo-romanes.

Mais ils s'arrêtent en si bon chemin, en concluant

que le terme génêr indique une parenté vague...

— Mais, patron, le gendre est désormais l'espoir de la postérité familiale! C'est lui qui va assurer la pérennité de la race, de la gèns, de la famille!

C'est donc visiblement l'homme, le vir, chargé de cette mission sacrée, la procréation, de la gén-êration.

Et cette tâche-là était sacrée!

C'était un sacerdoce!

Devenu père à son tour, le génêr, le gendre passait à la condition suprême, et il était prêtre dans sa propre maison!

Ainsi l'avait voulu le fondateur de Rome, le Gaulois Numa Pompilius, Numa-le-Magnifique.

- Il y a encore autre chose, mon jeune maître, bientôt mon professeur.
 - Et quoi donc?
- Cên, en possession de... qui fait de génêr, permutation de c en g, et les deux lettres se confondant à l'origine l'homme en possession, en possession de la femme qui est, elle, en puissance de mari.

Et ce terme est tellement solennel que le premier dérivé, cénad, (cénade), signifie mission, ambassade.

Le gendre, gèn-êr, n'est-il pas l'envoyé, le missionnaire, l'ambassadeur envoyé par le sort heureux à la jeune fille et à sa famille ?

— Et comme on comprend, si par malheur la pauvrette tombe sur un indigne, elle que l'on a élevée avec tant de soins, tant d'amour, que la bellemère, cette fois aurait mille raisons de se montrer la panthêre du chenapan.

CHERCHONS LA FEMME LA SŒUR DANS TOUTES LES LANGUES LA TANTE

Je voudrais consacrer des pages à ce nom si doux, la sœur, pensant aux vers de Baudelaire, et à tant d'autres chers souvenirs :

> Mon enfant, ma sœur ! Pense à la douceur D'aller là-bas vivre ensemble !

Croirait-on que personne n'est encore venu à bout

de l'étymon de sœur, dans aucune langue?

Les lexicographes dernier cri sont à quià, — comme avec le reste, et surtout avec uxor, l'épouse, en « latin » de latinerie ; car uxor, bien entendu, est un charmant mot gaulois.

— Patron! Voici nos amis!

— Famulos!

Ah! Ce cher vieux druide!

As-tu remarqué que nulle part au monde il ne fait aussi soif qu'à Paris ?

La nature l'a ainsi voulu, Horatio, ayant mis le plaisir de boire à côté de la soif bienfaisante.

Car, qu'est-ce qu'un homme qui n'a pas soif ? — Et qu'un qui a soif et qui n'a rien à boire !

Garçons! Douze pots de cette fraîche cervoise

dorée pour nous six!

— Mon cher Horatio, nous en étions, mon disciple et moi, à l'article soror, et nous cherchions ce que cela signifie.

La Varron, mon ami, toi qui es calé, explique-

toi!

— J'ai eu la sagesse de n'en rien dire autrefois, et ce n'est pas maintenant que je vais risquer le coup.

Laissons parler notre ami.

- Tu as lu ce que nous avons noté à propos de suavis?
 - C'est pourquoi je désire te laisser parler.
- Eh bien, ô Varron, je vois dans tous les mots de toutes les langues la même racine de sœur, soror, une douce-douce, une so-so-ar, une seu-seur; un mot enfantin comme celui d'amita, la tante, qui s'est sûrement dit mamita.

Ma mie grande.

De so-so-ar, so-so-'r, so-sor, seu-seur, le français a fait sœur ; de so-so-ar, le latin a fait so-so'r, puis sosor, puis soror : douce-douce-très.

Or en gallois et en vieux breton, signifie au-des-

sus, au delà, extrême, — entre autres.

Aucune difficulté de composition, par conséquent. Aucun sens à étendre indûment, en tirant sur la

ficelle étymologique.

Voici notre suave, suavis, latin, soavé dans l'italien, aligné dans toutes les prétendues langues « germaniques » :

Sweet, prononcé souit, anglais;

Swote, sote, sute, vieil anglais;

Swet, vieux frison;

Suôti, swoti, vieux saxon;

Sutis, pour svotis, gothique;

Sot'r, islandais, où l'on voit l'article gaulois suffixé 'r, pour yr, ou ar.

Söt, suédois;

Söd, danois;

Söt, sôte, bas allemand;

Zoèr, hollandais;

Suozi, vieux haut allemand;

Süsz, allemand;

Svad, svád, sanscrit;

Hêdus, grec, — qui pourrait saire sêdus, à la ri-

On a tenté de tirer suavis du sanscrit par su, bien, bon, beau, qui existe en effet et a bon nombre de dérivés prouvant le sens.

Mais on a dû risquer d'y adjoindre ad, manger, et créer su-ad-vis de toutes pièces pour signifier, si possible, bon à manger, ad, manger.

Su-av-iz, suavis, est gaulois et ne peut être que

gaulois.

Tous les mots alignés plus haut dérivent du gaulois su, so, bon, doux.

Voici maintenant la liste des mots signifiant sœur dans ces mêmes langues, et l'on pourra juger de l'exactitude de diagnostic général :

So-'r-or, latin; soror;

Sor, s'or, portugais;

So-'r-or-e, italien; sorore:

Su-èr, prononcé seur, ancien français; tiré directement du vieux su;

Sus-t-èr, vieil anglais ; et sustre, sostre ;

Sis-t-èr, anglais ;

Swes-t-or, swéos-t-or, swys-t-èr, swus-t-èr, sus-t-èr, anglo-saxon »;

Süs-t-èr, Sus-t-èr, « bas-allemand »;

Zus-t-èr, hollandais;

Sös-t-èr, danois;

Svis-t-ar, gothique;

Suès-t-ar, « vieux saxon »:

Swès-t-èr, sus-t-èr, vieux frison;

Swès-t-ar, vieux haut allemand;

Sios-t-(è) ra, polonais;

Sès-t-ra, russe;

Swas-t-ri, sanscrit;

Schwes-t-èr, haut allemand.

Le t de liaison et la finale er, or, ar, déjà expliqué. Nous avons gardé le plus beau pour la fin, l'allemand schwestèr, le plus déformé, le plus disgracieux nom qui se puisse fabriquer des éléments les plus doux, les plus charmants, pour désigner une sœur.

Et c'est çà, cet idiome horrible, qui n'a rien à soi qu'il n'ait pillé, que le toupet boche fait avaler au monde savant depuis deux cents ans comme une langue mère, et depuis une cinquantaine d'années, l'audace aidant avec la servilité universitaire universelle, comme la langue mère des langues!

C'est surtout à ces excellents Anglais, Flamands toto-nomistes, poux de sacristie d'Alsace séparatistes, Hollandais, Scandinaves, Lettons, que je recom-

mande ces études libératrices.

Sans le gaulois, vous n'auriez pas de sœurs !...

Ni de femmes, du reste.

Et n'ayant pas davantage de pères ni de mères. vous ne pourriez pas avoir de frères,

Et vous-mêmes...

CHERCHONS LA FEMME

- Voilà qui est surprenant, cher ami et cher hôte!

Ne vas-tu pas aussi nous prendre nos femmes ? Car nous ignorons encore ce que signifie le nom de notre femme : uxor !

— Je ne vais pas te prendre ta femme, ô Varron :

je vais te la rendre.

Je viens de lire, afin de voir le dernier effort des savants, dans ce Lexicon Etymologicon, l'article des deux plus fameux auteurs du temps présent sur la question de l'épouse, uxor.

— Et tu as trouvé?

— Rien de rien.

Et pourtant, c'est si facile!

Si tu prends du gaulois uch, élevé, supérieur, et notre or, expliqué, utilisé dans sor-or, tu trouves supérieure-très, c'est-à-dire la maîtresse, la patrone : uch-or, ux-or, uxor.

- Hé, hé! Je comprends maintenant mon uxorius amnis...

- Et moi, cher Horace, je comprends ce que c'est qu'un homme dont la femme porte la culotte...
- C'est parfois pour le mieux, chers amis ; une sage faiblesse pour sa femme la paie un peu de son dévouement à la chose familiale, qui risquerait de s'évanouir en fumée si l'épouse ne veillait au grain.
- Et une fois de plus, c'est grâce à un Gaulois que nous savons le latin, même celui qui nous tou-che le plus intimement.

LE FOU ET LA FOLIE

LE BOL

LE VENTRE ET LE SOUFFLET

Quel rapport peut-on établir entre une feuille d'arbre, folium et un soufflet à seu, follis ?

Et avec la folie?

On en trouve cependant, quand on le veut absolument, même s'il n'en existe pas.

Ce qui est reconnu, c'est que le latin ne donne rien de plausible, ni pour la feuille, ni pour le souf-flet, et ne se présente même pas pour la folie.

Occupons-nous d'abord de notre feuille, la « jolie feuille au vin ».

MM. Ernout et Meillet ont fait une étude très fouillée de feuille, folium et ils n'ont pas oublié le celtique irlandais, ni le gaulois ancien ; mais je ne veux pas chercher notre feuille, folium, dans les méandres où ils se meuvent avec une érudition sans égale :

Le gaulois cimbrique va nous tirer notre feuille en parfait état du fonds celtique :

Fw, fou, volatility, quicknesse of motion:

Soit : volatilité, rapidité de mouvement.

N'oublions pas que w, ou, est une inflexion de l'o.

Foul, léger, desséché;

Nous voici parvenus à notre feuille, car le rapport est évident de la légéreté à la feuille?

Et nous avons une suite, de la même racine gau-

loise: fou:

Foud, mouvement rapide;

Foudan, agitation incessante;

Foudanllyd. plein d'agitation, sans repos;

Foudanu, s'agiter, sans repos;

Foudanus, agité;

Foug, volatile; herbe sèche;

La fougue est issue de ce mot, telle quelle, — et toute la philologie renonce à en comprendre le sens.

On va chercher fougue, au risque de se brûler les

doigts, jusque dans le latin focus, foyer!

Qui n'est pas latin, mais gaulois, foc, des radicelles fy et oc...

LE FOU - LA FOLIE

La légèreté, l'agitation de la feuille a conduit naturellement à l'idée de folie :

On dit couramment d'un individu quelque peu

« timbré » qu'il est un « agité ».

Tournons-nous maintenant vers la lettre o, dont ou est une inflexion, et nous verrons la forme la plus voisine du français et des langues gallo-romanes, qu'il a fallu renoncer à dénommer « latines ».

Fol, de fy, très, et ol, extrême, très éloigné, « éga-

ré » ; FOU.

Voici la définition d'Owen Pughe:

Fol, round, blunt, silly, simple, foolisf, vain; dyn fol, a foolish man.

Soit : fol. ROND, émoussé, sot, FOU, vain ; un

homme FOU.

Folèz, folie;

Folèz, une folle;

Et maints autres dérivés, qui se retrouvent tous dans le breton.

L'anglais écrit fool, prononcé foul.

LE BALLON. LE SOUFFLET. FOLLIS

En latin, follis est le ballon de cuir, et le soufflet

de forge, qui est un sac de cuir gonflé d'air.

Les plus savants latinistes se sont arrêtés devant ce ballon, follis, comme derrière la feuille, folium, parce qu'ils ont oublié de chercher les racines là où elles sont, dans les langues gauloises anciennes et modernes, qui n'ont pas la moindre envie de disparaître.

Les acceptions de fol indiquent formellement rond, et foll donne grosse masse ; follach, corps rond, et foll donne grosse masse ; follach, corps très

gros ; follachoc, trapu, fortement fixé.

Nous sommes donc incontestablement en présence du soufflet de forge.

Le gallois, bol, bola, ventre, et fol de fol·lis sont

un même mot, par b permuté en f.

Et le ventre, Messer Gaster, est un « soufflet » à vents.

LE SOUFFLET

— Patron! Le seigneur Varron dit qu'il y manque quelque chose?

— En effet, va pour fol, mais je n'aperçois pas la

fin, la finale lis?

— La voici, cher Varron:

Lyd, de ly et de id:

Ly, placé devant les mots pour leur donner un sens intensitif, et

Id, ce qui est tiré, avec extension;

C'est bien le soufflet de forge, que le forgeron gonfle et dégonfle en tirant et relâchant la chaîne du soufflet ?

A la Saint Eloi, fête des forgerons, et de son fils, Saint Oculi, on le chante ce couplet fameux, et si gaiement :

> Quand le Grand Saint Eloi forgeait, Son fils Oculi soufflait... Son fils Oculi (ter)

Son fils Oculi soufflait!

Sûrement, tu es entré souvent chez le forgeron, dans ton jeune temps, et ce brave homme t'a admis à l'honneur de souffler en tirant sur la chaîne de son grand soufflet ?

— Tous les enfants du village s'adonnent à cette tâche agréable, en tous pays ; et le *faber* a ainsi résolu le problème de la main-d'œuvre à bon marché...

Bénito Mussolini a bravement tiré le soufflet du vaillant forgeron, son père, rêvant, sans doute, déjà, à reforger l'Italie.

— Voici qui va mieux encore te plaire, cher Varron : le sens complet de *id :*

That is sharp, penetrating: qui est aigu, pénétrant.

- « Ceci dépeint à merveille l'effet de la soufflerie, véritable chalumeau. »
- Voici enfin, Varron, le sens le plus représentatif de ce soufflet de forgeron :

Lvd (qui permute en lis);

Violente effusion, — de l'air comprimé dans ton fol·lis.

- Et maintenant, moi, *Horatius*, je te demande de me tirer mon étymologie, ou, par Bacchus, je me laisse mourir de soif!
 - Tu vas l'avoir, ô mon bon Horatio.

Mais tu comprends qu'il me faut varier nos plaisirs, en distrayant le lecteur, après l'avoir « barbé » sans pitié des heures durant.

LE COMBAT DES HORACES ET DES CURIACES

LE FEU. LA PURETÉ L'OR. L'ARGENT

STRASBOURG: ARGENTORATUM
L'ARGILE — LA FARCE « ARIENNE ».

— T'en souvient-il, cher Horatio, de ce combat éminemment légendaire...

Et qui n'a probablement jamais eu lieu.

— Je ne crois plus à rien, depuis que tu renverses toutes mes notions.

Quoiqu'il en soit, mon père m'a prénommé Horatius, et du diable si j'ai jamais su ce que c'était.

Et toi, Varron?

- J'écoute.
- Ton surnom est l'un des plus beaux qui furent ; Horace signifie Bouclier d'or, aur-aès, aur-as.
- J'aurais dû m'en douter : aurum, or, et aès, as, bouclier.
- Tu es déjà d'une jolie force, en vérité, Horatio.
- Mais, cher Varron, c'est du latin, et il suffisait d'y penser.

Quant aux Curiaces, de corium, cuir, et le même aès, as, c'étaient les boucliers de cuir.

— Chers amis, êtes-vous bien sûrs que votre aurum, or, soit bien à vous ?

Et votre corium?

L'or a été désigné par sa couleur jaune, et, en latin, où voyez-vous la moindre racine d'aurum, aur-um?

Dans le celtique, le gaulois, la racine est visible, breton, au et avu, éu ; irlandais aé ; gallois au, afu, le foie.

La maladie du foie la plus visible, l'ictère, la jaunisse, rallie l'une des radicelles du mot aurum, or,

irlandais; aour, breton, aur, gallois.

Car l'or se caractérise par deux qualités : sa couleur, sa pureté.

Nous avons vu le sens de ur, pur, saint.

Dès lors, la formation d'aur, aurum est toute faite:

Au-ur, aur, gaulois; aur-um, latin; — or-le, avec l'article um, le, suffixé.

— La pureté a ses racines dans le gaulois ur : pur, saint.

La particule py se préfixe aux mots pour en intensifier le sens, et, devant une voyelle, l'y s'élide.

C'est ainsi que py-ur, devient p'ur, pur, — très pur.

Le grec pur, feu, que Socrate déclare étranger au grec, est l'un des mots gaulois les plus savamment formés, et de tous, sans doute, le plus beau.

Littré rattache l'« allemand » feuer, feu au « Grec » pur, que Socrate déclare n'être pas grec, mais phrygien, et qui est gaulois.

A, ur, « très pur », donne, par ailleurs, A-UR, AUR, DIRECTEMENT.

L'OR ET L'ARGENT

MM. Ernout et Meillet ont conclu, cependant, que c'est le latin qui a prêté son aurum aux Gaulois : mais, à l'article argent, ils concluent que l'or, comme l'argent, a emprunté son nom à sa couleur.

Où donc, dans le latin, perce la moindre idée de

couleur jaune ayant pu former aurum?

Et, de même, comment le latin s'y serait-il pris pour former son argentum, argent?

A supposer que le grec argos, blanc, ait fourni la

racine arg, où en sommes-nous pour le reste?

On propose le sanscrit argunas, lumière ; Burnouf suppose arjuna, blanc ; et j'aperçois quelque chose, dans cette langue encore indécise, arg, prix, valeur, qui donne une idée d'argent.

Mais c'est tout ; et ce n'est rien.

Tout cela est dangereusement branlant.

Aucune autre langue que le gaulois n'a pu former

argent, argentum.

Cân, gallois, gaulois, blanc, brillant, précédé de la particule intensitive ar, qui force la permutation de cân en gân, nous donne notre bel argent tout fait : ar-gân, argân, devenu, dans le gallois, arian, ariant, le breton a fait la permutation du c en c'h, et obtenu arc'hant. Le gallique écossais a la forme argiont.

L'irlandais possède airgét. L'osque, qui, avec l'ombrien, a le plus contribué à la formation du latin, avait aragétud, à l'ablatif, qui se rapproche singu-

lièrement de l'irlandais airgét.

Seul le gaulois pouvait faire et fait encore, la permutation du c de cân en g et c'h pour combiner le mot ar-gân, ar-c'hant, ar-gen-tum.

In caudâ vénénum!

Quel est donc ce « suffixe », tum?

« Pour le suffixe, nous disent MM. Ernout et

Meillet, comparez unguentum ».

Eh bien, reportez-vous à ce que nous avons dit à propos de sénatus, sén-a-tûs; et vous n'oublierez pas que tum n'est pas un suffixe fantaisiste, arbitraire, mais un mot, un mot gaulois:

Tom, a mound, a heap, a « tumulus » : un monceau, un tas, un tumulus.

Argân, c'est donc simplement l'argen(t); l'argentum, c'est une quantité d'argent.

Le gaulois nous a donné notre argent tel qu'il est. Et c'est nous qui l'avons donné au latin, avec notre or.

Surtout ne prononcez jamais tum et um final du latin en toum, oum : c'est du patois, le plus mauvais patois de toute l'Italie, — le patois du cardinal Gasparri et du feu cardinal Dubois, que personne ne regrette plus que moi, car je ne puis plus m'en esbaudir.

ARGENTON. STRASBOURG. ARGANTOMAGUS. ARGENTORATOM.

Dans Argantomagus, Argenton, a s'est maintenu ; dans Argentoratom, Strasbourg, la lettre \acute{e} s'y est substituée, comme dans le latin.

Ar-gân-tom-magus est le « champ d'argent », magus est un grand champ, une plaine, mag étant le mot gaulois, irlandais, latinisé en magus.

Argenton, Ar-gen-ton, pour Ar-gen-tom, est toujours le tas d'argent.

Argentoratom, Strasbourg, est autrement construit.

Argèn-tôr-rath, tôr étant la porte, permutation de dôr, — qui a fait l'anglais door, prononcé dôr, et une douzaine de petits dont il sera reparlé, depuis l'allemand jusqu'au grec — ; et rhad, rhat, prospérité, tom, grande ; tas.

Soit, au total:

Ar-gèn-tôr-rhat-tom:

Argentoratom, latinisé en tum.

La Porte-d'argent-de-la-grande-prospérité.

Les plus récents auteurs, en latinisme, et les plus savants, les deux érudits dont la devise méritée serait « science et conscience », et de qui je discute parfois les conclusions, continuent à tirer argilla, argile, de la même racine grecque, argos, blanc, de ce qu'elle est blanche :

L'argile pure est blanchâtre, en effet, et devient blanche par calcination ; sinon, elle devient rouge... brique.

C'est une confusion à démêler, et nous allons y

procéder.

Argillos, argilos. en grec; argilla, en latin; argile, en français; arcila, en espagnol, argilla, en italien, n'ont point pour racine argos. blanc, mais bien aérgos, a-érg-os, « non-travaillable », infertile, abrégé en arg-os, argos.

Ce terme, appliqué à la terre, n'a pas d'autre signification, d'après les auteurs les plus réputés de

lexiques grecs.

A, privatif, et érgon, travail, voilà les racines d'argilos, d'argile.

Le gaulois magus, champ, qui intrigue si fort nos grands confrères, est formé de ma, endroit, site, champ, et aig. aeg. gallois, fertile, fécond. C'est un CHAMP CULTIVÉ.

Mag, frison, nourriture, avec toute sa famille de dérivés.

LA TOMBE. TUMBOS. TOMBA. LE TUMULUS

- Pour le coup, patron, vous êtes d'humeur plutôt gaie...
- Comme il n'y a que cela d'inévitable dans la vie, on peut tout au moins savoir ce que c'est, avant d'y aller.
- Cela vient du grec tumbos, l'endroit où l'on brûlait les décédés, dont le fameux « bas-latin » a fait tomba.

Les Romains ont fait bustum de cet endroit, combustion nous mettant sur la voie; c'est l'endroit du bûcher, et aussi le bûcher.

- Mais le grec possède-t-il les racines tum, mieux tym et bos?
 - Je n'en aperçois aucune, patron.

- Il n'y en a pas.

Ce mot « grec » est encore un de ces mots que signalait Socrate, que le grec ne peut expliquer.

Tym, gallois, est un espace;

Pos, un tas ; une bosse, au total, l'endroit du tumulus, du tertre : la tombe, le tombeau, — tombos.

Il est visible que pos s'est permuté en bos, en composition.

Quant au latin tomba, c'est une copie de tymbos, grec.

L'étymologie gauloise directe est beaucoup plus simple ; elle provient de tom, tertre, tumulus, et ba, immersion, — d'où inhumation : in·humation.

Le tertre d'inhumation.

Le tumulus, tum-ul-us est exactement le tas humide, mouillé : ul, humide, boueux ; le tas de terreau.

Us est l'article suffixe, le : tas - mouillé-le. C'est ainsi que s'est créé le latin.

RAFLE GÉNÉRALE

LES AUGURES. LES AUTELS. LES HARUSPICES. LES OISEAUX

— Nous allons faire, cher Horacio, une rafle générale.

Si tu as examiné la permutation dont j'ai souvent parlé de gwr, gour, gur, homme supérieur, pluriel gwyr, tu as retenu que la chute du g donne le mot sous la forme our, ur?

- Je sais.
- Et si tu as potassé ce lexique gaulois, cimbrique, que mon disciple t'a prêté, tu as vu d'autres mots très apparentés à gour, gur ; tu as noté gwor, ce qui est supérieur, au-dessus de tout, extrême, origine ; et que gor en est une autre forme, de même portée, ce qui montre bien que w, ou, est

une inflexion de o.

— De sorte que gour et gor ont le même sens?

— Si nous remontons à l'origine, or, qui est une extrêmité, une limite, une frontière, le rivage, d'où le latin ora, nous met sur la trace de gour, gur, gor, et nous trouvons que l'homme, le vir, du celte, du gaulois passé tel quel au latin vir, est le maître du gau; go-or, go-ur, go-our.

LE MAITRE DE LA TERRE AVIS L'OISEAU

Ur, dans le gaulois cimbrique, ou gallois, signifie that is, extreme, over, or superior; that is essential, or pure; that is sacred, holy, or inviolable, soit:

Ur, qui est extrême, au-dessus, ou supérieur ; qui est essentiel, ou pur ; qui est sacré, saint, ou inviolable.

Eh bien, du mot homme, gour, gor, gur et d'avis, l'archi-druide Numa a formé son avi-gur, oiseau, AU-GUR, le prêtre chargé de prédire les événements par l'examen des oiseaux, leur vol, leur alimentation, leurs ébats, leurs frayeurs.

L'augurium, la sentence augurale prononcée après cet examen, était l'au-gur-iôn, la sentence divine,

rendue par le Dieu, iôn.

Tout est gaulois dans l'augure et l'augurium.

L'oiseau, en latin avis (aviation, aviculture), que de mal on s'est donné, — et on continue, — pour en trouver l'origine!

- Veux-tu que j'essaye?

- Risque-toi, cher Horatio.

— Je prends le signe du superlatif, que tu nous as expliqué, af, av, super-latif, élevé au-dessus de tout, et j'y ajoute cet autre mot, article et qualificatif, iz, et voilà mon oiseau : av-iz, avis.

- Parfait : très-haut-le, ou très-haut-prééminent.

- Et haruspex? Comment le formes-tu, cher vieux Gaulois?
 - Voici, ô savant Varron:

L'AUTEL

L'HARUSPEX INSPECTEUR VÉTÉRINAIRE

Har, ar, sacrifice, massacre, dans toutes les langues gauloises, où haro, har-o signifie : tue-le, primitivement ; puis : arrêtez-le !

De là ara, l'autel du sacrifice, qu'on veut tirer d'aréa... dont le sens est celui de aire, surface plane

où l'on bat le blé, sur le sol...

— Décidément, il n'est point de sottises que l'on ne commette, au nom de la philologie !

- Altar, altaré, est l'autel sur-élevé, alt-ar.

Har-y-spex est l'inspecteur, in-spec-t-eur, des animaux sacrifiés, correspondant à nos inspecteurs des abattoirs.

Il y a encore haru, verbe, tuer, et spex, faisant

haru-spex tel quel.

Evidemment, il y avait de la religion là dessous, mais il y avait tout d'abord la prescription du sage NUMA, qui faisait de cette inspection une pratique religieuse, confiée à un corps d'hommes compétents, pour qu'elle fût rigoureusement exécutée.

— En vérité, cher ami Gaulois, tu ne nous laisses*

pas grand chose.

— Prince des orateurs, je prendrai au latin jusqu'à la peau, *pellis*, et les os, si tu n'y prends garde.

— Nous avons en latin notre — ou du moins, si tu nous la laisses — notre hara; mais c'est le poulailler, l'étable à cochons.

On ne sait trop lequel des deux.

Les plus récents augures hésitent à dire d'où provient ce mot.

Ils supposent que c'est un enclos.

- Mais non!

La hara était un hangar, provenant de la même racine que les précédents, mais avec l'acception « apt to cover », capable de couvrir, et non plus de smother over, d'étouffer, de tuer.

— Traiter quelqu'un de hara n'était pas un compliment, à Rome ; aujourd'hui, j'entends parfois un bon citoyen en traiter un autre de fumier : c'en

est la traduction exacte.

HORACE RÉCLAME SON SUFFIXE SUFFIXES OR, OUR, UR, ER, EUR, IEUR LE PRINTEMPS VER

LE VAR, LE GARD, LE VARDON, LE VERDON

— Bel et bon.

Mais mon « suffixe »?

Jusqu'ici, je me nomme *Hor-as*, *Horace*, mais je ne vois pas mon suffixe *ius*, pour compléter *Hora-tius*?

— Dans les langues du Nord, l'agent se désigne

par le mot gaulois, man, homme.

On dit le *post-man*, le postier ; le *bar-man*, l'homme du *bar* ; le *police-man*, l'homme de police, le policier.

Eh bien, dans toutes les langues, même celles du Nord, c'est surtout le gaulois gour, gor, ger (g dur), qui remplit ce même office.

Le g tombe après une consonne, comme dans aès-

our, aès-aour, l'homme-au-bouclier.

Dans augur, au-gur, le g reste afin d'éviter l'hiatus.

— Je saisis déjà pour can-t-or, chanteur, cantat-or; mais, moi, comment fais-tu mon ius fial?

- Notre Horace est déjà d'une jolie force!

— Certes, cher Varron, et comme il sait le latin beaucoup mieux que moi, il va bientôt me rendre des points. *Ius* est là pour *iur*, l's ayant été souvent employée par les Sabins pour r, et l'étant encore dans pas mal de cas.

Ara s'est dit asa, autel; ausum, l'or, pour aurum...

— C'est entendu ; et flos pour flor ; et arbo pour arbor...

— Ton suffixe signifie l'homme, nul doute ; y-ur.

— Je suis donc, avec mon suffixe, l'homme au bouclier d'or, ou avec ma hache retrouvée, H, l'homme-au-bouclier-bombé, avec l'umbo :

Hor, protubérance, bosse conique, en gallois, gaulois, et rien en latin.

- Et mon suffixe à moi, ôn, je le connais, c'est celui de Cicéron; mais c'est mon... préfixe que je ne connais pas; et pourtant je l'ai assez cherché, le Varr de Varron!
- C'est que tes ancêtres étaient Gaulois d'Espagne, où Varron, Varon signifie toujours homme de valeur.

Le Var, Varo, est un fleuve à pente rapide, qui rachète une pente de 3.000 mètres en 125 kilomètres de parcours.

Le Gard est une rivière formée de trois Gardons, en latin Vardo ;

Le Vardon ou Verdon est de Barcelonnette ;

Le Verdon est en Gironde.

Tous ces noms, comme le tien, sont des témoins du gaulois.

Ils signifient la force, la virilité.

Var-o, forte-eau.

Var-don, Ver-don, pour Var-ton, Verton, forte-eau-vive.

« Ombré varon » est une expression qui s'entend cent fois par jour, et qui s'entendra aussi longtemps que les Espagnols parleront espagnol :

Viril-idéal.

— De quoi donc proviennent ces différentes graphies : ver, vir et var ? — De ce que, dans le celtique, encore en Irlande, homme se dit fear, au singulier et fir au pluriel, j'entends homme de premier rang, — vir; l'homme du commun se dit duin, din, comme en Galles et dên en Bretagne.

L'orthographe a hésité, et Var a subsisté chez les

Celtes d'Ibérie, que sont les Espagnols.

Varus est un nom frère du tien.

Vèr, latin, printemps, se dit var, en gaulois d'Islande : c'est la saison vir-ile, vir-idis, ver-te.

RETOURNONS A NOS SUFFIXES

Les Anglais ont pris les deux suffixes or et er, eur ; tailor, marker : tailleur, marqueur.

Les prétendus « germaniques » ont adopté èr, en

masse.

L'allemand, de schnèidèn, tailler, a fait schnèider, tailleur.

Le hollandais, avec le flahutte, snède, taille ; snyd-èr, tailleur.

Le gallois est rempli de la finale our.

De poën, peine, et gour, homme, il fait poën-our, par chûte du g.

Le breton a tous les suffixes :

Marc'h, cheval; marc'had, (marchade), marché; et our lui font marchadour, marchand, — marc'h-ad-our.

Il fait marchata, marchander, et il prend le suffixe èr, cette fois, pour faire marchat-èr, marchandeur, barguin-eur.

L'anglais bargain, une occase, vient tout droit de

bar-gain, barre-gain, marchandise « sacrifiée ».

Bar-guiner est de même origine.

Le français affectionne la finale eur, ieur et les autres langues gauloises, que je nomme gallo-romanes, (italien, espagnol, portugais, roumain), s'en tiennent à la finale or, ore.

Le grec prend êr et or : philo-pat-êr, philo-pat-ôr, à volonté.

- Mais voilà qui est très net, chers amis :

Sans le gaulois, les peuples de l'Europe n'auraient plus qu'à clore le bec...

Pas le plus petit « suffixe »...

— C'est la pure vérité, cher Varron : ils n'auraient plus qu'à « la fermer »...

— Et il n'y aurait jamais eu de grec, ni de latin.

CANUT ET LE CANIF

LES GRANDS CISEAUX DU TAILLEUR
LA TAILLE, LE TAILLEUR, LA TOISON
LA RÉCOLTE
LE PETIT TRUC

- J'ai toujours été intrigué, patron, par tous ces mots « germaniques », ou prétendus tels : schneidèr, snyd-èr, pour ne prendre que ces deux-là, à l'allemand et au hollandais.
- Je ne vois guère de rapports avec les autres langues, au premier abord ; mais en tenant compte de la déformation constante du gaulois passé aux langues du Nord, surtout au « haut allemand », le plus déformé, et dans lequel les racines sont le mieux camouflées, on peut facilement s'y retrouver.

Je vais vous faire découvrir les racines gauloises de votre tailleur, au départ du hollandais, qui est la langue des Gaulois Morini, et qui présente les plus grandes facilités de recherches celtiques, à tel point qu'un linguiste estimé a voulu en faire la langue-mère.

- Je n'ai rien trouvé dans les lexiques gaulois, à sny..., ni à sni...
 - Essayez de la lettre c, de cn...
 - Voilà qui est épatant, patron!

Voici une paire de CISEAUX, et quelle paire : une paire de ciseaux en un seul !

Les grands ciseaux, les ciseaux du tailleur, en attendant le tailleur...

- Montrez voir ?
- CNAIF, une « tonte », les « efforces », en franc-picard ; les « forces » et « forcettes » ; en latin « forficès », grands ciseaux d'une seule pièce, les deux lames étant réunies par une tête arrondie formant ressort, et qui servent à TONDRE les MOUTONS et à découper les ETOFFES.
- Nous tenons le bout du fil ; et, qui plus est, nous allons faire d'une pierre deux coups, trois, peut-être.

Nous allons tout d'abord prendre de nouveau la main dans le sac toute la séquelle des « philologues » germaniques :

Copions dans un dictionnaire étymologique anglais, le Webster, qui pourtant fait tout ce qu'il peut pour être impartial, ce qui se rapporte au couteau, au canif, aux ciseaux:

Anglais, knife; « anglo-saxon », knif; islandais, knifr, hnifr; suédois, knif; danois, kniv; basallemand, knif; haut allemand, kneif; hollandais, knijf;

Et, in caudâ vénénum, cette immense galéjade, qui est de règle dans ce système de supercherie philologique, cette conclusion idiote :

« D'OU LE FRANÇAIS CANIF »!!!

C'est le gaulois qui a tout fait, et c'est de lui qu'on ne souffle mot : on lui a VOLÉ son CANIF, il y a 500 ans, — et on daigne maintenant le prêter aux FRANÇAIS.

Vite : courons à notre excellent Littré, et voyons si notre savant « pipo » va nous rendre ce « canif » que les Boches nous ont chipé :

Hélas! Tu quoque, Littré!

Littré se rend, abandonne le « canif » sans combat et son grand sabre avec.

« Anglais, knife, de l'ancien « scandinave » knifr » : tel est le texte bref de sa capitulation...

Et encore, knifr est le gaulois avec le suffixe gau-

lois 'r, pour yr : couteau-le.

C'est ainsi qu'un mot gaulois, très évidemment gaulois, qui a donné naissance à toute la série des mots correspondants dans toutes les langues « germaniques », ou prétendues telles, en est dérivé par

force, finalement, lui.

Nos amis Anglais, Hollandais, même les « Flahuttes » de « flahutterie » « flahuttante » que sont les « totonomistes » des Flandres, — les « totos » de la Belgique; nos bons Islandais, Suédois, Danois, Norvégiens et cette peste de l'Alsace, les poux, punaises, puces et pupidons de sacristie qui prennent l'alsacien pour une langue « germanique », toutes ces victimes de la mystification séculaire de la linguistique d'outre-Rhin, vont-ils s'apercevoir, enfin, jusqu'à quel point ils ont été f...ichus dedans?

Et vous autres, pauvres Français, abandonnés à un mortel enseignement universitaire — celui qui ne l'est pas ne vaut pas mieux, quant au niveau de l'ignorance totale en la matière, — allez-vous tolérer plus longtemps que vos enfants en deviennent

à leur tour les victimes ?

Toute cette manœuvre de bocherie conduit au pangermanisme, englobant les nations celtiques, gauloises, du Nord de l'Europe, comme la latinerie des langues prétendument latines conduit à la maladie correspondante de l'impérialisme mussolinien.

Qui va commencer son infiltration, en attendant

ses ravages, sous le masque du « romanisme ».

Entre les deux, le grand ancêtre gaulois n'existe plus.

— Il y a plus fort, patron, dans le grand Larousse; et, pourtant, Larousse, dans la belle préface de son immense travail toujours consciencieux, reproche à Littré de ne pas faire au celtique, au gaulois, la place qui lui revient dans ses éymologies.

— C'est que ces deux grands esprits ont été mal secondés, et ils ont donné dans la double galéjade

latino-bochique.

Et dans la fumisterie du « bas latin » et de l' « ancien haut allemand ».

Voici, comment Larousse a été mystifié, quant à notre « canif » :

« La basse latinité nous montre les formes canipulus, knipulus, knivus, qui ont donné naissance au vieux français guenivet, canivet, kenivet, canivel, et enfin canif. »

— Le français canif est le mot gaulois cnaïf, et le « bas latin » n'est que du gaulois et du vieux fran-

çais affublé en us et en um.

— Comment prouver, patron, que la racine de tous ces mots est strictement gauloise?

— Je vais le dire, parce que c'est aussi amusant qu'instructif et probant.

LA RADICELLE DE LA RACINE

Cna est le mot racine, qui n'existe dans aucune autre langue que le gaulois.

En voici la signification donnée de nos jours par

le lexique gallois:

Cna, what is rounded, a round knob: ce qui est arrondi, une tête ronde.

— Mais quel rapport...

- Relisez la description des « efforces », des « forces » :

Grands ciseaux d'une seule pièce, les deux lames étant réunies par une tête ARRONDIE formant ressort.

Pour fabriquer une « efforce », on prend une longue lame d'acier, on replie le milieu en demi-

cercle, ramenant les deux parties face à face, parallèlement ; ceci fait, il suffit de presser sur ces deux branches et de les relâcher pour obtenir le mouvement de va-et-vient qui va permettre de terminer l'appareil.

- C'est une paire de pincettes, en somme.

— Tout juste.

Maintenant, vous faites chauffer à blanc les deux branches, en ménageant une poignée près de la tête, et vous amenez, par torsion, ces deux lames perpendiculairement à la partie qui va servir de poignée : il ne vous reste plus qu'à affûter, et vous avez deux lames prêtes à opérer comme les deux branches d'une paire de ciseaux.

C'est le ressort arrondi, what is rounded, qui a donné le nom à l' « efforce », à ce couteau d'une seule pièce de fabrication si simple et si ingénieuse.

Si nous faisons un pas de plus, nous trouvons le premier jet, la première pousse, le premier mot dérivé de cette racine gauloise :

Cnaïf, a crop, a shear: une toison, une « effor-

ce », des « forces ».

Cnéif-dy (ty, maison, dy en composition), maison où se fait la tonte.

Cnéifiad (cnéifiade), la tonte.

Cnéifio, tondre.

Cnéifiol, tondant.

Cnéifiédic, tondu.

Cnéifiour, tondeur, de cnaïf-gour, gour, homme, en composition our, par chute du g initial.

LE SNYDER HOLLANDAIS ET LE SCHNEIDER BOCHE

[—] Dommage que ce ne soit pas cnidèr, qui nous donnerait tout de suite notre hollandais snyder et l'allemand schnèidèr!

— Si l'on veut ; mais cnif-èr n'est point cnid-èr. Et tout « à peu près » est banni de mon ordre du jour.

Le hollandais nous a pris knipp-èr, en faisant la

permutation d'f en p : coupeur, découpeur.

Et le même mot écrit knipster, nous permet de fabriquer cnaïftèr, cnaïf-dèr d'où sort ce diable de schnèider, schnèi-dèr boche... assez congrûment, à la force du forceps.

Et nous avons encore une alternative :

Dëor, gallois, extraire, produire, nous donne, avec cnaïf, toison, celui qui extrait, qui coupe la toison; et, de cnaïf-dëor à sny-dèr, hollandais et scnèidèr, allemand, la route est libre.

Le tailleur hollandais, le tailleur boche, doivent leur nom au gaulois.

Et d'où vient la finale der, ter, sinon de dëor?

Je laisse le « philologue » boche nu comme un ver : plus de schnèidèr !

Plus de tailleur!

LE PETIT TRUC

— Savez-vous ce qui me vient à l'esprit, patron? C'est que l'anglais confirme l'étymologie de cna, ce qui est contourné, tourné.

Nous avons le mot anglais *knack*, qui se prononce *nac*, et signifie une petite machinette, un *petit truc*, a little *trick*, un petit « tour ».

Savoir le « tour » en anglais se dit to know the « knack ».

Et vous avez bien raison de dire et de redire que l'anglais est une mine celtique.

Ce cnac est formé de cna et de ic, cna-ic, tour petit, petit truc ; cna-ic, puis cna'c, et knack, pro-noncé nac.

CANUT N'ÉTAIT PAS CANUT

LES ERIK, LES OLAF LE GRAND VENEUR

Nous allons faire quelques pas en arrière avec la gerbe que nous venons de glaner.

Canut, latinisé en Canut-us, — bien entendu, — roi de Danemark, ne s'appelait nullement « Canut », mais « Cnud », « Cnut ».

Cnu, en gaulois, est encore une toison, un groupement, un bouquet.

Cnud, cnut, est un groupement, une troupe, un troupeau.

En danois, *knud* est un *nœud*, et ne peut avoir servi à nommer cette dynastie des *Cnud*, *Cnut*.

Cnoud, gaulois de Galles, même sens que cnud, cnut, et en sus celui de récolte, récolte de fruits, toison.

C'est là dedans qu'il faut chercher l'origine de ce patronyme.

Il y eut quatorze rois du nom d'Eric, dans les pays scandinaves :

Or, éric, en breton, signifie aiglon, diminutif d'èr, aigle ; en gallois éryr.

Tel est le nom gaulois qui convient à la désignation d'une famille royale.

Sinon, le danois donne éric, bâton, mot dérivé d'érica, latin êricê, grec éréikê, bruyère ; c'est un bâton de bruyère.

Eric peut-il s'apparenter à ce bâton-là?

Ceci dit, passons à une autre dynastie « scandinave » : celle des Olaf, Olav.

Olaf, Olav, n'a aucune signification dans les langues scandinaves, et, en gaulois de Galles, Olaf, Olav, signifie le plus ancien ; le plus éloigné.

De ol, le plus en arrière ; et, avec le superlatif af, av, « le plus reculé ».

Olaf ou Olav indifféremment en Scandinavie.

Pourquoi donc la fameuse dynastie des Canut, Cnud, Cnut ne porterait-elle pas aussi un nom gaulois?

Je suis persuadé que Cnud était précédé d'un autre nom, et que ce nom, mot, qualificatif indiquait un chef, un roi.

— Justement, patron, je tombe dessus!

Le mot tel quel est dans le lexique:

Pèn-cnud, pèn, chef, cnud, meute, troupe:

Pèn sert à former de nombreux composés ; par exemple :

Pèn-cynyz, le chef cynégétique, le grand veneur, — dixième dignitaire de la Cour, chez les Gaulois Cimbriques, — les Gallois.

UN FAUX ÉTAT CIVIL

LE GRAND ROLLON N'ÉTAIT NULLEMENT ROLLON

Que les « Scandinaves » soient des Gaulois pur sang ne fait pas le moindre doute pour moi, et ne fera plus aucun doute pour personne au monde quand j'aurai « sorti » ma grande FLICKORNA, qui n'est pas dans une musette, et n'est point une amusette de pèn-fol, tête folle.

— Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que les Normands sont persuadés de leur filiation boche, se figurant que les Suèves, si drôlement grimés en « Scandi-naves », sans doute de ce qu'ils « montent

des navires », sont des Germains.

- Moi aussi, j'en monte, des « bateaux »!

— Et qu'ils ne sont pas contents quand on leur dit que les Vikings étaient de très purs Gaulois.

— Pour fêter dignement le millénaire de la Normandie française, nous allons expliquer aux Normands, nous, Franc-Picard de Picardie, quel était le vrai nom du prétendu Rollon, et ce qu'il signifiait.

GANGER ROHLF = GANGER OLAF

— Parbleu, vont penser tous les Normands de Normandie, où les archéologues abondent, vous allez nous enseigner peut-être que Rollon s'appelait Rohlf?

Voilà qui n'est pas très neuf ; chacun sait ça!

- Pas du tout, ô finauds, étourdis et séculaires, que dis-je, millénaires; Rollon ne se nommait pas Rohlf.
 - C'est raide!
- Il ne pouvait se nommer Rohlf parce que Rohlf ne signifie rien, mais rien du tout, dans la langue des Vikings, dans la langue de « Rollon », qui se nommait bel et bien Ganger Rohlf.

Connu, ça, cher Franc-Picard.

Il vient un navire de ce nom de *Trondjèm* à *Rouen*, depuis des éternités, nous apporter des bois de Norvège...

— Hé bien, mon cher voisin Normand, ce navire est lui-même mal nommé, ou tout au moins mal orthographié.

Gang est une marche, et aussi une troupe.

Gang-èr est le chef de marche ou navigation formé de gang et de la finale gauloise èr, démontrée.

Quant à Rohlf, c'est un mystère que nous allons

éclaircir le plus aisément du monde :

C'est Ganger-olf qu'il faut écrire, et olf est l'abrégé du fameux patronyme des Olaf, que nous venons de décortiquer :

Ol'f pour Olaf.

Ganger-Olf est devenu tout naturellement Ganger Rohlf, dans la prononciation courante de ses compagnons, dès cette époque, et cela vous est resté.

Quant à la racine de gang, marche, elle est également gauloise, et c'est simplement go, « a progress forward » : une marche en avant, racine qui a donné le verbe (to) go, aller, aux Anglais ; participe passé gone ; et géhèn à l'allemand.

Et gan, gangan, go, gaan, gaa, aux autres langues du Nord, audacieusement qualifiées « germani-

ques ».

Ce qui les frappe de dis-qualification, en bloc...

LA JOLIE GRAPPE AU VIN LA JOLIE CRUCHE AU VIN

— Les Etrusques...

— Si tu étais gentil, tu me finirais la glose de la Chanson du Vin.

Tu nous parleras ensuite de la reine Tanaquil, qui avait plus de tête que son étrusque de mari.

La grappe et la cruche, voilà ce qui m'intéresse!

— Grappe vient du gaulois cimbrique, grab, ce

qui pousse en grappe, une grappe.

Le désolant, et qui serait amusant, s'il ne fallait pas incessamment rappeler les Diez et les Littré à la simple raison, c'est ce qu'on veut imposer de sottises à notre innocence.

Quel est l'auteur comique capable de dégotter cette étymologie :

« Grappe. — Picard, champenois, crape; provençal, grapa, crochet; espagnol, grapo, crochet; italien grappo, crochet; ancien haut allemand, hrapfô; allemand, krappen.

« La grappe est ainsi dite de ce qu'elle a quelque

chose de crochu, d'accroché...

— A ce compte-là, que de grappes visibles et autres ; car si tout ce qui est « accroché » est une « grappe », c'est pour le coup que les vignerons du Midi vont crier à la concurrence..., au « contingentement.

On demande à voir un fruit qui ne soit pas « accroché », et ce que la « grappe » a de « crochu » ?

« Comparez le cimbrique, ajoute-t-on, avec con-

descendance, crap.

— Mais, patron, c'est le cimbrique, le gallois crap, venu de crab, qui est la racine de tous ces mots « germaniques », et qui a donné directement notre grappin, dont il n'est pas dit un mot dans cette liste mystificatrice.

Littré donne le « bas latin » grapa, grappa, grappe, qui est notre grappe gauloise habillée de latinerie, et, encore, au moyen de l'article suffixe a, qui est à nous : grappe-la.

Et il en va toujours ainsi!

Pauvre France!

LA CRUCHE AU VIN

- Et cette cruche, cette cruche au vin ?

— Ami Horatio, nous sommes presque aussi mal lotis avec la cruche qu'avec la grappe.

— Tes étymologistes soi-disant français disent que

c'est du boche?

Je commence à m'y faire.

— Tu ne te trompes pas tout-à-fait.

« Cruche, nous disent-ils, du cimbrique, gallois crouc, dont la racine est aussi dans l'allemand; ancien haut allemand, cruoc; krog; krug; hollandais kruik; scandinave krukké.

C'est le système de l'à-peu-près.

La racine est gauloise, exclusivement gauloise, et la preuve en est cru, « a hollow rotundity », une creuse rotondité, — un objet rond et creux.

Et toute la famille y est, alors qu'elle fait défaut

dans le « germanique » :

Crub, une enflure; Crubl, remplissage;

Crouc, un seau, un baquet;

Et le plus beau : Crouban, une tortue.

LA TORTUE ET LE CRAPAUD

La tortue, crouban, présente exactement la forme

d'une cruche, d'une amphore.

Et, si nous possédions une institution nationale chargée de recueillir tous les mots de nos campagnes, qui n'ont point de place dans les dictionnaires de la langue française, et qui sont des mots gaulois, nous saurions qu'un crapaud, en Picardie, est cette cruche du moissonneur autour de laquelle est passée, dans une rainure, une courroie qui permet de la porter aux champs en bandouillère, remplie de cidre, ou de bière, dont il est préparé des futailles en aussi grand nombre que le comporte l'étendue de la ferme.

Le père porte deux crapauds de cinq litres, en bandouillères entre-croisées sur sa poitrine ; la femme deux de moindre contenance, et les petiots en ont de grandeur décroissante, selon leur âge et leur taille ; les plus petits descendent jusqu'au bébé crapaud d'une chopinette ; mais que de larmes si même le plus menu, le « culot », le « bas-du-cul » de la famille n'avait pas ses deux crapauds à porter!

Ce crapaud présente la forme exacte de la tortue, de la craban des Gaulois, nos pères, qui fait indiffé-

remment crapan.

Arrivés « en plaine », au champ qu'il s'agit de moissonner, les hommes fauchent un premier « andain », et l'on gare tous les crapauds sous les premières javelles, ruisselantes de rosée.

A onze heures, les petits, qui ont dormi tout leur saoûl sur les javelles, au chant de l'alouette, sont repartis au village, remplir les crapauds vidés...

— Et je ne suis pas là!

- Et les voici qui reviennent, grand'mère con-

duisant la marche, avec force crapauds remplis de cidre frais; et, timbales garnies selon la manière, la divine soupe aux choux et au lard, et une salade de pommes de terre à la ravigotte, des galettes-surprises et tous les régals de la saison.

Sous un grand arbre, à l'ombre opaque, voilà le pique-nique en train, à faire crever d'envie un mil-

liardaire...

Puis, la sieste ; puis la triche, et pis qui triche, et pis qui triche, jusqu'au moment où le soleil compatissant se voile et force ces paysans courageux, les nourriciers, les défenseurs de notre France, à rentrer au logis.

- Ils ont vidé tous les crapauds, j'aime à croire ?

— Des pichets de cidre, quantum sufficit, les attendent, sur la table nette et bien mise ; et grand' mère a bien fait les choses.

- Mais, tous ces intéressants crapauds-là, dismoi, pourquoi nous les as-tu servis avec cette émotion ?
- Par ce que lorsque je pense à mon pays, je ne saurais me contenir ; je célèbre les vertus de nos hommes héroïques, qui n'ont pas le poil $8 \times 8 \times 8$ dans la main.

Et il y a encore du bon, derrière mon crapaud: c'est que nos « crapauds » de philologues n'ont point vu que la tortue, craban, a donné son nom au crapaud, — dont ils vont chercher l'étymologie jusque dans le creeper, le « pou » chez nos pauvres Anglais.

« LE CHANTRE A GAUCHE » ETYMOLOGIES POPULAIRES

- Patron, qu'est-ce donc que ce « chantre à gauche » ?
- Celui qui chante à gauche du maître d'école, dans nos campagnes, aux offices catholiques.

Ou du moins, qui chantait ; car, depuis l'imposition du grotesque latin ital-boche, le « dominous » et le « vobiscoum », il n'y a guère plus de chantres, ni à gauche, ni à droite.

Et les maîtres d'école d'aujourd'hui, — qui se figurent avoir monté en grade en s'appelant « instituteurs », — ne se feraient plus ainsi les collaborateurs du curé.

Dans mon petit village, que desservait le vieux curé du pays voisin, on ménageait le vénérable prêtre, qui avait mis au monde trois générations des nôtres, et on chantait les vêpres à sa place, le maître d'école conduisant à merveille la cérémonie.

Une fois même, le chantre à gauche, faisant son blé, je fus appelé à « canter » à sa place, toutes les commères y mettant leur accompagnement.

Le maître d'école pousse la sienne :

In exitû Israël dé Egypto...

Et je lui retorque à tue-tête:

Domus Jacob dé populo barbarô-ô!

Le « chantre à gauche » y gagnait ses quarante sous et le digne magister trois francs ; le curé prélevait ces sommes énormes sur son casuel, qui n'était pas mince, car les « gros » du village ne le laissaient manquer de rien, ni surtout du cabriolet du dimanche qui allait chercher le vieillard à son presbytère, éloigné d'une petite lieue, et l'y reconduisait, — avec, dans le coffre, quelque volatile et des provisions variées. Je n'ai pas encaissé mes quarante sous, que le maître remit au chantre, au cabaret ; ce qui fit deux litres de « bouché » en sus, à sucer.

— C'était le bon temps, patron!

— Et il y a longtemps ! Puisque j'avais onze années tout au plus.

Aujourd'hui, mon village, rasé par la guerre, n'a plus le tiers de son ancienne population, et c'est un curé, blessé de guerre, qui le dessert, avec quatre autres villages, où il se rend, une semaine sur trois, en tacot ; sa digne gouvernante lui sert la messe, dit et chante les répons ; car on ne trouverait pas un enfant de chœur dans le pays.

L'odieux vobiscoum dépeuple les églises et vide

les séminaires.

Le brave curé m'a donné sa parole d'y renoncer. Et il la tient.

Notre chantre à gauche était un type de paysan

Franc-Picard impayable.

Il avait servi sept ans ; et on ne « la lui faisait pas », ni au travail, ni au tir à l'arc, ni à la bonne rigolade.

Il avait traduit, assurait-il, les hymnes de son « paroissien » en franc-picard désopilant, tenant à se rendre compte de ce que le curé *l'y faisot canter*.

En voici un passage, triomphe de son répertoire, et qui faisait mourir de rire, chez Lolotte, la cabaretière, le maître d'école et les « gros » du village, au sortir de *l'assemblée*, — le Conseil municipal :

A laborer, qu'est-ce qu'y y est? Y es-tu? Tin pè-ère y est! Y fais-tu collation?

De quoi le savant Cardinal Verdier, et l'érudit Pape Pie XI, n'auront pas de peine à rétablir un des plus suaves passages d'un hymne bien connu de leurs fidèles aficionados :

> A laboré réquiès ! In aèstû tèmpériês, In flétû solatium !

- « Donne-nous, Seigneur, la quiétude après nos travaux ; ombrage-nous des ardeurs du jour ; sois notre consolation dans nos larmes! »
- Est-ce bien toi qui as trouvé çà tout seul, demandai-je à notre homme, qui était mon homonyme et mon cousin ?

— Je n'en suis pas incapable, en tout cas, min fiû; et je te prédis que tu ne seras pas en retard pour en faire autant, quand tu seras grand.

On chantait ça en marche militaire, dans le

temps...

Un cantot cha in marche militaire, dins l'temps...

— J'm'in doutos; mais j' n' èl dirai à personne.

SACHEZ

CE QUE SIGNIFIE VOTRE NOM ET LE NOM DE VOTRE VILLAGE DE VOS RUS, DE VOS COLLINES TOUT CELA EST GAULOIS

Tous les Français sont philologues, mais on leur a laissé oublier la langue de nos pères, on les a bourrés de latinerie, ce qui les rend incapables, malgré tout leur désir, de connaître le sens des mots qu'ils prononcent, et même de leur propre nom.

Et, comme je l'ai déjà abondamment démontré, toutes les étymologies dont on les gave, sont fausses.

C'est une bonne chose de chausser ses bésicles et de farfouiller dans les dictionnaires et les auteurs anciens pour y dénicher des étymologies.

Mais si, en même temps, on n'ouvre pas les yeux et les oreilles, si on ne voit ni n'entend ce qui est,

c'est en vain qu'on cherche ce qui a été.

Ces deux réels érudits, MM. Ernout et Meillet se sont privés d'un levier puissant en omettant l'étude des noms d'hommes et de lieux, de l'Europe entière, dans l'antiquité et dans le temps présent.

ITERUM, ROMA

A Roma, le seul nom de ville qu'ils aient étudié, ils ont supposé une origine étrusque, ce qui est une

supposition exacte, puisque cette origine est gauloise.

Mais, comme on l'a vu précédemment, il faut décomposer Roma en Ro et ma, et les dictionnaires celtiques, gaulois, donnent aussitôt le sens : Don-lieu, Site-donné, Ville-don, Franc-lieu, Ville-franche.

Le verbe rogare, rog-are, pour rog-ire, aller-demandant, qu'ils ont laissé sans solution, est apparenté faiblement à rego.

Or, rego, je commande, est-ce bien la même chose que rogo, je demande?

Tu regere imperio populos, Romane memento!

Il est vrai que « leur grandeur les attache au rivage », car la République des Lettres est aussi celle « des camarades » ; et chaque compartiment de la linguistique est gardé de près par un cerbère redoutable.

Garde à vous! Attention, si vous lui prenez une de « ses » racines de « son » germanique pour la repiquer dans son légitime jardin gaulois!

C'est pourquoi il faut l'arrivée d'un profane, d'un franc-tireur, d'un amateur, d'un « apôtre », comme l'a supposé si galamment le regretté M. Dottin, pour briser les cloisons étanches, faire sauter la voûte de cet envoûtement perpétuel, et inonder de clarté la ténèbre universitaire.

- Vous y arriverez, patron! Mais quel tintamarre chez les cuistres du monde entier!
- J'aurai l'approbation et l'appui de tous les universitaires dignes de ce nom, qui sont l'immense majorité, et qui ne sont point inféodés aux postulats de latinerie et de bocherie.

Je serai soutenu par tous les bons Français, fatigués de s'entendre traiter de « Latins » d'un côté et de « Germains » de l'autre, et qui sont obligés de chercher à tâtons dans l' « étymologie populaire » le sens des mots qu'ils prononcent.

UN MAGNIFIQUE EXEMPLE

D'ÉTYMOLOGIE BOCHIQUE LE ROI, LE PÈRE

S'il est un mot d'une celticité incontestable, un mot gaulois connu de tous, c'est bien celui de rix,

rig, rhi: roi.

Eh bien, Littré, qui résume tous les farceurs philologiques d'outre-Rhin, dont Diez fut le fourrier en France, attribue au germanique la paternité de ce mot, tant pour le gaulois que pour toutes les autres langues, y compris le latin rex...

« Ce mot forme, dit-il, la terminaison de noms germaniques, Théodoric, Frédé-ric, etc.. et il finit par devenir un simple superlatif, comme Frédéric,

très pacifique.

En effet ; très...

Ni M. Dottin, ni MM. Ernout et Meillet n'ont donné dans cette nasse, et l'on se demande quel abruti collaborait avec Littré pour la langue allemande, pour avoir laissé ce grand et noble savant s'embarquer dans cette galère de Diez.

Et d'abord, où voit-on que Théodoric et les autres

rois Goths aient été des Germains?

C'est ce fameux postulat historique, dont j'ai démontré la fausseté, qui est à la base de toute une série d'erreurs étymologiques.

Ric de Théodoric n'est pas plus boche que Théo-

dor-os, qui est grec...

Quant aux autres noms de Germains véritables, comme Frédéric et autres, ils ont été formés par le gaulois.

Le royaume, réich ; le riche, réich ; rich, terminaison de Fried-ric, roi, de friedé, paix, Roi-de-la-

Paix, tout cela est gaulois.

Le roi se dit könig, en allemand, et non rich; et

nous avons démontré que ce könig, comme le king, le kong britannique et scandinave est un mot gaulois.

C'est le mot gaulois rix, rig, ri qui a formé toute la séquelle du mot dans les autres langues du Nord, gothique, riiks; « ancien haut allemand », rihhi; re-gothique, réiks; et c'est de lui qu'il n'est point parlé.

Même ostracisme pour le sens de riche :

Anglais, rich; « anglo-saxon », ric; vieux « saxon », riki; vieux frison, rik, rikė; gothique, rėiks; islandais, rikr; suėdois, rik; danois, rig; « vieux haut allemand », richi; provençal, ric, — riche, puissant —; espagnol, portugais, rico; italien, ricco; et, bon dernier, le pauvre français, riche.

C'est en France que le mot gaulois a nommé le plus grand nombre de familles, à côté d'un petit nombre dans les autres pays : nos Riche, Richet, Richard, Richon, Richou, Richardière, Richardet, Ricou, Ricoux, Richomme, Richour, de Rich et our, pour gour, homme, g tombé en composition ; traduit en Richomme, — Riche-homme, textuellement; Rich, Richourg, Ric-bourg; et ainsi de suite.

C'est le cas de le dire : consultez le Bottin, qui en

est tout fleuri.

Et je le consulte souvent, pour trouver des racines gauloises dans les noms d'hommes et de localités, et je ne manque jamais de consulter dans le même dessein les annuaires étrangers, notamment l'anglais, qui est une mine celtique.

Les Français peuvent voir dans quel état les a laissés croupir l'Histoire et la philologie, depuis

des siècles.

La réaction se dessine actuellement, et les auteurs du dictionnaire dont je fais surtout l'éloge, les quelques erreurs de détail que je signale, à eux tout d'abord, ne déparant point ce bel édifice, ont fait la part aussi belle que possible au gaulois.

Ils avaient, du reste, tenu le contact avec le studieux M. Dottin, qui rend hommage aux utiles conseils qu'il a reçus de l'un d'eux, M. A. Meillet, et sans doute avec les « gros frères » du celtisme, M.

Camille Jullian et M. Joseph Loth.

Mais, obligés de respecter tous les postulats de l'Ecole, et, par leurs grands noms, à ne pas tout casser à la fois, ils sont restés à mi-chemin du celtisme intégral, dans lequel quelque rari nantes (rares Nantais...) ont fait le plongeon, à la suite de La Tour d'Auvergne, qui m'a appris à nager.

Quiconque n'ira pas chercher l'origine des langues indo-européennes dans le gaulois perdra son

tem ps.

« Otez le gaulois, il n'y a rien », a dit une fois pour toutes notre bon brigand de Le Brigant, — et je le démontre à chaque pas en avant dans les broussailles et les ronces de la sombre forêt philologique et linguistique, où tant d'autres, faute de ce fil conducteur, perdent leur belle jeunesse et finalement leurs lunettes.

LE BON ROI DES GAULOIS ET LA REINE

L'AUTORITÉ PATERNELLE DU ROI LA PAIX BOCHE EST GAULOISE

Ai-je dit que le mot allemand friede, paix, n'est pas plus « allemand » que leur krieg, la guerre ?

De sorte que Friedrich, Fried-rich est gaulois dans

ses deux parties.

Nous avons tout ce qu'il faut pour le démontrer :

Dans le cimbrique, gallois :

Frewi, s'interposer dans une querelle, pacifier; Frewiad, (freuiade), intervention pacificatrice; Frewyn, apaiser une dispute, une mêlée;

Frewiniad, (freuiniade), arrêter une dispute, une mêlée;

Frewynydd, ($dd = th \ doux$), le pacificateur;

Revenons toujours à la conclusion du Rév. Pelloutier :

« L'allemand est un débris du celtique », du gaulois.

LE ROI PATERNEL

Rhi, ri, gallois, origine, source, ancêtre, chef;

Rhian, une dame, une grande dame;

Rhianon, Rhian-ôn, très haute dame ; une déesse :

Rhïeingader, (gader pour cader, siège, en compo-

sition), le trône d'une reine;

Où l'on voit que le français n'a pas eu à dériver sa reine du latin régina, — qui, du reste, est gauloise.

Rhiallu, de rhi et gallu, g tombant en composition, puissance du roi;

Rhiant, parent;

Rhïèz, gouvernement paternel;

Rhïèzol, autorité paternelle ;

Rhièni, parentage, ancêtres, parents;

Rhièz, grande dame.

J'en passe.

Les Arrighi (Ar-righ-i), Corses fameux, — la Corse est éminemment celtique —, le Righi, sont issus directement du gaulois.

Il existe encore une autre racine gauloise du mot latin rex, (regs), et c'est rhég, généreux, magnanime.

Et ceci répond au sens donné par cét dans le nom de Vercingétorix, Ver-cin-gét-o-rix : Suprême-Chef-Magnanime-le-Roi.

Cette permutation de cét en gét, la voici bien établie de par la reine, dont la cadèr, le siège, s'est

muée de rhiéin-cadèr en rhiéin-gader; et directement dans cette expression: un trésor de femme, une femme-trésor, — comme elles le sont toutes en France —;

Rhïéin-gét, permuté de Rhïéin-cét.

Rhïèin-gylch, permuté de cylch, circuit, ronde : « la ronde de la Reine », les offrandes apportées par les féaux d'alentour à la table de leur souveraine.

Ceci soit dit pour démontrer une fois de plus combien il est impératif de s'initier aux permutations; car, si on ne sait pas que le gét qui se trouve dans Orgétorix, Gétorix, Vercingétorix ne peut être, en composition, que la forme permutée de cét, on cherchera gét dans le lexique sans l'y trouver, et l'on errera de midi à quatorze heures dans des semblants d'étymologies qui ne reposent sur rien.

Il y a encore beaucoup à tirer de ces racines rhé

et rhi; mais

« Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire... » Et il y a du nouveau « dans nos murs ».

LA FLEUR ET LE SANG

LE MOLIÈRE LATIN

L'ILLUSTRE PLAUTE N'AVAIT PAS LES PIEDS PLATS LE TROU, LE TRUC ET LE TROC LE BOCHE ET LA BOCHERIE LA DÉBINE, LA FROUSSE ET LA TROUILLE LE PATOIS

LE BARAGOUIN, LE CHARABIA

- Patron, il serait grand temps de nous raconter cette charmante histoire de Penthésilée, reine des Amazones, qui occit Achille en combat singulier, au siège de Troie...
- Oui, mais j'attends l'arrivée à Paris de mes amis d'Athènes, Socrate, Platon, Cratyle, avec la

gentille Xantippe et son inséparable, la divine Aspasie.

Il faut encore que je montre au lecteur combien Ampère avait vu juste, et comment, le latin étant

venu, le gaulois n'en est pas moins resté.

Nous avons déjà relevé quantité de mots dits de « patois » et « populaires », de « fantaisie », et qui sont du gaulois authentique.

Ce pourquoi les dictionnaires « français » les

bannissent...

LE PATOIS

Nos fins étymologistes, qui sont allés chercher « oui, dà ! » dans « déa dia » ne sont pas fichus, tous ensemble, de nous donner le sens de ce prétendu « patois ».

Littré risque, sans conviction, « patrois », qui

indiquerait le langage des pères.

Or, patois s'est dit dès que le latin a lâché pied en Gaule, alors que « non tu », « non té », non tu, non toi s'est dit pas toi.

C'est un mot frère du baragouin et du charabia.

Le baragouin, de deux mots gaulois, bara, pain et gouin, vin, a montré nettement la survivance du gaulois, chez nos Bretons.

Le charabia, que tous nos savantasses vont chercher dans... l'arabe, à cause d'arabia, est une expression gauloise superbe, cara-bia, ma chère vie, ma chère âme; c'hara-bia par permutation.

En Galles, l'expression est courante, même chez les Gallois des villes qui ont désappris leur langue :

c'harabi.

LA FROUSSE

Le sévère Littré a biffé la frousse de son dictionnaire, comme le raffût; et c'est le mot gallois tel quel: frous, soudaine émotion, — prononcé frousse. Racine: frou, violente impulsion.

Le froussard, frouss-ard, a reçu son titre du gaulois...

LA TROUILLE

Curieuse aussi, cette trouille, donnée seulement comme étant un mot local, le résidu de la fabrication de l'huile de colza et du marc d'olive.

Il y a loin du *colza du Nord* à l'olive du Midi; et donc le mot ne peut être local; il traverse la Gaule, la France, de part en part.

« Aimez donc la raison »...

Tout ça me donne l'envie de faire, moi aussi, du « bas latin » :

Raffutum genuit froussam;

Froussa peperit trouillam;

Trouilla, trouillans, trouillando, trouillabit, trouiabiliter, in trouiabulo!

Trua, en latin, écumoire, est une trouée.

Trulla, même sens, et par extension vase, vase... nocturne, qui n'était sans doute pas perforé.

Les lexiques *latins* ne donnent pas le sens affirmé par une inscription de Nîmes, où se trouvait une *trulla*, *latrine* publique.

Pourquoi cette omission?

Si le mot n'est pas latin, du reste, c'est qu'il est gaulois.

Nul n'a osé rapporter au latin le français trou.

Nul, donc, ne peut revendiquer pour le latin, la trulla avec ses deux sens, d'écumoire et de vase.

Trua, écumoire, provient du gaulois cimbrique trou, « à travers », qui a donné le français trou, l'anglais through, prononcé throu, par th doux;

Trua, avec le sens de vase, provient du gallois

trouca: bol, vase.

Trouca se continue en troucoul, gallois, petit barril, la tinette de la salle de police, que nos troupiers dénomment Jules, à la gloire de Jules César.

Tirer l'oreille à Jules, c'est prendre la tinette, la trulla, par les deux anses, et la porter à sa fin dernière, aux « goguenots », autre mot gaulois authentique.

C'est de trou-coul qu'est dérivé la trulla, orgueil

des Nîmois, et la *trouille* elle-même.

Et le troc, comme on va le voir.

On a tenté, et on a réussi, jusqu'ici, à dériver l'anglais trough; l'allemand turch, par inversion; « anglo-saxon », thorowe, thurh; « vieux saxon », thurh, thuru; « vieux haut allemand », duruh, durah, durih; hollandais, door; bas allemand, dör; gothique, thairh; mais il a bien fallu mentionner, cette fois le celtique, le gaulois: à travers.

Gallois, déjà vu, trou ; breton, dré ; irlandais,

tria, tri, tré ;

Où donc se trouve la racine de tous ces mots, si ce n'est le gallois trou, émanant de deux autres radicelles, ty, « qui va », et rhou, « brisant » ; qui perfore, fait un trou?

Le breton et l'irlandais, dré, tré, rendent compte de la formation directe du treu franc-picard, - trou.

Littré, Diez et autres se raccrochent au « bas latin » de la Loi des Francs Ripuaires, qui dit, à propos d'un « trou » que le voisin ferait dans la clôture de l'autre :

« Si quis in clausurâ aliénâ *traugum* ad transéundum fécérit ».

« Si quelqu'un aura fait une brêche, un *trou*, dans la clôture d'un autre pour se faire un passage... »

Toujours la même farce ; mais ici elle est double, malaxée de bas latin qui est du gaulois en us et en um, et du postulat historique et philologique qui fait de nos pères, les Francs, des Boches malgré eux.

Le fait qu'un mot se trouve dans les lois des

Francs prouve qu'il n'est pas boche, mais qu'il est gaulois.

Voilà dans quel état sont, en France et ailleurs,

les études historiques et philologiques!

A propos d'un dérivé de ce trou exploré minutieusement, les langues du Nord, toutes, ont un mot à côté, dérivé du premier, et signifiant auge, abreuvoir, pétrin et semblables « vaisseaux » :

Anglais, trough, trug, tray; « anglo-saxon », trog, troh; hollandais, allemand, islandais, trog; danois,

trug, suédois, trag.

Le vieux français possède directement TROC; où l'aurait-il pris, sinon au gaulois?

L'italien, trouégo tombe de la lune, le trou dans l'italien ?

C'est à propos de cette dérivation du trou en général à son application domestique que nos joyeux fumistes sont allés chercher le traugum de la Loi Ripuaire, qui est archi-gauloise, et ne se peut expliquer que par le gaulois, comme la Loi Salique.

Littré ajoute :

« L'origine de traugum est inconnue ; on y peut pourtant conjecturer une racine germanique qui se trouve dans trog », — les trog que nous venons de citer ?

Quelle aberration !

- Patron! J'ai trouvé autre chose d'épatant!
- -Voyons donc, mon jeune maître!
- Il y a une seconde racine qui rejoint la première ; et les deux n'en font qu'une.

Troch, a lave: un bain.

Et quelle famille! Rien n'y manque, pas même la famille Trochu, le général et le curé, le sabre et le goupillon, avec leurs cousins Trochet, Troccaz, Trocellier, Trocherie, Trocard, et jusqu'aux Trocmé éd Chaint Quintin...

Et le peuple des Trocmi ou Trogmi de Galatie...

Et Trogus Pompeius, Trogue Pompée, ce philosophe et historien gaulois qui brillait à Rome, sous Auguste?

Trochadouy, « baignable »;

Trochédig, trochédic, baigné, immergé;

Thochédigaèz, la baignade;

Trochva, (de endroit du bain, par permutation de ma), place, piscine; troch-ma, la salle de bains, la baignoire, qui nous conduit directement à l'abreuvoir, dans le pétrin...

Trochi, immerger, plonger, se baigner, faire

« saucette »;

Trochiad, (trochiade), immersion;

Trochiant, plongeon, immersion;

Trochion, pluriel, embruns;

Trochioni, soulever l'écume, les embruns ;

Troch-our, permutation de troch-gour, le baigneur;

Trochyz, un baigneur; un plongeur; homme ou

le colymbe, le « plongeon ».

— Nous passons de l'indigence de nos pauvres types de latinerie et de bocherie à l'opulence de la langue gauloise.

Que personne ne se plaigne de cet excès de démonstrations.

Entre les deux adversaires que nous prenons au collet, en flagrant délit de paresse et d'ignorance, d'une part, et de toupet de l'autre, il ne faut rien laisser au hasard, et il est indispensable de vider son sac sur le comptoir...

LE TRUC ET LE TROC

Littré fait son deuil, — le nôtre, — de l'origine de troc, qu'il dit inconnue, peut-être empruntée à l'« espagnol » trocar, et qu'il compare à l'anglais to truck, troquer.

Or, toute cette famille de mots dérive de l'idée centrale de dro, tro, rond, ronde, déjà étudié dans le réd-an-dro, des prêtres Saliens :

Le gallois, gaulois cimbrique, fournit tel quel le trouc, le même trouc avec cette acception de troc : a truck, un troc, écrit Owen Pughe.

Un « rond », un « tour » au sens figuré, un « retour », un « échange », un trick, en anglais, un troc.

Le latin trica, un truc, un imbroglio, vient de là, apporté par le grand auteur Ombrien, Plaute, dont le nom gaulois signifie La Fleur, et dont on voudrait faire Plat-Pied.

Généralement, les poètes soignent leur affiche, et je ne vois pas cette vedette, à Rome,

LE CHARANÇON Par le Seigneur Plat-Pied Joué par l'Auteur.

De tous les auteurs de langue latine, Plaute est assurément celui à qui le latin doit le plus, et tout dictionnaire latin nous présente du Plaute découpé en petits morceaux, citations fort appétissantes et réjouissantes, depuis la première page jusqu'à la dernière.

L'œuvre de Plaute est une énorme, une opulente gauloiserie.

L'éclat même de notre Molière n'a pas éclipsé celui de son prototype, qui est toute verve, tout coloris, tout mouvement, et qui, littéralement, « brûle les planches ».

Il y a bien plautus, dans le latin, même sens que celui de flaccus, Flaccus, patronyme de notre bon Horatio, « aux oreilles pendantes »; il y a bien, dans l'ombrien, — qui est gaulois, — plotus qui signifie plat-pied, répondant au gallois plad, tout objet plat.

Les « socques », (soccus), étaient les chaussures basses, donc plates, des acteurs comiques, les hautes chaussures, les cothurnes, étant le privilège de la tragédie ; mais Plaute ne s'appelle pas Soccus?

Plaut, tel quel, est la mutation de blaod, blod,

fle**ur** ;

Blod-es-t, de blod, fleur, ès, jet, ès-t, jet à profusion, c'est le rejoicing, l'applause, l'acclamation, l'applaudissement, ce sont les bouquets, les gerbes de fleurs dont le public couvre les acteurs.

Il est bien possible que plaudere, latin, applaudir,

ait signifié battre des mains.

Mais est-ce certain?

Les Anglais « battent des pieds »...

Plod-ere, pour plod-ire, « aller-fleurissant » me laisse tenté.

Plaudite, cives !

Il est vrai que les *fleurs*, en tout cas, couronnaient les acclamations et que les deux étymologies peuvent faire bon ménage.

Et je vois mieux, en tout cas, mon Plaut, Plaute,

Plautus ainsi fleuri que ses « pieds plats ».

Aucun bon latiniste ne chicanera le passage de blod en plot, ni ensuite en flos, la fleur, en latin.

Un chapitre spécial serait dû à cette étude de fleur, dans les diverses langues, qui conduit à l'étymologie gauloise de la farine, blaod, blod, farine fleur, et à celle du sang, qui est une autre fleur, blood, prononcé bleud; blut, en allemand, avec toute la famille dans les langues du Nord.

LE BOCHE ET LA BOCHERIE

Aucun germanisant ne fera non plus obstacle à cette permutation, car boch, bocher, bochéréi, brutalité, brutal, bocherie se trouve dans le lexique allemand aussi bien à la lettre p:

Poch, pocher, pochéréi.

Le sens complet donné par Jacob Grimm, le « père de la philologie allemande » est bien amusant et dépeint notre Boche à perveille :

Bocher, pulsator, clamator, jactator : Bocher, brutal, gueulard, vantard. Et en latin, ma chère!

LE VRAI PLAUTE ET LE VRAI FLACCUS

— Voilà notre *Plautus* rétabli en sa dignité; il n'est plus « plat pied », ni « clabaud »; mais moi, je reste *Flaccus* comme devant.

Ne pourrais-tu, en cherchant bien, m'accommoder plus galamment ?

— Cher Horatio, que ne le disais-tu!

Rien de plus clair que le sens de ton nom :

Si Flaccus est la graphie réelle, le sens en est évident :

Pastor, Pasteur.

Si Flaccus est une déformation de Fraccus, déformation dont stella, étoile, pour sterra, est un exemple, nous arrivons à une origine d'une frappante exactitude.

Fraccus, orateur, écrivain très élégant.

— Voilà qui me va beaucoup mieux, cher ami! Même si je dois me contenter de « Pastor, Pasteur », les oreilles de cabot m'en tombent...

Je te sais un gré de ma métamorphose.

Mais, crois-tu à la possibilité de cette origine reformée, Fraccus?

— Les noms et les mots ont subi des transformations qui laissent souvent les étymologistes dans la nasse.

Ainsi des Fabii, les Fabius.

FABIUS CUNCTATOR GAULOIS **FOVIUS**

De même que les augures de l'étymologie romaine ont tiré Cicéron du « cicer », « pois chiche », ils ont dérivé Fabius de faba, fève...

- Ça se voyait encore mieux, sur le bout du

nez...

— Et voilà que Fabius ne s'appelait pas Fabius, mais Fovius, à l'origine.

De Faou, Fao, Fo, honneur, splendeur, et biu, vie,

permuté en viu, dans la composition :

D'où le nom de cette glorieuse famille :

FO-VIUS, FOVIUS, déformé dans la suite des

générations en FABIUS.

Tous, nous tenons nos noms de quelque particularité de nos ancêtres, et ni toi, cher Horatio, ni Cicéron, ni Fabius, ni César, ni Vercingétorix, ni Virgile, ni Numa ne seraient parvenus aux sommets de la gloire s'ils n'avaient eu de qui tenir.

Il faut des générations tenaces dans toutes les vertus familiales pour faire de bons citoyens, et, si les Astres en distinguent quelques-uns, pour donner des

grands hommes à l'Humanité.

ACCIUS OU MACCIUS PLAUTUS ?

- Arrivons à notre excellent Plautus, La Fleur, du nom d'acteur qu'il se donna, et dis-nous le sens de son patronyme, Maccius?

— Cher Horatio, il faudrait d'abord savoir si cette graphie est la bonne ; car, avec Marcus Accius,

n'a-t-on pas fabriqué Maccius ?

La question reste posée, d'autant plus qu'un autre poète s'est appelé Accius, écrit aussi Attius, et qu'il y a le féminin correspondant, Accia, et Attia.

Nous nous exposons à donner précieusement l'éty-

mologie de son nom, *Pierre*, à un bon garçon qui vous réplique :

« Merci bien ; mais moi, je m'appelle Paul... »

- Et toi, mon vieux Gaulois, qu'en penses-tu?

— Qu'il faut lire *Maccius*, dont le sens est « Puissant » : *Mach*, y, ur pour gur, par chûte du g :

« Puissant-le-Guerrier ».

- Je conçois bien cette finale ur devenue us; nous en avons des exemples; mais n'as-tu pas une autre racine directe en us?
- J'allais te la soumettre, cher Horatio : udd, prononcé uz ; supérieur, chef, seigneur :

Mach-y-uz, cette fois, te donne « Puissant-le-

Chef.

Du reste, Plaute, Ombrien, Gaulois « Om-bra », « homme-fort, brave », n'a point fait mentir son nom, ni son origine.

« Accius », Ach, y, uz, signifie « chef de noble sang », de sorte que le génial poète n'a point à redouter l'alternative.

ATTILIUS REGULUS

— Ceci fait penser aux célèbres Attilius de Rome dont Régulus est le plus connu ; qu'en dis-tu ?

— Le cas est tout autre, cher Horace, et voici qui va te montrer des *origines qu'il est impossible* de contester au gaulois.

Attilius se tire de trois racines gauloises dans sa première partie : Attil ; et des deux autres, que nous connaissons, dans sa finale : y, uz.

Ad, dy, hil; ad se permute en at, en composition.

At, correspond au français re, ré;

Dy, itération ; devenant ty en composition ;

Hil, progéniture, ce dernier mot déjà connu:

Au total: At-ty-hil, At-t'-hil, At-t'-il,

Réduplication de naissance;

Fils cadet, fille cadette.

Quant à la finale, y-uz, le chef, du chef, nous

l'avons déjà exposée.

Et voilà notre ATTILIUS, notre ATTILIA, la célèbre « gens » Attilia reconstituée dans son origine gauloise, de toutes pièces, « gens » qui était la branche cadette d'une autre « gens », ou noble famille de Rome.

- Eh bien, cher ami, tu vas de plus fort en plus fort...
- Il le faut bien, cher Horatio ; il me faut conduire le lecteur du connu à l'inconnu, et sans afficher mon programme, qui eût fait rugir comme un seul lion tous les fauves de la Rive Boche.

Attil est donné tel quel dans le gallois d'Owen

Pughe.

— Je trouve ton Attilia aussi tentante que ta Penthésilée, qui se démonte et se remonte en quatre pièces ; Āttilia en a même une de plus, avec deux permutations grammaticales.

On ne peut donc invoquer le hasard, la coïncidence, une réussite fortuite, car on ne verra jamais le hasard jouer franc jeu, cartes sur table, et gagner cinq fois dans le même mot, dans le même nom, qui ne signifie rien, à la contre-épreuve, dans le latin, non plus que Penthésiléa dans le grec.

PENTHESILÉE

REINE DES AMAZONES, COMBAT ACHILLE AU SIEGE DE TROIE, ET L'OCCIT QUOIQU'EN CHANTE LE VIEIL HOMÈRE LA PANTHÈRE ET LA BELLE-MÈRE LE BEAU-PÈRE

Ceci se passait treize siècles avant l'ère chrétienne, et n'aurait pas eu grande importance sans le génie du poète qui l'immortalisa.

Trois cents ans plus tard.

Homère chanta, en vers merveilleux, la guerre de Troie, provoquée par le fils du roi de cette capitale, Pâris, qui se crut bien avisé d'enlever la femme de son hôte, Ménélas, roi de Sparte, — la belle Hélène.

Elèn, él-èn, en gaulois, ange-pur, ce qui est de circonstance.

Tous les Grecs, coalisés, mirent le siège devant Troie, sur la côte asiatique des Dardanelles, et, après dix ans de luttes « homériques », la prirent par ruse et la détruisirent.

Et le bon Ménélas reprit sa femme, en parfait état d'entretien.

Car, comme dit l'Auvergnat, « cha chuge pas ».

- Voilà bien des histoires pour pas grand'chose, dira-t-on.
- Mais, c'est que le développement de cette action permet au poète de donner à la postérité, avec le plaisir unique de l'admirer, maintes peintures, maints traits de mœurs, maints détails de cette Antiquité qui seraient probablement, sans lui, restés à jamais inconnus.

Le héros de cette longue guerre fut, avec l'astucieux Ulysse, aussi brave et beaucoup plus intelligent que lui, Achille, podas ôkus Achilléus, Achille aux pieds légers, qui, pour une autre histoire de femme, — ça ne changera donc jamais, — rentra sous sa tente, et refusa net de combattre, laissant les Grecs dans un mémorable pétrin.

Achille avait, dans son butin, une jeune captive, du gentil nom de Briséis, fille de Brisès, prêtre de Jupiter, en Cilicie, à qui il voulait la rendre ; mais Agamemnon, le général en chef des Grecs, la lui

ravit sans façon, et la garda.

Rien ne put fléchir le ressentiment d'Achille qui, sans l'intervention de Minerve, eût envoyé le Roi des Rois ad patres. Ses pieds légers s'étaient subitement bel et bien nickelés, et le restèrent, jusqu'au

jour où son vaillant et tendre ami Patrocle, qui revêtait sa redoutable armure pour effrayer et combattre les Troyens, fut tué par Hector, fils de Priam, roi de Troie.

Achille provoque Hector, et l'occit à son tour.

Or, nombreux furent les peuples d'Asie qui vinrent au secours de Priam, et, parmi ces alliés se distingua la fameuse reine des Amazones, Penthésilée, Penthésiléa.

- Nous y voilà?

— Penthésiléa surprit le camp des Grecs une belle nuit, et ses terribles cavalières, la hache au poing, lançant leurs rapides coursiers aux sabots feutrés à travers les tentes et les navires tirés sur le rivage, firent des dormeurs un carnage épouvantable.

Seul, le roi des rois, Agamemnon, ne dormait pas, rongé par les soucis du commandement, et tenu en haleine par sa femme, la reine Clytemnestre, qui lui faisait des scènes nocturnes à cause de Briséis, qu'elle tenait à l'œil.

Dans la Nature où tout est bon, dit-on, et où tout se tient, c'est ainsi que notre puce familière se rend utile en empêchant les chiens de garde et autres vigiles de dormir.

Achille n'avait pas eu le temps de s'armer que les Amazones avaient déjà tourné bride, *Penthésilée* sachant bien que ce coup de main ne pouvait terminer une guerre, qui était, en réalité, l'épisode le plus célèbre de la lutte séculaire entre la Grèce et l'Asie.

Seulement, au petit iour, elle risqua le tout pour le tout, et lanca à Achille un défi, le provoquant en combat singulier, convaincue de sa supériorité, brûlant d'audace, le cœur gonflé de courage, animé de son sang gaulois...

-- Gaulois ?...

— …et Achille, ignorant que ce champion de l'ennemi était une femme, accepta. Penthésilée arriva donc au grand galop, et mit pied à terre pour s'aligner avec le héros jusque là invaincu, qui, lui, ne savait pas combattre à cheval, et préférait le plancher des vaches.

Autrement, à quoi lui eussent servi ses « pieds

légers »?

C'est sa générosité qui perdit la vaillante fille, dépourvue de l'armement voulu pour une pareille lutte.

Elle tomba blessée.

Achille, voulant, selon la coutume, prendre les dépouilles de son ennemi vaincu, lui enleva son armure, et, voyant que c'était une femme, et si divinement belle et vaillante qu'il avait devant lui, fondit en larmes.

Un certain Thersite, qui ne respectait rien, pas même Agamemnon — celui-là, c'était mérité — pas même Ulysse, qui lui allongea un coup de son sceptre sur le crâne, se moqua de la guerrière, et l'af-

faire ne traîna pas :

D'un seul coup de sa dextre, Achille envoya l'insolent gnôme de l'autre côté du Styx, et prenant la reine dans ses bras, l'emporta dans sa tente, où d'aucuns disent qu'elle succomba, malgré les soins qu'il lui prodigua, tandis que d'autres assurent qu'elle guérit, et qu'elle devint l'épouse adorée de son vainqueur, et, donc reine des Myrmidons.

Achille, ne l'oublions pas, avait été élevé par le Centaure Chiron dans toutes les sciences, dans tous

les arts, et dans le grand art : la médecine.

Agamemnon, cette fois, ne s'y frotta point.

— Mais, patron, comment supposer que Penthésilée fût une Gauloise?

— Tiens, voici justement notre maître à tous, Cratyle, qui déambule de notre côté...

-- Bonjour, ô vieux Gaulois de Gaule...

— Toi ici, ô Cratyle, à Paris?

Quel bon vent nous vaut cette heureuse surprise?

- Tu l'as dit ; c'est un bon vent.

Nous avons, Socrate, Platon et moi, profité d'une fine occase, un ami, riche armateur qui mettait à la voile pour Marseille.

Nous avons remonté le Rhône en péniche, idéal coche d'eau, tout en vendant notre pacotille, et finalement, sans le moindre empêchement, par des canaux ravissants, ombragés de grands arbres, à travers un pays idéal où l'étranger est reçu à bras ouverts, nous voici dans cette fameuse Lutèce, Lutétia Parisiorum.

Quel Paradis!

- Où sont donc nos illustres amis, que te voilà seul avec nous ?
- Socrate et Platon visitent cette merveilleuse cité, qui est tout un monde admirable, œuvre des siècles et d'une race sans pareille, avec Xantippe...
 - Comment, Socrate a amené sa femme ?
- Comme on l'a calomniée! C'est une femme charmante, une épouse modèle, et telle que vos Françaises, si j'en puis juger par celles que j'ai eu le plaisir d'approcher jusqu'ici.

Elle taquine le bon Socrate, qui lui pose des « colles » et veut l' « accoucher » à sa mode socratique, alors que, lui blague-t-elle, il n'est point fichu de lui faire d'abord un enfant...

Elle est dans les magasins, soir et matin.

Elle ne rêve plus que d'acquérir le « chic parisien ».

- J'étais en train de raconter à mon jeune disciple l'histoire de *Penthésilée*.
 - Oui, bien, Seigneur Cratyle.

Le patron dit qu'elle était Gauloise ; et, bien que je l'aie lu dans les *Origines Gauloises* du héros breton, La Tour d'Auvergne, je trouve que...

— Ton patron et La Tour d'Auvergne sont dans le vrai.

Lorsque ce vieux Gaulois-ci nous a rendu visite à Athènes, il nous a d'abord surpris de ses thèses ; mais nous y avons réfléchi, et avons conclu qu'il avait souvent raison.

Et, puisqu'il tardait à nous revenir, nous sommes venus.

Tu apprends, jeune homme, la langue gauloise? As-tu au moins étudié les *permutations?*

- J'ai commencé hier...

C'est un vrai casse-tête... gallo-chinois.

— Alors, décompose-moi le nom de *Penthésiléa* en ses diverses parties, comme notre ami nous l'a montré, et tu devras trouver le sens de son nom.

Car, nous autres Grecs, nous avons des noms qu'il faut découper en leurs racines :

... des noms longs d'une toise,

De grands noms qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise.

- Tu es vraiement « à la page », ô Cratyle.

— Je vise le Collège de France, avec Socrate et Platon, et nous potassons la matière.

Nous avons déjà rendu visite à Joséphos Bédiéros, homme charmant, et qui nous a reçus fort galamment.

— Tu parles!

- C'est un fameux érudit, et nous pourrions

même apprendre de lui.

Il parle grec comme père et mère ; il peut réciter l'Odyssée et l'Iliade de bout en bout, avec les deux deux accents, la quantité et l'intonation.

Et pas « cuistre » pour deux ronds.

Quand il nous a lancé cette fameuse invocation d'Homère à la Muse :

Mênin aéidé, Théà, Pêlêïadéô Ac'hilêos, Chante, Déesse, la colère du fils de Pêléus, Ac'hille! nous nous sommes trouvés transportés de trois millénaires en arrière, et nous demandâmes si nous n'étions pas le jouet d'un rêve heureux.

Ce savant parle, cadence, module le vers homérique aussi bien que nous-mêmes.

Plus souvent que nous retournerions à Athênes!

Tous les Grecs intelligents...

- Ils le sont tous, ô Cratyle...
- Finiront par venir à Paris...
- Ils y sont, ô mon bon ami ; et il y en a même de toutes les nationalités..., et qui font grand tort à la tienne.
 - Et Penthésiléa, jeune homme?
 - Voici comme je décompose ce grand nom : Pèn, téth, si, léa.

Et Justin, Justinus, l'abréviateur de notre Trogue Pompée, que cite La Tour d'Auvergne, ayant écrit de cette héroïne :

Penthésiléa, sic dicta, quod dextrâ papillâ carrérét :

Soit:

Penthésiléa ainsi nommée de ce qu'elle était privée du mamelon droit.

- Qu'on appelle aussi « didi », en breton, pour « titi », terme enfantin pour « tett », tette, mot qui est passé à toutes les langues... Dida, en latin.
 - Je suis bien obligé de traduire Justin:

Pènthésiléa était privée de la pointe du sein droit.

— La Tour d'Auvergne a donné cette solution à cet aimable problème, en suivant, comme toi, à la lettre, le texte de Justin. Mais il l'a traduit textuellement :

Pèn-tèth-éb-è : pointe têton sans (elle) est.

Sa qualité de Breton eût dû le mettre sur ses gardes, car il savait, lui, ce que ta récente étude des permutations ne t'a pas encore inculqué.

En breton, lait, « ce qui gonfle le sein », de par ses racines gauloises, se dit léa, léah, lèz, léach, en

gallois laèz; en irlandais, lact, — ce qui n'empêche pas Littré de tirer notre « lait » du « latin » lac, lactis...

Or, une superstition trois fois millénaire a voulu que les Amazones fussent privées du sein droit afin de tirer de l'arc sans se blesser, et c'est ce qui a trompé l'historien.

Et fait dévier La Tour d'Auvergne de sa direction dans la seconde moitié du nom.

Toutes les représentations d' « amazones » qui nous sont restées, démentent cette assertion ; il ne leur manque rien de leurs attributs féminins, et l'on peut même constater qu'elles en sont superbement pourvues.

Montfaucon, ce Bénédictin magnifique, dans les superbes gravures de son Antiquité Expliquée, nous montre les Amazones au combat, à cheval ou pied à terre, et elles sont d'une beauté sans pareille, et complète.

En breton, quand on sèvre l'enfant, on fait « passer le lait » de la mère, comme partout au monde, mais la privation de lait, que nous dirions délactation, ou di-lactation, demande la permutation du D en Z.

On dit que telle plante est salutaire pour faire « passer le lait », non point mad da di-léza, « bonne pour dé-lacter », mais mad da zi-léza.

— Je commence à y voir.

Pèn-teth-zi-léa est donc la pointe du sein sans lait?

Qui ne peut allaiter.

— Voici encore, mon jeune maître, un nom, qui ne se peut construire, expliquer, que par la langue gauloise, et ceci devant Troie assiégée, il y a de cela trente siècles au moins.

Comme il y a trois mots dans le nom, plus la particule négative di permutée grammaticalement en zi, pour les relier, il est impossible de voir dans cette dérivation une simple coïncidence, — car ce serait quatre coïncidences qu'il faudrait enregistrer, dans le même mot.

Et puis, *Pènthésiléa*, qu'est-ce que cela signifie, en grec ?

Qu'en dis-tu, Cratyle?

-- Exactement rien.

Nous autres, Grecs, ne répugnons nullement aux solutions que nous avons en vain cherchées pendant des âges.

— Les Amazones de *Pènthésiléa* venaient, et ceci nécessairement, ô Cratyle, de l'Orient de Troie, de la Phrygie, ou Brygie, *Brig-gaïa*, *Bri-gia*, le pays fertile.

C'est le nom de notre Brie.

Elles venaient de la *Galatie*, qui était fondée bien des siècles avant la grande migration de Sigovèse et de Bellovèse.

Les Scythes, du Nord de la Mer Noire, ayant expulsé une de leurs castes, celle-ci vint s'établir sur la rive sud du Pont, sous le nom de Bannis, connus sous celui de Parthes.

Une autre caste de Scythes s'enfuit vers l'Oural, pour échapper à la domination des Scythes royaux, et ils sont devenus les Cosaques de l'Oural.

- Bannis, ban-niz, signifie suprême-pur.

Le nom des Scythes, signifie, en gaulois syth, juste, rigide, orgueilleux.

Le nom de Parthe signifie séparé, en gallois. Parthu, diviser.

Ces Parthes, Scythes ou Bannis, ces Gaulois, fondèrent un empire fameux dont l'histoire est glorieuse, près de trois siècles avant notre ère et qui dura presque autant ensuite, depuis Arsace jusqu'à Artaban. Le consul Crassus, qui s'ennuyait à Rome, se fit nommer gouverneur de la Svrie, et voulut aller cueillir des lauriers chez les Parthes : il y perdit ses légions au complet, 30.000 hommes, son fils et sa tête, que Suréna, maire du palais du roi, Orodès, lui fit porter, à la fin d'un festin, pendant la représentation d'une tragédie d'Euripide.

En grec.

Car ces Gaulois en étaient là, l'an 55 avant J.-C., alors que des Romains comme Cicéron, César, Varron ne comprenaient plus les Atellanes, farces, en gaulois osco-ombrien, que le petit peuple de Rome comprenait à merveille.

Suréna fit empailler la peau de Crassus et la sus-

pendit à la voûte du temple.

Auguste eut pu tenter, plus tard, de tirer satisfaction de cet outrage ; mais, plus sage que Crassus, il écouta les « augures » et n'en fit rien.

Il se borna à réclamer au roi des Parthes les enseignes du présomptueux Crassus, — et sa peau de

mannequin.

L'empereur Julien, dit l'Apostat, qui se trouvait si bien à Paris et à Trèves, « la nouvelle Rome », fut plus tard pris de la même démangeaison que Crassus, et s'en fut chez les Parthes accompagné du général Ammien Marcellin, l'auteur de l'Histoire des Bourguignons.

Il y périt une belle nuit, sortant de sa tente sans même être vêtu, à la mode des vieux Gaulois, pour repousser une incursion subite de quelque nouvelle Penthésilée : un trait l'atteignit dans le flanc, pour le malheur de l'Humanité.

Car quel bon chrétien n'eût-il pas fait!

Et quel sage empereur!

Et Julien expira sans pousser ce cri inepte qu'on lui prête : « Tu as vaincu, Galiléen », sa doctrine n'étant nullement de faire la guerre au Rédempteur.

SOCRATE, PLATON

- J'ai tout entendu, ô cher vieux druide, et je suis étonné de ta Penthésiléa, Penthésilée.
- O très bon, très sage, qu'as-tu fait de ta chère Xantippe ?
- Elle est dans quelque grand emporium, avec notre amie, la divine Aspasie...
 - Aspasie, ici?
- N'est-ce point la place à laquelle lui donne droit sa beauté, sa sagesse, sa vaste intelligence ?
- Assurément ; et c'est pour Paris un nouvel ornement, comme ta présence, et celle de Platon, et celle de Cratyle est pour notre pays un honneur insigne.
- Tu nous avais promis de nous parler de Circé, l'enchanteresse, qui retint Ulysse si longtemps sous ses charmes, et d'Ulysse, et de Pénélope, et d'autres encore, dont nous ne comprenons pas les noms.

CIRCÉ

- Commençons par la redoutable magicienne, Circê.
 - Qui était Circé, ô sage des sages ?
 - Fille de Persê, et du Soleil, hélios.
 - Et Persê?
 - Fille de l'Océan.
 - Tout cela ne te dit rien ?
 - Rien du tout.
- Tu gardes en mémoire que Circê, lorsqu'Ulysse fut obligé de la quitter, donna au héros toutes les indications nécessaires à sa bonne navigation, précisant l'itinéraire maritime, les dangers, le chant mélodieux des Sirènes naufrageuses à éviter, enfin tout ce que ce célèbre navigateur devait faire et ne pas faire jusque chez les Cimmériens, où il devait aller

consulter le devin *Tirésias*, et la manière d'évoquer les ombres des enfers ?

- Je sais tout cela ; mais je n'y vois pas.

— Je vais te mettre sur la voie.

Circe, n'est-ce point le féminin de circos? kir-

kos? Cercle? Circ, en gaulois?

Cette magicienne qui donne des détails si précis sur la navigation, ne serait-ce point le cercle polaire, la déesse de la navigation ?

— Parfaitement, ô cher ami ; je commence à soupçonner que *Persê* est aussi un nom symbolique ; mais qu'est-ce ?

En grec, Circê, c'est compris ; mais Persê?

- Je te dirai sans désemparer que c'est du gaulois.
- J'en étais convaincu, car Persê ne signifie rien en grec.

— Sê, étoile...

— ...l'étoile polaire!

— Tu vois que tu savais...

— Mais, et Pér? Le premier membre du mot?

— Simplement fér, fixe, permuté en pér.

— C'est donc bien l'ETOILE POLAIRE!

Qu'en dis-tu, ô Cratyle?

— Que cela seul vaut le voyage, en dehors du plaisir de retrouver notre cher ami gaulois.

HELIOS

LE SOLEIL, CÉSAR

— Circê, déesse de la navigation, devait être forcément fille de l'Etoile polaire et du Soleil, le navigateur se guidant la nuit sur l'Etoile polaire et le jour sur le Soleil.

Son nom, sa naissance ne sont point de fantaisie.

— Ton argumentation ne fait qu'acquérir de plus en plus de vraisemblance en se développant.

Et maintenant, vas-tu nous ravir aussi notre Hélios?

Notre Soleil?

— Non pas, ô très sage : je vais seulement te l'éclairer...

Ton soleil se nomme êlios, êélios ; mais de quel droit ?

— Je me le demande ; car nous avons bien, en grec êl, qui peut être êlios « apo-coupé », mais rien n'est moins sûr ; et ce serait, quand même résoudre la question par la question.

Viens à mon aide, ô mon maître! ô Cratyle!

— Je suis ton disciple, après avoir été ton maître, ô très sage.

Cependant, ayant étudié les épreuves de notre

ami, je crois tenir le bon bout.

El, êl, nous avons vu, dans plusieurs étymologies, que c'est le Dieu; et, selon la méthode et avec le « tire-bouchon » gaulois, il ne reste plus qu'à extraire la racine d'ios.

Divin Platon, qui n'as pas encore soufflé mot...

— J'écoute.

— A nous trois, invoquons Athênê, notre sainte patronne : peut-être nous donnera-t-elle quelque rayon de son intelligence !

- Rayon, as-tu dit ? Voilà qui éclaire cette ques-

tion solaire...

— Tire-nous donc de là, ô ami Platon!

— Dans notre grec, ios, n'est-ce point une flèche?

Il paraît très évident que *êl-ios* est *le Dieu qui* lance ses flèches, qui darde ses rayons?

Apollôn, que nous identifions avec êlios, Elios,

n'est-il pas le Dieu des archers?

Son qualificatif ékatos, qui tire au loin, ne le désigne-t-il pas clairement ?

Voilà, je crois la question vidée ?

— Certes, divin Platon, et à notre satisfaction, car si le gaulois nous a fourni le Dieu, *êl*, nous lui

avons, nous, fourni ses flèches, ses rayons, · à moins que notre ami ne les lui barbotte aussi...

— Je m'en garderai, ô Cratyle ; mais je deman-

derai à Socrate ce qu'il en pense?

— Je pense, qu'il ne serait pas sage, le premier terme, et l'essentiel du mot étant gaulois, êl, de le compléter avec un mot grec, ios.

Je tiens ios pour étranger au grec ; mais que

nous donnes-tu à la place?

— Très sage, je ne suis pas riche, mais je te donne ce que j'ai : aèth, prononcé aèz, qui est une pointe, qui, avec sa, permuté de ta, grand, a formé saèth, saèz, « grande pointe, flèche », d'où saette, sagetta, saetta, latin sa-gitta.

Les Romains ont reçu ce mot des Gaulois, avec

tout le reste.

César, Saëz-ar, signifie « Grand Sagittaire ».

Mais, ô très sage, il y a loin de aèz à ios, et qui

veut trop prouver ne prouve rien.

Dans pareil cas, il faut laisser la chose en suspens ; et, comme le disent si sagement les deux auteurs que j'ai cités dans la préface de leur savant ouvrage, ne nous figurons pas être au bout de nos peines...

— Oh! it is a long way to Tipperary...

- Certes, érudit Cratyle...

— J'apprends l'anglais, suivant ta sage recommandation, et l'argot et les patois : ce sont des

mines celtiques...

— Nous sommes encore des pionniers, et ceux-là même qui auront bénéficié de nos travaux et de nos peines ne seront pas embarrassés de se gausser de nos erreurs inévitables.

Cependant, j'aperçois quelque chose de très pré-

sentable à comparer à ta flèche, ios :

Iau, principe du mouvement, mouvement; iaod, qui se peut permuter en iaos, qui va de l'avant, et j'y vois transparaître l'ios grec.

I est la racine d'aller, aussi en sanscrit, et en langue... cheval également ; os est un augmentatif d'admiration, de tendresse ; i-os peut donc représenter la flèche dans son envol gracieux, fulgurant.

— De sorte que tu nous prends Elios en totalité?

— Je vous laisse juges, chers amis.

Et n'oublions pas que *Iau*, en gaulois, est l'un des noms de *Jupiter*, de *Zeus* :

El-iau, le Dieu Jupiter, voilà qui est à creuser.

Le Dieu-Soleil.

Mais, ne pensez-vous pas que l'étude d'Hypérion, père de notre beau Soleil, pourrait nous permettre de confirmer ou d'infirmer mon étymologie?

- Tel père, tel fils, ce dit-on...

HYPÉRION

- Que penses-tu, ô Socrate, de ce nom harmonieux ?
- Pour Hyper, nous sommes parés ; hyper, super.

Mais c'est encore le diable avec le reste, avec ion, et mon sacré « démon » ne me dit rien qui vaille.

Nous avons bien ion, en grec, mais c'est cette ravissante fleurette que vous nommez si gentiment violette; et le père d'Apollon, du Soleil, n'est pas le fils d'une violette, et, surtout, il ne se cache pas modestement dans l'herbe!

— Je vais vous tirer d'incertitude, chers amis : Iôn, est l'un des noms de la Déité des Gaulois :

Iôn, « source, commencement, cause première, l'un des noms de Dieu, le Seigneur ».

Voilà une description de la divinité qui ne laisse

place à aucune équivoque.

Hypér-lôn est donc le Dieu Suprême, père, créateur du Soleil.

Et j'opine que votre Elios a dû se nommer

d'abord El-iôn, Eliôn, le DIEU-CREATEUR.

— C'est singulier, prudent Gaulois, comme tes étymologies s'appuient les unes sur les autres, et se confirment les unes par les autres.

Et puis, si *Elios*, le fils, était Gaulois, il fallait bien que son père, Hyper-Iôn en fût un autre, avant

lui...

Et encore, je ne chicane pas ton « hyper », « super »:

Mais Y Pèr, en gaulois, est LE PERE.

Et Y-pèr-ion, c'est DIEU-LE-PERE.

Nous en reparlerons à propos de la *Mère*, MAIRA gauloise.

— Chers amis, notre hôte nous comble, et nous

lui savons gré de ses patients travaux.

Pourtant, il nous a promis encore Ulysse et Péné-

lope, et Calypso, et Nausicaa, et Alcinoüs, et...

Nous verrons que mair et pair, mère, père, sont formés directement du gaulois.

ULYSSE, ODUSSEUS

— Je commence donc par le sage Odusseus, que le latin a déformé en Ulyssès, Ulysse, par une permutation déjà expliquée, semblable au changement de dacruma en lacryma.

— Tu ne crois donc pas, Gaulois sceptique, à ce que le poète qui a chanté la gloire d'Ulysse, Homère en personne, fait dire à son héros de l'étymologie de

son propre nom?

— Pas un instant je ne me suis arrêté à cette étymologie que les rhapsodes ont trouvée sous leur bonnet, qu'*Odusseus* se rattache aux malheurs, aux traverses d'Ulysse, à qui Homère fait dire:

« Polloi gar émoi odusanto » : car beaucoup

m'ont haï ou fait souffrir.

Souvent Ulysse répète : « J'en ai vu de dures ! », ce que nous traduisîmes en latin « multa passus ».

Le hasard me plaça un jour, à l'occasion du quatrième centenaire du Collège de France, fondé par François I^{er} à l'instigation de notre inimitable Guillaume Budé, que le grand Erasme appelait « la gloire de la France », me plaça, dis-je, sur le chemin du prince des hellénisants, — le co-prince de Desrousseaux, le fils du père du l'it Quinquin, qui s'attuble d'un nom grotesque pour entrer dans le colombarium du Palais-Bourbon.

Il s'agit du Grand Maître du Collège de France, que vous admirez avec tant de raison, et une conversation s'engagea précisément sur Odusseus, et sur sa chère et fidele Pénélope.

Contrairement au bon Homère, qui dormitait, — on dit maintenant « roupillait » — étymologiquement, je tirai Odusseus d'odos, route, et Zeus, le Dieu:

- Le Dieu des Voyages, cher vieux druide?
- C'est ce que le maître traduisit aussitôt; mais sans paraître bien convaincu...

PÉNÉLOPE

J'attaquai alors résolument ma *Pénélope*, en grec *Pênélopê*, et je la fendis en deux morceaux :

Pénê, toile, et lopê, destructrice; après quoi, je

la recollai :

Pénê-lopê, Pénêlopê, Pénélope.

— Quel père dénaturé, quelle mère sans entrailles, demandai-je au savant homme, aurait le cœur d'appeler sa fille « *Pénélope* » ?

— Surprenant, ô druide artificieux! Mais il y a

un mais :

Pênê est le fil de la bobine, et c'est le pluriel, pêna, qui signifie la toile.

Et puis, pênê est composé de deux longues.

— Et puis encore, je le sais, ô très sage, lôpé, c'est la robe, le manteau, qui se tire de lopos, deux brèves, « ce qui couvre, recouvre »...

C'est lôbê, par deux longues, qui signifie mutilation, de sorte que, pour représenter, pour décrire Pénélope, qui détruisait la nuit la toile qu'elle tissait pendant le jour, il eût fallu écrire

Pêna-lôbê.

Mais il est évident qu'Homère ne connaissait pas plus l'étymologie de *Pénélope* que celle d'*Ulysse*, de *Circê*, de *Persê*, d'*Achille*, de *Nausicaa*, d'*Alcinoüs*, ni du reste.

Et encore, eût-il connu le sens de Pénélope, il se serait bien gardé de le dire, car il lui fallait, pour sa versification, un pied de quatre syllabes, dont deux brèves entre deux longues, soit Pênélopê, auquel il ne faut point toucher, sous peine de « destruction » totale.

Il lui fallait un « coryambe ».

— Nous sommes tous trois d'accord sur ce point avec toi ; et quant au passage de lôpê à lôbê, il no souffre pas difficulté. Ces permutations sont constantes entre lettres du même ordre.

D'un autre côté, pêna signifiant toile, et lôbê, vêtement, ceci renseigne fort bien aussi sur la nature de la toile que tissait Pénélope : elle tissait le linceul de son beau-père, Laërte, son vêtement de toile, et le cher vieillard n'était pas plus pressé de s'en servir que sa belle-fille de le terminer.

Je préfère ton étymologie première, qui répond parfaitement à ce qu'elle désigne, comme celle d'Odusseus décrivant le Dieu des Voyages.

Je vois, malgré le recul des âges, un tel enchaînement dans tes démonstrations que je ne résiste que pour la forme.

PENELOPE EN FRANC-PICARD LUPUS, LE LOUP

— O Cratyle, toi qui étudies nos dialectes et notre argot, saurais-tu ce que signifie *Pénélope* en *franc-picard*?

- Pas encore...
- En franc-picard, et Littré mentionne le mot en quelque endroit, — ce linge de toile que nos troupiers utilisent comme « chaussettes russes » se nomme péna, et pénos, en langage moins pur.
 - Mais, c'est notre mot grec!
 - Et gâter se dit louper.

De là le nom du loup : le « destructeur » ; qui a fait le lupus du latin, et le lycos grec.

- De sorte que « péna-loupe » répond singulièrement au même mot dans le grec, et mieux encore, puisque vous avez clairement le verbe louper, et loupeur, et loupeuse.
 - Bien dit, ô Cratyle.

Et nos savants confrères finiront peut-être par comprendre qu'ils négligent les sources inépuisables auxquelles ils pourraient demander les secrets du langage, les noms d'hommes, les noms de lieux, les mots de dialectes dans lesquels sont bien vivaces les racines qu'ils cherchent uniquement dans leurs dictionnaires fossiles.

Tout mot prononcé en Gaule par des Gaulois est gaulois, et c'est une naïveté de le marquer « mot populaire ».

ÉLOGE DE LA CHAUSSETTE RUSSE ET DE LA SOUPE NAPOLÉONIENNE PÉNA - PIED PROPRE

- Et cette chaussette russe, qu'est-ce?
- Le péna est une bande de toile que les rustiques, les chasseurs avisés, les militaires enroulent autour de leurs pieds, et font remonter aussi haut que possible, jusqu'au jarret, pour chausser leurs brodequins et leurs bottes.

Arrivé à l'étape, le troupier ôte ses pénas, se lave les pieds, et enroule dans d'autres pénas ses pieds fatigués.

Le péna se lave tous les jours ; deux paires suffisent aux armées.

Le péna est propre ; il est gaulois.

Pé-na signifie toile, et pied-propre.

On le suiffe abondamment, en bons débrouillards, et jamais on n'attrape d'ampoules, — surtout si on peut tirer une « carotte » au major et prendre le train...

Le péna est quasiment inusable, et il coûte si peu que c'est un oubli stupide de n'en point faire un article, l'article premier de l'équipement militaire, et civil, pour tous ceux qui ont à supporter les fatigues des champs, ou ne peuvent s'offrir le luxe quotidien de la chaussette, — qu'il faut sans cesse repriser.

Il suffit de quelques instants pour laver les pénas de la journée ; et, dans les logis campagnards bien tenus, quelle propreté et quelle économie de temps l'usage des pénas ne procure-t-il pas !

— Si tu dis ça devant Xantippe, elle va m'en faire porter...

Car je ne la vois pas raccommodant mes bas non plus qu'Aspasie reprisant les chaussettes de notre illustre Périclès...

— Daladier, le généralissime des Armées de la République, devrait immortaliser son nom en... généralisant l'usage du péna, car c'est avec les pieds de ses soldats que son prédécesseur, Bonaparte, — et avec de la bonne soupe, — gagnait ses batailles.

Deux points à surveiller de très près, et je m'y connais ; car j'en ai tâté, des pénas ; et la soupe, j'y ai collaboré bien souvent avec un succès d'estime...

LA CORVÉE DE PÉTOTES

Bonaparte, à l'Ecole de Brienne, faisait sa soupe, et son jeune frère Lucien, — le plus grand cerveau de la famille, — lui épluchait les légumes.

Il faisait la « corvée de pétotes ».

Quand on sait « faire la soupe », on peut tout faire ; et nulle part au monde ailleurs qu'en France on ne sait ce que c'est qu'une soupe !

- C'est la première chose dont nous nous som-

mes aperçus, cher vieil hôte réjouissant.

— Eh bien, mes bons amis, si on allait en manger une ?

LE CASSIS, LE CASQUE

— Maintenant que nous avons emporté de vive force le célèbre « camp romain », et planté dessus les aigles gauloises sous les apparences de nos trois couleurs glorieuses, nous allons jeter un nouveau coup d'œil sur le cassis, le casque, dont on a fait cassida, car je soupçonne véhémentement que « ce casque doit être à nous ».

Et d'abord, notons que les plus récents travaux étymologistes constatent que ce casque « romain » est « étrusque », comme l'avait supposé le bon Saint

Isidore, évêque de Séville.

Isidore suppose qu'il faut lire carsis, le grec cara ayant la signification de tête; mais où trouver cette finale, sis, sans laquelle il n'est point de cassis, même à Dijon, même à Cassis, — dont l'ancien nom, Carsicis Portus, me laisse rêveur, étant formé de Caèrfort, et sizic, heureux, plaisant, content, soit:

Fort-Plaisant, ce qui est à ce point vrai que les aimables compatriotes de l'abbé Barthélemy, père du Jeune Anacharsis, peuvent toujours proclamer

à la face du monde :

Qu'a vi Paris, Ma noun Cassis, A rèn vi...

- On s'écarte, patron ; on s'écarte du sujet.

— Attendez un moment, mon jeune maître; on y reviendra; car je commence à reconnaître mon « casque étrusque ».

- Festina lentè! Voilà un « cassis » qui m'in-

téresse joliment, après le « castrum ».

— Je ne puis aller plus doucement, mon bon Horatio.

Nous avons décortiqué la racine cas, de castrum, et nous y avons trouvé l'idée fort nette de défense, fortification.

— Et le casque, cassis, cassida, est en effet l'armure protectrice — de la tête.

— Et maintenant, voici, cher Horatio, la finale demandée :

Id, pointu, aigu ; et iz, même sens exactement.

- Alors, patron, c'est le « casque à pointe »?

LE CASQUE POINTU

— Non pas : c'est le casque gaulois. le casque pointu, que chacun peut voir dans la collection des casques d'un musée, ou simplement dans la page des casques du Larousse Illustré, à la portée de tout le monde.

Ce casque est forgé entièrement en fer de lance, concave, depuis le sommet jusqu'au front ; et pour être pointu, il est pointu!

La cassis, la cassida, — c'est féminin, — des Romains est donc un casque étrusque, et ce casque

étrusque est... gaulois.

— Pulchrum!! Pulcherrimum! Mais, cher ami, je deviens difficile à ton école; et je vois dans ton lexique gallois que cas a deux acceptions bien diffé-

rentes, celle que tu as exposée, et celle d'ennemi, odieux, haïssable?

-- D'accord.

En voici la raison.

Caé, tu le vois, signifie enclos, clôture, haie et c'est de là qu'est partie l'idée de caèr, — d'où tous les kèr de Bretagne et de Galles, mur, mur de défense, château-fort, cité fortifiée.

Caèr est formé de caé, et du superlatif final ar,

très.

L'autre cas a fait le « cass-eur », « cas-our », — d'assiettes ; quatio, d'où quassus, cassé.

— Je te suis.

— Alors est arrivé le dérivé caèth, caèz, attaché, « clos », captif, et c'est de là qu'est sorti le sens premier de cas, copieusement expliqué.

Cas est le mot caèth, caèz, plus brièvement pro-

noncé.

Cas-ca, casque-fort: casque.

Cassius, cas-y-ur pour cas-y-gur, est le guerrier-casqué.

— Je vois parfaitement, ô mon vieil archi-druide! Nous sommes « faits », pauvres Romains, n'ayant plus ni camp, ni casque, ni chars, ni charrettes, ni même une brouette...

— Je ne te les prends pas ; je te les ai prêtés, je te les laisse ; mais je te fais remarquer qu'ils sont à moi, en toute propriété.

LA CASSE ET LA « CASTROLE » LA SALADE DE NOS BOURGUIGNONS

— Voici donc notre cassis, défense, armure pointue, rentrée au bercail gaulois, et je vais l'envoyer au Musée de Saint-Germain, retrouver celle de Saïtapharnès, de joyeuse mémoire, et la cassida au Musée de l'Armée.

- --- Qu'est-ce qu'une casse?
- La casse est originairement un vase rond, à fond plat, en cuivre ou en étain, avec lequel on puise de l'eau, mais dont on ne se sert point pour cuisiner, comme de la casserole.

Le latin ne donne rien, ne prétend à rien pour ces étymologies, et on nous sert l'inévitable « bas latin » caza, caséola...

Et du moment que casse est en Picardie et dans le Berry, et possède ses correspondants en Suisse, Italie, Catalogne, Espagne, c'est que le mot est gaulois.

- La preuve, je ne la vois pas, patron?
- Comment! Vous avez oublié que ca signifie fort, ce qui contient, et aès, plat, superficie, targe, bouclier?

La casse est clairement... ce qu'elle est : un VASE à fond PLAT.

On spécifie une casse à rot, si l'on veut signifier une casserole à cuisiner, allant au feu.

La casserole va au feu ; et le fond ne peut être plat.

C'est pourquoi on l'a nommée cas-trol, de trol, rond, une casse-ronde, — notre populaire et savante CASTROLE.

Littré et autres font de casserole un diminutif de casse.

Où donc trouverait-on un « diminutif » ainsi construit ?

On convient modestement que l'italien casserola est emprunté au français.

LA CASSOLE

La cass-ole est un « fait-tout », une « cocotte », de casse et OLL, déjà étudié, TOUT.

LA CASSOLETTE

Est, cette fois, un diminutif, celui de cassole? Littré et Diez le disent ; nous verrons bien.

CASSITEROLA, CASSITEROLE, CASTROLE

Nous avons dit que la casse est en cuivre ou en étain.

Pour une fois, faisons plaisir aux amoureux du grec, et disons que l'étain, cassitéros, en « grec », a pu donner cassitérola, castrole, et, par déformation, casserole...

Quant au grec cassitéros, étain, ce mot est bien long, et l'envie me prend de le découper?

CASSITÉROS

BOURGUIGNON SALÉ DE LA SALADE BOURGUIGNOTTE

LE CASQUE POINTU N'EST PAS

LE « CASQUE A POINTE » LA TOUR D'AUVERGNE AU PAYS DE L'ÉTAIN

— D'où les Grecs, ou plutôt, les navigateurs de Tyr et de Sidon, les Phéniciens, tiraient-ils leur étain, leur cassitéros?

Dis-moi, ô savant Cratyle?

— Ils allaient en chercher le minerai dans les îles gauloises de la grande île de Bretagne, les Scilly, pour les Anglais, les Sorlingues pour les Français:

Les Grecs les nommaient Cassitérides, et la cassitérite était, et est encore, la terre à étain, le minerai d'étain.

Cassitéros ne peut être un mot, ni grec, ni autre : c'est une combinaison de mots.

Si je commence par éliminer l'article suffixé, os, il me reste cassitèr.

— Cas. nous avons déjà vu cela.

Tèr également, — terre.

Y. c'est couru, l'article le:

Donc. cas-la-terre, la terre-à-cas, la terre à étains. On dit « un étain » pour tout objet d'étain.

- Voilà qui est parfait, ô cher Cratvle.

Naturellement, tu n'as pas encore visité les Iles Cassitérides, les 145 îles de la Corn-Wall britannique, — Cornu-Gallia, — qui correspond à la Corn-Ouaille bretonne.

Là, tu aurais admiré la ravissante ville de Bodmin, Bod Min, l'ancienne capitale de l'étain, dont le nom est permuté de Bod-fin, la fin du monde, sur le cap Land's End, la fin de la terre, comme notre Finis-tère, et celui de l'Espagne.

La Tour d'Auvergne, capturé par un corsaire anglais sur la voie du retour de l'armée de ses triomphes aux Pyrénées, y passa le temps de sa captivité, en la compagnie de savants Cornu-Gallois et Gallois.

La Tour d'Auvergne avait emporté un paquet de son édition des Origines Gauloises, imprimé à Bavonne, pendant qu'il commandait les opérations de l'armée du Sud-Ouest, à la tête de toutes les compagnies de grenadiers; et ses conversations avec ses savants frères de race, l'amenèrent à corriger son édition à tel point qu'il résolut de la détruire.

Et il utilisa sa captivité à en faire cette refonte qu'il nous donna, en 1796, sous le titre d'Origines Gauloises.

Son édition de Bayonne, publiée sous le titre de Nouvelles Recherches, par M. C. D. L. T. D. A. (Malo Corret de la Tour d'Auvergne). Capitaine au Régiment d'Angoûmois, Membre de l'Académie de Madrid, a été presque entièrement détruite à son retour en France, par le scrupuleux savant : il n'en

existe plus que de rarissimes exemplaires, dont un à Carhaix, la ville natale du héros, et un à la Bibliothèque Nationale, don d'un camarade de combat qui ne voulut jamais le lui rendre en échange d'un tout neuf, ainsi qu'il le marqua sur la page de garde de son précieux volume, légué à la Nationale.

Cassitéros est donc un mot gaulois, prêté au grec, quelque soit du reste le sens qu'on voudrait attribuer à cas; et notre castrole nationale est à nous,

rien qu'à nous.

LES BOURGUIGNONS SALÉS LA SALADE ET LA BOURGUIGNOTTE

Elisée Reclus, dans sa merveilleuse Géographie Universelle, qu'on ne peut lire en moins d'un an, et étudier en moins de dix, cite cette charge rimée à l'adresse des Bourguignons:

Bourguignon salé, L'épée au côté, La barbe au menton, Saute Bourguignon!

que, faute de mieux, on se risque à expliquer en imaginant qu'un certain Bourguignon a été quelque part découpé et mis au saloir, comme les petits enfants que le bon Saint Nicolas, de Nancy, rappela à la vie...

Voilà les inepties auxquelles on a recours faute d'aller raisonnablement au fond des choses.

Il est bien évident qu'il s'agit d'un Bourguignon armé, « l'épée au côté » ; et si on regarde le reste de son armure, on lui voit tout d'abord son casque, sa salade en tête, sa « bourguignotte ».

Il est « salé » de ce qu'il est armé d'un « armet »

qualifié « salade » ; voilà tout le mystère.

Naturellement, le jeu de mots s'est présenté tout fait entre cette salade et... l'autre.

LA VRAIE « SALADE »

La vraie « salade » n'est point ce que Voltaire imagine, à son tour, ce qui montre qu'en matière étymologique, il est fort au-dessous de ce pauvre Président Desbrosses, qu'il s'est complu à maltraiter, jusqu'à l'empêcher d'entrer à l'Académie, pour une sordide querelle de locataire à propriétaire : un cent de fagots que le « faquin » — c'est le terme que Frédéric employa, à cette occasion, pour qualifier son ancien favori, — reprochait au Président d'avoir coupé dans son bois.

Voltaire raconte que les soldats Français, guerroyant dans le Milanais, ont pris le terme de salade à l'italien célata, terme usité en Italie pour casque,

comme en Espagne célada.

Et, allant encore plus loin, Littré explique que célata est venu à l'italien du latin caélata, ciselée,

en « sous-entendant » cassis : casque ciselé.

C'est la déraison triomphante : Voltaire, Littré, l'Italie, toutes les Espagnes, et le latin pour accoucher d'une ânerie monumentale ; car le propre d'un casque c'est justement de ne pas être ciselé, et d'être aussi lisse que possible, ce qui est le dessin du casque gaulois.

Exception faite de casque de parade, qui n'est pas

en cause.

Et tout cela afin de ne pas avoir recours au gaulois, en vertu de ce postulat que, « le gaulois, ça n'existe pas » — ou si peu — et de ce principe que si l'on est obligé de recourir au gaulois, il faut s'y résoudre le moins possible, et en désespoir de cause.

La racine de salade, casque, est on ne peut plus

claire et simple:

Sal, gallois, gaulois cimbrique, sauf, en sûreté, sécurité; précieux; et robuste santé.

Salan, rendre sauf, et sain;

Saldèr, sal-dèr, sauf, fermement, sécurité;

Ad que nous avons souvent rencontré, indique l'action, d'où sal-ad, protection, — salade, notre excellente « salade » de tête, comme notre succulente salade de jardin, de santé, — la « santé du corps », comme le cresson de fontaine.

Littré recourt à l'espagnol pour trouver son « suffixe » ade ; mais sans le gaulois, ad, l'espagnol, le celte-ibère, n'aurait point cette finale ada, ni l'italien ata.

Sal, sauf, en santé, forme son négatif, malade, par l'addition de la finale privative ou, que nous connaissons déjà, — ul, humide, ul-ou, sec.

Salou, malade; avec l'extension du sens à pauvre, mesquin, sordide, vil; et le fait de rendre malade se dit

Salouad, — salouade, — sans le « suffixe espagnol »...

Les étymologies se pressent en foule avec cette finale ad, ade, que nous rencontrons partout ; malade ; baign-ade ; escap-ade ; et cent autres, ayant leurs correspondants dans toutes les langues de la série gallo-romane.

LA CELATA ITALIENNE ET LA CELADA ESPAGNOLE

Une étymologie plausible encore:

Cel, gaulois, cacher; ata, ada, « ade », forme une « cache », un « masque »:

Et ceci répond à point à l'objet.

LE SALE, LE SALAUD

Diez veut tirer sale de l'inévitable « ancien haut allemand » salo, pâle, trouble, terne ; anglais sallow, couleur maladive, ne voyant pas, ne voulant pas voir que ces mots sont le mot gaulois grammaticalement construit, que nous venons d'étudier.

LA « SALADE »

La « salade » est le légume de santé.

Rabelais, très docte docteur, soignait le Pape Paul III, à Rome, au moyen de cette plante émolliente, dont la *laitue blonde romaine* est la plus belle variété; et il en envoyait de la graine à son ami et protecteur, le Cardinal du Bellay, avec la manière de s'en réjouir.

Littré croit que la « salade » c'est tout ce qui se mange avec du *sel*, et que c'est abusivement que le nom a été donné à la « salade » du jardinier.

Et la salade d'oranges ?...

A refaire, Messieurs, à refaire, vos étymologies!

LE SALUT

Les étymologistes restent embarrassés devant le mot latin salus, salut, qui est tout uniment le gaulois sal, abondamment expliqué.

Hors du gaulois, point de salut!

Point de santé, de sani-tâs.

« Otez le gaulois, il n'y a rien! »

Salus est composé de sal et du mot qui signifie action, impulsion, effort, ous, devenant os en composition; on sait que la finale us du latin a remplacé la primitive, os, qui est prouvée par les Inscriptions, et qui correspond à la finale os du grec.

Le salus est donc l'action de sauver, le sauvetage,

- le salut.

L'adjectif dérivé, salutaris, salutaire, salu-tar-is, ne se peut non plus former sans le gaulois tar, principe, de ta et ar, grand-supérieur; ou encore de dar, supérieur, de da bon, et ar, supérieur, le tout donnant à salu-tar-is, salutaire, le sens de supérieurement bon.

Dar se permute en tar, en composition, soit par

permutation, soit par l'usage.

Tèr, nous l'avons vu, signifie pur, saint, sens qui convient admirablement aussi à salutaire, « salutèr », sans aucun intermédiaire, pourrait-on soutenir ; nouvel exemple qui explique comment les Gaulois ont si facilement appris le latin, en raison des racines préexistantes du latin dans le gaulois, — et que le latin, lui, ne possède pas.

Renan réviserait cette légèreté : « le français est le latin parlé par les Gaulois », sentence qu'il faut comprendre cum grano salis, à la lumière de

nos démonstrations.

SALVUS, SAUF

Comment le latin salvus, sauf, a-t-il pu se former?

Et le verbe salvéré, être en bonne santé?

Un seul moyen s'est présenté, le superlatif sal-af, sal-av, très bien portant, du gaulois, amené à sal'f, sal'v par contraction courante, et latinisé en us : sal'v-us, soit salvus.

Le provençal salf, salv, sal; ancien catalan, sal; italien, espagnol, salvo font cortège à leur papa gaulois sal, avec le latin.

Le sanscrit sarva, entier, intégral, peut s'y rattacher, comme le désire Littré; mais c'est encore du gaulois, dont la racine sal, monosyllabique, est la vraie.

Le français sauf, sauve, n'a donc pas eu besoin

du latin salvus pour naître.

On s'est donné, on se donne encore bien du mal pour différencier salus de sanus ; et c'est le même mot, par permutation de l en n.

SALVÈRÉ

Des centaines de dérivés sont issus de notre sal, salf, salv, et le moindre n'est pas le verbe « latin », salvéré, se bien porter.

Salv a formé salv-éré, pour salv-iré, très-sain-saufaller, dont l'impératif salvé, « salut ! » et salvéto, intensitif, « salut à toi ! », « porte-toi bien, très bien », la formule de salutation employée dans tout l'Empire des millions de fois par jour et qui eût été inconnue des Romains sans le gaulois.

LE SALUT A LA ROMAINE

Le « salut à la romaine » était donc le « salut à la gauloise », et les Romains n'eussent pu se souhaiter le bonjour sans aller à l'école du Gaulois.

Quant au geste, que l'on est en train de singer à Berlin, à l'imitation de Rome, il n'est pas plus « ro-

main » que la formule.

Evidemment, les Romains, tout comme nos militaires, étendaient le bras droit largement pour saluer, mais ils ne le laissaient pas dans cette position, à l'imitation des fakirs, pendant 107 ans...

Ils ramenaient la main vers le front, la paume franchement ouverte vers celui ou celle qu'ils voulaient honorer, absolument comme nous l'apprenons au régiment, en France.

D'autres ramenaient la main sur la poitrine, ou sur le cœur, ou sur le front, selon le degré d'amitié ou de familiarité, de déférence.

Le Boche, lui, montre le dos de sa main, dissimulant sa paume, comme sa pensée, et regarde « en-

dessous », celui qu'il salue.

Le « salut à la romaine » tel qu'il est pratiqué est le pendant du « pas de l'oie » ; et le Duce, que nos gens devraient apprendre à prononcer « à la romaine », pour le coup, Dou-tchèèè, devrait bien laisser aux Boches cette singerie, qui remplace le mouvement le plus noble de la rencontre des hommes.

L'Italie, terre du goût, de l'élégance, de l'équili-

bre, de la courtoisie et du bon ton, doit le rester.

— Patron ! la célèbre reine des Etrusques, Tanaquil, va-t-elle rester en carafe ?

TANAQUIL

— Je n'y pensais plus, entraîné par le développement des idées que les mots nouveaux ajoutés à notre bagage nous permettent d'aborder; seule méthode possible, dans cette exploration de tout un monde inconnu:

N'avoir point de méthode.

- Tu vas nous parler de Tanaquil comme d'une vieille connaissance, ô cher vieux Gaulois divinatoire ?
- En effet, Horatio, Tanaquil est une âme près de la mienne, car cette reine était une devineresse, et c'est elle qui persuada son mari, Tarquin l'Ancien, roi d'Etrurie, de s'établir à Rome.

Après la mort de Tarquin, en 578 avant J.-C., elle fut assez habile et énergique pour faire admettre

son gendre, Servius Tullius, à sa succession.

Son gentil nom ne signifie rien en latin, et, si l'on considère l'œuvre hardie, considérable, de cette prêtresse-reine, dans la formation de Rome, on est amené à chercher dans son rôle sacerdotal et royal le sens de son nom, du nom qu'elle s'est donné.

Dès lors, il suffirait de connaître toutes les formules, tous les procédés divinatoires des Etrusques, dont les rites religieux, les Augures, les Haruspices, et autres, ont été implantés à Rome, pour deviner

le nom de la devineresse...

Il se présente deux racines gauloises quant à la divination, suivies d'une troisième pour indiquer l'origine de la prêtresse.

Tan, feu; la divination par le feu;

Ach, eau; la divination par l'eau;

Hil, progéniture : fille du feu et de l'eau.

Qui devinait,

Qui voulait réussir, qui réussit dans son projet

hardi, grandiose, par les deux éléments, les plus purs, les plus irrésistibles : le feu et l'eau.

Telle fut Tanaquil, en tout cas.

Et tous les mots et noms étrusques déjà étudiés répondant au gaulois, comme ceux que nous étudierons à propos de l'art militaire, il serait surprenant que le nom de Tanaquil fût seul à se tenir dans l'ombre, alors que ceux de Tarquin, de Tarc'hôn, des Lucumons, brillent en pleine lumière celtique.

HOCH! MOCH! BOCH!

- Il y a longtemps, patron, que j'attends après!

- Hoch est un cochon;

Moch est un cochon;

Boch est un cochon.

Le Boche est un cochon.

Nous avons vu, et ceci dans Grimm, le « père de la philologie allemande », en gaulois grym, puissant, ce que signifie boch, poch en allemand :

Le « bocher » est le jactator, pulsator, clamator,

vantard, brutal, gueulard:

N'est-ce point le boche en plein, dans les trois dimensions?

Mais, ce que n'a pas vu, ou voulu dire Grimm, c'est que boch est une forme permutée de moch, cochon, en gaulois.

Bocht est le fumier : stercus : l'excrément.

Bausch est une pustule, une tumeur ; en breton

bos, la peste.

Si nos gens, en Alsace, ont toujours traité l'Allemand de boche, c'est que le sens méprisant du mot, mot oublié, leur est resté traditionnellement imprimé dans la mémoire.

Dans toute la France, moche est un terme courant, et n'est point précisément un compliment.

Dire de quelqu'un qu'il est « moche », répond à

la racine du cochon, — moch.

Moch a deux radicelles, mo, continu, et och, grognement:

Le grogne-toujours.

C'est moch qui, par permutation, a formé boch, aussi bien que boch forme moch.

En irlandais, mouc.

Fy, et och, grognement, est encore plus intensitif

que mo-och, moch; Fy-och, F'och, Foch.

Le général *Hoche*, tout comme notre glorieux maréchal, porte un patronyme gaulois honoré de tous, et dont nul n'a à rougir.

Toutefois, celui qui, avec Joffre, Clemenceau et le Poilu, a sauvé la Patrie, possède un autre patronyme

à jamais resplendissant:

Foc, Foc'h, « foyer de flamme et de lumière ».

D'où le latin « foc-us », foyer.

LE COCHON, LE « CACHIN »

Les quadrupèdes, les oiseaux, les couleurs et autres caractéristiques, nous ont donné nos noms ancestraux, Mulet, Mulot, Cheval, Queval, Chamel, Lasne, Loiseau, Poisson, Blanc, Noir, Le Noir, Bédu, Blond, Le Blond, Rouge, Rouget, Le Rouge, Roux, Le Roux, Le Grand, Villain, Le Beau, et mille autres, qui portent le nom du cochon, cet animal utilitaire entre tous, dont le monde entier fait l'éloge aussitôt qu'il est mort, — ce qui ne lui est point particulier.

Je connais quantité de Cochon, fiers de leur vieux

nom gaulois.

— Comment, patron, gaulois?

— De co, rond et chon, permutation de con, rond et beau..., qui ne voudraient pour rien au monde renoncer à leur titre de Cochon.

On a signalé un Cochon qui deshérita son fils pour avoir tenté de changer son nom de Cochon au Conseil d'Etat, en celui de Cachin, — qui signifie mauvais chef, mauvais berger.

Il y a des villages entiers peuplés par des Cochon.

Vers Colombes, Argenteuil, Cormeilles, Herblay, La Frette, Pontoise et plus loin, jusqu'en basse Normandie, si vous lisez une affiche de notaire pour la vente d'un lopin, vous y verrez que ce lopin appartient aux époux Clodomir Cochon, est borné d'un lez à Dame Veuve Cochon, d'un autre à Demoiselle Sidonie Cochon, et si le notaire, lui-même n'est point un Cochon, c'est une rareté.

Les Hochon sont légion, et Hochon est une autre racine du Cochon, l'aspirée H ayant été longtemps employée pour C; et l'étant encore de par le monde.

Croate s'écrit Hroate.

Nous aurions ainsi cette fois encore deux racines entrelacées, *Hochon*, *Cochon*, par ôn augmentatif de qualité.

Cochon de haute lignée ; de première classe.

Un mien camarade du nom de *Hochon*, ingénieur distingué, « culot » d'une famille de cinq frères, n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il se proclame « le dernier des cinq Hochon »...

— Et Vignon, patron?

— Mignon est l'ami ; Vignon en est la permutation ; un ami se dit Mignon ; deux amis se disent dau Vignon, en Bretagne.

Pas de pluriel dans les noms français.

Bignon est la seconde permutation.

PORCUS, LE PORC

Bien entendu, on veut tirer le porc du latin porcus ; mais aucun latiniste, depuis Varron et ses suivants, n'a pu dire ce que signifie porcus en latin.

Le porc, toujours prononcé por, est de la même racine que le premier terme de Porséna, déjà étudié, Porséna, le Prince du Sénat.

En Picardie, le cochon se dit le « seigneur », par dérision; mais la racine ancestrale est restée gravée dans les mémoires : le cochon, c'est « le gros ».

Ce mot remonte aux premiers temps, et por-cus est là pour por-cuz, grosse peau, ce qu'est en réalité la peau de cochon, la couenne, surtout si on la considère avec sa couche de lard.

Le porc est un pachyderme.

LE BOUC

L'étymologie de hircus, hir-cus, le bouc, mettrait sur la trace d'une seconde étymologie de porcus :

Cus serait mis pour gur, mâle; hir, grand; cus, mâle, ce qu'il est, en effet; et por-cus, le verrat, ne l'est pas moins.

Porcus a désigné aussi le bélier ; et tout cela donne de la vraisemblance à la seconde dérivation.

Por-cus, dans les deux cas, est le « prince », le premier des mâles ; et, dans le second cas, le grand mâle.

Nous avons trouvé la même idée dans taureau, taurus, de ta-our, ta-ur, le grand mâle.

LE SANGLIER

D'autre part, le sanglier, aprinus porcus, le porc sanglier, le « cochon singui » des Picards, — singularis, solitaire, sanglier, — est un infatigable trimardeur, courant, en « compagnies » de vingt à trente sujets, en une nuit, à des distances de plus de dix lieues.

Le téléphone joue entre chasseurs et fermiers des pays environnants pour organiser des battues matinales, dès qu'un raid de sangliers est signalé; mais il n'est pas rare que ces destructeurs aient déjà gagné le large avant le rassemblement.

Eh bien, voici une racine galloise, cimbrique, qui

nous tombe du ciel fort à propos :

Cuth, cuz, hovering, wandering, rest-less: rôder, errer, sans repos.

Cudd, peau, ci-dessus, prononcé par th doux;

Cuth, ici, prononcé par th dur.

Le por-cuz, por-cus est donc déjà le gros-trimardeur, le gros-sans-repos, ce dernier sens répondant à sa féconde activité, qui lui vaut la plus noire ingratitude, et d'être traité de... cochon.

Et par ceux-là mêmes qu'il nourrit de son sang, ses boudins, andouilles et crépinettes ; de ses côtelettes, de son lard, de ses jambons, hure, tripes et boyaux!

Et qu'il engraisse et graisse, et parfume de son

saindoux!

Ah! les « cochons »! Les mufles!

Le plus cochon d'entre eux n'est pas celui qu'on pense.

LE COCHON ANGLAIS

HOLLANDAIS, BAS-ALLEMAND ET LA JEUNE FILLE DANOISE, SUÉDOISE, ISLANDAISE

— Patron, cela nous fait pas mal d'étymologies pour un seul cochon ?

— Une pour chaque pied; ce qui vaut toujours

mieux que pas du tout.

Pour s'implanter dans la mémoire des hommes, des peuples, dans la lente formation d'une langue, diverses causes ont collaboré à la création d'un même mot.

Les qualités, les défauts, la forme, hauteur, grosseur, l'harmonie de la voix, le groin pointu, et d'autres caractéristiques ont servi à créer le nom de l'animal.

En Picardie, dans l'Ile-de-France, j'ai entendu le mot prononcé cachon, ce qui signifie, ca-chon, mal-beau, et cette désignation assez réussie date de loin.

Le cochon anglais se dit hog, qui est le hoch gaulois étudié.

Il se dit aussi *pig*, et c'est ici qu'une incroyable farce philologique qui nous est servie.

- « Pig, nous disent les étymologistes anglais, les petits cochons, les porcelets ; hollandais, big, bigge ; « bas allemand » bigge.
- « Comparez l' « anglo-saxon » pige ; le danois pige ; le suédois piga ; l'islandais pica, JEUNE FILLE...
 - Epatant, patron!
- Il y a encore plus fort, le torrent culinaire,
 qui est en train de mijoter.

Ainsi, les philologues en arrivent à tirer de la même origine le petit cochon et la jeune fille?

- Et vous, patron?
- Je dérive pig de big, gros, reconnu gallois par les mêmes étymologistes ;

Je confirme le mot par pic, groin pointu, du gaulois, qui fait pig, en gallois.

Voilà deux des caractéristiques de notre *pig*, notre cochon anglais.

Le hollandais big, bigge, le « bas allemand » bigge sont également dérivés de big, gros.

En anglais, la fonte de premier jet, en « gueuses » oblongues, se dit pig-iron, fer en cochon ;

LA GUEUSE

En français, cette « gueuse » de fonte tire son nom de la truie, qui a le groin aussi pointu que son seigneur et maître, qui se dit, en breton gouèz.

LA FAMILLE DE GUISE

Qu'il ne faut pas confondre avec gouiz, savant.

La famille de Guise, qu'il faut prononcer Güise et non autrement, — on dit la ville de Güise, et les habitants n'ont pas le tréma ; ce sont de simples Guisards, — tire son nom de la sagesse et aussi de sa haute taille :

Je ne l'aurais pas cru si grand...

Une devineresse, une géante se dit gouiz-an, gouizzan, grande...

Le druide est le dâr-gwys, par chute du g en composition et permutation de l'â en \acute{e} , le dérouiz, druide : le super-sage.

Et notez que pig, pointu, a ses radicelles dans pi, petit, et ig, pointu : pi-ig, pi'g, pig.

Breton, pi et pic; irlandais, peac; écossais, pic; italien Pic, pico.

Le pic, pivert, pic-vert, perfore les arbres.

La pioche, pi-oche est un pic « cochonnet », — un « petit cochon ».

— Et ces charmantes petites « anglo-saxonnes » et scandinaves ?

Allez-vous les laisser, elles et leurs parents, dans cette triste situation, celle des compagnons d'Ulysse chez Circé ?

— Que non pas ; je vais, comme cette magicienne, leur rendre leur forme humaine et féminine.

Pi étant expliqué, reste à examiner gé, pour obtenir notre pigé.

Et nous trouvons notre gé, gaulois, aptitude, aptitude à progresser, ce qui nous donne une pigé pleine d'attraits : une jeune fille capable, et d'avenir.

Piga et pica sont des variantes de pigé.

LA PIE ET LE COUCOU

La pie, pica, est ainsi dite de sa cleptomanie.

Quand on dit la « pie voleuse », on ne fait que traduire son nom gaulois.

Le pique-poquette, le pique-assiette sont dans le

même sac.

Pica, en sanscrit, est le coucou ; il vole le nid des autres oiseaux.

— Et la caisse, patron?

— Je n'y pensais plus ; je ne suis pas un homme d'argent...

LA CAISSE

Littré, Diez et toute la « clergie » linguistique ne veulent point que caisse soit de la même origine que casse.

Ils tirent caisse du « latin » capsa, qui n'est sûrement pas latin, du reste.

— Mais, patron, vous avez déjà exposé cette

caisse en pleine lumière, avec caèz?

— Assurément ; et les deux séries de mots, casse et caisse n'en font qu'une : ce qui contient, ce qui renferme.

LA CASSOLETTE

Quant à la cassolette, c'est véritable pauvreté d'investigation que d'en faire un « diminutif » de cassole, qu'il faudrait écrire cas-olle, avec double ll, « fait-tout », oll signifiant tout.

La cassolette, cas-ol-ette est le vase, la boîte à parfums, OL, qui a donné le verbe ol-éo, oléo, « je sens bon », préférablement, car le verbe comporte aussi

le sens contraire...

Oél, oléo, éol, ola, gallois, breton, irlandais. — huile.

Oléom, oléum, latin, — huile, a simplement ajouté l'article om, um, aux racines gauloises.

Le mot gaulois a ses racines dans oll, tout, et éo, éou, glissant, doux, clair, — en un mot, « huileux ».

— Et ce vieux sanscrit, patron?

— Ce vieux sanscrit ne donne rien; autrement, ça se saurait; pour ma part, je n'ai rien trouvé dedans.

Tous les mots correspondants dans toutes les langues de l'Europe sont issus des deux racines gauloises de l'huile et de l'olivier.

L'OLIVIER

— Même l'arbre sacré de Minerve, d'Athênê?

— Surtout celui-là.

Voici la kyrielle des noms de l'huile aux quatre

points cardinaux:

Grec, élaion; français, huile; écossais, ola et uill-éadh; vieux français, oile, oille; provençal, ol, oli; d'où l'aill-oli, ail pilé, dans lequel on égoutte lentement de l'huile comme pour la mayonnaise, en tournant le mélange d'un mouvement dextrogire ou sinistrogire, mais toujours le même, — autrement c'est une ratatouille...

— Patron, je vois que le *Larousse Illustré*, qui donne la formule scientifique de l'aill-oli qualifie

de mot « patois » le provençal oli?

— Ceci fait partie de l'ânerie générale dont nous avons fait bonne justice. Le provençal, le vieux provençal est une mine celtique, gauloise, comme tous nos dialectes provinciaux de France, de Belgique et de Suisse.

Raynouard a même voulu en faire la langue-mère.

Rentrons dans nos huiles :

Wallon, — le Wall-ôn est le Gaulois-magnifique, Fort-le-plus, celui dont Jules César écrivit « fortissimi autem Belgae », — ôle; Hainaut, ole; picard,

eule ; « allemand », eule, öle ; espagnol, portugais, oléo; vieil espagnol et italien, olio; anglo-saxon, élé, äl, äle « vieux saxon », olig ; vieux frison, hol ; danois, olie; suédois, olje, prononcé olye; islandais...

- Patron! patron!

Ne serait-ce pas, cette huile, cette onction, la racine de l'anglais holy, saint, et des mots de même sens dans toutes les langues du Nord?

L'onction confère la sainteté, à l'oint du Seigneur, depuis les temps bibliques, et bien avant, c'est pro-

bable.

- Assurément oli est une des racines de holy, heilig et les autres ; mais notre sal, en est une autre, si vous vous y reportez.

Nous verrons en temps et lieu, si l'espace ne nous

manque pas, ni la patience du lecteur.

Terminons notre nomenclature des huiles :

Islandais, olia; slave, oliwa, oley.

Et maintenant, à nous deux, ô savant Cratyle!

- Vas-tu aller jusqu'à disputer l'olivier à Minerve?
 - Assurément ; à moins que tu ne le défendes ?
- C'est que je ne vois pas comment m'y prendre.

SOCRATE ET PLATON A LA RESCOUSSE POUR L'OLIVIER

- Et toi, ô très bon, très sage, viens à l'aide de ton vieux maître!
- Je ne vois pas non plus, réflexion faite ; et toi, ami Platon?
- Je vois clairement la première partie de notre *élaia, élaa,* l'olivier, que notre ami nous a expliqué déjà, El, la Divinité, Dieu ; et encore al, pluriel élod, munificence, ce qui, avec aia, forme poëtique de notre gaia, terre, nous donne en l'olivier ce qu'il est en réalité : le présent le plus divin de la terre.

Nous aurions donc un mot gallo-grec...

— Comme tous les mots grecs, ô divin Platon... Sans la règle de permutation gauloise qui fait tomber le g en composition, gaia n'eût pu donner aia, pour combiner le nom de l'olivier, él-aia, élaia,

et le donner à la langue grecque.

Minerve, déesse gauloise, a donné à la Grèce, et au monde, le plus divin des arbres, qu'elle a fait surgir du sol de l'Acropole, l'olivier, qui, sans le gaulois, n'aurait de nom dans le grec ni dans aucune langue.

LA CUEILLETTE DES OLIVES : L'OLIVAISON

- Qu'en dis-tu, Horatio, de cette histoire?

— Que je ne suis pas fâché, depuis le temps qu'on nous fait descendre des Grecs, que tu les fasses un peu monter à l'échelle, à leur tour.

— Où donc as-tu laissé Varron et Cicéron ?

— Ils sont dans ta bibliothèque ; ils finiront par y coucher.

Moi aussi.

Comment formes-tu oliva, olivier et olive, en latin ?

Et olivum, huile, huile parfumée?

— Voilà qui n'est point difficile :

Li, c'est ce qui coule, et lif, liv, ce qui coule abondamment; ol-liv, ton oliva, olivum, c'est l'huile, sortant du pressoir.

Le pluriel de li est lion, grande réunion d'eaux,

confluent de rivières...

On a déniché également *li* dans le sanscrit, et on en a tiré du *liquide*.

LYON - LAON LUGDUNUM, LOUDUN

— D'où sans doute *Lyon*, patron ? Le confluent du *Rhône* et de la Saône ?

-- C'est le véritable nom gaulois de Lyon.

Le nom latinisé par les Romains, Lugdunum est composé de deux mots gaulois : Luch, lumière et dun, colline, en composition, Lug-dun, avec la finale sacramentelle en um.

Loudun, sur sa haute colline, vient de la même source.

Laon, très haut perchée sur un piton splendide, s'est appelée Lugdunum.

- Comment, voilà que tu nous ravis même la lu-

mière?

- La racine luc, de lux, (lucs, lucis), est uniquement gauloise.

Lucéré, en latin être lumineux, est le verbe luc-éo, lumineux-je-vais.

Lumen provient de Luch-men, luch-main, lumière-grande.

- Mais, et notre olivaison, notre olivette?

- l'éclaire la route, expliquant ce que je rencontre dans cette randonnée, à travers champs, à travers bois, par monts et par vaux, accrochant dans ma course, de distance en distance, à des points de repère choisis, des feux, des lampes de direction, auxquels ceux qui me suivront pourront rallumer leurs quinquets.

Cette randonnée, que les bons Français prononcent et font quarante millions de fois par jour, j'aurais bien envie de leur dire ce que c'est ; car

ils n'en savent rien.

Je le leur enseignerai à propos du « torrent culinaire » de Jacob Grimm et de notre ami Varron...

L'olivaison, c'est la cueillette, la récolte des olives.

- Que nous disons en latin, pour autant que ce soit du latin — olivitâs.
- Eh bien! Cher Horatio, n'as-tu rien retenu à propos de ce tas final?
- Certes : c'est un tâs : et j'aperçois très bien oliv-y-tâs, olive-le-tas.

Qui s'écrit tâs, mais se prononce tâ, en français : un tas.

- Décidément, tu es un forgeron de la langue latine.
- Ce sont nos ancêtres qui l'ont, sur l'enclume gauloise, forgée, ô cher vieux druide.
- Au sujet du mot tas, il serait humiliant de rapporter toutes les naïvetés de nos étymologistes patentés.

C'est l'un des mots les plus courants ; ils n'y comprennent rien.

Olivétum, prononcé olivétom, voilà ton olivette : « un champ d'oliviers, une quantité d'oliviers ».

- Et de même virgul-tom, vine-tum et autres.

LA BONNE ODEUR ET L'AUTRE

- Nous avons de l'arriéré, patron, et Xantippe demande des nouvelles de Nausicaa, et de son papa, le roi Alcinoüs.
- Nous les retrouverons à point nommé ; mais il me faut en finir avec l'arbre sacré de Minerve, qui recèle plus d'un mystère.

Une savante conjecture tente de rattacher le latin oléum, olivum au grec élaia, que nous venons de démonter et de remonter : él-aia, en supposant la disparition d'un digamme, F et V, lettre éolienne, qui se serait trouvé inséré dans le mot, à l'origine : élai-F-a, et élai-F-on.

Cette création est parfaitement fictive, on le voit par le clair mécanisme du mot grec reconstitué en ses éléments : él-aia.

Le mot latin oléum s'est construit tout autrement, provenant directement du gaulois comme les formes correspondantes de toutes les autres langues citées dans notre nomenclature, avec la finale um.

OLOR - ODOR - ODEUR

La racine gauloise ol a donné olor et odor, deux formes du même mot, comme l'a bien observé Lit. tré.

L'huile, oléum, olivum comporte le sens de parfum.

If, iv, « ce qui se diffuse fortement », « ce qui est projeté avec force », dans le gallois, répond à la lettre à l'huile odorante : ol-iv, d'où le latin oliv-um ; et, encore, om est un troisième mot de la même langue celtique, « qui se diffuse à la ronde », ce qui constitue intégralement l'ol-iv-om latin.

- Mais, patron, comment se fait-il que le gallois se serve d'un mot différent pour odorat, parfum,

sentir?

Le gallois dit arogl, et arogli.

- C'est que vous ne scindez pas le mot gallois : ar-ogl et que vous ne voyez pas que ogl n'est point un mot, mais deux mots : og, très actif, apte à se diffuser, et notre bonne huile, qui revient sur l'eau, ol.

Ar, og, ol, ar-og-'l, et finalement arogl, « huile,

essence supérieurement expansive ».

Quant aux deux termes odor et olor, « odeur », Littré n'a pas eu tort de les confondre, le D et l'L se permutant en latin comme nous l'avons déjà vu dans *Ulysse* et *lacryma*.

Mais il y a bien autre chose, dans le latin comme

dans le grec.

Le grec possède deux mots signifiant odeur ; odma ou odmê, et osmê.

Or, os et od n'ont aucun sens en grec, ni ma, ni

mê, qui est un négatif.

Et en gallois, ma possède l'acception de produit.

Et nous connaissons déjà le sens très flatteur de od et de os dans le celtique le plus certain, os (plantos, enfantelets) od, excellent.

Les deux mots « grecs », osma et odmê, celui-ci devant exister sous la forme od-ma dans quelque dialecte, sont... gaulois.

Mê est « un agent », terme qui désignerait tout aussi bien la « création-excellente », l'odeur.

Le « grec » odzô (d'où ozone), je répands une

odeur est formé de la même racine gauloise.

Le verve latin oléo, oléo, « odorant-je vais », montre bien le sens d'odeur dans oléum, oléom, et olivum, olivom.

Ol-factif en est un dérivé.

LE FREIN ET L'ODORAT

Le frein, en latin fraénum, sûrement de froénum, comme caélum pour coélum, dont les savants les plus consciencieux vont chercher l'origine de midi à quatorze heures est un mot gaulois qui saute aux yeux d'un écolier gallois ou breton :

Froën, narines, naseaux, et om, autour : la longe passée autour des naseaux du cheval, ce qui fut le premier frein, et ce que nous voyons encore tous les

jours.

Encore une curiosité, à l'appui de notre démonstration, puisée dans le grec :

Os-frain-omai, je répands une odeur (os-phrain-

omai); « je sens ».

Nous y retrouvons notre os et notre nez : froën.

Le grec, qui possède ce verbe composé n'a pas le simple phrain-omai, — frein-omai; privé de l'os des Gaulois, il n'a plus de nez; il tombe à plat, invertébré.

L'ABBÉ ESPAGNOLLE

LA BLAGUE DU « BAS LATIN »

LE FRANÇAIS TIRÉ DIRECTEMENT DU GREC

L'abbé Espagnolle, qui vient de disparaître, était l'auteur d'un théorie, qui faisait descendre le français directement du grec.

Cet ingénieux philologue et linguiste aurait pu tout aussi bien dériver le grec du français, en ajustant sa lorgnette de l'autre bout.

Un autre savant homme a conclu qu'il est oiseux de chercher le gaulois ailleurs que dans le français.

Toute exagération conduit à zéro.*

Toutes les langues de l'Europe et de l'Inde étant d'une même origine, on peut, avec l'art du « coup de pouce », tirer n'importe laquelle de n'importe quelle autre.

Mais, quand on arrive aux racines et aux radicelles des racines, il faut, après avoir étudié des centaines, des milliers de mots essentiels de toutes les langues, reconnaître que le celte, le gaulois seul les possède, et qu'il est incontestablement la languemère de ces langues.

La langue anglaise est, elle aussi, une véritable mine celtique.

Ne comparons que deux mots du gaulois et du grec, fêl, que nous connaissons, « perfide », qui a formé le diable des Boches, « Teu-fêl » : le grec possède le même mot, « phêl-os », « trompeur-le », — « le trompeur » ; et passons à fil, tortil, fil, fin, qui a donné fil-or, « très-fin », poète, trouvère, et fil-or-ès, poètesse ; le grec possède le même mot bien connu, phil-os, ami, qui a donné des quantités de dérivés, et dont le sens s'étend à celui de « bienvenu », « aimable », ce qui est le propre du troubadour, du trouvère, du ménestrel, partout accueilli et fêté.

La dame qui se fait conter fleurette se dit filogès, dont le lecteur peut construire le mot aisément.

Où donc se trouvent les racines de ces deux mots « grecs » ?

Nulle part dans le grec ; elles sont dans le gaulois, fy-èl, et fy-il ; fèl, fil.

L'excellent professeur Espagnolle a, lui aussi, fort

bien vu que le bas-latin est une plaisanterie ; et c'est pourquoi son nom ne figure dans aucune Encyclopédie...

L'ARCHITECTE ET LE CUL-TERREUX DE BOCHIE

LE BAU, LE MAÎTRE BAU ET LE SABOT

LE « BAUDET »

L'ESCRIME A LA BAÏONNETTE

LE BALCON, LES BALKANS

- Patron, et Nausicaa?
- Connaissez-vous encore, jeune homme, l'escrime à la baïonnette ?
 - Je sors d'en prendre...
 - Eh bien, à mon commandement :

Double pas en avant! Coup lancé! En tête parez et pointez! Face à droite! Double pas en avant, double coup lancé! Face à Boche...

Voilà exactement ce que je suis obligé de faire : face de tous côtés à la fois : le latin, le grec, le sanscrit, tous les Boches, triples Boches et simili-Boches...

Nous allons un peu voir aujourd'hui à la fameuse langue-mère pan-bochique, et lui enlever son cultivateur et son architecte.

IL Y A « BAUER » ET « BAUER »

- Quel rapport apercevez-vous, mon jeune maître, entre un cultivateur et un constructeur?
- Le cultivateur cultive la terre ; le constructeur élève des maisons...
- Grimm, « le père de la philologie allemande », prend le même mot, bau, pour édifice, culture, campagne : aedificum, cultura, rûs.

Et il fait le même verbe, bauèn, cultiver et construire.

Mais il n'ose faire le même nom pour le cultivateur et le constructeur.

Le cultivateur est le bau-èr, -èr, finale gauloise,

homme; l'homme des champs.

Le maçon se dit maur-èr, « l'homme qui construit le mur », mot gaulois passé au latin, murus ; l'architecte est le bau-meister, le maître de l'œuvre, de la construction »; mais le bau-èr est le nom réservé au cultivateur.

C'est donc que deux racines différentes interviennent dans la création de ces mots que Grimm veut tirer d'une seule, — qui n'est du reste pas allemande, mais gauloise.

LE SABOT - LE BAU - LE MAITRE BAU

Bau, en gaulois, gallois cimbrique, est le sabot, sa-bot, du cheval, de l'âne.

C'est la base, le support, la fondation; la poutre; en un mot, le bau, le « maître bau » et tous les

« baus » de la construction maritime.

Le « baudet », sur lequel nos « scieurs de long » amarrent la grume qu'ils vont découper en madriers et en planches, l'un d'eux perché dessus, l'autre placé dessous, est ainsi nommé de ce bau, de cette base, de ce support, et non d'après le baudet, l'âne.

Aimez donc la raison...

Ce travail des scieurs de long de nos campagnes n'a pas toujours été aussi pittoresque, ni dangereux.

On aménageait une fosse dans le sol, soit en forêt, soit dans le chantier de bois, et l'on amenait une poutre au-dessus, débordant de quelques pieds un côté de l'excavation.

Sur cette poutre on faisait glisser la grume à débiter, et l'un des scieurs se plaçait dessous dans la fosse, l'autre dessus. On faisait avancer la grume au fur et à mesure du débit, une seconde poutre de support placée en face de la première recevant l'extrémité sciée.

Et comment se nommait, du temps de nos ancêtres, cette poutre de sustentation ?

Et comment se nomme-t-elle encore de nos jours en gallois, en gaulois du Pays de Galles ?

- Justement, patron, un baudet.

Voici le mot et sa définition :

« Bau-ad, -bau-ade-, bearer of a saw-pit : « poutre-support d'une fosse de scieurs de long ».

Cette « bauade » se survit dans le « baudet » silvestre.

— Et l'on va chercher dans le soi-disant « germanique » balké la racine de notre bau, qui est gaulois tel quel!

LE BALCON - LES BALKANS

Et encore notre balcon, qui a donné balcone à l'italien, balkon à l'allemand, balcony à l'anglais, balkon au hollandais et à tout ce qui se fait de mieux partout au monde en matière de balcons.

Bal, gaulois, « ce qui dépasse, une éminence, un pic, une montagne » :

Les Balkans, de bal et cân, blanc : les Monts Blancs.

Le balcon est ce qui dépasse, déborde la maison.

Balch, proéminent, superbe, avec l'admiratif ôn, le voilà, votre magnifique balcon, sans la moindre « poutre » germanique.

Balch possède toute la série des dérivés, et n'est donc point un orphelin, un mot de rencontre.

LE BOUEUX - LE BOUEUR LE « BAUER »

Le cultivateur, le paysan, le bauer, est sorti d'une tout autre racine, qui n'a rien de flatteur :

Baou, boue, saleté, excrément.

De là boue, boueur, boueux que Littré consent à rapporter au gaulois.

Le bauèr est ce que les Halles dénomment le « cul-terreux ».

Baou-èr a fait l'allemand bau-èr, bauer, le hollandais bouw-èr, et boer, prononcé bour ; les Boers, que nous nous prononçons fautivement « Boërs ».

Baouai, malheureux, sordide.

Un « gros paour » dans le Nord et l'Est est un « grossier rustre ». Un « paour » est un « pauvre ».

Bave, baver, baveux, mots inconnus de nos grands maîtres ès-philologie, sont issus de la même racine.

La culture des champs et la construction sont deux arts parfaitement différents, et les deux tirent leur nom du gaulois.

Bau est la base, la fondation, la poutre, et l'idée de la construction en résulte.

Le verbe allemand bauèn, édifier, en est parfaitement tiré.

Le verbe bau-èn, cultiver, devrait s'écrire bouw-èn, bouwen, comme en hollandais, pour rester conforme à sa racine.

Nous allons voir tout à l'heure une autre confusion beaucoup plus drôlatique encore avec le « torrent culinaire ».

Mais finissons-en avec le « cultivateur », et reprenons-lui son autre nom « allemand », — qui n'est pas plus allemand que le premier : ackerbauèr, ackermann.

L'AGER « LATIN » ET L'ACKER « ALLEMAND » LE « MAGUS » GAULOIS

Je n'ai pas lu sans surprise que le latin *ager*, « champ », n'a pas de correspondant en celtique, en gaulois.

MM. Ernout et Meillet citent pourtant l'ombrien ager, et si un peuple fut jamais Gaulois, ce fut le peuple « ombra », dont l'origine n'est pas plus douteuse que l'étymologie de son nom.

L'une des plus belles racines de la langue gauloise est celle précisément d'ager, champ :

Aig et aeg, « ce qui produit, enfante tout dans la nature ». Comparez egg, œuf, en anglais.

Er, ce qui fait pousser, donne l'impulsion.

Et voilà notre ager reconstitué: aig-èr, agèr.

Acker, allemand; ager, danois; akker, hollandais; akrs, gothique: tout cela est gaulois, et ne peut être que gaulois, comme l'ager latin.

LE « MAGUS » GAULOIS

Une autre cause d'embarras pour nos chercheurs, et qui devrait leur être une raison d'en sortir, est la racine d'un mot gaulois bien connu : mag, champ.

C'est tout uniment notre ma, endroit, et ag, fertile, que nous venons de retrouver dans sa forme actuelle galloise : aig.

On ne se trompe pas en rattachant l'ager latin, champ, au verbe agéré, agir, faire, donc produire :

Ag, éré, pour iré, aller: aller-produisant, faisant.

Rappelons le breton maguz, très nourrissant, nourricier, de mag, nourrissant, et ûz, très.

L'ACKERMAN - L'ACRE DES ANGLAIS

Nous venons de reprendre notre agèr, notre champ, dont l'allemand a fait son acker.

Lui reprendre le cultivateur avec coule de

source:

Acker-mann: l'homme des champs, mot gaulois,

en long et en large.

Nos amis de Hollande sont obligés, eux aussi, de nous rétrocéder leur akkermann légèrement camou-flé, mais que nous reconnaissons à vue de nez.

Et nos co-Gaulois, les Anglais, sont bien obligés de confesser que leur « acre » est de notre commune

famille.

LE TORRENT CULINAIRE

DE JACOB GRIMM ET DES ETYMOLOGISTES LATINS LA CUISINE MODERNE

Bach, torrent, rivus, torrens, pontifie Grimm, de la racine backen, cuire, torréfier, frire.

Et il ajoute : comme torrens, latin, torrent, de

torrere, torréfier.

Enfoncée, la cuisine électrique!

Vous mettez vos œufs dans un panier à salade, et vous les plongez trois minutes dans le torrent : le temps de les avoir à la coque, pendant que vous beurrez vos mouillettes...

Ils sont à point.

Or, bach est, en gaulois, l'eau basse : bas, ach ; ba-ach, b'ach, bach.

Ach est l'eau, surtout l'eau courante.

C'est un cours d'eau sans profondeur, rapide.

Quant à la curieuse bévue des étymologistes de Rome, elle procède de la même ignorance, qui veut tirer du latin des mots qui n'ont rien de latin dans leurs racines.

Qui ne connaît le redoutable cri de guerre des Gaulois :

« TOR Y BEN »!

« Brise la tête » ! (Bèn permutation de pèn).

Voici déjà la moitié de votre « torrent » décrite, sinon « cuite » à point.

L'autre moitié se trouvera à sa place alphabé-

tique, sans la moindre migraine:

Rhaint, « qui court à travers ».

Tor-rent, qui a fait le « latin » torrens, torrentèm : « qui court à travers en brisant ».

Une seconde racine se présente d'elle-même :

Gra, qui précipite, soulève ;

Gran, en composition ran, précipité, parsemé de rochers, semé de bas-fonds :

Et voilà un « tor-ran » qui n'a pas l'air com-

mode:

« Qui brise, se précipite, sur les rochers, par les bas-fonds ».

Et qui se prononce correctement TOR-RAN, bien

qu'il s'écrive tor-rent.

Et voilà comme le français dérive du latin.

Et comment l'allemand est une « langue-mère »...

LA RANDONNÉE - LE PATRONYME « RANDON »

Si nous ajoutons à notre racine gran, ran, précipité, cette autre du gallois ton, brisure, rupture, permuté en don, doun, escalade, nous connaissons le sens original de ran-don, ran-donnée, qui est, dans le vieux français et le provençal, force, violence, rapidité.

Littré dit :

« Randon, terme vieilli : course impétueuse, afflux impétueux », et cite, de La Fontaine :

> L'hiver survint avec grande furie. Monceaux de neige et grands randons de pluie.

Randonnée, de l'ancien verbe randon, « courir rapidement ». est néanmoins dérivé, par Diez et Schéler de l'allemand rand, « bordure », « bord », même sens en anglais, et les étymologistes d'Angleterre suivent docilement cet oukase, que Littré se borne à signaler, ne pouvant se résigner à pareille sottise.

Une randonnée est bien une course rapide et désordonnée, et le terme sort limpide de ses origines, de ses sources gauloises.

Le patronyme Randon provient des mêmes racines, témoin vivant de leur véracité, en de nombreuses familles de France.

En Bretagne, le sens s'est reporté sur le côté mental, et randon signifie rêverie, radotage, qui est la randonnée, la divagation de l'esprit.

Cependant, en Vannes, « randon » signifie aussi fierté, arrogance, sens qui se rapproche du premier.

Les Ecossais prononcent randoun.

Les Anglais emploient largement le terme random, at random, randonner, au hasard, sans but ni méthode, et ils sont persuadés employer un mot germanique, tout comme les Français réduits à l'obédience philologique bochifiante de leurs universitaires les plus chamarrés.

Voilà le système qu'il faut faire sauter, si nous voulons reprendre conscience de nos origines nationales, et de leur surpâme publices.

nales, et de leur suprême noblesse.

Un autre petit tour dans la Loi Salique va continuer à nous édifier.

LA PRINCESSE NAUSICAA ET ALCINOUS LE ROI SON PÈRE

XANTIPPE ET ASPASIE PLATON, SOCRATE ET CRATYLE

— Enfin, patron, vous voilà obligé de vous exécuter, car la gente Xantippe et son inséparable amie,

la divine Aspasie sont impatientes de connaître les raisons pour lesquelles cette princesse hospitalière et le roi son père se nommaient, elle Nausicaa, et lui Alcinoüs?

- Oui, cher vieux druide ; car à nous trois nous n'avons pu satisfaire la curiosité de nos dames.
 - O très bon, très sage!

N'as-tu pas deviné que Nausicaa ne peut signifier que la gentille hospitalière?

- Et Alcinoüs?
- Le roi hospitalier, munificent.
- En gaulois?
- Cela va sans dire.
- Nous avons bien pensé à naus, navire ; mais comment arriver à Naus-icaa ?
- J'y ai songé également, ô Cratyle ; mais le nom est impossible à former et ne répond à rien.

Voici donc ce qui s'est passé véritablement lorsqu'Ulysse débarqua inopinément sur le rivage de l'île des Phéaciens, appelée ensuite Corcyre, et à présent Corfou.

Ulysse, naufragé, aborde le rivage sur son radeau, faute d'avoir trouvé à point le fameux dauphin sauveteur, et le voilà, vêtu simplement de sa force et de sa beauté, qui entend des rires joyeux non loin de lui :

C'était toute une pléiade de demoiselles d'honneur folâtrant autour de leur princesse, Nausicaa, tout en lavant et mettant sécher les étoffes et le linge de la maison royale.

Le héros ne fut pas longtemps embarrassé; et c'est ici que le prince des poètes nous montre comment un homme de ressources, projeté nu sur un rivage inconnu, sait se tirer d'ennui en toute occurrence, tout en nous décrivant par le menu les scènes grandioses de l'antique hospitalité.

Cueillant une brassée de rameaux sleuris, rosiers roses sans doute, dont il abrite sa triomphante nudité, Ulysse s'avance vers la princesse.

Toutes les jeunes filles se sauvent épouvantées en apercevant cette espèce de dieu marin, couvert d'al-

gues et d'écume :

Mais Nausicaa, consciente de sa dignité princière, et devinant l'infortune de cet hôte inattendu, lui fait signe d'approcher, et lui demande de s'expliquer.

Le sage Ulysse, que Minerve n'abandonnait jamais, vit l'impression que sa vue faisait sur la jeune fille, car il était beau comme peu de mortels, et il raconta, à sa façon, son aventure.

Le discours d'Ulysse est une merveille.

« Dois-je embrasser tes genoux » ?...

Mais il ne pouvait accomplir ce rite obligatoire du naufragé qui connaît son monde, car il lui eût fallu déposer son bouquet...

A sa vive surprise, Nausicaa, malicieuse, lui donna une réplique dont je garantis l'exactitude :

« Tu n'as mie l'air bête, ni méchant »...

- « Mes compagnes vont te donner de quoi te laver et te dessaler, et te vêtir ; dirige-toi vers elles avec ton bouquet.
- « Et puis, je te ferai guider vers le palais de mon père, et là, tu diras ce que tu croiras devoir dire ; et d'abord, tu prendras place parmi les convives et te restaureras, ce dont tu as plus besoin que de compliments » !...

Alcinoüs, roi fastueux et débonnaire, reçut l'hôte envoyé des dieux avec la plus grande bienveillance; et, reconnaissant en Ulysse un homme de la plus haute sagesse et vaillance, il lui eût volontiers donné la main de sa fille; mais il y avait Pénélope, la fidèle Pénélope qui attendait toujours, tissant et défaisant sa toile...

Alcinous, après avoir royalement traité et fêté son hôte illustre, lui donna le secours d'un de ses navires pour rentrer dans sa patrie, dans la petite île d'Ithaque, son royaume, où son vieux chien seul le reconnut, leva sa tête fidèle, et mourut de contentement.

Eh bien, amis, voici comment Nausicaa et Alcinoüs méritèrent leurs noms, composés il y a plus de TRENTE SIECLES de la glorieuse langue des GAULOIS, nos pères :

Nauz, refuge, protection, sanctuaire, patronage; Nauzaiz, aimable, doux, tendre.

Nauzic, Nausica, gentil diminutif de Nauz, que l'on reconnaît dans les noms et les mots bretons, comme Perrina-ic; Perrinette, disons-nous.

- Patron! Voulez-vous me laisser traiter le nom du roi?
- C'est tout mon plaisir de vous voir aller de l'avant, mon fils.
- Oh! nous connaissons maintenant tout de ce nom:

Al, munificent;

Cyn, le chef, le roi; et le:

Naouz que vous venez de nous enseigner :

Le roi-généreux-hospitalier.

- Cher vieux Gaulois, le nom du roi confirme celui de la princesse ; c'est étonnant de clarté, après tant de siècles écoulés!
- Un siècle, ô sage des sages, c'est beaucoup pour un homme; mais trente siècles, c'est un instant dans la vie d'un peuple;

C'est trente centenaires se donnant la main...

O TAN-O DAN

Je voudrais, à mon tour, amis, vous demander ce que signifie cette formule de salutation dont vous usez, depuis toujours, en grec : ô dan ? ô tan ? — Cela signifie « ô cher ami », sans doute ; mais on se demande pourquoi ; cela ne répond à rien en grec.

Et nous prononçons : ô tan.

- Ne serait-ce pas un abrégé familier de ô-da-ôn, ou d'ô-ta-ôn ?
- J'y suis : « ô bon excellent », « ô bon très », « ô bon idéal » ! ô très grand !

— Eh bien! O très bon, très sage?...

— Je suis un peu plus sage que ce matin...

TALASSIO

CHANT NUPTIAL DES ANCIENS ROMAINS

- Patron! Les Romains s'impatientent; ils veulent en avoir le cœur net, de ce chant nuptial de l'ancienne Rome, qu'ils ne comprenaient déjà plus de leur temps.
- Oui, cher vieux Gaulois de Gaule, tu nous fais tirer la langue, et voilà qui ne va pas sans compensation; car tirer la langue conduit à se l'humecter...
- Cher Horatio, n'as-tu donc rien trouvé dans mes grimoires à propos de *Talassio*, *Talassus* ?

— Rien ; ni Varron non plus ; ni notre grand Tullius.

— Je vais te faire trouver.

La nouvelle épousée, selon le cérémonial réglé par l'archi-druide Numa quand il fonda Rome et lui donna ses institutions religieuses et civiles, portait, comme la coutume ancestrale en survit dans les Gaules, une couronne?

- C'est entendu.
- Elle était conduite en voiture de gala vers la demeure de l'époux, et les filles et garçons lui faisaient cortège, en chantant un hymne à son bonheur.

Et talassus, talassio faisait le fonds de cet hymne.

— On nous a raconté que Talassio était un prince

Sabin, protecteur de la virginité, que l'on invoquait dans cet hymne ; c'était une ânerie monumentale...

— Merci, ô cher Horatio! J'en ai eu ma part de

cette fable...

- Alors, ô très savant Varron, ce fut une ânerie géniale...
- Cette couronne, chers amis, la mariée la portait où ?
 - Sur la tête, évidemment.
 - Tu as deviné, cher Cicéron...

Et de quoi était composée cette couronne ?

- Voilà ce que nous ignorons.

- Un petit effort, cher Varron, pour effacer ton prince Sabin...
- Je suppose que cette couronne était composée de fleurs symboliques, appelant la félicité, la fidélité, la fécondité, pour une heureuse et nombreuse postérité ?

— Je savais bien que tu trouverais, cher Varron! Or, talassio c'est précisément en gaulois, une couronne de genêts et de lierre.

Le genêt, en latin genista et genesta se dérive de géno, j'engendre, devenu ensuite gigno, en latin, dont la racine provient du gaulois gan, naissance, géni, naître.

C'est donc clairement l'emblème de la fécondité.

Le lierre, votre hédéra, n'est-il pas celui de la fidélité?

Sa devise jalousement respectée, « je meurs où je m'attache », voilà bien le secret du bonheur vrai.

Tâl, gaulois cimbrique, le front ; d'où l'anglais tall, prononcé tôl ; élevé, grand ;

Talaith, d'où talass-us; pluriel taléithion, d'où le mystérieux talassio dévoilé, dont voici la description dans le lexique cimbrique, gallois:

« A band worn round the head; a frontlet; a headband; a chaplet; a radial crown; a diadem »:

Bandeau porté autour de la tête ; couronne frontale ; bandeau de tête ; guirlande de tête ; couronne radiale ; diadème.

Ce que le lexique n'a pas expliqué, c'est la signification du second terme du mot : aith, aèth, èith,

autant de termes pour dire le genêt.

Taléithion, par th anglais, est une guirlande de genêts, de nos jours ; et il est évident que dans les premiers temps de Rome l'orthographe la plus simple était en usage, et que les chanteurs prononçaient talassion.

— Et le lierre?

— Le *lierre* porte un nom bien voisin du *genêt*, et c'est ce qui a fait le mariage des deux emblêmes qui s'accordent si bien.

Le lierre se dit, en cimbrique gallois, io-roug,

èizio-roug, cette fois par th anglais doux.

Roug est « ce qui cherche à agripper », le lierre.

D'où rugosus, rugueux.

De sorte que, ayant déjà en talaith (par th anglais) une couronne frontale de genêts, nous voici, avec un autre èithio, le lierre, qui nous compose une couronne, une guirlande de genêts et de lierre entrelacés, comme il convient.

Talaith est le front couronné de genêts ;

Taleithio, taleizio, est le front couronné de genêts et de lierre.

— Je commence à comprendre, ô vieux Gaulois, pourquoi nous n'y comprenions rien.

Cet hymne a été composé par quelque barde choisi, qui a réuni dans son refrain tous les sens de sa poésie :

L'amour indissolublement lié à la fidélité.

- En effet, cher Horatio.

Cette couronne de genêts et de lierre, de fécondité, de fidélité, est aussi une couronne d'amour.

Car èizio-roug se dérive d'èizior, « qui adhère,

qui enserre », dérivé lui-même d'aiz, zèle, chaleur, amour.

Tout y est, dans cet aimable talassio!

La forme talassus, talass-us, est la première partie de l'autre, et se chantait probablement la première, pour être ensuite complétée par la formule intégrale, — talassio.

Le latin hédéra, lierre, écrit d'abord édéra, a sa racine dans notre aidd, prononcé aiz; par permu-

tation du d en z.

D'où tire-t-on le verbe latin haéréo, je m'attache ; haési, défini, haésum, — d'où ad-hésion, — participe ?

Les plus savants déclarent forfait sur haéréo:

Je dis que *haéréo* a dû s'écrire haéséo, et je ne m'aventure guère.

On a vu déjà combien fut commun ce changement

de s en r dans le latin.

LE BALAI

LE BATON DE GENÊT DU MARIEUR BRETON L'ORDRE DE LA GENETTE L'ORDRE DE LA COSSE DE GENET

On fait des balais de genêt, du breton balan,

genêt.

On en fait aussi des cannes, et la canne dite bazbalan, bâton de genêt, amoureusement enrubannée, est l'insigne professionnel et traditionnel du marieur en Bretagne, qui se rend en ambassade auprès de la demoiselle dont le cœur est visé, et la main sollicitée.

C'est que le genêt est toujours l'emblème de

l'amour et de la fécondité.

Le marieur, qui porte le nom de son bâton, le « baz-balan », est généralement bien accueilli ; de multiples bolées de cidre le récompensent de sa

délicate mission si elle est agréée, — et adoucissent le déclinatoire d'incompétence dans le cas contraire.

Il est arrivé une fois, dit-on, que le « baz-balan » a été reconduit à coups de manche à balai, — qui est un « baz-balan » tout indiqué ; mais c'est à n'y pas croire, dans ce pays hospitalier.

L'ORDRE NATIONAL DU GENÊT

Charles Martel, le terrible roi des Francs, voulant encourager la maternité, fonda l'Ordre de la Genette.

Saint Louis, fils de Louis VIII, le Lion, avait dix frères et sœurs ; et, voulant célébrer son mariage par un acte familial et royal, il fit refleurir l'Ordre de la Genette sous le nom de la Cosse de Genêt, des cosses de genêt alternant avec les fleurs de lis d'or pour former le collier des dignitaires.

Le genêt est donc bien, dans la suite des temps, chez nos pères, l'emblème de la fécondité, et cette tradition nous rattache à nos frères de l'Italie gau-

loise, fondateurs de Rome.

Ne pourrais-tu, cher Horatio, reconstituer ce vieil hymne nuptial, à ta manière ?

Et donner quelques bons conseils à la mariée ?

— J'y songeais, et ton « manche à balai de genêt » pourrait entrer dans ma composition, la jeune épousée ne devant pas négliger, à l'occasion, l'usage de cet antique accessoire de ménage.

Si son mari suit mes traces, par exemple:

Popine! Chopine! Coquine! Copine!

Aussi ai-je pris la précaution de rester célibataire...

Mais pourquoi le Premier Consul de ta République, qui est en même temps le Chef de ses

armées, ne fait-il pas revivre cet Ordre National du Genêt ?

Car si la Nation devient stérile, où trouvera-t-il des défenseurs de la Patrie ?

— Je lui ferai part de ton ingénieuse idée, cher Horatio ; et, venant de toi, elle ne pourra manquer de lui plaire.

« SUR LE POUCE » LE SABOT, L'ORTEIL LA MOISSON, LE MOISSONNEUR JULES CÉSAR

Comment se peut-il que personne ne sache ce qu'est le sens du mot le plus usuel, dans nos campagnes, le sabot ?

Et d'un usage courant dans les métiers les plus divers ?

Le sabot est simplement le grand-bau, de ta, grand, permuté en sa et du bau déjà expliqué.

Cette permutation initiale de t en s, nous l'avons vue dans l'étymologie de ciel, coélum, pour ty-èl, to-èl-um.

La voici de nouveau, cette permutation, et authentiquement exposée par Owen Pughe, dans saèth, saëtte, flèche, de sa, permuté de ta, grande; et de aèth, pointe : grande-pointe.

Saèth-ar, César, est le grand sagittaire.

Saèz-ar, — César, en latin Caésar.

Les Romains du temps de César ne comprenaient

rien à leur nom, ni lui tout le premier.

On a été jusqu'à supposer un mot phénicien présentant une vague résonance se rapprochant de César, et signifiant « peau d'éléphant », un ancêtre de César ayant, pour la circonstance, tué un éléphant en Sicile... Dans la gens Julia, dont est issu César, l'aîné portait toujours ce prénom.

Tout est dans tout... et la permutation de César est la même que celle de notre sabot, laquelle est la même que celle du Ciel, et du latin Coelum.

Que le sabot soit sans conteste un grand-bau, on le voit dans l'expression baod troëd, le gros orteil du pied.

Pluriel bodiau.

Bau étant le sabot du cheval, de l'âne, bau-od est un augmentatif de qualité, par od, souvent expliqué, — unique, excellent.

Le gros orteil est, en effet, le bau, le point d'appui le plus solide du pied.

Le mot s'écrit dans le gallois actuel baoud ; le pluriel bodiau montre que la forme étymologique qui se retrouve dans bau-od est la bonne.

Les pièces de bois, glissières que l'on fixe sous un traîneau se disent sabots, — en gallois bodiau, — les baus du traîneau, du car.

Veut-on introduire une idée de l'*utilité, du* confort que procurent les bons sabots à ceux qui ont la chance de les pouvoir porter fièrement ?

Alors, vous avez votre adjectif approprié en da, bon, dont la permutation en th anglais doux vous procure le sa, le za zézayé de votre sabot.

LA « MIN » OU BOUCHE « COCASSE »

« Manger quelque chose sur le pouce », voilà qui a fort intrigué les chercheurs, et Legoarant, cité par Littré, déclare la locution incompréhensible, puisqu'il est évident que c'est sous le pouce, et non dessus que l'on tient ce que l'on mange à la hâte, sans prendre le temps de s'asseoir ?

Eh bien, c'est encore « le peuple » qui a raison,

et qui va trouver dans le langage de la race, de sa race gauloise le fin du fin de la langue française.

Le pouce, gros orteil, a passé son nom au pouce de la main.

Et voici une expression galloise, cimbrique, gauloise, toujours vivante, vivace, qui explique ce que nos philologues ne s'expliquent pas :

Baodfédi, permutation de baod-médi, poucerécolter, « manière particulière de ramasser avec le pouce ».

Quelle est donc cette « manière particulière de ramasser avec le pouce » ?

Allez au marché, et suivez les commères qui goûtent les mottes de beurre avant de se décider à faire emplette :

Elles passent délicatement le côté supérieur du pouce, l'ongle du pouce, effleurant la motte, et elles vous goûtent ça d'un air entendu, d'une bouche « coccaèz », (min coccaèz), — miam, miam, miam —, qui fait rigoler ferme la fermière indulgente.

Ce « cocasse » est encore un mot bien gaulois, français, déclaré « de fantaisie », par nos savantasses.

« Manger sur le pouce », c'est donc manger un petit morceau en passant, voire « casser la croûte ».

Cette expression se dit en gallois : baod-fédi, de baod-médi, to reap over the thumb, a particular manner of reaping : ramasser au-dessus du pouce.

LA MOISSON - LE MOISSONNEUR

LA BONNE DÉESSE « MATUTA » LE MATIN

- Qu'en dis-tu, cher Le Brigant?
- Toujours la même chose, mon camarade :
- « Otez le gaulois : il n'y a rien. »

Je vois avec plaisir, en parcourant l'œuvre considérable des deux savants que tu cites abondamment, qu'ils ont fait au celtique, au Gaulois, une place très honorable; mais ils feront davantage encore plus tard.

On en arrivera à me laver du stupide renom de « celtomanie » que d'ignares grimauds me font depuis plus d'un siècle et demi.

Et, en tout cas, je préfère être « celtomane » que « bochimane », en vieux coq Gaulois qui défends mon poulailler.

A propos de cette moisson et de ce moissonneur, que tu abordes dans ce chapitre, veux-tu me céder la parole ?

Car je vois quelque chose de passionnant, — pour moi, du moins...

- Je t'écoute, ô brave pionnier de la Renaissance gauloise ; et ce jeune maître va « en prendre de la graine », lui aussi.
- Si j'avais disposé des éléments dont la linguistique jouit maintenant, je ne me serais pas borné à affirmer la primauté du celtique, du gaulois : je l'aurais prouvée.

On tire moisson du latin messis, mession-èm, mais on ne voit pas que le latin ne peut former le moissonneur, qu'il dénomme messor sans savoir pourquoi.

Le verbe moissonner se dit, en latin, méto, messui, messum, météré, soit : je moissonne, je moissonnai, moissonné, moissonner.

Météré, mét-éré, pour mét-iré, moissonnant-aller. Où se trouve la racine dans le latin ?

La racine est gauloise, méd., mét.; mûr, prêt à récolter.

Mad, mat, « bon » ; ur, « parfait » : voilà le fruit mûr, mat-ur-us, à mat-ur-ité ; il est bon-parfait.

Le gaulois « mad, mât-ur » a fait le latin maturus, et le français mûr, m'ûr, directement.

Et puis, med, met, d'ou le latin, messis, la moisson.

Médèl, méd-èl, les anges de la moisson, compagnie de moissonneurs ; et la moisson.

Dans le Kent, les fermiers font venir de Londres des compagnies de ramasseuses dans leurs houblonnières, et ces récolteuses se dénomment « angels », des « anges ».

Les gens du pays prennent cette angélique qualité pour un sobriquet, ces compagnies étant quelque peu « mêlées »; mais c'est une erreur ; ces filles sont les « anges » de la moisson.

Elles font un agréable pendant en Angleterre à la « sorcière » du Pays de Galles, que les moissonneurs exorcisent à la cérémonie d'ouverture des travaux, au cri, cri y fédèl, « cri (de) la moisson » :

« Tori pèn y wrach! »

« Cassez (la) tête (de) la sorcière! »

La « porte-guigne », qui fait pleuvoir.

Par permutation, médèl est devenu fédèl, on le voit.

Dans tori pèn, la permutation de pèn en bèn ne se fait pas ; dans tor y bèn, elle se fait.

Vous me suivez, jeune homme?

- Tout va bien, mon maître; mais ce sont ces sacrées permutations qui me chiffonnent...
 - Elles en ont chiffonné d'autres.

Ceci posé, nous trouvons le verbe issu de mèd, mét. mûr :

Médi, gallois, breton, moissonner; et le verbe latin:

Méto, mét-o, moissonner.

La permutation du d de méd en composition a fait messis, moisson, avec ys, action, l'action de moissonner, le « moissonnage », dirait-on.

L'autre forme de moisson, en latin, messio, mes-

sion-èm, est formée d'un autre mot signifiant également l'action, l'impulsion, io, écrit en gallois actuel iaw.

Et voilà comme le français moisson est dérivé du latin mession-èm...

Mèssio, mèss-io est notre mot gaulois tel quel, donné au latin.

Quant à messor, mess-or, moissonn-eur, il est reconnaissable à sa finale gauloise or, permuté de gor, gour, l'homme, en composition, par chute du g, comme tous les mots ainsi terminés.

Si nous faisons une excursion dans le grec, nous allons y trouver que cette finale *iaô* indique une disposition à l'action ; et la finale éiô également.

Ainsi, gélas-éiô, avoir envie de rire ; knês-iaô, avoir envie de se... gratter.

Le grec est une langue celtique.

- Tu es un puits de science, ô cher Le Brigant!
- Il faudrait tout savoir et tout comparer ; la comparaison m'a toujours guidé ; mais à cette époque la documentation manquait, et l'intuition ne suffisait point.

On a fait des gaffes...

A toi de mieux faire!

L'AURORE MATUTA ET LE MATIN BORÉE

- Tu nous a enseigné, cher Varron, que l'*Aurore* s'est ainsi nommée de ce que les feux du soleil dorent le ciel avant le lever du jour : ab auro.
 - C'est ce que je pense encore.
 - Et je suis de ton avis.

Mais, pourquoi cette répétition, aur-aur-a, ou cette orthographe, aur-ora?

— Je vois dans aurora, la limite, ora, du firmament, et dans aura une abréviation d'auréa, dorée.

J'aurais préféré aur, d'aurum ; or ; et ora, limite, donnant l'horizon doré ?

- Tout est bon, savant Varron, dans tes raisonnements...
 - ... Une fois n'est pas coutume...
- Le gaulois or, « limite », a donné au latin ora ; il lui a donné son aur, jaune, dont vous avez fait aurum.

A mon sens, aurora est également une répétition de notre aur : aur-aur, répétition ayant force de superlatif, qui nous aura donné notre aurore telle quelle, et au latin auraur-a, aurore-la.

Homère appelait l'Aurore rodo-dactylos Eôs, êôs, aux doigts de rose; mais l'Aurore nous offre aussi et bien mieux le spectacle de l'or en fusion incendiant, irradiant tout l'Orient.

Maintenant, je désirerais savoir pourquoi vous faites de la déesse *Matuta* une autre *Aurore*, ou, pour mieux dire, pourquoi vous dites que c'est la même chose ?

Matuta s'est ainsi nommée, vous le reconnaissez vous-même, cher Varon, en raison de sa bonté, — ob bonitatèm, par une tradition dont vous ignorez la base.

Où trouves-tu, dans le latin, le moindre rapport entre bonté et Matuta?

Tuta signifie qui est en sûreté, et non qui vous y met.

Le gaulois, breton, gallois, irlandais mad, mait, bon explique le nom de Matuta ; tud est le peuple ; Mad, Mat, tud ou tut, « bonne pour le peuple ».

Autrement dit, la mère du peuple.

- Comment donc avez-vous été, à Rome, conduits à identifier l'Aurore avec Matuta?
 - Probablement comme nous avons créé « le

prince Sabin Talassio » pour expliquer le chant nuptial des anciens Romains ; Romulus pour expliquer Roma ; Aventinus pour expliquer l'Aventin ; Latinus pour expliquer les Latins :

On fait ce qu'on peut, cher vieux druide...

— C'est matutinus, matineux, matinal, qui a conduit à cette forgerie de Matuta.

Le matin se dit, en latin, mânê, — que l'on dérive de mânis, « bon, hienveillant, favorable », singulier de mânès, les mânes, les dieux mânes, les âmes des défunts.

Ce mânis est signalé « archaïque », c'est-à-dire mot des vieux temps, inusité, et connu seulement par son négatif, « im-manis », cruel, inhumain, féroce, affreux.

Sans le gaulois, où seraient les « mânes » de vos ancêtres ?

Où, vos « Dieux Mânes »?

Que voilà donc des histoires pour éviter de nous dire ce que nous savons de reste, que mânis est un mot gaulois, dont nous avons relevé le plus gentil des dérivés :

Manon, Man-on, notre Manon, « idéale gentillesse », « parangon de beauté ».

Qu'est-ce donc que mâné, le matin, si ce n'est le plus beau moment de la journée ?

Man-is, de man et iz, nous donne le maximum de la beauté.

Et c'est bien l'Aurore, la belle Aurore.

Nous vous avons donné le « soir », séra, et tous vos dérivés, sérénus, serein, et toute la série, de notre étoile, sérèn, et vos templa séréna, les cieux étoilés.

Pourquoi ne vous aurions-nous pas donné aussi bien l'Aurore?

Et l'Aurore des Grecs, Eôs?

L'AURORE GAULOISE

- On te reproche, ô très savant capitaine, d'avoir dérivé le *matin* du breton *mintin* ?
- Ce n'est pas ce que j'ai fait de plus mal, et le bon M. Dottin a cru une fois de plus, avoir barre sur moi en cette affaire.

Le français « matin » n'a eu aucune influence sur le mot breton « mintin », min-tin, permutation de min-din, le « rouge horizon ».

Le « latin » minium est dérivé du gaulois min, lèvres, et ne peut montrer aucune autre racine.

Mais, du moment que tu fais revenir le matin de matutinum mis au monde par la Bonne Déesse Gauloise Matuta, dont les Romains s'étaient emparés, l'honneur est doublement sauf.

Ce n'est plus le *matin* des Français qui est *latin* : c'est le *matutinum* des Romains qui est *gaulois* !

— Et j'ai négligé la plus belle des étymologies : *Mad*, *Mat*, « bon » ; et *hin*, « temps », température.

Le « bon temps » de la journée : le mathin, matin, en... prise directe.

Le « matin » n'est-il pas, en effet, le meilleur moment de la journée ?

— Cher camarade, cher Malo, nous avons ici un champion qui nous venge des sarcasmes, même entortillés de compliments...

— Ami Le Brigant, le but seul importe.

Les savants très réels, les plus réfractaires, finiront par rendre les armes non point à nous, mais à la Raison ; et ce ne seront pas les moins ardents à regagner le temps perdu, avec tant de talents mal employés.

Ils doubleront les étapes, et nos vieilles jambes

auront peine à les suivre dans la voie que nous leur avons si péniblement déblayée.

— Hé! Voici le seigneur Cratyle, et Socrate, et

Platon qui suivent :

L'AURORE GRECQUE EST GAULOISE le phosphore et la lumière

- Tu vas te trouver mal en point, mon vieux druide, en face de cet illustre aréopage, si tu veux ravir à la Grèce, à Homère, son Aurore aux doigts de Rose?
 - On y parera, cher Varron.
 - Ce serait trop cruel, cher vieux Gaulois!
 - O très bon, très sage!

Pourquoi veux-tu garder cette Aurore merveilleuse, si elle n'est pas à toi ?

As-tu jamais réfléchi aux diverses formes du nom

de l'Aurore, Eôs?

- Certes ; mais je n'y ai rien trouvé qui me mît sur la trace du sens profond, du sens caché, de la racine, en un mot, de ce nom glorieux, essentiel de notre langue ?
- Voyons, que je te prête mon tire-bouchon gaulois, et tu vas trouver toi-même le secret de ce qui t'intrigue.

Le nom homérique est bien êôs?

- Et l'attique dit éôs ; le dorien aôs ; l'éolien, auôs, ce qui doit se lire aFôs, par la lettre éolienne appelée digamma, et qui n'a du gamma que la forme alphabétique.
- Sais-tu bien, ô Socrate, ô daôn, que l'éolien est à consulter dans tous les cas difficiles ?

Le dorien n'est pas moins précieux.

Tous les dialectes grecs, excepté l'éolien, ont perdu une lettre, et la perte d'une seule lettre dans un alphabet est comparable à celle d'un coëfficient en arithmétique.

Alcée, Corinne, Pindare ont brillé dans ce dialecte, et ce dialecte primitif offre le plus d'affinités avec la langue-mère, le gaulois, ainsi que je vais t'en faire découvrir une preuve manifeste, éclatante, à la lumière de ton Aurore grecque...

— ...Qui est gauloise, je m'en doute, puisqu'elle

n'est point grecque...

— L'éolien $aF\hat{o}s$ ne te conduit-il donc à rien, ô très sage ?

— Si fait : je vois a-fôs, a, alpha intensitif, et fôs, que nous écrivons phôs, la lumière ; en effet.

A-fôs, a-phôs, la lumière merveilleuse, la lumière des lumières, — l'AURORE : aôs.

— Je savais bien que tu trouverais.

Mais, dis-moi, fôs, phôs, d'où tires-tu cette lu-mière?

- Cher vieux Gaulois, je n'ai pas de racine à t'offrir ; il n'y en a pas dans le grec.
- Jette donc un regard du côté gaulois, et tu trouveras toute la lumière gauloise pour éclairer ta lumière grecque...
 - O cher ami! J'y vois clair enfin:

Faw, de ffy et d'aw, « a flowing from ; radiancy ; glory ; pre-eminence ; honour », soit :

Flaw, un flot ; émission radieuse ; gloire ; précellence ; honneur.

Et ce n'est point tout ; ceci n'est pas « une réussite » ; il y a la suite, la famille de ce mot providentiel, si beau que je veux en dire quelques dérivés :

Flawz, faoz, notre phôs, lumière, retrouvée telle quelle, radiation, splendeur; flau, radiation;

Flaw-liw, splendide couleur d'or.

Les diverses formes de l'Aurore, êôs, éôs, aôs, sont dérivées de l'éolien afôs, et sont toutes purement gauloises.

Qu'en penses-tu, ô maître Cratyle?

- Je pense, ô très sage, que te voilà très proprement « accouché », et qu'il est à jamais regrettable que notre ami ne t'ait pas prêté plus tôt...
 - ...Son tire-bouchon!

La langue des Gaulois nous donne de notre Aurore une définition d'une exactitude, d'un sentiment poétique, d'une magnificence véritablement divine, qui décrit l'Indescriptible, l'Aurore, si belle que tout autre langage humain est impuissant à la célébrer.

Sans le gaulois, plus de lumière, plus de Phôs! Sans le gaulois, plus de phos-phore, et l'Etoile du Matin, Phôs-phor, Luci-fér, le Porte-Lumière, y perdrait son nom.

AOTROU!

BORÉAS, BORÉE, L'AURORE ET L'ŒILLET LE « PETIT VENT DU NORD » BORÉ DA - NOS DA - BON JOUR - BON SOIR

- Bonjour, patron! Déiz vad, aotrou! Jour-bon, maître!
- En Bretagne, mon ami, on dit aotrou; maître, seigneur, monsieur; an Aotrou Doué, le Seigneur Dieu.

Mais, il n'y a pas un Breton bretonnant sur cent mille qui soit capable de dire ce que signifie ce singulier « aotrou ».

- De quel trou il s'agit...
- C'est pourquoi, si nous avions enfin à la tête de la République, de l'Université, des hommes capables de sentir combien sont profonds, puissants, les sentiments qui rattachent chacun de nous à la racine ancestrale, dont le vieux parler de nos pères est la chère expression toujours vivace, on se mettrait à cultiver sérieusement, pour la première fois, en Bretagne, depuis sa réunion à la vieille Gaule, cette langue si parfaite, si douce, si poétique qui

nous rappelle à tout instant notre origine gauloise, la plus noble qui fût jamais sous le soleil.

Les Anglais voient d'un très bon œil le gallois servir, dans les écoles de la Principauté de Galles, de véhicule à l'enseignement ; aussi, montrez-moi donc sujets plus loyaux à la Couronne que les Gallois ?

Si la misérable politique anglaise en Irlande avait été celle pratiquée en Galles, il n'y aurait pas présentement, aux Etats-Unis, près de vingt millions d'Irlandais, ennemis irréconciliables de l'Angleterre; et l'Île Verte, la Verte Erin, serait le plus beau sleuron de la couronne britannique, au lieu d'être un énorme brûlot attaché à ses flancs.

En Bretagne, les maîtres d'école et les professeurs devraient faire exécuter chaque jour un thème et une version d'une dizaine de lignes, de breton en français et de français en breton.

Et, en Alsace, de chaque dialecte alsacien.

Est-ce que cela nuirait à l'enseignement du français ?

Et du latin?

Et du grec?

Et des langues vivantes?

Je ne cesse de démontrer, tout au contraire, que sans l'étude raisonnée du breton et de ses langues sœurs britanniques, la linguistique s'effondre de toutes parts.

« Otez le gaulois, il n'y a rien ».

Je vais encore le prouver ; c'est « simple comme ...boré da », comme « bonjour », « bon matin ».

Mais il ne faudrait pas que nos Bretons se figurent détenir l'unique source du gaulois; le français est aussi foncièrement gaulois que le breton, l'irlandais, le gallois, le gallique; et l'anglais est une mine celtique.

BORÉE

- Qui ne connaît le fameux Borée.
- Le terrible vent du Nord, patron.

— Pas tout à fait, mon jeune maître : le vent du N. N. E., du Nord-Nord-Est, ce qui nous rapproche de l'Est, d'où il prend sa course et son vrai nom.

En gallois comme en breton, boré et beûré, c'est

l'aurore, le jour naissant.

Et l'on sait que Boréas était, — et est encore, évidemment —, le fils de l'Aurore.

Elle-même fille d'Hypérion, — Dieu-le-Père.

Dis-moi, cher Cratyle, d'où tires-tu le nom de Borée ?

- Ah! Très bon, très sage! Réponds, toi qui as le tire-bouchon des Gaulois...
- O Cratyle! Le grec nous a donné *boros*, dévorant, de *bora*, nourriture, et nous avons adopté cette étymologie populaire et facile.

Il s'agit de savoir si cet autre nom de l'Aurore, $Bor\acute{e}$, ne convient pas mieux ; et d'abord de connaître sa formation.

- O cher vieux Gaulois! A toi la parole!
- Je vois d'abord les noms divers que les Grecs ont donné à *Boréas* :

Boréas ; Boréês ; Borês ; Borras.

Aucune de ces formes ne se peut tirer de bora, boros ; les finales ne signifient rien, en grec.

Bor, gaulois, est un foyer, un orbe, un cercle, qui répond exactement au foyer de lumière du soleil levant, de l'Aurore.

— J'y suis, ô très cher!

£

Nous avons déjà vu, dans la racine d'aur, l'or, cette finale de Bor : au, pluriel euon.

Et j'aperçois dans ton gallois cette racine qui revient dans euad (eu-ade), en anglais pink; c'est-à-

dire rose, rouge vif sur tons blancs. C'est le nom que les Anglais donnent à l'œillet.

Bor-eu est donc le foyer de lumière rose et d'or... Et c'est une description superbe de l'Aurore, sur le fond blanc du jour qui pointe.

— O très sage! Tu nous dépasseras bientôt tous...

- Grâce à ton merveilleux tire-bouchon...

— Mais, et ce Boréas?

Nous devons trouver un mot qui justifie le renom de ce terrible aquilon, qui transperce de froid les choses et les gens ?

Ias, voilà qui nous va:

Ias, what pervades or strikes through; a shock; a shock of heat or cold; a shivering:

las, « ce qui envahit ou transperce ; un choc ; un coup de chaleur ou de froid ; qui fait grelotter ».

Je donne aussi bien le côté « chaleur » que le côté « froid », ces deux extrêmes se touchant ; le sens exact est une vague de froid.

Et voilà, ô sages de la Grèce, votre Boréias, Bo-

réas par élision de l'i, Boré-'as retrouvé.

— Patron, une parenthèse ?

LA GLACE

— Vous êtes toujours instructif, mon jeune maître.

— Cet ias n'a-t-il pas donné tous les noms de la glace aux langues du Nord, prétendument « germaniques » ?

_ J'en suis convaincu; dites toujours?

- Voilà notre kyrielle gauloise à travers tout le

Nord de l'Europe:

Anglais, ice, prononcé aïs; « anglo-saxon », islandais, danois, suédois, « vieux haut allemand », is; allemand, èis; hollandais, ijs, ys.

Mais. patron, où la maladie se complique drôlement, c'est dans l'effort des « germanisants » pour tirer à toute force cette glace du « germanique ».

Oyez cette inimitable galéjade:

« D'une hypothétique racine « anglo-saxonne » isar ; gothique, èisan ; to shine, briller ; allié à l'allemand èisen, fer ; latin aès, cuivre ».

Qu'en dit Socrate, notre maître à penser ?

— Je dis que votre Le Brigant a raison :

« Otez le gaulois, il n'y a rien », que divagation pure.

Et c'est toujours le gaulois qui a tout donné à tous, qui est renié, frappé d'ostracisme, jusque dans les Ecoles de France.

Et pas seulement en Bretagne.

L'AURORE ET LE CHAR DU SOLEIL

Boré?

Bor, « foyer, cercle de feu », c'est entendu, fixé ; et rhé course, d'où l'antique rhéda, le char de course des Gaulois.

Bor-rhé, Boré, c'est donc la Course du Foyer, de l'Aurore, et ceci met sur la trace du Char de Phaéton, des Coursiers du Soleil?

— Mon jeune ami, vous êtes un maître.

EN BRETAGNE - L'AOTROU L'ŒILLET, L'ŒIL DU LAPIN BLANC

— Les bluets sont bleus, — ne pas dire « bleuets » ;

Les roses sont roses, — rarement;

Adieu mes amours! — ça, c'est le pire.

- Vous êtes bucolique, ce matin, patron!
- Trou-là-là, ça n'va guère ! Trou-là-là, ça n'va pas !

— Cela devient grave, patron!

— Oui, mon jeune maître ; quand je lis les étymologies des pontifes de l'Ecole, qui ne trouvent même pas l'étymologie de trou, c'est comme Quand j'ai bu du vin clairet : Tout tourne, tout tourne ! Quand j'ai bu du vin clairet, Tout tourne au cabaret !

C'est l'œillet, ce matin, qui me met en gaieté. Littré tire le nom de cette fleur de celui de l'æil,

« par assimilation », conclut-il.

— C'est probablement l'œil rouge du lapin blanc, patron ; mais, dans un cas aussi grave, on prévient les gens.

— Vous chercherez l'étymologie de l'œillet, mon jeune maître, pendant vos vacances, avec celle de l'Aotrou, puisque vous allez en Bretagne bretonnante.

Vous y trouverez bien quelque pouilleux « totonomiste » pour vous expliquer ces choses ?

— Pas d'espoir de ce côté, cher vieux maître ; j'aimerais mieux l'apprendre de vous tout de suite.

— Hé ! Voici La Tour d'Auvergne et Le Brigant, gaillards et guillerets, qui viennent celtiser gauloisement avec nous : ils vont arranger l'affaire.

— De quoi s'agit-il, chers amis ?

— Cher Le Brigant, du bon Dieu des Bretons et d'une fleur que les Marseillais de Marseille-lèz-Martigues nomment « piquassat », les Anglais « pink », et nous autres l'œillet.

L'AOTROU

— Commençons d'abord par le Seigneur ; après quoi nous verrons la fleur ; mais pour celle-ci, je ne réponds de rien, et notre ami Malo devra s'en charger.

Nos Bretons nomment abusivement le Bon Dieu « Aotrou » : il faut dire an Aotrou Doué, le Seigneur Dieu, « aotrou » signifiant le maître, et, de plus, ce que nos Bretons ne savent plus, le profes-

seur, le « maître », le savant, l'éducateur, le « sage ».

Il faut décomposer aotrou en ao et trou ; ao, intensitif ; trou, les divers sens que je viens d'indiquer.

Hors de Léon, on dit otrou ; en Vannes, eutreu.

La véritable orthographe serait a-trou, car dans ao l'o s'est introduit abusivement.

Les Gallois disent avec raison athro, athrou, par a intensitif, et traw, maître, éducateur : très docte, très sage, nom qui convient, ainsi compris, par toutes ses acceptions au Seigneur Dieu.

Le t de traw s'est permuté en th après l'a inten-

sitif: a-thraw.

Voilà ce qu'on devrait enseigner non seulement à nos enfants de Bretagne, mais à ceux de la France entière.

Jamais on n'a trouvé l'étymologie de... trouver...

« Trouver » c'est « inventer » ; c'est la fonction du « savant », de l'atraou, — le « trouveur », le « trouvère » ; le « troubadour », le « trovatore » ; le « Troubad-our », l'homme des Trouvailles.

En gaulois, un Trou est un Trou ; et l'on Trouve

en creusant des Trous.

Nos trouvères, nos troubadours, ces « maîtres » du « gay sçavoir » n'auraient point de nom sans l'étude du gaulois, du breton, du gallois.

Le celtique, le gaulois, est une langue philosophique, allégorique, dans laquelle le sens est donné par l'idée à la matière, en maintes rencontres.

Et maintenant, mon cher Malo, à toi la fleur, à

toi l'æillet.

L'ŒILLET

— La racine galloise au, de l'aur, or, se retrouve en breton au et eu.

Et dans le Gallois a-wi, « très pur ».

L'œillet se prononce correctement eu-lié et non eu-yé, nous enseigne Littré.

Le patronique Leullier, prononcé Leu-lié, en est une preuve.

Il faut donc chercher la finale du mot œillet, « lié », dans les noms de plantes ou de fleurs susceptibles de s'y rapporter.

C'est la raison qui doit nous guider, selon ta devise, celle de Boileau.

Nous voyons dans le gallois *lysiau*, pluriel, collectif, nom générique des fleurs, qui suivi d'un déterminatif, indique de quelle fleur il s'agit.

Par exemple lysiau mur, fleurs de mur, pariétaires.

Lus, lous, gallois, est « ce qui pousse », dont le pluriel régulier est lyson, et le pluriel collectif déjà donné, lysiau.

Lus, en irlandais, est le « pink », nom anglais de l'œillet.

- Nous semblons approcher, cher capitaine.
- Mon jeune ami, si le mot est celtique, gaulois, nous trouverons certainement ; s'il ne l'est pas, nous en ferons l'aveu ; mais en aucun cas, nous ne retomberons sur l'œil du savant Littré.

L'irlandais nomme *lilé* notre lys, que Bretons et Anglais nomment *lili*, *lily*.

Ne pensez-vous pas, amis, que nos deux mots racines eu et li ne nous présentent pas déjà un œillet, eu-lié satisfaisant?

Le latin lili-um dérive directement de notre lili.

Notre lys est le mieux construit de tous ; notre Lison, Lisette en est la gentille personnification : Lis-ôn ; Lis-ette.

Notre liseron, lis-ér-on, « lis-coureur-mignon » se convolvule autour de notre lis et de toute tige des champs.

LE LYS FLEUR DU ROI

— Ta prudence va de pair avec ta science, ô brillant capitaine.

Je vais te donner les diverses formes du lys dans les dialectes gallo-romans :

Provençal, lili; liri; lis.

Catalan, lliri, — avec le double ll gallois;

Espagnol, lis, lirio;

Italien, giglio.

Le grec dit léirion.

Que vois-tu dans cette gerbe de lis de tous pays?

— Je vois d'abord que le grec léirion, qu'on veut apparenter au latin lilium, — qui est gaulois —, n'a aucun rapport avec lui non plus qu'avec les autres formes citées.

Il apparaît clairement que léirion est là pour lis-érion, et cet érion est tout simplement la neige, en gaulois EIRA:

C'est la fleur, le lis blancheur de neige.

Eira est l'un des mots gallois les plus connus ; erc'h est le breton correspondant, dans lequel l'aspiration c'h remplace la voyelle effacée par les siècles.

Eirian nous donne brillant, splendide;

Eirian-rod, la voie de neige, la voie lactée, la « route neigeuse ».

Lis-éirian, li-éirian, a donné au grec l'éirian, d'où son léirion, dans lequel notre finale on est encore un autre signe de la magnificence de la fleur de lis, de la fleur royale.

Li-ri, lli-ri, li-rio du provençal, du catalan, de l'espagnol ou celtibère nous disent et nous répètent que le lis est la fleur du roi, LI-RI.

Disons, si l'on veut, la FLEUR ROYALE; et de la rose la reine des fleurs.

Voilà, mes amis, ce que je vois dans les arcanes de notre langue gauloise, dont les autres peuvent être fières d'être les filles.

ILION, FILLE DES DIEUX LE BOUILLANT ACHILLE - PODAS ôKUS ULYSSE EST CONTENT DE NOUS L'AIGLE - L'AQUILON

— O cher ami Gaulois de Gaule, ne nous as-tu pas promis l'étymologie du nom d'Achille?

— Il ne m'en souvient pas, cher Cratyle; mais

qu'à cela ne tienne.

— Tu comprends, ami, Ulysse est enchanté de

savoir pourquoi il se nomme Odusseus..

Il a trouvé dans un de tes bouquins un passage de Guillaume Budé, où ton sentiment est confirmé par ce grand homme :

« Ulyxês, conjecturam faciens, nomen viatoris

esse philosophi censéo »:

« Ulysse, — Odus-seus; — faisant une conjecture, je pense que c'est le nom d'un savant voyageur- navigateur.

— Oui, j'ai crayonné ce passage dans son De Transitû Hellenismi ad Christianismum »; soit : De la transition de l'Hellénisme au Christianisme, qui m'est tombé sous les yeux un matin des fêtes célébrant le 4º Centenaire de son Collège de France. J'en ai été à la fois charmé et un peu quinaud, car je croyais avoir eu la primeur de cette découverte, dont j'avais fait part, la veille, à un célèbre hellénisant du Collège de France, qui ne s'en montra pas très convaincu...

Je lui expédiai aussitôt le texte sacramentel de Budé : il était « fait ».

Grand prêtre de Budé, il ne pouvait le renier...

— Tu comprends que la question « Achille » va

de pair avec celle d' « Odusseus » ; et si on ne lui donne pas le sens de son nom, il va être obligé d'aller, avec Ulysse, qui connaît la formule, consulter à son tour le devin Tirésias...

— Pas la peine d'aller chez les Cimmériens de Cimmérie, grimée en Crimée, et de faire un trou carré dans la terre, pour y verser le sang évocateur d'innocentes bêtes.

Tirésias est de mes amis; et je l'évoque à volonté, grâce à un système à moi, que je te ferai connaître.

Voyons donc ce qu'était Achille, le principal héros de l'Iliade, en ILION.

Il-ion, progéniture des dieux, propago déorum.

- Tu tiens plus que tu ne promets, ô druide plein de patience.
- O daôn! Je te dois beaucoup plus que tu ne soupçonnes; et je te donne bien peu de chose, en retour.

Rappelons le premier vers de l'*Iliade*, et nous verrons ce que nous représente Achille :

« La colère, chante, ô Muse, d'Achille, fils de Pélée ».

Ce début campe le héros du poëme, dont la colère fait le sujet ; et cette colère fut en effet terrible.

Eh bien ! Il nous faut trouver une étymologie dépeignant Achille aussi clairement que celle définissant Ulysse.

Autrement, la « conjecture » serait vaine, et nous serions indigne de notre maître sagace, Guillaume Budé.

Que dirais-tu de ceci:

- « Dismal, gloomy, hideous, horrible, ghastly, savage, wild, fierce » ?
- « De mauvais augure ; sombre ; horrible ; effrayant ; sauvage ; déchaîné ; féroce ».

- Voilà qui ne ferait pas mal du tout, pour un héros si fort en colère...
 - Et c'est là, en effet, l'étymologie d'Achille...
 - ... qui ne signifie rien en grec...
 - Voici cette étymologie:

Hyll, gallois cimbrique, avec les acceptions énumérées :

A-hyll, soit A-c'hyll, Achille: le TRES TER-RIBLE.

- Patron! Je ne vois pas cette permutation qui ferait ach de l'a, alpha intensitif, ni dans le grec, ni dans le celtique.
 - Aussi n'en ai-je pas besoin.

H se permute sans permission de quiconque en CH, et vous trouvez cette transformation de l'aspirée H en CH dans toute le moyen-âge.

Voyez Hildebert, Hildebrand, mutés en Childebert, Childebrand.

Et il est certain que ce CH remplaçant H se prononçait « à la bretonne », C'H, une aspiration remplaçant simplement l'autre.

- Mais, nous sommes en Grèce...
- Les Gaulois y étaient encore bien davantage, il y a trente siècles et plus.

ACH-HYLL nous donne : Ascendance-Terrible, comme alternative.

L'aquilon est encore plus terrible, a-c'hill-ôn, avec son augmentatif ôn.

L'aquila, l'aigle, est des mêmes racines.

— Et nos savants étymologistes, patron, en sont encore à patauger dans le noir, qui serait la couleur de l'aigle, aquila, et de l'aquilon...

LES PAN-ACHEENS TRÈS GAULOIS

Comment comprends-tu, ô très sage! le nom des Ac'haioi, que l'on nomme si naïvement en France les Achéens...

— Et les Achivi chez les Romains ; puis enfin nous voilà devenus des Grecs...

C'est à s'y perdre, cher explorateur des anciens âges et des anciens peuples ; dis-nous ce que tu vois dans notre nom primitif, et tu nous combleras de plaisir.

— Les Ac'haioi étaient des Gaulois, j'en jurerais par tous les dieux de l'Olympe!

- Cher Cratyle, tu l'as dit ; cherche!

— Je prend l'a, alpha, intensitif, et, sachant, selon tes tables de permutation, que le c'h dans ce mot composé, ne peut être que c ou g permuté, dans a-c'haioi le mot gaioi, ou caioi, et, sachant que gal signifie brave en gaulois, nous voici en face d'une étymologie raisonnée de notre nom, dont nous avions perdu jusqu'au souvenir:

Très-braves, A-c'haioi; ou les Braves-Gaulois.

— O savant Cratyle, pousse encore un peu plus loin ta démonstration.

UBI TU GAIUS EGO GAIA

— Je voudrais demander à notre cher Horatio ce que signifiait cette formule du mariage romain, que prononçait la fiancée :

Ubi tu, Gaius, égo Gaia!

Et plus anciennement : Ubi tu Caius, égo Caia.

— Il fait soif ici, ami Cratyle, et je laisse la parole à Caton, Cicéron, Varron..., qui n'en sont point encore revenus du coup de *Talassio*, « prince Sabin ... »

Pour moi, c'est couru : c'est encore une formule gauloise.

Allons, Varron! En avant!

- C'est que je n'en sais pas plus aujourd'hui que de mon temps ; que dit notre Tullius ?
- Je dis comme toi, et Caton dit comme moi ; laissons faire Cratyle!
- Je pense, écartant le *postulat romain* d'une Rome « romaine » une fois pour toutes, que cette formule est parfaitement claire :

Ubi tu Gaius égo Gaia signifie manifestement :

Ubi tu Gallus ibis, égo Galla ibo:

Où tu iras, Gaulois, j'irai, Gauloise!

La formule primitive disait Caius et Caia : c'est le même nom ; Caius est devenu Gaius, répondant à notre Gallus, qui est resté.

- C'est donc, cher Cratyle, sous cette formule matrimoniale, le texte de notre vieille loi :
 - « La femme doit suivre son mari. »

Cependant, de *Gaius* et *Gaia* à *Gallus*, *Galla*, il y a, ami Cratyle, un pas à franchir ?

— C'est le même que pour nous autres Ac'haioi...

L'explication, ô Tullius, est écrite sur la terre italienne, où Gallia se prononce Gaïa, dans l'antique cité des Gaulois Sénons, Séna-Gallica, Seni-Gallia, que les Italiens prononcent Sini-Gaïa et écrivent Sini-Gaglia, pour Séni Gallia.

A-Gallos forme excellemment A-C'haios, et, au pluriel, A-c'haioi, l'a initial obligeant le C à permuter en C'H.

Il n'est point de mot aussi mal construit que celui d'« Achéen », qui fait des Pan-Gaulois, Pan-Ac'haioi, les Grecs ligués contre Troie, Ilion, la ligue des... Panachés.

— Cher Cicéron, nous voilà dans de beaux draps, entre ces Grecs savants et notre Gaulois...

- Nous sommes coincés, cher Horatio, et nous n'en sortirons pas.
- Je ne tiens pas du tout à en sortir, quant à moi :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Et, du moment que Platon se ligue avec notre ami pour nous enseigner la Vérité, où aller pour être mieux ?

Je suis plus heureux qu'un roi, à Paris, avec des amis tels que vous.

TIMEO DANAOS ET DONA FERENTES...

— C'est notre doux Virgile qui parle ainsi, au siège de Troie :

Méfiez-vous des Grecs et craignez leurs présents!

— D'accord, grave Caton; mais on peut toujours discuter avec eux.

Ainsi, saurais-tu nous dire ce que signifie cet autre nom des Grecs, qui en avaient de rechange :

LES « DANAIOI » ?

ET LES DANAÏDES ? LE TONNEAU D'ADÉLAÏDE ?

- Mais, chers amis, le divin Platon ne dit jamais rien ?
- C'est déjà beaucoup, grave Caton, d'écouter, et de classer les éléments qui se présentent au cours de ces exposés parfois difficiles à suivre, malgré l'agrément des sentiers choisis par notre hôte, et les utiles digressions faites chemin faisant...

Le bagage que nous avons déjà recueilli me met pourtant à même de répondre à la question amusante relative aux descendants de Danaos, qui n'a jamais existé, et que l'on a inventé pour expliquer le nom des Grecs, — Danaioi, — et de ses « filles », les Danaïdes...

Toutes nos racines sont bouleversées, et nos idées en suivent le destin.

Nous nous rendons compte une fois de plus, et pour tout de bon, que ceux que nous appelons les « Barbares », les non-Grecs, sont infiniment plus anciens que nous.

Et en savent beaucoup plus long.

LES DANAÏDES, DA-NAÏDES

Ce sont les DANAIDES qui nous mettent sur la voie ; et ces vaillantes filles ont donné leur nom à Danaos, leur prétendu père, loin d'en avoir reçu le leur.

Si vous avez retenu la belle étymologie que notre hôte nous a exposée de la Déesse d'Athênes, A-thanaïs, la « Très Haute Pure », vous avez déjà le sens du nom de ces naïades ; et si vous préfixez ce da, « bon », « bonne » qui revient constamment, vous avez les

BONNES NAÏADES

Le malheur est qu'on invente des choses et des hommes pour en tirer après coup des étymologies.

Les Danaïdes furent des nymphes des eaux, des « naïades », qui méritèrent leur qualificatif de bonté, Da-naïdes, les « Bonnes Naïades », en dotant Argos de moyens d'irrigation encore inédits.

Elles creusèrent des puits, inventèrent les appareils destinés à monter l'eau, pompes, chaînes à godets; des rigoles et canaux d'irrigation; et certainement aussi des drains.

LES DANAÏOI

Les Grecs, mes chers amis, à qui Homère donne le nom générique de *Danaioi*, dont les Romains ont fait *Danai*, sans se fouler les méninges, n'ont rien à voir avec Danaos, Danaus, les Danaïdes.

Ils tirent leur nom des mêmes racines ; et c'est tout :

Da, naïs, les Bons Purs.

Si j'avais à refaire mon *Cratyle*, j'irais encore beaucoup plus loin que notre ami Gaulois ; car je vois des conséquences qu'il n'aperçoit pas, sans doute ?

SOCRATE - L'ODE - L'ALOUETTE

Car il a beaucoup plus raison qu'il ne le pense lui-même.

Et je rumine un nouveau *Cratyle* que nous ferions tous ensemble, et auquel prendraient part nos illustres amis Romains.

— Voilà, cher Platon, un travail qui s'impose; car je ne songe pas sans mélancolie que nous avons été des enfants; et ce, faute de points de comparaison. Etudier une langue, c'est voler avec une seule aile; il faut tout savoir : c'est « du tout ou rien », la linguistique.

Quand je pense que moi-même ne sais pas encore la signification de mon nom, depuis le temps que je m'appelle, qu'on m'appelle Socrate!

— O très bon! Tu as été distrait; autrement tu aurais retenu, des propos de notre ami, que so, su, signifie, en gaulois, doux...

— Où avais-je donc l'esprit ? C'est mon fameux « démon » qui s'y perd. Mais oui ! So, doux ; et cratos, force !

— En effet, et ton nom caractérise si bien ta méthode, la « méthode socratique », que je fais mienne tout au long de cet ouvrage, amenant ton interlocuteur, par la force et la douceur avec lesquelles tu le fais aller de lui-même là où tu veux le conduire, que l'on serait tenté de te croire nommé Socrate en vertu de quelque prédestination.

- Pourtant, la racine so n'existe pas en grec ?

— En es-tu sûr, ô très cher?

Quel est donc cet oiseau, chanteur mélodieux, que

vous appelez sôdés, en Grèce?

C'est probablement notre rossignol; mais, seraitce un merle, sôdés doit se décomposer en so, doux, et ôdés, chanson, — une ode.

Et l'alauda, l'alouette, al-od-a, est la divine chan-

teuse.

Cette racine est donc dans le grec ; mais elle

émane du gaulois awd, aod, une ode.

— Je suis donc Gallo-Grec; du moins, je l'espère; car tu ne vas pas me prendre mon cratos, après m'avoir fait retrouver mon so?

LE TONNEAU D'ADÉLAIDE

— Patron! Est-ce un calembour?

— Ce qui est une calembredaine, plusieurs fois millénaire, c'est le célèbre « tonneau des Danaïdes », tonneau sans fond, que Zeus, le père des dieux et des hommes, aurait condamné les Danaïdes à rem-

plir éternellement.

Le « tonneau d'Adélaïde », c'est celui de la Sottise humaine, que la Sagesse serait condamnée à remplir ; et je me fais l'effet, en contemplant les abîmes d'erreurs qu'il me faudrait combler, de ce brave directeur de journal, du temps héroïque de la « boulangeade », qui dépensait tous ses millions dans son papier.

Il avait envie, le cher garçon, d'échanger son titre,

« La France », contre « Le Tonneau d'Adélaïde ». Mais, malgré ma vive admiration pour cette idée

géniale, il n'osa.

Notre charmant papa Lalou y eût économisé tout un pactole.

Aujourd'hui, le Tonneau des Danaïdes, c'est une

autre France, notre pauvre France, qui est condamnée à le remplir.

Non seulement les Danaïdes, grâce à leurs travaux d'irrigation et d'assèchement, firent de l'aride Argos un jardin splendide, mais elles surent encore la défendre, lorsque les présomptueux Spartiates, quatre cent trois ans avant notre ère, attaquèrent le pays avec toutes leurs forces.

Leur reine, Télésilla, telle Penthésilée, mobilisa ses amazones et les conduisit au combat, — à la

victoire!

C'est que l'Achaia, A-c'haia était, et est restée, ce que nous avons dit, la Très-Gauloise, — A-Gaïa, A-Gallia, la Très-Brave.

DEFENDS-TOI CRATYLE!

LES ANALOGIES DU GREC ET DU GAULOIS

— Dis-moi, Cratyle, dans le grec tel quel, ne trou-

ves-tu pas quelque étymologie des Danaïdes?

— Druide insidieux! Cher ami! Ton tableau des permutations m'a fait faire du chemin; et j'ai compris pourquoi notre da intensitif se permute en dza, comme le da gaulois en za.

J'ai lu tes épreuves, et vu clairement quelles ana-

logies rapprochent le grec et le gaulois.

Votre « ça » affirmatif est un intensitif de « da », bon.

Notre dza doit y correspondre.

Ainsi, sans quitter le grec, pour le préfixe, da-naïs, da-naïdes, nous donne très pure, très pures, avec le naïs du gaulois que nous ne possédons pas.

Comment douter que notre da, dza, ne soit aussi un apport du gaulois, puisque nous n'avons pas le

sens de bon?

Les racines du grec sont dans le gaulois.

Dza-théos nous donne très divin;

Dza-callês, très beau. Comme da-skios nous rend très ombreux.

MON VIEUX!

Je ne savais ce que signifie notre petit « bonjour », ô tan, ô dan! et maintenant que je t'ai étu-

dié, je vais beaucoup plus loin;

Nous avons en grec, dans le dorien, un dên répondant à notre dân, et qui signifie « longtemps », « le passé » ; et ce dên a formé dênaios, correspondant à danaios, qui seraient ainsi les anciens-purs.

Notre \hat{o} - $d\hat{a}n$, \hat{o} - $t\hat{a}n$, « \hat{o} très bon ! », « \hat{o} très grand ! », se comprendrait donc encore « \hat{o} (cher)

vieux! ».

« Comment vas, « vieux »?

Nous autres Grecs qui ne savions rien, voilà que nous en savons presque trop...

Et je vois encore autre chose:

Dên, en gaulois, homme, nous fournit la formule correspondante, chère aux Celtibères, aux Espagnols : ô dên correspond à leur interpellation « ombré », dont déjà tu nous as entretenus : ô homme !

— Tu es notre maître, cher Cratyle, et ta connaissance intime du grec te fera découvrir bientôt des avenues que nous n'avons pas encore soupçonnées.

Je te demanderai encore un plaisir :

TELESILLA

Comment comprends-tu le nom de cette Danaïde, Têlêsilla, qui, à la tête de ses compagnes, sauva Argos de l'invasion des Spartiates, cependant peu commodes guerriers?

— Têlê, tout le monde le sait, signifie loin, — Télémaque, téléphone, télégraphe, et autant de

« télé... » qu'on voudra.

Et sula, comme sulê, le droit de prise, de dépouiller l'ennemi, de saisir un contre-bandier.

Voilà qui nous donne une étymologie simple et

facile.

- Trop simple et trop facile, ô maître Cratyle.
- Que vois-tu donc ?

— Beaucoup de choses.

Têlêsilla était une amazone, évidemment, et les Danaïdes qui asséchèrent, irriguèrent l'infertile vallée d'Argos, les Bonnes-Pures, les Grandes-Pures, avaient une reine, cette Têlêsilla, dont le nom devait rendre un tout autre sens que celui d'une razzia aux longues distances, comme têlê-sula dans le grec.

Le nom de la reine de ces vierges guerrières et savantes devait comporter le sens d'extrême pureté, de pureté exceptionnelle, et de terrible vaillance.

— Je ne vois rien dans cette voie-là, en grec.

— En es-tu certain, cher Cratyle ?

- A moins que ce ne soit la forme dialectale de talis, qui est têlis, une nymphe, une vierge?
 - Tu es dans la bonne voie ; continue.
 - Je reste « en raque » ; j'y perds mon grec!

Allons, cher Socrate! cher Platon! Un coup d'épaule!

- Cher vieux maître, as-tu donc déjà oublié l'étymologie d'Achille?
 - Grâces te soient rendues, ô très sage :

En effet, la Nymphe, la Vierge-Terrible :

Têlis-hyll, Têlishylla!

Divin Platon, ton avis?

— Que notre hôte suit la droite raison ; c'est Athêné qui le guide, et s'il se trompe, il se trompe honorablement.

Cher vieux druide, il nous faudra fonder une Académie ; car je vois des développements considérables à tes vues ; et il s'agit pour nous de regagner le temps perdu.

Dis-nous tout ce que tu crois savoir d'Argos, et de cette expédition des Argonautes à la conquête de la « Toison d'Or », le navire ARGO, les ARGO-NAUTES, la COLCHIDE, MEDEE et encore TELE-SILLA...

- Nous y arriverons, chers amis.

SACRAMENTUM! CHAMBARDEMENTUM MAGNUM

— O divin Platon! Ne sais-tu pas que nous avons encore pas mal à éclaircir dans le *latin?* Et ne consentirais-tu pas à nous laisser notre ami pour le grand chambardement qu'il nous a annoncé?

- Très volontiers, ô charmant poète!

Et ce me sera un plaisir d'assister à cette distribution après celle dont nous sommes les bénéficiaires, chambardés depuis alpha jusqu'à ôméga...

— Cher Horatio, si je commençais par toi?

— Tu vas encore me disséquer?

— Je te recollerai ; as pas peur.

C'est avec raison que tu as construit ton vers fameux:

Monumentum exégi aéré pérènnius...

J'ai construit (ce) monument plus que l'airain durable !

Ton œuvre durera encore que les siècles seront révolus.

Mais, sais-tu bien ce que signifie monumentum?

— Nous dérivons monumentum ou monimentum

de monéo, j'instruis, je rappelle?

- Pas mal du tout pour le monu, pour le moni, d'autant plus que les racines de monéo sont gauloises, et pas celles que l'on se figure ; mais c'est seulement de la finale mentum que je désire connaître le sens ?
 - Je n'y ai jamais songé; et toi, cher Varron?
 - Pour moi, c'est ce qu'on appelle un « suffixe »,

c'est-à-dire qu'on ne sait pas ce que c'est, mais qu'on lui donne un nom pour le faire gober au bon public.

Nous avons cette finale dans des quantités de mots, et donc elle doit avoir une importance particulière.

MONUMENTUM ET MONIMENTUM

— Laissons de côté, pour l'instant, la première partie du mot, monu ou moni, et occupons-nous de mentum, qui a fait dire le plus de sottises au monde des philologues.

Allons au fait, cher Varron!

— Le fait est que monumèntum a succédé à monumèn, et de ce monu-mèn tu nous as déjà fait connaître un côté, à propos du dieu Terme, Tèr-mèn, « pierre (bornant une) terre » ; et aussi de « columèn », « cacu-mèn » et autres.

Le commencement, qui paraît le plus facile, monu, moni est cependant épineux.

Selon ta méthode, et bien avant toi, je me suis toujours placé en face du sujet ; et le monu-mèn est d'abord un mémorial, un souvenir des aimés disparus.

Il faut donc que *monu*, *moni* réponde à cette idée ; et nous avons toujours pensé que le *monu-mèn* ou *moni-mèn* était ainsi nommé de *monéo*, « je préviens, je fais souvenir » :

Le monu-mèn, moni-mèn est donc la « PIERRE DU SOUVENIR » ?

Sans ton gaulois, nous aurions bien le souvenir; mais pas la pierre; et je me demande même si notre mon-éo « guidant, avertissant je vais », ne serait pas aussi du gaulois?

- Il y aurait une page à écrire sur ce sujet, savant Varron.
- Eh bien, écris-là ; car s'il est un sujet qui tienne à cœur et de tout temps, c'est assurément celui du souvenir, que vous autres Français, cultivez avec tant de fervente piété.

— Je l'écrirai donc, si le temps et l'espace ne me sont point trop mesurés ; mais notre Horatio...

— J'ai vu que le monumèn-tum est un « grand-monu-mèn », avec le gaulois tom, « un tas, un amas, une quantité ».

C'est un temple, surtout ; puis un édifice public. Je voudrais maintenant savoir le fin du fin de mon autre vers...

— Sublimi fériam sidéra verticé?...

Je heurterai les astres de mon front sublime!

D'abord, les astres, astra, Varron me dit qu'on ne sait pas ce que c'est, le latin ayant emprunté astèr, astra aux Grecs, qui n'en savaient pas davantage.

- Et, cher Horatio, personne au monde ne l'a su.
- Et, tout aussi vexant se présente l'autre mot, sidus, sidéris, sidéra, l'autre mot « latin » pour dire un astre, les astres ; je puis me cogner la tête dessus, mais Varron et les philologues dernier cri ne me disent toujours pas ce que cela signifie!

Et puis, mon front « sublime », j'ai beau être « sublime », je le suis à la façon d'un perroquet ; je ne sais ce que cela veut dire ; et personne ne peut me renseigner...

- Li-mèn ne te dit rien ?

— Voyons, cher vieux druide souriant! Tire-nous

de cette impasse!

Nous avons déjà perdu la terre, la mer, le ciel, l'eau, le vin, la vigne; nous avons encore les enfers, mais pas pour longtemps, sans doute; tous nos chars sont les roues en l'air... Minerve nous a plaqués; nos armes, nos boucliers, nos... tout notre

Saint-Frusquin, en un mot, est au garde-meubles.

Prends-nous maintenant les étoiles, astra, sidéra, tout ce que voudras : mais au moins, explique-nous ce que c'est...

— Oh, mon cher Horace! Cela ne les empêchera pas de scintiller au firmament; tu vas leur découvrir même plus de charmes, dans la gloire de *leur* nom celtique, gaulois.

Nous avons déjà parlé de l'as?

- C'est un petit rien ; un point ; aux dés, c'est... l'as.
- Fort bien ; continue ; tu vas trouver de toimême.
 - Têr? Je ne vois rien dans le latin.
 - Et toi, notre Cratyle, y vois-tu dans le grec?
- Nous y trouvons téras ; et, dans le dialecte épirote, téiréa, le premier signifiant présage, merveille ; le second, employé au pluriel seulement, les constellations célestes.

Mais ceci ne nous donne pas encore astêr, ni astron?

— Nous allons nous en tirer tous ensemble, chers amis, et nous fonderons ainsi notre *Académie* sous les *auspices*, sous les *astres* les plus heureux :

Notre as étant le « point » qui représente parfaitement une étoile, si nous lui trouvions ce fameux « suffixe » qui lui manque encore pour l'allumer ?

Car nous ne sommes pas ici réunis pour « éteindre l'étoile », à l'instar d'un pauvre fou dont les imbéciles ont fait un grand homme, et qui a failli perdre la Patrie.

- Patron! Le voilà, votre têr!
- Dites, mon jeune maître!
- Têr, that is fine, clear, transparent; pure; clarified; purified; a state of ardency:

Beau ; clair, transparent ; pur ; clarifié ; purifié ; ardent. - Voilà, jeune homme, ce que nous attendions

depuis si longtemps!

Et nous allons sans doute avoir la même surprise pour les sidéra, dont notre Horatio a besoin pour trouver mesure à sa taille

— O Tullius! Ne plaisante pas! Je suis plus touché que tu ne penses, de voir la magnificence dont le parler des Gaulois a vêtu pour nous toutes choses!

Ces « points ardents, si purs » que sont les étoiles, nous les avons ainsi nommés sans connaître la poésie de leurs noms, depuis des siècles et des âges!

LES PRÉSAGES, CONSIDÉRATIONS

— Nous serions si curieux de connaître l'opinion de Cratyle ?

— Chers amis, je serais d'avis que la racine gauloise têr a créé téras et téira, constellations, con-stelations et présages.

Les astres ont de tout temps été associés au sort des mortels, et nos con-sidérations, qu'est-ce donc que l'étude de astres ?

L'étude des sidéra?

Téras, têr-as est un anagramme d'astêr, as-têr et téira en est une déformation, selon moi, car il n'existe aucune racine ailleurs.

L'étymologie de sidus, sidéra, intrigue les plus vaillants de nos chercheurs.

LA MARCHE A L'ETOILE

- Si tu me fais aussi trouver nos sidéra, carissime ami, nous dirons un mot à quelques-unes de ces fi-filles de Saint-Pérignon car je languis ; ou, pour mieux dire, je m'embête, bétizo, tout comme l'empereur Auguste.
 - Nous avons bien retrouvé les astres, cher Ho-

ratio; nous ne pouvons manquer de mettre la main sur les constellations?

- Patron! J'ai trouvé!

- Bravo, mon jeune maître!

Chers amis de Rome et d'Athènes, oyez, oyez!

— Oh, patron! J'en suis confus, pour ce que cela m'a coûté...

J'ai scindé sidus en deux, d'abord si-dus, qui n'a rien donné ; puis en sid-us, et le tour était joué :

Sid, cercle, encerclement, ce qui va déjà bien en matière astro-nomique ;

Sid-èr, un encercleur ;

Sid-èll, même sens;

Sid-èllu, encercler;

Sid-éra, former de petites orbes;

Sid-i, révolution;

Caèr sid-i, zone de révolution ; le ZODIAC ;

Caèr sid-in, même sens;

Caèr sid-yz, même sens;

Sid-in, révolution.

- Jeune homme, voilà qui est étonnant! Cratyle et Platon et moi et nos anciens philosophes, et ceux d'Egypte et des Indes, avons connu, avons tracé le Zodiaque, Dzôdiacos cyclos, le Cycles des Figures, des Constellations, mais nous ne connaissions pas le sens du mot astêr, et nous connaîtrons celui d'astron si tu nous le dis...
- ... Astron, as-tron est un petit-cercle, une petite étoile.
- Et voici que ce « latin » sidus, autre mot pour une étoile, t'a amené à nous faire différencier un astre d'une constellation...

A distinguer l'astre de l'ensemble des astres dans l'immensité, dans leur incessante, leur éternelle révolution.

Et c'est toujours dans le livre des Sages, de ces Druides Gaulois que l'on est obligé d'épeler la Vérité, de chercher la lumière, de trouver les noms des choses les plus humbles comme les plus somptueuses, les plus éblouissantes!

Vraiment divines!

Es-tu content, cher poète Horatio?

— Je m'inscris, nous nous inscrivons tous avec notre cher Gaulois dans son Académie Celtique!

Mais, il manque encore un « suffixe » en us pour

faire sid-us?

— Voici ton « suffixe », cher Horatio :

Breton, ûs, haut ; et aussi ûz, uc'hèl, huèl ;

Gallois, uch, haut, plus haut; uch-èl, grandiose.

— Patron, nous avons encore ce « suffixe, » dont nous avons déjà parlé : yz, — that is moving before, that is conspicuous :

Ce qui se meut en avant, ce qui est remarquable,

merveilleux.

Le sidus ou sidyz ne s'en porte que mieux.

UN COUP D'EPERVIER SIDÉRAL GARE A VOS « BOCHES »!

— Savez-vous bien, patron, que les Boches ne nous ont pas volé nos étoiles ?

Mais ils nous mettent dans le tas, ignorant ou voulant ignorer que nous sommes en tête, à la

source, à l'origine.

Voici toute la sainte famille étoilée issue de notre astêr, et l'on va voir que le sanscrit nous suit au plus près, ce qui eût ravi Adolphe Pictet :

Sanscrit, târâ; stri; staras;

Persan, ou « Zend », taré, staré ; açtar ;

Hindou, si-târa, à rapprocher de sidéra;

Bengali, stâra;

Basque, izarra;

Gothique, stairno;

Vieil anglais, stérré;

« Anglo-saxon », stéorra;

Vieux saxon, stêrro;

« Vieux haut allemand », stêrro ; stêrno ;

Islandais, stiarna;

Suédois, stjèrna;

Danois, stièrné;

Breton, stérèn ; stèr-èn, « une étoile », « étoileune » ;

Gallois, sérèn, pluriel collectif, les étoiles;

Grec, astêr;

Latin, astêr;

Latin, stèlla, pour stèrra;

— Et la racine?

— Nulle part, cher Patron! Il y a cependant dans un lexique grec fort savant, d'Oxford, une tentative d'étymologie, donnant str comme racine.

— Racine qui ne signifie absolument rien.

La « racine », nous l'avons exposée en pleine lumière ; et elle est celtique, gauloise, et, du fond des Indes jusqu'en Islande, toutes les langues nous la doivent.

Seul le sanscrit peut entrer en lice ; il présente un mot racine identique au gaulois *têr*, sous la forme *târa*, dont les acceptions correspondent parfaitement à celles que nous venons d'énumérer, et à celles de *tar* déjà étudiées :

Târâ, pénétrant ; odoriférant ; agréable aux sens; élevé ; radieux ; brillant ; clair ; bien écuré ; reluisant ; joyau brillant ; perle fine ;

Pupille de l'œil ; œil ;

Târâ-pati, la Lune, qui préside aux étoiles ;

Târîsî, le Paradis;

Târâ-pata, cheminement des étoiles : Ciel ; et autres gracieux dérivés et composés.

Le sanscrit présente également le premier élément susceptible de composer as-târâ : as, « briller » et se rapproche singulièrement du gaulois.

Astra, en sanscrit, signifie tout projectile de

guerre, trait, flèche.

Le sanscrit *târâ* est dérivé de la racine gauloise *tar*, que nous avons étudiée, et à laquelle on se reportera avec intérêt.

Tous les dérivés énumérés ont perdu l'initiale de as, pour faire 's-tar ; 's-tairno ; 's-tern et autres ;

Le breton stérèn en a fait autant : 's-térèn.

— C'est un beau coup de filet, patron!

— Oui! Ton patron a jeté l'épervier par delà le Zodiaque, et il a tout ramassé, le Lion et la Vierge, le Capricorne et autres constellations, que nous avons mises en vers latins:

Sunt Ariès, Taurus, Gémini, Cancèr, Léo, Virgo, Libraque, Scorpius, Arciténèns, Capèr, Amphora, Piscès!

- Le compte y est, cher Tullius ; et tes vers sont corrects ; mais...
- Mais ils ne sont pas de toi, cher Horatio ; ils seraient beaucoup mieux...

FLICKORNA FLICKA, FLICKOR FIICA

DU DANUBE AU SOLEIL DE MINUIT

— O taôn! O tân! Quel vagabondage!

Nous allons passer du pays valaque, que d'aucuns nomment roumain, jusque chez les Scandinaves...

- Après cette merveilleuse exploration astrale ;

voilà qui me plaît.

Aller de ci de là, comme au gré d'une fantaisie désordonnée, et cependant ne pas cesser de viser le but, de suivre une directive d'autant plus impérative qu'elle est invisible.

Redescendons à présent sur la terre, et visitons

Roumains et Scandinaves!

Que vas tu donc leur faire avec cette menaçante flickorna?

— Depuis que je la réclame, patron, cette *flic*korna, on va donc savoir comment c'est fait, et si ça va sur l'eau...

Ce sont des flics? Des flics cornus?

— Flickorna, mon jeune maître, c'est du scandinave, et c'est la même chose que fiicélé, qui est du roumain.

- Alors, c'est de la ficelle?

— C'est une ficelle qui va nous servir à ligoter toute la philologie pan-bochique, à dégager les Scandinaves de l'envoûtement « germanique », à leur montrer leur filiation gauloise, à les rattacher à ces autres Gaulois, les Roumains, dont le pays, de son vrai nom la Valachia, Galla-gaïa, fut le berceau, d'où leur évêque Ulphilas, Galate de Cappadoce, les emmena là où ils sont, sur la Baltique et la Mer du Nord.

FILLE, FILIA, FIICA, FLICKA

Une fille se dit en latin filia; en roumain fiica. Nous verrons plus loin les racines de fils, fille; filius, filia; et les étonnantes, les horrifiques aberrations des philologues dans cette question si simple.

Nous allons voir que la formation des pluriels, dans le scandinave se superpose exactement à celle

du roumain.

Flicka, fille;

Flick-or, filles, des filles;

Flick-or-na, filles-les, les filles;

Ces pluriels se forment exclusivement par l'adjonction des articles gaulois après le mot.

Le Scandinave ne les possède pas.

Passons au roumain:

Fiica, fille;

Fiic-é, filles, des filles;

Fiic-é-lé, filles-les, les filles.

Les articles employés par les Roumains sont latins, de racines gauloises.

Que nous disent les grammairiens scandinaves sur la formation du pluriel dans leur langue ?

Je cite:

« ARTICLE DÉFINI :

C'est une syllabe que l'on attache à la fin du mot, en (èn) pour le masculin et le féminin ; mais ét pour le neutre.

« Au pluriel, cette syllabe suffixe se change en né pour le masculin seulement, et en na pour les trois genres.

Eh bien, à nous, les Flamands de flahutterie flahuttante!

A nous, braves Hollandais!

Ne reconnaissez-vous pas votre neutre hét?

Et qu'est-ce que c'est?

C'est simplement l'article gaulois neutre, id, it, éd, ét.

« Une syllabe que l'ON attache »... est vite dit.

Nos grammairiens continuent:

« Au pluriel, cette syllabe « suffixe » se change en $n\acute{e}$, uniquement pour le masculin, et en na pour les trois genres ».

Mais comment, diable, « se change »-t'elle ?

En somme, « ON » — le célèbre « ON » —, ajoute un « suffixe », ET, au mot pour lui donner l'article, sans savoir ce qu'est ce « suffixe ».

Ainsi, bord, table, devenu bordet (bord-ét), signifie « la table », par une opération de chimie grammaticale dont les éléments leur sont inconnus, aussi bien que les réactions...

Est-il permis de demander au célèbre « ON » comment il s'y prend ensuite pour former le pluriel en *né* pour le masculin et en *na* pour les trois genres ?

Que ét, ce « suffixe » champignon parvienne à se changer en né et à se métamorphoser en na sous les yeux des populations depuis des siècles sans que le pauvre peuple et le monde grammatical universel y aient jamais vu que du bleu, voilà un phénomène bien fait pour épater la Terre, et non seulement nos bons Scandinaves, qui sont les innocentes victimes de cette trop longue mystification.

La solution de ce problème, le lecteur va la trouver de lui-même en parcourant la liste des articles gaulois, bretons, gallois, irlandais, gallique d'Ecosse et vieux gallique de l'île de Man.

Gallique d'Ecosse:

Singulier masculin: an; am; 'a; 'n;

Singulier féminin: an, a'; na; 'n;

Pluriel, masculin et féminin : na ; nan ; nam ;

On voit que dans an tantôt l'a est élidé, laissant 'n ; et tantôt l'n, laissant a'.

Irlandais:

Identique au gallique d'Ecosse, mais dans an, l'a seul s'élide, laissant 'n.

Breton:

An, ar, al, selon le mot qui suit l'article, par euphonie :

Al devant l;

An devant n, t, d;

Ar partout ailleurs.

Gallois:

Y devant une consonne ; yr, par euphonie devant une voyelle.

Y gallois se prononce $\hat{\imath}$ et eu, jeu-di en français, sundry en anglais indiquent les deux prononciations.

Gallique de l'Ile de Man:

Y et yn, masculin et féminin singulier ; prononcé è et en;

Ny masculin et féminin pluriel, prononcé né.

Nota béné : y du gallique de Man, — vieux gallique —, se prononce eu; mais l'y de l'article se pro-

nonce é, comme il est indiqué.

Le lecteur aura reconnu le né et le na, en parfait état de conservation et d'activité de tous les instants dans les articles gaulois, et ce, avec le pluriel et le genre demandés.

Nous allons à présent retrouver notre gentille

flicka, et la mettre au pluriel en cinq sec :

- Flicka, ma fille, si je vous ajoute l'article breton ar, le, la, les, que va-t-il se passer?

— Je deviens flicka-ar; des filles; filles.

- Mais, ma petite demoiselle, je croyais que cela se disait flickor, flick-or?
- C'est par raison euphonique, et parce que deux a se suivant, aa, se prononcent o.

Aussi, les noms en a au singulier, féminins, forment-ils la première déclinaison dans laquelle se crée ce pluriel, fort attrayant du reste, et qui me convient infiniment mieux que « flickar », quant à moi...

- Voilà qui est raisonné. Et maintenant, si je veux dire non plus simplement filles, des filles, mais les filles?
- A ce que je vois, c'est encore votre article gaulois, na, pluriel pour les trois genres, qui entre en jeu...

Je vois que « ON » ne met plus un « suffixe » inexpliqué pour nous former un pluriel, mais bien un second article gaulois, NA, qui fait notre flickorna.

- Vous êtes bien sage, mademoiselle!

- Et vous bien honnête, Monsieur, de me laisser aller toute seulette dans ce dédale dont vous avez éclairé les détours.

Avec votre bord-èt, on pouvait supposer que c'était une rencontre fortuite ; mais après les trois

démonstrations faites sur le même mot difficile, choisi à dessein, sans doute, il faut se rendre à l'évidence.

Voulez-vous me permettre encore un mot, Monsieur?

Voici mon petit gosse de frère qui me donne l'idée de le mettre au pluriel à son tour :

TOUS LES GOSSES DE SCANDINAVIE

En Suède, comme en France, un garçon se dit un gosse, èn gossé.

Je prends mon gossé, je lui ajoute l'article breton ar, en élidant l'é, et me voilà avec des gosses; gossar.

Le vieux gallique de Man me donne son ny, prononcé né, articles masculin et féminin pluriel, et voilà les gosses, tous les gosses de Scandinavie, gossar-né, GOSSARNÉ, qui sortent du chapeau philologique gaulois comme des petits lapins du chapeau de Robert Houdin.

- N'avons-nous rien oublié, Mademoiselle ?
- Nous avons laissé flicka, fille, sans article : flick-an, fille-la, la fille.

Les grammairiens scindent autrement, en flicka'n, cet n étant censé provenir de l'élision d'è de èn.

Si l'on met èn devant le mot, èn signifie un, une ; èn flicka, une fille ; si on met èn après le mot, èn signifie le, la ;

Quant à èt, article neutre, s'il est après le mot, comme dans bordet, bord-èt, il est défini : la table ; si on le met avant le mot, il prend un t de plus, ètt, et devient indéfini : barn, enfant ; ètt barn, un enfant.

Pour avancer par soi-même, il faut noter avec soin ces particularités de base.

BUVONS A LA SANTÉ DES SCANDINAVES

LA RAFLE DES AUXILIAIRES « GERMAINS »

— Quand vous irez en pays scandinaves, « skôl », skaal, est le premier mot que vous apprendrez, car il signifie « santé! », et, votre santé, on vous la portera souvent, et congrûment.

J'en ai fait l'agréable expérience, et je me pro-

mets de la recommencer, si Dieu me prête vie.

Seulement, cette formule traditionnelle du « $sk\hat{o}l$ » vigoureux et cordial, sait-on au juste ce qu'elle signifie ?

— On dit, Monsieur, que c'est simplement le mot coupe, skaal, « coupe », « bol », « jatte », « écuelle » qui a motivé le souhait « skôl, skaal » ; mais

ceci ne satisfait pas l'esprit.

— Ce ne serait pas la première fois, Mademoiselle, que des populations entières prononceraient de ces mots dont le souvenir s'est peu à peu effacé des mémoires ; nous en avons cité plusieurs, en rétablissant leur signification, tels que *Hurrah! Haro!*

Et Rollon, Ganger Olaf, devenu Ganger Rohlf.

J'ai toujours été d'avis que le « skôl » des Scandinaves signifie simplement « santé »... et provient du mot gaulois le plus connu : gall : énergie, force, puissance.

De gall, la permutation a fait c'hall, en gaulois ; ainsi, en breton, de brô, pays, et Gall, Gaulois, on fait Brô-C'hall, le Pays du Gaulois, la France, et non

Brô-Gall.

L'AUXILIAIRE « SHALL » DES ANGLAIS SKOLA, SKAL

Vous avez, en suédois, le verbe auxiliaire skola, et les Norvégiens et Danois ont la forme skal, skullé, comme les Anglais ont la forme shall, du gaulois c'hal, celle-ci régulière.

Mais les grammairiens anglais ne se sont jamais avisés, que je sache, de l'origine de ce verbe essentiel chez eux comme chez vous, ni par conséquent de sa valeur primitive réelle.

L'Anglais dit : I shall go, ce qui signifie : J'irai ; mais il ignore tout de shall, excepté que shall sert à indiquer le futur de certitude ; l'autre futur, I will go, je veux aller, j'irai, étant moins obligatoire.

Et bien! Shall, dans I shall, signifie « J'ai la puissance, la force d'aller », — et j'irai certainement.

Il en est de même des deux verbes scandinaves correspondants.

L'allemand sollen est la plus piètre déformation du gaulois c'hal, que l'anglais emploie tel quel depuis des âges sans savoir ce que c'est...

Sans le gaulois, toute la grammaire s'effondre dans toutes les langues du Nord, que le toupet boche ose et osera longtemps encore qualifier de « germaniques ».

Le verbe auxiliaire « vouloir » des langues du Nord, will, wollen, anglais et allemand, avec toute la famille dans les autres langues sous des formes à peine modifiées, provient du gaulois, gwyll, désir, volonté.

Les racines de tous ces mots, y compris le latin vellé, et le grec boulê, ne se peuvent trouver que dans le gaulois, et, de fait, personne n'en a proposé aucune.

Est-il chose plus impalpable, impondérable, que le désir, la volonté, cette action de l'esprit ?

Les racines gauloises ont créé cette philosophique allégorie, gwyll, de gwy, fluidité, et ill, progéniture :

La volonté, fille de l'impalpable.

En breton, vouloir se dit féllét, forme la plus

proche du latin véllé.

Les dérivés de gwyll sont très nombreux, montrant que le mot est de sûre et bonne lignée gauloise.

La chute du g initial est fréquente ; gwyll a laissé wyll, et fait, entre autres, l'anglais will.

LE VERBE ÊTRE

Qui donc osera rapporter à une autre source que le gaulois la vie et son verbe?

Bod est l'existence;

Bod est le verbe vivre.

Bodiad (bodiade), tout ce qui vit.

Bid, impératif de bod, signifie : que cela soit ! en Galles;

Bi, impératif, sois, en irlandais ;

Bi, impératif, sois, en anglais ; écrit be.

Byz, gallois, sera; écrit bydd;

Byzèd, que cela soit ; écrit bydded.

Bu, a été ;

Dans bid et dans byzèd, on reconnaît aisément la formation bi-èd, byz-èd, que soit cela, par le neutre èd: bi-'d; byz-èd, puis bid, bizèd.

Les latinistes, embarrassés pour la conjugaison de leur verbe « être », èssé, ont dû remarquer notre bu

et notre byz?

Et, se souvenant de leur table de permutation, ils ont tout de go compris que bu et byz se permutent en fu et en fyz?

Ils traduiront donc commodément en latin, pris

dans le gaulois, la fière devise des Gallois:

Cymmry fu; Cymmry fiz! Cimber fuit; Cimber fièt!

Le Cimbre fut ; le Cimbre sera!

Les Cimbres furent; les Cimbres seront.

BOCHES PAR PERSUASION LA HOLLANDE ET L'ALLEMAGNE

Lorsque l'Allemand dit « ich bin », « je suis », et le Hollandais « ik bène », « je suis », celui-ci se persuade qu'il parle un idiome « germanique », et celui-là en est certain.

Nous venons de voir qu'il n'en est rien, et que c'est le celte, le gaulois, qui est à l'origine du verbe être, dans les diverses langues étudiées.

Et tout d'abord dans le français.

Peut-on s'obstiner, par exemple, à tirer Cymmry fu, les Cimbres furent, du latin Cimber fuit, Cimbri fuérunt?

Seul, le gaulois, gallois, breton, irlandais pouvait et peut permuter, et permute le b initial en f ou v, et de bu, has been, (prononcé bîn), a été, fut, (pro- $\operatorname{nonc\'e}\ fu),$ faire le latin fuit, « il fut » ; fu-it ; havebeen, fuérunt.

Ce qui est encore ici, comme partout, impayable, c'est que, dans aucune des langues du Nord auxquelles le gaulois a donné l'être, à commencer par le verbe être, le gaulois n'est même pas cité, — pas même comme terme de comparaison.

Il nous va falloir prendre l'un après l'autre tous les principaux verbes auxiliaires des langues du

Nord, et les réduire à des racines gauloises.

LE VERBE ÊTRE EN LATIN ET PARTOUT

« Etre », en latin se dit « èssé ».

Aucun verbe n'a si grandement intrigué les Romains, et depuis Varron, on en est encore, et par là je veux dire les savants les plus qualifiés, exactement au même point — d'interrogation.

— Patron, ne pourriez-vous nous construire une bonne grosse *Grammaire Comparative*, dans laquelle le gaulois serait mis à sa place légitime ?

— J'y reviendrai plus tard.

Mais il me faut, cependant, renfermer dans quelques lignes l'essentiel de la question du verbe être, sans lequel il n'y a plus rien.

Le latin conjugue le présent de l'indicatif sous ces

formes:

Sum, je suis ; ès, tu es ; èst, il est ; sumus, nous sommes ; èstis, vous êtes ; sunt, ils sont.

Le grec conjugue:

Eimi, je suis ; èi, tu es ; èsti, il est ; èsmèn, nous sommes ; èsté, vous êtes ; èisi, ils sont.

Tu es se dit aussi, dans les dialectes, èis, esti, ènti.

Cette parenté évidente se retrouve dans le sanscrit :

As, asmi, je suis ; asam, j'étais.

Dans le slave *ièsm*', futur, *budu*, où reparaît la racine gauloise *bu*, que nous retrouverons dans le *persan*.

Dans le lithuanien, èsmi; futur, busu; nous no-

tons encore notre racine gauloise, bu;

Le sanscrit offre encore bû, la Terre féconde;

Et $b\hat{u}$, bodi — notre bod que nous reconnaissons au passage; — $b\hat{u}tu$, toujours avec notre racine bu.

Le grec en a formé fuô, phuô, produire;

Le lithuanien donne encore *buti*, être ; et le slave *byti*.

L'irlandais présente fuilim.

Le vieil anglais représente béon, béonne, être.

Béom et éom, je suis ; et l'on se demande comment a pu survenir l'anglais *I am*, je suis, si ce n'est de cette forme éom ?

Eom s'est abrégé en om ; et I om est encore une

forme rude dans le peuple pour I am.

Béo, en vieil anglais, signifie je serai ; et tout ceci se réfère sans conteste à notre racine bu.

Dans de nombreux comtés d'Angleterre, les villageois, et même tout le monde, dans la conversation familière, disent *I be*, prononcé bî, « je suis ».

- Patron, le verbe latin est toujours en l'air...

— Nous arriverons tout à l'heure à le décrocher de son clou ; continuons notre tour d'horizon.

L'allemand bin, suis, est évidemment issu du celtique, du gaulois.

L'allemand a dit aussi pim, pin ; pire déformation.

Ce qu'on dénomme arbitrairement le « vieux saxon » possédait la véritable forme bium, biun, qui était parfaite.

Le gothique im a perdu son b comme $\acute{e}om$, de $b\acute{e}om$.

Il en est de même du vieil islandais ∂m , dont le celtisme ne fait point doute, et qui rend compte également de l'anglais am.

On entend souvent I èm, à Londres notamment.

— Voilà qui va faire plaisir à tous ceux qui parlent anglais, ou tout au moins savent dire *I am*, dans le monde entier.

Ils sauront pourquoi et comment ils le disent.

LA CARENCE DU « GERMANIQUE »

La carence du « germanique » est manifeste non seulement dans la formation des langues du Nord dont il revendique la paternité, mais dans sa formation propre.

On fera grief tant qu'on voudra au Rév. Pelloutier de quelques erreurs de détail, mais son œuvre vivra; et sa conclusion en ce qui concerne l'allemand reste ne varietur.

« L'allemand est un débris du celtique ».

Et voilà ce que la « science allemande », qui n'est qu'une science annexioniste, fourrière d'invasion, fait avaler de force à toutes les Universités de la Terre comme une « langue mère », la « mère des langues » tout au moins nordiques, alors qu'elle n'est point une langue originale, une langue en soi, issue de son propre fonds.

Nous lui avons déjà pas mal repris de ses pilleries, et notamment deux verbes auxiliaires ; en attendant les autres, et d'abord le verbe des verbes, le

verbe *être*.

L'ALLEMAND ET LE HOLLANDAIS

SEIN. GEWESEN SEIN. ZIJN OU WESEN ÊTRE ET AVOIR ÉTÉ LE LATIN ÈSSÉ

L'allemand *sein*, (sèyn), *être*, ne possède aucune racine « germanique » ;

L'allemand gewesen sein, (gé-wésèn sèyn), « être été », pour avoir été, n'en peut montrer davantage.

« On ne peut généralement pas « être » et « avoir été », en aucun pays ; mais le Boche, lui, sans le secours du gaulois, ne peut pas être, et encore moins, par conséquent, avoir été.

Sein, sèyn, être, provient de sé, gallois, gaulois cimbrique, that continues, remains, is fixed, or stated; a star: soit:

Qui continue, demeure, est fixé, ou établi ; (de là) une étoile fixe.

Comment explique-t-on cette terminaison constante des verbes allemands et hollandais en en, — èn?

A-t-on trouvé une signification quelconque dans le germanique à ce singulier « suffixe », et en a-t-on cherché une dans d'autres langues ?

L'anglais présente aussi quelques verbes ainsi formés, par exemple, de short, court, short-èn, raccourcir.

Les vieilles formes en ôn et en ian n'ont pas non plus été élucidées.

En une matière aussi considérable et portant sur l'ensemble de la transformation des mots en verbes dans plusieurs langues, la plus extrême prudence est de rigueur.

Il faut donc ici, et plus que jamais, recourir à la raison pure, et se demander s'il est un phénomène plus important dans la création du langage que la genèse du verbe.

Le mot est immobile ; le verbe le met en œuvre.

Avant donc que de chercher dans les lexiques ou dans nos mémoires ce que peut être la finale èn, il faut nous attendre à lui trouver un sens créateur, un sens qui donne l'être aux mots qu'il transforme en verbes.

Sinon, nous aurons trouvé le vide.

Ceci dit, vovons de nouveau ce que nous avons dit de èn, du gallois cimbrique, et donnons en entier les diverses acceptions :

« En, pluriel $\acute{e}no\grave{e}z$; the source of life; a living principle, or what is immortal; a being; a deity; a soul; a spirit, essence or ENS;

« Pure, essential; self-movement; quick; noble;

« Very.

« Préfixe et postfixe en composition ».

Soit:

« En, pluriel énoèz ; la source de vie ; un principe de vie ; ce qui est immortel ; un être ; une déité ; une âme ; un esprit ; une essence, ou ENS, l'ETRE. »

ENS est le latin, participe présent de èssé, créé par Jules César, qui devait le tenir de son illustre maître gaulois Gniphon, pour signifier l'ETRE.

La finale èn répond parfaitement à ce que nous attendions d'elle : c'est elle qui imprime le mouvement créateur aux mots par eux-mêmes immobiles.

Ainsi, de notre bauèr, cultivateur, bauèr'n construit le verbe : cultiver.

Il se présente une seconde formation du verbe en èn, 'n ; mais qui ne détruit pas la précédente :

Elle lui est parallèle.

Le lecteur n'a pas perdu de vue le rôle capital du verbe *iré, aller*, dans la formation des *verbes latins* ?

Ceci m'a conduit à rechercher si gehen. (géhèn), allemand, aller, n'aurait pas joué un rôle identique dans la finale générale des verbes allemands en èn, 'n.

La finale philosophique èn serait ainsi doublée d'une finale matérielle, géhèn, (g dur), dont le premier terme, gé, tomberait en composition, selon la règle gauloise, dont nous avons vu maints exemples.

Le verbe persan buden, être, se forme de même par l'adjonction de la finale èrs, gauloise, à la racine bu, non moins gauloise. Le d est inséré par euphonie.

L'infinitif persan provient de cette finale, *èn, dèn, tèn, idèn,* ajoutés à la racine.

LE BÉZA BRETON ET LE WÉSÈN BOCHE

A moi ! A moi ! les bons Bretons, et montrons à ces Boches que leur géwésèn sèin, c'est du breton !

- Patron! Il y a des gens qui ne savent pas l'allemand?
- Mon jeune maître, ils vont en faire, créer, fabriquer tous en chœur :

Béza, en breton est le verbe être.

Gé-wésèn séin, avoir été, c'est de l'allemand; et

il n'y a pas un seul Allemand, un seul Hollandais, un seul Flamand, un seul « totonomiste » d'Alsace qui sache ce que cela signifie.

Et chacun d'eux s'en sert dix mille fois par jour.

Laissons la particule $g\acute{e}$, qui ne signifie RIEN en allemand, et dont le célèbre ON se sert sans savoir ce que c'est.

En gaulois, gé (g dur), capacité, aptitude.

Arrivons à wésèn, été.

Que signifie wésèn, en allemand?

RIEN.

Wésèn, prononcé vézèn, est une permutation gauloise de bézèn, être, et est formé de béza, gaulois, être, de la façon que nous venons de démontrer :

Vé-z'èn: wézèn.

- Patron! Savez-vous ce qui va se passer?
- Dites voir ?
- Il va se passer que les Boches vont revendiquer la Bretagne...
- Avec le Pays de Galles, l'Irlande, l'Ecosse, et l'Angleterre, tous pays, avec la France, dans le même panier fleuri de la vieille Gaule.

L'allemand ne possède pas la racine du verbe *être*.

Le breton *béza*, *être*, fait, au futur, *bézinn*, *je serai* ;

Et ra vézinn, que je sois ; le B est permuté en V. Il fait aussi mé a vézo, je serai ; B encore permuté en V.

DAS WEZEN, en allemand, signifie l'ETRE, l'être, mais ne pourrait pas être sans le gaulois.

Dans le hollandais, nous retrouvons notre wézèn, être, et le géwézèn sèin est devenu gewéès sijn.

Le Flamand, l'Alsacien sont dans le même bateau que les Bataves.

Se trouvera-t-il encore un homme dans son bon sens pour dire que le hollandais et le flamand et

l'alsacien sont des idiomes germaniques ; et, plus fort encore, que l'allemand est une langue foncièrement germanique, une langue originale, et mère des langue du Nord affublées du nom de « germaniques » ?

DÉFRISONS LES FRISONS

LES BATAVES
LES FLAHUTTES
LES FLAMANDS
LE BAUER ET LE BOUR

— Ferdompt! Patron!

Voici toute la Flahutterie flahuttante à nos trousses...

— Qu'est-ce ?

— Une « socheté » de Flahuttes activistes, qui vient vous demander raison... et une de Bataves, conduite par Dé Fliegèndé Hollandèr, le Hollandais volant en personne!

- ...Qu'est-ce qui les démange?

- Votre étymologie de bauèr, boueur, boueux, cul-terreux...
- Mais je suis en train de récupérer une autre clef du verbe, l'important auxiliaire werdèn, wordèn, dans toutes les langues du Nord...

On ne s'en tirera jamais, s'il faut recevoir les « sochetés » protestataires...

Enfin, faites entrer!

— Salut à toi, Herr Philologiste! Nous sommes venus à Paris tout exprès, — du moins, nous l'avons juré à la Vrouw, — pour te demander de nous changer notre étymologie, qui nous dégoûte!

Tu dois bien en avoir une de rechange dans ton

sac?

— Dans mon sac! Hollandais volant! Parle plutôt de mon écrin! J'en ai en effet une ravissante, et qui fera plaisir à ta digne Vrouw...

- Dites-nous vite!

— Doucement! Il faut d'abord répondre à mes questions:

De quel pays es-tu?

- D'Amsterdam.
- Alors, tu es Frison? Je vais commencer par te défriser.
 - Je suis, en effet, Frison.

LE FRISON - LA FRISE

— Et qu'est-ce que la Frise?

- La Frise a été grande, autrefois ; elle bordait la mer jusqu'à l'Elbe.
 - Et que signifie son nom, Frise, Fries-land?
- Qui prétendra le savoir sera aussi menteur que celui qui dira où le Rhin se jette dans la mer...

Car le nom de la Frise ne signifie rien en hollan-

dais.

- Pourtant, des savants ont dit que les Frisons se nomment ainsi parce qu'ils étaient frisés, « frislés » ayant cette signification dans le dialecte frison?
 - Qu'en dis-tu, toi, là bas, joyeux Anversois?
- Je dis que c'est une fameuse zwanze; car si les Frisons étaient « frisés », ils le seraient encore; et ceux que voilà sont aussi frisés que leur « kaasé kop » national, et que les baguettes du tambour de la bistoquette.

C'est un Boche qui a trouvé ce fer à friser.

— Notre ami de Belgique a raison. Oui, ce doit être un « Moff ».

Aussi, puisque nous ne savons pas pourquoi nous sommes Frisons, enseigne-le nous...

— Avec plaisir, cher vieil Hollandais volant, qui viens de faire si bien la permutation de Boche en Moff, du B en M.

HOCH! MOCH! BOCH!

La Frise, connue sous ce nom de tout temps, était un pays non cultivable, couvert de bois et parsemé de marécages, avant qu'un peuple héroïque n'en fît le merveilleux jardin que nous admirons nous-mêmes, en des terres reconquises sur la mer nostile.

Eh bien, aujourd'hui comme il y a des âges, tu entendras les Gaulois du Pays de Galles prononcer couramment le nom de ton pays, la Frise, tel que

l'écrivirent les Romains:

« Friz, (Frydd, prononcé Friz), pluriel Frizoz, forêt; plantation; parc ménagé pour y faire rentrer les bestiaux en tout temps.

« Une prairie ».

« A Anglesey, terre non cultivée.

« Dans le galtique, terre non cultivée. »

En français, terre en friche, terre non cultivée, — que Diez-le-Moff veut tirer d'un latin qu'il imagine, fractitium...

Et voilà d'où vient son nom à la Frise, et au Fri-

son, sans frisettes ni fractitium.

Jest un NOM GAULOIS.

Or ça, brave *Batave*, sais-tu au moins ce que signifie ton autre nom générique ?

Et ce qu'est un Batave?

LES BATAVES

— Puisque tu es en train, tire-nous de là encore un coup!

— Les Romains ont trouvé le nom tout fait, Bataaf, Bataav, auquel ils ont ajouté l'article final, us,

qui leur a donné Batavus.

Ce sont les Bataves qui se sont donné leur nom, et ils ne peuvent être des Germains, car Batave ne signifie absolument rien en aucun dialecte germanique, et l'origine gauloise du nom est évidente.

Du reste, la Gaule Occidentale, West-Valia, comprenait cette West-Phalie; et la Gaule Orientale, Ost-Valia, s'étendait vers l'Est jusque bien loin vers l'Oural.

La Gaule limitée au Rhin est une mystification de Jules César.

Tacite spécifie que les Estes, Aestii, Esthoniens de nos jours, parlaient le gaulois, à l'Est de la mer Baltique, de même que les Gothins au cœur de la Germanie.

La Hollande, Néder-lande, Pays-Bas, était donc gauloise dans les trois dimensions, et elle l'est restée, à ce point que le Hollandais le plus éloquent ne saurait conjuguer le verbe être sans le secours du gaulois.

Pourquoi les Bataves ont-ils choisi ce nom, qu'ils

ne comprennent plus depuis longtemps?

Le nom du Batave, Ba-ta-af, tel qu'il est écrit de nos jours en Hollande, « Bataaf », se décompose en Bat, « bateau », et ta-af, que nous connaissons déjà, « grand-très » : c'était le peuple aux très grands bateaux, — et ce l'est encore ; peuple de marins, de bateliers, dont les péniches sillonnent nos canaux, faisant bon ménage avec nos braves « pénichiens » du Nord.

Le hollandais boot, (bot), l'anglais boat, (bot), et l'allemand boot sont des déformations du gaulois bad, bat, bata, gallois, irlandais, gallique.

Le mot ne possède aucune racine dans le germa-

nique.

La racine est ba, gallois cimbrique, « enclore, mettre à l'eau, immerger », avec la finale ad, at, que nous avons souvent rencontrée, donnant corps au substantif à créer : ba-ad, bad ou bat.

Ainsi, de to « toit », ad forme to-ad, to-at-ure, —

ioiture, une « toade ».

Littré et autres, partant toujours du postulat germanique qui fait de l'anglo-saxon, de l'anglais, de l'islandais des langues germaniques, veulent partager l'origine du mot entre le celtique et le germanique.

Cette erreur se retrouve partout, et partout la racine celtique, gauloise reprend péremptoirement

possession de son terrain.

L'islandais, vieux scandinave, fait de l'article gaulois suffixé un usage général prouvant son origine.

Ici, l'islandais fait bat'r, bateau-le, avec l'article gaulois 'r, abrégé de ar ou yr, et ce « suffixe » laisse tous les pontifes en défaut.

Quant à l' « anglo-saxon » fantôme, son bat est le

mot gaulois tel quel.

Le suédois dit bot; le danois baad; italien, batto, battello; espagnol, batel; portugais, bote; provençal, batelh.

— Tu nous as donc retrouvé notre nom, cher ami de France, et je me sens tout chose depuis que je ne suis plus teinté de bocherie, même atténuée ; car la caque sent toujours le hareng...

LE BATAVE N° 2

Il me reste encore un autre Batave très présentable, de la même racine ba, qui, avec ta-af donne « le plus inondé », ce qui répond parfaitement au pays le plus bas, la « nédér-lande ».

Le Batave N° 3 est le « très batailleur » : bat-ta-

af.

La Hollande, qu'il faudrait écrire l'Hollande, est en effet une vaste plaine d'estuaires considérables, Rhin, Meuse, Escaut et autres, et elle est non seulement inondable, mais sur de grands espaces audessous du niveau de la mer, répondant ainsi à sa racine gauloise, ba, « immersion ».

C'est sans doute même à cause de ces « trous », - hole, hol, hul, « trou », que le nom s'est trouvé

nanti d'une H dont il n'a que faire.

L'anglais Low-lands, les Basses Terres, désignant la Belgique et la Hollande, — comme aussi le Sud de l'Ecosse —, rendrait compte de cette formation, l'Hollande, dont pourtant la création doit être tout autre : eau, lande : « terre aquatique », du gaulois au et lan.

Dans land, le d final représente l'article neutre ed

et suffixe : Au-lan-éd, au-lan-'d, au-land.

Quant à la prononciation fautive de l'H, j'en atteste le pot à tabac de mes ancêtres, grès de belle provenance hollandaise, et portant cette inscription indiscutable, triomphale:

TABAC D'HOLLANDE.

LE BATAVE N° 3

Nous avons, dans le gallois, gaulois cimbrique, notre batel, « bataille », batélu, « guerroyer », batélus, « combatif », qui attestent la racine bat, d'où « battre », et le latin batuo, battuo, « je bats ».

— Alors, cher ami Français, tu nous favorises? Car, dans ce cas, nous voici les plus forts batail-

leurs?

— Les Bataves l'ont suffisamment prouvé.

Et maintenant, pour te faire plaisir et surtout à ta Vrouw, voila la

VÉRITABLE ÉTYMOLOGIE DU BOER : LE BOUR

BURG, BOURG, BOROUGH LE BOURGUIGNON, LE BURON

— Le bour, écrit boèr en hollandais et boor en anglais, et prononcé bour, est un cultivateur, ni plus ni moins, — un agriculteur, propriétaire de sa ferme enclose, en gallois, bwr, bour :

« Bwr, bour, an inclosure, an intrenchment, or

work thrown up for defence »:

« Un enclos, un retranchement, ou remblai érigé

pour la défense ».

Ceci correspond parfaitement à la Villa Rustica, à la « ferme » gauloise des temps anciens, entourée d'un mur flanqué de tours : une véritable forte-resse.

Le maître de ce bwr, bour, — nom qui persiste en Auvergne où une « borde », une « ferme » se dit « buron » — paraîtrait devoir se dire bour-our, le maître du bour ; mais il y a eu élision du second ou, qui nous a laissé le gallois bwr, bour.

Autrement, il faut dire en hollandais boer-man,

et il existe un patronyme ainsi construit.

Et aussi « bou, bo » est le patron, le maître de la ferme ; et bou-'r, chef-le, arrive en bonne place éty-mologique ; comme bo-èr, bo-ur, bo-or, bo-our, par chûte du g de gèr, gur, gor, — gour, déjà maintes fois expliqué.

LA FERME, LE RUSTIQUE, LE FER

Une « ferme » est ainsi dite de ce qu'elle était, est et doit être « fermée », « enclose ».

Je veux bien que cette « ferme » soit souvent « donnée à ferme », mais ceci n'empêche pas cela.

- « Ferme », qu'on s'empresse de tirer du latin firmus, qui n'est point latin, mais est le gallois firf, mutation de firm, « solide, ferme », possède une seconde origine directe :
- « Fèr », dense, solide, ferme, fixe, d'où fer passé au latin ferrum ; et

« Ma », site, endroit, place:

Ferf, superlatif de fer, fer-af, fer'f, a donné directement très ferme, ferme-très.

La ferme est donc, et directement, le gaulois « endroit fortifié ».

Les racines de firmus, latin, sont fyr, état ferme, et im, superlatif : ferme-très.

Fyrf, déjà cité, provient de fyr-af, ferme-extrêmement, puis fyr'f, puis fyrm, puis firmus.

Les radicelles de fyr sont fy et yr, qui va contre,

résiste.

Le latin firmus ne possède aucune racine, et n'en propose même pas.

Il en est de même de ce mot essentiel dans le

latin: RUS, la campagne, les champs;

Le gallois, gaulois cimbrique, nous présente aussitôt RHW, « qui pousse » ; RHWOG, qui « pousse abondamment ». Et finalement :

RHWS, fertile contrée, région cultivée, synonyme de BRO, et de BRU, « la terre nourricière », le « sein créateur ».

D'où la bru, belle-fille.

Nous reparlerons du « burg » à propos des Bourguignons.

LE RUSTIQUE - LA ROSÉE

N'est-on pas surpris de voir des mots aussi essentiels que RUS, les CHAMPS, et la ROSEE rester sans explication chez les étymologistes de la langue latine ?

Nous venons de donner l'origine de rus, en la cueillant tout uniment dans le gallois, comme nous avons fait de notre rose, autre mot déclaré non latin et sans racine connue.

Eh bien, de même que ro-os est le cadeau-mignon, et ro-za le cadeau-suprême, la rosée n'est-elle point un autre cadeau non moins superbe, et d'une utilité primordiale, vitale, même ; car en saison de séche-resse, n'est-ce point la rosée qui sauve les récoltes compromises ?

Rhoz, cadeau et ia, humide, glace, nous a donné notre roz-ia, notre rosée, à nous, comme RHOZ a formé le latin ROS.

Si la condensation de l'air autour de la plante

dure un peu plus que de raison, la rosée devient la gelée blanche, retrouvant le second sens du gallois ia : gelée.

Le rusticus, le rustique, habitant des campagnes, ne se peut former d'une finale « ticus » du latin, où elle n'est point, plus plus que rus ; c'est notre tî, maison, finale ic formant l'adjectif, tî-ic, qui s'ajoute à rus pour en faire le rus-tî-ic, rustic, rusticus, rustique :

L'habitant de la campagne.

Le gaulois a donné au latin son rus et son rusticus, et au français son rustique tel quel.

Le génitif de rus et de ros, ruris, roris, se démonte et se remonte avec autant de facilité.

JE RAFLE « WERDEN » ET « WORDEN» LA « SOCHETÉ » D'ANVERS

- Braves Anversois, vous voilà contents?
- On te remercie honnêtement.

Tu as joliment récupéré les verbes boches et les auxiliaires, à tel point que je me sens devenir bon Flamand loyal ; je me fais l'effet d'un bossu en train de perdre sa bosse...

- Ta bosse de Flahutte?
- Ouè ; j'en suis tout drôle.

J'ai réfléchi que nous non plus, les *Flamands*, nous ne savons pas ce que signifie notre nom, ni ce que signifie la *Flandre*...

- Je te vois venir ; tu voudrais ton étymologie ?
- Et une belle, dans le genre de celle du camarade Batave...

Surtout, ne tire pas ça du flamand-flamingo; c'est un bel oiseau, mais on en rigolerait.

LE FLAMAND, LA FLANDRE

LE WALLON, LA WALLONIE

— Je ne saurais refuser ce plaisir à ton honorable Socheté...

Le Flamand est le pendant du Wallon;

A vous deux, vous constituez ce grandiose diptyque que le monde entier admire à bon droit : la glorieuse Belgique.

Si tu ne sais pas ce qu'est un Wallon, tu ne peux savoir ce que tu es, toi, Flamand.

- Et alors, qu'est-ce c'est ça, un Wallon?
- Un Wallon est un fils de la Wallonie, ainsi orthographié pour Gallonie, qu'il faut scinder en Gall-ôn-ie, Gall-ôn-ia.

Le Wallon, ou Gall-ôn, est un Gaulois-supérieur, tant par sa situation géographique que par sa valeur propre, qui a fait écrire à Jules César :

« ... Fortissimi autem Belgae : les Belges sont les Gaulois les plus forts ».

La Belgique formait alors une grande partie de la Gaule du Nord et de l'Est.

— Et nous, Flamands, s'il en est ainsi, nous devons être de la Gaule inférieure, tout au moins en géographie ?

Puisque notre pays faisait assurément partie de la Gaule décrite par César, étant en-deça du Rhin ?

— Tu en raisonnes judicieusement, surtout pour un Flamand néophyte.

Vlaandérèn, nom flamand de la Flandre, signifie tout simplement Gaule-inférieure, — en gaulois, bien entendu ; car, en boche, le nom n'a aucun sens.

Voici le nom décomposé en ses racines et radicelles :

Vala-an-né-èr, Vallia-la-non-supérieure.

- Est-ce que le néèr de Néèr-lande serait du gaulois ?
 - Le mot ne se comprend pas autrement.

Nid, èr ou or, « non-supérieur » est la formation gauloise qui a donné nied-èr à l'allemand ; néèr au hollandais ; néth-èr à l'anglais ; nédré au suédois, et nidh-èr, et nidh-or au prétendu « anglo-saxon ».

- Mais, comment s'est inséré le d dans le nom pour faire Flaandérèn ? Vlaandérèn ?
- Si tu n'as pas oublié ton grec, donne-moi le génitif d'anêr, homme ?
 - Andros, « de l'homme ».
- Pour anéros ; et le d a remplacé l'é de la même façon que dans Vlaandér, l'accent tonique reposant sur an ; ceci est connu et fréquent. Dans le dialecte épirote, le génitif restait intact : anéros.
- Je sens flahutter ma bosse flahuttante qui se décolle tout à fait.
- « Vlanndérèn », ce sont « les Flandres », que les Anglais nomment Flanders.

Et moi, Flamand, Vlaamch, Vlaamsch, je comprends le commencement de mon nom : Val, Vala, Gal, Gala : mais le reste ?

— C'est déjà beaucoup de connaître la moitié de son nom, quand on ne le savait pas du tout. Et puis, es-tu certain que le nom primitif fût *Vlaamsch* et non *Vlaams*.

On cherche parfois l'étymologie d'un mot qui n'est pas le bon ; Vlaams est courant dans le pays.

L'sch est un éternuement de quelque chose de plus simple.

Flaa-mic, « Gaulois-Querelleur », voilà ce qui a donné Flaamsch en fin d'analyse, et tu n'as pas lieu d'être jaloux du Batave « très batailleur ».

L'ESCAUT, SCALDIS, TABUDA

Tu as fait Schelde de l'Escaut, le Scaldis de César, la Tabuda de Ptolémée.

Ta-bu-da, « très grande richesse en bestiaux », cela te va-t-il ?

— De ce gaulois-là, tu peux continuer ; c'est la vérité même, aujourd'hui comme il y a vingt siècles.

Et Scaldis, si je n'abuse de tes instants?

— Le nom constaté par César, Scaldis, est absolument de même sens que Tabuda.

Ach, eau courante ; Aachène, « les eaux » ; al,

généreuse ; dis, don des dieux.

Ach-al-dis a perdu son initiale dans la transcription de César, le latin ne pouvant plus prononcer le c'h gaulois, resté dans le germanique. César entendant prononcer Ac'haldis a écrit Scaldis.

Et, depuis, les riverains ont déformé Scaldis en Schelde, qui vous a un petit air boche, mais qui ne

l'est pas le moins du monde.

ANVERS, ANTWERP

— On nous a enseigné qu'Anvers, Antwerp en flamand avait une singulière étymologie :

Un certain géant aurait eu la *main* coupée, et jetée dans le fleuve...

Hand, main; werpa, jeter...

— Le nom d'Anvers doit correspondre aux désignations de son fleuve, et à ce qu'est cette grande métropole.

La main du géant est une ineptie super-bochique.

C'est le fleuve aux riches pâturages, aux rives verdoyantes, qui a donné son nom à la cité dont il fait la fortune :

Nant, fleuve; gwerz, verdoyant.

En composition le g tombe et nous avons notre forme première Nant-werz, dont Ant-werp est une déformation manifeste.

L'n initiale est tombée de par l'oubli des habitants, ou paresse de prononciation.

Le nom français d'Anvers est resté, lui aussi, mutilé, sans doute sous l'influence du flamand.

Aon-fer, fleuve-puissant, est une alternative gauloise.

Nantes, de Bretagne, est le même mot, provenant de Nant, rivière, pluriel Nentyz: Nantes reçoit, en effet, avec la Loire, la Sèvre et l'Erdre, d'où son nom qui est un pluriel: Nantes.

ET LES BELGES ? BEL LE MARS GAULOIS

— Les Belges sont les fidèles du dieu des Gaulois, BEL, Mars, dieu de la guerre.

Belga se décompose en Bel, et ca, fort; en composition, ga.

Ceci répond encore trait pour trait à la définition de César : Belliqueux-très, les plus forts, les plus combatifs.

« BEL Y DUOU CADR », Bel le Dieu Puissant de la Guerre, inscription galloise d'une statue de Mars, trouvée au sud de l'Ecosse.

LE TAAL, LE LANGAGE, TALK

Le tal, gaulois, est un déploiement : dé-plier, expli-quer, et ceci est l'ex-plication du mot flamand et hollandais.

Tal, « ce qui est clair », définition même du langage.

L'allemand n'a rien de commun avec le « taal ».

L'anglais donne talk, prononcé tôk; le supposé « vieux haut allemand », tolkèn; un allemand pro-

vincial, talkèn, a le sens de jargonner; danois, talé; suédois, tolka; islandais, tulka, interprêter: ce qui répond parfaitement au sens de notre « tal », dé-ployer, ex-pliquer.

Le danois tal, signifie chiffre.

Le sens de tell, compter a conduit aisément à celui de tell, conter, ra-conter.

En tout cas, le sens celtique est limpide, et tell, anglais, dire, raconter, comporte aussi bien numérer, compter, discerner, que celui de parler.

Compter vient de com-puto, a-purer, putus étant

le même que purus

La « taille », impôt, est le chiffre, le compte dû.

La « taille », planchette que le boulanger des campagnes ajuste 'ans le talon correspondant de la sienne, et crar simultanément, est encore le « compte dû ».

De là l'anglais tally, concorder.

Le sens de compter s'est déformé, en passant dans l'allemand, en celui de payer ; tal, permuté en zal, écrit zahl, a fait zahl-ung, payement ; zahlen, payer.

— Patron! Ceci montre une fois de plus le système général le la philologie allemande :

Le gaulois tal n'est même pas cité, fût-ce à titre comparatif, parmi les mots de la famille, qui sont tous donnés comme germaniques, alors que c'est lui l'auteur, le père de cette famille.

— Et que les mystificateurs du « germanisme » ne tentent même pas de donner une racine de leur propre fonds à la kyrielle des mots qu'ils alignent comme germaniques.

Nous trouvons pareille déficience au verbe anglais tell, qui est le même que tal, avec les acceptions de narrer, discerner, compter, parler.

Les lexicographes fournissent la liste des mots de la famille dans les langues du Nord, mais sans indiquer de racine quelconque, et sans citer le gaulois cimbrique tel, « droit, strict, élégant, prompt, régulateur, critique ; mesure, mesure de capacité ».

« De quatre boisseaux à cinq boisseaux et demi,

en Galles ».

Dans nos provinces, une « telle » est une grande jatte très évasée, dans laquelle le lait monte en crème ; c'est le mot gaulois jamais oublié.

Ce fut une mesure liquide.

Tal, tell, est donc parler, compter, mesurer, payer.

Talu, gallois, payer: talwr, tal-wr, pour tal-gour, par chute du g en composition, payeur, tel-y-t-or, « paie-le-homme », avec t de liaison, même sens: payeur, « paie-homme », « l'homme qui paie ».

La définition de talu renforce encore ce qui pré-

cède:

« Talu » : rendre CLAIR ; apurer ; régler ; payer.

LE TALION, LE TALENT TALENTUM, TALENTON

Tal étant entre autres une mesure, est-il difficile de voir que le latin talis, « tel », en est issu ?

Tel quel, talis, qualis, en latin signifie (aussi) grand que, de même taille, mesure, valeur ; tel a formé le français directement, et tal le latin tal-is.

Ce qui n'empêche pas nos philologues de tirer tel

du latin talis...

C'est la perversité dans la perversion.

Talio, génitif talionis, n'est pas un mot de racines ni de construction latines.

Nous avons déjà rencontré notre Iôn, « Dieu », et notre tal, mesure, paiement, donc jugement, vient compléter le sens de talion : TAL-ION, règlement, jugement de Dieu.

Le « jugement de Dieu » est la traduction ances-

trale de talion

Y-ôn, du reste, est celui (qui est) supérieur : Iôn, Dieu.

LE TALENT

Les philologues ne manquent pas de nous dire que le talent est tiré du latin talentum, qui est emprunté au grec talenton, lequel grec signifie mesure de poids, et le poids vérifié.

Mais, pauvres de nous! Mais, dites-moi, perspicaces hellénisants, d'où le grec a tiré ce talenton,

cette balance, car c'en est une?

C'est le tal gaulois qui est la racine du grec talanton, et vous ne pouvez rien présenter du fonds grec.

Et puis, sans le gaulois, vous ne pourriez non plus compléter votre balance, talanton, ni votre poids.

Tal-an-tom signifie clairement poids-le-massif, mesure-la-grande, dont les Grecs ont mué l'm final en n.

Les Romains ont maintenu talentum, talentom.

C'est le gaulois qui a fait le mot grec et le mot latin, et c'est encore à lui que le grec et le latin font la grâce de rendre son talent sous forme de prêt...

Environ 25 kilos, du temps d'Homère, — et en or,

toujours.

Merci quand même!

WERDEN, WORDEN

- Patron, ne faites pas languir nos bons Bataves et nos Flamands...
 - Je n'y pensais ma foi plus.

Ce verbe « germanique » est l'un des plus beaux camouflages d'un mot gaulois incontestable, sous environ trente-neuf formes dans l'allemand et toutes les langues du Nord, auxquelles nous allons le reprendre sans difficulté.

Disons que ce verbe auxiliaire sert à former le

futur en allemand, hollandais, flamand, avec le sens indiqué de devenir.

Ainsi, ich lobe, je loue:

Ich werde loben, je louerai, littéralement :

« Je deviens louer ».

Deux savants grammairiens. MM. Lévy et Courtin, ont excellemment défini le sens de cette tournure, « je serai en état de louer ».

Le gallois gwerth, werth, valeur, est la racine cherchée. D'où l'anglais worth.

Ich werde signifie je suis en état, je puis, je suis en état de faire telle chose, d'où « je la ferai ».

La définition complète de gwerth donne : valeur, prix, vente. Ar, werth, en vente.

Racines : gwerdd et gwyrdd, verdoyant, vert ; d'où viridis.

Tous les autres auxiliaires se rattachent au celtique, au gaulois, notamment à la racine mach, puissance, gallois, mach, sauvegarde, garantie; irlandais, cumach, puissance; breton, mac'h, despotisme, oppression, presse, foule; mac'ha, accabler, opprimer; mac'hèr, tyran, oppresseur; mac'homi, usurper par force ou ruse.

Patronymes français : Macherez ; Machu ; Ma-

chart et autres.

Mac'hér-ic, « petit oppresseur », le cauchemar.

L'anglais to mash, prononcé mache, écraser, est de cette racine.

LE MACHIN, LA MACHINETTE LA MACHINE, MACHINA, MÊCANÊ, MÊC'HOS

- Patron! On s'égare?

— On se repêchera.

Les étymologistes, depuis qu'il y en a, tirent machine de machina, latin, et ce latin du grec mêc'hanê et ce grec de mêc'hos, expédient, remède, du sanscrit mah, préparer ; croître, magham, puissance, comparé au gothique mag, je puis, mahts, puissance.

Nous y voilà.

Notre mac'h gaulois, où est-il mentionné?

L'anglais may, might; l'anglo-saxon rituel méaht, miht; magan, pouvoir; le cher « vieux saxon », le « vieux » et le « moyen haut allemand » maht; macht; le danois, suédois et hollandais magt; l'islandais matt'r, — avec son article gaulois suffixé, tout est rapporté au « germanique » selon le système invariable.

L'Anglais, qui emploie mille fois par jour les verbes may, might, must, est persuadé, de père en fils, qu'il emploie des auxiliaires « germaniques » et notamment de cette faribole qu'on appelle l'« anglo-saxon », et qui est le « vieil anglais ».

Or, ces verbes sont tout aussi gaulois que shall et will.

I may go, I might go, I must go: « Je puis aller, « je pourrais aller », « je dois aller forcément », tout cela se rapporte à la racine gauloise mac'h, pouvoir, force.

Les Alsaciens, Hollandais, Flamands, Scandinaves, reconnaîtront tous les verbes correspondants dont ils usent eux-mêmes, sans cesse, persuadés qu'ils les doivent au « germanique »...

Et c'est ainsi que s'est constituée la légende des langues et des races « germaniques », travail de longue haleine par lequel la philologie allemande a préparé les invasions, les annexions, en les justifiant par avance.

La pureté de la racine gauloise de « machine » est attestée par les formes antiques du latin et du grec, machina et mêc'anê, en dialecte dorien mac'hana, qui en sont issues.

Mac'h-in, in, pénétrant, surmontant, est du puc gaulois, dont le latin a fait machina et le grec mâc'hanê.

Mac'h-in se prononce du reste machine.

Un « petit machin » n'est donc point une « corruption » du mot machine : c'est « une petite machine », une « machinette ».

Et voilà comme le français est une langue tirée du latin, le latin du grec, et les langues du Nord de l'allemand.

LE VERBE « ÊTRE » : LATIN « ÈSSÉ »

Tout lecteur attentif doit maintenant former luimême le verbe *èssé*, au moyen de radicelles gauloises?

— Patron, je vois quelque chose, èn, souvent expliqué, et sé, également connu :

Je dirais:

L'Etre-immuable; mais èn-sé n'est point èssé?

— Avez-vous donc oublié votre « éccé homo » ? Voici l'homme ?

Que signifie éc-cé?

— Quel étourdi je fais! Chacun sait que éc-cé, formé de èn, voici, et de cé, ci, redoublé, a fait éccé, « voici », l'n du premier terme étant modifié en c par le c qui le suit.

II en a été de même avec èn-sé, qui est devenu par

le même processus, ès-sé, èssé.

Un seul exemple entre mille de cet appel de la seconde consonne :

Efféminé, de ex-fémina ; latin efféminare pour

ex-feminare.

Quant à la particule de sé, zé, nous l'avons déjà vue dans le breton, exemple an-dra-zé, la chose-ci; elle n'a aucun sens propre en latin.

-- Vous n'avez rien perdu pour attendre, mon

ieune maître.

Le verbe « latin » èssé, être, a été formé par le gaulois, de ses deux racines dont l'une a fait les étoiles et l'autre la Divinité, et nous arrivons à comprendre cette troublante révélation de la Genèse :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe

était Dieu. »

Et à nous demander si la Génèse ne s'apparente pas aux enseignements des Druides, comme l'a pressenti d'Arbois.

Ce qui frappe l'observateur, c'est que les Juiss ne savent pas encore ce que signifient tous ces mots essentiels de leur histoire : Adam, Eve, Abraham, Galilée, et tant d'autres, dont leur propre nom d'Hébreux ; ils en donnent des étymologies insensées, et un écolier Breton ou Gallois les traduit instantanément.

L'ALSACE PUREMENT CELTIQUE DANS LA FRANCE TRÈS CELTIQUE

Le Latin est venu; le Gaulois est resté.
Ampère.

Ce qu'il y a de plus funeste dans l'enseignement français, officiel et privé, c'est l'aberration qui fait de l'Alsace un pays à demi germanisé, devenu celtogermain, par l'apport des Francs, des Wisi-Goths, des Bourguignons, erreur devenue au plus haut point dangereuse depuis que la Prusse a mis la main sur l'Allemagne.

Cette erreur est depuis longtemps un véritable postulat dans le monde entier, à tel point que les Alsaciens eux-mêmes se sont résignés à l'admettre comme parole d'Evangile.

Cette même erreur empoisonne, du resté, la France entière.

L'un des plus savants linguistes, Alsacien né au Havre, Eichhoff, auteur du *Dictionnaire des Racines*

de la langue allemande, délices de ma jeunesse..., avec le Jardin des Racines Grecques, du bon Lancelot, avait donné tête baissée dans l'erreur du dualisme de race des Alsaciens, et il écrivait, dans sa préface, que cette Alsace, formée des deux races, séparées par le Rhin, devait être le trait d'union entre la France et l'Allemagne.

Le trait de désunion, en réalité.

Si un érudit Alsacien comme Eichhoff, étudiant spécialement les origines de l'allemand, en arrive à une telle conclusion aberrante, on peut se faire une idée des montagnes d'erreurs qu'il faut soulever pour désinfecter, pour désincruster l'enseignement en France et au dehors, et pour libérer l'âme alsacienne de cet envoûtement bochique séculaire.

Tirons donc notre charrue, creusons notre sillon à travers le maquis de l'ignorance des uns et de la fourberie des autres, et nous finirons bien par déblayer le terrain universitaire des ronces et du chiendent qui l'étouffent, qui l'épuisent.

Passons aux Wisi-Goths, et démontrons leur parfait celtisme au moyen d'un axiome arithmétique, mettant à mal le fameux postulat de l'*Alma Mater*, sur le germanisme des Goths, Wisi ou Ostro.

LES BOURGUIGNONS SONT DE PURS GAULOIS

Ayant démontré que les Bourguignons sont des Gaulois, si nous prouvons que les Wisi-Goths étaient des Bourguignons, nous aurons démontré par ainsi qu'ils étaient forcément Gaulois, car s'il est quelque chose de certain, c'est que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles.

Einstein, jusqu'ici du moins, n'a pas dit le contraire.

LES WISI-GOTHS

SONT DES BOURGUIGNONS

Or, Pline, dont la connaissance de la Germanie était au moins égale à celle de Tacite, et qui n'a jamais été, lui, taxé de pamphlétaire, nous apprend formellement que les Bourguignons faisaient partie de la race des Wisi-Goths, ce qui revient à dire, bonnet blanc, blanc bonnet, que les Wisi-Goths et les Bourguignons étaient de la même famille, Quod erat demonstrandum.

En étudiant la loi des Bourguignons, la Loi Gombette, dans son texte latin, nous verrons que, sans le secours du gaulois, cette loi du roi Gondebaut, donne maints passages intraduisibles, bien que cette loi provienne surtout du Droit Romain.

Le Forum Judicum, loi des Wisi-Goths d'Espagne, est dans le même cas, et tous les noms des rois Wisi-Goths sont gaulois, — comme tous les noms des rois Francs.

LA PREMIÈRE ANERIE HISTORIQUE SUR LES FRANCS LE BAPTÊME DE CLOVIS

Quelle magnifique formule que celle dont Saint Remi revêtit le baptême de Clovis, formule que l'Université n'a pas manqué d'estropier, comme aussi Nos Seigneurs les Evêques, à commencer par ceux de Reims:

> Mitis depone colla Sicamber; Incende quod adorasti; Adora quod incendisti!

Soit:

Baisse les épaules, doux Sicambre! Brûle ce que tu as adoré; Adore ce que tu as brûlé. Telle est la formule dans l'Historia Ecclesiastica Francorum, Histoire Ecclésiastique des Francs, de Saint Grégoire, évêque de Tours, où nos braves « historiens » l'ont pêchée, pour aussitôt la fausser ; car le fameux « fier Sicambre » est un faux, ni plus, ni moins.

LES SICAMBRES SONT DE PURS GAULOIS

Si nos « historiens » n'avaient pas été, et n'étaient pas ce qu'ils sont, incapables de lire trois mots de gaulois, la langues de nos Pères, cette formule les aurait autrement émus, que pour leur faire corser la célébration du baptême de Clovis, en muant le doux Sicambre en Sicambre féroce...

Ils se seraient demandé pourquoi saint Remi, qui s'y connaissait en Francs et notamment en Clovis, son élève, son véritable pupille, qui l'a toujours écouté comme un fils, l'avait ainsi solennellement

qualifié de Sicambre.

Mais, Sicambre ne leur disait rien de particulier, parce qu'ils ignoraient le sens du nom, composé de deux mots gaulois.

La lettre H se change en S, dans hal, sal, sel;

Heol, Sol, soleil; etc..., etc...

Le vieux breton hu, bien, se fait su en irlandais.

Hu-car, bien cher; su-c'har, irlandais.

Hu, bien, bon, et man, homme, ont formé le latin hu-man-us, et directement le français humain et dérivés. HU, bien suprême, Divinité.

Les étymologistes romains et ceux qui leur ont emboîté le pas, tirent humanus, humain, de humus,

terreau, l'humus, de ce qu'il habite la Terre.

Les philologues bibliques, de ce que Dieu créa l'homme avec de la glaise... rouge, en tirent le nom du premier homme.

C'est ainsi que nos savants hébraïsants traduisent

le nom du père ADAM:

ADAM, « il a rougi », et, en latin, « érubescit »... Disons que, depuis Moïse et Aaron, les plus ferrés en langue hébraïque n'ont jamais pu traduire le nom d'ABRAHAM, le fondateur, cependant, de la race ; ni leur propre nom, HÉBREU ; ni celui de la GALILÉE ; ni celui des prétendus PHILISTINS ; ni celui d'HIRAM, ami et associé de SALOMON ; ni le nom de celui-ci ; ni le nom de DAVID ; ni celui de ces deux divinités ennemies, GOG et MAGOG, contre lesquelles fulmina le grand prophète EZECHIEL...

Ni même le nom de GOLIATH!

« Il a rougi » de voir ce que les HEBREUX feraient de lui...

Quelles fariboles dès qu'on s'écarte de l'origine gauloise!

HUMUS n'est, du reste, pas latin ; il est aisé de le démontrer.

Revenons à notre sujet direct.

Hy, Sy, He, Hu, ont la même signification, bon, brave, aventureux, téméraire honorable;

Syberw, grandiose, noble, généreux, dominateur, hautain, fier, orgueilleux :

Notre Sy-Cambre est donc le Cimbre-fier, brave,

etc.., etc.. ; il ne lui manque rien...

Ceci explique que l'idée de fier, qui se trouve dans Si-Cambre ait à ce point influencé les traducteurs ; ils ont commenté au lieu de traduire les paroles de Saint Remi.

LES CIMBRES GAULOIS

Si-Cambre est là pour Fier-Cimbre.

Comment l'i de Cimbre s'est-il changé en a?

Pour la même raison que le pays des Cymmry, Pays de Galles, se nomme Cambria, et non Cimbria. En composition, Cimbria devait donner Si-Cambria, et c'est sûrement de là, par abandon de la première partie du mot, perdue dans le cours des siècles par nos Cymmry de Galles qu'est venu le nom écourté de Cambria.

Si-Cambre, Fier-Cimbre, était compris par nos ancêtres, et nos clercs ont trahi, pour le bon motif, en la traduisant, la fameuse formule du grand évêque baptisant le grand roi.

Fustel s'étonne que Saint Grégoire de Tours, vivant la vie des Francs, mêlé intimement et tragiquement à leur politique et à leurs intrigues, à leurs querelles, n'ait pas songé à leur demander des nouvelles de leurs origines.

NAIF · FUSTEL!

Quelle naïveté!

Grégoire n'a pas posé la question, parce que la question ne se posait pas, les Si-Cambres étant Gaulois des Gaulois, selon le texte latin, que Fustel ignorait, comme tant d'autres : Cimber, Gallus de Gallia, soit : un Cimbre, Gaulois de Gaule, c'est-à-dire, un Cimbre, Gaulois renforcé, comme le sont trois fois les Alsaciens.

Se et son dérivé Syber, sobre, solide, nous offrent de très curieuses racines... du latin.

Seren, étoile, d'où serenus, latin, serein, français. Un ciel serein est un ciel étoilé.

Les templa serena des Romains étaient des cieux sans nuages, étant donc étoilés, et sans cette étymologie le serenus du latin n'a aucun sens en soi.

Le templum s'entendait de la partie du ciel délimitée par la baguette de l'augure, en latin augur, augur du gaulois auch-gur, avi-gur, l'homme aux oiseaux. Cette précieuse étymologie est reconnue même outre-Rhin.

SOBRIÉTÉ, ÉBRIÉTÉ

Syber, sobre, a donné sobrius au latin, sober à

l'anglais.

Les étymologistes qui veulent absolument tirer le latin du latin, voient en sobrius la particule négative se, abréviation de siné, sans, et ebritus ivre : seebrius, qu'un petit tour de passe-passe change en sobrius.

La chose est ingénieuse, mais ne tient pas debout.

Ebrius, du latin, se dérive de heb et eb, gaulois, sans, et bri, dignité, rang honneur; c'est en effet le statut de l'ivrogne.

E-bria, des éymologistes latins, de e, ex, hors et bria, espèce de vase, de coupe, est l'alternative pro-

posée.

C'est à la raison de décider, d'autant plus que bria est un latin fort peu connu, et sujet à caution.

Les Romains ont fait Cimber singulier des Cim-

bri.

Ils eussent aussi bien fait Cimbrus, comme ils ont écrit Teutonus et Teutones.

TEUTOBODUS

Notons en passant, que le chef des Cimbres se nommait *Teutobod-us...* dont la signification, claire comme le jour, est le « magnifique chef Teuton »..., en gaulois, bien entendu.

Je dis ce que je dis ; et je le dis parce que cela

est.

La preuve :

Bo, one set to keep an eye on people, celui qui est établi pour tenir un œil sur le peuple.

Od, mot déjà expliqué, notable excellent.

C'est donc Teuton-chef-excellent qui avait le commandement unique de cette expédition gauloise, composée de Cimbres, d'Ambrons, de Tigurins et de Teutons.

La Tour d'Auvergne a établi clairement que les Teutons accompagnant les Cimbres et les Ambrons avec les Tigurins de l'Helvétie, Gaulois jamais contestés, étaient Gaulois.

Maro-bod-us, chef des Marcomans : Maro, grand, et Bod, chef suprême, était également un Gaulois C'est bien embêtant ; mais c'est ainsi. Qu'on se le dise à Prague!

LE REFLUX DES GAULOIS TRANS-RHÉNANS LE REFLUX DES GAULOIS FRANCS-RHÉNANS EN ALSACE. EN GAULE

Nous avons suffisamment démontré que les Wisi-Goths et les Bourguignons sont des Gaulois, dont le reflux en Alsace n'a pu que renforcer encore le pur celtisme de cette province, et nous venons de montrer que les Francs, Sicambres ainsi proclamés par Saint Remi à l'occasion solennelle, historique, du baptême de Clovis, leur roi, ne peuvent pas ne pas être des Gaulois.

Nous accumulerons cependant les preuves, afin de ne pas laisser même l'ombre d'un doute dans les esprits, notamment par la traduction des noms des rois francs, et l'explication des textes de leurs lois, Lex Salica, Lex Ripuaria, qui n'ont jamais encore pu être traduits parce qu'ils ne peuvent se traduire que par le gaulois.

Nous avons vu que les Sicambres se donnaient un nom superbe.

LES GOTHS, LES SCYTHES

Les Scythes et les Goths n'étaient pas en arrière pour qualifier leur race.

Scytha, Scythe, n'était pas le nom de la race, mais

le qualificatif.

Hérodote nous le dit, et qu'ils se nommaient Scolotès ; le sens de Scolotès est Gaulois-idéal, en gaulois, naturellement.

Syth, mot gaulois, stiff, rigid, erect, up-right, disdainful, soit cassant, rigide, droit, juste, dédaigneux,

fier.

Voilà qui montre les Scolotès de la même famille, du même caractère, de la même langue que les Sicambres, les Cimbres, les Cymmry.

Et les Goths?

Goth: a push off, a repulse, pride: une poussée dehors, qui repousse, orgueil.

Gothi, repousser, mépriser, agir avec mépris, orgueil.

Gothus, orgueilleux.

Le mot latin Gothus, Goth, est sorti directement du gaulois, comme le Scytha, le Scythe des Grecs et des Romains.

Qui serait maintenant fondé à parler de simples coïncidences, alors que TOUT COINCIDE TOU-JOURS ?

L'étymologie de Goth ne peut-elle en ajouter une autre à celles que nous avons données du Vieux Dieu? Il arrive souvent qu'un mot possède plusieurs racines d'assimilation à des mots déjà en usage dans la langue.

Le Vieux-Dieu est un si mauvais coucheur que cette signification lui va comme un gant.

Il me revient à l'esprit que le goda du sanscrit, dont nous avons donné les diverses acceptions, dans notre étude sur ce vieux Dieu, signifie encore cerveau, donc l'Intelligence; le sens intime en gaulois est abondance de biens, du bien, Dieu étant l'intelligence, le Bien suprême.

L'IMPUISSANCE ALLEMANDE

Remarquons, en terminant, que la langue allemande, que l'on nous impose avec une magnifique audace comme une langue-mère, comme la languemère, la Mutter-Sprache des innocents totonomistes d'Alsace et des Flahuttes de la Flandre Belge, ne tente même pas de donner la moindre explication des mots et des noms essentiels, dont nous traitons.

L'empereur JULIEN, qui combattit longtemps les FRANCS et les SAXONS, et qui s'y connaissait, ap-

paremment, les a notés comme GAULOIS.

MELLOBOD, de MEL, bondissant, et BOD, chef suprême, était un chef FRANC allié des ROMAINS, comme ARBOGASTE, et tous deux étaient, sur le RHIN, de véritables empereurs.

Mieux, ARBOGASTE avant mis à mort l'empereur romain, VALENTINIEN, revêtit de la pourpre impériale son propre secrétaire, EUGENE.

L'HOMME - LA PATRIE LE BIJOU - LE PAIN - LE SEIN MANON - LA FRAU

Les mots terminés en Od, Ot, avons-nous établi, sont purement gaulois, comme GOTT, God; KLEIN-OD, KLEIN-OT; BROD, BROT, pain, signifiant en gaulois « aliment-excellent », l'aliment par excellence, et ne signifiant rien, absolument rien en allemand. »

BRO, gaulois, « ce qui donne la vie », ce qui nour. rit, et OD excellent.

Le BRO est la terre nourricière, la terre maternelle, et c'est le mot qui sert à désigner aussi la Patrie en Bretagne et chez les Gallois.

Le SEIN de la mère se dit BRO-N, pour BRO-ON, le « nourricier idéal », « magnifique ». MANON, notre Manon, « idéal beauty, parangon of beauty », nous dit Owen Pughe : la belle idéale, la belle des belles, de MAN, une personne, et le mot superlatif ON, qui équivaut à OD, et à OS, celui-ci donnant aux mots qu'il affecte un sens de tendresse, comme dans PLANT-OS, « enfantelets, chers petits enfants », de PLANT, enfants, — dont les dérivés sont visibles dans le français, le latin, l'anglais et les autres langues.

On voit encore ici que l'allemand MANN et ses semblables dans toutes les langues du Nord n'est nullement un mot « germanique », non plus que FRAU, ce que nous démontrerons en temps et lieu.

Le mot « allemand » BROD, BROT, pain, sert comme MANN et mille autres à illustrer la méthode annexioniste de la philologie d'outre-Rhin.

Voici les mots correspondants de BROD, BROT dans les pays du Nord qu'il s'agit de convaincre de leur ascendance germanique :

BREAD et BREOD, vieil anglais qu'on étiquète « anglo-saxon » ; BRAD, frison ; BRAUDH, islandais ; BRÖD, suédois ; BROOD, danois.

Et quelle origine trouve-t-on dans le germanique pour la formation de ces diverses formes du « pain » ?

La plus inattendue : coction cerevisiae, la cuisson, décoction de la cervoise, de la bière... BRAUE...

— Nous sommes à la brasserie, mon ami, et non plus chez le boulanger, où *cuire* se dit *backen*; en anglais, to *bake*, prononcé bèke; *baker*, boulanger.

Les fils d'Albion surtout sont victimes de ce système; et comme ils ont pleine confiance en leurs dictionnaires étymologiques, tout imprégnés de bocherie, ce seront les plus difficiles à guérir de cette pestilence.

L'UNIVERSITE CONTRE LA FRANCE LA CARENCE DE L'ETAT

Nos précédentes démonstrations suffisent, dès à présent à établir solidement notre thèse, à montrer au lecteur jusqu'à quel point il a été abusé par l'enseignement universitaire depuis sa plus tendre enfance, comme l'ont été ses ancêtres depuis des siècles de latinerie et de bocherie, officielles et obligatoires...

Qui ne déplore la carence du Gouvernement quant à la propagande française à l'Etranger.

Cette plainte est maintenant générale.

Mais il y a beaucoup plus fort, et puisque nous avons à présent à la tête du Gouvernement un universitaire de marque, je lui demande de faire cesser d'abord la propagande anti-française dans l'Université « française ».

Le célèbre historien de la Belgique, Pirenne, avait déjà constaté ce phénomène dans les travaux d'Ernest Lavisse, l'universitaire le plus chamarré de la III^e République, dont il disait qu'on le prendrait « pour un ennemi de la France ».

C'est ce Lavisse qui écrivit cette monstruosité, que les Gaulois, lors de l'arrivée des Romains en Gaule, n'avaient pas de villes, qu'ils habitaient de pauvres chaumières au fond des sombres forêts, etc...

DE JULES CÉSAR A LAVISSE

Or, Jules César, lui, écrit de Bourges, Bituriges, en latin *Avaricum* :

- « Avaricum pulcherrimam urbem » :
- « Avaricum, ville de toute beauté »...

Et encore, que, lors de son débarquement dans l'île de Bretagne, Britannia :

« Il y trouva un peuple innombrable et des édifices (aedificia) extrêmement nombreux (creberrima), construits DANS LE STYLE GAULOIS, (more gallico).

Mon Lavisse, orgueil de l'Ecole Normale Supérieure, comme Edouard Herriot, en personne, et aussi Tardieu, se fit tirer les oreilles par pas mal de mes collègues pour ce déploiement d'ignorance crasse; mais ses bouquins d'histoire ne continuent pas moins à empoisonner des générations de petits Français.

Lavisse, papelard, au lieu de reconnaître honnêtement ses âneries, se borna à remplacer « pas de villes », par « très peu de villes », — ils en avaient près de trois cent soixante.

C'est comme si un entomologiste disait : « les abeilles ont très peu de ruches »...

Il suffirait qu'elles en eussent UNE, et, de fait, le bon Dieu n'en a créé qu'une seule, de laquelle sont issus tous les essaims qui bourdonnent et qui butinent pour nous donner leur miel, l'ambroisie des hommes mortels.

Et puis, « au fond des sombres forêts », il n'existe pas trace de « chaume », et donc pas de « chaumières » possibles...

C'est cet ignare Lavisse qui disait à M. Gabriel Hanoteaux, un beau jour, au Nouvion, où l'on fêtait sa rosette, cette phrase hypercuistrale :

« Je suis un géant, et j'habite un entre-sol ». Il visait l'ambassade de Berlin ; mais Hanoteaux ne la lui donna point, heureusement !

Cette ambition explique sa bocherie, que lui reproche M. Pirenne.

LA PROPAGANDE ANTI-FRANÇAISE DANS L'UNIVERSITÉ

Voici maintenant quelques preuves du travail anti-français perpétré dans l'Université de France.

La France est le seul pays où la Rhénanie soit qualifiée officiellement dans les livres scolaires : « Prusse Rhénane ».

Il n'y a pas de « Prusse Rhénane », mais bien la Prusse en Rhénanie, et ce n'est pas du tout la même chose, on le sait, de reste.

Les Allemands eux-mêmes, qui ne sont pas des ignorants, emploient le mot RHEIN-LAND, PAYS RHENAN.

Nous possédons, on le voit, des cuistres plus Boches que les Boches, et qui font la propagande des Boches à nos frais, dans nos écoles, propagande tellement bête que les Boches n'oseraient pas la faire chez eux.

N'en est-il pas de même pour le PALATINAT? Les Allemands le nomment correctement PFALZ « Palatinat », et nos olibrius y vont carrément de leur BAVIERE RHENANE...

Il y a la Bavière dans le Palatinat ; il n'y a pas de Palatinat bavarois.

HELVÈTES, GARDE A VOUS!

Passons en Suisse:

Nos précieux cuistres y créent de toutes pièces, à côté de la Suisse française, qui est française, en effet, et de la Suisse italienne, qui est bien italienne, une Suisse allemande qui n'est pas allemande, mais alémanique.

Là encore, notre Université fait la propagande des Allemands comme les Allemands n'osent point la faire.

Revenons en Germanie.

Le même Ernest Lavisse, dans la Géographie Historique de la célèbre maison Hachette y hachure les Gothins comme Germains, alors que Tacite déclare formellement :

« Les Gothins ne sont pas Germains ; ils sont Gaulois ; ils parlent la langue gauloise ».

C'EST UN FAUX!

Et Fustel de Coulanges, Fustel de l'Institut, Fustel, qui a professé si brillamment en Sorbonne et à l'Université de Strasbourg les bourdes les plus colossales, ce pourquoi on est en train, à Paris, de le diviniser, Fustel est allé encore plus loin que Lavisse, le tortionnaire des pauvres Gothins.

PAUVRE FUSTEL!

Car, si Lavisse ignore Jules César et Tacite, ce qui lui évite de les faire mentir et de mentir en les citant, Fustel, lui, n'hésite pas à faire dire à Tacite le contraire de ce qu'il a dit.

Fustel écrit bravement que Tacite classe les Gothins parmi les Germains.

C'est un véritable faux.

Mais, pour écrire « LES INVASIONS GERMA-NIQUES », ne fallait-il pas à Fustel, et à tout prix, tout au moins des Germains ?

Et, comme il n'en avait pas, il en a fait...

Le savant M. Camille Jullian, gloire de l'Académie française et du Collège de France, qui a écrit la préface de l'œuvre de Fustel, y dit que FUSTEL NE CROYAIT PAS A L'INVASION.

Nous avons ainsi une œuvre capitale de Fustel, LES INVASIONS GERMANIQUES sans « invasion » : et sans « Germains ». Nous voici au cœur de notre sujet : l'ALSACE TRES CELTIQUE, malgré l'Université, malgré Fustel, malgré des écrivains très patriotes, et qui parlent de Fustel comme des aveugles des couleurs, et ce, en juges infaillibles.

Que nous enseigne l'Université, et pas seulement la « française » ?

Que « l'Alsace est primitivement un pays celtique, mais que les invasions germaniques, des Francs, des Goths, des Bourguignons en ont fait un pays à demi germanisé »...

Le beau travail! Que voilà donc une superbe propagande *pro Germaniâ* dans l'Université française, depuis des siècles, et dans toutes les universités de la Terre. Et dans la presse du Roi.

Nous allons démontrer clairement que les FRANCS, les GOTHS, les BOURGUIGNONS n'ont jamais eu rien de germain, et qu'ils sont de très purs Gaulois, tout comme les Gothins et les Cimbres.

Pour les BOURGUIGNONS, pendant *des siècles*, l'UNIVERSITE s'est butée, cabochée, à nous les imposer comme des GERMAINS.

TACITE INVENTE DES GERMAINS

Tacite, écrivant *Des Mœurs des Germains*, à l'usage des Romains, il lui fallait à tout prix, comme à Fustel plus tard, et aux dévots de Fustel, au moins quelques GERMAINS présentables...

Et que pouvait-il trouver de mieux, pour en faire SES Germains à lui, que les célèbres GAULOIS, qui avaient si copieusement rossé les légions romaines sous le nom de CIMBRES...

Non, décidément, il ne pouvait prendre des GAULOIS pour exalter leurs vertus et ainsi faire honte à ses compatriotes de leur mollesse, de leur dégénérescence, ce qui était le but réel de son *De*

Moribus, véritable pamphlet contre les ROMAINS. Et puis, Tacite, né Ombrien, n'était-il pas un de ces Gaulois honteux, qui abondaient à Rome?

TACITE GAULOIS HONTEUX

Son nom signifie Grand-Destructeur, de TA, grand, déjà étudié, et CID, CIT, destruction.

TACIT, en bon français, dont le latin a fait

TACIT-US.

Tacitus, tacite, de qui on ne parle point, est une étymologie si l'on veut; mais, Tacite, on ne parle que de lui!

Tacitus, du verbe latin taceo, tacere, je me tais, se taire, est formé de TAG, TAC, bouché, étranglé par déglutition, d'avoir avalé « de travers », ou autrement « angoissé », et IR, IRE, aller, par permutation de ERE, aller : le sens est très apparent, indiscutable, dans le gaulois; il est inexistant dans le latin. Tacite est Gaulois de toute façon.

Tacitus, Tacite, a donc beau se tourner et se retourner, son nom est gaulois, et il est, lui, GAU-LOIS, honteux de l'avouer, et déblatérant à toute occasion contre les GAULOIS, afin de se prouver,

afin de faire croire qu'il ne l'est pas.

LES CIMBRES GAULOIS OFFICIELS

Mes lecteurs n'ont qu'à prendre leur dictionnaire latin, leur Quicherat, pour y trouver le verdict enseigné officiellement, enfin, dans nos écoles :

« Cimbri, les Cimbres, peuple gaulois des bords

de la Baltique. »

L'UNIVERSITÉ A CAPITULÉ

Nous l'obligerons, après le celtisme des Cimbres, à avaler celui des Francs, des Goths et des Bourguignons, les trois peuples dont Fustel compose, nom-

mément, son Invasion germanique, — sans invasion et sans Germains.

La conclusion s'imposera d'elle-même, que les ALSACIENS ont reçu de ces trois peuples un nouvel apport de sang celtique, gaulois et sont de race gauloise plus forte et aussi pure que celle de n'importe quelle province de France.

Pour aujourd'hui, nous donnerons un simple coup de pic dans la clef de voûte de l'édifice universitaire, et le professeur, l'érudit le plus sceptique, le plus coriace, sera obligé de se rendre à la raison.

LES BOURGUIGNONS

OUVRIERS D'ART & PROFESSEURS D'AGRICULTURE

Nous voici donc en présence de BOURGUI-GNONS « très doux », nous apprend-t-on, presque tous maçons, charpentiers constructeurs de bateaux.

Et, nous ajoutons, à ce point agronomes émérites, qu'ils avaient fait de l'agriculture une religion et choisi leurs PRÊTRES parmi leurs plus HABILES CHEFS DE CULTURE, les rendant responsables de la RÉCOLTE, et les dégommant sans pitié si le rendement était déficitaire.

Les BOURGUIGNONS, comme les FRANCS et les Wisi-GOTHS, tous GAULOIS établis au-delà du Rhin, sont RENTRÉS en GAULE de la manière la plus naturelle, comme ils en étaient sortis.

Nulle part on n'a pu les taxer de cruauté, ni de pillage.

On vante même la DOUCEUR des BOURGUI-GNONS, qui partagèrent avec les Gaulois, leurs frères retrouvés, la terre à cultiver et firent de la BOURGOGNE un véritable paradis, puisque le paradis est, effectivement, dans son étymologie, un jardin ravissant.

Les VANDALES n'en firent-ils pas autant en

VANDALOUSIE, dont la chute du V a fait l'ANDA. LOUSIE ?

Ils y perfectionnèrent les méthodes agricoles des ROMAINS.

Que voilà donc encore de singuliers « barbares », et, pour tout dire, d'énigmatiques « vandales »!

N'oublions pas que les ANDALOUSES sont les filles de ces « barbares » et ne sont pas tellement « sauvages »; et demandons-nous si l'Histoire ne nous a pas, avec les VANDALES, fichus dedans une fois de plus.

LE SINISTUS

GONDIOC - LES HENDINOS

Quand on se hasarde sur le verglas de l'étymologie, il faut être ferré à glace, et ne pas s'exposer aux crocs en jambe des MYSTIFICATIONS PHILOLO-GIQUES, HISTORIQUES, et, ajoutons, PHILO-BOCHIQUES.

J'ai orthographié SIN-IS-TUS, comme l'a fait le général romain, Ammianus Marcellinus, historien des Bourguignons.

Mais, le Romain avait-il l'oreille assez fine pour distinguer sin-is-tûs de sin-yz-tûs, véritable orthographe du mot, le vieux-suprême-du-peuple?

Il y a des raisons de croire que le général romain

ne pouvait saisir la nuance.

Or, en gaulois, en breton, en gallois, is signifie justement le contraire de YDD, prononcé IZ, is signifiant inférieur, et YDD « celui qui a la précé-

dence », la « précellence ».

Le DD gallois représente le Z prononcé à la mode bretonne classique, qui prévaut encore en Vannes et chez les Bretons cultivés; il se prononce comme le Z des Celt-Ibères, ou Espagnols; comme le TH doux des Anglais; comme le thê-ta des Grecs, dans les écoles où l'on enseigne encore le grec correctement, c'est-à-dire, j'ai le regret de constater la chose, dans certains séminaires seulement.

L'historien des Bourguignons, Ammien Marcellin, dont l'autorité n'a jamais été mise en doute, militaire qui narrait les événements auxquels il avait pris part, nous dit que les Bourguignons entrèrent en Gaule sous la conduite de leur roi Gondioc, qu'ils étaient gouvernés par des chefs ou rois nommés hendinos, eux-mêmes sous l'autorité d'un grand prêtre, nommé le sinistus.

Prenons d'abord nos hendinos.

Ce mot se décompose en HEN et en DINOS.

HEN, gaulois, signifie VIEUX, ANCIEN;

DINOS, gaulois, pluriel de DYN, homme.

D'où, en gaulois, les VIEUX HOMMES, les ANCIENS.

Les Bourguignons étaient donc gouvernés par leurs ANCIENS, comme tant d'autres peuples, et le gaulois seul explique le nom historique des prêtres bourguignons.

Quant au SINISTUS, ce nom signifie précisément, toujours en gaulois, SIN-IS-TUS, l'ANCIEN-SU-PREME-du-PEUPLE.

Nous allons en faire la bien simple démonstration.

Inutile de le dire, SINISTUS, que Quicherat, en faute, cette fois, donne comme « mot germanique » ne signifie ABSOLUMENT RIEN DANS AUCUN DIALECTE GERMANIQUE.

Et voilà comme les Bourguignons sont des Germains, qui, avec les Francs et les Goths, auraient germanisé à demi nos frères d'Alsace.

Les ALSACIENS finiront-ils par s'apercevoir jusqu'à quel point l'UNIVERSITE LES A FICHUS DEDANS ?

Et les « toto-nomistes »?

Et les « Flahuttes » de la Flandre belge ?

LE « SINISTA » GOTHIQUE

Nous trouvons, dans le Gothique, le superlatif sinista, « très vieux », « le plus vieux », et ceci entraîne nos latinistes et nos germanisants dans cette erreur capitale, que Sinistus est un mot germanique, et donc que le Sinistus et ses Bourguignons étaient Germains.

Quidrerat lui-même a donné tête baissée dans le panneau, en vertu de ce postulat, que les Goths sont des Germains.

Or, le gothique possède bien Sinista, superlatif, mais il ne possède ni le positif, sèn, sin, vieux, formes de hèn et de hyn, « vieux »; ni le comparatif, hénoch, henach, plus vieux.

De même le latin « Sénex », vieux, ne possède pas la racine sèn, ni le superlatif breton SÉNA, le plus vieux, les plus vieux; le SÉNAT, auquel l'addition du gaulois tûs, « geni », a donné le sens de les plus vieilles gens.

Le Sinista du gothique, loin de montrer que le gothique est germanique, prouve qu'il ne l'est pas, et qu'il est gaulois.

Et encore, le hèndyn et les hèndinos bourguignons étant indiscutablement gaulois, comment leur chef, le grand-prêtre, le Sinistus, ne le serait-il pas ?

Aucun dialecte germanique ne possède les racines sin, sèn, hyn, hèn.

Et, caractère indélébile du celtisme des Goths, le gothique possède la lettre th, th anglais doux, z breton et celte-ibère, z (dd) gallois, thêta, grec, que les Boches sont incapables de prononcer.

LA CONFESSION DU BOCHE

« JE SUIS SALE ; MA FEMME AUSSI ».

Quand le Boche avoue, en anglais : « I am dirty; my wife is dirty too » :

« Je suis sale; ma femme aussi », sait-on au juste ce qu'il veut dire ?

Il y a des chances pour que ce soit :

- « I am thirty; my wife is thirty two »:
- « J'ai trente ans ; ma femme en a trente-deux ».

Ce qu'il prononce très exactement de la même façon.

Faites compter un Boche jusqu'à trois, en anglais, one, two, three (ouone, tou, zrî) : il vous servira von, dou, drî.

Ce petit examen des espions était courant, pendant la guerre.

« LES ANGLAIS ONT LA LANGUE TROP LONGUE »

Aucun boche ne saurait se tirer de ce shibboleth, traquenard inventé par l'Intelligence Department.

L'Allemand instruit y échappait en se surveillant; mais ne pouvait aller bien loin dans une conversation animée; il se coupait à tous les tournants.

Un philologue de Bochie voulut avoir le cœur net de ce th embarrassant, et, après maintes mensurations, affirma-t-il, il arriva à cette conclusion que les Anglais ont la langue trop longue, et que le th leur vient de là...

Mais, alors, et les Goths?

Nous reparlerons des Goths et de leur évêque, Ulphilas, à propos des Ecossais.

LES ROIS BOURGUIGNONS

FUSTEL ET LES FUSTELLISTES DANS LES CHOUX

Nous disons et nous démontrons que les Francs, les Bourguignons et les Wisi-Goths, que Fustel — après tant d'autres — prend pour des Germains, étaient de très purs Gaulois, et que, loin d'avoir à demi germanisé l'Alsace, ils ont magnifiquement RENFORCÉ LE FONDS CELTIQUE de cette belle province, le plus pur joyau, le « glain-nod », de la couronne française.

Nous avons étalé l'erreur séculaire qui fait du Sinistus des Bourguignons un grand prêtre germanique, et qui met de côté, prudemment, les hendinos, faute de connaître les deux mots gaulois qui composent le nom.

Nous allons parler, à présent, des rois des Bourguignons, GONDIOC, GONDIMAR, GONDICAIRE.

Aucun philologue d'outre-Rhin n'a même tenté d'expliquer les noms de ces prétendus rois germaniques, et ceci continue la série du sinistus et des hendinos, comme la continuera le nom de la Bourgogne et des Bourguignons... qui ont si fort intrigué Dom Plancher, et laissé Fustel à quià.

LE PICOTIN ET LA BOTTE DE FOIN DE NOS ILLUSTRES HISTORIENS

C'est que ces deux beaux écrivains et honnêtes historiens, ainsi que leurs prédécesseurs, et leurs successeurs ont cherché dans la botte de foin latine et dans le picotin germanique, l'aiguille, le fil d'Ariane, qui brille dans la gerbe gauloise, celtique.

Jules César rappelle que « les Gaulois, autrefois plus vaillants que les Germains, — merci bien! —

ont envoyé outre-Rhin des colonies considérables ».

Que sont devenus ces Gaulois?

Les Boches les auraient-ils mangés?

— Que non pas, nous dit Wilhelm Obermüller, dans la belle préface de son Dictionnaire Celto-Allemand : ils y sont restés.

C'est en partie vrai.

LE BOCHE A DOUBLE FACE

Et c'est là ce qui explique la dualité de l'âme germanique, oscillant entre le bon et le pire, entre la sentimentalité et la cruauté, entre le faux et le vrai, mais penchant finalement du mauvais côté.

Le côté « métis ».

C'est l'apport celtique qui a métissé tant soit peu le Germain, le mendacio natum genus des anciens, la race née pour mentir, et dont le nom choisi par elle-même signifie trompeur : täusch, ce qui faisait dire à un grand philosophe allemand qu'il mourrait honteux d'être issu d'une race dont le nom signifie menteur.

ON NE SE REFAIT PAS, ET LE BOCHE NE CHANGERA JAMAIS; VOILA CE QUE NOS PACIFISTES SANGUINAIRES ET NOS DIPLOMATES EN CHAMBRE DEVRAIENT S'ENFON-

CER DANS LEURS TÊTES VIDES.

L'ABBÉ TRITHÈME A L'INDEX

L'abbé Trithème, dont, bien entendu, nos Fustel n'ont jamais entendu parler, appelait, dans son Historia Regum Francorum, Histoire des Rois des Francs, les Gaulois dont parle César Galli transrhenani, les Gaulois TRANSRHÉNANS.

Eh bien, ce sont les plus purs de ces Gaulois transrhénans qui sont revenus en Gaule, leur patrie, la nôtre, sous le nom de FRANCS, de BOURGUI-GNONS, de WISI-GOTHS.

Naturellement, le fameux abbé de Trittenheim est mis à l'index par toute la séquelle des grimaude et cuistres qu'il gêne, et c'est aussi le sort de Léo von Hallé, qui avait commencé à publier ses trouvailles sur les Lois des Francs, Lex Ripuaria et Lex Salica, lois des Francs Ripuaires et des Francs Saliens démontrant qu'il était impossible de comprendre ces lois sans recourir à la langue gauloise.

ET LE PAUVRE LÉO...

Ah! Pauvre Léo! Quel tapage, quel raffût chez les intellectuels de cette époque; Léo était un traitre à la patrie allemande, et cette mésaventure, qui arrive si je ne me trompe à M. le Professeur Færster en ce moment, caractérise parfaitement la philologie allemande, tendancieuse, mensongère, et en maintes occasions ignorante, par surcroît.

LES ROIS BOURGUIGNONS

Abordons les rois GONDIOC, GONDIMAR, GONDICAIRE, et tâchons de trouver quel était le sens de ces noms.

Sans connaître le breton, tout le monde a entendu parler de Le Gonidec, nom très connu et répandu en Bretagne, et celui du célèbre auteur du Dictionnaire Français-Breton et du Breton-Français, avec une grammaire parfaite.

Le Gonidec tenait les épreuves de son grand œuvre entre ses mains mourantes, et ce fut son savant ami, Hersart de la Villemarqué qui en assura la publication, avec des annotations précieuses par

leur précision.

Aujourd'hui, gonidec, en Bretagne, est cultivateur, agriculteur et, en Vannes, contre-maître ou valet de ferme, étant le seul et unique aide du fermier. Gonidec signifie aussi gagnant, le gagnant, ga-

gneur, vainqueur, victorieux.

Parvenus à ce point, nous brûlons; nous allons trouver la clef du mystère dont l'ensemble a si fort troublé Dom Plancher.

Nous avons vu, précédemment ce qu'est un gau, ou go; c'est un district, une terre, et l'ensemble des gaus, c'est la Gaule : Gau-oll, « tous les gaus », de là

cette expression « les Gaules ».

Notons que Littré, Diez et les autres établissent que, d'après les règles de la dérivation, Gaulois ne peut dériver de Gallus, et qu'il faudrait supposer un gallensis qui n'existe pas dans le latin, pour l'en tirer.

En disant que Gallia n'a pu donner Gaule, je ne

me ferai donc pas taxer d'hérétique...

OLL et HOLL signifie tout, tous, d'où le grec OL-os, qui se prononce HOL-os, l'O étant affecté d'un accent en forme de petit c, ou esprit rude qui,

en grec, tient lieu de notre lettre H.

L'anglais écrit ALL, mais prononce correctement OLL; l'allemand écrit ALL, ce qui est fautif encore, et prononce ALL, ce qui est deux fois erratique, double déformation du gaulois, du celtique, dans la soi-disant Mutter-Sprache.

ALL, gaulois, signifie AUTRE, passé au grec en

ALL-os.

Petit à petit, le lecteur, nanti de deux ou trois douzaines de mots gaulois essentiels se fera des opinions par lui-même et, en pays alsacien, fera d'utiles comparaisons d'où sortiront pour lui des découvertes inattendues.

GONDIOC

LES GÔNES DE LA GUILLE

GONDIOC était-il un gondioc ou se nommait-il Gondioc?

Etait-ce là son titre, ou son nom?

Arrivons aux racines, et nous trouverons GO, terre; ON, très belle, se contracte en Go.'N, et donne textuellement « riche terre de culture ». On écrit également GONE.

GON-ESSE, près Paris, pays de maraîchage intense, avec l'eau presque à fleur du sol, signifie belle terre d'élection.

A Lyon, les gônes de la Guille, sont les maraîchers de la Guillotière, et leur nom, loin d'être fantaisiste, est un mot gaulois de la bonne école.

Nous avons vu déjà que les Bourguignons étaient gouvernés par des *Hendinos*, prêtres chargés de la direction des cultures, ce qui nous prouve l'importance, même religieuse, qu'ils attachaient à l'agriculture, comme nos Bourguignons à leurs vignobles.

Les Bourguignons, et cette fois, chacun le sait, étaient du bâtiment, maçons, charpentiers, constructeurs de bateaux, mais avant tout agriculteurs.

Les WISI-GOTHS ne l'étaient pas moins, puisqu'on rapporte qu'ils ont perfectionné les méthodes de culture des Romains, en Espagne. Ils en ont fait avec les Bourguignons, autant en Alsace, de sorte que si le vin d'Alsace n'est point du vin de Bourgogne, c'est, cependant, du vin de Bourguignon.

En tout cas, que nous voilà loin de la description de Dom Plancher, et que voilà de singuliers barbares, Germains, grossiers, dégoûtants, et par dessus

tout mangeant de l'oignon.

J'en appelle au Grand Rabbin, dont les ancêtres faisaient leurs délices de l'oignon, en Egypte, et se lamentaient de n'en plus avoir dans la péninsule du Sinaï, à tel point qu'ils voulaient lapider Moïse, et retourner sous l'obédience du pacifique Pharaon :

Que pense-t-il de Dom Plancher, et des mangeurs d'oignon?

Nous voici en possession du sens de GON, de GON-DIOC.

TIOC. DIOC, signifie chef, directeur; la forme TIOG, DIOG, est identique.

GON-DIOC se présente donc à nos yeux tel qu'il était il y a quinze siècles, sortant de deux mots racines gaulois, ayant chacun deux radicelles : GO-ON et TI-OG.

TI est le mot gaulois pour maison, et il n'est personne qui ne le sache sans le savoir...

LA TIAULE - LA TIAULÉE - L'ŒIL

Qui donc ignore cette expression, une TIAULÉE, une tiaulée d'enfants? Cela saute aux yeux : TI, maison, et OLL, TIAULE, dans le langage du peuple, c'est-à-dire des vieux Gaulois, maison, maisonnée, une pleine maison.

Le célèbre Ampère avait conclu juste; le latin est venu; le gaulois est reté.

Quant à OG, OC, voici ce qui dit Owen Pughe:

« OG, that is full of motion; that is apt to expand, or open: that is full of life, youth; that moves or stirs; a harrow », soit:

OG, qui est tout mouvement; qui est apte à se déployer, ou s'ouvrir; qui meut ou incite à l'action; herse.

Le TI-OC ou TI-OG, propriétaire et chef de maison, le menager; la ménagère se dirait TI-OG-ES.

OG, OC a donné au latin OC-ulus, ŒIL, comme il est aisé de le voir en examinant les diverses acceptions de OG: qui peut s'ouvrir, vif, remuant.

Il nous reste une alternative, fort plausible et agréable, avec le sens glorieux de gonidec, vainqueur.

Chetu gonidec ann oll, disent aujourd'hui nos

Bretons : Voilà le vainqueur de tous.

De fait, gonidec est une légère déviation de gondioc, par déplacement de la lettre i : gonidec pour gondiec, déviation euphonique.

D'autre part, EG, « ce qui est distinct, distingué, EG-AIN, qui est splendide, un seigneur », formerait

le seigneur de la maison.

De là au gonidec actuel, le fermier, le contre-

maître de ferme, il y a filiation directe.

En résumé, GON-DIOC est la fonction, non le patronyme, du roi des Bourguignons, et ce mot signifie à la fois chef des cultures, dont les prêtres, les hendinos étaient les agents d'exécution, et le GONDIOC, chef des cultures, le grand chef des cultures, ce qui revient au même.

Nous examinerons GONDIMAR, GONDEMAR, GONDICAIRE, et nous en profiterons pour jeter un coup d'œil sur GON-DE-BAUD, FREDE-GONDE, RADE-GONDE, CUNE-GONDE et plusieurs autres, avec la BOURGOGNE et les BOURGUIGNONS,

qui ont fait le désespoir de Dom Plancher.

Tous ces noms, BOURGUIGNONS et FRANCS, sont du pur gaulois.

GONDIMAR ou GONDEMAR GONDICAIRE fredegonde, cunegonde, radegonde la bourgogne et les bourguignons

Les historiens à la manque qui tiennent absolument à nous présenter, depuis des siècles, les BOURGUIGNONS comme des GERMAINS, ont-ils au moins tenté, de ce côté du Rhin et de l'autre, d'expliquer par un idiome germanique quelconque les noms que nous ont transmis AMMIEN MARCELLIN et les autres historiens des Bourguignons?

Nullement.

Le « savant Bénédictin », Dom Plancher, patauge

comme un enfant de chœur dans l'étymologie de la Bourgogne, signalant un certain bourg, OGNES, qui ferait une Bourg-Ognes plausible. Un village près de Chauny portant également ce nom, les Chaunois seraient donc Bourguignons.

Voilà où en sont réduits les INDECROTTABLES CRETINS qui, sachant que les GAULOIS peuplaient plus de la moitié de l'Europe, et l'Asie Mineure, au temps de Vercingétorix, se figurent que la langue gauloise a disparu, et affectent de la passer sous silence, — ce qui les dispense de l'étudier.

On a proposé le « germanique » BURG, de ce que les Bourguignons établis sur le Rhin, avaient été chargés de sa défense contre... les Germains, et qu'ils avaient construit des « fortins », ou « bourgs ».

Mais, BURG n'est pas germanique; c'est le gaulois BOUR, enclos, retranchement, ouvrage défensif.

BOURA est le diminutif, « partie enclose d'une ferme », — le « réduit », le « fortin ».

Chez les AUVERGNATS, le vieux mot GAULOIS « buron » est encore en usage, et il ne périra jamais; une ferme est un BURON, de BUR, et ON, augmentatif : « une jolie ferme ».

Et qu'est-ce qu'une FERME, si ce n'est une maison agricole FERMÉE ?

Dans les provinces, une ferme se dit une BORDE, non point du mot bord, board, planche, comme on le dit hardiment, mais de notre BOUR, et de DA, BON, BONNE, ou TA, grande.

Le REMPART se dit actuellement, en Galles, BOURCH, pour BOURG, et le mot ne peut être que gaulois.

Le latin burgus, fortin, est traduit du gaulois au

IV^e siècle.

Reste à expliquer la seconde partie du nom de la Bourgogne.

Et le lecteur ne peut s'y tromper :

C'est notre GONE, étudiée dans le GONDIOC, GO, terre, pays; ON, admiratif, BELLE-TERRE, TERRE ARABLE, GO-ON, GONE, nasalisé en BOUR-GOGNE.

Il va sans dire que cône, côcne ne signifie ABSOLUMENT RIEN dans le « germanique ».

Et ceci est la contre-épreuve indiscutable.

Les Romains ont nommé BURGONDIONES, BURGONDIO, les Bourguignons, le Bourguignon; et ceci, BUR-GONDIO, n'est-ce point clairement le BUR, ferme, suivi de son chef de ferme, de son gondioc, GONDIOC, que nous avons analysé?

Burgondiones est le pluriel latin de Burgondio.

Et, ne négligeons rien, ceci s'accorde également avec BUR-GON-DION, DION pluriel de DYN, homme, le tout nous donnant encore les « Hommes-cultivateurs-des-belles-terres », — comme alternative très plausible, en tout cas très exacte, correcte.

LE « MORVAN-DIOC »

Les habitants du MORVAN, qui sont Bourguignons d'origine, portent un nom qui paraît fantaisiste et patoisant : les MORVANDIAUX.

Or, MORVAN est une permutation de MOR-MAN, homme de la Mer, et nous savons que les Bourguignons avaient un siège sur la Baltique.

C'est de cette circonstance que le MORVAN tire son nom.

Quant au MORVANDIAU, c'est MORVAN-DIOC qu'il faut, qu'il faudrait dire; il est formé sur le type du BUR-GON-DIOC.

Les BOURGUIGNONS savent désormais ce que signifie leur nom.

Et la BOURGOGNE peut être heureuse...

GONDICAIRE, GONDIMAR ET GONDEMAR - LA FRAU

GONDIMAR s'est orthographié facultativement GONDEMAR, mais à tort.

Ce nom signifie le SUPERIEUR, le CHEF de la GONE, GON-LE-CHEF, et c'est le même sens que GONDIOC, qui portait aussi ce nom, du reste.

Avec GONDICAIRE, les noms des rois bourguignons continuent à répondre à l'appel de la langue gauloise.

GON-DI-CAIR, GON-LE-CONDUCTEUR, du gallois, gaulois cimbrique, CER, (par C dur), le propulseur, énergique, rude.

FRE-DY-GON-DA, RA-DE-GONDA, CUNÉ-GON-DA présentent, comme les rois bourguignons, le même GON, dans leur nom, suivi de DA, bonne.

De FRA, « qui active ».

D'où la frau, soi-disant « allemande », la ménagère, la maîtresse de la maison.

RA-DY-GON-DA, même sens intensifié : « qui pousse en avant ».

CUN-Y-GON-DA, de CUN, attractive, bienveillante, aimable, affable; et aussi CHEF.

Une impératrice de ce nom a été canonisée; elle répondait parfaitement à son étymologie.

Les noms des ROIS FRANCS ne sont pas moins GAULOIS que ceux des Bourguignons.

Nous allons le démontrer.

Et, renversant l'ordre des temps, nous allons commencer par le plus populaire de nos rois francs, PÈRES et FONDATEURS de la NOBLE et GLO-RIEUSE NATION FRANÇAISE, le BON ROI DAGOBERT.

LE BON ROI DAGOBERT

« VERGOBRET » DES FRANCS

ET SAINT-ELOI

La grande difficulté en matière de recherches étymologiques sur les noms des personnages historiques est l'incertitude qui enveloppe leur véritable orthographe.

Clotilde s'écrit de dix-huit façons diverses.

Les noms de lieux présentent le même traquenard; Laon est aussi riche que Clotilde en noms successifs et tous authentifiés par les cartulaires; Laon s'est appelée même Lugdunum, tout comme Lyon.

Mais, pour nos rois FRANCS, le doute n'est pas permis, et CLOTILDE est facile à dégager du

brouillard médiéval.

Commençons par DAGOBERT, et retournons ensuite à PHARAMOND, CLODION, MÉROVÉE, CHILDERIC, CLOVIS, CLODOMIR, CLOTAIRE, LOTHAIRE, qui suffiront à éclairer la lanterne de notre histoire.

Allons-y gaiement car:

Le bon roi Dagobert

A mis sa culotte à l'envers!

Ce sont choses qui arrivent aux grands hommes, souvent distraits, et même à de tout petits.

Survient le grand Saint Eloi, évêque de Noyon, le pays qui m'a donné le jour à trois lieues près.

L'illustre homme d'Etat, sourit, et, gentiment, lui signale, en musique, sa distraction :

Le grand Saint Eloi

Lui dit : mon bon roi,

Votre Majesté est mal culottée...

Débonnaire, le roi des Francs lui donne la réplique: C'est vrai, lui dit le Roi : Je vais la remettre à l'endroit.

Nos ancêtres nous ont là conservé une tradition précieuse, pour qui sait pénétrer les ténèbres de la nuit des temps, persuadé que c'est dans la masse du peuple qu'il faut chercher les éléments de reconstitution du passé.

Dont la langue est l'essentiel.

De cette chanson enfantine, dont nos mamans ont bercé nos premiers ans, nous allons tirer un enseignement que personne ne réfutera.

- Par quelle méthode?
- Si je veux savoir ce qu'est une cigogne, pourquoi on la nomme cigogne, ciconia, storch, stork, c'huibon, je me place en face de cet oiseau familier, et je constate ses quatre caractéristiques, sa recherche des aliments carnés, son claquement du bec, sa façon de se tordre le cou dans ses moments de mauvaise humeur et son caractère migrateur.

Eh bien, pour le roi DAGOBERT, comme pour SAINT ELOI, je consulte l'Histoire, je vois ce qu'ils étaient, ce qu'ils firent, et je trouve que le roi ne pouvait pas se nommer d'un autre nom que Dagobert, et que Saint Eloi s'est très justement nommé ou surnommé ELOI.

Dagobert, da-go-bert, bon-gau-juge, le bon juge du gau, voilà qui saute aux yeux du moins averti des écoliers de Galles ou de Bretagne.

En effet, l'Histoire nous enseigne que *Dagobert* a mérité le titre de *Salomon des Francs*, et si ceci ne suffit pas à faire un *bon juge*, que faut-il encore ?

C'est Da-go-bert qui a fait codifier finalement les lois des Francs, et ce SOUVERAIN JUGE DU GAU, ver-go-bretus, était non seulement un juge, mais encore un législateur.

Et il était bon, ce pourquoi sa mémoire a grandi

avec les siècles dans le populaire, comme celle de son sage ministre, Eloi.

Les œuvres de Dagobert ont été remarquables. Celles de Saint Eloi, qui a été son Jacques Cœur, son Sully, son Richelieu, sont impérissables, car la paternité de la codification des lois des Francs lui revient de moitié.

Artiste consommé; financier émérite; écrivain très sûr; constructeur infatigable; diplomate irrésistible, voilà quelques côtés de la personnalité de Saint Eloi, qui fut aussi un de ces grands évêques, pères de la patrie, dont une infâme politique prive aujourd'hui notre pauvre France.

SAINT-ÉLOI ET LA BRETAGNE

Quelques misérables séparatistes de Bretagne viennent de faire sauter le monument de Rennes, commémorant le rattachement de la Bretagne à la France.

Que ces parricides sachent que c'est Saint Eloi qui, en 636, amena Judicaël, duc des Bretons, à faire sa soumission au roi des Francs!

Ces vilains oiseaux qui salissent leur nid, dont la devise est *Breiz atao*, ne savent même pas la signification de cet *atao*...

Et quand ils parlent du Seigneur, Aotrou, en breton, je veux bien leur payer à chacun une bolée de cidre s'il s'en trouve un seul qui sache ce que c'est.

Ils bafouillent le breton, et même pas tous, mais ils ne le savent pas.

Voici donc treize siècles que Saint Eloi se montra digne de son nom, que nous allons expliquer, et d'être le saint patron de tous les artisans de France qui tiennent le marteau, depuis le forgeron jusqu'à l'orfèvre, — et le Vénérable de la Loge...

Voici le sens du nom d'Eloi dans le gaulois cimbrique :

Elou, biens, richesses;

Eloua, enrichir.

C'était bien le grand argentier du Royaume.

Châsses en or, trônes en or et pierreries, basreliefs du tombeau de saint Germain, monastères, soins du trésor public, œuvres religieuses, conciles des évêques de France : tout était de son ressort, et il primait partout et en tout.

Dagobert avait la bonne fortune d'avoir su s'attacher ce grand homme, qui, lorsqu'il mettait « sa culotte à l'envers » le lui faisait remarquer avec

bonhomie.

Le juge gaulois était dénommé bret au temps de

César, bret, au singulier ; breith au pluriel.

Dans le nom de Dagobert se trouve une inversion de bret en bert, fort habituelle dans la plupart des

langues.

On dit bertelle pour bretelle; berloque pour breloque; berdouiller pour bredouiller; ter et tres en latin; forsch pour frosch, grenouille en allemand, et mille autres exemples.

Le ver-go-bert des Gaulois, nous dit César, était, chez les Eduens, le magistrat suprême, summus magistratus, le seul pouvant appliquer la peine capitale.

Ver, correspondant au latin per, super, über, over,

hyper;

Go, le Gau;

Bret, juge.

Le suprême-juge-du-Gau.

Trois racines gauloises forment le mot, qui est resté impénétré jusqu'à ce jour, de par l'ignorance officielle des philologues patentés.

En Bretagne, de nos jours, le juge se dit barnour, comme en Galles, de barn, jugement, et our, gour,

homme, dont le g tombe en composition.

Barn provient de bar, barre, le barreau et on, dessus : abrégé en bar'n.

Dans le gallois, baron est le chef, le baron.

Mais le bret a-t-il donc disparu?

Que non pas.

LE « GOBRET » BRETON

En Bretagne, le « monsieur » d'un village, distingué par ses services, serviteur retraité de l'Etat, est le GOBRET du pays, GO-BRET.

C'était autrefois le juge de paix, de la localité, le

VER-GO-BRET étant le grand juge d'appel.

C'est ainsi qu'en fouillant avec soin dans les cendres du passé de notre impérissable nation, nous trouvons tout à coup or, perles, diamants inattendus, inespérés, mais cependant cherchés quand même avec la piété d'un fils qui ne désespère jamais de faire revivre l'image fidèle de nos ancêtres.

Passons le détroit.

« Sermo haud multum diversus », de langage à peine différent, écrit Tacite des Gaulois et des Britanniques.

LE « BRETWALDA » DES « SAXONS »

Si nous comparons l'embarras des historiens anglais au sujet des rois Saxons, qui ont envahi la Grande Bretagne, en face de leur titre de BRET-WALDA, embarras comparable à celui de nos éminents « historiens » et philologues, nez à nez avec le ver-go-bret, que voyons-nous?

Que le bret-wal-da, dont on discute à perte de vue dans les universités anglaises depuis des siècles, est exactement notre propre ver-go-bret... et, cette fois

avec son r en bon ordre : bret, non bert.

Ce serait faire de la peine au lecteur de lui expliquer ce qu'est ce bret-wal-da, ce roi « saxon »

qui portait un titre gaulois...

Car, bret, c'est connu ; wal, c'est gwal, avec chute du g en composition, c'est la Gaule, Gwalia, en gallois ; et da, c'est le même titre que celui du bon roi Da-go-bert :

Le bret-wal-da est le bon-juge-du-gau, de Gaule.

LA FUMISTERIE « ANGLO-SAXONNE » LA GAULE BRITANNIQUE

Et c'est le titre des rois Saxons, dans la vieille Angleterre, qu'ils ont censément germanisée, eux aussi, elle aussi.

Ils étaient rois gaulois de la Gaule Britannique.

Julien, que l'on traite d'apostat, et qui passait son temps à combattre les Francs et les Saxons, les déclare Gaulois.

Voilà qui doit pas mal ébranler les convictions de ceux qui ont reçu le funeste enseignement universitaire en France, et surtout de ceux qui l'ont inno-

cemment dispensé à leurs infortunés élèves.

Les Alsaciens, à qui l'on a raconté, dès leur plus tendre enfance, les trois bobards, à propos des Francs, des Bourguignons, des Wisi-Goths doivent s'apercevoir que ce n'était vraiment pas la peine de payer et de se casser la tête à l'école pour apprendre qu'ils avaient été irrémédiablement bochifiés...

Et ces excellents ANGLAIS à qui l'on fait avaler, primaires et universitaires, qu'ils sont ANGLO-

SAXONS...

Terme inventé, du reste, par le diacre distrait, Paulus Diaconus, et dont ils n'avaient JAMAIS, EUX, ENTENDU PARLER.

ET LES « ANGLO-SAXONS » ?

Il n'y a jamais eu d' « Anglo-Saxons »;

Il y a eu les Angli et les Saxons, et encore n'est-ce pas aussi certain qu'on le croit.

Le terme « Angli-Saxones » a été appliqué aux nouveaux débarqués par Warnefrid, secrétaire de Charlemagne, connu sous le nom de Paul Diacre, Paulus Diaconus, investi des ordres mineurs du temps qu'il servait Didier, roi des Lombards, autant dire d'Italie, qu'il avait quitté pour le grand empereur.

Son autorité ethnique et linguistique était nulle.

Charlemagne mit fin à la royauté lombarde, et remplaça ses « masnadiers » par ses féodaux Francs.

Paul Diacre écrivit de bonne foi cette formule ambiguë, Angli-Saxones, qui a faussé l'histoire depuis des siècles.

En gallois, un Saxon se dit Sais; le pluriel fait Saéson, — Saxons...

Mais, halte-là!

Nous avons déjà vu, par l'étymologie de Jules César, que Saèthar, Saèthor, Saèthour signifie « sagittaire », en bon gaulois.

Saèth-ar, sagittaire-émérite; Saèth-or, même sens;

Saèth-our, sagittaire, archer.

La rédaction de Paul Diacre a créé la confusion séculaire de l'anglo-saxonisme.

Ni César, ni Tacite, ni Pline n'ont fait mention des « Saxons ».

On tire leur nom de séaks, couteau, avec bien du mal; mais c'est « sachsèn » et « sachson » qu'il faut exhiber et mettre sur le « billard » étymologique.

Les Saxons ne peuvent représenter que les Saces, Sacaé, SAQUES, habitants du Bas Danube, de la Moésie, pays actuel des Bulgares, Roumains et Serbes.

Et les Sacaé de Mésie, les SAQUES, étaient Gaulois.

JAMAIS les insulaires de Bretagne ne se sont dénommés « Anglo-Saxons ».

JAMAIS la langue des Angli et des Saxons ne s'est dénommée « anglo-saxon »; toujours elle a pris et porté le nom d' « english ».

Audacieusement, on a publié de volumineux dictionnaires de la langue anglo-saxonne, qui n'a jamais existé, et qui est purement le vieil anglais.

Les Boches tiennent énormément à se rattacher aux Anglais, qui n'y tiennent pas le moindrement, — et ils se raccrochent pour ce faire à l' « anglosaxonnisme », que je suis en train d'effacer de l'ardoise historique et linguistique.

LE « BRETWALDA », « BON-JUGE-GAULOIS »

Les noms des rois « saxons » d'Angleterre sont tous gaulois, — aussi bien que ceux, nous l'avons démontré, des rois venus de Danemark.

Mais, ce qui dépasse l'imagination, c'est la passivité des Universitaires et des lettrés de Galles, d'Irlande, d'Ecosse, d'Angleterre, qui, depuis des siècles, répètent comme des perroquets le titre du roi saxon, du BRETWALDA, en se demandant ce que cela peut bien être, alors qu'un enfant de l'école primaire de Galles traduirait instantanément, instinctivement, BRET-WAL-DA = le BON-JUGE-GAULOIS.

Que conclure, sinon que les Angli faisant simplement partie de la Confédération saxonne, avec des peuples nullement germaniques et que les « Saxons » qui les ont accompagnés dans leur descente en Angleterre n'étaient pas plus « Saxons » que ma pantoufle, si l'on donne le sens de « germanique » à « Saxon ».

Mettra-t-on en doute mes étymologies du nom des « Saxons » ?

Mais, pourquoi, diantre, les « Saxons » de Germanie, étymologiquement étiquetés « Vieux Saxons » par oppositions aux « Saxons » accolés aux « Anglo » d'Angleterre, ne nous disent-ils pas eux-mêmes clairement ce que signifie leur nom ?

La raison en est simple; et c'est qu'ils n'en savent rien, non plus que les Romains les plus savants de ce qu'était le sens des fameux « S. P. Q. R. » : Sénatus-Populus-qué Romanus.

LES SAXONS ET LES ANGLAIS VIEUX GALLOIS ET SAGITTAIRES

Nous avons, à l'étymologie de César, saèth-ar, « sagittaire émérite », « grand sagittaire », donné d'une seulement des formes de ce mot.

Les Anglais ont assez solidement établi leur réputation d'archers habiles pour avoir mérité leur nom qui, dans le gallois même, se dit encore et surtout saés-on.

Or, quel nom les Gallois donnent-ils aux Anglais? Ils les appellent Sais, au singulier, Saéson, au pluriel, réservant l'autre fabrication, saéth-our, pour saéth-gour, chute du g en composition, désignant l'archer — ou plus exactement le fléchier, — le tireur de flèches, le sagittaire, sagitt-èr, sagitt-our.

Les Gallois, évidemment, ne veulent pas être confondus avec la « Saxonaille », qu'ils dénomment superbement Saés-on-ach : « les hordes saxonnes »...

Ce qui n'empêche que les Gallois étaient euxmêmes des Saéson, en tant que Sagittaires, les plus redoutables des troupes britanniques que nous rencontrions devant nous; ce qui prouve la traditionnelle stupidité des Français et des Anglais, s'entretuant au lieu de s'entre-aider fraternellement pour leur malheur, et pour le bonheur des Boches.

Il est encore une étymologie qu'il ne faut point manquer de mettre en lumière : celle des ANGLAIS

TRANQUILLES, DOUX, PACIFIQUES.

De sa, solide, ferme provient immobile, tranquille, au repos, et finalement notre Saïs, tranquille, doux, pacifique, même mot que Saïs désignant l'Anglais dans le gallois.

Ceci est une constatation.

Mais, quant aux ANGLI, nous allons voir beaucoup mieux.

UN GRAND ROI « SAXON » SANS « SAXONS »

Les « Saxons » qui accompagnaient les Angli de Tacite dans leur retour de Germanie en Angleterre, chez les Angli qui y étaient restés, méritant ainsi leur nom de Saïs, créèrent entre autres divisions territoriales portant leur nom, le Wes-Sex comprenant le Sud-Ouest de l'Île.

Eh bien, dans cette « Saxe », la principale de beaucoup, il y avait bien un roi « saxon », MAIS IL N'Y AVAIT PAS DE SAXONS.

Il n'y avait que des Angli, des Englisc, — des Anglais.

Nous l'allons établir, le code en mains.

En l'an 700, le bon roi *Ine*, dont le nom ne signifie rien en germanique, et signifie, écrit *Hyn*, l'*Ancien*, en gallois, et authentique gallois, régnait sur le *Wes-Sex*, et il édicta un *Code de Lois* pour ses sujets.

« Ic Ine, déclare-t-il, mid Goges gyfe West-Séaxana cyning », en anglais moderne :

- « I, Ine, with God's gift, king of the West-Saxons »;
- « Moi, Ine, avec le don de Dieu, (par la grâce de Dieu), roi des SAXONS de l'Ouest ».

Citons seulement un fragment d'un article (46-54-74), relatif au vol :

- « Gif Englisc mon stealth...
- « If (an) English man steals... »
- « If Englisc mon stealth...
- « Si (un) Anglais vole... » simple supposition, bien entendu...

Que vovons-nous?

La loi du roi « Saxon » Ine, Hyn, ne vise pas, ne vise jamais, un « Saxon », mais toujours soit un Englisc, soit un Gallois, qu'il écrit Wéalh, Géalh, Gal. Gallique, Gaulois.

INE, HYN, bret-Wal-Da, juge gaulois suprême, discriminait entre les Englisc, rentrés en Angleterre, et les Gaulois, Gallois qui y étaient restés, de même que les Francs, édictant leurs lois, Salique et Ripuaire, avaient soin de respecter les us et coutumes des Gaulois qu'ils retrouvaient, habitués à l'administration, à la loi romaine.

Les esprits, même les plus incrustés d'anglo-saxonisme, ne seront-ils point frappés de la solidité des arguments qui en nient l'existence.

Et dans l'expression WEST-SEAXANA, que voyons-nous encore ?

Mais, SEAXA-NA, n'est-ce point le bel et bon pluriel gaulois retrouvé dans nos gentilles FLICK-OR-NA de Scandinavie ?

Et ce n'est pas fini.

IRMENSUL - WITTIKIND - VELLEDA CAROLUS - CHARLEMAGNE

Les SEAXA-NA, les Saxons, domptés par le grand Empereur des Francs, Car-oll, Cher-très, en gaulois, latinisé en Carolus, et bochifiié en Karl, qui n'a aucun sens en germanique, adoraient, nous enseigne-t-on, une idole, Irmensul.

Et que signifiait, que signifie Irmensul, ô savants

féticheurs de philologie germanique?

Depuis le temps qu'on cherche après, on doit pourtant savoir où se trouve l'étymologie, le sens d'Irmensul?

La Tour d'Auvergne n'a pas tardé à trouver HIR-MEN-SUL, la GRANDE-PIERRE-(du)-SOLEIL, qui reste plausible, cette grande pierre solaire pouvant être le symbole d'une religion solaire, un men-hir, — grande pierre —, élevée en l'honneur de l'astre du jour ; tout le monde reconnaîtra le men-hir des Gaulois dans le men-hir des Saxons, Hir-men-sul.

Nous voici donc, avec La Tour d'Auvergne chez les Saxons, sectateurs de Zoroastre, rendant un culte au Soleil, animateur de notre Univers, comme les anciens Gaulois, et le personnifiant sous les espèces d'un grand mono-lithe, d'une « pierre-grande », — mèn-hir —, à laquelle ils donnent un nom composé de TROIS MOTS GAULOIS, Hir-mèn-sul, GRAN-DE-PIERRE-(du)-SOLEIL.

Comme germanisme des Saxons, les plus durs-àcuire, les die-hards de la Rive Boche devront avouer que c'est une réussite, et qu'on ne trouverait pas mieux par le marc de café.

Et je crois que nos bons amis Anglais peuvent se rassurer quant au degré de bochisme que leur attribue encore la stupidité universitaire universelle.

IRMENSUL n'était pas que la personnification

matérielle du SOLEIL.

Il en représentait encore la SAGESSE et la JUS-TICE.

Et toujours en langue gauloise.

En mettant au jour l'étymologie jusqu'ici inconnue de consul, mot qui comptait cependant à Rome, nous avons signalé la racine dull, comportant ces acceptions : opinion, avis.

« Bod o un DULL », être du même AVIS, — d'une OPINION.

HIR-MEN-SUL était donc aussi le CONSEILLER de la nation.

Et sous la forme HIR-MEN-SWL, HIR-MEN-SOL, par la variante SWL, il en était encore l'action spirituelle, la raison, le JUGEMENT.

La permutation du D en DD, prononcé S explique tout le mystère du con-sul, co-sul, con-sol, co-sol romain et celui de la statue, du sanctuaire des Saxons, où la Nation tenait ses assises, prenait conseil, et jugeait en dernier ressort, — comme le faisaient les Gaulois, nous dit César, une fois l'an, chez les Carnutes.

Le centre de résistance des Saxons, exaltés par les exhortations et les bardits, leurs Druides et leurs Bardes, était ce temple d'Hirmensul, et c'est là ce que Charlemagne voulut détruire et détruisit à coups redoublés.

Le champion de l'indépendance saxonne, Wittikind, portait, lui aussi, un nom clairement gaulois, signifiant le Chef Spirituel, de cyn, chef, et gwydd, déjà étudiés à fond.

Gwydd, savoir, connaissance, science, a formé Druide, par dar, suprême, supérieur, qui a qualifié le chêne, l'arbre sacré, et wydd, par chute du g en composition, soit : dar-wydd, abrégé en d'r-wydd, savant, théologien.

Gwydd, wydd a donné à l'anglais wise, sage ; wisdom, sagesse ; wit, esprit, bel esprit ; witty, spirituel, bel esprit ; et c'est de formation identique que s'est formé WITTY-CYN, WITTY-KING, dont le D final est explétif, tout comme le G final dans king, kong, roi, en anglais et scandinave.

A l'allemand, wvdd a donné les mots correspondants cités pour l'anglais :

Wissen, savoir; wissen-schaft, sagesse, science; weise, sage; weisen, faire voir, faire comprendre; weis-heit, sagesse.

« Ier-GISS-mein (pour *meiner*) *nicht* », « ne m'oubliez pas » serait un vœu sans paroles si le gaulois *gwydd* ne l'exprimait point.

Wydd a donné VID-EO, voyant, sachant-je vais, au latin, dont nos latinistes cherchent en vain l'origine.

Et c'est ainsi, encore, que le germanique aurait formé l'anglais, et le latin le français.

Il faut ici constater la connexion du bon vieux français CUIDER, avec la famille de gwydd, — gwyz — ;

« Tel, comme dit Merlin, CUIDE engeigner autrui... »

La racine de cuider est gwyd, vouloir, désir, passion.

En faire à sa GUISE, à sa MODE, à son CAPRI-CE, ne se pourrait sans cette racine ; cette acception de GUISE est passée dans l'anglais WISE.

GUIDE, GUIDER, anglais GUIDANCE sont des rejetons de GWYD.

Multiplions les preuves du celtisme des Saxons, alors que personne n'en peut produire une seule de leur germanisme.

— Pourtant, patron, les *textes* du roi Ine, HYN, sentent joliment le boche, et la traduction anglaise s'en... ressent à plein nez ?

— Tant mieux, mon jeune maître ; car cela va nous donner une occasion de plus de montrer comment ces assonances dissimulent la réalité.

Commençons par IC, je, moi, qui paraîtrait provenir de l'allemand ich ; mais l'allemand ich n'a pas de raison d'être.

Le gallois, gaulois YCH est celui qui va d'abord, et celui-là, c'est bien la première personne, je, moi?

YCH est si bien un pronom personnel gaulois que le gallois, y renonçant pour la première personne, qui se dit mi, « moi », l'a appliqué à la seconde du pluriel : ych « vous ».

Le vieil anglais IC, les formes ik, ikké, des langues du Nord et l'allemand ich procèdent du gau-

lois ych.

Le latin égo, vieux latin éco, le grec $ég\hat{o}$ sont issus du gaulois, n'ayant aucune racine dans leur propre fonds.

Eco, égo se comprennent éc-o, ég-o, dont l'o final est l'o celtique, le; je-le, moi-le, comme l'ich allemand se comprend aussi « le moi ».

L'YCH gallois, breton est un personnage d'importance toute première, S. M. le BOEUF en personne, dont le pluriel fait YCHEN, YCHAIN, donne ox, ochs et oxen, ochsèn à l'anglais et à l'allemand, comme au scandinave.

Et ensuite:

...INE, HYN, le VIEUX, l'Ancien est vu bon pour le gaulois, sans trace de germanisme.

Puis:

...MID GODES GIFE, — avec la grâce de Dieu. MIT signifie, il est vrai, AVEC en allemand, et chacun l'a retenu du GOTT MIT UNS, — Dieu avec nous.

Nous avons commencé par « dé-gotter » le « vieux Dieu», et le purifier de toute attache et tache bo-chique ;

Nous montrons dans UNS, OUNS, nous, une simple inversion du mot français, OUNS pour NOUS.

L'anglais dit US.

Reste le MIT, qui ne va pas traîner:

MID, avec; vieil anglais, mid; anglais, with; gothique, mith; sanscrit, mithas.

Tous ces mots sont issus du mot racine celtique, gallois, irlandais, gaulois, MED et MID.

De là également le latin médius, et di-mid-iom, central, demi, — dimidium, dont les latinistes cherchent en vain les racines là ou elles ne sont point, dans le latin.

MED, gaulois, est le centre, et MID en est une forme indiquant le partage, par extension.

La permutation du D en S a formé le grec mésos, més-os.

Textuellement, dans GOTT MIT UNS, mit signifie Dieu au milieu de nous ; en anglais, God unto us.

Le vieux gaulois atteste la paternité celtique de MED, dans médio néméton, « sanctuaire, bois sacré du milieu ».

Les latinistes remarqueront que némétum, augmentatif gaulois de némus, bois sacré, manque au latin, qui possède régulièrement virgul-tum, vinétum, olivé-tum, et autres dont les noms ne me viennent pas sous la plume, fréquentatifs de virgulta, verge, « bois taillis » ; « champ de vigne » ; « oliveraie ».

Et surtout pas de « toum-toum », pour reproduire le mot gaulois racine ton « quantité », grand nombre », dont le latin a fait tom, tum.

Voici donc proprement nettoyé, liquidé le fameux Gott mit uns, ce qui remet en puissance celtique, gauloise, le MID de MID GODES GIFE, de la Loi du Roi Saxon sans Saxons, HYN-le-VIEUX.

Le mot qui vous a encore une jolie assonance et résonance germanique est le suivant, GIF, en anglais GIFT, don, grâce.

Les verbes sont géb-en, allemand, donner ; give, anglais ; giba, gothique, et ces verbes ne trouvent leur racine que dans le celtique : le germanique ne donne absolument rien.

La racine est HYB, HYBAR, apte à pourvoir, qui a été GYB, GYBAR, et a perdu son G initial, comme le cas est si fréquent.

La forme gothique GIBA est curieusement proche du celtique, HYBAR, dans laquelle nous trouvons la forme permutée de PAR, racine du latin, par-iré, enfanter, engendrant-aller et le suffixe BAR, productif, qui orne pas mal de mots allemands, tels que frucht-bar, porte-fruits, fructueux.

- Patron, un si beau « suffixe » : BAR, voilà que vous l'enlevez à frère Boche!
- Les radicelles gauloises de PAR, BAR, sont pa et ar.

PAR, mutation BAR est la « cause productrice ; l'essence ; le germe ; la graine »

BARA, le PAIN, qui donne la vie, n'est-il pas un superlatif de BAK, BAR-A — le très nourricier?

Que restent-il, que les apparences, de « germanique » dans le texte légal du roi HYN, le « VIEUX » ?

- Oui, mais, patron, il reste encore le chiendent de cet article : « Gif Englisc mon stealth », car il n'est pas un Anglais, pas un seul, qui ne dira ce texte carrément anglais, « if an English man steals », est « saxon » et donc « germanique ».
- Ce sont des apparences de cette sorte qui troublent l'entendement des Anglais, et des autres, de par le monde.

Si les Français capitulent à la première sommation, qui donc défendra la cause, la PRIMAUTÉ gauloise ?

L'anglais IF, si, a perdu, à son tour, son G initial, car c'est le vieux GIF de l'an 700, GIF qui est parfaitement comorme à l'étymologie, et ceci se conçoit d'autant plus que le « si », repété mille et mille fois par jour dans toutes les langues par chacun de

nous s'est aisément abrégé chez nos voisins, toujours expéditifs et économes de leur temps, qui est de l'argent...

GIF conserve le sens gaulois originel, et signifie, en abrégé, « étant *donné* que », « GIVEN that an Englishman steals ».

- Vous m'en direz tant ; et moi qui croyais savoir l'anglais...
- L'anglais est une mine celtique, et il s'embarque sans biscuit celui qui se lance sur l'océan étymologique et linguistique sans le savoir à fond et dans les coins.

Quant à l'article indéfini A, AN, — un — il forme avec IF une paire de mots qui composent largement la moitié de toute conservation en anglais.

Et cet article est, bien entendu, celtique, gaulois ; c'est le primitif du breton AN, AR, AL, et d'Arbois l'a très bien senti.

Nous voici, enfin, parvenus à notre ANGLAIS, des ANGLI de Tacite, dont la signification est stupéfiante de vérité :

Les ANGLAIS, En-Gli, sont les VIEUX GAU-LOIS: HEN-GALLI, HEN-G-LI, HEN-GLI.

Ceci mérite une étude serrée, qui va suivre, mais il nous faut d'abord le dernier mot du texte : le verbe voler, to steal, prononcé stîl, en anglais; gothique, stilon; allemand, stehlen.

Les philologues allemands sont fort embarrassés; ils supposent, et avec un prudent point d'interrogation, comme racine de stéhlèn, voler, cet autre verbe, stéllèn, placer.

Il n'y a qu'à noter cet enfantillage, et à trouver la racine de *stîl*, là où seulement elle se trouve, dans le gaulois.

En anglais, le TILL est la CAISSE, le TIROIR-CAISSE, — et déjà nous voyons se profiler l'ombre du voleur...

La racine de TILL est le gallois TYLL, « trou », qui fait TYLL-WR, perforateur, et toute sa famille de dérivés.

Le till, la caisse, est un trou, une cache, dans quoi on introduit l'argent par une fente, perforée dans le comptoir.

YS, « ce qui sort de... » complète le sens de stîl, voler, vider la caisse; ys abrégé en 's : 's-tîll, STEAL.

La 3^e personne du singulier de steal, he steals, il vole, rend un compte exact du « saxon » stealth, le th doux représentant l's de l'anglais.

YS est à la fois par ses diverses acceptions l'arti-

cle, l'émanation, et l'ardeur du feu.

LE STYLE, STILUS, STYLET, STILETTO

Le STILUS des Romains, pointe de métal écrivant dans la cire des tablettes, n'a pas d'autre origine que le TYLL-OUR, TYLL-OR, le perforateur gallois, gaulois, auquel est resté attaché l'article ys, 's.

Le STYLE s'en est suivi; puis le STYLET; le STILETTO; et finalement le... STYLO, lequel, avec plume d'or, se doit dénommer correctement, philologiquement, gauloisement, STYLL-OR...

C'est en vain que nos étymologistes latins cherchent encore aujourd'hui la racine du stilus et du

style, et les nôtres celle du stylet, du stiletto.

Le Dictionnaire Etymologique Latin indique que l'Y de STYLE est fautif, et « dû à un faux rapprochement » avec le grec stulos :

Nous voyons, au contraire, que c'est la graphie du latin stilus qui ne répond pas correctement à son

origine.

TILLIUS CIMBER

Il est des noms prédestinés.

Parmi les dérivés de TYLL se trouvent TYLLU, trouer, et TYLLOGI, trouer comme une écumoire.

Et c'est bien ainsi que Jules César tomba percé de trous, de coups de TYLL-OUR, perforateur, homme ou stylet.

Or, l'exécuteur de César fut TILLIUS CIMBER, le CIMBRE, le GAULOIS TYLLIUS, de TYLL-Y-UR, TYLL-Y-OUR, par chute du G de GUR, en composition.

C'était après une séance du Sénat, dont César

était « princeps », président.

CESAR SONGEAIT...

Les sénateurs étaient sortis, à l'exception des conjurés, parmi lesquels Brutus, exalté sans consistance, Cassius, l'ennemi de César et de sa « gens », âme du complot, de TILLIUS, l'un des chefs gaulois que César avait fait sénateurs, et d'un quarteron d'autres mécontents, dont la liberté de Rome et la République étaient les moindres soucis.

César avait comblé de ses bienfaits ses adversaires et ses ennemis, à part des irréductibles comme Cassius, et son prestige était tel, et son froid courage, qu'aucun des conspirateurs n'osait l'approcher.

César était à la veille de partir en Orient, dont il avait préparé la conquête avec minutie, ayant nommé à Rome et dans tout l'Empire, des fonctionnaires à tous les emplois pour plusieurs années, sachant bien qu'il ne s'agissait pas d'une promenade militaire comme celle où son malheureux ami et collègue Crassus avait laissé sa vie, ses aigles et ses légions.

C'est un immense empire que César voulait donner à Rome, l'Asie Mineure, qu'on appelait Gallia Minor, la « Petite Gaule » agrandie, du Pont, organisée, avec ses quatre capitales, dont l'une, Ancyre, est maintenant, sous le nom d'Angora, celle de la Turquie renaissante, et dont les

Gaulois eussent joué le même rôle que ceux de la Gaule Cisalpine, son gouvernement d'alors, inépuisable réservoir de braves, qui lui permirent, en huit ans de luttes acharnées, de conquérir la grande Gaule, et de refaire l'unité italo-celtique, l'unité Gallo-Romaine.

César songeait.

Il ferait enfin, enfin, le chemin d'Alexandre, dont la jeune gloire l'avait toujours hanté, au point qu'il se surprenait à pleurer, à trente ans, de n'être rien encore, et de n'avoir rien fait, alors que le fils de Philippe, le brillant élève d'Aristote avait tout conquis, jusqu'aux Indes, et rempli l'Univers de son inoubliable renommée.

Oui, il enverrait à Rome, au Sénat et au peuple Romain, des trésors éblouissants et des trophées sans nombre; il saurait bien, à force d'indulgence, de bonté, de largesses, se rallier les cœurs de cette poignée de mécontents, dont les yeux évitaient les siens...

César, méditatif, s'apprêtait à sortir du Sénat lorsqu'il trouva devant lui Tillius, qui avait osé, porteparole des Sénateurs et notables Gaulois de Rome, lui demander la grâce et la liberté du fils de Celtilis, Vercingétorix, qui allait, après six ans d'ignominieuse captivité dans un silo de la prison Mamertine, servir au triomphe de César avant d'être lâchement mis à mort, lui, le plus vaillant des adversaires, le plus noble des prisonniers, prisonnier volontaire, se sacrifiant pour le salut de ses compagnons et de ses soldats.

César, marchant les yeux grands ouverts à son destin, privé des conseils de sa mère Aurélia et de son vieux maître Gniphon, refusa; et Vercingétorix, chargé de chaînes, lui cria:

LES MIENS ME VENGERONT

Or, Tillius tenait dans sa dextre un placet qu'il tendit à César, et celui-ci, comprenant que quelque chose d'insolite allait survenir, repoussa la main tendue vers lui.

Tillius, aussitôt, mit un genou en terre, et, saisissant la bordure de pourpre de la toge du Consul, la tira violemment vers le sol : le charme était rompu; la majesté consulaire était atteinte; les conjurés se ruèrent, — ils étaient braves, et ils étaient trente... — sur celui qui allait leur donner un monde et porter au zénith la grandeur de leur Patrie...

Ainsi tomba Jules César, à cinquante sept ans. Ses légions allaient s'embarquer; au milieu d'elles, il était sacré : il ne fallait point qu'il partît. Il ne partit point...

LES ANGLAIS DE TACITE

« ANGLI » ÉTABLIS EN GERMANIE ÉTAIENT ET SONT DE PURS GAULOIS

Il y a de drôles de corps dans le monde scientifique, surtout archéologique, philologique, historique.

Aussi ne suis-je pas surpris de voir toutes les Universités de la terre enseigner que les Anglais sont les descendants germaniques des Angli que signale Tacite en Germanie, alors qu'il est évident, — je vais du moins le prouver, — que ces Angli de Tacite, sont des Gaulois d'Angleterre, nullement Germains, par conséquent.

Ces ANGLI, avaient même pris soin de revendiquer leur origine, leur nationalité gauloise, en spécifiant, dans leur nom, ANGLI, leur descendance, HAN, de la RACE GAULOISE : HAN-GLI, crase de HAN-GALL!

FILS DES GAULOIS, tel fut, est et sera toujours

leur arbre généalogique.

Se figure-t-on que ce sont les ANGLI rentrés de Germanie en Grande-Bretagne qui ont donné leur nom à l'ANGLE-TERRE, — ENGLAND ?

L'Histoire est écrite des douzaines de siècles après

les premiers événements qu'elle ignore.

Les Gaulois ont peuplé l'Angleterre, évidemment, bien longtemps avant que Tacite ne l'ait constaté,

par l'identité du langage.

Aussi bien les étymologies que l'on nous donne du nom de l'ANGLETERRE sont aussi puériles que celles que l'on applique aux ANGLAIS, dont un Pape, recevant une ambassade de fils d'ALBION, aurait dit : « Ah, qu'ils sont beaux ! Ce sont des ANGELI, — des Anges... »

Les Anglais sont beaux garçons, certes; je ne dis pas le contraire, étant fils des Anglaises, qui sont d'admirables Gauloises; mais ce bon Pape, en s'exprimant de la sorte, n'a sûrement pas entendu mettre en jeu son infaillibilité philologique...

Il faudrait des pages pour énumérer les sornettes

accumulées autour de ces étymologies.

ENGLAND

ENGLAND BRITANNIA : RIVAGE SACRÉ
TERRE DES JUGES

England, dont nous avons dérivé le nom de hèn, vieux, et de glan, rivage, avec article suffixe 'd, se peut dériver tout aussi bien de èn, « sacré », « divin », mot de notre vieille connaissance, — d'autant plus que hèn, « vieux », ancien », est issu de deux radicelles, hy, particule intensitive, et èn, déjà expliqué:

En effet, le « vieil âge », l' « antiquité » est essentiellement vénérable, et hy-èn, a formé hèn par crase : « très vénérable ».

L'« Ile des Saints » est, depuis longtemps, l'Irlande; mais cette consécration s'étendait, autrefois, à l'île Britannia, conservatoire de la religion, de la science des Druides, où les Gaulois, nos Pères, allaient compléter leurs études dans des Bangorau réputés.

Tirer le nom des Britons, Bretons britanniques, de ce que ces Gaulois insulaires se peinturluraient le corps ou s'habillaient d'étoffes multicolores, du gaulois brit, multicolore, est de l'étymologie si indigente qu'elle ne mérite même pas le compliment de « populaire »...

Britannia est la Terre des Juges, Bret-tan, nom formé de bret, juge, au singulier; et Bréit-Tan, formé de juges, au pluriel, avec Tan, terre, mot gaulois incontesté, — que l'on trouve dans Lusi-Tan-ia, Mauri-Tan-ia, et tous les noms orientaux tels que celui de la Perse, le Farsistan, l'Afghanis-Tan, le Béloutchis-Tan, et autres.

Notre BRET-TAN, *Bre-tagne* par simple nasalisation *n'*, pas besoin du latin *Britannia* pour être la *Bretagne* :

C'est un nom gaulois tel quel; et le nom insulaire Bri-tain est le même construit avec breit, pluriel, dont les Romains ont construit Britannia.

Des quatre nations gauloises, Bretagne, Pays de Galles, Irlande, Ecosse, c'est la Bretagne qui seule conserve encore couramment le titre du juge Gaulois, le BRET, dans son Go-bret, l'ancien juge du Gau, devenu maintenant, sous ce vocable ancestral, le « monsieur », le « notable » du pays, retraité des services de l'Etat, professeur remarquable, homme considérable par sa situation et ses vertus.

Ce qu'on nous raconte de l'invasion de la Bre-

tagne par les Gallois, qui s'y sont réfugiés à certaines époques assez récentes, et qui auraient donné son nom à notre Bretagne ne comporte nullement

ce qu'on en veut déduire.

Bien avant ces reflux des Gallois dans la Bretágne ancestrale, il y avait déjà eu de ces mouvements de va-et-vient de ces populations en rapports constants et journaliers, par cette mer qui, loin de les séparer, les réunit fraternellement; et il était tout naturel que les uns et les autres, en cas de danger national, se réfugiassent chez leurs frères de race.

On tire aussi Brython, de brut, Brouth, « tumulte », « bruit », Brython étant le pluriel collectif du mot, qui signifierait ainsi les guerriers ; mais on en tire aussi le nom des Ecossais, et avec le sens

de Picti, « peinturlurés »...

C'est dire qu'on tire n'importe quoi n'importe comment de tout et de rien.

ROGATIONS TRIOMPHALES

LA DÉESSE NERTHUS DES ANGLI EST GAULOISE

Passons donc, avec Tacite, en Germanie, et voyons

ce qu'y sont et ce qu'y font les ANGLI.

Tacite énumère SEPT PEUPLES, dont les ANGLI, — et ces sept peuples qui portent tous des noms gaulois, ce que Tacite n'a point relaté, — ADORENT TOUS LA DÉESSE NERTHUS.

Ces SEPT peuples sont voisins; chacun conservant son indépendance, Nuithones, Suardones, Van-

giones et autres.

Les Angli sont stationnés sur le rivage Cimbrique, au Sud-Ouest du Danemark.

Il est remarquable que cette agglomération de peuples en pleine Germanie n'ait rien de commun avec les divinités germaniques, et qu'ils s'adonnent au culte d'une déesse dont Tacite situe le sanctuaire EN DEHORS DE LA GERMANIE, DANS UNE ILE DE L'OCEAN, spécifie-t-il :

- « Est in insulâ Océani... »
- Le cette déesse porte un nom gaulois indiscutable, NERTHUS, la déesse protectrice du peuple, puissante, secourable.
- « Ces peuples, écrit Tacite, croient que cette divinité s'occupe des affaires des HOMMES », ce qui, pour un Romain de cette trempe, était d'une touchante naïveté.

L'île de l' « Océan » où résidait NERTHUS ne pouvait être que l'Angleterre, où l'Irlande, car c'était dans un lac que les prêtres, les druides, disaient que son char était immergé; et il n'y a pas de lac dans les petites îles de la Frise, et la Mer du Nord n'est point l'Océan.

NERTHUS se manifestait solennellement parmi ses peuples une fois l'an.

Quand revenait, chez les Angli et les six autres peuples de la confrérie de NERTHUS, le temps des ROGATIONS, qui voyait à Rome les processions des Frères ARVALES, comme on les voit encore dans nos villages, où les hommes des champs, faisant cortège à leur curé, avec la nuée des petits enfants de chœur en blancs surplis, chantent les répons aux invocations rituelles, appelant les bénédictions du Très Haut sur leurs durs travaux, sur leurs belles récoltes, long espoir de la famille et de la Nation, alors les prêtres, les anciens du peuple, chez les sept nations confédérées, frètaient un navire, et envoyaient chercher, dans son île, la déesse propitiatoire.

Voici le char mystérieux dans lequel s'abrite la divinement bonne NERTHUS, hissé à bord; le chef de l'expédition met à la voile et cingle vers le rivage cimbrique, et, traînée par des génisses blan-

ches, NERTHUS commence sa randonnée parmi ses

peuples enthousiastes.

Ennos Lasès juvaté, Dieu Lares soyez-nous propices, chantaient les Frères Arvales bénissant les moissons, de reposoir en reposoir, dans l'antique Italie gauloise; et partout, de par le monde celtique la même invocation se répétait, répercutée par les échos de millions de cœurs ardents, de voix suppliantes.

Après quoi, la déesse reprenait la mer, et demeurait invisible jusqu'aux semailles de l'année sui-

wante.

LES ANGLI ÉTAIENT ET SONT LES « VIEUX GAULOIS »

Où voit-on, en tout ceci, trace de coutumes, de croyances, de religions, de divinités germaniques ?

N'est-il pas évident que les Angli restaient reliés, par leur re-ligion, à la terre ancestrale, l'île de Bretagne, à leur divinité protectrice, qu'ils allaient quérir rituellement par delà les mers, pour lui rendre leur hommage solennel chaque année, en prières et chants d'allégresse par tout le pays des sept peuples, ses adorateurs, établis en Germanie?

Les Angli, dont le nom signifie visiblement Hen-Gli, Han-Gli, crase de Hèn-Galli, Han-Galli, « Vieux Gaulois », étaient venus s'établir en Germanie exactement de la même façon que les Gaulois de la Gaule, et en nombre peut-être tout aussi considérable, et certainement pour la même raison : la surabondance de leur population « INNOMBRA-BLE ».

[—] Avez-vous un texte, me demanderait le sévère Fustel ?

[—] Hélas non ; mais qu'à cela ne tienne, je vais en fabriquer un ou deux, avec la complicité de Jules César et de Tacite.

Nous savons déjà, par le grand Jules, que « lorsque César débarqua dans l'île de Bretagne, il y trouva une population innombrable, et des édifices très denses, construits « moré gallico », — dans le style gaulois.

Ce « style », disons-le en passant, était le « style gothique », de gau, gaulois; ty, construction; ic, finale formant l'article; et ty pouvant se permuter en thy, en composition, nous avons les deux orthographes, gotic, gothic comme résultat.

Le « style gothique », c'est désormais archi-connu, c'est le « style français », le vieux style gaulois, qui, nous a donné finalement l'ogive, le style de l'Ile de France, et qui lui a donné son vieux nom gaulois.

Les Scandinaves ne possèdent qu'une cathédrale gothique, celle d'Upsala, — et c'est l'œuvre d'un architecte parisien...

Et quelle était la langue de ces populations britanniques ?

Tacite nous l'a dit:

La langue gauloise, à de légères différences près : « sermo haud multum diversus »; le langage ne diffère guère.

Nous voici donc dans la grand-île, en présence d'une population gauloise surabondante, logée dans des constructions de style, — et non point dans les paillottes d'Ernest Lavisse, — et qui, pour la même raison que les Gaulois de Gaule, ont envoyé au dehors des colonies considérables.

Seulement, ayant à leur disposition la mer, elles ont déferlé, par les vastes estuaires de la Tamise, du Wash, de l'Humber, sur les côtes du continent, depuis la Norvège jusqu'au fond de la Baltique, où nous en retrouvons en Esthonie, grâce à Tacite, tout un peuple britannique, les Aestii:

« Les AESTII, nous dit le grand historien de Rome, ne parlent pas non plus le germanique »; « Ils parlent le gaulois, mais un gaulois se rapprochant du britannique ».

Et ceci ne prouve-t-il pas péremptoirement l'induction que nous avons tirée des faits, de la raison, des textes, que ce sont les Gaulois de Grande-Bretagne qui ont essaimé en pays Scandinaves et en Germanie, et dont les sept peuples de Nerthus, An-Gli, Hèn-Gli en tête, avec les Estes, ou Aestii, étaient les représentants évidents?

On ne peut supposer que ce soient des colonies venues de la Gaule continentale qui aient envoyé en Germanie les sept peuple fidèles au culte de NERTHUS, puisque cette divinité avait son sanctuaire dans une île britannique; et encore puisque, voulant quitter la Germanie, ils ont regagné leur habitat ancestral par la voie de mer.

De même, il faut bien que les ESTES, les AESTII, établis dans le pays baigné par l'extrême Est de la Baltique, car « ils parlaient le gaulois dialectal de Grande Bretagne ».

- C'est de là, patron, qu'est resté aux Anglais ce terrible accent...
- Et serrant la question de plus près, comment s'étonner de trouver des ANGLI, des GAULOIS BRITANNIQUES tout près de nous, à l'Est du Danemark, alors que nous en trouvons, officiellement repérés par Tacite,
 - ... et « avé l'assent »...
 - ... dans le fin fond de la Baltique?

Et si avec de semblables textes « nousté Fustel » et ses dévots ne se déclarent pas satisfaits, eh bien, nous en « sortirons » d'autres, et d'autres encore.

Le tout est de savoir lire et observer; et je ne sortirai pas des textes et des faits. ALBION RIVAGE SACRÉ - ABONDANCE DE BIENS

Cette expression, la « Vieille Angleterre », n'estelle pas la traduction de « Hèn-Glan », le « Vieux Rivage » ?

Il est une autre étymologie d'En-Gland, En-Glan-éd, En-Glan-'d, « Sacré-Rivage-le » : le Rivage Sacré, le Noble Rivage, à quoi correspond l'En-Gli, le Noble Gaulois.

Répétons-le à satiété, les racines multiples se soutiennent au lieu de se détruire; elles ont aidé à fixer les mots et les noms dans la mémoire des hommes, à travers les siècles.

Je ne rejette rien de plausible; j'expose; je propose; je n'impose pas mes conclusions, laissant aux esprits curieux et soucieux de vérité le soin d'exercer à leur tour, et tout à loisir, leur perspicacité.

NERTHUS & NERON

L' « ANTHROPOS » VULGARIS ET L'ANÊR GRECS

La Gaule est grande.

Des rivages sacrés de Bretagne, faisons un bond jusqu'à Rome, où nous allons retrouver une trace officielle, de notre NERTHUS.

La racine de NERTHUS est *triple*, et cependant unique, singulière trinité, émanant avant tout de NER, l'un des noms de Dieu chez les GAULOIS.

Le nom de NÉRO, NÉRON reproduit cette origine à la lettre, avec l'augmentation ôn, le DIEU-SUPRÊME, BEAU, IDÉAL.

On sait que ce surnom est SABIN, c'est-à-dire incontestablement GAULOIS, et était particulier à la « gens » Claudia, dont sortit le monstre Néron, et l'Empereur CLAUDE, l'un des meilleurs de Rome.

Ceci nous conduit, inversement, à dire que les SABINS, une fois de plus, étaient incontestablement GAULOIS.

Les Romains n'ont retenu de NER que le nom d'une déesse guerrière, NÉRIO.

Et de NÈR, comment tirer notre NERTHUS?

De deux façons, dont la première est donnée par Owen Pughe, parmi les trois douzaines de dérivés de NÈR: l'adjectif NÈR-THUS, puissant, secourable, adjectif formé régulièrement.

La seconde manière voit sans TUS le PEUPLE, ce dont nous avons déjà parlé : la déesse protectrice du peuple.

Et il en vient à l'esprit une troisième; car, si en breton, TUD, en cornique TUS est le pluriel de dên, dyn, homme, dans le gallois TUD s'étend à la CONTRÉE, au PAYS, et NER-TUD, ou NER-TUS est la protectrice du pays.

NÉR a-t-il quelque rapport avec le mot grec anêr, homme, homme de valeur, vir, anthropos étant l'homme, homo, quelconque ?

ANÊR, A-NÊR, par A intensitif, serait le trèsdivin, et il ne nous resterait plus qu'à nous insérer dans cette catégorie, laissant aux voisins celle de l'anthropos vulgaire.

Mais, AN-ÊR, an étant l'article gaulois accolé à êr, pour Fêr, Fear, Fir, Vir me paraît plus sage, bien que l'orgueil humain ne le soit guère.

Anêr, en tout cas, est un mot, mais « anthropos » est une définition.

Parmi les étymologies qui ont le plus intrigué les interlocuteurs du *Cratyle*, celle d'anthropos tient la corde, et Socrate s'y est emberlificoté en plein, avec le divin Platon.

En résumé, les étymologistes grecs ont vu dans anthropos celui qui regarde en l'air, et Ovide, dont toutes les étymologies relèvent de la métempsycose la plus fantaisiste a pu, cependant, tirer de cette définition fautive un vers joliment frappé :

Os homini sublimé dédit, coélomque tuéri :

« Il (le Créateur) a donné à l'homme un visage sublime, et (la faculté) de regarder le ciel. »

Or, de tous les animaux, l'homme est le seul qui regarde ses pieds... et encore, bien des fois, ne sait-il pas où il les met.

An-thro-pos se compose de trois mots gaulois, qui signifient celui-qui-a-les-pieds-transversaux ;

An, le; thro pour thros, linteau, transversal; pos, mot primitif que nous avons étudié; le tout du gaulois!

LE-PIED-TRANSVERSAL

L'homme est, en effet, le SEUL animal qui se tienne vertical sur ses pieds horizontaux, transversaux, comme c'est le SEUL qui regarde constamment ses pieds.

La poule, entourée de ses poussins, — contemplator énim, — explore constamment le ciel, guettant l'épervier, dont la moindre approche, en ses orbes sinistres, la transporte de fureur, fait d'elle l'héroïne de la basse-cour, qu'elle assourdit de ses clameurs.

Les pigeons regagnent leur colombier; le lapin fait la culbute dans son terrier; le paysan décroche son fusil.

C'est la poule qui regarde en l'air; pas lui...

Il n'a pas le temps.

Les petits singes découvrent l'ennemi au plus loin, au plus haut des cieux : ils se jettent sur le ventre, dans les hautes herbes, et poussent des gloussements étouffés de terreur tant que l'ennemi n'a point disparu, lorsque tous les hôtes des champs et des bois ont retrouvé leur quiétude et leur ramage.

L'ALSACE TRES CELTIQUE DANS LA FRANCE TRES CELTIQUE

ET LA « NURUS » LATINE ? NORA LA « SCHNUR » BOCHIQUE ?

Aimez donc la raison...
Boileau.

Parmi les noms d'amitié que les Gaulois appliquaient à leurs proches, celui de la BRU, NUR, NORA était le plus beau; c'était, en effet le vase d'élection, l'espoir de la famille, la succession assurée des ancêtres.

Les latinistes se battent les flancs pour trouver l'étymologie du mot latin, nurus, et de sa forme plus tendre de nora, qui est restée l'un des noms de nos filles les plus beaux, NORA, avec sa sœur MANON.

Ils en sont restés au sanscrit snusa, déjà invoqué du temps d'Eichhof, et dont la racine, proposée timidement, serait snauti.

La racine de *nurus*, *nur-us*, s'offre telle quelle, dans le gaulois de Galles, et dont le sens répond merveilleusement à son précieux objet :

NUR, a pure body, or being; essence; soit:

NUR, un corps pur, ou être pur; une essence.

Et c'est bien ce que doit être la BRU, la « BELLE-FILLE ».

Si nous montrons maintenant les radicelles de NUR, qui sont ny, très, parfaitement, et ur, PUR, SACRÉ, INVIOLABLE, SAINT, nous trouvons, dans le gaulois, le caractère pur, sacré, inviolable, saint de la BRU.

Et ce n'est point précisément une... brute.

Comment la *mutter-sprache* a-t-elle pu s'y prendre pour fabriquer sa forme, schnur, du gaulois nur ?

La mutter-sprache a reçu du gaulois, le mot nur précédé de l'intensitif IZ, IS, étudié dans Sinistus, Syn-iz-tûs.

IS-NUR, abrégé en 'SNUR, puis, dans le « haut allemand » éternué, comme une quantité de mots, en SCHNUR, signifie :

La précellente pure, sacrée, inviolable, sainte.

Le mythique « ancien haut allemand » était le gaulois SNUR, tout comme le « vieil anglais » SNORU.

Le lecteur appréciera, une fois de plus, le comique de ce providentiel « ancien haut allemand », tiroir inventé par la philologie d'outre-Rhin pour y serrer les racines gauloises, et les en sortir, à point nommé, maquillées en germaniques.

Quant au « vieil anglais », pas plus que le « vieux haut allemand » il ne contient ni la racine NUR, ni les radicelles, NY, UR; et c'est donc du pur gaulois, Hen-glisc, et du plus vieux, père de la nurus romaine, toujours vivace et prolifique dans le Pays de Galles, en l'an 1933.

NUTRIRE - NOURRIR - NOURRICE - NOURRITURE

Et si j'entr'ouvre l'armoire aux hypothèses, j'en présenterai une pour l'étude du verbe nutrire, nourrir, dans lequel on se perd depuis toujours. Si donc je m'abuse, je ne serai pas le premier; ni le dernier.

J'estime que le verbe nourrir est formé de notre nur et de iré, aller : nur-allant, aller-nourrissant.

Et que nourrice est le même mot que nur-us, formé de nur, et de is, parfaite.

Directement du Gaulois.

Mais le latin nutriré?

Abomination de la désolation! Je suis enclin à penser que ce verbe s'est formé de nur et de itur, it-ur, va-homme, on va, bien connu par la citation

sic itur ad astra, ainsi va-t-on aux astres.

It-ur est du gaulois solidement établi.

A nour-itur, dont nourriture procède par ses racines et, par la réceptivité de la race, se sera ajouté normalement l'infinitif iré, aller, pour donner nuritur-iré dont une crase a dû faire nu"t'r-iré, nutriré.

Sé non è véro, il y a plus faux et plus infiniment ennuyeux.

Le latin est venu; le Gaulois est resté.

Et c'est le Gaulois qui avait formé le latin.

BRUTUS

UN ROMAN DE « BRUT », LE BRUIT

Brutus n'a pas de racines en latin.

Les plus hautes autorités opinent que ce nom si connu, avec son qualificatif de brutalité, doit être d'origine osque.

Cela revient au même, pourtant, l'osque étant l'un

des dialectes gaulois créateurs du latin.

Nous avons effleuré l'étymologie de Brutus à propos de celle des Bretons, et la racine de Brutus est Brwt, Brout, BATAILLE, ou Brud, Brut, CELE-BRITÉ.

Brud, Brut, c'est une chronique, un mémoire, une histoire; une réputation; un « bruit ».

Un « Roman de Brut » est un Roman historique, étymologiquement.

LA FILLE « TOCHTER », « DAUGHTER » EST LA VACHÈRE »...

La fille, tochtèr, n'est pas mieux traitée que la bru, braut, bruta.

La science dernier cri nous enseigne, sanscrit et grec en mains, que la tochtèr est une... vachère.

Lorsque le brave Alsacien parle à sa tochter, à son petit tochterlein, il se figure donner à son enfant des noms reçus de la mutter-sprache, et il est bien loin de se douter que ces noms ne sont que de mauvaises déformations, à signification blessante, des mots les plus doux de leur véritable langue-mère, le gaulois.

Et nos Alsaciens ne sont pas les seuls abusés, car tous les peuples revendiqués par le germanisme y

passent avec la même résignation:

Anglo-saxon, ou vieil anglais, dothor, dothèr; vieux saxon, dothar; hollandais, dochtèr, dogtèr; islandais, dottir; suédois, dottèr; danois, dottèr, dattèr; gothique, dauthar; « vieux haut allemand », tohtar; persan, dokhtarah; sanscrit, duhitri; grec, thugatèr; vieux persan, dughthar.

Sanscrit, duh, traire, avec « suffixe » tr:

Mot à mot : celle qui trait.

L'étymologie de daughter, en anglais, fille, est l'une des plus simples, et des plus gentilles, comme celles de la belle-mère, de la sœur et de la bru.

Commençons par le grec, thugatêr.

Thu-gat-têr, thu, par th doux, donne su, douce; mot étudié; Gat, répond à god, got « réjouissance », et à good, gut, « bonne ».

Têr, déjà étudié, clair, fin, pur.

La thugatêr des Grecs est donc la douce-bonnepure.

L'anglais daughter, l'hèn-glisc, se rapproche le plus du gaulois, au point de se confondre avec.

Les racines de *daughter* sont tellement apparentes qu'il est superflu de les chercher :

DAW, a boon, UNE BENEDICTION, et TER,

déjà vu danc thugatêr.

La daughter, prononcé dao-ter, daou-ter, dôter, de nos bons Anglais, qui se croient des... demi-Boches quand ils comparent le mot à l'allemand

tochter, est donc, en excellent et clair gaulois:

Une PURE BENEDICTION!

Que dire de quantité de nos braves Alsaciens, surtout les demi-savants de sacristie, qui, eux, grâce à ce qu'ils prennent pour leur mutter-sprache, se croient Boches tout à fait, 100 %; sang pour sang...

Flamands de bonne souche, et vous, Flahuttes de haute et basse Flahutterie flahuttante; et vous, Hollandais savants et intuitifs; et vous Scandinaves aux deux nuances dialectales, ne ressentirez-vous pas quelque amertume du tort moral et matériel immense que, depuis tant de temps, la supercherie philologique pan-bochique vous a fait subir?

Il vous faut au plus vite désincruster vos méninges, et décuscuter vos moissons; vous soustraire à l'envoûtement bochificatif de la « science allemande »... et instaurer chez vous tous un enseignement national de bon aloi, qui vous rende la

conscience de votre véritable nationalité.

J'ENLÈVE LES BŒUFS

DE LA « MUTTER SPRACHE » - OXENSTIERN

La mutter-sprache et ses champions de la Rive Boche auront-ils plus de chance avec leurs OCHS, leur BŒUF, qu'avec la BRAUT et la TOCHTER, la BRU, qui s'éternue également en SCHNUR, et la FILLE ?

Car, un bœuf, cela se voit, et c'est Jacques Bonhomme qui va chanter, à la place de Michel, le pauvre Michel allemand :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,

Deux grands bœufs blancs marqués de roux ! Montrons d'abord aux tenants de la mutter-sprache que le celtique, le gaulois, arrive tout au moins

en ligne dans cette affaire.

Nous présentons le gallois, ych, bœuf, au pluriel ychain, et nous voyons que Y est un O permuté;

ce qui nous donne OCH et OCHEN, prononcé oc'hèn, expliquant l'X de l'anglais et des autres langues du Nord : OXEN.

Et dans le breton:

Le bœuf se dit èjènn ; pluriel éjènnéd.

En Tréguier et Haute Cornouaille, *ijènn*; au pluriel, ouc'hèn et *oc'hèn*, identique au gallois cidevant reproduit.

En Vannes, on dit éjann et éjonn ; au pluriel, éjéin et oc'hin.

Le lecteur apprendra sans surprise que les philologues de tout poil et de toute nationalité n'ont même pas cité les mots celtiques, gaulois répondant à ceux de toutes les langues prétendûment germaniques, et notamment de l'anglais et du suédois.

Phénomène plus frappant encore, Eichhof, Alsacien pur sang, professeur émérite à Lyon, auteur du Dictionnaire Etymologique de la langue allemande à l'usage des écoles de France, ne cite JAMAIS une SEULE RACINE CELTIQUE.

Ceci donne une idée du chemin que les Alsaciens ont à refaire, et du travail d'éducation et de désintoxication que l'Université eût dû entreprendre depuis toujours, et surtout depuis la victoire qui nous a rendu les provinces perdues, devoir dont elle n'a même pas encore pris conscience.

C'est un devoir vis-à-vis des Alsaciens aussi bien que de la grande Patrie de se mettre sans tarder à l'œuvre ; et c'est ce que je fais, pour ma part.

Nous voici donc avec notre bœuf en litige, ayant, apparemment deux origines sœurs, et risquant d'être coupé en deux par les Germains et par les Celtes.

Mais j'en revendique les deux moitiés.

Eichhoff et autres tirent ochs, bœuf, de auchsen, produire, nous l'avons dit, comme la tochtèr et la braut, la fille et la bru.

Mais auch-èn n'a pas de racines en germanique,

pas plus que auk-èn, accroître.

Les racines de ochs sont ych, och, auch, uch, du gallois et du breton, signifiant grand, élevé, premier ; celui qui va devant.

Et encore : og, permutation och, oc'h, qui remue, excite, ouvre, traîne, entraîne, et qui a donné son nom à la HERSE.

Le bœuf est, ici, le « herseur », le « grand laboureur ».

Auch a donné au latin aug-éré, pour aug-iré, élever, augmenter.

Le salut hoch !, l'adjectif hoch n'ont pas d'autre

origine.

Uch, uchel, breton, élevé, a donné, en particulier, le nom de l'usiau picard ; d'où osiau, et enfin oiseau ; et à l'italien uccèllo ; ucéo, dans les dialectes.

AUGUSTE, Auch-ist, est le « TRES HAUT »,

« LE PLUS ÉLEVÉ ».

LA TRUIE « SAU » - LA SOUTE

En anglais, saw; latin, sus; grec, us; sanscrit, sâs, n'a rien de germanique ; le mot est général ; mais on n'en possède de traces certaines que dans cette singulière harmonie imitative que le rustique emploie pour appeler son cochon : sou ! sou ! et qui doit être la racine véritable du vocable.

Le français dialectal offre une racine indubitable de sou, cochon, dans soute, pour sou-ty, soute à cochons, « cochon-maison », en anglais pig-stye. Pa-

tronyme: Souty.

LE FILS « SOHN », ANGLAIS « SON »

Nous avons réservé pour la fin de notre experience la plus difficile étymologie, celle de sohn, le fils.

L'étymologie de man, homme, comporte une comparaison parfaite avec le sanscrit, le penseur.

Les mots gallois, breton, gallique donnant à homme le nom de dên, dyn, duin prononcé din,

n'auraient-ils pas la même signification ?

L'ancien pluriel gaulois de dên, dyn, que nous trouvons dans les noms de peuples cités par Tacite, Gothon, (Gothones), pluriel de Go-thyn; Suar-don, (Suardones); Nui-thon, (Nuithones), se permute régulièrement en SON, et SON, SOHN serait pris au pluriel; alors que SEN, qui est la forme scandinave, serait le singulier permuté.

DYN, DEN, DON

Si l'étymologie de MAN nous présente la créature qui pense, — et qui croit être la seule —, ne doit-on pas supposer que nos ancêtres, en créant pour l'homme cet autre mot, dên, dyn, (pluriel, don), ont voulu répondre à la même idée ?

Et en effet, si on décompose dên en ses radicelles dy, intensitif, et èn, déjà étudié, esprit, essence, noble, nous retrouvons la même puissance génératrice du verbe, qui a nommé toutes choses a bon escient.

Dên et dyn se prononcent presque identiquement. Les dérivés de dên, dyn sont innombrables.

LE CITADIN, LE CITOYEN, THE CITIZEN THE DENIZEN

Les Anglais se demandent toujours d'où leur est venu leur citizen, — citi-zèn — ; et ils sont encore plus embarrassés pour leur denizen, — dénizèn — ; les Français pour leur citadin, dont le citoyen est une singulière déformation ; les Italiens avec leur citadino ; les Espagnols avec leur ciudadan, sont tous dans la perplexité :

Qu'est-ce que c'est que ce mot universellement usité, et que personne n'a jamais compris, ni ne comprend, ni ne comprendrait si nous ne le disions pas ?

Le lecteur de cet ouvrage est à même, lui, de tirer l'affaire au clair, et de voir au premier coup

d'œil que citi-zèn est l'homme (de la) cité?

La permutation de D en Z a fait le zèn demandé,

et si longtemps cherché en vain.

Cita-din, citta-dino, représentent la formation, sans permutation, comme ciudad-dan, (ciudad, cité) en espagnol).

Le vieux français disait citain, dont voici la formation : cit, pour cité, et tain pour tin, ou tèn, per-

muté de dên, au total cittain, citain.

C'est ainsi qu'une langue sort de ses profondes racines nationales, nous offrant finalement des mots tout faits, qui prouvent à leur tour l'authenticité de ces racines.

Si citizèn intrigue les Anglais, dénizèn les plonge dans la stupéfaction, et il serait trop long de donner les étymologies abracadabrantes dont leurs lexiques les abreuvent.

Dénizen, chez les Anglais, se dit du petit peuple, des compères et commères d'un quartier populaire, d'un village. On ne dirait pas the denizens of Hyde Park; mais l'expression s'appliquerait bien aux habitants de Poplar.

Dèn-y-zèn, voilà le Sésame de cette question inso-

luble:

C'est simplement homme-l'-homme, répondant à notre tel-et-tel, les petites gens du pays.

LE LORD ET LA LADY

Décidément, la vie des mots est à éclipse, et il faut peu de temps pour les oblitérer parfois.

Mais que les Anglais ignorent aussi énergique-

ment ce que signifie un LORD et une LADY, et donnent à ces titres le sens de pannetière et de mitron, ou quelque chose d'approchant, voilà qui nous donne une juste idée de ce que devient une langue lorsque l'on veut, à toute force, la tirer d'une source qui lui est étrangère ; en l'espèce du germanique, au détriment du celtique.

Si, au moins, de tels exemples d'aberration pouvaient guérir les Anglais de cette maladie, qui leur

est inoculée dès leur plus tendre enfance.

LADY, prononcé lédy, doit se décomposer en lé et

dy, ou en léd-y ou en léd-dy.

Et, ceci fait, selon notre méthode, il ne reste plus qu'à aller de l'avant.

Lé-dy ne colle pas.

Léd-y serait déjà mieux; mais il ne nous faut à LADY que des racines qui répondent à sa qualité, à sa naissance, à sa situation.

Llèd, largeur, et ty, maison nous répondent à tout cela :

Une lè-dy est une dame de GRANDE MAISON.

Lèd-y serait la grosse, — grosse-la.

Lèdd-ty, permuté en, lèd-dy, nous fournit une troisième étymologie, qui concourt à décider qu'une lady devait forcément s'appeler lady et se prononcer lèdy:

Lèd, c'est la joie, dy, de la maison : LE BON-

HEUR DU FOYER.

Et si, après cela, toutes les *ladies* de l'Empire Britannique ne sont pas contentes de moi....

Et encore, je vais leur rendre un LORD présentable, remis à neuf à la mode gauloise, more gallico,

décrassé de son étymologie bochique :

LORD est mal dit ; c'est MILOR qu'il faut dire, étymologiquement, et c'est ainsi que nos campagnards nomment un lord : un gros milor.

Le milaour, milor est un guerrier; pour milagour.

Le milédaour, milédaor, est le chasseur; — mi-

léd-gour.

Le milour, de mil-gour, guerrier.

Le milouriad, — de mil-gouriad, est le guerrier qui commande à mille hommes.

Comment s'est donc produite l'abréviation de

milour, milor, en lor, lord?

C'est la scission fautive de milor en my lor qui a causé cette erreur, le peuple ayant pris le mi de mil pour le pronom possessif my, « mon » ; on a mal découpé le mot. My lord, c'est-à-dire mon lord, « mon-seigneur », est sorti de son étymologie et il n'y peut plus rentrer.

Et voilà comme on oublie jusqu'à la signification de son titre et de son nom quand on répudie son origine, la plus noble, la celtique, pour la plus ab-

jecte, — la germanique.

L'EFFRITEMENT DES BOBARDS ET DES POSTULATS

Le BOBARD, le POSTULAT HÉBRAIQUE, de l' « hébreu langue-mère » est tombé en poussière avec la disparition du savant prêtre Mazzocchi, mort fou, à un âge avancé, pour avoir tenté toute sa vie de tirer toutes les langues de l' « hébreu langue-mère ».

Pour Mazzocchi, c'était non seulement un postulat ; c'était un dogme.

Le BOBARD du BAS-LATIN ne se soutient plus; c'est l'abbé Espagnolle, dont on étouffe avec soin les beaux travaux, qui en a démontré le premier l'inanité.

Ce qu'on appelait depuis des siècles le bas-latin n'était autre chose que du gaulois camouflé en us, en latin. Le BOBARD de l'allemand, du germanique langue-mère, mutter-sprache, on doit déjà juger de ce qui en reste, après toutes nos démonstrations.

Le Rév. Pelloutier, Membre de l'Académie de Berlin, en avait bien jugé, quand il faisait de l'allemand un débris du celtique.

Et j'ajoute que les dialectes qualifiés bas-allemands et notamment l'alémanique, l'alsacien sont beaucoup plus purement conservés que le « haut allemand », qui n'a dû sa suprématie usurpée qu'à Luther, dont la traduction de la Bible dans ce dialecte en a assuré la diffusion dans toutes les Allemagnes.

Quant au BOBARD du GREC langue-mère, du LATIN, langue-mère, ou simplement mère des langues dites romanes, ou plus stupidement encore latines, il est en train de disparaître sous le ridicule.

Voici que, creusant plus loin notre sillon, nous allons prendre au Boche, après sa fille, son petit tochterlein, son grand frère, le brudèr, qui n'est pas plus boche que sa sœur, — naturellement.

BRUDER, BOCHE - FRATER, LATIN PHRATER, GREC

ET TOUTE LA CONFRÉRIE SONT GAULOIS

De quoi donc les philologues d'outre-Rhin tirentils brudèr ?

N'en doutez pas : comme fils, fille, bru, truie, bœuf, ils tirent immanquablement le frère, brudèr, de « produire » ; de bärèn, — ce qui ne fait que déplacer la question, car nous avons démontré le parfait celtisme de cette racine.

LA LORRAINE

LOTHAR - LOTHAIRE - LUDHER - LUTHER ET SA FRAU LOTRINGEN PLUS UN « PFENNIG »

Tout ce que nous disons de l'Alsace se rapporte, foncièrement, à la Lorraine, au point de vue ethni-

que et linguistique.

Mais la Lorraine est heureusement exempte de ce mal pédiculaire qui sévit sur certaines classes d'Alsaciens, dévorés par la plus dangereuse espèce de « totos », ces « totos » à la Croix de Fer, les « totonomistes », qui infectent également les Flahuttes de la belle Flandre de Belgique.

LORRAINE s'entend du Royaume de Lothaire,

Lothar, Luther.

— Comment, patron, vous voilà en train de revendiquer LUTHER, avec HITLER?

— Les deux font une fameuse paire, jeune homme.

Et les Boches ont depuis longtemps trouvé le joint pour germaniser la LORRAINE en feignant de prendre Lothaire, Lothar, pour un Germain, en en appelant son royaume LOTHARINGEN, puis LOTHRINGEN, dont le nom latinisé en LOTHARINGIA donnait la consécration finale au bochisme de l'une des provinces les plus évidemment celtiques, gauloises.

Alors que LOTHAIRE, LOTHAR n'est qu'une forme de CLOTAIRE, CHLOTAR, dans laquelle l'aspiration de *Hlotar* n'a point été faite ; le sens

du nom est absolument le même.

Reste à déterminer la finale, ce terrible « suffixe » ingen de Lothar-ingen ?

Ce « suffixe » est-il au moins germanique ? Ecoutons notre savant auteur du *Dictionnaire des* Racines Allemandes, dans sa Liste des Désinences : « Ing » semble dérivé du mot CELTIQUE èngi, naître.

Dans les noms de pays et de villes, cette finale signifie terre, comme LOTHR-INGEN, « Terre de Lothaire », LORRAINE.

Pourtant, Eichhoff n'est point suspect de celtomanie, car dans tout le corps de son Dictionnaire il ne mentionne pas une seule racine celtique dans l'allemand.

Eichhoff continue:

« Dans les noms d'homme, ingèn se réduit à ing, et signifie fils de...

« Ainsi, le fils de Cypp se dit Cypp-ing.

« On abrège parfois ing en ig, et ainsi écrit-on pfennig pour pfenning, en anglais penny.

Et le denier, qu'en fait-on?

Voilà qui va bien; car sans le gaulois la muttersprache, qui ne pouvait déjà pas faire un mark n'aurait pu disposer d'un pfennig.

Et l'on vient nous dire que l'anglais penny vient du boche, pfennig, — qui l'a chipé au gaulois...

Ce « suffixe » celtique répond évidemment au manque de cette importante finale dans le germanique; de nombreux mots et noms « allemands » ne peuvent se former ni se comprendre sans cet élément, dont est veuve la mutter-sprache.

Il en est de même du « suffixe » ling, d'un emploi courant, essentiel en allemand : il est gaulois, pure-

ment gaulois.

Ceci dit, nous allons donner à notre LORRAINE une seconde origine gauloise, après avoir signalé que le sens de *ingèn* signifie non pas « terre », mais création de..., soit, pour LOTHRINGEN « création de Lothaire ».

La légère confusion d'Eichhoff va se trouver expliquée par la seconde étymologie que voici de Lothringen: Simplement ceci, que tout lecteur peut agencer de lui-même : Lothar-yn-Gau, « Lothaire-le-Gau », « Le Gau de Lotaire », « La terre de Lothaire ».

Nous voici revenus au sens de « terre » donné par Eichhoff, sens qui ne ressort point d'èngi, ni d'ingèn.

Le gau est une terre, un terroir, district, cercle, et la terre.

C'est la racine du grec gaïa, gè, (G dur), terre,

pays, champ.

L'assonance, la résonance de LOTHRINGEN, transformation du nom gaulois, trois fois gaulois de la Lorraine, ont fait croire à son germanisme; latinisé en LOTHAR-IN-GIA tout d'abord, le nom est devenu Lotharingie, puis, par crase, la LORRAINE.

Une autre région occupée par les Francs, la THURINGE, peut nous servir de contre-épreuve

pour notre LOTHRINGEN:

THURINGEN, la THURINGE, s'appelait autrefois DURIA, qu'Obermüller traduit du gallique doire, forêt; Duringa, Waldigès-land, « Terre de forêts ».

Doire-yn-Gau répondrait tout aussi bien à cette définition.

Mais le gaulois dour, « rivière », que nous avons étudié, et qui a formé le nom de THUR-GAU, en Suisse, nous présente aussi la forme Thur-yn-Gau, et, pour ne pas contrister les mânes d'Obermuller, nous laissons le lecteur libre de son choix.

Après tout, il y avait, et il y a eaux et forêts, dour et doire, en Thuringe.

Durlach est encore un nom qui a permis les joyeux ébats des philologues d'outre-Rhin qui, ne trouvant rien dans le germanique, se sont rabattus sur le latin, pour nous fabriquer un Turris ad Lacum : Tour-au-Lac...

A Durlach, on trouvera sûrement une rivière,

dour, et un lac, latin, lacus ; du gaulois la-ach, eau dormante, qui reste là ; irlandais, loch.

LUTHER ET SA FRAU

LUTHER est le même nom que LOTHAIRE.

Dans le SERMENT de STRASBOURG, entre Louis et Charles, deux des trois fils de Charlemagne, prête en 842, LOTHAIRE est orthographié LUDHER aussi bien dans le texte du français naissant, dont c'est le premier texte connu, que dans le texte francique, qualifié de germanique.

LUTHER est donc un nom gaulois.

Et nous allons voir qu'HITLER en est un autre. Le terrible moine révolté contre Rome ayant pris « frau » ou femme, fut encore obligé, comme tous les Allemands, d'avoir recours au gaulois pour donner un nom générique à sa meilleure moitié ; car FRAU est un mot gaulois, — et des plus flatteurs, pour désigner la ménagère :

FRAW: prompte, active, vive, alerte, atten-

tionnée.

Ei si la femme Allemande porte dans son nom tant de qualités idéales, à qui le doit-elle, sinon à

nous autres, Gaulois, les ingrates!!

Obermüller, dont les intuitions sont toujours curieuses, et les trouvailles dignes d'examen, donne à LUTHER une autre étymologie, mais non moins gauloise, celtique, que le nôtre.

LUTHER, dit-il, vieux nom d'homme, von luath, flink, und air, mann : de luath, vif, alerte (de flinken, remuer); et, en effet notre LUTHER fut

plutôt « remuant »...

Obermüller ajoute : le même nom que LEU-THOLD.

Ajoutons nous aussi:

L'allemand flinken se tire du gaulois cimbrique, flouc, floc, floch, flich, « remuant, vif », — et c'est

l'étymologie de notre FLIC national; surtout avec son dérivé FLIG, FLIC tel quel, « tending to overcast » : ayant tendance à (vous) mettre à l'ombre...

De toute manière, nous vissons notre LUTHER à bloc; et la *mutter-sprache* ne peut nous le reprendre.

HITLER ET HINDENBURG AVEC LUDENDORF TOUS LES « GAU » TRÊVES

HITLER, le fougueux épurateur de la « race élue », porte un nom archi-connu comme celtique, gaulois.

Il a commencé par expulser les JUIFS, naturellement, car si c'est le BOCHE que le Créateur a élu, ce ne peut être en même temps le JUIF, qui, depuis des siècles, revendique le N° 1 parmi les nations de la terre.

Ce qu'il y a de bon chez, l'Allemand, homo bocha, c'est que l'on peut toujours compter, en dernier ressort, en linguistique comme à la guerre, sur sa providentielle bêtise.

HITLER, le « fourrier », le fuhrer de la prochaine ruée germanique, est en train de stériliser les physiquement indésirables de ses compatriotes;

ce qui prouve qu'il y en a.

S'il avait l'inspiration de stériliser aussi les imbéciles, quel débarras pour le monde entier; car il ne resterait plus un seul Boche bochifiant sur la planète...

HITLER sait-il seulement... ce que signifie son

patronyme, HITLER?

HITLER ne signifie absolument rien en germanique, dans aucun dialecte ou patois.

HITLER ignore ce que signifie son patronyme.

HITLER est un nom GAULOIS, qui signifie, assez singulièrement CRIBLE ou TAMIS, par une sorte de prédestination.

Voici la très claire étymologie d'HITLER, cribleur féroce et diligent des Boches et Bochesses et des Juifs de Bochie : elle est on ne peut plus copieuse, et solidement assise.

HID, aptitude à couler;

HIDI, filtre, crible, tamis;

HIDLAID, filtrer, tamiser, cribler;

HIDLIAD, distillation;

HIDLEDIG, distillé, criblé, tamisé;

HIDLUS, apte à distiller;

HIDLION, résidus du filtrage, criblage, tamisage; marc;

HIDIOUR, pour HIDI-GOUR, par chute du G,

distillateur, cribleur, tamiseur, filtreur.

Voici maintenant notre HITLER, en chair et en os, inséré dans deux proverbes gallois très connus :

AMLAF COUROU TRA HITLER, traduit en anglais :

Most abundant is the ale whilst it runs through a SIEVE:

« Plus abondante est la bière filtrée au TAMIS, au CRIBLE ; à l'HITLER, — parce qu'il en passe davantage ».

Horreur! C'est mal filtré.

On retrouve notre HITLER dans des adages relatifs à d'autres produits filtrables, et qui ne sont que criblés ou tamisés, et notamment, ô suave étymologie! celui que les abeilles distillent le mieux:

AMLAF Y MELTRA HITLER, — adage que tout

lecteur saura traduire de lui-même.

HITLER crible bien, mais l'abeille DISTILLE MIEUX...

Ces adages signifient qu'on ne peut avoir en même

temps qualité et quantité.

Voici dont HITLER passé au rang de Gaulois camouflé en Boche, réduit à se passer lui-même au crible, et à piquer une tête dans les ténèbres extérieures comme une pelletée d'HIDLION, de CRI-BLURES éventées, et de faire la queue parmi les 400.000 indésirables promis au bistouri purificateur de la race surhumaine...

Ou, beaucoup mieux, de se diriger sans plus tar-

der nach Paris, où il passera inaperçu.

AUTRICHIENS, lisez et méditez, car, avec l'anschluss, il vous en arriverait tout autant.

Sauvez les meubles!

Sinon, tous « hitlérisés » à blanc...

HOMÉLIE AUX AUTRICHIENS

En attendant le temps du bonheur hitlérien, où n'étant plus ni homme ni femme, vous serez apparentés aux anges, je vous conseille d'aller faire un tour dans les Îles Britanniques, où vous apprendrez que la langue n'est point, chez vous, un indice de la race.

Ce sont les Irlandais qui parlent le mieux la lan-

gue anglaise, et le plus longtemps.

Suivent les Gallois, dont le proto-type, David Lloyd George, est le seul homme d'Etat au monde qui puisse improviser un discours en langue gauloise, galloise, au Parlement Britannique, ou à la tribune française.

Ou un prêche à ses ouailles, les mineurs du Pays de Galles.

Les Ecossais ne sont pas en reste, et leurs orateurs sont remarquables.

Les Irlandais, les Gallois, les Ecossais sont-ils donc des *Anglais*, surtout si l'on continue à voir dans

l'anglais une langue germanique?

Toute l'idiosyncratie des Autrichiens prouve que cette population, placée sur la route séculaire des migrations gauloises de et vers l'Orient, sont des Celtes qui s'ignorent ; et mon ambition serait de leur faire retrouver leur âme ancestrale.

L'Autrichien n'a RIEN DU BOCHE.

SAINT COLOMBAN, SAINT GALL ET LES ALAMANS CICÉRON ET LES ALLOBROGES

De quelque manière que l'on traduise LOTHRIN. GEN et THURINGEN, LORRAINE et THURINGEN, comme Obermüller, ou comme nous, les deux savants allemands se rencontrent avec nous pour dériver leurs noms du celtique, du gaulois, le germanisme et la mutter-sprache n'entrant même pas en ligne de compte.

Est-on si certain, après cela et tout ce qui précède, que les énigmatiques ALAMANS soient des

GERMAINS?

J'ai conçu un doute curieux à cet égard, en me remémorant la querelle terrible, qui faillit mal finir pour tout de bon, entre SAINT COLOMBAN et la reine FREDEGONDE, à qui le Saint reprochait certaines peccadilles, dont quelques menus assassinats.

Saint-Colomban, accompagné de son disciple Saint-Gall, se réfugia à Luxeuil, où il fonda un monastère réputé et s'attacha à l'évangélisation des

ALAMANŠ.

Saint-Gall, lui, fonda en Suisse l'Abbaye de son nom, au cœur d'un pays occupé par les Alamans, et

la prédication continua.

Or, Colomban et Gall étaient des CELTES BRI-TANNIQUES établis dans la France naissante, en Gaule, et ils ne pouvaient prêcher l'Evangile aux Alamans autrement qu'en langue gauloise.

Les Alamans ne prirent ce nom, raconte-t-on, qu'après avoir fait alliance avec d'autres peuples pour attaquer les frontières de l'Empire Romain, sur le Rhin, le Danube ; ils pénétrèrent même en Italie, et ce fut CLOVIS qui, à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, près Cologne, mit fin à leurs exploits, par une victoire sanglante.

Zulpich est une déformation de Toul, Tol, « puits », « caverne » ; bi, « petite » ; ach « source »; Puits ou Grotte de la Petite Source; le T se change constamment en Z, nous l'avons vu souvent.

Tol-bi-'ch, TOLBIACH; Tul-pi-'ch, Zul-pi-'ch:

ZULPICH.

Le problème de la langue des ALAMANS est donc posé, et il va être élucidé à l'occasion du « Serment de Strasbourg ».

LES FRANCS

Parmi les événements qui dominent l'Histoire, le retour en notre Gaule cis-rhénane d'une partie des Gaulois trans-rhénans est celui qui les couronne.

Nous avons dit l'essentiel des Bourguignons et des Wisi-Goths, dont l'ignorance universelle a fait et

veut encore faire des Germains.

Nous avons à peine effleuré la question des Francs, mais cependant le peu que nous en avons dit suffirait à jeter bas les prétentions germaniques à la paternité de cette noble race.

LES NOMS DES FRANCS

La « science allemande » a-t-elle au moins tenté de démontrer l'origine germanique des noms des rois et des personnages Francs : mérovingiens, carlovingiens, capétiens ?

La « science allemande » a dû se borner, comme pour les Bourguignons et les Wisi-Goths, à procéder par affirmation ; elle ne peut même pas donner la moindre indication susceptible d'étayer le moindrement ses audacieuses prétentions.

Mais, désastre!

Un de ces savants allemands, comme il en existait autrefois, tel l'infortuné Léo von Hallé, et qui ne faisaient point de philologie et d'histoire « zum

béfèhl », par ordre, Wilhelm Obermüller, dont le savoir étonnant s'est affirmé dans son grand Dictionnaire Celto-Allemand, a étudié les noms des rois de notre race, et voici sa conclusion :

- « Die namèn dèr Mérovingèr wie der Carolinger sind KELTISCH, und können nur aus dem KEL-TISCHEN érklärt wérden »...
- « Les noms des Mérovingiens comme ceux des Carlovingiens sont CELTIQUES et ne peuvent s'expliquer que par le CELTIQUE. »

LE PERROQUET NATIONAL

Les Gaulois, les Français, ont choisi successivement trois oiseaux éminemment nationaux : l'ALOUETTE, le COQ, l'AIGLE.

Mais, comme aucun de ces trois emblèmes n'est de mise pour le moment, je propose de choisir le quatrième, qui répètera fidèlement tout bobard, postulat et diktat de la science allemande :

Le PERROQUET.

Que les Universités étrangères enseignent cette Histoire de France foncièrement mensongère, elles en sont excusables ; elles ne font que suivre les errements, les divagations séculaires de l'Université anti-française, qui a le toupet de se dire « française ».

La République des Lettres est, elle aussi, et plus

que l'autre, la République des camarades.

Et ceci nous explique comment, de cuistre en cuistre et de siècle en siècle, le même enseignement mortel à l'intérêt national français, et pilier de l'intérêt boche, se répercute sans cesse, à tel point qu'on pourrait remplacer le professeur d'histoire par un perroquet, voire par ce perroquet mécanique qu'on appelle un phonographe.

Seuls, les Universitaires bon teint peuvent, en se liguant contre la marâtre Alma Mater, l'obliger à

devenir française; obliger le Gouvernement à interdire toute histoire de France dans tous les établissements par tout notre malheureux Pays, qui enseignerait le germanisme des Bourguignons, des Wisi-Goths et des FRANCS.

J'ai trop d'estime individuelle pour ces professeurs chargés d'une tâche ingrate, absorbante, si mal rétribuée, et s'en acquittant cependant avec un dévouement exemplaire, pour ne pas espérer que mon vœu va se réaliser, et que le Conseil Supérieur de l'Education Nationale sera mis, par leurs soins, en demeure de faire litière de toute camaraderie, et de tout abject intérêt d'auteurs, pour interdire ces néfastes bouquins, à commencer par celui du lamentable Lavisse, qui représentent les Gaulois comme des Barbares et les Francs comme des Germains.

Qu'ils forment un Comité, et l'affaire ne traînera

pas.

JE LANCE UN DÉFI A TOUS LES CUISTRES DE LA TERRE ET D'ABORD

AUX MEMBRES DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION NATIONALE

EN FRANCE

Puisque rien ne peut émouvoir la bourrique universitaire, je recours à la méthode rabelaisienne, et je lui lance un défi en Sorbonne, tel Panurge à son Anglois.

Et donc, ensemble ou séparément, les « grosses légumes » de la Rive Boche vont donner un démenti à Wilhelm Obermüller et à moi-même, et nous expliquer par le germanique, ou par le latin-la-teigne, ou par le topinambou, la signification des noms de nos ancêtres Francs, Mérovingiens, Carlovingiens et Capétiens.

C'est simple et facile ; mais ils se garderont bien

de paraître devant le tableau noir, et même d'essayer une démonstration au dehors, dans un des nombreux organes savants dont ils disposent souverainement.

Si M. Camille Jullian lui-même a été impuissant à réagir quant à l'antique civilisation gauloise qui a précédé de plusieurs siècles l'arrivée des Romains en Gaule, comment pourrais-je espérer toucher les longues oreilles des Sorbonnards autrement qu'en les cinglant et cravachant sans répit ?

J'ai essayé de la manière douce et courtoise en pure perte ; il nous faut employer l'autre, si nous voulons aboutir à un résultat utile à brève échéance.

Car l'orage menace de crever à nos frontières; la guerre revient du fait que l'esprit public en France n'était préparé ni à la guerre, ni à la victoire, ni à la paix française, dont le programme se résume en un seul mot: LE RHIN; et il nous faut PREPARER CET ESPRIT PUBLIC POUR LA PROCHAINE VICTOIRE.

Car NOUS VAINCRONS.

Et il ne s'agit point de montrer à notre nation, en Rhénanie, « des Alsace-Lorraine possibles », formule funeste, mais un pays éminemment celtique de la vieille Gaule, à laquelle il doit faire retour sans rémission, avec le Bréiz-Gau, garanti par le rétablissement du Mur du Diable élevé par les empereurs romains pour la protection de la frontière rhénodanubienne.

CHARLEMAGNE-LE-PUROTIN OU LE MAGNIFIQUE

Les Boches...

— Patron, il y a des gens que cela énerve d'entendre tout le temps les Allemands qualifiés de Boches... - Mon jeune maître, le moyen de faire autrement ?

Allemands? Ils ne le sont certainement pas.

Les Alamanni non plus n'étaient pas Boches, et je vais le démontrer.

Germains? Les Boches n'étaient pas Germains. C'est Jules César qui a inventé le mot, Germanus, et puis Germania.

Tacite et les autres ont suivi.

César, nous dit Tacite, avait recueilli ce mot des Tenctères, qui appelaient un guerrier wehr-man, ger-man.

Ce sont là deux mots gaulois.

Les Tenctèri, Catti, Sali, Bructèri, Chamavi, Chauci, faisaient partie de la fédération franque, et leurs noms sont inexplicables autrement que par le gaulois.

Obermüller dit en particulier des Tenctères que leur nom n'est pas allemand, mais cimbrique : DEUTSCH IST ER NICHT.

Le seul nom que les Boches revendiquent est celui de täusch, TROMPEURS, MENTEURS, et les anciens les avaient parfaitement repérés, en leur décernant ce brevet de capacité :

MENDACIO NATUM GENUS:

RACE NÉE POUR LE MENSONGE.

Dire à un Teutsch qu'il ne sait pas mentir serait pour lui le suprême outrage...

Mentir est sa fonction naturelle; sa gloire; son honneur.

Les FRANCS ont choisi leur nom pour se distinguer des BOCHES.

Les CHAUCI ont pris ce frappant qualificatif de FRANCS et jamais plus on n'entendit parler d'eux sous leur ancien nom, bien qu'ils fussent les plus puissants de la confédération franque.

A la description que Tacite donne des CHAUCI, il n'est personne qui ne reconnaisse, trait pour trait,

toute la noblesse du caractère français.

Réglons d'abord l'étymologie de CHARLEMA-GNE, le grand EMPEREUR FRANC revendiqué par les *Boches*; nous dirons ensuite la gloire des *Chauci*, d'après Tacite.

Si je saute de Dagobert à Charlemagne, c'est que la « science allemande » s'est surpassée, en voulant coller une étiquette de la mutter-sprache sur le plus magnifique exposant de la grandeur franque :

« Karl, nous enseigne la mutter-sprache, « homme »; et il nous faut chercher kèrl pour y trouver le mot allemand, dont voici la signification :

HOMME, VALET, DROLE...

Et l'on dira encore que l'étymologie est une science ennuyeuse...

Charles-Magne, Karl der Gross, était donc, au compte des savants d'outre-Rhin, un paltoquet, un foutriquet, un larbin...

Le plus amusant est que kerl est un mot gaulois, carl, CERLYN, ayant bien le sens de... purotin.

A miserly shunk, nous dit Pughe: une infecte

purée.

L'allemand n'a même pas les racines de cette cocasserie linguistique, et risque kürèn, choisir, avec point interrogatif.

En quoi le sympathique « purotin » est-il un être

« choisi »?

L'étymologie de Charles, Carolus, Carl est, faut-il

le dire, tout autre.

C'est de CAR, cher, suivi de OLL, entièrement, qu'est formé CARL: le TRES CHER, qui a donné CAR'L par crase, et CAROL, latinisé en CAR-OL-us.

CARL se tire aussi de CAR et d'AL, munificent : CAR'L, CARL, et, par mutation de C en CH, CHARLES :

CHARLES-LE-MAGNIFIQUE.

CARLOMAN, CARL-O-MAN signific CHARLES-LE-BEAU.

Et maintenant, retournons à Mérovée.

- Cher Patron, vous nous faites languir après les CHAUCI, les CHAUQUES.
 - Va donc pour les CHAUCI, les CHAUQUES.

LES CHAUCI CHAUQUES CHANGENT DE NOM

« Les Chauci, dit Tacite, occupent et peuplent effectivement tout le vaste pays entre l'Ems et le Wésèr, sous le nom de Chauci Minores, et entre le Wésèr et l'Elbe, sous celui de Chauci Majores », à l'exception du rivage, ajouterons-nous, qu'ils laissent presque en entier aux Frisons.

Leur nom signifie les ROUGES, du gaulois cimbrique COCH, C permuté en sa légère CH : CHOCH, dont nous avons fait, par un hasard heu-

reux, une bonne traduction : les Chauques.

« ILS AJOUTENT A LEUR GRANDEUR PAR

- « LA JUSTICE, NOUS DIT TACITE. ILS N'EN-« VIENT RIEN A LEURS VOISINS ET NE LEUR
- « ENLEVENT POINT LEURS BIENS EN EXPE-
- « DITIONS DE PILLAGE.
 - « ILS SONT MAITRES D'EUX-MEMES, CAL-
- « MES, MODESTES, RETIRES.
 - « ILS NE CHERCHENT JAMAIS LA GUERRE.
 - « LA PLUS HAUTE PREUVE DE LEUR BRA-
- « VOURE ET DE LEUR PUISSANCE EST QU'ILS
- « VEULENT AGIR EN ARBITRES SUPE-
- « RIEURS, ET NE JAMAIS RIEN RECHER-
- « CHER PAR DES MOYENS INJUSTES...
 - « NEANMOINS, CHACUN D'EUX EST TOU-
- « JOURS PRET A COURIR AUX ARMES, EN
- « CAS DE NECESSITE, ET A S'ENROLER DANS
- « L'ARMEE.
- « LEUR BONHOMIE N'ENLEVE RIEN A
- « LEUR VALEUR ».

Tels étaient nos FRANCS, GAULOIS TRANS-RHÉNANS; tels sont nos FRANÇAIS.

Tels ils étaient parmi les Germains menteurs,

querelleurs, vantards, pillards:

GERMANI AD PRÁEDAM...

« Les Germains au pillage...

Le contraste est si frappant qu'il n'y a pas moyen de s'y tromper.

CLOTILDE. HILDA

— Mérovée, cher Patron...

— Mérovée est galant homme; la Reine d'abord. Nos clercs, et les scribes de nos clercs ont défiguré à plaisir le nom de Clotilde, afin de lui faire dire une infinité de choses; ils ont écrit son nom de dixsept façons, dont la plus éberluante est C'rotec'hilda, en composition, C'rote-c'hil-da: « très bonne à jouer de la c'hrota », — instrument de musique national des Gaulois, luth à six cordes et deux bourdons, ceux-ci animés par l'archet.

Gondebaud, roi des Bourguignons, qui éleva Clotilde avec le plus grand soin et en fit une princesse si accomplie que Saint Rémi, le puissant évêque de Reims, le mentor de Clovis, la choisit pour épouse au roi des Francs, n'eût jamais affublé sa nièce d'une telle horreur de nom baptismal:

Chrotechild.

Le seul nom qui se dégagea de toute cette gangue informe fut celui que nous connaissons, l'un des plus beaux de nos noms de Gauloises : CLOTILDE.

Et le nom de *Clotilde* va nous mettre sur une piste qui remonte à l'Empereur *Claude* et à ses lointains ancêtres Gaulois.

Oui, la Gaule était grande; et elle est encore la plus grande!

Tous, jetons des lis à pleines mains sur les autels de Sainte Clotilde, les lis du plus pur savoir des vieux Gaulois, à la première Sainte patronne de la Patrie Gauloise, devenant par elle, la Patrie Française, pour fêter son gentil, son glorieux nom retrouvé.

Une « demoiselle de bonne famille », en gallois, gaulois cimbrique, se dit *llodès*, a *damsel*, une « demoiselle » nous enseignent les lexiques, — dont les auteurs Gallois n'ont certes jamais pensé à Clotilde.

Nous avons déjà fixé la prononciation du LL gallois, qui répond à C'HL, et, en fait, à CL; le LL espagnol, ou celte-ibère, en est un fort adoucissement.

Nous voici donc en présence de *Llodès*, prononcé *Clodès*, et il s'agit, selon notre méthode, d'en trouver les *radicelles*.

Nous connaissons déjà notre préfixe intensitif,

lly, dont je rappelle le sens:

LLY, très, hors ligne, magnifique, superbe, d'où nous voyons déjà poindre une Clotilde débarrassée de son historique « C'hroté-c'hilda »...

— Mais, OD, nous le connaissons également, cher

patron.

— Allez-y, mon jeune maître; je vois en vous un million de lecteurs capables d'en faire autant; et si je ne me trompe, j'aurai atteint mon but, de les instruire des plus grands intérêts de la Patrie en agrémentant les sujets les plus ardus, les plus arides.

Je verse de la science ancestrale et la rosée vivifiante de la belle humeur sur l'immense champ de roses de la langue de nos pères que l'on croyait à jamais flétries, mais qui vont, comme les roses de Jéricho, balayées au vent du désert, pauvres fleurs sans vie, reprendre, comme l'amour de mes compatriotes pour leur terre et pour leur race, reprendre sève, force, et resplendissantes couleurs.

— OD, OT, cher patron: notable, excellent, singulier, unique, et aussi la neige qui tombe, — the

falling snow, le divin symbole de la pureté.

Quelle langue a donc accumulé autant de grâces pour désigner la jeune fille, la demoiselle, que la langue de nos pères pour la jeune Gauloise?

— Que nous voici loin de ta tochtèr, de ta va-

chère, ô lamentable mutter-sprache.

— Nous connaissons tous HILDA, cher patron, pour couronner notre Clotilda:

HIL, progéniture, descendance, et DA, bonne : Au total, CLOT-HIL-DA, — notre CLOTILDE :

PRÎNCESSE MAGNIFIQUE DE HAUTE LIGNÉE.

MÉROVÉE. THEODORIC. ATTILA. AETIUS

Cette fois, ne faisons pas attendre le terrible Mérovée.

Nous retrouverons ensuite CLOVIS, CLODION, CLOTAIRE, LOTHAIRE, LUTHER, CLODOMIR, et autres et l'Empereur CLAUDE, ou plus correctement CLOD, de la « gens » CLAUDIA, et mieux CLODIA, qui se déclarait en plein Sénat de Rome non Romain, et Sabin.

MARBOD ou MEROVEE, a été la victime des scribes, qui l'ont latinisé en Mérovaéus, dont nous

avons, sans crier gare, fait Mérovée...

MAR-BOD, dont le second terme nous est connu, CHEF, déjà expliqué dans la formation de GON-DE-BAUD, fut le GRAND CHEF, MAR, — suprême, de la nation Franque.

L'une des formes latinisées de son nom, MARO-BODUS, MAR-O-BOD-us, en respecte fidèlement la

formation : Suprême-le-Chef.

C'est le même nom que celui du grand chef des Marcomans, « Germains », eux aussi, à la manque,

— à la Marcomanque...

Lorsque le bruit se répandit dans les Gaules qu'ATTILA, ayant organisé une immense armée d'invasion comptant 750.000 hommes, allait, quit-

tant le Danube, se mettre en marche vers le RHIN, le général romain qui commandait encore dans notre pays conçut un plan de campagne, qui n'a été égalé, après quinze cents ans, que par ce Gaulois pyrénéen, dont la gloire ne fera que grandir avec les siècles, Joffre, le sauveur véritable de la Patrie.

D'accord avec MEROVEE, grand chef des Francs, et le GONDIOC des Bourguignons, il prépara un face en arrière hardiment conçu jusqu'à la Loire, et les Alliés persuadèrent sans difficulté THEODO-RIC, le vieux roi des Wisi-Goths, établis dans le Midi de la Gaule, de se mettre en mesure de les y venir rejoindre.

Tous les guerriers Gaulois grossirent les troupes ainsi confédérées, qui prirent cohésion dans une savante retraite défensive, pendant que Théodoric, fidèle à la parole donnée, remontait au rendez-vous, jusqu'à Orléans, avec ses Wisi-Goths, grossis des Gaulois recrutés chemin faisant.

Les évêques, défenseurs de la Patrie, exaltaient les courages, et celui d'Orléans annonçait chaque jour à ses fidèles épouvantés, l'arrivée prochaine des secours attendus.

Attila ne s'était jamais trouvé en face d'adversaires aussi braves et déterminés, et lorsqu'Aétius ordonna face en avant, à l'attaque, ce fut son tour de rompre la bataille; et, harcelé sans répit par un ennemi dont le nombre augmentait sans cesse et dont le mordant s'exaspérait, sous la conduite d'un chef de génie secondé par ses alliés indomptables, il sentit le cœur lui manquer; il vit la partie perdue.

Forcé d'accepter enfin la bataille sur le terrain choisi par un adversaire expérimenté, dans les plaines catalauniques, il mit cependant en jeu toutes ses connaissances et ressources militaires et lutta désespérément, mais inutilement : son immense armée fut un immense massacre... Il allait se suicider, se

brûler sur un bûcher fait des selles de ses chevaux, lorsqu'Aétius lui fit la partie belle.

Attila avait permission de repasser le Rhin avec les débris de son armée, encore assez imposants, sous la conduite des Alliés, en s'abstenant de tout acte hostile et de tout pillage sur tout son trajet de retour.

Théodoric avait glorieusement perdu la vie dans la bataille; ses hommes eurent licence de rentrer dans leur Midi.

Quant à Mérovée, son but était atteint : la Gaule était délivrée du monstre qui retourna sur le Danube donner de nouveau de la tablature à l'Empire Romain.

L'empereur poignarda Aétius quelque temps après.

Et un Gaulois de la garde d'Aétius passa l'empe-

reur au fil de son épée...

Aétius, comme son nom l'indique, Aès-y-ur, Bouclier-le-guerrier, le guerrier au bouclier, que nous avons trouvé dans l'étymologie d'Horace, était un Gaulois, né d'un père prisonnier chez les Huns, et d'une Gauloise d'Italie.

Il partage avec Mérovée, Théodoric et le Gondioc des Bourguignons l'impérissable honneur d'avoir sauvé la Gaule par une action politique et militaire d'une envergure sans précédent dans l'histoire du monde, et d'une habileté que notre Joffre seul a

égalée et peut-être surpassée :

Car Aétius avait du temps devant lui; mais Joffre, après une défaite inattendue, a su, la tête froide, le cœur impavide, prendre, sur le champ, au milieu du désarroi des esprits, les dispositions propres à rétablir la situation; et, après deux semaines d'une retraite menaçante et parfois victorieuse, secondé par des camarades de sa trempe et de sa science, ordonner tout à coup la volte-face, comman-

der au Destin, forcer la Victoire en lançant à ses héroïques soldats l'ordre immortel : vaincre, ou mourir:

« Mourir sur place plutôt que de reculer ».

Que l'on dise encore, après cela, que les Francs ne sont pour rien dans le salut de la Gaule, — et de la Civilisation...

Les Francs de Clovis, à Tolbiac, écrasant les Alamans, n'y sont pour rien non plus; ni ceux qui anéantirent Syagrius, le dernier gouverneur Romain en Gaule; ni ceux qui ramenèrent les Bourguignons et les Wisi-Goths dans l'unité gauloise; ni ceux de Charles Martel à Poitiers, pulvérisant le monde Arabe, qui tentait par le Sud l'aventure où avait sombré la fortune d'Attila, l'Asiate, par le Nord:

Ni Charlemagne, ni ses preux, ni ses Francs.

Telle est la méthode des Fustel et des Fustelliens attelés à la réforme de l'Histoire de France : Les Francs n'y sont pour rien : c'est la faute à Clovis.

De la Gaule libérée des Romains, protégée contre la menace des Germains et des Asiates sur le Rhin, et de la pression du monde Arabe au Sud, les FRANCS ONT FAIT LA GAULE LIBRE ET FRANÇAISE; ILS ONT FAIT LA FRANCE.

CHARLES MARTEL - MARCUS, MARCELLUS, MARTELLUS, LE MARK LES MARCOMANS ET LA BOHÊME UN MOT POUR LES TCHÉCO-SLOVAQUES

On nous raconte gravement dans les Ecoles que les Marcomans, « peuple germain » venu des rives de la Baltique, envahirent la Bohème, et en chassèrent les Gaulois Boïens qui l'habitaient de temps immémorial, et lui avaient donné leur nom.

Dire que les Marcomans étaient des Germains est

vite fait.

Les Marcomans étaient des hommes de cheval, des cavaliers, de marc'h, cheval, et man, homme, — deux mots gaulois archi-connus.

Il y a aussi que mark, marque, latin marga, marge, est une frontière, un marque, une « marche », et qu'on peut fabriquer « marco-man » de marche et de man, gardien de la frontière; ce à quoi on n'a pas manqué.

Mais il faut encore que la mutter-sprache déchante, pour cette question de fait, que mark, marche est un mot gaulois formé de marc'h, cheval, qui marque et martelle le sol, et qui « marche », d'où le verbe marcher.

L'allemand marsch, marschiren n'est que le français marche, marcher.

La monnaie allemande, le mark, est ainsi nommée du cheval que frappaient les Gaulois sur leurs monnaies.

Le marcus, marteau, et Marcellus, diminutif, proviennent du marc'h gaulois; autre forme : martellus.

Patronymes: Marcus, Marcellus, Martellus, Martel, Marcel.

Et, en dehors de la question de fait, il y a encore la question de raison :

Tout homme de cheval est marco-man; mais pas forcément gardien de la frontière, garde-frontière.

Mais tout garde-frontière était à cheval, « marcoman ».

Dans ce cas, comme il y avait une centaine de peuples en Germanie, et que chacun de ces peuples gardait toutes ses frontières, ses « marches », il s'ensuit que tous les peuples de Germanie, indistinctement, étaient Marcomans...

Et nous sommes tous Marcomans, surtout les habitants du Nord et de l'Est, des Alpes et des Pyrénées; et « ceusses » de Marseille-les-Martigues, gardiens farouches du front de mer.

Si les Boïens de Bohême ont été envahis par des Marcomans, ils n'en ont pas été chassés; et ces Marcomans étaient si peu Germains qu'ils n'ont laissé aucune trace de germanisme dans cette vieille province gauloise, ni dans la race, ni dans la langue.

Il y a, de ci, de là, des îlots de Germains, mais qui ne peuvent faire, qui n'ont jamais pu faire, malgré des siècles d'oppression, de la Bohême une contrée germanique, pas plus qu'une hirondelle, si le Boche peut être comparé à cette charmante visiteuse toujours bienvenue, ne fait le printemps.

Ce ne sont point nos amis et alliés fidèles, les Tchéco-Slovaques, qui s'inscriront en faux là contre.

Le fond ethnique de cette nation renaissante est gaulois; et son histoire, qui est aussi vieille que celle des Gaules, ne fait pourtant que commencer.

Elle grandira; elle fleurira.

CLOVIS, CLODWIG, CHLOTOVECUS, CLOVIS LUDEWIG, LEWIS

Clovis n'a pas trop à se plaindre des camouflages de son nom.

Parmi ceux qu'on lui a appliqués, citons seulement : Clodwig; Chlotovécus; Ludéwig; Lewis; Clotilde en avait quatre fois plus.

Comment retracer l'étymologie d'un nom qu'on

ne sait comment écrire correctement ?

Il est évident que les clercs et leurs scribes ont tenté de relier le nom du roi des Francs à des étymologies connues d'eux, chacun selon son jugement; mais aucun n'a même risqué une étymologie germanique, tant il était pour eux d'évidence que CLOVIS était un chef Gaulois, d'une nation gauloise, et non germanique.

Sinon, ils n'auraient pas manqué de le dire; et

les FRANCS n'eussent pas manqué, s'ils avaient été GERMAINS, de le brailler à tous les échos, de le proclamer urbi et orbi.

Ils n'eussent pas manqué, surtout, d'agir en Boches, de piller, spolier, massacrer.

Ni les FRANCS, ni les BOURGUIGNONS, ni les Wisi-GOTHS ne se sont signalés sous ce jour, caractéristique du Boche envahisseur; autrement, comme eût dit notre subtil Mac Mahon, de glorieuse mémoire, autrement, « ça se saurait ».

Et ils se sont tous faits Chrétiens.

CLOD-WIS, prononcé CLOD-VIS, signifie EX-CELLENT, MAGNIFIQUE-PRECELLENT, vis de fy-yz, très précellent; comme on le sait, l'Y de FY s'élide devant une voyelle.

CLOD-O-VIS est le même mot, avec l'article O inséré : MAGNIFIQUE-LE-SUPREME.

LU-DY-WIG : signifie Armée-le-suprême, le Grand Chef d'Armée.

Si nous examinons la dernière graphie, LEWIS, nous passons à une autre étymologie, qui n'infirme pas les autres; au contraire, elle les double.

LOUIS, LEWIS

LOUIS, ce nom préféré des rois de France est aussi ancien que la langue gauloise.

Le voici dans le gallois, gaulois cimbrique :

LLWYS, LOUIS, that is cleared, purified, cleaned, pure, holy:

« Qui est clarifié, purifié, PUR, SAINT ».

C'est ce beau nom gaulois des rois Francs, Français de France, que l'Eglise a glorifié.

Il est possible que CLOVIS, crase de CLODVIS, se soit surnommé LOUIS.

CLODION, CLAUDIUS, CLAUDIUS LOTHAIRE, CLOTAIRE, CLODOMIR MIRUS, MIRA, MIRUM!

L'étymologie de CLOTILDE vient d'être si clairement établie que le lecteur la retrouvera luimême sans difficulté dans les noms de CLODION; CLAUDE; CLAUDUS; CLOTAIRE; CLODOMIR.

CLOD-ION, « Très-magnifique-Seigneur ».

CLOD-TER, Clot-tèr, « Très-magnifique-pur ». CLOD-O-MIR, « Très-magnifique-l'-admirable.

MIR, merveilleux, admirable, est passé au latin mir-us; et a formé le verbe miror, mirari, mir-ari, pour iré : « admirant, aller », « aller-admirant ».

Nos latinistes ont passé à côté, et vont chercher dans le sanscrit et le vieil islandais une racine qui signifie sourire...

Ei il n'y a pas de quoi...

L'EMPEREUR CLAUDE. CLOPIN-CLOPANT

Une amusante confusion fait de la « gens » « Claudia » une famille de « boîteux », de ce que « claudus » a cette signification.

C'est encore notre racine gauloise, CLOD, Glorieuse, qui remit d'aplomb cette « gens » illustre.

Claudus, boîteux, ne désigne pas plus la gens Claudia que varro, cagneux, ne désigne Varron.

Ce claud-us est simplement un mot imitatif du bruit que fait la démarche du boîteux, et que le bon peuple reproduit en arithmétique par ce calcul indiscutable : cinq et trois font huit.

Le pied bot ou boîteux se pose à terre en sonnant

« clo », « clo », « clo », « clo ».

De là « claud-us »; de là « cloppus », clo-pied, clopinard, clopin-clopant.

La gens Claudia, ainsi que Claude, président du

Sénat romain le proclamait en séance publique, était sabine.

L'empereur Claude avait convoqué le Sénat pour répondre aux sénateurs Romains mécontents de l'entrée au Sénat de Gaulois et de Celtibères de plus en plus nombreux, et il y fit une déclaration que rapporte Tacite, et qui peut se résumer en deux lignes :

« Les Gaulois ? c'est ce que nous avons de mieux.

« Moi-même ne suis pas ROMAIN; mes ancêtres étaient SABINS. »

Les preuves du celtisme des SABINS abondent; mais cette déclaration historique de l'Empereur CLAUDE et l'étymologie de son nom les confirme catégoriquement.

Que nos Claudine, Claudia, Claude sachent bien la noblesse de leur gentil nom, et que *Claudine* ne fait pas *Clopine*; ni *Claudinette*, *Clopinette*.

Les radicelles de mir sont my et ir », qui rend

pur, frais, subtil, florissant ».

Le gaulois a formé ce beau latin sans aucun secours oriental ou nordique.

Les dérivés de mirus sont nombreux dans le latin.

Mira-culum, miracle, en est le plus connu, et signifie « admirable-petite-chose », du cimbrique mince, étroit, petit.

Sans le gaulois, pas de miracles; pas de mira; pas

de culum.

Sans le Gaulois défense à Dieu De faire miracle en ce lieu.

On peut vérifier le sens de cul-us dans tous les mots ainsi terminés, par exemple homun-culus, petit homme; sans le gaulois, il faut biffer cette finale et tous les mots qu'elle sert à former de la langue latine.

Nous voici parvenus à l'une des dernières haltes de notre longue étape; nous pouvons demander au lecteur de jeter un regard sur la route parcourue, et de dire si nos conclusions sont les siennes.

Nous allons, du reste, « en remettre », et s'il faut engager d'autres batailles, nos arsenaux regorgent d'armes; et nous en forgerons de nouvelles.

SIGEBERT, CARIBERT, ETHELBERT, EDELBERT, HILDEBERT, CHILDEBERT, EGBERT, ADALBERT, ADÈLE, ALBERT, ROBERT, CANROBERT ET TOUS AUTRES

CHILPÉRIC, CHILDÉRIC, RODÉRIC, ROBERT Nous avons donné, en établissant l'étymologie du « bon roi DAGOBERT » tout le sens de BRET,

juge: « bon juge (du) Gau ».

Nous avons donné quelques exemples du déplacement de l'R, qui a fait, en l'occurrence, BERT de BRET, lequel BRET se trouve correctement écrit dans la BRET-WAL-DA, « juge-du-Gau-bon », bonjuge-(du)-Gau », TITRE GAULOIS DES ROIS « SAXONS » en Angleterre; et, encore de nos jours, dans le GO-BRET de nos Bretons, qui ont donné leur nom à la « brette » du « bretteur », le Juge Suprême sur cette terre.

CAR-Y-BERT, pour CAR-Y-BRET, est « aimé-le-

juge », LE JUGE AIMÉ.

ETHELBERT est le JUGE CHOISI, ELU.

EDELBERT, comme ADALBERT.

ADALBERT, de adal, excellent, noble : « excellent, noble juge ».

HILDEBERT et CHILDEBERT sont un même

nom:

HIL, descendant, fils, DE, le BRET, juge: «filsle-juge », Fils-de-Juge.

EGBERT, EG-BERT, d'EG; clair; ouvert; dis-

criminé; sage et prolifique.

HABILE-JUGE.

ROBERT, de RO, présent, cadeau : CADEAU-RICHE, BEAU, PLAISANT.

CANROBERT, CAN-RO-BERT, « brillant-ca-

deau-riche ».

SIGEBERT, de SIG, ébranlement, écrasement, victoire, et BERT :

JUGE inflexible. Si BERT est l'inversion de BRET.

Sinon, BERT, BEAU, PLAISANT, RICHE, SIGE-BERT donnerait le VICTORIEUX-BEAU : VICTOR-le-BEL.

N'oublions pas nos ancêtres CHILDERIC et CHILPERIC, ROBERT; et disons un mot de RODERIC.

ROBERT est un DON-AIMABLE, un RICHE-CADEAU;

CHILDERIC, Chil·dé-ric, est le même que Hildé-ric, le Fils-de-Roi;

CHILPERIC est le ROI-SECOURABLE, help, helpu, aider, secourir, en Gallois.

RO-DE-RIC fait DON-DE-ROI, ou ROI-CHARI-TABLE.

La racine de CHIL nous est connue; c'est celle de HIL, progéniture, à laquelle remonte directement le celtibère, l'espagnol hijo, hija, et le latin filius, filia, en français fils, fille, directement.

L'anglais child, enfant, est issu de cette racine;

L'allemand kind, enfant, en est une forme, ne pouvant provenir de keinèn, produire, avec la vache, la truie, le sohn, — fils — et autres précédemment liquidés.

L'allemand hèlp-èn, aider, l'anglais help, sont le mot gaulois, cimbrique HELP, aider, assister, secourir; HELPIAD, assistance; HELP-OUR, secourable, dont la forme allemande est HELF-ER, — finale èr, our, ur, eur déjà étudiée.

La radicelle gauloise est hèl : ramasser, recueillir.

Et tout ceci, pour l'étudiant superficiel, serait du germanique... qui n'en possède aucune racine.

AUTRE LEÇON DE CAMOUFLAGE SCHWARTZ, SCHLECHT, SCHON ADÈLE, EDEL, EDELIN

Prenons l'adjectif DU, noir, au gaulois, et mettons-le au superlatif, DU-ARD.

L'allemand aussitôt permute les deux D en Z et

obtient ZU-ARZ:

Il ne lui reste plus qu'à éternuer, et voici le SCHWARTZ demandé, — très noir.

DY marque itération, augmentation; s'emploie comme superlatif.

Les HUART proviennent des racines HY, audacieux, et ARD, très; en composition HUART.

La particule dy fait D'HUART, très audacieux.

Huyard, Huyart est le même nom.

Avec SCHWARTZ, le DU-ARD gaulois éternué dans un hache-paille, SCHLECHT, méchant, mauvais, tiendrait la palme du camouflage, s'il n'y avait encore Schön, beau, et schö hèit, beauté.

Les Allemands tirent schlecht de schlagen, frapper; qu'ils rattachent à slay, anglais, et slaha, gothique; mais ils ne savent d'où tirer la racine de

schlagèn, et slay signifie tuer.

Schlagèn, battre, schlag, coup, est le gaulois LLACH, prononcé c'hlac'h, que les Allemands ont éternué en schlag, le plus aisément du monde :

Raclée, soufflet.

Nous avons les dérivés au complet : llachod, et llachol, souffleter; llachiad, — llacliade, — bastonnade; llachi-our, le « bâtonnier », — du bon vieux temps.

Anglais, clash, se cogner.

Franc-picard, clacher (clachi), battre; clachoire, fouet.

Radicelles gauloises: lly, multiple; ash, tige, racine: par crase l'ach, lach: grosse branche, trique; ou multiples-racines, fouet à neuf queues, probablement.

Schön, beau, schöhèit, beauté, me voici, hélas, obligé de les enlever aussi à la triste mutter-sprache :

Schön est la permutation de con, que nous avons relevé dans Ma-con; Con-i; Chaun-y; könig : c'est le chef, l'élu, le plus beau guerrier élu comme chef.

La mutter-sprache fait un effort honorable pour défendre sa beauté, schönhèit, qui est une beauté d'emprunt du gaulois, en tirant schön de schèin-èn, briller; anglais, shine, — prononcé shaïne —; mais ce schèin-èn est encore un emprunt du gaulois CAIN, clair, brillant, joli, beau...

Les latinistes donnent au lapin d'Italie le nom de cuniculus, qu'ils déclarent « mot celtibère », c'est-à-dire gaulois :

Cun-y-culus signifie beau-joli.

Le conil, con-il, avec ill, est le joli-prolifique.

DU, noir, est attesté par les auteurs anciens comme mot gaulois, dans dusii, du-sii, permuté, en composition, de du-dii, les démons nocturnes, les NOIRS-DIEUX, auxquels les Gaulois donnaient ce nom.

Que ne peut faire un peuple capable de camoufler DU en SCHWARTZ pour faire de son jargon une mutter-sprache, aux dépens du voisin, le Gaulois.

On ne peut guère mieux camoufler; mais voici encore quelques exemples caractéristiques de la grosse habileté bochique.

ADEL, EDEL, noblesse, noble, voilà qui paraît définitivement annexé par la « langue-mère » douai-rière; mais, hélas, il va lui falloir encore vider son sac aux « racines », et confesser que ces deux mots essentiels ne s'y trouvent point.

AD est la proposition gaulois passée telle quelle au latin, marquant mouvement vers, et que nous avons abrégée en à; les Bretons ont fait l'inversion, da pour ad; les Italiens de même.

A Paris se dit da Parigi;

Il est allé à Brest : éad éo da Vrest, — allé (il) est à Brest.

AD possède simultanément la force de redoublement, ré, re, de sorte qu'Ad-èl signifie très excellent.

ED-EL est sorti tel quel du même moule.

Ad-èl-aïd, avec adjonction d'aïd, principe vivant, vie, donne très excellente vie, l'excellence personnifiée.

Les philologues allemands en sont réduits à dériver Adèl, Adèle, d'ätté, aïeul...

Patronymes: Adeline; Edeline; Adelon; Adel-heim; Edel-Stein et autres.

Ceci nous amène au « suffixe » line, ling, qu'on veut tirer de langèn, appartenir; mais cette finale est gauloise, et se trouve, par un heureux hasard, dans le Gallois èdlin, èd-lin, pour édél-lin : rejeton noble, prince héritier.

La racine est LLIN, LIN, fil de chanvre, de lin; d'où ligne, LIGNEE.

Le latin linéa, — ligne, — dérive de llin, comme le lin passé tel quel au français; llin a fait le latin linum, le grec linon, et le gothique léin.

ERNEST, BERTHE, HINDENBURG, LUDENDORF
TOUS LES « GAU », TOUS LES « DORF », TRÈVES
TOUT L'OR

La mutter-sprache, qui a fait de vains efforts pour nous prendre BERTHE, s'est depuis longtemps approprié ERNEST, qui s'est laissé faire, abandonné de tous, enfant trouvé sur la Rive Boche.

ERN est la racine galloise, cimbrique, qui signifie

ERNEST, non pas seulement « sérieux », mais « très sérieux ».

ERN, sérieux; IST, superlatif étudié à fond déjà : donc « sérieux très, « très sérieux ».

Vaine tentative de proposer arn, aigle, en islandais, qui est, du reste, comme le gothique, langue gauloise par son suffixe, article gaulois.

De là cette ribambelle de patronymes auxquels il faut que le germanique renonce : Arnoux; Hernoux; Arnulf; Arnold; Arnault, Arnal.

BERTHE, belle, élégante; plaisante, ornée, riche, nous a donné Berthais, de même sens; Berthès, splendeur, élégance; Berthour, opulent; Berthyll, élégant, splendide, riche; Berthyde, beauté, joyau, et autres dérivés.

HINDENBURG est de toute évidence un nom très gaulois.

Hin, vieux; dên, homme, burg, du brog ou borg; burg de bwrch, retranchement:

Au total, Vieil-homme-(du)-Bourg, ou du Brog : HIN-DEN-BURG est donc le HIN-DEN du BRO : c'est notre brave HEN-DIN des HEN-DINOS Bourguignons, d'Ammien Marcellin.

Hindenburg n'a rien du Boche.

Hindenburg qui l'eût dit ? Ludendorf, qui l'eût cru ?

Après HITLER le Chancelier, et ce vaillant guerrier et digne président, je vais enlever le grand chef de guerre, LUDENDORF, entre le pouce et l'index :

LLU, DEN, DORF: quel est le lecteur qui n'a

pas trouvé à première vue?

LU, troupe; DÈN, homme; DORF, armée, permuté en TORF, en composition; ceci nous donne LU-DÈN, chef de troupe, officier, commandant; et Lu-dèn-dorf, le commandant d'armée.

Hindenburg ni Ludendorf n'ont aucun sens en

allemand.

Ce sont des Bourguignons.

Le DORF, TORF est aussi une assemblée, un

groupe, un village;

TORF est également la TOURBE, dont aucune racine n'existe en allemand, selon constat d'Obermüller.

Le GAU est celtique, gaulois; l'ALSACE est dite le SUND-GAU, le GAU du SUD; l'Allemagne est parsemée de GAU; on en trouve partout où se sont établis les GAULOIS.

C'est en 1848 qu'un congrès d'Allemands intellectuels a voté la suppression du GAU gaulois, et a annexé chaque GAU à la mutter-sprache et à la grande Allemagne...

TREVES et sa région parlaient couramment le gaulois du temps où le jeune Dalmate Jérôme, le futur père des pères de l'Eglise, Saint Jérôme, vint compléter ses études dans cette « seconde Rome », la Ville des Empereurs, si bien nommée par M. Camille Jullian.

TREVES est gauloise et signifie VILLE; les « intellectuels » d'outre-Rhin en ont fait *Trier*...

- Patron, si vous repreniez les NIEBELUNGEN aux légendes prétendûment germaniques, voilà qui défriserait à plat les savantasses de chez nous qui se gargarisent d'un poème dont ils ignorent totalement l'origine, et ont bien soin de nous faire part de leur précieuse érudition.
- Prenons d'abord l'OR; nous verrons ensuite aux NIB-DE-LONG.

GOLD, l'OR, en allemand, anglais, et autres langues « germaniques » est un mot gaulois. Les philologues le tirent soit de gèld, jaune, et de galèn, briller; soit de gluhèn, briller.

L'idée est juste en soi, l'OR étant jaune et brillant; mais les racines sont tirées par les cheveux, et fausses. Voici les racines et radicelles de GOLD en gaulois :

GAWL, saint, pur, lumière; et ceci nous donne une seconde étymologie de notre GAULE, — que nous avons tirée de GAU-OLL.

GOL, GOLAU, clair, brillant.

LLUD, essentiel; pur MINERAI; opulence.

GOL-LUD, GOLUD par crase, — gol-lud, gol-'ud — a formé le mot GOLUD dans le Gallois, dont une seconde crase a laissé gol'd GOLD à toutes les langues du Nord.

Et voilà tout l'OR du RHIN rentré dans notre escarcelle; et Grimhilde, et Siegfried, son fidèle chevalier-servant, et les Nibelons, et les Bourguignons privés du vil métal, motif de leurs querelles sanglantes.

- Patron, j'aime mieux votre seconde étymologie de la GAULE.
- La racine est donc double, et c'est pour cela que notre GAULE tient si profondément au sol de ses grands Ancêtres.

LES NIEBELUNGEN, SIEGFRIED, ZIGOMAR

C'est un superbe poème épique dû à un auteur de l'Allemagne du Sud, écrivant au XII^e siècle, célébrant les aventures des Nibelongs, de Siegfried. Victorieux-serviteur, ou vassal, — et des Bourguignons, qui arrivèrent bons troisièmes pour s'emparer tout au moins du pays, depuis l'aval de Cologne jusqu'à Nimègue.

L'auteur a fait un amalgame de la légende des Nibelongs et de récits recueillis le long du Rhin et

du Danube.

Les NIBELONGS, personne n'a jamais su ce que c'était, pas même l'auteur du poëme; et ceci d'autant moins que, lorsque Siegfried eût vaincu les deux fils du vieux roi *Nibélong*, lui et ses guerriers

prirent le nom de Nibelongs; et, pour embrouiller plus complètement l'histoire, lorsque les Bourguignons s'emparèrent du pays, ils prirent à leur tour le même nom...

En somme, Siegfried occit les fils du roi Nibelong et s'empare de leur trésor qui devait être la dot — morgengabe — « don du matin » de Grimhilde; les frères de celle-ci tuent Siegfried; et le sage Gernot fait jeter le trésor dans le Rhin pour éviter d'autres querelles.

Gernot, du gaulois gair, parole, discours, et nod (nawd), habile, élégant : le conseiller persuasif.

Depuis des siècles, on nous présente cette légende merveilleuse comme germanique; et nous allons dégonfler cette prétention le plus aisément du monde.

Et, d'abord, le Niebélungèn Lied, Lay des Nibelongs, nous est venu du Nord, de la Scandinavie, sous le nom de NIFLINGA-SAGA ou NIFLUNGA-SAGA, et il faudrait d'abord savoir ce que signifiait le nom de cet ouvrage, de cette Histoire, ou Saga.

Serait-ce donc du germanique?

Allons, allons, les champions du germanisme et fervents des Niebelungèn : il faut s'aligner et ne pas attendre que les racines vous tombent, comme les alouettes, toutes roties dans le bec.

Certains savants et amateurs nous ont enseigné que les Niebelongs étaient les « fils du brouillard » — nébuleux, nébula — et on les a cru sur parole; nous allons dissiper ce nuage, et ses petits enfants.

Mais, comme les *Niebelongs* étaient des *nains*, comment pouvaient-ils être en même temps *longs*?...

C'est pourquoi j'ai proposé hardiment cette étymologie populaire très gauloise, et très exacte, pour décrire un nain : NIB-de-LONG... NIB-LONG.

Nos gens disent à présent NIB : pas, le terme actuel en Galles est NID.

Mais, le malheur est que LONG est le nom gaulois de BATEAU.

Malheur et heur tout à la fois; car voici Obermüller nous montrant que le NIFLUNG-SAGA est une HISTOIRE DE BATEAU :

« Die NIFLUNGA-SAGA est eine SCHIFFER-SAGA ».

En gaulois, breton, gallois, incontesté : long, bateau.

Et alors, comment dire que le NIEBELONGEN LIED, le Lay des Niflongs, est une légende germanique?

Et si NIFLUNGA-SAGA ne s'explique que par le gaulois, comment continuer à faire passer les Scandinaves, les Vikings — vi, route, cyn, (par c dur), chef; vi-kin, chef de route, de croisière, en gaulois, pour des Germains?

NIF, gallois, gaulois cimbrique, est un compte et un conte, une histoire, une légende, une relation.

Et l'héroïne, GRIMHILD, ne la connaissons-nous pas déjà à demi ? HIL-DA, de « noble lignée », à quoi GRYM, du gallois, gaulois cimbrique, forte, puissante, redoutable, donne bien le sens total et exact de son nom.

Grim, en anglais, et grimm, en allemand, ont le sens également de sévère, menaçante; ce sens est resté, tel quel, avec le mot, dans le français grimace, grimer, grimaud. On découvre dans l'ancien haut allemand, crima, masque, qui répond à grimer, et reproduit le mot gaulois.

Grimèn est le verbe frémir, en allemand (changer de figure); tout ceci sort de la même racine gauloise.

Nous venons de voir en Gernot, l'orateur des Nibelongs, Gaulois incontestable : l'orateur orné, éloquent, sage et assez persuasif pour obtenir de ses Niflongs qu'ils f... à l'eau, pour mettre fin à ces

querelles sanglantes, leur Trésor funeste, — le NIBELUNGEN HORT.

Singulière « légende germanique »!

Siegfried trouva, dans le Trésor des Nibelongs, nous dit-on, une épée, laquelle, comme toute épée digne de ce titre, portait un nom : TALMUNG.

Or, cette épée en était-elle une?

C'était une HACHE, TAL-MUNG, d'après Obermüller, un camouflage de BAL-MOIN, « hache

grande », racines qu'il tire du gallique.

BAL-MUNG, PALMUNG, comporte une tout autre étymologie répondant à la signification textuelle du mot, et tirée mot à mot par ses deux racines du gaulois cimbrique, ou gallois :

PAL, une épée; MUN, protectrice.

Dans tous les cas, aucune racine germanique ne répond à PAL, épée, ni à MUN, bien qu'on ait tenté de trouver PROTECTION dans MUND, BOUCHE, grâce à ce fil élastique : mund, bouche; d'où parole; d'où protection.

Avec un tel système, la Rive Boche finira par envahir la Rive Droite; car on peut remplacer

protection par malédiction.

Le MUND inséré dans l'allemand pour signifier MAIN est inusité, inexistant.

Et, on aurait encore le gaulois cimbrique, gallois, MUN, épithète de MAIN, PROTECTION, pour récupérer la racine usurpée.

De quelque côté que la mutter-sprache se tourne et se retourne, elle ne peut que sauter de la poële

à frire dans le feu.

Restent les BOURGUIGNONS:

Ce que nous en avons démontré suffit à prouver que si les snobs et snobinettes veulent faire des NIFLUNGEN une légende germanique, il leur faudra chercher autre chose que nos excellents BURGONDINS, GAULOIS pur sang.

Sinon, le Grand Prêtre des BOURGUIGNONS, le

SIN-IZ-TA, leur décochera infailliblement l'excommunication majeure, historique et philologique.

Notre démonstration du celtisme des BOURGUI-

GNONS est irréfutable.

Reste à liquider le brave SIEGFRIED, et ce héros « germanique » ne va pas le rester longtemps; car il serait le seul GERMAIN dans cette histoire de NIBELONGS où nous n'apercevons que des GAULOIS:

SIEG, du gallois, gaulois de Galles, SIG, « ébranment », « écrasement », — sens actuel encore, est la VICTOIRE.

SIEG-UR, — Sigurd, — pour SIG-GUR, en composition, est le guerrier vainqueur; la finale ÈR, nous l'avons montré, est la même que celles en ur, our, eur, or. L'allemand fait SIEG-ÈR, guerrier vainqueur.

Les Allemands tirent sieg-èn, vaincre, de sig-èn, tomber...; c'est « tomber » dans le ridicule.

Reste l'autre moitié de SIEG-FRIED.

Obermüller dérive FRIED du gallique, serviteur, féal, vassal.

« Sieg-fried, vassal de Sigo; Sigo-mèr ou Sigomar », serviteur de Sigo ».

Nous avons, sans le chercher, retrouvé notre vieux ZIGOMAR..

Cependant, je demande licence, — car je n'ai pas de fétiche, — de m'écarter du savant lexicographe, et de traduire *mèr* et *mar* par GRAND.

ZIGO-MAR est le GRAND GUERRIER VAIN-QUEUR, Gaulois de Gaule, en excellent gaulois.

Ne laissons derrière nous aucune trace, aucune frange, aucune dentelle de ce « brouillard » dont on s'est si longtemps servi pour en tirer les « Nibde-long », — étymologie remarquable pour désigner des nains...

« Enfants du brouillard », nous enseignait-on, en

raison du voisinage étymologique du latin nébula, nuage.

Va donc pour le « nuage » : mais, et les enfants, les fils de ce brouillard, nébèl, où les aperçoit-on dans niebel-ungèn ?

Il faut recourir à la racine celtique, gauloise èngi, naître, dont on se sert pour l'étymologie de la Lorraine, Lothr-ingèn.

Et le niebel, le nuage, n'est pas moins gaulois que ses enfants; tel père, tels fils, naturellement...

Ni *nébula*, du latin, ni *nébul*, du prétendu « vieux haut allemand », ni *néphélé*, du grec, n'ont la moindre racine propre à nous produire.

Les racines et radicelles sont gauloises, et les voici :

Bwla, bourrasque, et né, qui passe : d'où notre nébula, et nébul, et néphélé : un orage, une bourrasque qui passe.

Un second mot *racine* nous est offert par le gaulois, des deux radicelles nèf, ciel, et ul, mouillé : néf-ul.

Néf-ul nous a donné, pour le latin, une élégante nébula, néb-ul-a.

Et voici une troisième racine, avec deux solides radicelles:

Nwf, subtil, entouré d'un nimbe; et ès, mouvement, vitesse, soit :

Le mot latin *nub-ès*, signifiant *nuage*, concurremment avec *nébula*.

Mais avec un sens délicieusement poétique :

Subtil, pur, rapide, entouré d'un halo : n'est-ce point le léger nuage courant dans le ciel, aux bords dorés par les feux du soleil ?

Décidément, dans cette *légende germanique des* Niebèlungèn, on n'entend que du gaulois; on ne voit que des Gaulois.

Et la nébula latine, et sa sœur la nubès ne cour-

raient pas dans les cieux, chargés de tempête ou irradiés des feux de l'Aurore et du Soleil couchant sans le don que la langue de nos ancêtres, le gaulois, leur a fait de leurs noms harmonieux.

« OTEZ LE GAULOIS, IL N'Y A RIEN ».

Pas même moyen de se marier :

Car, de nub-ès, nub-is, nuage nimbé, de lumière, de flamme, est né le verbe nubéré, pour nub-iré, nimbée-allant, PRENDRE LE VOILE DE FLAM-ME, le FLAMMEUM, — flamméom, — dont s'ornait la jeune mariée, à Rome.

La nouvelle épousée était parée de ce voile, qui symbolisait son entrée dans une vie nouvelle, et la fin de son existence libre de jeune fille.

Le flamméum, — flamméom, — était d'un jaune éclatant, couleur de flamme.

La jeune fille qui prend le voile de religieuse devient, de par cette allégorie ancestrale, l'épouse immatérielle du Christ; la couleur seule a changé; son voile est de neige, de la blancheur immaculée de sa chère petite âme tourmentée.

Voici le texte complet de la définition du savant Gallois Owen Pughe:

NWF, that is subtil; that is pure or hallowéd; holy:

Qui est subtil; qui est pur ou nimbé; saint.

F, P, et B se permutent.

Nup-ta, épousée; nuptial.

De nub-is est fait nubilis, nubile.

Nubéré, nub-éré, pour nub-iréne se disait, bien entendu, que de la jeune mariée; on ne l'appliquait à Rome, au jouvenceau, que par dérision.

Et ceci termine notre excursion, lanterne en mains, dans les brouillards des NIB-DE-LONG.

FUSTEL ET LA MAINBOUR, MUNDEBURT, DE LA LOI SALIQUE

La LOI SALIQUE spécifie que lorsqu'un chef FRANC affranchit un serviteur, un « serf » il lui continue cependant sa PROTECTION; c'est cette PROTECTION que la LEX SALICA appelle MUNDEBURT.

Ce terme a survécu longtemps en France, sous le nom de MAINBOUR, qu'on écrivait MAINBOURG, sous l'influence de *bourg*, *bourgade*, avec quoi la MAINBOUR n'avait rien de commun.

Fustel, qui n'avait, nous le répétons, traitant des FRANCS qu'il prenait pour des GERMAINS, aucune idée du FRANCIQUE, ne savait PAS UN MOT des langues « germaniques », ne manque pas de faire du MUNDEBURT une expression germanique.

Disons à la décharge de Fustel qu'il n'est pas l'inventeur de cette niaiserie monumentale, surtout pour qui prétend traiter de « L'INVASION GER-MANIQUE » en GAULE, et qui ne sait pas plus de GAULOIS, pas un traître mot, que de germanique.

Mais n'avait-il pas le devoir d'apprendre, avant de professer, et d'écrire ?

C'était à LUI de corriger les aberrations universitaires sur l'importante question qu'il avait dessein de résoudre.

N'était-il pas tenu, en conscience, d'étudier les GLOSES DE MALBERG, et les démonstrations de Léo von Hallé, prouvant que les LOIS DES FRANCS NE PEUVENT SE TRADUIRE QUE PAR LE GAULOIS ?

La traduction de MUNDEBUR et MUNDEBURT est tellement facile qu'on a peine à comprendre que JAMAIS, depuis des SIÈCLES, PERSONNE, PERSONNE, PERSONNE, PERSONNE n'ait eu l'idée de consulter,

non point la tireuse de cartes, mais une petite écolière ou un vieux mineur illettré du Pays de Galles, qui eût répondu sur le champ :

MUN, épithète de MAIN : signifie PROTEC-

TION;

DÉ, BUR, CONTRE LA VIOLENCE;

DÉ, BURT, contre les SÉVICES.

Voici le monstre dont nos illustrations philobochiques ont accouché de l'ALLEMAND, — pensent-ils.

MUND, bouche; et, de là, parole; et, de là, pro-

tection.

BURT, de bären, porter.

On se demande quel rapport il existe entre bouche et protection, et ensuite entre porter et violences, sévices ?

Alors que l'explication de mun-dé-bur, mun-déburt jaillit du fonds gaulois comme d'une source

limpide.

Et qui plus est, ni mund, ni bärèn n'ont de racines dans le germanique, nous l'avons suffisamment démontré.

Les racines en sont celtiques, gauloises.

Le mun-dé-bur, mun-dé-burt, a été mis en « baslatin » par nos clercs et leurs scribes, sous une vingtaine de formes amusantes; et c'est de ces formes qu'on veut tirer la main-bour de notre législation médiévale.

La main-bour était la tutelle; comme le for-mund est le tuteur en allemand, mund étant le mun gau-

lois expliqué.

Nos ancêtres avaient fort bien conservé l'idée de main, dont mun est une épithète, que nous nous retrouvons dans ces expressions donner la main, donner un coup de main, prêter la main; et dans l'anglais give me a hand, prêtez-moi la main.

Et c'est ainsi que l'on prend au Gaulois son bien pour en faire cadeau à Brudèr Boche, de bout en bout de la mutter-sprache.

Sous l'œil ahuri de nos latinistes germanisants et de nos « celtistes modernes »; et encore de nos professeurs de législation historique; et finalement de nos légistes les plus sourcilleux.

L'AMBACTUS DES GRANDS CHEFS GAULOIS

Le toupet du Boche est insondable et son audace sans limites, dans les quatre dimensions.

Nous allons en donner un nouvel exemple, entre mille.

Jules César rapporte que les grands chefs gaulois emmenaient à la guerre leurs « ambactos atqué clientès », et Jacob Grimm, « le père de la philologie allemande », s'évertue à nous prouver que l'ambactus gaulois portait un vieux nom... germanique.

M. Dottin, citant une quarantaine de mots de cette nature, s'élève contre la prétention du prophète d'outre-Rhin, et conclut que ces mots, — dont l'ambactus, — pouvaient avoir des racines communes, celtiques et germaniques.

Nous pouvons prouver, nous, que tous ces mots sont UNIQUEMENT gaulois, celtiques, et nous allons commencer par ramener dans le camp gaulois l'ambactus embilboché malgré lui.

Voyons les racines :

MACH, gaulois, sûreté, force, écrasement.

Dérivés: mâcher, mâchoire, machine, machin.

Patronymes : Machu, écraseur; Macheret, Macherez, Machain, Machart et autres.

MACHT, allemand, force; anglais, might, prononcé maïte.

Ce mot se retrouve dans les langues du Nord, légèrement modifié.

Nous aurions donc deux mots identiques et de même sens, dans le gaulois et le germanique; mais ces deux mots n'en font qu'un seul, et qui est

Gaulois, ne peut pas ne pas être Gaulois, et ne peut montrer dans le Germanique la moindre racine ni radicelle.

Et la « Science allemande » revendique l'Ambac-

tus comme un « vieux mot germanique ».

Grimm a beau chercher l'origine d'ambactus dans le « vieux haut allemand », et nous présenter ambaht, serviteur, comme étant à la racine du mot; il est incapable, et tous ses successeurs le sont avec lui, de décomposer ambaht, AM-BAHT et de donner un sens quelconque pris dans le germanique à ce mot césarien.

AM, gaulois, autour de; MACH, force, sûreté, garantie : TUS, gens.

Et voilà tout le mystère, dès longtemps épaissi par la « science allemande », éclairci subitement...

AM-BACH-TUS, « les gens gardant autour ».

Le sens s'est étendu, plus tard, à tous les serviteurs du chef, en tout temps; c'est le sens que lui donnent les auteurs latins, en signalant le mot comme gaulois.

LES GARDES DU CORPS, LA GARDE DU GRAND CHEF GAULOIS.

Le lecteur a vu à loisir le mot TUS, — sénatus, juventus, et autres, et il sait que l'M se permute en B après la préposition AM.

Exemples, dans le gallois :

Am dàl Henfan, pour Am tàn : « autour du sommet de Henfan.

Am drais Duou, pour am trais duou : pour (autour de), (contre), la colère de Dieu.

Am n'est point germanique; il a donné om au germanique.

Tus n'est point germanique;

Mach n'est point germanique, nous l'allons prouver.

Mach est passé à l'allemand sous la forme macht,

pouvoir, puissance, par l'addition de l'article gaulois suffixé, èd, èt, mach't, macht.

L'anglais écrit might, prononcé maïte, et le mot est passé dans toutes les langues du Nord, où les bonnes gens le prennent pour un mot allemand.

La forme anglaise might a été influencée fortement par un autre mot gaulois, gallois, cimbrique, mig : grand, solennel.

Les étymologistes allemands sont impuissants à trouver la racine de macht; ils la tirent, avec point d'interrogation, de mögen (?), pouvoir, désirer.

Et cela serait-il exact qu'il leur faut encore recourir au gallois, gaulois cimbrique, pour opérer la permutation de mach en bach, et pour trouver la racine et les radicelles de mögèn, mög-èn.

Mo, grandissant, ce qui est supérieur; d'où l'anglais more, davantage, plus; l'allemand mèhr, même sens que l'on veut tirer, mais toujours avec doute et point d'interrogation de l'allemand hypothétique mag, dont il faut confesser qu'on ignore la racine, — racine qui est le gaulois mag, qui élève, fait grandir, renforcit, et dont myg, grand, puissant, honoré, est le dérivé.

La mutter-sprache tourne ainsi en rond, dans un cercle des plus vicieux, répondant à chaque question par une autre question, pour retomber aussitôt dans la première.

Les deux racines de mogèn, mog-èn, pouvoir, sont pourtant à portée de la main dans le gaulois cimbrique.

Môch, — par ô long, — prompt, apte, capable : « qui peut »;

Et èn, déjà étudié dans la formation des verbes allemands, — et persans, — self movement, essence de l'être :

Par permutation, môch-èn a formé le verbe allemand mög-èn, pouvoir.

Du reste, môch se tire des deux radicelles mo, davantage, grandissant, supérieur, et og, étudié à fond déjà : plein de vie, de jeunesse, de force, entraîneur, excitateur : c'est bien là le sens de POUVOIR.

MAGISTER, le maître, voilà encore un mot qui laisse perplexe tous les latinistes et étymologistes depuis des siècles, et il est réellement pénible de voir de grands érudits, depuis Varron jusqu'au jour où ces lignes vont tomber dans le domaine public et universitaire, chercher, et ne pas trouver dans des directions erratiques ce qu'ils ont sous les yeux dans le Gaulois.

Tout lecteur de ces études est en mesure, connaissant le sens de la racine gauloise mag, élevage, éducation, peut en tirer éducateur : mag-our; l'éducatrice, mag-our-ès; le verbe, mag-u, élever, éduquer; et encore mag-ad-our, même que mag-our; et magadèn, — dèn, dyn, homme, personne, — « petit homme à l'élevage, nourrisson.

Et dix autres dérivés faciles à construire.

- Et le glorieux MAGISTER, patron?
- Dormiriez-vous ce matin, mon jeune maître?
- Ah, en effet, j'oubliais:

Mag, ist, èr, « éducation-émérite-homme », sachant que les superlatifs en ist, 'st, istos sont gaulois, ce que nous avons montré à notre Cratyle, à Socrate et à Platon.

Mais, alors, patron, vous savez que nos étymologistes sont tout aussi... embêtés avec MAGNUS, MAJOR, MAXIMUS?

- Allons, mon jeune ami, opérez vous-même, où je ferme boutique.
- Je tire donc magnus de mach, et de nith, niz, clair, brillant, pur; mach-niz a fait mag-nus, grand, avec un sens de noblesse.

MAJOR est le même mach, avec or, supérieur : grand-supérieur.

Tous les comparatifs en or, èr, viennent de ce gaulois-là, dans toutes les langues.

MAXIMUS, c'est l'enfance de l'art:

Mach, et im, superlatif déjà étudié, formant avec iz tous les superlatifs latins en IS-IM-us :

Maximus est incontestablement « plus-grand-le »: « le plus grand » : mach-im, maxim-us ; Maxime.

Le bout de l'oreille est de belle taille dans cette étymologie de l'ambactus, car elle conduit à l'abrégé du mot, ambaht, et encore à l'abrégé d'ambaht, — AMT, qui est un terme essentiel passé du gaulois à l'allemand, dans la vie allemande administrative.

Car AMT est le synonyme de ministère, ministérium, de service, fonction, baillage, et l'on pense avec quel soin brudèr Bocha s'est ingénié à le subtiliser au Gaulois pour l'annexer à la muttersprache...

Comment faire pour en justifier l'origine germanique ou simplement l'étayer de bric et de broc ?

La « science allemande » n'est jamais à court d'arguments; mais cette fois encore elle plante un point d'interrogation devant son échafaudage branlant :

AMT, nous dit-elle, pour am-bacht, de ant, à, et de bieten, ordonner (?). Certes, AMT provient clairement d'am-bacht, mais notre démonstration de la celticité d'am-bacht dans ses racines et sa formation grammaticale est irréfutable, définitive, tandis que la timide proposition de nos savantasses d'outre-Rhin ne tient pas debout.

Nos lecteurs des pays du Nord ne seront pas peu surpris de cette récupération gauloise d'ambaht et d'amt, qu'ils prennent encore, dans leur candeur naïve, pour du germanique de bon aloi.

LES FRANCS ET LE FRANCIQUE LA FRANÇAISE

Nous avons la preuve du celtisme des FRANCS par le celtisme incontestable de tous leurs noms connus.

Nous l'avons par la rédaction de leurs lois, dont le texte latin n'est compréhensible que par le gaulois, dans maints articles d'importance capitale et dans quantité de détails importants ou secondaires.

La preuve du celtisme des FRANCS résulte encore et, dirons-nous surtout, de la grandeur de leur caractère, de la noblesse de leur nature, de l'universalité de leurs conceptions philosophiques, politiques, de l'humanité de tous leurs actes, de leur scrupuleuse fidélité à la foi jurée; et, finalement, de leur indomptable courage que la fortune adverse ne fait qu'exalter jusqu'au sacrifice.

Mais, la preuve divine du celtisme des FRANCS, c'est la FRANÇAISE, dont la vie entière dément chaque jour l'adage péremptoire des philosophes, « dé nihilo nihil fit », renouvelle d'œuvre du Créateur, et d'un rien fait toutes choses, toutes ces merveilles que le monde admire, sans connaître pourtant la plus pure de ces merveilles, son foyer, son

ménage, son orgueil.

Et qui, miracle des miracles, quand la Patrie est en danger, fait de la houlette d'une bergère pleurant sur ses malheurs, une invincible épée, qui devient, dans ses mains graciles de vingt ans, l'arme de la délivrance!

Hugo, le Père, le Dieu du verbe, a forgé, chanté pour l'Eternité la gloire de la Gauloise, de la Franque, de la Française, en ce vers admirable de vérité :

Quand tout se fait petit, femmes, vous restez [grandes !

Si parfois, dans les plus hautes comme dans les plus modestes sphères sociales et familiales, l'homme fléchit, sa Française est là qui le réconforte; et lui, tel le géant de l'Antiquité qui recouvre ses forces en s'abattant sur le sol, il retrouve soudain tout son courage en franchissant le seuil de son logis, fût-il le plus humble, voyant la calme et belle ordonnance de ce que sa « bourgeoise », si bien nommée, a imaginé pour le plaisir de ses yeux, le nouvel élan de ses esprits, le renouveau de ses espoirs

Le Français se reconnaît encore à sa démarche, à ses yeux, à la symétrie de son front et de son visage; il se distingue entre tous les hommes par sa langue et son langage, exposant la pensée dans son ordre normal, alors que son frère Boche rejette le mot déterminant à la fin de sa phrase, de façon, semble-t-il, à la dissimuler jusqu'au bout...

Le francique a été, lui aussi, synthétique; et les Francs retombant, en Gaule, au milieu d'une population parlant, dans l'Administration, une langue également synthétique, — le latin, — surent se dégager de cette double étreinte tortionnaire de la pensée.

- Avez-vous un texte, s'enquerrait le bon Fustel?
- Nous en avons, en effet, grâce à la prévoyance de l'abbé Nithard, petit-fils de Charlemagne, qui nous a transmis l'histoire des différends surgis entre les trois fils du grand Empereur, et fixé le texte, en français naissant et en francique, du célèbre « Serment de Strasbourg », échangé entre Charles et Louis, s'engageant à se soutenir éventuellement contre Lothaire.

Charles s'était attribué la France de l'Ouest; Louis, la France de l'Est : Souabe, Franconie, — Franc-conie, Royaume-Franc, — la Bavière, la Thuringe, la Saxe, Lothaire avait pris l'Alsace, la Bourgogne, le Dauphiné.

Ces trois funestes crétins avaient brisé l'unité celtique que Charlemagne, leur père, avait eu tant de mal à reforger; et c'est de là que sont venus tous nos malheurs, ceux de l'Europe, et pour une grande part, ceux du monde connu.

L'abbé Nithard, — Nith-ard, Pur-Très, Très-Pur, — patronyme fort bien porté en France, a eu soin de nous transmettre également le serment des armées des deux frères, tant en vieux français qu'en francique; et, sans entrer dans le détail, nous allons montrer que ce qu'on prend pour du latin déformé n'est point latin, mais gaulois, et que le latin en est venu sans contestation possible; et ensuite, que le serment de l'armée de Louis, en francique, que l'on qualifie de vieil allemand, est du gaulois, et du meilleur.

Je prends la première ligne du serment de Charles :

« Pro Déo amur et pro christian POBLO... »

On se figure que POBLO est là pour le latin POPULO, ablatif de POPULUS: mais nous allons tantôt enseigner à Cicéron, Caton, Varron, Horace, et aux latinistes les plus érudits de nos jours, ce que signifie le latin POPULUS; et ce ne sera pas trop tôt, car nos gens attendent cette démonstration depuis deux mille ans et plus; et j'ajoute que si nous ne le disions pas, personne n'en saurait jamais rien, pas même les « cletistes modernes » selon le cœur de M. Dottin, qui ont le nez dessus toute leur vie et n'y voient que du bleu.

Passons sans tarder à la première ligne du « Serment de l'Armée » de Louis, en Francique, qualifié Old German, — Vieil Allemand :

« Oba Karl thèn èid, èr sînémo bruodhèr Ludhuwige gésuor, gélèistit : Soit:

« Si Charles le serment que lui à sien frère Louis a juré tient ».

Si Charles tient le serment qu'il a juré à son frère Louis.

— Mais, c'est du breton, du gallois, du gaulois, tout ça, patron, de bout en bout.

Si OBA est du francique, c'est que le francique est purement gaulois.

— OBA est même doublement gaulois.

Le texte allemand que voici :

« Wenn Karl dèn èid, dèn èr séinèm Brudèr Ludwig schwur lèistèt... »

nous montre que SI se dit en allemand WÈNN, ce qui ne ressemble guère à OBA ?

Wenn, wann, en allemand, LORSQUE, SI, QUAND; en anglais, whèn, autrefois, whan, quand.

If se dit, en gallois, o, os, od, pé, pès, pèd.

Lorsque se dit pan; pa signifie quoi, lequel.

Lé signifiant endroit, pa-lé pose la question : quel endroit ?

Le francisque OBA, O-BA provient de la permutation de PA en BA, redoublement de la préposition SI; OBA s'écrirait actuellement obé, o-bé, signifiant si-si, intensifiant le sens, comme on diraitsi par hasard.

KARL, CAROL, CARL, CAROLUS ont été étudiés à fond dans l'étymologie de Charlemagne; c'est un nom clairement gaulois.

Thèn, allemand moderne dèn, et èid, le serment, suivent le mouvement gaulois.

Dèn, article le, en allemand, est formé de dy, le, et en, un; soit le-un; par crase deen, den.

Le TH est gaulois, anti-germanique; il provient de la permutation du D dedy.

Eid, serment, ne possède aucune racine en germa-

nique; le gallois offre la racine hyd, hydèr, assurance, foi jurée.

L'anglais oath, serment, prononcé oz par th doux, provient du gallois hoèdd, prononcé hoèz, dont le sens est : exposé public; soit, une manifestation, déclaration, engagement public, serment.

Définition qui répond bien au serment solennel

d'une armée.

Le gothique aiths trouve sa racine propre dans le cimbrique, le gaulois de Galles, aidd, prononcé aiz, « zèle », « chaleur », qui répond à un serment d'amour, à la foi jurée..

Le pluriel en est eiddion, prononcé eizion, qui

prendrait rang dans le refrain nuptial Talassio.

Ce serait un souhait de plus des garçons et filles d'honneur acclamant la mariée, d'aimer et d'être aimée d'amour ardent.

Thèn, dèn, déjà vu.

Er, lui, il : est le gallois è, qui a formé l'anglais he, prononcé hi; è-yr, lui-le s'est formé e,èr par crase : è'r, èr.

Hi du gallois, elle, par changement déjà étudié de H en S a donné sie, elle, à l'allemand et she, prononcé shi à l'anglais.

Sînémo, représente l'allemand sèinèm, datif, « à son ».

Sînémo, sîn-é-mo, d'autre part, nous offre aussi le sens bien net de sîn, sien; é, il, le; mo, présent, donnant avec bruodhèr sien-le-présent frère, le tout en gallois et en breton.

Nous avons rétabli à satiété le celtisme de bruder, frère, et n'avons pas à y revenir.

On dira que le détail de sînémo en sîn-é-mo est d'une étymologie « populaire », si l'on veut; mais c'est une étymologie parallèle, qui s'explique par la « réceptivité » gauloise des Francs.

Au reste, il n'est interdit à quiconque de faire

mieux, pendant que je m'excrime avec le terrible gé-suor, « jura », qui ressemble à l'allemand actuel schwur comme un frère; et, en effet, c'est le même verbe, et conjugué de même manière.

Comment sortir de là?

On en sortira sûrement, puisque jusqu'ici chaque pas nous a fait trouver des racines gauloises aux mots revêtus des plus rébarbatives apparences allemandes, et qu'il n'y a pas de raison pour que nous tombions à la fin dans le germanique.

Nous ne languirons pas une minute sur ce schwur

hérissé d'épines :

Schworen vient de wehren, certifier et signifie jurer.

Anglais swear, gothique, svara.

La racine wahr, vrai, n'est pas allemande; on propose de la tirer de warèn, exister.

La racine est celtique, gauloise, gwir, wir, fir, vir, vrai, vérité. Le « vieux haut allemand ware est, ici, comme partout, quand il est le seul échantillon de germanique, du « vieux haut gaulois », tout bonnement.

Vérus, vrai; véritas, vérité, n'ont pas d'autre racine.

Le vrai gaulois est de la même souche que viril; leur vérité est sœur de leur virilité.

In caudâ vénénum, — vénémon.

Gé-léistit, « tient », correspond parfaitement à l'allemand lèistèt, du verbe léistèn, accomplir.

Mais, où est la racine de léisten?

On propose leisen, aller, — dont le sens est exactement le contraire; car il ne s'agit pas de « laisesr aller », mais de « tenir ».

On pourrait recourir aux racines de lisière, laisse, en anglais, leash, en allemand lèisté : tenir en lisière, en laisse.

Mais quelle singulière façon de tenir un serment?

La racine du mot francique, comme de l'allemand, est le gallois, gaulois cimbrique LAIS, voix, parole, à laquelle la préposition gè, de go, déjà étudié, donne impulsion, formant le gè-lais-tèn cherché, par la finale tèn, « qui tient ferme ».

Et on peut encore former directement l'allemand lèis-èn, de lais-èn, « parole-faire », « parole-tenir », au lieu de la dérivation mise à néant de lais-èn, « aller ».

Est-ce à dire que la langue des Gaulois établis durant des siècles en Germanie n'a point reçu du germanique les influences que leur réceptivité rendait pénétrantes, les racines gauloises étant à la base du germanique? Il serait oiseux de le prétendre.

Et tout aussi vain de passer sous silence le nouvel apport de celtisme que ces Gaulois ont infusé au germanique, et ceci, selon l'habitat particulier de chacun de ces peuples gaulois, — Bohème, Silésie, où opéraient les Gothins; Bavière, autre région des Boïens; et tous autres, du Rhin jusqu'au fond de la Baltique, pays des Estes, Gaulois, de dialecte britannique.

Le fait capital reste que toutes les racines sont celtiques, et on les retrouve aisément, avec un peu d'expérience, sous les camouflages les plus réussis, comme schwartz, de du, noir; comme schlecht, de llèch, roder, llèch-our, rodeur, méchant; schön, beau, mutation de con : Mâ-con, Lieu-bau, Beau-lieu; cèn-èl, con-il, lapin, divinement beau; cun-y-cul-us, lapin, beau-et-joli, et autres.

Je me demande souvent si l'abbé NITHARD a reproduit fidèlement les textes « francisques » ?

Car il existe des ouvrages de la même époque attribués au « francisque », mais avec des réserves formelles.

L'alémanique est aussi celtique que le Francisque. Et le bourguignon, différait-il du francisque? La Loi des Bourguignons mentionne, comme la Loi Salique, l'ambascia, am-basch-ia, l'ambassade, d'où notre ambassade, — am-basch-ad, — et l'ambassad-eur, — am-basch-ad-or.

L'ambascia était la garde, la troupe formant une ambassade, distincte de son chef, — l'ambassadeur.

Nos érudits ont déniché dans la Loi Salique l'abantonia, que l'on dit synonyme d'ancilla, servante; mais il y a quelque distance entre les deux.

L'abantonia est la sur-intendante, la grande maîtresse, du domaine ou du palais.

A, super; panton-ia, grande-maîtresse: par permutation du P en B après l'a intensitif.

Panton est même une épithète du Souverain Maître de l'Univers.

Dans le Midi se fêtent les pantons, figurines représentant les Rois Mages, aux fêtes de Noël.

Ce mot vient de pant, qui comprend, enveloppe tout, racine pan, universel; radicelles pa-an.

De pant nous est venu le nom de notre pantalon, panta-long, qui, sous les Gaulois serait réduit à l'état de culotte « innommable », « inexpressible », selon la sévère et juste disqualification de nos amis les Anglais.

Ne quittons pas ce sujet palpitant sans en tirer la quintessence.

PAN, par une autre acception, tirée des radicelles de notre francique OBA, O-BA, signifie quand, à quel moment, d'où, depuis, pourquoi.

Si le lecteur n'a pas oublié la différenciation des langues en P et des langues en Q, est notre mot français tel quel : QAN, — quand.

Rappelons que cette différenciation part de la manière de dire *quatre* ou *cinq* dans diverses langues.

Cinque-feuilles, que nous allons écrire QinQfeuilles pour la clarté de notre démonstration, se dit PèmPé-doula en gaulois ; et QinQ, — cinq —, se dit PemPé en grec, et QuinQué en latin.

Quando est le latin dont nous avons tiré notre graphie Quand. Mais, comment ? Où le latin est-il allé chercher ce DO pour le mettre après le gaulois PAN mué en QAN?

Tout simplement en répétant en finale l'O gaulois que nous venons de trouver signifiant déjà Quand.

Le latin a inséré un D de liaison pour faire Quan-d-O, qui est une répétition, — un Qan-Qan.

Au moyen âge, on s'est cogné dur au Quartier alors « latin » pour savoir si Quan-Quam devait se prononcer Couam-couam, ou Can-can. Le parti des Can-cans a succombé sous le nombre, qui est toujours du côté plus... intelligent, comme chacun sait.

Quantus, can-tûs, combien grand est sorti des mêmes racines.

Quan-tûs, quan-tâ, quan-tum : tûs, nombreux, grand; tâ, tâs, grande, nombreuse; tom, tas, amas; ton, une tonne, de ta-ôn, Grande-Très; Grande-belle, d'où Tonneau.

Quantité, quantitâs et tous dérivés disparaissent sans le gaulois.

Sans le gaulois, plus de serment; car, nous enseigne le bon Eichhoff, éid vient d'èig-èn, adapter, accommoder; et c'est pourquoi

« Il est avec l'honneur des accommodements ».

Le Serment est, chez brüder Boche, une simple « adaptation » de la foi jurée aux contingences...

Pan, Qan, gaulois, a formé le wann, wènn, whèn anglais et allemand.

Le W remplace le Q, le P de toute cette série de

pronoms.

What, anglais, Quoi ; which, Qui? Lequel?

Le Was allemand est une déformation de what par constante mutation du T en S ou Z.

« Otez le gaulois, il n'y a rien ».

LA SUISSE ALEMANIQUE

Si les Suisses Alémaniques, à l'intention de qui, surtout, j'ai traduit du gaulois le court passage qui précède le serment francique de l'armée de Louis, veulent se donner la peine d'étudier leur langue selon la méthode radicale dont nous leur donnons un spécimen, ils verront que leur langue est à base de gaulois, tout comme l'alsacien et le dialecte lorrain.

Et aurons-nous enfin la satisfaction de voir nos auteurs classiques renoncer à camoufler la SUISSE ALEMIQUE en Suisse ALLEMANDE; à traiter le PALATINAT de BAVAROIS, et la RHENANIE de PRUSSE RHENANE?...

MÉCÈNE - TULLIUS - CICÉRON - CATON - VARRON
NOUVEAU TRIOMPHE DE BIBICHINETTE
LE PEUPLE ROMAIN - LES LATINS N'EXISTENT PAS
LA CIGOGNE - LE COCHONNET
VÉNUS ET SATURNE - JANUS ET DIANA
SATURNIA TELLUS - LES ATELLANES
LES OSQUES - LES OPIQUES
LES DÉPOUILLES OPIMES

- Pi, pi, po, po.

Vous voici, les trois plus célèbres consuls de Rome, qui ne savez pas ce que signifie le POPULO, le POPULUS ROMANUS...

Vous ne saviez pas davantage, avant d'avoir rencontré notre guide, ce vieux Gaulois compatissant,

[—] Notre bon Horation, quand te décideras-tu à être sérieux?

[—] Sage Caton, moi seul, de nous tous, suis sérieux.

la signification de ROME, du SENAT, SENATUS, — ni même de CONSUL...

Quand je pense que vous avez tous trois été à l'école de Gniphon en personne, toi, Tullius, toi, Caton, toi, Varron, tous trois férus détymologies, avec Jules César, je me demande ce que vous avez appris, et pourquoi vous n'avez pas questionné ce savant Gaulois?

— Cher Horatio, que si, nous le questionnâmes; mais il nous répondait en riant qu'il avait déjà bien assez de mal à nous enseigner le *latin* sans y ajouter encore le *gaulois*, trop fin pour nos têtes de Romains obtus...

Heureusement, nous avons trouvé cet autre Gaulois, de meilleure composition, et nous allons apprendre le sens de populus, peuple.

— O Tullî, je vais vous le dire, et voilà qui va te surprendre : c'est tellement simple que j'en suis confus.

Varron et les érudits qui font la gloire du Collège de France, vous nous enseignez que populus est un « mot à redoublement », comme la cigogne, ciconia; la cigale, cicuta ; le cicur, cochon de lait...

C'est pourquoi je dis, cherchant le sens de populus par empiriques tâtonnements, par redouble-

ments redoublés:

Pi, pi, po, po; il n'est rien que d'essayer; je sens que cela vient; pi, po; pipolus : ça y est? Non ? Alors, disons, pi-pi-lius; Popilius ? Pas encore ? Alors, lus-po-pi ? Lus-pi-pi ?

Pu-pu-lus? Cette fois, j'y suis; pou-pou-lus?

Ou pou-pou-lous?

— O cher Horatio! Puisque tu le sais, ne nous fais pas languir plus longtemps, à tirer la langue...

— La pépie, Caton?

A boire donc, tous les famulos, puisque nous som-

mes encore réunis, avant que le vieux druide ne termine son gros bouquin.

A boire, à boire, à boire!

Se quitterons-nous sans boire?

Les Français ne sont pas si fous,

De se quitter sans boire un coup!

Nunc est bidendom, à la mémoire du populoromano, que nous allons retrouver tout de neuf habillé, tel que l'a vêtu le glorieux Numa.

— Patron, c'est Bibichinette, la petite Bretonne, avec une douzaine de cliquettes de Sainte Clicquot.

Si on la consultait?

- Horatio, voici de quoi te mettre en train, et Bécassine pour te servir.
- Cher ami de la bonne vieille Gaule, sans compter que cette enfant en sait plus long que nous tous, et que toutes les Universités de la Terre...

Dis-nous, Bibichinette, en breton, le peuple, com-

ment cela se dit-il?

- POBL, pardine, seigneur Horace!
- Hé mais, illustres amis, avez-vous ouï?
- Certes ; mais pourtant, si pobl provenait de notre POPULUS ?
 - On va voir, cher Varron.
- Bien répondu, Bibichinette, et nous te ferons un bel indéfrisable si tu nous expliques comment ce mot *breton*, POBL, est formé?
 - Hein?
 - Oui, les racines de POBL ?
 - Comment ça s'explique, quoi?
 - Tu as compris.
 - Ça s'explique tout seul.

Quand j'entends les gens de par ici dire le peuple, èl peup, je pense à mon breton pèp, pèb, qui veut dire chacun ; tout un chacun ; c'est TOUT LE MONDE, c'est l'PEUP.

Et voilà!

V'là c'qui m' trotte par la tête, en fait d'racines... Pasque, quand j'entends du français, je tâche toujours, malgré moi, de comprendre par le breton.

Ous êtes-ty contents? Oui? Alors, c'est 120 francs

pour l'Institut Indéfrisable.

— Tu en mérites bien davantage, ma mignonne, car tu en sais plus long, encore cette fois, que tous les savants linguistes de la Terre, qui ignorent depuis plus de vingt siècles ce que signifie peuple, populus. Prends tous ces ors. C'est pour ta dot.

Et fais sauter les bouchons.

- Cependant, il y a un point : peup fait très bien peuple, mais ni popol, ni poplo, ni poplom, ni puplum, dans le latin et les autres dialectes gaulois d'Italie.
- Tu vas voir, cher Varron, disparaître ton léger scrupule.

POB, POP, en Galles, correspond au PEP, PEB,

breton.

Tu diras POB ac un, tous et un, tout un chacun, dont nous faisons ac, unus, en latin; un-us, avec le petit « suffixe » us; et ceci est nettement marqué dans le lexique à la portée de nos auteurs embarrassés: POB, every body; all; applied to PEOPLE; soit chaque personne; tous.

— Mais, ô notre Horatio! Il y manque encore

quelque chose...

— Le « suffixe » OL, cher Varron ? Pour faire ton POP-OL ?

- Hé, oui ; car si je change d'opinion...

— Ton opinion, c'est, comme celle des « latinistes modernes », c'est en matière de populo, du pi-pi-

po-po...

La mémoire te faut, cher Varron : as-tu oublié la racine gauloise du grec olos, tout ? Holos, avec esprit rude ? OLL et HOLL sont les racines gauloises que notre bon ami nous a montrées en détail.

— O Tullî, en effet.

— Eh bien, si à ton POB, POP tu ajoutes ce déterminatif OLL, n'as-tu pas ton *POP-OL*, dont les autres formes sont dérivées visiblement ?

Notre finale us a fait de POPOL POPOL-us ; les élisions ont donné POP'Lus ; POP'LOM ; PUP'

LUM.

Quant à PUBLIC-us, POBLIC-us, POUBLIC-om, n'est-ce point le diminutif de POPOL-us?

POPOL-IC-us, POP-'L-IC-us: POP-'L-IC-om?

— Et, depuis tout ce temps, chers amis de Rome, la chose n'a point changé ; car, même chez nous, en France, le « public » est reçu comme chiens dans jeux de quilles :

Cent fois par jour, vous lisez cette inscription sur

les monuments qualifiés publics :

« LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI ».

Le « Ppppublic »! Le Peuple Roi!... Sens-tu pas quelque chose, cher Caton?...

— Je sens le ridicule de notre situation, avant tout.

Mais d'autres sont encore plus ridicules que nous; possédant tous les moyens d'investigation, de comparaison qui nous manquaient, ils les négligent volontairement, dirait-on, pour aboutir à l'aveu d'impuissance, au néant.

— Cher Caton, les choses sont encore pires que tu

ne supposes.

Car, cette fois, ce sont les quatre langues celtiques vivantes, avec le cornique, maintenant éteint, qui nous offrent tel quel le POPL, le POBL, le POPU-LUS latin, et cependant l'ostracisme est maintenu rigoureux contre cette origine celtique, gauloise, gallique, prouvée selon les normes rigides des « celtistes modernes ».

Qu'une prétendue racine germanique ne se trouve que dans l'inexistant « ancien haut allemand », et soit absente de toute la ribambelle du bas, du haut, du moyen allemand, peu importe : nos illustrissimes germanisants la revendiquent, et nos capitulards de celtistes modernes l'abandonnent humblement.

La Sorbonne est devenue la bonniche de Bonn.

Dans cette affaire de populus, — car je veux en faire une histoire type —, le plus grave est que l'un des plus utiles, des plus habiles, des plus consciencieux celtistes et mainteneurs de la gloire bretonne, qui lui doit beaucoup, Hersart de la Villemarqué, ait lâché pied sans combattre :

« Malgré, écrit-il, que les quatre langues, bretonne, galloise, gallique d'Irlande et gallique d'Ecosse, possèdent toutes le mot POBL, POPL, peuple, je persiste à croire que c'est du latin populus qu'il est tiré ».

Et, là dessus, voici que les latinistes les plus qualifiés, obligés jusqu'au moment où j'écris, de déclarer qu'ils ne savent point ce que signifie populus, sont maintenant obligés d'admettre que populus est composé de deux racines gauloises, et signifie exactement, en bon français, le PEUPLE.

Hersart, lui aussi, reculait devant ce quolibet des miteux grimaux, frottés, infectés de latinerie-bocherie, le qualificatif de celtomane... auquel il suffit de répondre, en bon Breton, par un solide coup de botte au centre du côté pile pour obturer aussitôt le côté face.

L'Allemand Zeuss, l'Allemand Bopp ont fait plus que tous ces cuistres, tous ces renégats mis ensemble pour la Cause Celtique, pour la Gloire française.

Patronymes de popl, pobl; Publius; Popilius.

- Ce sont là de piètres Français.
- Ce sont, cher Horatio, des Latins-la-teigne, ignorant même qu'il n'y a jamais eu de Latins...
- Ah, pour le coup, cher vieux druide, voilà qui est raide...

— Prince des orateurs, tu comprends bien ce que j'entends, que la race latine est une immense mystification.

Il y eu, il y a, des Latins, en ce qu'ils ont habité et habitent le Latium; mais ces habitants n'ont pu constituer une race, formés qu'ils étaient de diverses populations, tous de race gauloise.

— C'est entendu ; et c'est pur confusionnisme de qualifier les *Italiens* du reste de l'Italie, c'est-à-dire de la presque totalité de la Péninsule italique, de *Latins*.

Les Italiens sont Celtes, Gaulois, teintés, dans le Midi, d'Eoliens, c'est-à-dire de Gallo-Grecs.

Les « Latins », habitants du Latium, — Latiom —, savaient-ils seulement ce que signifiait leur nom?

« Ils se disaient Aborigènes », nous enseignait on à Rome ; et nous épiloguions là dessus, comme si nous épiloguions là dessus, comme si « aborigène », « ab-origène » ne signifiait pas clairement « nés natifs du pays ».

Mais, que signifie le mot « Latin »?

Voilà ce que nous ne savons pas, ou mieux, ne savions plus de notre temps.

— O Tullî, les « latinistes modernes », et les « celtistes » aussi, ne le savent pas davantage, faute de jeter un regard de pitié, de temps en temps, sur les méthodes et les travaux de leurs devanciers, les « apôtres du celtisme, qui manquent de la sérénité du véritable savant, et ne savent point user de la comparaison des langues, condition essentielle de la linguistique »...

Eh bien, l' « apôtre » que voici, qui ne celtise pas dans une cave, entre trois pelés et quatre tondus, va tendre encore à ces oracles, une main secourable, et leur expliquer ce que signifie le nom « latin ».

t ce ne sera pas long:

Car LATIN, là-tin, et mieux là-thin, comme dans Go-thin, et aussi bien lé-thin, signifie tout bonnement... AB-ORIGENE.

- Je vois, j'y vois, Oscarrissime:

Là ou lé, c'est là, latin illac, il-lac; franc-picard, y-là; gallois, y-na, le-là.

Le « La-tin », c'est le « là-homme », par tin, tyn, thyn, mutation de dyn :

L'homme (de) là.

Lé-thin, c'est donc ce peuple d'Italie après lequel courent nos archéologues et philologues depuis une éternité, — les Léthini, complètement disparus de la circulation.

Ce sont tout uniment les... Latius.

Avec *lé*, endroit, *Lé-thin* forme également l' « homme (de l') endroit », — l'ABORIGENE, AB-ORIGENE.

- Mais le LATIUM ?
- La-tium, La-tiom est le pluriel de La-tin : Là-dion, permuté en tion ; dion pluriel de dyn, hommes.

Le pluriel actuel est dynion; il était, du temps de Tacite, écrit don, ton, thon, que nous trouvons dans Go-thon, Nui-thon, Suar-don et autres.

Le Latin change la finale N en M, et ON en UM: Ilion, Ilium.

Le Bruttium, — Brut-tion —, est le pays des Hommes Historiques, et, écrit avec un seul T, le pays des Hommes du Bro, ou Bru : les Gaulois, — ce qui revient au même.

— Cher ami, je serais bien ingrat si je ne te demandais l'étymologie de *Mécène*, mon palladium,

mon honneur et ma gloire.

— Cher Horatio, il nous faut réserver Mécénas pour le bouquet du feu d'artifice que nous tire notre artificieux ami.

Je réclame la priorité pour la Cigogne et le Cochon de lait.

- Savant Varron, voici donc ta cigogne et ton cochon de lait ; j'y ajouterai les Osques ou Opiques, et les dépouilles opimes.
 - Et encore Vénus et Saturne...

— Ah non, cher vieux, pas tant que cela ; je grille de savoir ce que signifie Mécénas.

— Mon bon Horace, sache que, de toutes mes étymologies, celle de Mécénas est la plus belle, comme il convient à notre époque de *pète-souillauds* pour qui les belles-lettres ne valent pas un picotin d'avoine, ni une botte de foin.

Ciconia répond en gaulois à la chasseresse carnivore.

— Et c'est ce qu'elle est, effectivement, car elle avale tout ce qui lui tombe sous le bec ; une vipère est son régal favori.

Quelles en sont les racines ?

Cig, cik, viande ; Cica, chasser en quête de viande ;

Cicai, chasseur, chasseresse de viande ; cigour, — cig-our —, boucher ; cig-ysu, dévorer de la viande, en une vingtaine de dérivés.

Le gig-ot est le morceau de choix, — ot, od, — de la bête.

Le pluriel gallois de cicai est cicéion, — cigéion —, qui nous présente une cigogne fort avouable ; mais ceci est la double racine du mot, qui s'est formé de cicai, chasseresse de viande, et d'ôn, superlatif connu du lecteur ; cic-ôn est une crase de cicai-ôn. C'est la GRANDE CHASSERESSE, DE VIANDE.

Cic-ôn et cig-ôn ne diffèrent en rien ; la preuve en est dans les dérivés cités, et encore dans cette singulière forme rabelaisienne avant la lettre, Cigwain.

Rabelais, ce Druide étonnant, qui ne cessera jamais d'émerveiller les siècles, Rabelais, dont le sang, dont la science celtique universelle ne font point doute, écrivait CIGOINGNE, rencontrant exactement les lexiques du Pays de Galles, dont les auteurs n'avaient oncques entendu parler de la cigo-gne de Rabelais, ni de Rabelais.

CIG-WAIN est formé de CIG, viande, et GWAIN, habile, experte, active ; qui fait WAIN, par chute du G, en composition :

Nous voici dont retournés à notre CICONIA, CI-GOGNE, CHASSERESSE EMERITE DE PROIES CARNEES.

Et l'on viendra nous raconter que cigogne nous vient du latin ciconia, que nous avons donnée au latin...

Quant à ton CICUR, cher Varron...

- Arrête, ami, ! Ou j'avale de travers !

Je veux tirer pour nos trois consuls l'étymologie de ce cher petit cochon :

CIC, et UR, choisi, excellent, qui ferait aussi bien CIG-UR: une viande-de-choix.

Et maintenant, passons au divin Mécène, sans qui je ne serais rien.

— Patron, je m'y attendais ; voici *Vénus* qui trépigne et veut son étymologie, au moins aussi belle que celle d'*Athênê* ; *Saturne* a toutes les peines du monde à la calmer.

Elle va faire un malheur...

— Certes. A-t-on idée d'aller chercher au coin d'un bois, chez les Sabins, une « Vénus Cloacina ».

Ah, qu'est-ce que je vais leur faire attraper, à ces vieux bonzes !

Mon cher petit Gaulois, toi qui n'as jamais eu qu'à te louer de ma protection, pour qui la plus belle a été clémente et fidèle, tire-moi de cette cloaque de philologues malappris... et tu verras ce que je peux encore faire pour te plaire...

- O Vénus, ma mie. on n'a pas toujours vingt

ans, comme toi ; mais pourtant je vais te rendre ton divin sourire, car

Parmi les plus beaux noms, ton nom est le plus beau... Ecoute plutôt:

Vénus nous dit tant de jolies choses dans la langue des Gaulois, tes plus poétiques adorateurs, que tu ne sauras que choisir.

Viens ici, ma divine, que je charge tes bras blancs de la neige des lis et des roses, des bluets et des coquelicots, — coc'h-ly-coc'h, rouges-rouges-rouges —, pris à ta sœur Cérès, — Gé-Rès, Richesse de la Terre —, et des pampres du Dieu du Vin : pour la blancheur sans tache de ton corps immaculé ; pour le bleu de tes yeux et l'or en fusion de tes cheveux, dont je n'ai vu qu'une fois les pareils sur cette terre ; pour le sang généreux de tes veines, qui anime sans cesse de ses feux la Nature entière.

Ecoute donc:

Gwèn, wèn, féminin de gwyn, wyn: blanche, belle, jolie.

Tad gwyn, père vénérable.

Y ddyn wèn, la belle personne, la belle jeune fille. Man wèn, la belle-maman, mère vénérable.

Gwènaog, souriante;

Gwènaol, toute souriante, plaisante, amitieuse;

Gwèndal (pour tal, en composition), au beau front, au front blanc de neige;

Gwèndon (pour ton, en composition), la peau blanche;

Gwènddydd, — pour dydd (diès), jour, en composition, — Etoile du Matin, Vénus du Matin;

Gwènèr (Vénus, Vénéris), qui rend heureux; Sérèn Wènèr, Etoile de Vénus; Etoile du Matin;

Gwènérol, qui répand le bonheur;

Gwènfro, — fro permuté de bro, en composition, — la Région de la Félicité.

Gwèno, — pour gwèn-nos; Etoile du Soir, de la Nuit.

— Cela me change de la... cloaque, en tout cas.

— Je vois ce que c'est : tu espérais mieux ? Ne sais-tu pas que l'hirondelle porte ton nom, Gwènnol ? Et les abeilles, gwènnyn ?

Le père des Dieux t'a tellement gâtée...

- Oui, mais, je vois à tes yeux que tu tiens quelque chose en réserve; tu me fais languir, sais-tu bien ?
- En effet, j'ai encore une ou deux étymologies épatantes, ou trois peut-être, dont l'une te va comme un gant :

Vé, mutation de mé, que tu trouves dans vé-sana,

dé-raisonnable; et nith, fidèle, pure...

— Alors, je suis infidèle, moi ? Si l'on peut dire ! Je suis on ne peut plus fidèle, sur le moment... Mais je ne suis pas collante.

Que chaque amant soit fidèle à sa Vénus, et sa Vénus lui sera fidèle!

Quant à la pureté de mes amours, que leur reproche-t-on ?

D'être successifs ? Suis-je pas Vénus, et que deviendrait le Monde si je restais confinée dans les forges de Vulcain ?

Successifs, mes amours? Que ne dirait-on pas s'ils

étaient simultanés?

Le monde est bien méchant...

Allons, allons, sois bien mignon, et dis-moi vite ma troisième, la plus épatante...

- Cher Oscar Druida, si tu arrives jamais à contenter celle-là...
- Il y parviendra, aimable poëte, aussi bien que toi; je le connais; il est en train.
- Ma troisième étymologie, il y a l'ongtemps que je la compare aux deux premières, qui sont excellentes, ce qui t'en fera trois.

Elle se construit de fèn, vèn, principe aérien, air, vent; souffle.

Et de ys, actif, violent, brûlant, consumant...

Vèn-ys, Vénus.

— Aïe, aïe, aïe! Cette fois, oui, elle est épatante. Qu'en dis-tu, ô Horatio, aimé des Muses?

— Que ce sont bien là, en effet, les origines de ton nom, ô Déesse au souffle enflammé, qui m'as mis à feu souventes fois, malgré mes précautions contre cette espèce d'incendie dévorant, ô toi que l'on fuit parfois, et à qui l'on revient sans cesse.

Les Helvètes ont tiré leur vent de ce foen, et nous autres, Romains, notre vèn-tus, ou souffle-grand.

Ne pourrais-tu, ma petite Vénus, faire l'ornement de notre future Académie?

Voilà qui nous amènerait des adhérents, et des cotisants...

- Je viendrai, assurément; tu peux m'inscrire; mais si c'est pour travailler... pfuit, — la fuite.
- Pas si vite, m'amie; ta quatrième étymologie va sortir...
 - C'est pour faire place au bon papa Saturne...
- Je suis là, ma chère enfant; et je ne m'ennuie pas du tout.

Tu es une ravissante, souriante celtisante...

- Je ne suis plus dans une cloaque sabine, comprends-tu.
- Et moi, je vais cesser de passer pour infantophage; j'en ai jusque-là de l'ingratitude humaine.
- Vénus, à mon sens, entends-tu bien, s'est écrit d'abord Vén-ur, dont l'idée retrouve celle de wèn-ys, l'incendiaire; la seconde racine nous est connue, UR, pur, noble, saint...

Tu es donc la BLANCHE PURE, SAINTE, VENERABLE.

Vénérable est sorti de Vèn-èr, du reste, ensuite, comme une fleur de sa tige.

Le primitif vénéraré, de vèn-èr-iré, vénérer, nous montre l'aspect religieux de ta puissance irrésistible.

Tu es bien Vénus anadyomène, Vénus née de l'onde sans souillure; tu es bien celle de Musset.

La Vénus Astartê, fille de l'onde amère, Secouant vierge encore les larmes de ta mère, Et fécondant le monde en tordant tes cheveux...

— Du coup, je ne m'en vais plus; et je veux écouter, cher et bon Gaulois, qui m'as comblée, selon ta promesse, de tant de belles choses, ce que tu vas raconter à Saturne, ce Dieu bienfaisant, vili-

pendé par ceux qu'il nourrit.

— Nous savons à merveille, ô vénérable éducateur de la Vieille Gaule italique, que tu n'as pas dévoré tes enfants, mais que tu as nourri les nôtres, à tel point que notre terre s'est appelée de ton nom SATURNIA TELLUS, la terre heureuse de l'âge d'or.

Nous désirerions tant connaître ton histoire, et l'origine de ton nom.

— Je suis venu pour l'apprendre, savant Varron, expert dans la Chose Agricole. Mais je vais te dire

ce que je fus, ce que je fis, en Italie.

— Je suis venu, chassé de partout, me réfugier chez le Troyen Evandre, établi sur le Mont Janicule, Jani-Collis, Colline de Janus, quinze siècles avant la fondation de Rome, et j'enseignai l'Agriculture, cher Varron, aux habitants de l'Italie, comme mon maître et ami Triptolème le faisant en Grèce, où il inventa la brouette.

Pourquoi je m'appelle Saturne, les Gaulois qui m'on tainsi nommé ne me l'ont pas bien expliqué : je sais seulement que mon enseignement y est pour

quelque chose.

Je serais curieux d'en savoir davantage?

— Je puis te tirer d'ennui, ô bienfaiteur des Paysans, Dieu des Semeurs : Saturnus, tout d'abord,

doit se lire Saturnos, et cette finale, nos, noz, rappelle l'asile que tu as trouvé, exilé, près du temple de Janus.

Sat est forme de had, hat, fécondité, semence, graine, et la finale ur, mutation de gur, homme, en composition, constitue le nom du semeur, sem-eur.

Sat-ur-nos, te voilà reconstitué dans tes éléments...

Et encore:

Sath signifie établi, fixé; c'est la racine de satis et de tous ses dérivés; c'est l'abondance.

Ces Italiens étaient et sont des Gaulois, et, sans le

gaulois, ton nom resterait à jamais inexpliqué.

De la corne d'abondance, qui devrait être ton emblême, tu tires une origine corroborative de ton nom :

Sath, corn, en composition Sath-orn, — Saturnus.

En latin, ton nom ne signifie rien.

Janus est encore un nom énigmatique, parce qu'on se caboche à ne pas comprendre que le latin ne possède pas les racines du latin. Autrement, quoi de plus clair :

Le Dieu à double visage, dont le temple avait deux portes, une vers l'Orient, l'autre vers le Ponent, nous indique clairement le sens de son nom :

Di-a-Nos, le Ja de Ja-nus étant une crase de Dia, — les Italiens prononcent fort bien Dji-a-no, — est le Dieu du Jour et de la Nuit, du gaulois diz, a, nos, di-a-nos.

- Et Diana, cher vieux Gaulois?

— On a voulu, vénérable Saturne, faire de *Diana* le pendant féminin de *Janus*, ou du *Soleil*, et voir en elle la *Lune*; mais non, Diana n'a pas détrôné la *Phoêbê* de son beau Phoêbus.

Diana demeure la *Diane chasseresse*, la vierge pure, la déesse de la virginité, que nous montre son nom si plein de douce harmonie : Dia, na, pour naïs, la Déesse pure.

Tèllus, le nom poëtique de la Terre, Terra, n'a aucun sens en latin.

Tèllus, de Ta, èl, lus, T'èl-lus, TELLUS est toujours, en gaulois de Galles, la Grande-Divine-Fructification, — lus représentant les plantes, les produits de la terre.

C'est encore l'Italie, MAGNA PARENS FRUGUM de notre bien aimé Virgile.

Et les Atellanes?

A, tèl, lan, « grand récit rustique », fut le nom de ces scènes de la vie rustique chez les Osques, dont le menu peuple de Rome se délectait, et que les Romains « de la haute » ne comprenaient plus, de votre temps, célèbres consuls et savants de la Ville Eternelle, qui avez oublié vos origines gauloises.

Savez-vous seulement pourquoi les Osques s'appelaient... Osques, — avec l'acception moqueuse de

pinguès, GRAS?

C'est que HOB, HOP, en gaulois, et encore de nos jours en Galles, signifie précisément GROS ET GRAS; en Galles, nous avons infailliblement, sauf respect, ô divin Saturne, le HOB, COCHON...

Pourquoi les OSQUES se nommaient aussi

OPIQUES ?

De ce que HOP-ic est l'adjectif de HOB, HOP.

Et les dépouilles OPIMES?

Vous autres, Romains, en avez cependant assez ramassé de ces dépouilles, de par le monde!

Et vous ne savez pas ce que c'est?

— Maintenant si, notre Oscarrissime : HOP, gras, et le superlatif IM : HOP-IM.

Que dis-tu, cher Varron?

- Je dis que nous avons erré des siècles durant dans les ténèbres, et que nous commençons à y voir clair.
 - Mais, ô mon très cher, et Mécénas?

- Nous y voici mon gentil poète.

- Faisons d'abord sauter quelques bouchons, car

notre sévère Caton lui-même est à sec.

Et chacun sait qu'il buvait dru.

Bibichinette! au feu, au feu!

— Veux-tu me permettre de réciter les deux premiers vers de ton Ode à Mécène ?

> Mécaénas, atavis édité régibus, O èt praésidi (om) èt dulcé décus méom...

- Bien dit; tu t'en souviens donc depuis si longtemps ?
- Je t'avais traduit en français; mais la guerre m'a tout détruit; et mes vers sont allés en fumée.
- Ne saurais-tu te rappeler seulement ces deuxlà ?
- Certes; j'ai suivi ta mesure; j'en ai fait des alexandrins; et j'ai ressenti comme toi toute la reconnaisance due à ce grand et savant protecteur des lettres; j'ai voulu imiter ton mouvement, ton élégance...
 - C'est presque impossible en traduction.
- Rien n'est impossible, cher poëte, quand on aime; et Virgile et toi avez été mes deux amours, mon refuge dans toute mon existence parsemée de plus d'épines que de roses, per ardua Séculi.

Voici donc:

Mécéne, rejeton d'une souche de rois,

Ce que j'ai fait, ce que je suis, je te le dois !

- Cher Horatio, tes vers revivent dans cette langue française avec ton allure et toute ton âme.
- Je suis surpris, ô Tullî, d'avoir été si bien compris, et d'entendre la rigoureuse langue française allier tant de souplesse à tant de noblesse...
 - Cette noblesse émane de toi, Horatio.
- Si notre ami traite *Mécénas* avec autant d'amitié que mes vers, je vais en être encore plus heureux.

— Cher Horatio, ta surprise sera plus grande que

tu ne le peux supposer, car le nom de Mécénas contient en soi ces deux vers tout entiers dont tu le salues.

C'est donc que Mécène portait, en effet, un nom prédestiné, d'une illustre maison gauloise accoutumée à distinguer les talents et à les conduire à la fortune, à la gloire, à l'immortalité.

Laissons à la langue de nos pères, qui sont les vôtres, cher Horatio, sa seule et simple éloquence :

Maèth, prononcé Maèz, Maès, par les Gaulois d'Italie; pluriel maéthion : chérir; nourrir; élever.

Tad maèth, père nourricier; mam faèth, ou vaèth, mère nourricière...

- Mais, c'est là notre Maèth-èn-as, déjà.
- Cher Horace, Maèsènas va t'apparaître, après deux millénaires, dans toute sa splendeur, qui fait de lui, dans la suite des siècles, le symbole du Père Nourricier, du noble protecteur des Poëtes, des Belles Lettres, des Beaux Arts.

Tu connais, le lecteur connaît, le pouvoir de la racine èn :

Source de vie, âme, esprit, déité, noble, noblesse...

- Hé quoi, cher Horatio, tu pleures, à présent, toutes tes larmes ?
- O Tullî, je ne m'en cache point; et puissent ces pléiades de jeunes talents qui languissent, dans le monde, sous le dur règne du Musle abject, n'en verser jamais que d'aussi douces.
- Voici donc, cher et bon poëte, ton Mécèn-as, aux deux tiers de sa résurrection, en Père Nourricier de Haute Noblesse, Rejeton Bienfaisant, Munificent de Haute Lignée.
- Aès, ami Gaulois, je reconnais aussi cette origine, qui fait partie de mon propre nom : bouclier, défense.

Et je comprends maintenant l'ensemble du nom de notre magnifique, magnanime PROTECTEUR :

Maèth, Maèz, èn, aès, et as, comme dans mon nom, c'est donc sans équivoque : LE MUNIFICENT TRES NOBLE PROTECTEUR, et tu disais bien que ce nom signifie, à lui seul, tout ce que disent mes deux vers reconnaissants :

EN, répond à « souche très noble », « royale »; atavis édité régibus;

AS, répond à praésidium, mon bouclier, mon égide, mon PROTECTEUR :

Mécène, rejeton d'une souche de rois, Ce que j'ai fait, ce que je suis, je te le dois!

Mécène et Pollion, Gaulois de haute naissance, conseillers intimes d'Auguste, ont plus fait pour la gloire de son règne et du nom Romain, en lui présentant Virgile et Horace, que tous ses autres grands serviteurs ensemble.

Incrédules incrustés de latinerie, j'ai gardé pour vous boucher le dernier coin de votre intellect qui n'est pas tout à fait obturé, un délicieux petit bonbon, un gâteau de miel que m'a réservé pour moimême le généreux Mécène; et c'est son nom ECRIT TEL QUEL, dans le gallois, gaulois cimbrique, en Galles, l'un des noms les plus gentillets de notre langue celtique, si fertile en termes de tendresse familiale; le voici, dans l'usage quotidien, toujours, vingt siècles après :

Maèth-èn, — Mécène, à la française, — la maman gâteau, qui gâte ses enfants, et en fait des spoilt children, en bon anglais; des enfants gâtés.

Il est évident que ce terme s'applique tout aussi bien, étymologiquement parlant au « papa gâteau », comme au « grand papa », le « tad-cu », et la mèregrand, « mam gu ! »

Et c'est bien là notre Mécène, bon comme le bon pain.

Patronyme britannique actuel de haute noblesse: Methuen.

POLLION, lui aussi, n'a-t-il pas le droit de revivre de par tes étymologies évocatrices ?

Que signifie son patronyme?

— Paul, Pol, en gaulois, un pôle, un soutien, une colonne, et de là est issu le verbe poll-éré, pour polliré, puissant-aller, être puissant.

Pole, en anglais, poteau, pôle; pol en allemand.

Des deux Gémeaux, Castor et Pollux, celui-ci est le plus brillant, de poll-luch, puissante lumière, Pollux en latin.

De pol, sont venus au français pousser, pouce.

Le patronyme Paulus, PAUL, ne signifie pas « petit », mais « fort », « grand ».

— Et avus ? Et atavus ?

C'est encore du gaulois, sais-tu bien, notre Horatio ?

Le superlatif af, av, fait av-us, très grand-le.

Et a-ta-av-us est un hyper-superlatif:

A-ta-av-us, a-t'av-us, atavus, soit:

Très-grand-très.

Les Francs-Picards appellent tayon l'aïeul, père du grand-père.

Et le père du « ta-y-on » est leur « ra-ta-y-ôn :

pour Tataillon.

L'allemand alt, vieux et la latin altus, grand, ont aussi le sens de vieux.

APOLLON s'est écrit de façons diverses; l'une fait de lui le Dieu des Archers, dont les traits, les rayons frappent d'un monde à l'autre.

Sous sa forme classique, A-poll-ôn signifie le Très-

puissant-idéalement beau; et c'est bien lui.

Et, de toute manière, Apollon porte un nom gaulois.

Si nos savants linguistes consentaient à comprendre que les noms des hommes et des sites sont du gaulois parlé, ils commenceraient par tâcher de pénétrer le sens de leur propre patronyme, qui leur réserverait parfois d'agréables surprises.

Tel eût été le cas du savant M. Dottin; car son nom était prédestiné; celui d'un « celtiste moderne » émérite, incontesté :

Doèth, wise, sage, prudent, éloquent, nous dit Owen Pughe;

Doèthaour, — doètha-our, — docteur; pluriel doèthorion;

Doèth-dèr, sagesse, science;

Doèthi, faire preuve de sagacité, de sagesse, d'éloquence;

Doèthus, de sage, nature;

Doèth-our, un savant; un sage;

Doèthyn, — de doèth-dyn, — un « savant professeur », forme le nom exact de M. Dottin, avec t redoublé : DOTTIN.

Si ce docte Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, aussi bon latiniste que celtisant, avait connu le sens de son patronyme, il serait allé tout droit à l'étymologie du verbe latin docéré, enseigner; doèth-iré, sage-aller, aller-enseignant, que nos plus savants auteurs cherchent encore vainement.

DOHET. — Le patronyme formé directement par Doèth survit encore vigoureusement à l'autre extrémité de la France, dans les Ardennes, où fleurit une famille DOHET, dont la graphie diffère à peine du gallois Doèth.

Le Gondioc des Bourguignons se retrouve vivace chez nos Arvernes, comme chez les Bretons et les Gônes de la Guille, comme à Gonesse :

GAUNICHE, de gô-ôn-ic, gônic, agriculteur, est un autre patronyme témoin de l'origine gauloise de nos noms de famille, dans la France entière.

TURQUIN. — Dans les Ardennes encore, pays des sangliers, n'ai-je pas trouvé un patronyme d'un

celtisme indubitable: TURQUIN, qui signifie le Grand mâle, de Ta, grand; our, ur, vir, viril, d'où le taureau; et quin, chef premier, — le plus viril, le plus mâle, qui s'applique au sanglier, au bélier, et au vir grégis ipsé caper. Le gallois possède le mot tourch tel quel, sanglier domestique.

Terminons par un nom toujours étudié, et resté toujours mystérieux : Napoléon.

NAPOLEON est issu des mêmes racines gauloises que POLLION et APOLLON.

Les chercheurs, perdus dans le maquis de leur latinerie ne pouvaient, en vertu du postulat qui fait Latins les Italiens, s'imaginer qu'il fallût trouver dans le gaulois l'étymologie de Napoléon, né en Corse de parents venus d'Italie, du cœur de la Gaule Cisalpine.

Ils ne pouvaient voir que la Corse est un pays éminemment celtique, de langue celtique comme le latin, l'italien et les autres langues gallo-romanes, dont je ne sépare point l'anglais, qui est une mine celtique.

Autrement, voici comme ils auraient scindé le nom du grand homme, à l'action UNIVERSELLE, IMPERATIVE :

Ny, a, pollion, l'y de ny s'élidant pour donner N'apollion, Napolion, graphie correcte, à côté de Napoléon.

NY, dans le gallois, UNIVERSEL; préfixé au mot, au nom, implique augmentation, certitude, amplification, universalité.

Et donc, le nom de *Napoléon, Napolion*, ne décritil point celui qui l'a porté au zénith des gloires de la France, de la vieille Gaule ?

Que le lecteur se souvienne de cet autre génie universel, Léonard de Vinci; Lionardo da Vinci, qui explique la graphie de Napolion. Lion-ard, Léon-ard, sont des superlatifs gaulois de Léon, Lion. Et ce lion est gaulois.

- Mais, cher patron, Napoléon est le nom de baptême donné par Bonaparte, le père, au futur conquérant et législateur?

— Eh bien, ce prénom était un signe de prédes-

tination.

Mais, Bona-parte, le patronyme, en était un autre. Sans le gaulois, plus de bonus, bona, bonum... que les latinistes tirent, depuis les temps immémoriaux jusqu'à nos jours, du latin primitif duénos, duonus.

La racine de bon-us, latin, est bon, gallois, gaulois cimbrique, tronc, base, culée; et, en effet, bonus en latin comme bon en français implique non seule-

ment bonté, mais solidité, bravoure.

Bon a donné bone, à l'anglais, l'os, le soutien du corps, déformé en bèin, os, jambe, en allemand.

L'adjectif celtique bonéddic, éclaire le substantif :

« Qui a un tronc, une origine; noble; gentilhomme; de bonne, de noble famille ». Les dérivés en sont nombreux.

Le latin primitif est d'autant plus gaulois qu'il

est plus primitif.

Les deux formes mises en avant ont de tout autres racines : dy-èn, (do-èn), très noble; et dy-ôn (doôn), idéalement supérieur.

La même confusion s'est établie entre duèllum, duel, et bellum, guerre. Bellum ne vient aucunement de duèllum, mais de Bel, le Mars des Gaulois; BELLONE était la déesse de la guerre.

Du-èl-lum, pour du-èl-lon est un jeu à deux.

Plus les latinistes veulent éviter le gaulois, plus ils s'y enferrent.

La seconde partie de Bona-parte, part, a été étudiée déjà. Bona-parte signifie Bonne-part, de bonne naissance.

Sans le gaulois, plus d'enfantement.

Plus de BONAPARTE; plus de NAPOLEON.

Plus de bonus, bona, bonum...

Plus de MAURRAS, plus de DAUDET!

Le premier de ces distingués écrivains a fini, ces temps derniers, par se rendre à l'évidence :

« Il n'y a pas, écrivit-il, de nations latines; c'est l'esprit latin qu'il faudrait dire ».

Il me souvient d'avoir, excédé par cette vague de latinerie, par cette engeance des Latins-la-teigne, envoyé à M. Maurras un travail établissant que non seulement il n'y a pas de « races latines », de « nations latines », mais qu'il n'a jamais existé de Latins de race, la moindre trace d'une race latine quelconque.

Notre éminent confrère, Empereur des Martigues, grâce à qui cette charmante petite ville et station de pêche (Mar-ti-ic, petite mer, pendant du Morbihan, mer petite), prend une terrible revanche sur Marseille et les Marseillais, blagueurs imprudents des Martigaux, voulut bien trouver ma démonstration « ingénieuse » ; mais il prit des années de réflexion avant d'en propager la moitié. Cela s'appelle couper la queue de son chien en deux fois, afin de faire moins souffrir pauvre Kiki...

Eh bien, non! Il ne faut pas dire non plus « l'esprit latin »; car s'il n'y a pas de Latins, pas de « nations latines », il n'y a pas d'esprit latin?

Quelle misère universitaire, qui aiguille les meilleurs esprits, et les plus lucides, les plus intuitifs, sur des voies de garage où ils s'encroûtent, de cuistre en cuistre, des siècles durant.

La langue que nous appelons latine n'était certes pas latine; elle était romaine; langue religieuse, juridique, administrative.

Les habitants du Latium parlaient déjà ce qui est devenu l'italien, issu des mêmes racines gauloises,

mais charpenté différemment, comme les autres langues que je dénomme gallo-romanes.

Les dévots, — car il a ses dévots, — de M. Charles Maurras sont bien embarrassés de l'étymologie de son patronyme, car on ne peut décemment la tirer des Teurs, ni des Maures; et le *latin-la-teigne* donne sa langue aux chats.

Nous allons donc recourir à cette fée extra-lucide, la langue gauloise; et nous pouvons, sans chercher, trouver la solution la plus élégante, la plus frappante de vérité héréditaire, prédestinée, en prenant MAUR, grande, et GRAS, crase de guraès, gouraès, force, valeur, de la racine gur, gour, VIR, avec chute du G en composition. Mais ceci oblige à un léger travail mental, et je vais faire part à nos lecteurs d'une véritable trouvaille, — de l'étymologie toute faite.

Dans le lexique cornique, gallois, gaulois cimbrique de la Corne de Galles, Corn-Wall britannique, on tombe sur cette phrase textuelle :

Dên apèrt, ha MAUR (y) RAS, soit:

Un HOMME, certes, et GRANDE (sa) VALEUR.

Gratia, grâce, de la langue religieuse, a cette origine; une grâce est une force, une vertu.

Le patronyme Maurras ne signifie rien de rien en latin, ni, ultime horreur, ni en Boche...

DAUDET est fait de DAUD, don, et ETH, choisi; à moins que, — nous sommes en Provence, — ce ne soit le vieux patronyme Déodat, Dieu-donné, ce qui n'en serait pas plus mal.

Ceci correspond à *Théo-dore*, *Théo-doric*, que brudèr Boche camoufle instantanément en *Diedrick*.

Réussirai-je à guérir mes compatriotes, du Nord au Midi, de leur latin-la-teigne; ou finirai-je par l'attraper, moi aussi?

Car cette teigne-là est incrustée dans le cuir che-

velu depuis si longtemps qu'il faudra probablement arracher la tête avec...

Et il faut s'en mésier comme du mal pédiculaire dont mourut Sylla, le héros de M. Daudet, plèn de péo.

La France ne peut retrouver son unité que dans le Celtisme.

Ceci nous amène à dire un mot

AUX ITALIENS

Les Italiens, ne peuvent, eux non plus, assurer leur unité nationale, ethnique, que dans le celtisme.

De même que la Gaule n'a pas été altérée par le retour des Francs, des Bourguignons et l'arrivée des Wisi-Goths, tous Gaulois, en Gaule, mais au contraire, renforcée dans sa pureté gauloise, l'Italie a trouvé un nouvel apport de celticité dans l'arrivée des LOMBARDS sur son territoire.

Les LOMBARDS, les LONGOBARDI de Tacite, que l'on prend pour des Germains, étaient des GAULOIS authentiques.

On écrit aussi LOMBARDI, de LON, gai, et

BARDI, les Bardes.

L'N devient un M devant le B de Bardi : Lombardi.

Le barde était le poëte, le maître, le professeur;

le lom-bard était le Maître du Gay Sçavoir.

L'insertion de GAU, ou GO, dans le nom des Lombards montre d'un trait indélébile l'origine GAULOISE de ce peuple installé en Germanie : Lon-go-bard est le barde gaulois du gay sçavoir.

Le druide, druida, était le prêtre, l'ingénieur, le

savant;

Le barde était le professeur du Gau;

L'ovate était l'aspirant, le sous-diacre;

Le brocantor, bro-can-t-or, était le garde, l'appa-

riteur et aussi le rétameur, le rempailleur, le rémouleur du Gau, chargé d'annoncer, de sa plus belle voix, les avis, les nouvelles du pays; ce pourquoi les gais compères le baptisaient chanteur-du-bro.

Le Go-bret était le Juge du Bro, — juge de paix, juge des flagrants délits, — sous l'autorité du

Grand Juge, le Ver-Go-Bret.

Nos bons historiens et sagaces philologues tirent Longobard soit de leur supposée grande barbe, soit de leur hypothétique grande pique...

Bardi, Barbi? Voilà sur quels enfantillages repose l'histoire des Lombards, maîtres à une certaine époque de la presque totalité de l'Italie.

Tacite fait des Longobards une description inoubliable, d'une frappante vérité; un éloge comparable à celui qu'il cisela des Chauques, devenus des Francs :

- « … Par contre, la noblesse des Longobards est mise en relief par leur nombre restreint.
- « Entourés de peuples fort nombreux et très vaillants, ce n'est point en suppliants qu'ils obtiennent la paix; c'est dans les combats et les dangers qu'ils assurent leur sécurité ».

Les rois Lombards, fixés en Italie, distribuèrent des fiefs ou aleus à leurs chefs de guerre, en qualité de masnadièri.

Le masnadier des Lombards n'était ni plus ni moins que le manadier, masnadier de notre Provence; et si ce titre, cet emploi, se pouvait expliquer par le germanique, il y a belle lurette que les savantasses d'outre-Rhin, et d'ailleurs, nous en auraient servi un camouflage soigné.

Or bien, l'étymologie gauloise va nous tirer d'embarras :

Mas est là pour mac'h, garde, sécurité, mot déjà étudié dans ambactus;

Nadd signifie complet, total.

Le mac'h-nadd-y-èr, masnadier, seigneur d'une mac'h-nad, d'une manade, en avait la garde, la responsabilité totale. La manade des Lombards était un domaine confié, à certaines conditions de vassalité et de métayage.

Les Italiens vécurent trois cents ans sous ce régime qui alla s'effritant, jusqu'au moment où le grand Empereur Franc, Charlemagne, évinça Didier, dernier roi des Lombards, et remplaça ses masnadièri par des chefs Francs, — de sang tout aussi gaulois.

« Ote-toi de là que je m'y mette... »

Notre Charles Martel, lui, confisqua les innombrables domaines ecclésiastiques, qu'il distribua à ses féaux, avec ordre — l'Ordre de la Genette, — de faire beaucoup de petits Francs.

Les Lombards ont contribué puissamment à la prospérité, à la gloire de l'Italie.

L'Italie est donc restée purement gauloise, et ceci nous amène à mettre les étourdis de notre France en garde contre les métèques.

Certains métèques se prévalent, en France, de la confusion séculaire dont nous avons fait justice, maquillant la Nation Française en un mélange de Latins, de Gaulois, de Germains, ceux-ci Francs, Bourguignons, Wisi-Goths, dans un but que nos concitoyens n'aperçoivent pas, et qui est de nous dire, finalement :

« Métèques, nous ? Et vous donc ? Nous constituons, en France, des éléments nouveaux, qui se superposent à ceux dont vous êtes formés; et nous sommes à notre place, en France, au même titre que vous-mêmes ».

Que les Français avertis, et avant tous, les Fustelliens y réfléchissent; ils jouent la partie contre la France.

Nos démonstrations auront-elles pour résultat de

faire rentrer en eux-mêmes certains Italiens, et non des moindres, qui se prennent sérieusement pour la race supérieure, la race élue, — ce qui, avec les Juifs et les Boches, en fait trois, — et nous présentent comme échantillons de leur supériorité :

Virgile, Gaulois incontesté;

Dante, dont le nom véritable, Durand, Durante, prouve la descendance gauloise, française;

Napoléon Bonaparte, de nom et de prénom gaulois évidents;

Michel Ange, de son patronyme Bouonarrotti, qui ne se peut expliquer par l'italien, qui ne s'explique que par le gaulois, Bona, ar, od, ti : Bonne, notable, excellente, brillante maison.

Guido, du même pays d'Arezzo, précédant Michel Ange de plusieurs siècles, porte un nom gaulois qui signifie, nous l'avons démontré, à propos de la famille de Guise : Le Sage, Le Guide.

Et, d'abord, Caïus Jules César, au nom et aux prénoms gaulois indélébiles.

Les Italiens ont assez de gloires de bon aloi, dans tous les domaines, pour justifier leur orgueil national, sans le rabaisser par une puérile vanité, et surtout par des comparaisons saugrenues, toutes nouvelles, il faut le dire, au détriment de la France fraternelle.

Ne voit-on pas de jeunes exaltés, et même des barbons, qui n'ont avec l'Histoire de l'origine commune italo-celtique aucune espèce de contact, proclamer triomphalement la dégénérescence, la déchéance de la race française, sa faible natalité, sa disparition prochaine devant l'ascension vertigineuse de l'Italie?

Triste jour pour le Monde, et pour l'Italie tout d'abord, que celui de la disparition de la France!

Car, si l'on peut dire avec raison, en linguistique : « ôtez le gaulois, il n'y a rien », il n'est pas un

esprit averti, sensé, qui ne soit prêt à répéter, de nos jours plus que jamais :

« Otez la FRANCE, il n'y a RIEN ».

Il est préférable de ne pas l'espérer, et surtout,

SURTOUT, de ne pas s'y frotter.

A l'adresse de ces Italiens aussi peu avertis de la situation du monde extérieur que les Boches rêvant d'une France émasculée, désormais stérile, il nous suffit de prononcer un seul mot : CANADA!

Le CANADA! Colbert, le grand ministre que le Cardinal Mazarin, ce grand Italien, donna à Louis XIV, envoya au Canada, il y a deux cents ans

TRENTE MILLE FRANÇAIS.

Ces 30.000 sont devenus environ 3.000.000, sans compter un autre million qui a débordé sur la

frontière des Etats-Unis.

Ce prodigieux développement d'un rejeton de la souche française, fait l'admiration des Britanniques et des Américains, qui voient dans cette population française si vigoureuse, si travailleuse, si ordonnée, le plus beau fleuron de la Couronne du Royaume-Uni, et probablement son élément le plus loyal.

Nos frères du CANADA vénèrent un drapeau : c'est, nous dit un poëte des rives du Saint-Laurent,

C'EST LE DRAPEAU DE L'ANGLETERRE...

Mais il est un autre drapeau, LE DRAPEAU DE LA FRANCE; et celui-là, continue le bon poëte, mais celui-là,

MAIS CELUI-LA, ME DIT MON PÈRE, IL FAUT L'ADORER A GENOUX!

Nos enfants, les voilà! Quelle autre nation peut

leur comparer les siens?

La France, en luttes incessantes depuis toujours, sur toutes les mers et tous les continents n'a pu suivre le mouvement merveilleux de sa fille du Canada; mais que des hommes sages prennent en mains ses destinées et la vieille et bonne souche

gauloise produira des rejetons vigoureux et innombrables.

La France est assoupie, dans l'attente, dans la promesse d'un magnifique renouveau, qui étonnera le monde, habitué, cependant, à ces résurrections d'un peuple que l'on croyait à jamais abattu; et qui, soudain, — debout ! les morts ! — fait front et cueille d'impérissables lauriers là où l'ennemi creusait déjà son tombeau.

Les Italiens se créent des droits imaginaires sur la Corse.

LA CORSE! Les Italiens n'en connaissent même pas le nom, pas plus qu'ils ne comprennent celui de l'ITALIE.

Les plus graves philologues nous expliquent, depuis des siècles, que l'Italie s'est ainsi nommée de ce qu'elle nourrit beaucoup de... veaux ; racine : vitellus, « petit veau ». De là, Vitallia, Italia...

Ceci prouve qu'il y a beaucoup plus de « veaux » qu'on ne croirait en Italie, les veaux à deux pattes, les « veaux de philologie » y venant renforcer le cheptel bovin de nos fortunés voisins.

O fortunatos nimium sua si bona norînt!

L'ITALIE, I-TA-LY, est tout celtiquement, gauloisement, tout bonnement LE-GRAND-RIVAGE, et les Anglais l'écrivent correctement *Italy*.

Par opposition, nous avons créé le nom d'A-ti-cè (par c dur, permutation de gè, par g dur) l'ATTI-QUE; la-petite-terre.

Et de la terre de rochers, Graig-gaïa, Graic-gaïa, nous avons créé le nom de la Grèce, Graic-aïa, par chute du g en composition, — Graic-ia, Graecia, finalement.

Nous voici loin du nommé Grécus, qui aurait donné son nom à la Grèce, comme Latinus au Latium et aux Latins, comme Romulus à Rome, comme

Aventinus à l'Aventin... etc., etc., etc., accumulation de fadaises.

LA CORSE! Je fais cadeau d'un délicieux broccio au champagne, ou au vin de Cervione, à chacun des 40 millions d'Italiens qui revendiquent la CORSE si UN SEUL d'entre eux me dit le sens de CYRNOS, le véritable nom de la Corse, perspicace mortel qui ne comprendra son propre nom d'Italien que s'il l'apprend de ce qui précède.

Depuis des siècles, on cherche, on cherche:

CYRNOS ? Ce doit être du grec, puisque ça finit en « os »...

Hélas, non! CYRNOS est le pluriel admiratif de CORN, racine du latin cornu, — corne; en gaulois, bien entendu; CORN, pluriel CYRN, OS, de beauté.

La Corse a été ainsi nommée CYRNOS en raison de ses CAPS, dont le CAP CORSE est le plus frappant, et le nom signifie littéralement CAPS de BEAUTÉ, dont l'« ILE DE BEAUTÉ » est une traduction de la forme ancestrale, profondément gravée dans l'âme des CORSES.

CYRNOS répond à la description de l'île; CORSE dépeint le caractère des HABITANTS, — toujours en gaulois :

GORZ, CORZ, CORS, grave, ardent, impétueux;

Gorzèn, impulsif;

GORZIC, CORSIC, irrité à l'extrême; très irritable; et si ce n'est pas bien là mon CORSICO, d'après nature, pris sur le vif, on voit bien que vous n'avez point passé par les épreuves de Sénèque, exilé quelque temps chez les Corses, et qui ne décolèra jamais des nazardes qu'il en supporta; il les traita carrément de « birbanti », — quand il fut parti; sinon...

La France, dit-on, n'a point d'épopée nationale écrite par ses poëtes, et c'est à Torquato Tasso que nous devons la Gérusalemme Libérata, notre Jéru-

salem délivrée, comme à un auteur de l'Allemagne du Sud nos Nibélungèn.

Hé mais, comme on reconnaît là le mal national de nos Français, toujours enclins à se dénigrer eux-mêmes, comme si leurs envieux n'y suffisaient pas!

Le Prince Lucien BONAPARTE n'aurait-il pas chanté la *Cyrnéïde ?*

Et Charlemagne?

Ces deux poëmes, à la gloire de Charles Martel et du grand Empereur des Francs sont de toute beauté.

Ecrits en vers de huit pieds, comme l'œuvre de Dante, ils ne revêtent point, il est vrai, la majesté que confère le vers héroïque, mais quel mouvement! quelle fougue!

Comment ne se trouve-t-il point quelque Mécène, — François Coty n'y a sûrement pas pensé, — pour rééditer ces œuvres admirables, à la gloire de la Corse et de la France, sa mère ?

Lucien n'a-t-il point aussi édité, à Naples, une plaquette démontrant la celticité de la Corse, ouvrage aujourd'hui introuvable, mais qui doit être quelque part à Naples, dans les bibliothèques publiques ou privées ?

Oui, chers amis d'Italie, vous devez comprendre, si vous voulez la Corse, qu'il faudra en découdre d'abord; et puis qu'il n'est pas bon de refaire l'expérience de Gênes, embarrassée de la Corse comme une poule d'un cure-dents... et la refilant à sa mèrepatrie, la France, dans le giron de laquelle elle s'est retrouvée heureuse, après les dures épreuves d'une longue absence, et lui rendant aussitôt son affection en incomparable gloire.

L'Italie n'a pas plus de droits sur la Corse que la France sur la Sardaigne, la Sicile et l'ancien Royaume de Naples, ou sur le Piémont. Mais, s'il fallait remuer les cendres du passé encore toutes brûlantes, il n'est pas dit que nos droits ne l'emporteraient pas...

Cependant, qu'en ferions-nous? L'Italie est heureuse telle qu'elle est, sous un Chef avisé, sous un Roi très bon, très sage, et, si nous avons travaillé à l'unité de l'Italie, à sa libération, ce n'est point pour regretter notre fraternelle intervention, et défaire ce que nous avons accompli.

Que l'Italie soit donc en paix avec elle-même d'abord, et avec ses voisins, sous le sceptre de la dynastie de Savoie, dont le nom, SABAUDIA, signi-

fie précisément la VIE HEUREUSE :

SA, bonne; BOD, vie; IA, terre: PAYS DE LA VIE HEUREUSE.

Victor Emmanuel III, le premier archéologue de son royaume, ne m'en voudra pas d'avoir ainsi tiré de la ténèbre séculaire l'horoscope historique de son illustre maison.

MUNDUS - LE MONDE LE TAPE-CUL - LE CISIUM - LE CARPENTUM QUERCUS - LE CHÊNE BALTEUS - LE BAUDRIER

Je suis obligé de me borner, chers amis, sinon, je vous aurais donné les étymologies des arbres, des armes, de l'équipement, des engins de siège, de tous les arbres, de tous les chars « romains », — dont aucun n'est romain.

— Donne-nous au moins quelques raretés de chaque catégorie, et, plus tard, peut-être, nous diras-tu le reste ?

— Cher Horatio, prenons donc un char, ou deux, ou trois; la carpentum, la carruca et le tape-cul, à joindre à notre èsséda et à la rhéda, déjà étudiées.

Le cisium, qu'il faut écrire cisiom, est le pluriel de cis, en gallois cision, le coup frappé, au jeu de

la « main chaude », — chaude, et pour cause, — sur la main du patient, appliquée au bas des reins, tandis qu'on lui tient la tête cachée sur les genoux du plus malin. Il s'agit, pour le gamin, ou la gamine en exercice, d'attraper au plus vite un remplaçant, dont, à son tour, il ou elle tiendra la tête solidement.

D'aucuns tirent cisium d'un gallique cis, panier, qui fait cist, buffet, panier, cassette en gallois; cest, corbeille, en breton, d'ou cestus, latin, et cistos, grec; et la racine serait tout à fait plausible si la finale s'y prêtait.

- Pas étonnant, cher ami, que vos pittoresques rustiques aient qualifié ce véhicule de tape-cul, et que nos puissantes matrones n'aient point voulu y risquer la majesté du leur. Elles ne prenaient que le carpentum ou la carruca.
- La carruca, de car et de ruc, couvert, d'où ruche, Ruc, Ruch, était simplement notre antique basterne, char de voyage, carruca dormitoria, dans laquelle on vivait comme chez soi.

Le carpentum était le char surélevé, le grand char, de car et de maint, grand, m permuté en p : carpaint-um.

Car-ban, char élevé; car-bant, char très élevé, surélevé, de l'autre racine, ban, déjà connue.

Tous ces chars sont gaulois.

Prenons le chêne, le roi des forêts, parmi les arbres, en latin quercus : de cèr, — par c dur, — rude, dur; et cuz, écorce recouvrement : c'est l'arbre à la rugueuse écorce; probablement, à l'origine, le chêne-liège.

Nos étymologistes tirent le chêne de quercus, car ne faut-il pas que le français sorte du latin, par les branches, ou par les racines ?

Notre chêne est, beaucoup plus clairement, le « vieux » : hèn, sèn, shèn, prononcé CHÉNE, l'arbre

druidique, qui vit, selon la tradition, 2.000 ans debout et 2.000 ans couché.

- Cher Druida, il nous reste le baltéus, le baudrier?
- Je vais t'en confectionner, cher Horace, un très beau, dont tout militaire sera glorieux.

— Je sais déjà bal, épée, à propos de celle des

Nibelongs; mais le téus, je ne le trouve pas.

— C'est que le téus est une déformation de tudd, prononcé tuz, tus, signifiant l'enveloppe, le fourreau, continué par le ceinturon; et c'est au ceinturon et au baudrier, qu'est resté le nom.

C'est bal-tus qu'il faudrait dire et écrire.

Ne sachant que conclure, nos grands latinistes attribuent le baltéus à l'étrusque...

— Heureux Etrusques! S'il n'y avait plus d'« Etrusques », que deviendraient nos latinistes dans l'embarras?

Et tu es en train de montrer que l'étrusque est du... gaulois, puisque tu expliques par le gaulois tout ce que nos savants ont attribué à l'étrusque, avec « signification inconnue ».

— Il est plutôt raide, cher Horatio, de s'être pris des siècles durant, pour ce que nous ne sommes point.

L'essentiel, ô Tullî, est de finir par être ce que

nous fûmes, sans nous en douter.

— Et qui n'est pas moins glorieux, certes. Qu'en dis-tu, Varron ?

— Qu'il faut se faire une raison, et surtout ne

pas se mentir à soi-même.

De quelque côté que je me retourne, je n'ai d'autre alternative que la clarté celtique, gauloise, ou la plus épaisse ténèbre.

S'il est un verbe que nous, Romains, devrions comprendre, c'est le verbe... comprendre, et ses

nombreux dérivés, prendre, appréhender, apprendre et vingt autres.

Je vois que nos latinistes les plus sagaces sont encore dans le noir avec ce verbe essentiel. Les uns le tirent sans barguiner du « germanique » hand, main. Les autres suggèrent timidement des racines variées qui n'ont aucun rapport avec le sens, ni avec la forme du mot.

- Et toi, cher Varron, qu'en dis-tu?

— Je dis, ô notre bon poète, que nous sommes en plein dans la purée philologique la plus épaisse, si notre ami, le vieux Gaulois, ne nous en dépêtre pas.

— Je vais donc faire, illustre ami Varron, justice à la fois de deux sottises, une de bocherie, l'autre

de latinerie.

Han-dan, gaulois de Galles, est ce qui attire; racine de l'allemand hand, de l'anglais hand, du gothique handus, ceci pour hand-yr, hand-ur, main-la.

HAN est ce qui se déploie, se détend; DAN est ce qui attire; HAN-DAN est donc la description fidèle de la main, en gaulois.

Han-dan, nous dit le lexique gallois, ce qui attire; Dan, un charme, un bel objet qui attire les sens; ceci au figuré;

Dan-don, tâter, palper.

A la contre-épreuve, la « mutter-sprache » est muette.

Ceci n'empêche pas nos excellents « Nordiques », avec les Hollandais, les Islandais, et jusqu'aux Anglais d'avaler le postulat « germanique », et de croire, en regardant leurs mains, en devoir le nom à la mutter-sprache, alors que, sans le gaulois, ils n'auraient ni mains, ni, nous l'avons vu, pieds, ni pattes...

A dire vrai, les plus récents étymologistes ont renoncé à la racine « germanique » hand; ils n'en

ont point aperçu les radicelles gauloises et leur signification.

Pré-hènd-éré, pour iré, signifie saisir avec la main l'objet prés-ent, — aller-saisissant.

Prènd-éré, pour prènd-iré, en est une crase.

- N'est-ce point FORMIDABLE, chers amis?
- Formidable, cher Horatio, je saisis ce terme au vol.

Une formido, en latin, est une corde garnie de plumes d'oiseaux multicolores pour effrayer le gibier.

De formido sont issus verbe et adjectifs, dont formidable est le plus... épouvantable, un de ces mots qui font dire aux esprits superficiels, aussi bien qu'à l'illustre d'Arbois que le français vient du latin, et même à Renan que le français est du latin parlé.

Mais, ô jeunes et vieux capitulards! Où donc se trouve, dans le latin, l'origine, la racine de for-

mido?

Allons, cher Horatio, en avant!

- Merci, cher vieux Gaulois, de ce plaisir.

J'ai trouvé, dans ton gallois, toute la famille de ce mot, dans MID, clairière, enclos, champ-clos, lice de tournois; MIDIAD, renfermer dans un tel enclos; et nous voyons ici que le but de la formido n'était point seulement d'effrayer le gibier, comme le Priape des petits pois, mais de les rabattre dans la clairière, où ils tombaient sous les flèches, sous les trais des chasseurs.

Dans une rivière, le MIZI gaulois est le trou d'eau où le poisson se réfugie par temps de gelée, — ia, glace ; — le mot est une crase de MIZ-IA.

FOR, de FOR-MIDO, est le passage, la trappe, d'où le latin forès, foris, porte; un passage était réservé pour faire pénétrer le gibier dans le MID, — le traquenard.

Le FORDD, prononcé FORZ, est un passage à gué, un gué.

De là l'anglais ford, l'allemand furt; grec, poros. Patronyme français : Forzy, de for-ty, zy par permutation : la Maison du Passeur.

Et voici encore le mythe « anglo-saxon », où les croyants trouvent ford et fyrd, ignorant que fyrd est simplement le pluriel de ford, dans le gallois.

Reste encore abilis, finale de for-mid-abilis, pour

habilis, de hab-éo, ayant-je-vais; j'ai.

Le curieux est que nos plus récents chercheurs n'ont pas encore trouvé les origines du verbe avoir, hab-éré, pour hab-iré, « ayant-aller », « allerayant », — avoir, qui est cependant d'importance, comme être et aller.

La racine hab, hap, de hab-éo, est le gaulois de Galles, dont voici le sens actuel : that comes, or passes abruptly; chance; fortune; good fortune; soit :

Ce qui arrive, passe soudain; chance, fortune, bonne fortune.

Dans une autre forme, l'aspirée c remplaçant l'aspirée h, nous trouvons la formation du verbe « latin » cap-io, capio ; je prends, je tiens, je séduis, j'acquiers.

Cap-io pour cap-éo, prenant-je vais.

Hab-éré et cap-éré sont un seul et même verbe « latin », confectionné dans toutes les règles par les mêmes racines gauloises, à des époques différentes.

Il est encore une troisième racine, qui est, au fond, la même que la première et la deuxième : CIP (par c dur), saisie subite d'un objet ; CIP-IAD, un rapace, qui arrache violemment; un bull-dog; CIP-IO, arracher subitement.

Ce verbe CIP-IO est exactement le verbe « latin » CAP-IO; on observera que la mutation de a en i s'est faite sur le CAP-IO, CAP-EO ci-dessus exa-

miné; et que cette mutation se refait dans tous les dérivés et composés de CAP-IO : in-CIP-IO, je commence; ré-CIP-IO, je reçois; dé-CIP-IO, je déçois, et tous autres.

De CIP-IO est venu le verbe CHIPER, — permutation de C en C'H.

Les savants auteurs du Dictionnaire Etymologique Latin ont soupçonné la parenté, sinon l'identité, d'hab-éo et de cap-io; et, pour hab-éo, ils ont constaté la carence de toutes les langues et indiqué que, seuls, l'ombrien, l'osque et le celtique s'y pourraient rattacher.

Pourquoi s'arrêter en si bon chemin, et ne pas constater, pour la millième fois, que l'osque et l'ombrien sont des idiomes gaulois, celtiques, précurseurs du latin?

Faisons un pas de plus, et observons ces mêmes racines, sous un autre angle, dans l'anglais et dans l'islandais.

L'anglais keep, prononcé cîp, par c dur, est évidemment notre racine galloise CIP, — c dur; — le sens, en anglais actuel, est conserver, saisir, retenir, détenir.

Or, l'islandais présente CIPPA, — par c dur, — KIPPA, saisir, tirer; et les autres langues scandinaves ne possèdent point ce verbe.

Le gallique d'Ecosse en compte trois formes : KEP, KEPP, KEIP; le vieil anglais nous montre $k\acute{e}p\grave{e}n$, et le prétendu « anglo-saxon », $c\acute{e}pan$, $k\acute{e}pan$.

Aucun dialecte germanique ne possède le mot.

N'est-il point évident, une fois de plus, que le prétendu « anglo-saxon » est un vieil anglais, de souche gauloise, et l'islandais une langue gauloise, celtique?

Renouvelons l'expérience avec l'adjectif anglais happy, heureux, celui à qui happèn, tombe inopinément une bonne fortune, — de la racine HAB,

HAP; — SEUL L'ISLANDAIS POSSÈDE CE MOT GAULOIS, happ, hèppinn, hèppin, à côté de l'anglais happy et du gaulois, son ancêtre, hapus.

HAD, HAP, a donné au français HAPPER; au hollandais happèn, voisin de snappèn, happer; à

l'allemand happen, saisir, happer.

Reste finalement la finale ABILIS de for-midabilis :

On peut la tirer du « latin » habilis, hab-ilis, dont nous venons de restituer la racine au gaulois; mais hab-ilis a encore une finale, ilis; et ilis, il-is, montre encore un petit bout de finale, is, qu'il s'agit de ne point laisser escamoter par le « coup du suffixe », ressource suprême du bonneteau philologique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

IL est un ferment procréateur; IS nous est connu

comme un superlatif:

FOR-MID-HAB-IL-IS, for-mid-ab-il-is, présente donc bien le sens de ce qui crée une frayeur intense, une chose formidable, donné directement, logiquement, dans toutes ses parties, par le gaulois au latin.

Ne manquons pas de donner une seconde origine à HABILE, car celle-ci va me permettre de mettre en vedette ma ménagerie de singes, d'où sont issus les plus célèbres philologues d'outre-Rhin.

AB, du gallois, représente ce qui est actif, habile, adroit, vif, rapide; tous attributs qui ont fait donner ce nom au SINGE, qui nous dégotte indiscutable-

ment sous ces aspects.

AB, IL, IS, abilis, constitue une seconde origine en tous points aussi plausible que celle tirée de la racine HAB, HAB, et qui n'a point à perdre son initiale H.

Le nom celtique du SINGE est passé dans toutes les langues du NORD : « anglo-saxon », apa; islandais, api; suédois, ape; danois, abe; hollandais,

aap; allemand, affé, anciennement affo; le sanscrit, kapi; le grec, kêpos: (k)api, (k)êpos.

L'anglais écrit ape, et prononce èpe, ce qui repro-

duit les deux formes galloises ab et êpa.

Où donc, dans tout ceci, la moindre trace de

« germanisme »?

Le gallois SIM, léger, voltigeur, acrobatique, a produit le latin SIM-ius, SIM-ia, singe, guenon, et lui-même a ajouté à ces aptitudes par son comparatif ACH: SIM-ACH, singe.

Le breton nous ouvre un autre horizon, SIM y signifiant MUET, ce qui différencie totalement le

singe de l'homme, dont il est la caricature.

De là SIMILIS, similaire, etc., etc...

C'est ainsi que les mots les plus gaulois d'origine sont revendiqués tantôt par le latin, tantôt par le germanique, avec lesquels ils n'ont pas la moindre attache, — cependant que les Français, toujours gobeurs, toujours bonnes poires, lissent piller imperturbablement l'héritage de leurs glorieux ancêtres.

Les pires inepties font tomber leurs grands hommes en extase, côté latinerie, côté bocherie. Ils tirent malade du « latin » malé aptus, — deux mots gaulois, du reste, — alors qu'ils ont mall, maladie, dans le gallois, et mal, ce qui est mal, dans le breton.

Ils laissent les Boches tirer mal-èr, peintre, de mal, pustule, bouton, envie, — naévus, — leurs lunettes n'apercevant point notre mâl, similitude, ressemblance dans le gallois : d'où mâl-èr, portraitiste, et mâl-èr-èi, peinture.

Par ainsi, la « science » bochique nous donne, après un Charlemagne-le-Purotin, Michel Ange-le-

Pustulard et Rubens-le-Boutonneux...

- Cher vieux Gaulois, il se fait tard,

Et jam summa procul villarum culmina fumant, Majores-qué cadunt altis dé montibus ombrae... Et nos indiscrétions vont franchir les limites de ton ouvrage; cependant, encore quelques lignes avant de nous retirer...

- Cher Varron, en effet,

Déjà fument les toits dans les villas lointaines, Et l'ombre des grands monts s'allonge sur les plaines...

Mais dis-nous pourtant ce qui t'intrigue surtout?

— D'abord le futur de notre verbe ès-sé, être ; nous avons retrouvé le passé défini, fui, dans le celtique ; mais, après être allés de sum, je suis, à fui, je fus, cela nous fait une secousse de passer à éro, je serai ?

— C'est peut-être que le passé, le présent, le futur ne se ressemblent guère non plus dans la nature....

Mais, sum est là pour èsum, — ès-om — « êtrenous », nous sommes, le pluriel étant employé pour le singulier, comme l'usage en est resté dans le style noble.

La première personne pluriel est donc sumus, pour ès-om — us ou os ; et c'est som-os qu'il fallait prononcer à une époque donnée, comme le font les Celtibères, — Espagnols —, de nos jours encore : somos, nous sommes.

Sumus, pour ès-om-üs, ou ès-om-os, signifie en réalité nous-sommes-nous, om et üs ou os étant le pronom nous redoublé.

Et OM est le pronom BRETON, première personne du pluriel, NOUS.

Voici qui rencontre Adolphe Pictet, pressentant que ce qu'on appelle les « finales » ou « suffixes » dans le conjugaisen sert d

dans la conjugaison sont des pronoms.

Curieusement, la troisième personne, ils sont, sunt pour és-unt, se trouve formée par le pronom EUX, bien vivant dans le gallois, huy, huy-int : ès-ynt, dont l'y est une mutation de o.

D'où ès-ont, abrégé en sont, ainsi prononcé, et

écrit ès-unt.

Non moins curieux est l'emploi d'ynt en gallois,

signifiant, parallèlement à yd-ynt, ILS SONT.

Une comparaison complète des conjugaisons et déclinaisons dans les diverses langues posera le problème dans son entier, et pourra mettre sur la voie de solutions complètes. Bornons-nous, ici, à signaler ces deux emplois de pronoms gaulois dans la conjugaison du verbe latin, et notons que le breton correspond fidèlement au gallois : INT, ils ou elles sont ; béz-ENT, qu'ils ou elles soient ; bèz-INT, ils seront.

Les pronoms latins NOS, nous, VOS, vous, intriguent les chercheurs, et il y a de quoi, car ils paraissent ne se rattacher à aucune langue humaine.

Voyons donc la liste des pronoms signifiant NOUS

dans les diverses langues :

Breton: HON; NI, NIN, NINI;

Gallois: NI, NIN, NINI;

Irlandais: INN, SINN;

Anglais: US, prononcé EUS;

Viel anglais, vieux frison: US;

Islandais, suédois : OSS ;

Danois: OS;

Hollandais: ONS;

Gothique: UNS, UNSIS;

Vieil allemand: UNS, UNSIH, UNSICH;

Allemand: UNS.

A part la tentation de voir des anagrammes de NOS, puis de NOUS, dans les trois derniers exemples, il paraîtrait impossible de rattacher toutes ces formes au latin, ou simplement de les y comparer.

C'est pourtant chose facile, car nous connaissons ODD, prononcé OZ, OS, « en propre », « singulier », « soi » et NI, nous ; N'OS, NOS, OS étant l'ODD, prononcé OS, « en propre ».

NOS signifie donc NOUS-MEMES.

OS constitue le mot primitif gaulois servant à former le latin NOS.

Les savants, — une légion, — qui se sont évertués à traduire le *Chant des Arvales*, invoquant la protection des divinités favorables sur les travaux rustiques, ne pouvaient point manquer, prenant cet hymne pour du « latin » de faire une première bévue dans la première moitié du premier vers :

Enos Lasès juvaté...

qu'ils ont traduite en prenant énos pour la forme primitive du pronom NOS, — nous —, soit, dans ce cas,

Aidez-nous, Lares!

- Cher vieux Druide, *ènos*, ne serait-ce point le pluriel de *èn*, que tu nous expliquas si clairement : divinité, âme ? esprit ?
 - Tu l'as dit, ô savant Varron.
- Dans ce cas, la traduction du fameux Mommsen tombe à plat ; et comme Lasès est une vieille graphie de Larès, dont le sens gaulois est clairement établi, paisible, doux, aimable —, nous voici en présence d'une traduction gauloise tout autre :

Esprits favorables, venez à notre aide !

Et maintenant, voudrais-tu continuer notre verbe èssé?

— Sans entrer dans le domaine des conjectures, je puis avancer que la forme du futur s'est ainsi modelée :

Es-éo, être-je-vais, — soit : je serai ; et le reste suit :

Es-is : ès-it ; ès-imus ; ès-itis ; ès-unt pour èséunt.

La Loi des XII Tables témoigne d'ès-cit et d'ès-cunt pour ès-it et ès-unt.

La forme en r a ensuite prévalu d'autant plus fa-

cilement que èr, pousser, grandir, donc devenir grand a aidé à cette transformation connue; et l'on a eu le latin actuel : èr-o pour èr-éo, èr-is, èr-it et ainsi de suite; je serai, tu seras, il sera, etc...

— Et le futur de iré, aller?

Pourquoi n'a-t-on pas écrit èr-o, — pour èr-éo — j'irai?

Au lieu de IBO, qui sort je ne sais d'où?

— Parce qu'on ne pouvait établir de confusion entre les deux verbes, d'abord ; mais surtout en vertu de la racine gauloise *IB*, «qui court en avant», nous enseigne-t-on :

La racine IB était toute prête à se saisir de l'autre, éo, je vais, pour faire IB-O, — pour ib-éo — : « courant en avant je vais » ; soit : j'irai.

En français, le verbe ALLER est resté un mystère

impénétré.

On le tire de ADNARE, ad-naré, « nager vers », et l'on a l'italien ANDARE et l'espagnol ANDAR pour servir de béquilles à cette merveilleuse étymologie nautique.

Puis, pour expliquer les temps en V, je vais, tu vas, il va, on retombe sur le latin vad-aré, pour vad-

iré, passer à gué.

Nous avons expliqué jadis que GO, approcher, a donné VO par permutation, et que c'est la racine

gauloise des temps en V.

Quant au latin vad-aré, pour vad-iré, passer à gué, il faut une indigence remarquable pour ne pas apercevoir que c'est une eau-ade, une baignade, qui, avec le verbe iré, a formé le verbe latin vad-aré, pour vad-iré, « se mettre à l'eau », passer à gué.

ALLER s'est formé de AD-LE, ad-lé, « vers là », « vers l'endroit », ad-lé, par appel de l'l, de lé, a fait al-lé, puis aller.

Al-lé! signifie: vas-là, vas!

Et point n'est besoin de se jeter à l'eau pour le faire.

Le verbe iré, latin aller, qui est gaulois, et sert à former presque tous les verbes latins, a besoin du verbe avoir pour se conjuguer en français.

J'ir-ai ; tu ir-as ; il ir-a ; nous ir-ons ; vous ir-ez ; ils ir-ont prennent la racine IR et, au verbe AVOIR ai, as, a, avons, avez, ont :

Mais, pour avons il emploie ons ; et pour avez, il emploie ez : autrement, il ferait nous ir-avons, vous ir-avez.

C'est ici que le franc-picard entre en scène, dialecte essentiel de la formation du français.

C'est dans le franc-picard que l'on conjugue ainsi le verbe « avoir » :

J'ai ; tu as ; il a ; ous ons pour nous avons ! ous èz pour vous avez ; formes ancestrales du français nous ir-ons, vous ir-ez pour ir-avons, ir-avez.

L'italien andare provient de han, en, du gallois han, et aré pour iré : han-are, en-are, s'en-aller, avec d de liaison : han-d-are, en-d-are : s'en aller.

L'espagnol andar est identique.

- Nous avons bien du mal, cher ami Gaulois, à retracer les étapes de nos ancêtres ; à peser ce qu'ils ont voulu dire...
- Cher Varron, ils ont eu beaucoup plus de mal encore à le dire ; et ils nous ont laissé, avec la peine, le plaisir de trouver, et, parfois la surprise de tomber tout à trac dans le ridicule, ce dont le philologue endurci est, heureusement le premier à rire, en recommençant à rouler son rocher, pauvre Sisyphe!
- Le croirait-on, cher ami à l'inépuisable bienveilla ce, il est encore un mot, et loin d'être négligeable, qui nous préoccupe tous depuis des millénaires, que nous prononçons avec componction, et dont nous ignorons le sens :

Le MONDE, MUNDUS! Ni plus, ni moins!

On a tenté d'assimiler l'idée de monde, mondus, à celle de l'adjectif propre, net, monde, sur le modèle du grec COSMOS, arrangement, le MONDE étant une mécanique parfaitement agencée ; ainsi le bâton de COSMETIQUE serait comparable à l'axe du MONDE, et ces graves divagations puériles sont ce qu'on a de mieux à nous offrir.

— O Tullî! Quand on s'écarte de ses origines, voilà le sort qui vous guette.

Mundus, propre, et mundus, le Monde n'ont au-

cun rapport étymologique ou autre.

MUNDUS, propre, monde, est ce qui est purifié par l'eau, onde ; am-unda, l'eau qui entoure, dans laquelle l'objet est plongé.

Am-unda, 'm-unda.

AU, eau ; AUON, les eaux ; DA, pour TA, grandes : voilà les racines gauloises du « latin » UNDA.

MUNDUS, le MONDE, qu'est-ce donc, ô Tullî, pour nous autres habitants de cette Terre ?

- C'est le toit merveilleux qui s'étend au-dessus et à l'entour des hommes ?
- Eh bien, si tu mets en gaulois ta description, tu trouveras aussitôt la solution de ce vieux problème, qui n'est un problème que par ce que vous en cherchez la solution là où elle n'est point, dans le « latin ».

Vois plutôt:

Mäon, la multitude, les habitants;

To, toit; $\hat{o}n$, merveilleux, soit:

Le TOIT MERVEILLEUX DES HOMMES.

MO-ON est la Belle-Croissante, la LUNE, la MOON des Anglais, nom gaulois passé à toutes les langues du Nord, maquillé en « germanique ».

Et si, après le vaste monde, nous prenons ce qu'il a produit de plus gracieux, de plus éthéré, la LI-BELLULE, nous allons encore glisser dans le latin de latinerie, qui nous montre, en la libellule, la forme d'un petit livre ouvert, — libelle —, d'où « libellule »...

Charmante libellule, à qui nous avons conféré d'un commun accord, nous les rustiques, insensibles, dit-on, aux beautés de notre Nature, le titre suprême de « demoiselle », les Gaulois, nos Pères, n'ont point tiré ton nom de cette sotte comparaison de tes ailes avec un « libelle » :

De LY, ruisseau,

De BEL, mutation de PEL, papillonner,

Et d'UL, humide s'est formé ton joli nom de « papillon d'eau », « li-bèl-ul », libellule, en bon gaulois.

Victor Hugo l'a chantée, la libellule, dans les Rayons et les Ombres, et il n'y pouvait manquer, la libellule étant un insaisissable rayon de couleurs et de soleil :

La frissonnante libellule Mire le globe de ses yeux Dans l'étang splendide où pullule Tout un monde mystérieux!

Rayon d'azur, irisé de vert tendre et de bleu, ô libellule, échappant à nos mains d'enfants le long des rûs de nos prés, dans notre Picardie bien aimée, passant malicieuse de tribord à babord d'un coup de tes ailes diaphanes sur l'eau gazouillante dans laquelle j'ai plus d'une fois fait « saucette » en te poursuivant, vivante image de l'Idéal, toujours en vain!

A mon tour, ô Prince des Orateurs, je vais te demander comment on prononçait, à Rome, la lettre U : disait-on ü, à la française, disait-on ou, comme on veut l'imposer aujourd'hui à Rome?

— La question est insidieuse, ou, si préfères, mal posée.

Les Italiens se figurent détenir la véritable pro-

nonciation du latin ; mais ils ont complètement oublié la prononciation de l'upsilon grec, qui se prononçait ü.

Les Italiens ne peuvent plus prononcer cet upsilon, ü-psilon, et c'est pourquoi certains Papes se sont mis en tête d'empêcher les Français de le prononcer correctement, — à la française.

Lorsque les écoliers Romains épelaient leurs lettres, arrivés à la lettre u, ils prononçaient ou, à la vérité, — labris pro-minulis, les lèvres boudeuses —, mais, pas plus en langue romaine qu'en aucune autre cette prononciation n'était générale.

En finale, ainsi que les Inscriptions nous le montrent, UM se prononçait OM; et US se prononçait

üs.

J'écrivais com, et non cum ; Salluste de même.

- J'aperçois un savant épigraphiste qui sera heureux de t'entendre, le fameux Spotorno...
- C'est le moment, cher ami de France; car si Tullius est de notre avis, nous sommes imbattables.
- On peut s'en rapporter aux *Inscriptions*, qui, dans un même mot, *lupus*, *loup*, ont indiqué formellement, en gravant *loupus*, que le premier u se prononçait ou, mais que l'u de la finale us se prononçait üs.

Il en est de même du nom de Lucius, que les Grecs écrivaient Loukios, mais nullement Loukious.

Dans l'anglais, l'u épelé par les enfants se prononce iou, ce qui n'empêche point l'u de se prononcer tout autrement la plupart du temps : rule, règle, roule ; but, mais, beut ; fuel, combustible, fioule ; hunt, chasser, hont.

C'est donc aux Italiens, et à commencer par les Papes, à réapprendre la prononciation romaine classique du latin, avant de prétendre l'enseigner aux Français, qui, créateurs du latin, savent mieux que personne comment le prononcer proprement.

Les Italiens ont tout d'abord à réapprendre la prononciation de la diphtongue eu, grecque et française qui leur permettrait de prononcer correctement le nom du plus troublant mystère de la Religion du Galiléen, l'Eucharistie, qu'ils sont incapables de prononcer autrement qu'è-ou-charistia.

A la ville, le latin en vobiscoum n'est que grotesque ; dans les Eglises, c'est une odieuse, une indécente pantalonade qui nous ferait détester jusqu'au

Pater.

Mussolini, qui peut tout, se ferait un nom impérissable dans le domaine archéologique, à côté de son savant et vénéré souverain, en tenant la main à cette renaissance de l'alphabet romain, d'une tout autre importance que le geste du salut, bien à tort généralisé et interprété.

Les Romains prononçaient Sülla ; nous disons mieux, Sylla ; les Italiens vont au delà du pire :

Soulla...

JULES CÉSAR CHEZ DALADIER

— Té, coulègo! Remets-toi!

— Quelle heureuse surprise de te trouver encore là !

Tout près de deux ans à la tête de l'armée française, cette formidable machine de guerre! Est-ce que ta République commencerait à se lasser de fricasser des ministres?

Mais, l'essentiel de ta fonction est de rendre inviolable LA FRONTIERE DE L'EST, LE RHIN.

As-tu fait ce que je t'ai mandé?

— De quoi s'agit-il donc?

_ Je me doutais bien que ton sous-verge ne

t'avait même pas prononcé mon nom.

Sais-tu, au moins, que les Boches font ce que j'avais annoncé qu'ils préparaient ?

Il y a de cela deux ans; et toi, tu ignores encore de quoi il retourne.

Tu es bougrement mal entouré, mon cher centurion-ministre!

- Qu'y faire?
- Je vois qu'il n'y a rien à espérer de ton côté, avec un pareil lot de têtes de bois, et je vais donc saisir le grand Public de cette carence, dans un libelle dont tu me diras des nouvelles!
 - Le pendant de ton Anti-Caton?...
- Caton était un homme. Je l'ai fait arrêter; mais j'ai entendu aussitôt gronder, et ce ne fut point une métaphore, le lion populaire, et je m'empressai de le faire élargir. Méfie-toi, aussi bien, si le Coq Gaulois se met en colère; et je crois le moment venu où les renards de la politicanaille vont se terrer dans leurs tanières devant sa fureur longtemps contenue.

Le Coq Gaulois veut défendre son poulailler, son champ, sa frontière, et si ta République n'est point capable de cette défense, fais-en une autre, une république digne du grand et noble Peuple français, digne des ancêtres qui l'ont fondée, lui ont tout donné, leurs biens, leur sang, et ne lui ont jamais rien demandé:

UNE REPUBLIQUE qui soit FRANÇAISE!

Caton ? Mais c'est de lui que la France a le plus besoin.

Non, je n'écrirais plus l'Anti-Caton aujourd'hui; et c'est l'Anti-C...ornichons que je vais leur servir.

- Ne préférerais-tu point prendre place à mes côtés, et assurer toi-même cette frontière du Rhin, que tu as donnée à la Gaule, par la plume et par l'épée ?
 - Mon jeune camarade, l'armée française foi-

sonne d'officiers capables d'effectuer rapidement ce travail, et d'aider ces braves Belges et les Helvètes à rendre aussi leur frontière infranchissable.

Exige communication de mes avertissements et de mes propositions; et toi-même, qui as brandi le cep de vigne du centurion dans la grande guerre, tu seras fort capable de mettre mes directives en pratique.

Du reste, relis le Vercingétorix, de Camille Jullian, dont je déplore la perte, et tu comprendras qu'il est éminemment miteux d'aller chercher dans la guerre de Mandchourie et dans la « Ligne Hindenburg », le secret de ce qu'il faut faire.

Ce qu'il fallait faire, je l'ai fait à Alésia.

Nomme ce simple et urgent travail « ligne Daladier », « ligne Vercingétorix », ou « ligne Jules César » : mais fais-la!

Ne comprends-tu point que l'attaque aérienne qui menace ne sera opérante que si elle est doublée de l'attaque massive par chars d'assaut ?

Ses ravages seront immenses; mais ce seront des ravages d'un jour, dont les représailles seront cuisantes.

Les charnières de ta ligne Maginot sauteront sur un point, ou deux, ou trois, où la brute Boche concentrera ses efforts, si tu ne m'écoutes point.

Vous autres, militaires...

- Mais toi-même?...
- Je ne suis pas que stratège; je suis homme politique; et je n'ai pas d'œillères déformatrices de la vision générale.

Vous autres, militaires, et Césariens, — ou Césariens, — ce dont je suis l'anti-thèse, vous ne pouvez vous défaire de cette vision stupide : la mobilisation dans la Gaule entière pour défendre le Rhin, alors

qu'il suffit de donner un statut militaire spécial aux populations du Nord et de l'Est!...

TROIS MILLIONS de cœurs vaillants, TOU-JOURS PRETS!

En QUELQUES MINUTES, les FORTINS D'ARRET doublant, triplant la ligne Maginot jusqu'à cent kilomètres en arrière SERONT OCCU-PÉS.

CEUX DE BELGIQUE AUSSI!

Et, ne l'oublie pas, ces GAULOIS-LA sont les PLUS AGUERRIS :

Fortissimi autèm Belgae.

Là est le salut.

Je te le rappellerai, s'il le faut.

— Si je suis encore ici.

Février 1934

O. V.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Oscar Vignon, Author and Proprietor, 1934.

ERRATOM

Page VII, on lit:

Les Francs, ces Celtes des bords du Rhin, les pères et fondateurs de la noble et glorieuse nation française, comme émanant de Rabelais.

Et il est reproché vivement à M. Léon Daudet de ne

point avoir lu cette phrase.

Or, M. Léon Daudet est parfaitement excusable de n'avoir point lu cette phrase dans Rabelais, — car elle

ne s'y trouve point..., explicitement, telle quelle.

Du moins dans les éditions de Rabelais, que j'ai parcourues en faisant la vérification de mes textes, celle de la Bibliothèque Elzévirienne, 1862; celle de Lemerre, 1878; et finalement la savante et luxueuse édition de M. Abel Lefranc (chez Champion, 1913), entouré de cette impressionnante collaboration:

MM. Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Paul Dorveaux,

Jean Plattard et Lazare Sainéan.

La guerre m'a détruit jusqu'au plus infime fragment ma bibliothèque, mes manuscrits, mes références; et c'est de mémoire que j'ai cité cette phrase, lue dans quelque une de mes éditions de Rabelais où se trouvait également la mention de « tartufe ».

Ma seule incertitude portait sur « la noble et glorieuse nation française », que mes souvenirs qualifiaient « très noble et glorieuse »; et j'avais opté pour l'expression la plus modeste, ne détestant rien tant qu'une citation

inexacte, qu'un texte « sollicité ».

Mon ouvrage étant imprimé au moment où je constatai la carence de mon texte dans les éditions à ma disposition, il ne me restait plus qu'un recours ; et c'était de demander au grand chef de la pléiade de chez Champion, M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, de mettre fin à mon cruel embarras.

Et voici la réponse que ce très galant universitaire me

fit tenir aussitôt:

Paris, le 12-3-34. — Monsieur, la phrase que vous citez n'existe pas dans Rabelais, d'après tous mes souvenirs; elle est d'ailleurs d'allure tout-à-fait moderne. Le seul passage qui offre quelque ressemblance avec ce texte, et qui en fournit évidemment l'original, se trouve au chap. XVII, du Quart Livre; — vous le citez d'ailleurs en post-scriptum:

« AUSSI LA REDOUBTOIENT (LA CHUTE DU CIEL) LES CELTES VOISINS DU RIN : CE SONT LES NOBLES, VAILLANTS, CHEVALEUREUX, BELLIC-QUEUX, ET TRIUMPHANS FRANÇOIS... »

Et voilà de quoi confectionner un ERRATOM de poids.

Les prochaines éditions mettront la chose au point.

Le lecteur bénévole, et M. Léon Daudet tout le premier, sans doute, à qui je m'honore de faire la réparation qui lui est due, remarqueront que le texte cité est encore plus frappant d'ASSURANCE quant au CELTISME DES FRANCS que celui auquel je ne renonce que sous réserves.

Jamais les FRANCS n'ont admis d'autres ancêtres que les CELTES; tout au plus consentaient-ils à descendre de Francion, fils de Priam, roi des Troyens, dans cette Asie Mineure qui avait nom Gallia Minor, tradition qui s'apparente avec celle qui fait d'Enée, de la même origine, le fondateur de la grandeur de Rome.

L'une des quatre capitales de la Galatie, dans cette Gallia Minor, ANCYRE, est devenue ANGORA, capitale

de la Turquie naissante.

Le domaine de cette jeune Turquie fut authentiquement GAULOIS, fut nôtre, et si les Turcs savent l'exploiter

sagement, je leur prédis un grand avenir.

Nulle partie du monde, en effet, ne correspond plus fidèlement à la France que l'Asie Mineure; le sol merveilleux, le climat tempéré sont identiques; un vieux fonds de population gauloise v survit, malgré tant de changements de maîtres et de régimes.

Que les Turcs prennent comme emblème la Minerve gauloise, et ils feront au monde, avant longtemps, la

surprise d'une grande nation.

ADDENDA

CRASSUS. — Un autre imprudent, l'empereur Julien, dit l'Apostat, périt dans une expédition, — bien superflue,

- contre les Parthes.

Puis un autre empereur romain encore, dont le roi des Parthes se servait comme de marche-pied pour enfourcher son cheval, avant de le faire écorcher vif, et empailler, tanné couleur de pourpre, pour remplacer à la voûte de son Temple, le mannequin de Crassus, que l'empereur Auguste s'était fait restituer.

CHARLEMAGNE. — Charles, Louis et Lothaire :

petits-fils de Charlemagne.

TABLE DES MATIÈRES

erie Ceur Bereitelle Ceur Bereitelle Ceur Des e inclinit e inclinit e inclinit e inclinit releve le l'altre l'alt lie Eljeuis is lieuis is lieuis lieuis is lieuis edbar de la companya

DIEU ET LA LUMIÈRE	
BOUGRES D'ANES! — Rome, Cicéron, Caton, Varron et tutti quanti dans l'embarras	
Numa. — Le mont Aventin	
En Grèce. — Socrate et Platon dans les nuées, avec leur ami Cratulos	
Athênê	
CHEZ SOCRATE. — Le cheval, le chien et l'âne, l'eau et le feu. L'a. b. c. du Grec et du Gaulois	
Кікі	
L'EAU ET LE FEU	
Le feu	
LE CHEVAL ET L'ANE	
LE PIED QUI REMUE	
LA BAGUENAUDE, BAGUENAUDONS	
ET VOICI NOTRE CHIQUENAUDE	
Le blé, le blaireau	
BIZARRE	
LA CHICANE	
Le chic	
Permutons. — D'Isocrate à Johannis Vossius. Tableaux de permutations Celtiques. Da-	
cru, Dacruma, Lacryma	
Emberlificoté	
Les cimbres	
BAGAUDES	1
LE VERBE AIMER	1

MAITRE ALIBORON et les bougres d'anes. Asinus,	
Asinos invocat	108
Porsena. — Le cochon	111
LE LYS CELTIQUE. — Gétorix, Orgétorix, Vercingétorix. Le mystère de Vercingéto- rix et des Auvergnats. Quelques erreurs de nos grands hommes. Fatal Postulat	112
Dottin. — La Tour d'Auvergne et M. Dottin.	114
QUELQUES TROUBLANTES ABERRATIONS	119
Vains scrupules Bretons. La terre, le Dieu	
terme	123
JE RENCONTRE CICÉRON. Horace et Varron, Virgile et César. Je leur prends leur toge pour commencer. Je reprends aux Ro- mains le vin, la vigne, la grappe et jus- qu'aux pépins. Je confisque tous les « chars » Romains, qui sont « Gaulois » et jusqu'à la brouette. Les arbres fores- tiers, fruitiers	129
Rome Gauloise. — Le plan du Gaulois Gni- phon, précepteur de César, et maître d'éloquence de Cicéron	133
HORACE. — Le vin de France, le « chef »	135
LA MESSE	138
LA VIGNE	139
LE PÉPIN	
LA GRAPPE	
CONSOLATION A VARRON	
LA CHANSON DU VIN	
CHAGRIN DE VIRGILE	
LA VIGNE AU VIN. — Chantons! Cano! Je	147
chante!	151

Arma, les armes. — Je les confisque	153
MINERVE	153
Bras et jambes	155
LA RAME, LE RAMEAU, LES CORNICHONS	155
LA JOLIE TERRE AU VIN. — En Gohelle, les braves, la roue, la Noël	156
Brave	157
LE RED-AN-DRO breton des prêtres Saliens à Rome	159
Cicéron et Marius, gaulois	159
Branchi, branchons	160
LA BRISQUE ET LES BRISCARDS, LE FLINGOT	164
Prêter, c'est donner	164
CHANTONS ENCORE. — Le Brigant crève le tambour	165
LE RAFFUT	166
Funis, funérailles. — La corde, le brêle	168
La Jolie feuille au vin. — Le ventre, le bol, le soufflet, la cîme, le trognon de chou, le superlatif latin	170
LE CIMETIÈRE, COLUMELLE EN CHAPITEAU	171
LA LANGUE LATINE, FILLE DU GAULOIS	172
LA JOLIE HOTTE AU VIN	173
Le casque, la tête cassée	175
LA CAQUE ET LE HARENG	176
LA CAQUE DE HOLLANDE	176
LE CELLIER	178
LA CASTROLE. — La casse, le « castrum Romain », le château ; de la salade du « soldat » Romain, à celle du Bourguignon « salé ». Retournons à notre CAS	179

CASTRUM	180
LE VÉRITABLE « CASSIS ». — Ecce iterum cassidam ; les Etrusques, le désarmement des	
Romains et des Juifs. Porsena et le cochon	181
Et les fameux Tarquins? Et Tanaquil, la reine étrusque et le lucumon des Etrus- ques, et Tarchon, compagnon du père Enée? Les « lucumons »	182
Les Dhéry	182
LES LUCUMONS ET LE LUCUMON	183
LE GRAND TARCHON, TAD-CU	184
La belle-mère et la « panthère »	185
Les deux panthères	186
NETTOYONS LE LATIN EN PASSANT	187
La belle-mère Romaine était Gauloise	188
LE BEAU-FRÈRE, Levir, latus ; là ! et na ! Mar- seille-les-Martigues	189
LE GENDRE ET LA SŒUR, le père et la mère, le frère	190
CHERCHONS LA FEMME, la sœur dans toutes les langues, la tante	192
LE FOU ET LA FOLIE. — Le bol, le ventre et le soufflet ; les dépouilles opimes, les osques, la fougue, le foyer	196
LE COMBAT DES HORACES ET DES CURIACES. — Le feu, la pureté, l'or, l'argent, Strasbourg : Argentoratum. L'argile.	
La farce Arienne	200
L'OR ET L'ARGENT	201
RAFLE GÉNÉRALE. — Les augures, les autels, les haruspices, les oiseaux	205
LE MAITRE DE LA TERRE. — Avis, l'oiseau	206
· ·	_

L'AUTEL. — L'haruspex inspecteur vétérinaire 20)'
HORACE RECLAME SON SUFFIXE. — Suf-	
fixes, or, our, ur, er, eur, ieur, Le prin-	
temps, ver, le var, le Gard, le Vardon, le	
Verdon 208	Ω
CANUT ET LE CANIF. — Les grands ciseaux du	Ü
tailleur, la taille, le tailleur, la toison, la	
récolte, le petit truc	ı
LA RADICELLE DE LA RACINE 214	
CANUT N'ÉTAIT PAS CANUT. — Les Erik, les	•
Olaf, le grand veneur	,
Un faux état civil. — Le grand Rollon n'était	
nullement Kollon 218	
GANGER ROHLF — GANGER, OLAF	
LA JOLIE GRAPPE AU VIN. — La jolie cruche au	
vin 220	
LA TORTUE ET LE CRAPAUD 222	
LE CHANTRE A GAUCHE. — Etymologies	
populaires 223	
SACHEZ CE QUE SIGNIFIE VOTRE NOM,	
le nom de votre village, de vos rûs, de vos	
collines, tout cela est gaulois 226	
Un magnifique exemple d'étymologie bochi-	
que, le roi, le père	
LE BON ROI DES GAULOIS ET LA REINE. — L'au-	
torité paternelle du roi, la paix boche est	
gauloise 230	
LE ROI PATERNEL 231	
LA FLEUR ET LE SANG. — Le Molière latin, l'il-	
lustre « Plaute » n'avait pas les pieds	
plats. Le trou, le truc et le troc; le boche	
et la bocherie. La débine, la frousse et la	
trouille. Le patois, le baragouin, le cha-	
rabia 232	

LE PATOIS	233
La frousse	233
La trouille	234
LE TRUC ET LE TROC	237
LE BOCHE ET LA BOCHERIE	239
LE VRAI PLAUTE ET LE VRAI FLACCUS	240
FABIUS CUNCTATOR GAULOIS, FOVIUS	241
Accius ou Maccius Plautus	241
Attilius Regulus	242
Penthesilée, reine des amazones, combat Achille au siège de Troie et l'occit quoi- qu'en chante le vieil Homère; la pan- thère et la belle-mère, le beau-père	243
SOCRATE, PLATON	253
Circé	253
Hélios, le soleil, César	254
Hypérion. — Les « maires » gauloises	257
Ulysse, Odusseus	258
Pénélope	259
PÉNÉLOPE, EN FRANC-PICARD. — Lupus, le loup	260
Eloge de la chaussette russe, et de la soupe	
napoléonienne ; péna-pied propre	261
La corvée de pétotes	263
LE CASSIS, LE CASQUE	263
Les Bourguignons salés. — La salade et la	
bourguignotte	269
LA VRAIE SALADE	270
La celata Italienne et la celata Espagnole	271
LE SALUT	
TANAQUIL	275

HOCH! MOCH! BOCH!	270
Porcus, le porc	278
Le bouc	
Le sanglier	279
LE COCHON ANGLAIS, Hollandais, Bas- Allemand et la jeune fille Danoise, Sué- doise, Islandaise	
La gueuse	281
La famille de Guise	282
LA PIE ET LE COUCOU	283
LA CAISSE	283
La cassolette	283
L'OLIVIER	284
LYON, LAON. — Lugdunum, Loudun	28 6
LA BONNE ODEUR ET L'AUTRE	288
OLOR, ODOR, ODEUR	289
LE FREIN ET L'ODORAT	290
L'ABBE ESPAGNOLLE. — La blague du « bas latin ; le français tiré directement du grec	290
L'ARCHITECTE ET LE CUL-TERREUX DE BOCHIE. — Le bau, le maître bau et le sabot. Le baudet, l'escrime à la baïonnette, le balcon, les balkans	292
LE SABOT — LE BAU — LE MAITRE BAU	293
LE BALCON, LES BALKANS	294
LE BOUEUX, LE BOUEUR, LE « BAUER »	295
L'ACKERMAN — L'ACRE DES ANGLAIS	297
LE TORRENT CULINAIRE de Jacob Grimm et des étymologistes latins; la cuisine moderne	297
LA RANDONNÉE, LE PATRONYME « RANDON » · ·	298

père, Xantippe et Aspasie, Platon, Socrate	
et Cratyle	299
O TAN, O DAN	302
TALASSIO. — Chant nuptial des anciens Romains	303
LE BALAI. — Le bâton de genêt du marieur breton, l'ordre de la genette, l'ordre de la cosse de genêt	306
Sur le pouce. — Le sabot, l'orteil, la moisson, le moissonneur ? Jules César	308
Cocasse. — La « min » ou bouche « cocasse »	309
La moisson, le moissonneur. — La bonne déesse « Matuta » ; le matin	310
L'aurore Matuta et le matin ; borée	313
L'aurore Gauloise	316
L'aurore Grecque est Gauloise. — Le phosphore et la lumière	317
Aotrou! Boréas, Borée, l'aurore et l'œillet, le « petit vent du nord », boré da nos da — bon jour — bon soir	319
Borée	320
LA GLACE	322
L'AURORE ET LE CHAR DU SOLEIL	323
EN BRETAGNE. — L'aotrou, l'œillet, l'œil du lapin blanc	323
L'AOTROU	324
L'œillet	325
LE LYS, FLEUR DU ROI	327
ILION, FILLE DES DIEUX. — Le bouillant Achille Podas Okus; Ulysse est content de nous.	541
L'aigle, l'aquilon	328

Les Pan-Achéens très Gaulois	
UBI TU GAIUS, ÉGO GAIA	331
LES « DANAIOI » ET LES DANAÏDES ? — LE TONNEAU D'ADELAIDE	333
SOCRATE — L'ODE — L'ALOUETTE	335
DEFENDS-TOI CRATYLE! Les analogies du Grec et du Gaulois	337
MON VIEUX	338
Telesilla	338
SACRAMENTUM, CHAMBARDEMENTUM	0.40
MAGNUM	340
MONUMENTUM ET MONIMENTUM	341
LES PRÉSAGES ; CONSIDÉRATIONS	344
LA MARCHE A L'ETOILE	344
FLICKORNA, FLICKA, FLICKOR, FLICA	348
FILLE, FILIA, FIICA, FLICKA	349
Tous les gosses de Scandinavie	353
Buvons a la santé des Scandinaves. — La rafle des auxiliaires « Germains »	354
L'AUXILIAIRE « SHALL » DES ANGLAIS. — Skola, skal	354
LE VERBE ETRE	356
BOCHES PAR PERSUATION. — La Hollande et l'Allemagne	357
LE VERBE ÊTRE EN LATIN ET PARTOUT	357
La carence du « Germanique »	35 9
T'ATTEMAND ET LE HOLLANDAIS. — Sein —	
Gewesen, sein. Zijn ou wesen, etre et avon été, le latin éssé	360
LE BÉZA BRETON ET LE WÉSEN BOCHE	362

DÉFRISONS LES FRISONS. — Les Bataves, les	
Flahuttes, les Flamands, le Bauer et le Bour	364
LE FRISON — LA FRISE	365
LES BATAVES	366
LE BATAVE N° 2	368
LE BATAVE N° 3	369
VÉRITABLE ÉTYMOLOGIE DU BOER : le Bour,	
burg, bourg, borough, le bourguignon, le	0.40
buron	369
LA FERME, LE RUSTIQUE ; LE FER	370
LE RUSTIQUE — LA ROSÉE	371
JE RAFLE « WERDEN » ET « Worden » la « So- cheté » d'Anvers	372
LE FLAMAND, LA FLANDRE, LE WALLON, LA WALLONIE	373
L'ESCAUT, SCALDIS, TABUDA	375
ANVERS, ANTWERP	375
ET LES BELGES ? BEL, LE MARS GAULOIS	376
LE TAAL, LE LANGAGE, TALK	376
LE TALION, LE TALENT, TALENTUM, TALENTON	378
LE TALENT	379
WERDEN, WORDEN	379
LE MACHIN, LA MACHINETTE, la machine, machine, mêchina, mécanê, mêc'hos	380
LE VERBE ÊTRE, LATIN « ÉSSÉ »	382
L'ALSACE TRES CELTIQUE DANS LA FRANCE TRES CELTIQUE	383
LES BOURGUIGNONS SONT DE PURS GAULOIS	384

LES WISI-GOTHS SONT DES BOURGUI- GNONS	385
LA PREMIÈRE ANERIE HISTORIQUE SUR LES FRANCS	385
Naïf Fustel	388
Teutobodus	389
L'HOMME, LA PATRIE, LE BIJOU, LE PAIN, LE	
SEIN, MANON, LA FRAU	392
L'UNIVERSITE CONTRE LA FRANCE. LA	
CARENCE DE L'ETAT	394
DE JULES CESAR A LAVISSE	394
LA PROPAGANDE ANTI-FRANÇAISE	
DANS L'UNIVERSITÉ	39 6
Helvètes, garde a vous	396
C'est un faux	397
TACITE INVENTE DES GERMAINS	398
LES CIMBRES GAULOIS OFFICIELS	399
L'UNIVERSITÉ A CAPITULÉ	399
LES BOURGUIGNONS	400
LE SINISTUS. Gondioc; les Hendinos	401
LES ROIS BOURGUIGNONS. FUSTEL ET LES FUSTELLISTES DANS LES CHOUX	403
LE PICOTIN ET LA BOTTE DE FOIN DE NOS ILLUS-	405
TRES HISTORIENS	405
GONDIOC; LES GONES DE LA GUILLE	408
La thiaule, la thiaulée, l'œil	410
GONDIMAR OU GONDEMAR, GONDICAIRE, FRÉDÉ-	
GONDE, RADEGONDE; LA BOURGOGNE ET LES	411
Bourguignons	T T T

GONDICAIRE, GONDIMAR ET GONDEMAR, LA FRAU	414
LE BON ROI DAGOBERT, VERGOBRET DES FRANCS	
ET SAINT ELOI	415
SAINT ELOI ET LA BRETAGNE	417
LA FUMISTERIE ANGLO-SAXONNE, LA	
Gaule Britannique	420
ET LES ANGLO-SAXONS	421
Le « Bretwalda », Bon Juge Gaulois	422
Les Saxons et les Anglais vieux Gallois et	
Sagittaires	
Un grand roi « Saxon » sans Saxons	424
IRMENSUL, WITTIKIND. VELLÉDA, CAROLUS,	
CHARLEMAGNE	425
LE STYLE, STILUS, STYLET, STILETTO	433
TILLIUS CIMBER	433
CESAR SONGEAIT	434
LES MIENS ME VENGERONT	436
LES ANGLAIS DE TACITE « Angli » établis en Germanie étaient et sont de purs Gaulois	126
	430
ENGLAND. — England Britannia, Rivage sacré. Terre des Juges	437
ROGATIONS TRIOMPHALES. — LA DÉESSE NER-	
THUS DES ANGLI EST GAULOISE	
Les angli étaient et sont les vieux Gaulois	441
Albion rivage sacré. — Abondance de biens	444
NERTHUS ET NERON. — L'Anthropos vul-	
garis et l'anêr grecs	444
LE PIED TRANSVERSAL	446

L'ALSACE TRES CELTIQUE DANS LA	
FRANCE TRES CELTIQUE. — Et la	
nurus latine? Nora, la schnur bochique?	447
Nutriré, Nourrir, Nourrice, Nourriture	448
BRUTUS. — Un roman de Brut, le bruit	449
LA FILLE « TOCHTER », « DAUGHTER » EST LA	
VACHÈRE	449
J'enlève les bœufs de la « mutter sprache ».	
Oxenstiern	541
La truie « Sau ». — La Soute	453
Le fils « Sohn », anglais « Son »	453
Dyn, den, don	454
LE CITADIN, LE CITOYEN, THE CITIZEN, THE	
DENIZEN	454
LE LORD ET LA LADY	455
L'effritement des bobards et des postulats	457
Bruder, boche. — Frater, latin. — Phra-	
TER, GREC — ET TOUTE LA CONFRÉRIE SONT	
GAULOIS	45 8
LA LORRAINE. — Lothar, Lothaire, Ludher,	
Luther, et sa frau. — Lothringen, plus un	
pfennig	459
LUTHER ET SA FRAU	462
HITLER ET HINDENBURG AVEC LUDENDORF, TOUS	,
les « gau ». — Trêves	463
Homélie aux Autrichiens	465
SAINT COLOMBAN, SAINT GALL ET LES ALAMANS.	166
CICÉRON ET LES ALLOBROGES	466
LES FRANCS	467
LES NOMS DES FRANCS	467

LE PERROQUET NATIONAL	468
Je lance un défi a tous les cuistres de la terre	469
CHARLEMAGNE LE PAROTIN OU LE MAGNIFIQUE	470
LES CHAUCI, CHAUQUES CHANGENT DE NOM	473
CLOTILDE, HILDA	474
Mérovée, Théodoric, Attila, Aétius	476
Charles Martel, Marcus, Marcellus, Martellus, le Mark, Les Marcomans et la Bohême, Un mot pour les Tchéco-Slovaques	479
Clovis, Clodwig, Chlotovécus, Clovis, Ludewig, Lewis	481
Louis, Lewis	482
CLODION, CLAUDIUS, CLAUDIUS — LOTHAIRE, CLOTAIRE, CLODOMIR — MIRUS, MIRA,	400
MIRUM	
L'empereur Claude. Clopin-clopant	483
ET TOUS AUTRES	485
Autre leçon de camouflage, Schwartz, Schlecht, Schon, Adèle, Edel, Edelin	
ERNEST, BERTHE, HINDENBURG, LUDENDORF, Tous les « Gau », tous les « Dorf »	
Trêves, Tout l'or	489
LES NIEBELUNGEN, SIEGFRIED, ZIGOMAR	492
FUSTEL ET LA MAINBOUR, MUNDEBURT, DE LA LOI SALIQUE	499
TOI DUTINOS CONTRACTOR	エノフ

L'Ambactus des grands chefs gaulois	501
LES FRANCS ET LE FRANCIQUE. — La	
Française	506
La Suisse Alémanique	515
MÉCÈNE, TULLIUS, CICÉRON, CATON, VARRON.	
- Nouveau triomphe de Bibichinette.	
- LE PEUPLE ROMAIN LES LATINS	
N'EXISTENT PAS. — LA CIGOGNE. — LE CO-	
CHONNET. — VÉNUS ET SATURNE. — JANUS	
et Diana. — Saturnia Tellus. — Les	
Atellanes — les Osques — les Opiques	
LES DÉPOUILLES OPIMES	515
AUX ITALIENS	540
MUNDUS, LE MONDE. — LE TAPE-CUL —LE	
CISIUM — LE CARPENTUM — QUERCUS — LE	
CHÊNE — BALTEUS — LE BAUDRIER	548
JULES CESAR CHEZ DALADIER	565



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 1934, SUR LES PRESSES DE GASTON CAGNIARD, A CHATEAU-THIERRY.